This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

600017105K

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

CORRESPONDANCE

DIPLOMATIQUE

DE

JOSEPH DE MAISTRE

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE A. WITTERSHEIM
rue Montmorency, 8.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE
DIPLOMATIQUE
DE
JOSEPH DE MAISTRE
1811-1817

RECUEILLIE ET PUBLIÉE
PAR
ALBERT BLANC

TOME PREMIER

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860
Tous droits réservés

210. a. 39.

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION

Il y a deux ans qu'une partie de la correspondance diplomatique de Joseph de Maistre a été publiée[1], dans des circonstances où l'Italie, à la veille des événements les plus décisifs, voyait l'Europe peu attentive et peu préparée à ce qui allait se passer. En France surtout, l'état véritable de la question italienne était mal connu. L'on ne savait pas bien comment la politique du Piémont se liait au passé de la maison de Savoie et

[1] Mémoires politiques et correspondance diplomatique de Joseph de Maistre, avec explications et commentaires historiques, par Albert Blanc, docteur en droit de l'Université de Turin. Paris, 1858. 2e édition corrigée, 1859. — On peut consulter, sur les rapports antérieurs de la cour de Turin avec celle de Pétersbourg, le remarquable ouvrage intitulé : *Révélations diplomatiques sur les relations de la Sardaigne avec l'Autriche et la Russie,* par M. le comte Greppi. Paris, 1859.

Digitized by Google

à l'avenir de l'Italie; à voir la monarchie sarde appliquée surtout aux réformes constitutionnelles, il semblait que la présence d'une liberté paisible dans ce royaume fortuné ne fût pour le reste de la péninsule qu'une promesse à longue échéance. En réalité, le principal effort de cette politique était cependant dirigé sur l'extérieur; l'alliance française, recommandée depuis la Restauration par les meilleurs conseillers des rois de Sardaigne, était conclue; les plans dont l'exécution avait commencé en Crimée et au Congrès de Paris continuaient de se dérouler; et quant aux peuples italiens, dont ces plans préparaient la délivrance, les explosions regrettables d'un désespoir trop motivé avaient à plusieurs reprises montré à l'Europe combien il était périlleux de prolonger leurs douleurs. C'est à ce moment qu'il me parut opportun d'appeler l'attention sur les curieux écrits d'un diplomate piémontais, plus connu jusqu'alors comme philosophe que comme homme d'Etat, afin de réfuter, par le témoignage du plus grand écrivain catholique de notre siècle, ceux qui combattaient, au nom de la religion et de l'histoire, la politique d'un roi cher à la nation italienne, ami de la liberté et de la justice.

Pendant la Révolution et l'Empire français, le roi de Sardaigne avait été représenté auprès

Digitized by Google

d'Alexandre Ier par un homme de génie, qui avait tracé le plan d'une politique nouvelle pour la maison de Savoie. Ce plan visait à constituer l'indépendance de l'Italie. Négligés alors, reçus même par la cour avec une froideur désapprobatrice, les conseils du ministre piémontais avaient été presque oubliés depuis; on les avait vus dans la suite, il est vrai, rappelés en quelques pages par un historien éloquent[1]; quelques-uns de mes compatriotes, ayant connu le comte de Maistre à Turin après son retour de Saint-Pétersbourg, gardaient aussi le souvenir de certaines idées hardies qu'il avançait dans la conversation et qu'il ne mettait point dans ses livres; mais en général, les lecteurs des *Soirées* et du *Pape* n'en connaissaient l'auteur qu'à demi : ils l'avaient jugé sur cette grandiose et inexorable apologie de l'autorité que contiennent ses ouvrages, et ils ignoraient qu'il eût tenu aux princes un langage sévère et généreux en faveur de la liberté des peuples. Or ce philosophe était un politique; ce catholique était un Italien; il a vu les destinées de la maison de Savoie, il a souhaité la chute de la domination autrichienne, il a été, dans ce siècle, l'un

[1] M. Farini.— Storia d'Italia dall'anno 1814 sino a' nostri giorni.

Digitized by Google

des premiers défenseurs de notre indépendance. C'est ce que je me proposai d'établir lorsque je publiai les sept premières années de sa correspondance diplomatique. Au moment où l'Italie allait réunir ses forces pour des luttes nouvelles, ce n'était pas seulement susciter à mon pays un rude auxiliaire, c'était encore rendre à la mémoire de Joseph de Maistre un hommage digne de lui que de l'appeler à servir une fois de plus la cause à laquelle toute sa vie politique avait été consacrée.

Ainsi fut publiée, avec des explications historiques qui parurent nécessaires, une partie des dépêches et des mémoires écrits par M. de Maistre de 1803 à 1810. Un jour peut-être cette première publication sera-t-elle complétée de manière à faire corps avec celle-ci. Aujourd'hui, c'est sa correspondance diplomatique pendant les sept dernières années de sa mission, de 1811 à 1817, qu'il m'est donné de faire connaître; je la livre sans réserve à l'interprétation de chacun, au nom de cette même liberté de discussion que M. de Maistre a combattue officiellement, mais dont lui-même ne s'est pas toujours refusé les bénéfices. Dans les lettres et les mémoires que contiennent ces deux volumes, des partis bien divers pourront trouver de quoi appuyer leurs théories; on y rencontre, en effet, les

Digitized by Google

traces des influences opposées de deux mondes, l'ancien et le nouveau, que visite d'un pôle à l'autre ce vaste esprit, dédaigneux de tout ce qui n'est pas extrême; on y surprend quelques variations, quelques contradictions peut-être; mais ce qu'on ne peut s'empêcher d'y voir, c'est, dans la lutte même que soutient cet homme du moyen âge contre la pensée moderne dont il se sent envahi, l'un des triomphes les plus singuliers qu'ait remportés la révolution française. Déjà, dans ses lettres antérieures à 1811, on l'a vu, en dépit de sa résistance aux doctrines contemporaines, de son attachement à la tradition, entraîné, subjugué, conquis par le génie des temps nouveaux; tout a été dit sur ce sujet, et la démonstration est complète; une expérience pourtant reste à faire : c'est d'examiner les jugements qu'il porte sur le déclin de l'Empire et sur la Restauration. Il n'est rien de plus significatif que de le voir, par exemple, après avoir maudit 1793, prendre en pitié 1815, et annoncer que le nouvel ordre européen, fondé sur l'humiliation de la France et l'immolation de l'Italie, ne saurait être durable.

On me dispensera de revenir sur les aperçus que j'ai proposés touchant M. de Maistre. Je n'ai pas non plus à parler ici de l'accueil fait à ce livre par la critique; en ce genre d'obligations,

Digitized by Google

la reconnaissance qui se publie ressemble trop à la vanité; d'ailleurs, se résoudre, comme j'ai dû le faire, à mêler mes pages à celles d'un tel écrivain, c'était renoncer à toute prétention personnelle, et m'offrir seulement comme un objet de faciles revanches aux ressentiments qu'exciteraient les audaces de M. de Maistre. Je dois dire pourtant que j'ai attaché un prix particulier aux approbations de quelques personnes qui savaient déjà, soit par des témoignages du monde où le ministre de Sardaigne avait vécu, soit par une étude approfondie de ses autres ouvrages, que Joseph de Maistre n'était point tel en réalité que l'imaginait une certaine école qui s'en était fait un petit fétiche sans l'avoir jamais compris. Je me tairais sur ce point si je tenais à réserver à cette publication tout l'honneur de ce qu'un critique du *Journal des Débats* appelait « la plus prodigieuse révélation que l'étude psychologique de ces derniers temps ait eu à enregistrer dans ses annales; » mais ayant visé à être vrai plutôt qu'à être original, je suis heureux de constater que d'autres avaient déjà vu M. de Maistre sous les traits que j'ai essayé de retracer d'après ses lettres. Je viens de parler des impressions qu'il a laissées à Turin : la société russe a gardé de lui des souvenirs tout semblables. Il suffira de noter ici que madame Swetchine, son illustre

Digitized by Google

amie, disait, longtemps avant que cette correspondance diplomatique eût vu le jour : « On ne connaît pas M. de Maistre; ce n'était ni le fanatique ni l'absolutiste qu'on pense. » D'autres initiés étaient arrivés par des voies différentes à surprendre le secret de cette âme agitée, qui, dans ses combats contre son propre penchant, reculait jusqu'à Grégoire VII pour échapper à l'attraction révolutionnaire; dans les trois livres où Joseph de Maistre expose le plan du gouvernement des rois, du gouvernement des papes et du gouvernement de Dieu, ils avaient démêlé des contrastes frappants entre son orthodoxie rationaliste et son instinct, son tempérament de novateur[1]. Je n'insiste pas sur ce grave sujet; la critique, dans ces derniers temps, a grandement modifié ses jugements sur Joseph de Maistre; puissent les documents nouveaux que je lui soumets l'aider à mettre pleinement en lumière le caractère de cet étrange penseur, dont l'œuvre tient une place si considérable dans la polémique de notre époque.

Un hommage doit être rendu ici aux personnes à qui revient, en réalité, le mérite de cette pu-

[1] Voir particulièrement un article de M. Binaut sur Joseph de Maistre, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er décembre 1858.

Digitized by Google

blication. Entreprise avec l'adhésion de M. le comte de Cavour, elle a été favorisée par M. le commandeur Castelli, directeur général des Archives générales du royaume de Sardaigne, et aidée par les soins de M. le chevalier Combetti, directeur chef de division à ces mêmes archives. Si, comme il me semble, elle intéresse la philosophie et la littérature contemporaines, si, de plus, elle aide à comprendre les origines des mémorables événements qui s'accomplissent aujourd'hui dans notre patrie, l'honneur en appartient aux dispositions libérales avec lesquelles on seconde, à Turin, ces sortes de recherches, et qui ont été louées bien des fois par des plumes de plus d'autorité que n'en a celle qui leur rend ici un témoignage reconnaissant.

A. B.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE

DIPLOMATIQUE

DE

JOSEPH DE MAISTRE

1811 — 1817

1/13 février 1811.

Monsieur le chevalier,

Il n'est question ici, comme au jour du jugement, que de *guerres* et de *bruits de guerres*. Je contemple avec anxiété les scènes qui se préparent.

Mon frère Xavier a été blessé grièvement à Alkaleik, en Géorgie. Dans une lettre qu'il a dictée le 19 décembre V. S., il me charge de vous témoigner combien il regrette que son bras droit, percé de part en part, ne lui permette pas de vous prier directement de mettre ses très-humbles remercîments aux pieds de Sa Majesté pour la manière pleine de bonté dont elle a accueilli sa demande. Trente-deux jours après le coup, l'inflammation n'avait pas diminué, et les chirurgiens n'é-

Digitized by Google

taient pas d'accord. L'un disait que le périoste avait été attaqué; l'autre voulait que ce fût un tendon. Tous s'accordaient pour une opération qui me tient fort en souci jusqu'à ce que j'en sache le résultat. Malgré mon envie de le revoir, je souhaite qu'il demeure là jusqu'à ce qu'il puisse changer de grade. Les étrangers ont ici un grand désavantage, à cause de nos grades militaires infiniment plus retardés que ceux des Russes; or comme on n'est plus avancé que pour raison de service, j'aime autant qu'il serve là, puisqu'il y est, car c'est de grades que les étrangers ont principalement besoin. M. le chevalier Rayberti vient d'être fait conseiller d'État. C'est tout ce qu'il désirait. Sur les autres sujets de Sa Majesté je n'ai rien à vous apprendre. Tous sont à la place que je vous ai fait connaître, chacun pour ce qui le concerne. Le plus heureux de tous est M. le chevalier Gioannetti, qui est attaché aux personnes de Messeigneurs les jeunes grands-ducs.

Tous les yeux sont ouverts dans ce moment sur les deux empires. J'ai eu l'honneur de détailler amplement à Sa Majesté, par une autre voie, les différentes causes de refroidissement. L'état des esprits est ici à cet égard extrêmement singulier. Les Russes tiennent infiniment de l'impétuosité française, d'où il suit que les opinions extrêmes sont assez à leur usage. Ils sont donc divisés en deux classes ou deux partis; l'un est tout à fait découragé et croit la Russie absolument hors d'état de résister à la France; l'autre parle de la guerre avec cette dernière puissance comme d'un objet qui ne doit pas inspirer la plus légère alarme. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on prend

Digitized by Google

les plus grandes et les plus sages mesures; mais, à cette époque, sur quoi peut-on compter? On ne voit que des miracles. Si l'Empereur a le bonheur de mettre la main sur quelque guerrier digne de ce nom et qui ne soit pas gêné, celui-ci aura de quoi non-seulement sauver l'empire, mais de quoi faire repentir l'assaillant de son entreprise. Si le pouvoir flotte et se divise, tout ira comme ailleurs. C'est tout ce qu'on peut dire : j'ai l'honneur de vous répéter que, dans la situation des choses, je ne puis dire ce que je ferai dans telle ou telle circonstance. J'ai servi et je servirai le roi de mon mieux jusqu'à la fin : tout ce que je lui demande pour le prix de mon zèle, c'est de vouloir bien m'oublier ici. Je suis fait au climat, au peuple qui a ses défauts comme tous les hommes, mais qui est bon, facile et sensé, sans compter la valeur dont je ne parle pas. D'ailleurs je suis cloué par la reconnaissance. Le temps des nouvelles entreprises est passé pour moi; je suis arrivé ici avec une peur mortelle de ne pas réussir, je m'en suis tiré *così così;* mais il ne faut pas répéter ce saut périlleux.

J'oubliais de vous dire, monsieur le chevalier, que, dans la note d'avis sur la nomination de M. le comte de Mocenigo, il est dit que Sa Majesté Impériale *désirant donner à Sa Majesté Sarde un nouveau témoignage de ses sentiments pour elle et celui du prix qu'elle attache à les constater, vient de nommer,* etc. La forme, comme vous voyez, est aussi agréable que le fond. M. Struve accompagne M. de Mocenigo en qualité de conseiller de légation. Je ne l'ai point encore vu au moment où je vous écris, mais on me le donne pour un personnage

Digitized by Google

non-seulement né en Allemagne (ce qui est bien permis à tout le monde), mais de plus tout à fait allemand. Il ne sait, à ce qu'on m'ajoute, pas un mot d'italien. Il mourra d'ennui dans un pays où l'on ne parle pas français. Il mène aussi madame son épouse. En tout il me paraît, d'après ce qu'on m'a dit, qu'il n'est point fait du tout pour cette mission. Au reste, tant pis pour lui. Quant à nous, tout cela est nul. Le prince Koslowski mande à M. de Mocenigo qu'il ne peut lui offrir qu'une seule maison du prix de 400 ducats. Celui-ci s'est récrié avec raison sur ce loyer. Je l'avais trompé sur ce point, de façon qu'il m'avait fait écrire à M. le chevalier Ganières : *Prenez la meilleure;* à présent il veut voir par lui-même. J'ai récrit sur-le-champ, mais qui sait si je serai à temps? Peut-être que les prix ont changé depuis moi. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je croyais que le loyer d'une maison n'excéderait pas 200 ducats. Les appointements de M. le comte de Mocenigo sont de 4,000 et il en a 2,000 pour son voyage.

Je ne voudrais pas tout à fait vous répondre sur ma tête que cette légation ait la pleine approbation du chancelier et que tout se soit fait de son avis. Son système très-visible ne le porte nullement à rien faire de ce qui peut déplaire à la France. L'opinion publique est fortement prononcée contre lui sous ce rapport; mais quoique je sois le principal intéressé dans cette affaire, je ne lui veux aucun mal pour son *gallicisme.* Qui peut douter que le comte de Romanzof ne soit bon Russe et bon sujet de l'Empereur? Qui peut soupçonner seulement qu'il ait envie d'avilir ou d'enchaîner son maître

Digitized by Google

ou sa nation? Son système d'adhésion à la France et de complaisance sans bornes n'est donc fondé que sur la croyance antérieure *que la Russie n'est pas en état de résister et qu'elle doit plier*. Voilà comme je l'entends. Dès lors ce n'est plus qu'une erreur de tête pour laquelle il ne faut pas se brouiller; mais qui sait si c'est une erreur? Hélas! le temps seul le dira. Qu'y avait-il de plus chaud, de plus animé, de plus persuadé que les Autrichiens avant la dernière campagne? Vous avez vu l'issue. Je ne sais donc que vous dire, excepté seulement qu'il y a lieu de craindre légitimement que tout ce qu'il y a de courage et de timidité dans le maître et dans le ministère venant à s'amalgamer, il en résulte un sentiment mixte tout à fait disproportionné aux circonstances, de manière que la Russie perde tout à la fois son honneur et sa sûreté. Encore une fois, nous verrons; mais il est vrai cependant que le chancelier joue une terrible carte dans l'opinion. Ces temps sont bien tristes, monsieur le chevalier; les passions se mêlent à tous les débats politiques; chaque différence d'opinion produit des jugements outrageux et par conséquent des haines; c'est une chose étrange qu'à l'époque où les hommes se sont donné le plus de torts, ils ne veuillent s'en pardonner aucun, et, ce qui est pire encore, qu'ils veuillent regarder comme des erreurs monstrueuses et pour ainsi dire comme des forfaits des opinions qui ne peuvent être jugées que par les événements futurs.

Si la guerre se déclare, je ne crois pas que le chancelier puisse tenir en place. Mais je me tromperais fort si

Digitized by Google

Napoléon se croit prêt en ce moment. Il a des affaires sérieuses sur les bras, et probablement il voudra en finir de quelque manière avec l'Espagne avant d'entreprendre quelque chose d'aussi grand que l'abaissement de la Russie. Si je ne me trompe encore, il aura été un peu surpris du beau mouvement de cet empire. Il ne croyait pas la nation en état de se montrer comme elle vient de le faire. Je ne crois pas aux 300,000 hommes; mais autant qu'on peut être sûr de ces sortes de choses, je le suis que l'Empereur a 200,000 hommes sur sa frontière et 50,000 environ en seconde ligne. Les forces ne manquent donc point; tout le danger est moral; mais comme j'ai traité ce sujet à fond dans une dépêche qui parviendra à Sa Majesté, je m'abstiens d'y revenir.

Dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier (12-13 janvier N. S.) le grand théâtre de Saint-Pétersbourg a brûlé. Un personnage très-sensé disait, à ce propos, qu'il y aurait un moyen bien simple de rebâtir ce théâtre sans qu'il en coûtât rien à l'État; ce serait, disait-il, de congédier les acteurs et danseurs français et de bâtir avec leurs appointements. Rien n'est plus vrai. L'entretien du théâtre est une chose dont on n'a aucune idée ailleurs. Sa Majesté entretiendrait certainement tout son état militaire et mettrait son île à l'abri de toute insulte avec la somme que l'État paye ici à ce tas d'histrions et de femmes perdues. — Personne n'a péri.

Je vous ai parlé dans le temps de la mission du prince K... à Paris pour féliciter sur le grand mariage. L'Empereur lui donna 50,000 roubles *avec bonification* pour son voyage, et lui dit, avec sa bonté ordi-

Digitized by Google

naire, que s'il dépensait davantage on ferait un nouveau compte à son retour. Le prince lui a remis ce nouveau compte qui est de deux millions *de roubles*, avec l'assurance modeste qu'il en était encore pour 150,000 roubles. Tout ceci m'est assuré d'une manière très certaine, et je le vérifierai encore. Après cela, que ces messieurs viennent se plaindre que *l'Empereur est méfiant*. Certes il est payé pour l'être. La foi est comme la feue république française : *une et indivisible*. Un même principe moral dirige toutes les actions, et qui s'est fait soupçonner sur un point doit être soupçonné sur tous les autres ; mais je me réfère encore à la dissertation dont je parlais tout à l'heure ; je ne veux pas commencer une autre feuille.

J'ai l'honneur d'être avec ma haute considération, monsieur le chevalier, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Cte de M.

---

24 mai/5 juin 1811.

Sire,

Dans ma dernière dépêche du 26 avril, ou peut-être dans la précédente à M. le chevalier de Rossi, j'ai présenté comme une chose probable peut-être, et au moins très-possible, que Napoléon ne crût pas prudent de tirer l'épée dans ce moment : c'est ce qui est arrivé. Au moment où personne ne doutait plus de la

Digitized by Google

guerre et où la mèche s'approchait du canon, tout s'est calmé en un clin d'œil, et l'on s'est remis à s'embrasser. J'ai eu l'honneur de détailler à Votre Majesté toutes les grimaces faites à Paris au sujet de la note, qui cependant était une pièce assez faible. J'ai pris la liberté de la trouver même un peu indigne du grand souverain qui la donnait. Pas la moindre hauteur; à peine de la dignité; pas la moindre demande de restitution, ni la moindre menace en cas de refus, seulement une protestation vague des droits éventuels de la famille impériale à la succession d'Oldenbourg; en sorte que Sa Majesté Impériale a l'air de parler pour elle plutôt que pour le prince dépossédé, et la pièce finit par la protestation la plus solennelle du désir constant qui anime l'Empereur de vivre en parfaite amitié avec celui des Français. Il y a déjà longtemps que ce cabinet a cessé de bien écrire (Votre Majesté n'a pas oublié la note de M. Novosiltzof); il me semble cependant qu'avec 500,000 hommes il serait aisé d'avoir un beau style.

Le 7/19 mai Caulincourt est parti. Il a pleuré, dit-on, chez la princesse Wesemski, et il a pleuré chez la belle Maria-Antonia; du moins celle-ci l'a assuré. Charmant pleureur! Je crois en effet qu'il est parti avec chagrin. La guerre qui était sur le point d'éclater devait lui rendre ce séjour pénible, à moins qu'il ne fût un monstre, ce que je ne crois pas. La bonne harmonie qui s'est rétablie subitement aura rendu pour lui le départ beaucoup plus amer. Qui sait d'ailleurs ce qui est dans ce cœur, ce qu'il pense de son maître et ce qu'il craint de lui? Ce que je puis avoir l'honneur d'assurer à Votre

Digitized by Google

Majesté, c'est qu'une fois il a dit à une femme, après avoir reçu une certaine dépêche : « Il y a des moments où un honnête homme voudrait être mort. » Il dépensait ici 1,200,000 francs. Il était le premier et constamment caressé à la cour, etc. Tout cela valait mieux sans doute que d'aller tenir le cheval de Napoléon, ou peut-être mourir d'une balle catalane.

L'Empereur lui a fait remettre une plaque en brillants de l'ordre de Saint-André, de la plus grande beauté. Ensuite il lui a remis lui-même une superbe boîte en lui disant : « Je voudrais que vous eussiez un portrait ressemblant de moi : ceci est le présent d'un ami. » On évalue ces deux objets à 90,000 roubles ; mais partout on exagère, *et même ici*. Je crois qu'on se trompera peu en se tenant à 50,000. Son successeur, Lauriston, est un homme tout différent ; il n'a ni le même ton ni le même caractère, et sûrement il n'aura point le même empire sur le souverain. Il a débuté par une grande faute ; car se trouvant à la parade et l'Empereur lui faisant remarquer je ne sais quelle passe de la contre-danse militaire, Lauriston répondit : « Ce sont des bagatelles auxquelles nous ne faisons nulle attention en France. » On m'assure qu'à la parade qui suivit, Sa Majesté Impériale ne lui adressa pas la parole.

J'aurai l'honneur, de peur de l'oublier, de dire ici à Votre Majesté que le ministre des guerres ayant parlé au docteur Wheley, Anglais, chirurgien de confiance de l'Empereur, de l'énorme quantité de malades accumulés dans les hôpitaux militaires, à raison de la fatigue excessive et de la mauvaise nourriture qui tient à l'impossi-

Digitized by Google

bilité où se trouvent les soldats de gagner quelque chose pour avoir de la viande, le chirurgien a fait un rapport à l'Empereur, qui a valu trois jours par semaine aux soldats (mais aux fantassins seulement). C'est un objet pour le soldat de plus de quatre roubles par semaine.

J'ai eu souvent occasion d'observer à Votre Majesté qu'il n'y avait malheureusement plus de force extérieure capable de faire la loi à Napoléon; mais je n'ai pas moins constamment ajouté que l'intérieur même de la France ne nous laisserait jamais sans espérance. Je trouve que, dans ce moment, le contre-coup de la guerre d'Espagne l'expose prodigieusement. Il s'est brouillé avec tous ses généraux. Veut-il faire commander ses armées par ses conseillers d'État? Je songe souvent à combien peu de chose tient cette puissance formidable qui fait trembler l'Europe! L'autre jour, dans un très-petit comité, un ministre étranger, sujet de Napoléon, nous dit en propres termes : « Il n'y a plus d'autre remède que de le faire enfermer comme fou. » Il n'y a rien là d'impossible, sire; mais ce mot d'enfermer est une pure illusion; on ne met jamais la main sur un tel personnage que pour le tuer au plus tard le lendemain. Enfin, sire, quoique ses prodigieux succès fassent nécessairement entrer des doutes dans tous les esprits, cependant il faut s'en tenir aux principes qui défendent de regarder cet homme comme un souverain chef d'une race : mais combien de souverains légitimes et puissants auront peut-être envié sa puissance dans leur cœur! C'est tout comme s'ils avaient envié la force physique des porte-faix. Celle de Napoléon n'est

Digitized by Google

point du tout royale, elle est révolutionnaire; et voilà pourquoi, sire, les princes qui, par état et par nature, sont étrangers à cette force ne doivent pas se compromettre personnellement avec elle; mais c'est une gloire pour eux au lieu d'une humiliation, et les plus ignorants des hommes sont ceux qui prennent pour un mal l'inconvénient du bien.

Au reste, sire, si les princes qui ont les forces nécessaires en main ne veulent pas se laisser instruire sur la manière de les employer dans ce cas extraordinaire, la Providence se passera d'eux, parce que toute force désordonnée se mine elle-même; et déjà il me semble qu'on peut apercevoir quelques symptômes de la prostration de forces qui suit la fièvre.

Les Espagnols se couvrent de gloire; mais il me semble qu'en décrétant la constitution de l'Angleterre ils n'ont pas fait preuve d'une grande sagesse. Cette constitution ne peut être transplantée. Il faut sans doute l'admirer, mais la laisser où elle est. Les peuples du continent de l'Europe n'ont pas d'autre intérêt que celui du maintien de la monarchie européenne ou chrétienne (c'est la même chose) telle qu'elle existait depuis longtemps. A travers toutes les folies des hommes dans l'ordre politique, Votre Majesté verra toujours surnager un principe divin. Une monarchie où le souverain se repose de l'exercice du droit de juger, qui lui appartient, sur des magistrats qu'il choisit et établit comme il veut, et où les sujets de leur côté déclarent le souverain inviolable dans tous les cas, nous paraît une chose toute simple parce que nous l'avons toujours vue; mais ce

Digitized by Google

n'est pas moins une merveille qui ne s'est jamais vue et ne se verra jamais hors du christianisme, et nous n'avons pas d'autre intérêt que de la voir conserver ou plutôt rétablir, car nos extravagances ont presque tué la religion politique avec l'autre.

Je supplie Votre Majesté de vouloir bien examiner les pays où les souverains exercent le droit de dire : *Prenez ce champ, pendez cet homme;* elle verra toujours à côté le droit de porter la main sur eux; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que la Providence n'y a point établi ou laissé naître la maxime sacrée tournée chez nous en préjugé saint et en instinct, que toute attaque de ce genre est punie non-seulement par l'infamie personnelle, mais par celle de toute la famille. Ici, par exemple, le principe chrétien n'a pu pénétrer la pâte asiatique parce qu'il y est faible et défiguré; aussi nous voyons tous les acteurs du 2 mars 1802 en possession de tous leurs droits civils; quelques-uns même approchent de l'Empereur, ce qui est bien étrange; mais tout ce qui doit exister, existe.

En louant donc de toutes mes forces tous les efforts dirigés à la suppression des abus, je m'opposerais aussi de toutes mes force à toute altération du principe de notre monarchie (quand même j'en serais le maître), et je crains que les Espagnols ne donnent dans quelques exagérations. Si jamais ils sont débarrassés de la crainte extérieure, Votre Majesté verra quelles scènes ils donneront au monde : les excès intolérables du prince de la Paix et leur funeste origine ont mis dans tous ces cœurs espagnols un enthousiasme de réforme qui ne ressemble

Digitized by Google

pas du tout aux folies françaises. Je leur souhaite de tout mon cœur sagesse et bonheur, ce qui est au fond la même chose.

Votre Majesté trouvera dans le paquet ci-joint à peu près la banqueroute, puisque le rouble ne vaut plus que douze ou treize sous. Le subside est totalement dévoré ou peu s'en faut. J'en suis désolé. J'ai l'honneur de répéter à Votre Majesté l'offre de me retirer et l'instante prière qu'elle veuille bien ne rien faire pour moi par pure bonté, ne voulant jamais lui être à charge un seul instant. Je suis d'ailleurs constamment chagrin de n'avoir pas su plaire à Votre Majesté, mais j'espère que de son côté elle aura daigné envisager ma position sous le vrai point de vue ; c'est tout ce que je désire.

J'ai vu un moment, sire, et même d'assez près, une assez belle destinée. Ce mouvement a coïncidé avec celui qui annonçait la guerre, et l'un et l'autre se sont arrêtés ensemble. Qui sait ce qui peut arriver encore, et que n'aurais-je pas donné pour une conversation avec Votre Majesté ? Il ne s'agissait au reste, comme elle peut bien l'imaginer, de rien qui ne pût s'accorder strictement avec mes fonctions.

Le duc de Richelieu, qui peut passer pour le véritable fondateur d'Odessa, dont il est l'idole, avait demandé la clôture du port de cette ville, dans l'espoir d'affamer Constantinople ; il en était résulté un contrecoup épouvantable pour le commerce ; il est venu ici et il a demandé la révocation de cet ordre en disant à l'Empereur que c'était lui, duc de Richelieu, qui avait tort dans cette affaire, qu'il n'avait jamais commis une plus

Digitized by Google

grande faute et qu'il voudrait que sa main se fût desséchée lorsqu'il écrivit pour déterminer le gouvernement à une mesure aussi funeste. Il le dit lui-même à qui veut l'entendre. L'Empereur a rouvert le port par un simple rescrit (Votre Majesté est priée d'observer ceci), mais non par un ukase.

Je suis avec un très-profond respect, sire, de Votre Majesté, le très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur et sujet,

MAISTRE.

---

26 mai/7 juin.

Au moment où je fermais mon paquet, j'apprends que Sa Majesté Impériale, en galopant sur le pavé après la parade, a été renversée par son cheval, qui s'est abattu, et s'est blessée grièvement à la tête. On l'a emportée. Peut-être que je serai encore à temps d'apprendre à Votre Majesté si la chose est sérieuse. J'espère le contraire.

Nous recevons aussi dans ce moment la nouvelle de la convocation du concile de Paris, avec la lettre menaçante de Napoléon, qui a cassé la glace et menace ouvertement de déposer le Pape. Voilà un autre ordre de choses, et qui sait ce que nous verrons? Il me paraît impossible que d'un côté ou d'un autre il ne s'élève pas quelque opposition, quelque protestation sublime. Quoi qu'il en soit, Votre Majesté assiste avec nous à l'une des

Digitized by Google

plus grandes expériences qui puissent avoir lieu sur ce sujet. Jamais aucun souverain n'a mis la main sur un pape quelconque (avec ou sans raison, c'est ce que je n'examine point) et n'a pu se vanter ensuite d'un règne long et heureux. Henri V a souffert tout ce qu'un homme et un prince peuvent souffrir. Son fils dénaturé mourut de la peste à quarante-quatre ans, après un règne fort agité ; Frédéric Ier mourut à trente-huit ans dans le Cydnus ; Frédéric II fut emprisonné par son fils, après s'être vu déposé ; Philippe-le-Bel mourut d'une chute de cheval à quarante-sept ans. Ma plume se refuse aux exemples moins anciens. *Cela ne prouve rien*, dira-t-on ; à la bonne heure : tout ce que je demande, c'est qu'il en arrive autant à un autre, *quand même cela ne prouverait rien ;* et c'est ce que nous verrons.

En attendant, Votre Majesté voit combien nous sommes malades. Tous les principes sont attaqués à la fois, et qu'elle daigne m'en croire : les bons sont bons, mais personne n'est converti.

— L'Empereur a deux doigts cassés et plusieurs écorchures au visage.

— Tout se réduit à un doigt démis et à quelques contusions ou écorchures à la jambe. Votre Majesté ne sera pas surprise de ces variations ; — j'écris à mesure que les messagers arrivent. — Comme Sa Majesté était sur le quai, on l'a *conduite*, à ce que disent les bulletins, et *portée*, à ce que dit le public, dans un bateau qui l'a transportée à la porte du palais. L'Empereur n'a pas voulu se faire saigner, et le premier ordre qu'il a donné a été, lorsqu'il a été relevé, de commander le même régi-

Digitized by Google

ment pour le surlendemain. Il n'est pas fort à cheval, et tous les chevaux qu'il monte sont antérieurement gâtés pour lui convenir. Avec ces chevaux il galope sur le pavé. L'étonnante rapidité avec laquelle il vole en voiture (car l'on ne peut dire autrement) est encore un sujet habituel de crainte. Tout le monde doit trembler pour quelque catastrophe qui doit arriver tôt ou tard.

Le prince..., *petit-fils d'un grand-père*, si Votre Majesté veut excuser le lazzi très-connu, vient de se noyer à l'endroit même où son illustre père remporta une victoire signalée. C'est une triste et frappante singularité. Le maréchal lui avait laissé son nom et vingt mille paysans; il laisse une femme scandaleuse, quatre enfants, dont deux mâles, d'une santé équivoque, et *zéro* de biens. Voilà ce que peut le désordre.

Le nouveau maréchal comte de Stedding nous quitte irrévocablement au mois de juin. Il emporte les regrets universels et surtout les miens. Je perds un véritable ami et une excellente maison fort agréable. Il est ce qu'on appelle *finet* en style familier, et quand il faut jouer un rôle il est de la première force. Ce n'en est pas moins un homme extrêmement distingué.

Il paraît que les deux grands moteurs du changement politique ont été le chancelier et le comte Arraktcheff. Tous les deux ont persuadé l'Empereur que, malgré toutes ses forces matérielles, il n'était pas en état de faire la guerre. Ils ont eu peu de peine à le convaincre, vu le préjugé qu'il a (si c'est un préjugé) qu'il n'a point de général.

Je me mets de nouveau aux pieds de Votre Majesté.

Digitized by Google

20 août/1er septembre 1811.

Sire,

Les deux transports anglais dont j'ai eu l'honneur de parler ailleurs à Votre Majesté étaient convoyés par un cutter de guerre. Tout de suite Lauriston a fait ses plaintes, et le chancelier a répondu qu'il était fort étonné de l'*insolence* de ces Anglais qui avaient osé, etc., et les vaisseaux ont été congédiés. On se perd en raisonnements sur cette affaire; mais personne ne pourra croire vraisemblablement que ces vaisseaux soient arrivés ainsi, à tout hasard. Il est bien plus probable que, dans ce moment que j'ai eu l'honneur de décrire à Votre Majesté et dont l'influence s'étendit jusqu'à moi, il aura été dit quelque mot aux Anglais dont ceux-ci auront sur-le-champ profité. Votre Majesté, au reste, croira probablement qu'en congédiant simplement ces vaisseaux, on aura déplu à la fois et à la France et à l'Angleterre.

L'affaire de Rustuck, malgré le *Te Deum*, est une défaite, puisqu'il a fallu reculer et laisser couper les communications avec la Servie. Cette guerre coûte à la Russie au moins 50,000 hommes et 28 généraux, dont trois seulement ont péri par le feu; l'air de ces contrées est pestilentiel pour les Russes. On recommence à dire que la paix se fera, mais elle est bien difficile à faire. Celle de Perse dépend de celle-là, à ce qui semble. Le cabinet s'était aheurté à ne vouloir pas démordre des provinces de Nouristan et d'Erivan; mais l'Empereur ayant honoré le marquis Paulucci d'un blanc signé,

Digitized by Google

ou, pour mieux dire, de pouvoirs illimités, il s'en servira pour conclure la paix sur le pied du *statu quo*. Ce n'est pas que le chancelier ne lui ait dit de ne rien faire sans consulter ici, et qu'il ne le lui ait promis; mais il a promis à d'autres ministres d'un autre parti de faire tout le contraire, et c'est ce qu'il fera.

Au lieu d'une pension de 5,500 roubles qu'avait le marquis Paulucci, Sa Majesté impériale lui en a donné une de 1,000 ducats en or, et il y a joint un présent de 20,000 roubles pour l'établissement. Toute l'armée crie aux nues. On croyait que Paulucci était piémontais; j'ai rectifié l'opinion à cet égard d'une manière qui puisse le rendre utile aux sujets de Votre Majesté, sans qu'il puisse jamais leur nuire.

L'Empereur accorde aux RR. PP. Jésuites, en indemnisation du bel établissement de Dunebourg, une rente de 30,000 roubles pendant dix ans. Les missions de Sibérie et des gouvernements de Crimée et d'Odessa leur ont été aussi confiées. Le chef, à Odessa, sera le père d'Ervelange-Witry, ci-devant commandeur de l'ordre de Malte, avec qui je suis parfaitement lié depuis le temps où il était ici trésorier de l'ordre, et qui, depuis, s'est fait Jésuite. Il a été placé avec beaucoup de bon sens par le général à côté du duc de Richelieu. En tout cela, il y a un grand et remarquable changement d'opinion qui a une cause comme tout le reste.

Il serait inutile de dire à Votre Majesté que la France attise de toutes ses forces la guerre avec la Turquie et la Perse.

Je continue d'être fort bien avec M. de Saint-Julien.

Digitized by Google

Je sais qu'il travaille beaucoup avec le chancelier, et même que celui-ci a un suppléteur caché qui entretient le ministre autrichien sans frapper les yeux. Il est visible que les deux puissances comprennent leur position; mais sans le caractère, sire, qu'importe tout le reste? Lorsque dans le moment décisif le terrible homme s'avancera ou volera sur Vienne, n'y trouvera-t-il pas le même prince qui lui a cédé sa fille?

La comtesse Sophie P. est sur le point d'arriver ici, de retour du voyage qu'elle a fait dans sa terre ou dans sa ville de Tulein, où un incendie lui a enlevé pour quelques années 6,000 ducats de rente. L'Empereur achète Tulein, qui est une propriété de prince, et il paye la comtesse en terres d'un autre genre. J'espère qu'elle ne sera pas dupée.

Le comte de Saint-Julien est enchanté du retour de la comtesse. Il n'a pas laissé que de prêter un peu le flanc au ridicule par sa passion chevaleresque et affichée pour la belle Sophie. Il est un âge où il ne faut être fou qu'en dedans. Quant à moi, sire, je suis fort bien dans cette société où j'ai les grandes entrées; mais je sais bien que je ne suis pas assez puissant pour avoir le droit d'être ridicule. Je me conduis en conséquence.

La princesse..., dame de beaucoup d'esprit et qui possède une tête qui a extrêmement promené sa maîtresse, a voulu absolument avoir le portrait du ministre de Votre Majesté. Il s'est beaucoup et longtemps défendu et de très-bonne foi; mais elle a si fort persévéré qu'il a fallu consentir ou être décidément impoli. Je n'ai cependant donné qu'un simple crayon, mais qui a supérieurement

Digitized by Google

réussi pour l'exécution et pour la ressemblance. M. le comte de Saint-Julien, qui était beaucoup de cette société, a dû aussi livrer le pendant, et nous sommes partis ainsi l'un et l'autre pour Moscou ; mais je crois que nous sommes sur le point d'arriver de nouveau avec la dame. Ce sont là des succès diplomatiques du premier ordre.

L'amiral Tchitchagoff a perdu sa femme à Paris. Il a demandé et obtenu de l'Empereur la permission de rapporter son corps en Russie. Il est en route, désespéré, et si fort converti par ce qu'il a vu, qu'il est devenu furieux contre la France. Je le lui avais prédit mot à mot. On est fort curieux de savoir ce qu'il deviendra.

Je suis avec un très-profond respect, etc.

---

28 août/9 septembre 1811.

Sire,

Étant l'autre jour chez le chancelier de l'empire, il me fit part d'une notice qui lui était venue de Sardaigne par la voie du prince Koslowski, savoir, que Votre Majesté avait été avertie, je ne sais par qui, que dans les conférences d'Erfurt ou de Tilsit Sa Majesté impériale s'était accordée avec Napoléon sur le projet de placer Votre Majesté en Afrique. Le chancelier m'affirma très-expressément que l'Empereur l'avait chargé de m'assurer qu'une telle idée ne s'était jamais présentée à son esprit. Il m'en parla même comme d'une extravagance, et me dit que sans l'ordre exprès de sa Majesté Impériale

Digitized by Google

il n'aurait pas daigné m'en parler. Comme il m'avait assuré qu'il n'avait jamais été question de ce projet dans les susdites conférences, je crus devoir lui répliquer à cet égard « que je le croyais parfaitement puisqu'il me faisait l'honneur de m'en assurer, mais que je me tenais néanmoins parfaitement sûr qu'il avait été question du roi de Sardaigne dans les conférences ; que le contraire même n'était pas possible, mais que j'étais persuadé que Sa Majesté Impériale n'avait pris à cet égard que des engagements purement négatifs, *en promettant de ne plus s'en mêler*, sentant au reste parfaitement que c'est là tout ce que pouvait faire un tel prince dans les circonstances où il se trouvait. »

J'ai toujours suivi dans ces sortes d'explications le système invariable de ne jamais montrer l'ombre du ressentiment, mais de laisser sortir pour ainsi dire par tous mes pores la compassion que m'inspirait l'état d'impuissance où se trouvait réduite une aussi grande puissance. C'est la meilleure manière, et je crois même la seule. Il est vrai que cette compassion doit être extrêmement respectueuse et avoir l'air de se montrer par force ; mais à mon âge, sire, j'aurais tort si je ne savais pas parler.

Je puis avoir l'honneur d'assurer Votre Majesté que j'ai vu toutes les apparences de la sincérité dans ce que me dit le chancelier à ce sujet. Mais comme j'ignore absolument tout ce qui a pu donner ces nouvelles craintes à Votre Majesté, je ne puis sortir des généralités ; si elle a besoin de plus grands détails sur ce point, j'espère que le zèle et l'attachement du prince Koslowski

Digitized by Google

seront toujours à ses ordres, en attendant le ministre.

Avant-hier l'amiral T. est arrivé, et tout de suite il m'a fait avertir. Je suis couru, il s'est jeté dans mes bras tout désolé. Le corps de sa femme était dans une chambre à côté de lui. Que ne m'a-t-il pas dit, et sur le sujet de son désespoir incurable, et sur le pays dont il vient! Je lui avais prédit mot à mot tous les sentiments qu'il rapporte de Paris : il dit sans détour qu'il est bien converti et qu'il n'a rien vu là que de très-mauvais. Il m'a fait voir en très-grande confidence la lettre autographe que l'Empereur lui a écrite en réponse à celle que l'amiral lui avait écrite en arrivant. A mon grand étonnement l'adresse seule était en russe, mais la lettre était française. Quelle lettre, sire! l'ami le plus tendre et le plus délicat ne pourrait écrire autrement. Quelle philosophie! quelle impassibilité il faut que ce prince possède pour n'avoir jamais été aliéné par les discours terribles que l'amiral s'est permis mille fois contre le gouvernement, et même par nombre de traits personnels qui certainement lui sont revenus, et pour ne juger son ministre que sur ses talents et sa fidélité! En rendant cette lettre à l'amiral, je lui ai dit : « Mon cher, il faut mourir pour le prince qui l'a écrite. — Oh! m'a-t-il dit, vous savez si je lui suis attaché. D'ailleurs j'ai sur ce point les dernières volontés de ma femme. Elle m'a *ordonné* en mourant de revenir sans délai et de ne plus penser qu'à servir l'Empereur et ma patrie. Vous savez, m'a-t-il ajouté, qu'en critiquant quelquefois *le prince* j'ai toujours chéri *l'homme*. » Je lui ai nié la possibilité de cette dissection, lui soutenant qu'il fallait aimer le prince tout entier au

Digitized by Google

lieu d'en faire une anatomie évidemment mortelle. Dans ce moment il n'était pas disputeur. Aujourd'hui il voit l'Empereur ; je suis persuadé qu'il sera tout ce qu'il voudra être, mais je ne sais point encore s'il voudra être ministre. Je lui conseillerai de faire encadrer entre deux cristaux la lettre de l'Empereur et de lui demander la permission d'en faire un fidéi-commis.

La nouvelle organisation ayant passé au conseil et étant sur le point de paraître, le bon sens de l'Empereur s'est de nouveau effrayé, et l'on m'assure dans ce moment que l'affaire est de nouveau renvoyée au premier jour de l'an. Ayant épuisé ce sujet dans mes précédentes dépêches, je ne puis que m'y rapporter. J'espère que d'ici au 1er janvier Sa Majesté impériale aura été dans le cas d'entendre ou de lire bien des choses sur la manie moderne des Constitutions.

Je suis avec un très-profond respect...

10/22 septembre 1811.

P.-S. à M. le chevalier. — C'est au grand courant de la plume, monsieur le chevalier, que j'ai l'honneur de vous accuser la réception de votre n° du 10 mai, car il m'est arrivé presque au moment du départ d'un courrier. Je vous prie d'abord de remercier Sa Majesté de la liberté qu'elle me donne pour une course. Ce n'est que pour me mettre en règle, car dans ce moment j'y pense peu. La plus dure économie est ma seule loi. Le temps

Digitized by Google

s'envole; l'horizon s'obscurcit toujours davantage; il faut penser aux enfants et aux événements. — Rien n'a changé dans ma situation, bizarre assemblage de chagrins cuisants et de jouissances flatteuses. Je ne sais comment je suis encore présentable. Cependant *ça va*, ce qui vaut mieux que *ça ira*.

J'ai eu l'honneur de conter à Sa Majesté la moitié de l'histoire d'un fameux portrait. En le donnant (il l'a bien fallu) j'ai écrit derrière ce quatrain :

Lorsque étant vieux et sot il valait moins que rien,
On lui demanda sa figure;
Et qui? dame importante et qui s'y connaît bien;
D'honneur, c'est presque une aventure.

Cette inscription a plu infiniment à la princesse, et tout le monde s'en est beaucoup amusé. Vous remarquerez que la dame est en effet une grande connaissance. Le comte de Saint-Julien ayant été mis en regard, je me trouve fort bien placé. On me fête beaucoup, on me voit souvent, je dîne quand je puis. Voilà ma vie qui ne ressemble à rien. Quelquefois il me semble que je ne fais rien; d'autres fois je ne comprends pas où j'ai pris le temps de faire ceci ou cela.

Rien n'égale, monsieur le chevalier, l'estime et le respectueux attachement avec lequel je suis de tout mon cœur votre

MAISTRE.

Digitized by Google

10/22 septembre 1811.

Sire,

Malgré le cri général contre la guerre de Turquie, la paix ne se fait point, et je crois même que la Russie commence à faire une figure assez désagréable du côté de la Servie. M. Italinsky, chargé des négociations, est un homme timide; il avait de grands pouvoirs par écrit, et de plus grands encore donnés de bouche; mais il en a balancé et consulté au lieu de couper le nœud; la France a profité de cette suspension pour agir, et comme Votre Majesté l'a vu, elle a réussi; je ne prévois point encore la fin de cette guerre également immorale et impolitique. Napoléon disait il y a quelque temps au prince Kurakin : *L'empereur Alexandre ne m'aime plus*. Le prince ne manqua pas de s'abîmer en désaveux officiels. *Bon! bon!* reprit l'autre, *vous n'êtes pas dans le secret*. Singulier compliment à un ambassadeur extraordinaire. Depuis ils ont eu une conversation publique et beaucoup plus sérieuse qui a fait grand bruit. Napoléon, entre autres choses remarquables, a dit *que les choses ne peuvent pas demeurer sur le pied où elles sont*, etc.

On m'a assuré que si la guerre éclate (et comment pourrait-elle ne pas éclater?) ce sera Beningsen qui commandera sous les ordres de Sa Majesté impériale; il me semble qu'il serait difficile de faire plus mal : en premier lieu, quoique la politique exclue malheureusement dans plusieurs occasions une certaine délicatesse, il ne s'ensuit pas cependant qu'il faille mettre tout à fait la morale sous les pieds, au point de montrer à l'Europe l'Em-

Digitized by Google

pereur à côté de l'assassin en chef de son père. D'ailleurs il se trouverait là déplacé doublement, et parce qu'il y serait, et parce qu'il y amènerait son frère qui perdrait tout. Dans les guerres ordinaires, sire, il serait à souhaiter que chaque armée fût commandée par un souverain ; mais cela est si rare, ou était devenu si rare, qu'on pourrait bien regarder la chose comme impossible. Quelques inconvénients, au reste, qui pussent résulter de la présence des souverains dans ces terribles scènes, quelque rupture d'équilibre qu'elle opérât d'un côté ou d'un autre; en bien ou en mal, suivant les hommes ou les circonstances, jamais il ne pouvait en résulter définitivement des suites bien funestes, *et tout finissait par des boîtes,* comme le disait plaisamment ici un ministre étranger. Cette plaisanterie raisonnable fait même beaucoup d'honneur à l'ancien état de choses, et bien plus qu'on ne le croirait au premier coup d'œil; mais dans ce moment de désolation et de renversement, j'avoue à Votre Majesté que je verrai toujours avec chagrin les souverains à l'armée. L'ordre n'entend rien au désordre, et ces guerres de sauvages ne doivent se faire que par les *casse-cous* de chaque pays, si Votre Majesté veut bien me passer cette expression familière. Si donc elle voit de nouveau l'alliance éternellement hétérogène d'un camp et d'une cour, elle peut malheureusement s'attendre à des événements malheureux. Il y a d'ailleurs dans ce pays tant de signes moraux de dissolution que j'en tremble de tous mes membres. Qu'y a-t-il de plus alarmant, sire, que de voir l'élan révolutionnaire passer du peuple au souverain même? Il balance

Digitized by Google

cependant encore sur les sénats; mais les conjurés l'emporteront à la fin; ses idées sont inconcevables. Lorsqu'on lui présenta le type de la nouvelle monnaie qui portait son effigie, il le rejeta en disant : *Cette monnaie n'est pas à moi, elle est à mon peuple.* Un homme du peuple parlant contre l'autorité du souverain me ferait bien moins peur que ce mot. J'ai lu un papier très-secret et très-important *sur le rôle que les juifs jouent dans la révolution actuelle et sur leur alliance avec les illuminés pour la destruction capitale du Pape et de la maison de Bourbon.* C'est une pièce excessivement curieuse, mais dont je n'ai plus le temps d'entretenir Votre Majesté en détail. Le tourbillon est plus fort que tous les hommes ensemble, mais pas davantage. Je souhaite ardemment qu'au milieu de cette effroyable tempête Votre Majesté jouisse de toutes les consolations qu'elle peut attendre.

Je suis avec le plus profond respect, sire, etc.

---

31 octobre/12 novembre 1811.

Sire,

Nous venons de recevoir des nouvelles qui amuseront peu Napoléon. J'ai eu l'honneur d'instruire Votre Majesté des opérations équivoques du général Kutusoff sur le Danube; il avait abandonné Rustuck (autrement Russig) et il avait repassé le Danube. Le vizir ayant son quartier principal à Rustuck avait établi une com-

Digitized by Google

munication avec l'autre rive où il avait établi un corps dont il n'est pas facile d'évaluer le nombre, mais qu'on peut estimer de 12 à 15,000 hommes. Là il essayait de percer l'armée russe établie sous Giorgevo, pour pénétrer et s'étendre dans la Valachie. Le premier jour du mois dernier le général Kutusoff détacha le général Markoff avec un corps de 8,000 hommes qui vint passer le Danube huit werstes au-dessous de Rustuck; lorsque deux ou trois régiments eurent passé, il s'éleva une tempête qui arrêta l'opération, de manière que ces corps, coupés du reste, furent obligés de passer la nuit dans les roseaux, couchés à plat ventre. Votre Majesté voit que si les Turcs savaient faire la guerre, ces régiments eussent été perdus et toute l'opération manquée; mais les Russes ne furent point aperçus. Le lendemain 2/14, tout le reste passa. Le général Markoff vint attaquer le camp des Turcs, s'en empara, s'établit à la même place, et tourna contre les Turcs de l'autre rive leurs propres batteries. Ceux-ci se trouvaient de cette manière dans la position la plus cruelle, ayant les Russes en front et le Danube à dos. Pour comble de malheur leur flottille fut détruite. Le vizir, qui s'était embarqué à la hâte dans l'affaire du 2, en a bien acheté une autre pour 72,000 ducats d'un pacha voisin, mais les Russes la détruisirent encore; de sorte qu'après avoir mangé les chevaux, il a fallu se rendre. Si les Turcs avaient pu rassembler sur la gauche du fleuve des forces même médiocres, M. Markoff aurait été fort en l'air, ayant surtout la garnison de Rustuck sur les épaules; mais ils n'ont rien pu faire pour

Digitized by Google

leur salut; le vizir seul s'est échappé. Le général Kutusoff a laissé les armes aux Turcs, et il leur envoie de douze en douze heures du pain pour vivre ou pour ne pas mourir, en attendant que la paix dont on traite soit signée. M. Bibikoff, neveu du général, ayant été démonté et fait prisonnier le 2 dans l'attaque faite par le général Markoff, le vizir, avant de s'embarquer, le renvoya à son oncle, ce qui montre déjà un peu plus de civilisation, ou peut-être une forte envie de ne pas choquer.

Le général Sass, ayant sous ses ordres le général comte de Woronzoff (jeune militaire qui donne beaucoup d'espérance), était sous Widdin faisant front au pacha Ismaïl-bey, qui s'est laissé surprendre et envelopper par une manœuvre à peu près semblable à l'autre; c'est-à-dire que le général russe a passé le Danube, a tourné les Turcs, et les a mis entre le fleuve et lui. Enfin, sire, ils ont été obligés de mettre bas les armes; les Russes qui se souciaient peu de les nourrir les ont accompagnés jusqu'à des postes fort éloignés de toute citadelle, et de là chacun s'en est allé chez soi, manœuvre que les Turcs entendent à merveille, comme Votre Majesté voit. Il faudrait pouvoir lui dire le nombre de ces troupes, mais au moment où j'écris la cour n'a point encore publié de relation; d'ailleurs on ment beaucoup sur ce sujet. Pour moi, je serais tenté de croire que les deux corps turcs s'élevaient à 30,000 hommes. Nous n'avions sur le tout, dans ce moment, d'autre texte que l'annonce suivante du grand maître des cérémonies :

Digitized by Google

Dimanche, 10 novembre.

« Le grand maître, etc., fait savoir, etc., que le 29 de » ce mois, etc., il sera chanté un *Te Deum* en actions » de grâces de l'entière défaite d'une partie de l'armée » du grand vizir sur la rive droite du Danube, de la » prise de toute son artillerie et de tout son camp, de » la prise des forteresses de Silistrie et de Tourtoukay » emportées de vive force » (ces forteresses n'étaient plus rien) « et de la victoire emportée sur le corps de » troupes turques près de Widdin, commandé par » Ismaïl-bey. »

L'Empereur pouvant aujourd'hui se rendre facile avec honneur, parce qu'il est vainqueur, je crois qu'il fera peu de difficultés. La Moldavie sera morcelée; l'indépendance des Serviens sera sanctionnée peu ou beaucoup. L'empire turc perd toujours, son temps a passé et il s'en aperçoit lui-même. Je puis avoir l'honneur de donner pour très-certain à Votre Majesté que le grand vizir, s'entretenant avec M. Fonton, interprète russe que je connais beaucoup, lui a dit en propres termes : *Mais M. le comte de Romanzoff a-t-il donc perdu l'esprit? est-il possible qu'il veuille nous faire couper la gorge mutuellement pour amuser notre ennemi qui veut nous dévorer tous les deux?* Les Turcs ne demandent pas mieux que de faire la paix, et même que d'être bons amis et alliés des Russes contre l'ennemi du genre humain.

Quand même j'aurais dans ce moment de plus grands détails militaires, je balancerais à les transmettre à

Digitized by Google

Votre Majesté, en songeant qu'ils ne lui arriveraient peut-être que l'année prochaine.

J'ai eu l'honneur de lui faire passer d'amples détails sur la politique intérieure ou *organisatrice* du pays. Il est fâcheux, sire, qu'il faille écrire de pareilles lettres : la politique (du moins celle-là) est comme la religion : il n'y a rien de mieux que de croire sans argumenter; mais lorsque les *hérétiques* attaquent les dogmes, il devient nécessaire de leur prouver qu'on a autant d'esprit qu'eux. Il paraît au reste que les observations qui sont arrivées à Sa Majesté impériale de plus d'un côté l'ont arrêtée, car rien n'a paru. S'il y a un spectacle tristement plaisant, c'est celui des hommes sensés d'un pays soutenant la prérogative de la couronne contre le souverain qui en est fatigué. Au surplus, sire, on s'arrêtera quelque temps, mais toujours il penchera vers les idées modernes en fait de gouvernement. J'ai peine à croire qu'il se dispense de quelque innovation. Désirons qu'elle ne soit pas fatale !

---

31 octobre/12 novembre 1811.

Sire,

Le 28 septembre/8 octobre, M. le comte de Saint-Julien a donné son premier dîner d'étiquette au corps diplomatique. Précédemment j'avais vu dans le monde ses billets d'invitation et je n'en avais point reçu, je crus de-

Digitized by Google

voir m'expliquer avec lui ; j'allai le voir. Après les conversations indifférentes, je lui dis : *Permettez-moi, monsieur le comte, de m'ouvrir à vous franchement,* etc. Il m'arrêta et me dit : « Vous avez raison, et voici la réponse à ce que vous allez me dire. » En même temps il tira d'un tas de papiers une liste contenant les noms de tous les grands de l'Empire à qui il donnait à dîner quatre jours après, et il me dit qu'il m'invitait, ainsi que le chevalier Bezerra, à ce second dîner, ne pouvant nous inviter au premier avec l'ambassadeur de France. Je lui dis que cependant les ministres des puissances en guerre se trouvaient toujours ensemble sans difficulté dans les maisons tierces, et que le chancelier même nous invitait ensemble ; à quoi le comte de Saint-Julien répliqua que la chose était bien différente. « Mais, lui dis-je encore, monsieur le comte, sur ce pied-là, il se trouve que mon maître est ennemi du vôtre : en vérité, je n'en savais rien. — *Sans doute,* me dit-il, *il l'est, comme allié de l'Angleterre.* Je lui dis ensuite que puisque l'envoyé de Portugal n'était pas plus invité que moi, ceci devenait une pure affaire diplomatique où le point d'honneur n'entrait pour rien ; « mais le vôtre, dis-je, monsieur le comte, y est fort intéressé, car on ne manquera pas de dire dans le public qu'il faut être bien serf de la France pour agir ainsi. — Oh ! me dit-il, on ne dira pas cela. — Ah ! je vous demande pardon, mon cher comte, on le dira très-fort. » La conversation se termina ainsi, non-seulement sans la moindre aigeur, mais tout à fait sur le ton amical. Le duc m'apprit bientôt que le comte de Saint-Julien l'avait consulté sur ce cas de conscience, mais

Digitized by Google

que lui, duc de S. C., avait refusé de lui donner un conseil sur le fond de la chose, se bornant à lui conseiller, s'il prenait le parti de ne pas nous inviter au premier dîner, de nous faire porter les billets d'invitation pour le second dîner avant que le premier eût lieu, et c'est ce qui a été fait. M. le chevalier Bezerra n'est pas venu à ce second dîner, en s'excusant cependant pour cause d'incommodité, et il a pris ce parti sans m'en faire part, quoique je l'eusse averti de ce qui s'était passé entre M. le comte de Saint-Julien et moi; en quoi il a été très-blâmé, et il est venu chez moi pour s'excuser. En pensant comme il convient, je l'ai traité fort poliment. Du reste, sire, quand il m'aurait fait part de sa détermination, je ne me serais pas moins rendu au désir de M. le comte de Saint-Julien, comme j'y ai été de mon chef. Il a dit à M. le duc qu'il n'avait aucune instruction de la cour sur ce cas; ainsi il s'est décidé par des instructions générales.

Je suis, etc.

---

31 octobre/12 novembre 1811.

Sire,

Le 27 septembre/9 octobre la cour de Catherine II a pris fin par la mort du comte Alexandre Strogonoff, grand chambellan, cordon bleu, président de l'assemblée des beaux arts, etc., etc., mort à l'âge de soixante dix-sept ans après une courte maladie. Il laisse à

Digitized by Google

peu près 600,000 roubles de rente et 3 millions de dettes, des tableaux, des médailles, des curiosités de toute espèce, un mobilier inappréciable. Outre les invitations extraordinaires, il avait chaque dimanche quarante ou cinquante personnes à table. Catherine II disait au comte de Falkenstein, en lui présentant le comte Strogonoff : *Monsieur le comte, je vous présente le comte de Strogonoff, qui fait depuis quarante ans tout ce qu'il peut pour se ruiner sans pouvoir y réussir.* A la fin cependant il commençait à réussir, et il laisse beaucoup d'embarras à son fils unique, d'abord sénateur, puis adjoint du ministre de l'intérieur, puis capitaine de cosaques, puis colonel des grenadiers du corps, puis aide de camp général de Sa Majesté Impériale, et tout cela avant trente-six ans. Je supplie très-humblement Votre Majesté de se représenter un président ou un avocat général se montrant tout à coup à elle en uniforme de hussard, le sabre au poing; ici personne n'est surpris de ce spectacle, et si l'Église était de bonne compagnie ils se feraient évêques pour se distraire.

J'étais reçu de la manière la plus aimable chez le comte Strogonoff. Depuis que je suis ici, sire, jamais il ne me vit entrer chez lui sans une exclamation d'amitié : *Ah! mon cher ami!* et il m'embrassait de tout son cœur. Catherine, qui le connaissait, l'avait admis dans sa société la plus intime; mais elle savait bien qu'il y a loin d'un homme aimable et même d'un homme aimé à un homme d'État : jamais elle ne lui permit de mettre le pied dans les affaires. Vers le milieu du siècle dernier il avait vécu longtemps à Paris où il avait fait une

Digitized by Google

grande figure; il y vécut beaucoup dans la société des philosophes dont il faisait de fort bons contes. Sa femme, séparée de lui depuis longtemps, vivait et vit encore sans le moindre voile avec un autre homme à qui elle a donné des enfants; et lui, de son côté, menait la vie la plus libre.

Il était grand protecteur des arts et des jeunes gens qui s'y consacraient, mais avec un grand fanatisme russe pour les talents nationaux, du moins fanatisme extérieur; car, dans le fond, je crois qu'il savait fort bien à quoi s'en tenir. Son tic, sa passion, l'objet principal de ses pensées habituelles était l'église cathédrale de Notre-Dame de Casan, qu'on élevait ici à grands frais depuis dix ans, au lieu d'une bicoque bâtie par Pierre Ier et dont tout village un peu huppé du Piémont aurait eu honte. L'Empereur actuel est le Salomon de ce temple, mais le David fut Paul Ier. Lorsqu'on lui demanda son goût et ses ordres, il répondit, à ce qu'on m'a assuré : *Je veux un peu de Saint-Pierre et un peu de Sainte-Marie-Majeure de Rome.* Il serait difficile d'avoir plus de goût. On lui présenta je ne sais combien de plans, et même il en signa un que je connais; mais l'intrigue s'en mêla : le comte de Strogonoff se mit en avant avec un jeune architecte nommé Varanikin, qui était attaché à sa personne et qui passe publiquement pour être son fils. Il écarta, je ne sais comment, tous les plans étrangers, et Varanikin fut chargé de l'ouvrage sous la direction de son protecteur, quoiqu'il n'eût jamais bâti une maison. Quel homme, et même quel fou, oserait parmi nous débuter

Digitized by Google

par une basilique? Ici encore cela n'étonne point : le Russe entreprend tout et ne s'embarrasse de rien. Le plan ayant été arrêté, et l'exécution commencée, Alexandre, par respect pour la mémoire de son père, n'a voulu entendre à aucune objection, et l'ouvrage a été achevé. Le comte de Strogonoff y mettait un *impegno* inouï : il appelait cet ouvrage *mon église*, et en effet elle était bien à lui. Un jour qu'il avait l'honneur d'avoir l'Empereur à table chez lui, il lui dit dans un moment d'enthousiasme : « Enfin, sire, nous n'avons plus besoin de talents étrangers; nous les possédons tous. » L'Empereur répondit : *Cela étant, donnez-moi du vin de Madère,* et il présenta son verre. Ce prince se moque le plus sincèrement de toutes ces sottises nationales, et c'est peut-être un mal qu'il ne soit pas assez Russe.

L'église, au reste, est un assemblage de solécismes contre l'architecture, et d'ailleurs elle est de beaucoup trop petite pour une capitale telle que Saint-Pétersbourg; mais elle frappe par la beauté des matériaux qui n'ont rien d'égal et par quelques détails qui font honneur au talent russe.

Le jour que le pauvre comte de Strogonoff attendait depuis dix ans arriva enfin le 15/27 du mois de septembre dernier ; une pompeuse dédicace rassembla un monde infini; la cour y vint : le comte de Strogonoff présenta les clefs à l'Empereur, qui lui remit le diplôme de *conseiller privé actuel de la première classe.* C'est le plus haut grade dans le civil, égal à celui des maréchaux, et très-rare; ordinairement, le chancelier seul

Digitized by Google

en est revêtu. Alors il y en eut trois : le comte de Romanzoff, le prince Alexis Kurakin, à Paris, et le comte de Strogonoff; mais ce dernier devait peu durer. Trois ou quatre jours après la cérémonie, une colique d'entrailles vint se joindre à une hernie qui le tourmentait habituellement, et d'abord on craignit pour sa vie. Il n'avait point de chambre à coucher dans son vaste hôtel, ni même de lit fixe; il couchait à la manière des anciens Russes, sur un divan ou sur un petit lit de camp qu'il faisait dresser ici où là, suivant sa fantaisie. De la chambre où il s'était d'abord couché dans sa dernière maladie, il se fit transporter dans une chaise à roulettes jusque dans sa galerie de tableaux, attenante à sa bibliothèque : c'est une pièce immense magnifiquement décorée, et où il recevait habituellement; en arrivant, il alla visiter un tableau qu'un de ses jeunes gens copiait, et il en dit son avis. La conversation était toujours la même. Il se faisait lire diverses choses, un jour entre autres le Voyage d'Anacharsis. Le 26 octobre/8 novembre il pria le gouverneur de son fils, qui est Français, et un de ses amis nommé Moravieff de lui chanter quelque chose : ils s'approchèrent d'un clavecin et chantèrent une romance à deux voix; ils ne furent pas peu surpris de s'entendre applaudir par le malade, qui battait des mains comme en pleine santé. Peu de moments après il appela M. Moravieff et lui serra la main en lui disant : *Ne' giorni tuoi felici ricordati di me.* Puis il dit à son secrétaire de confiance : *Ne me quittez pas, car demain est un grand jour pour moi et il faut que vous soyez toujours prêt pour envoyer cher-*

Digitized by Google

cher les prêtres au moment où je vous le dirai. De grand matin, le 27, il les envoya chercher : ils arrivèrent; il se mit sur son séant et lut lui-même toutes les prières des mourants, il reçut les sacrements, il fit appeler son fils et sa belle-fille, les bénit, les embrassa tendrement et les congédia expressément, voulant être dès ce moment tout à lui-même. A une heure après midi il passa tranquillement. Cette mort a paru superbe, et peu s'en faut qu'on n'ait canonisé le saint homme. Madame de Narischkin, sa nièce, femme du grand maître des cérémonies, me disait avec un sang-froid admirable : *Ah! quelle mort, Monsieur le comte! On peut bien dire qu'il est mort comme il a vécu.* Votre Majesté remarquera qu'à son âge il entretenait encore une petite fille allemande que tout le monde connaît. Voilà encore, sire, comment sont faits les Russes : ils croient que le geste d'un pope efface les péchés comme le savon efface les souillures matérielles, par une opération purement mécanique, qu'en tout cela le *linge sale* est purement passif et qu'il suffit de laisser faire : il n'y a de viril chez le Russe que la baïonnette, tout le reste est enfant.

Les funérailles du comte de Strogonoff ont coûté 50,000 roubles; il est demeuré exposé pendant six jours dans une chapelle ardente qu'on avait dressée au milieu de son grand salon à manger, où il m'avait dit tant de folies; presque tous les jours je me suis rendu à l'office qu'on célébrait soir et matin devant le corps. Je devais cette attention à la manière dont je suis traité dans cette maison.

Digitized by Google

La coutume est, dans ce pays, que le jour des funérailles on se rende chez le mort et on l'accompagne jusqu'au lieu de la sépulture; on suit généralement en voiture; la grande politesse est de suivre à pied et chapeau bas, mais les parents seuls et les amis particuliers s'imposent cette corvée. Les plus proches parents et les fils, s'il y en a, sont à la tête de ce triste cortége. De l'hôtel Strogonoff au couvent de Newsky, où sont les sépultures de la noblesse, il y a trois ou quatre werstes; c'est une promenade d'une heure et demie au pas de procession, le long de la grande perspective de Newsky. Quoique le temps fût assez mauvais, il y avait certainement plus de cinquante personnes à pied : j'étais du nombre et je ne pouvais pas m'en dispenser, car lorsque je me présentai, le soir de la mort, chez la princesse Gallitzin-Waldemar, belle-mère du fils chez qui il s'était retiré avec sa femme, croyant laisser seulement là mon billet d'étiquette, je fus reçu à mon grand étonnement, et le comte Grégoire Orloff, qui était chargé de toutes les cérémonies comme proche parent, me dit que j'étais excepté à la porte, *n'étant point considéré comme étranger;* ce qui est une grande déclaration russe, sire, car malgré l'hospitalité dont Votre Majesté entend parler (et qui est réellement grande) le Russe a cependant toujours une certaine crainte de l'étranger, et dans toutes les occasions où il est extrêmement gai ou extrêmement triste il ne le reçoit plus.

Contre la coutume générale, le service funèbre ne s'est point fait dans l'église de Newsky, mais dans celle de Casan. Le comte l'avait demandé et l'Empereur (qui

Digitized by Google

est le pape) y a consenti; la nouvelle église étant sur le chemin de l'autre, le convoi n'a point été détourné. Pendant le service, le mort est exposé à découvert et dans ses plus beaux habits sur une estrade élevée de plusieurs gradins. Quatre piliers portent au-dessus un magnifique poêle en velours cramoisi chargé d'ornements en or; car l'Église grecque n'emploie point la couleur lugubre dans les funérailles, et je me chargerais volontiers de justifier cette coutume. Après le service et avant que le corps soit couvert pour être emporté à la sépulture, les parents, à commencer par les plus proches, et ensuite les amis montent à l'estrade et vont baiser la main ou la poitrine du mort: ceci s'appelle *prendre congé*, et c'est une cérémonie extrêmement touchante; après quoi on couvre le cercueil, et tout est dit. J'ai donc été avec un très-petit nombre de personnes *prendre congé* du pauvre comte. Je ne crois pas que semblable chose soit jamais arrivée à un ministre étranger; le comte Litta a rendu le même devoir au mort, mais il est Russe, mari d'une Russe et grand-maître de la cour : c'est bien différent. Ma règle, sur ce point, sire, est de ne jamais précéder l'opinion, mais de la suivre toujours.

Je ne crois pas que jamais les obsèques d'un particulier aient été honorées par une telle foule; toute l'immense perspective de Newsky était couverte de monde, et quelques personnes m'ont dit qu'il y en avait moins aux funérailles de Catherine II. Il était bon, populaire, et il faisait une grande dépense. En lui finit ce qu'on appelle la *vieille cour* et l'antique représentation russe,

Digitized by Google

Son nom cependant n'appartient point aux anciennes souches, et il ne soutiendrait pas nos preuves ordinaires; mais dans ce pays deux mots font tout : *terres* et *grades;* ajoutons de grandes alliances et l'usage magnifique d'une fortune immense ; il n'y manquait rien.

L'Empereur et l'Impératrice régnante sont venus, pendant l'exposition, saluer le corps et assister aux prières, mais non pas ensemble. L'Empereur n'est venu qu'au moment même où le convoi allait partir ; l'Impératrice avait précédé de deux ou trois jours. Cette simple visite n'a rien d'extraordinaire ici ; mais si je ne me trompe beaucoup, la famille espérait que l'Empereur accompagnerait le cercueil jusqu'à l'église de Cazan, en quoi elle s'est trompée. On peut avoir plus d'un avis sur ce point ; mais, pour moi, je crois que l'Empereur a refusé cet honneur à un homme qui n'était *que* grand seigneur. Ses idées, qui me sont parfaitement connues, et ce qu'il a fait dans d'autres occasions ne me laissent presque aucun doute à cet égard.

On a débité depuis qu'au moment où le cercueil descendait l'escalier de l'hôtel Strogonoff, on avait vu une poule blanche qui s'était jetée sur le lit funèbre, et que cette poule était l'âme du comte : qu'elle avait reparu ensuite au cimetière de Newsky, mais que tout à coup elle s'était changée en un grand et magnifique papillon qui avait même voltigé beaucoup autour de ma tête, au point que j'avais été obligé de le chasser. On m'a demandé dans le monde si cela était vrai, en riant, comme Votre Majesté l'imagine assez, mais peut-être en croyant un peu, car il y a encore beaucoup de superstition dans

Digitized by Google

ce pays. J'ai répondu que j'étais sûr de n'avoir point vu de poule, mais qu'à l'égard des papillons, je n'affirmais rien, à cause de l'extrême facilité de prendre une chose pour l'autre au milieu de tant de dames.

Ces détails appartenant aux mœurs et coutumes du pays où Votre Majesté m'a envoyé, et un peu aussi à la considération qu'on m'y accorde, je ne les ai pas cru au-dessous de Votre Majesté, puisque j'ai l'honneur de l'y représenter.

En parlant il y a quelque temps avec un personnage du conseil qui voit très-particulièrement Sa Majesté impériale, je lui dis sur ce pays des choses qui le frappèrent ; il me pria de les écrire et de les lui donner. J'ai écrit un mémoire assez considérable dans lequel j'envisage la Russie sous le triple rapport de la religion, de la science et de la liberté ; mais je ne l'ai point encore communiqué. Pendant que je l'écrivais on a mis sur le tapis une question bien intéressante pour la Russie : l'existence des Jésuites est ici, comme ailleurs, un objet d'horreur pour les illuminés ; un fameux révolutionnaire français a déclaré que la révolution française n'était pas possible tant que cet ordre subsisterait, et rien en effet n'était plus vrai. Une des bizarreries les plus singulières de l'univers ayant porté et continué cet ordre ici, les *renverseurs* n'ont pas manqué de l'attaquer. D'abord ils ont employé l'arme qui a réussi ailleurs : ils les ont présentés comme dangereux pour le gouvernement. L'Empereur était d'abord assez imbu de ces idées ; mais certains hommes d'État lui ayant soutenu que la souveraineté au contraire n'avait pas dans ce moment d'armes

Digitized by Google

plus fortes pour se défendre, il s'est défait de ses premières idées, ou du moins elles ont perdu presque toute leur force. Alors les illuminés s'y sont pris autrement, mais d'une manière très-adroite : ils ont tenté de soumettre les écoles des Jésuites à la direction des universités ; ils suivent cette idée avec une constance imperturbable. L'Empereur se trouvait gêné par le texte de ses lois (à ce qu'il croyait du moins) qui donnent la suprématie de l'enseignement aux nouvelles universités ; il disait donc au ministre de l'enseignement public : *Protégez-les* (les Jésuites), mais il n'osait pas décider la question ; de manière que les universités, profitant de ce silence, revenaient toujours à la charge, et leurs députés se présentaient constamment pour visiter les écoles, influer sur l'enseignement, changer les livres, etc., etc. Après une longue lutte, les Jésuites ont demandé qu'on leur donnât aussi à eux ou qu'on leur rendît une de ces universités telles qu'ils en avaient jadis en Pologne. Cette demande était agitée depuis longtemps lorsqu'enfin l'Empereur l'a renvoyée au comité des ministres. Dans ce moment j'ai dit à ce personnage dont j'avais l'honneur de parler à Votre Majesté : *Voulez-vous que je détache du grand mémoire que j'écris quelques idées qui se rapportent à la question présente?* Il accepta avec grand plaisir; bientôt je les lui communiquai, et, peu de jours après il me demanda la permission de les communiquer à son tour à l'Empereur. Je lui fis les objections convenables sur ce qu'il ne me convenait pas de me mêler des affaires du pays, etc. Mais il répondit à tout en me disant qu'il en faisait son

Digitized by Google

affaire personnelle. En effet, il en a parlé à Sa Majesté Impériale, qui a voulu lire le mémoire. Alors le ministre a dit : « Sire, il n'a travaillé que pour moi et à ma prière ; il ne voudrait pas avoir l'air de se mêler de ce qui ne le concerne pas. — *Il ne doit pas craindre*, a dit l'Empereur ; *je sais qu'il pense bien et que d'ailleurs il nous est attaché* » (jamais *moi*, toujours *nous*). De cette façon, sire, j'opterai dans le comité des ministres. Si j'avais des secrétaires, je n'aurais pas manqué d'envoyer à Votre Majesté les copies de différents ouvrages que j'ai été dans le cas de faire ici ; mais ce double travail passe de bien loin mes forces. Pour tenir au monde et aux affaires, je ne crois pas que je dorme quatre heures sur les vingt-quatre. Tantôt il me semble que je fais beaucoup et tantôt il me semble que je ne fais rien. J'ai des moments bien agréables, puisque rien ne l'est davantage que la bienveillance universelle ; mais j'en ai de si amers qu'il me semble quelquefois que mon cœur va se fendre.

Il est des instants où il me semble qu'il fallait absolument que je vinsse ici ; ensuite je me réfute moi-même, et il me semble que je suis bien convaincu ; mais il arrive de nouvelles choses et la première idée revient. Quand je songe à l'inconcevable destinée qui m'a envoyé ici, peut-être contre l'inclination de Votre Majesté (qui sait, sire?) mais certainement contre la mienne ; quand je me rappelle l'épouvantable état où je me suis trouvé ici, sans aucune expérience des grandes villes et du caractère national, sans une lettre de recommandation, au sein du dénuement le plus désespérant, montré

Digitized by Google

à deux cent mille regards comme un être *jeté* et même *exposé*, mon sang se glace encore après dix ans ; mais quand je songe que je me suis tiré de cet abîme d'embarras et d'humiliations sans m'avilir, et même sans manquer le moins du monde à Votre Majesté, il me semble voir quelque chose de miraculeux dans mon sort. Aujourd'hui encore je n'y comprends rien ; j'avance sans savoir comment ; je n'ai qu'à me louer de tout le monde, et j'espère de mon côté que personne ne se plaint de moi.

En défendant ici les Jésuites, je ne sais point du tout ce que Votre Majesté en pense ; mais précisément parce que je n'en sais rien, il me semble que rien ne m'empêche de soutenir en conscience et très-loin de chez elle les amis et les instituteurs de ma jeunesse. Je ne manquerai pas de faire connaître l'événement à Votre Majesté ; la question se traite en ce moment.

Je suis avec le plus profond respect, sire, etc.

28 janvier/9 février 1812.

Sire,

Le collége des Jésuites de Polock vient d'être érigé en académie avec tous les priviléges des universités de l'empire, dans une indépendance absolue de ces dernières ; c'est une assez belle victoire remportée sur le mauvais principe, car je ne connais pas d'institution plus monarchique et plus forte que celle des Jésuites. La conservation de cet ordre célèbre à Saint-Pétersbourg, à Londres

Digitized by Google

et à Baltimore, dans l'Amérique protestante, est un singulier phénomène; il me rappelle la lettre de Frédéric II à Voltaire, du 18 novembre 1777 (œuvres de Voltaire, in-8°, tom. 89, p. 248) : *Ganganelli me laisse mes chers Jésuites : j'en conserverai la précieuse graine pour en fournir à ceux qui voudront cultiver chez eux une plante si rare.* A la fin, cependant, Paris lui arracha la permission de laisser publier la bulle accordée à la même influence. Je doute cependant que l'Empereur ait agi en cela sans avoir à surmonter quelques répugnances de jeunesse et d'éducation, mais il est très-capable d'agir par raison contre ses inclinations. Il l'est même de surmonter une répugnance personnelle, et c'est un très-beau côté de ce caractère.

Il paraît, sire, que nous touchons à une rupture. Les préparatifs sont immenses. Sa Majesté Impériale paye en ce moment 900,000 hommes, et près de 600,000 sont en activité. C'est trop pour les forces de l'empire; mais comment se tirer de là? Louis XIV avait déjà mis toutes les nations dans un état exagéré; Napoléon a porté le mal au comble en faisant battre les nations au lieu des armées. Qui ne ferait pas comme les autres serait victime. Que faire, sire? Il faudrait des économies cruelles; mais par où commencer? C'est encore un autre problème bien difficile. Ces états forcés ne finissent guère que par des révolutions qui en sont la suite.

Les fonds extraordinaires disponibles pour le service de l'année 1812, ou, en d'autres termes, *le déficit* me paraît excéder 100 millions de roubles. Il faudrait donc de nouveaux impôts, puisqu'on a promis de ne plus faire

Digitized by Google

de billets. Mais cette promesse, comme tant d'autres, dépend en dernier ressort de Sa Majesté la nécessité. Il y a eu beaucoup de débats dans le conseil au sujet de ces impôts. L'amiral, avec qui je suis fort lié et dont j'ai eu l'honneur de parler souvent à Votre Majesté, passe pour avoir fait de grandes difficultés contre les nouveaux impôts. Je lui ai dit franchement que, si l'on avait dit vrai, il serait sorti de son rôle, vu qu'ayant l'honneur d'être attaché à la personne de l'Empereur d'une manière si honorable, il devait ne jamais discuter en public, et réserver ses bons avis pour le tête-à-tête. Il a regardé son feu sans me répondre, et c'est ce qu'il devait faire ; mais je crois bien que cela veut dire : *Vous avez raison.* J'en reviens toujours, sire, à mon fatal *que faire?*

Je ne me répandrai point en prophéties inutiles sur la guerre qui se prépare, j'ai assez eu l'honneur de répéter à Votre Majesté les raisons qui m'épouvantent, et je ne les ai pas toutes dites. Ce qui se passe en Espagne prouve bien la vérité de ce que j'ai tant répété dans mes dépêches : *Que les excès des hommes ne se corrigent que par des excès contraires, et qu'il n'y a rien qui puisse tirer un gouvernement légitime et régulier agissant par les règles ordinaires, qui puisse, dis-je, le tirer du tourbillon révolutionnaire et le sauver par lui-même.*

Il n'est pas possible d'imaginer seulement que Sa Majesté Catholique aurait pu livrer soixante-cinq combats et perdre chez elle dix batailles rangées sans perdre courage. Il y a plus de deux ans qu'elle au-

Digitized by Google

rait signé une alliance avec la France et épousé une *princesse française*. Les têtes exaltées qui agissent aujourd'hui en Espagne et qui ne pensent non plus à rétablir la monarchie telle qu'elle était qu'à se faire Turcs (chose que j'ai eu l'honneur aussi d'annoncer à Votre Majesté dès l'origine), donnent dans des excès qui sont cependant *bons*, comme le sublimé corrosif est *bon* pour chasser un autre venin terrible. La guerre participe à cette loi générale. Il faut, pour réussir, qu'elle se fasse dans ce moment d'une manière révolutionnaire ; j'entends, sire, jusqu'à un certain point, et autant qu'il le faut pour jouer à égalité. Tant qu'il y aura d'ailleurs un certain nom dans l'armée, ou tant qu'il influencera l'armée russe, aucun observateur ne pourra présager des succès à Sa Majesté Impériale. Mais à cela il n'y a pas de remède. Sa Majesté étant instruite de tout cela, je n'ajoute rien. Il y a deux chances pour nous : 1° que les Français, las de cette effusion de sang interminable, se défassent du guerrier pour se défaire de la guerre ; 2° que la perte d'une bataille tue le charme qui fait sa force.

Mais ces présomptions sont très-faibles tant qu'on ne fera la guerre qu'à la France au lieu de la faire à Napoléon personnellement.

Tous les yeux sont tournés sur l'Autriche ; tout le monde dit : que fera-t-elle ? S'il fallait absolument répondre, je dirais *ce qu'elle ne croit pas*. Votre Majesté s'impatientera peut-être de ces présages sinistres qui ne m'ont jamais abandonné. Je finis donc en l'assurant que si le grand Napoléon doit établir une dynastie légi-

Digitized by Google

time et durable, je renonce de tout mon cœur à ma qualité d'être raisonnable. Mais je ne vois encore aucun signe de changement heureux.

Je supplie Votre Majesté d'agréer le très-profond respect, etc.

P.-S. — Les lettres parties de la secrétairerie d'État de Votre Majesté le 20 juillet 1810 me sont arrivées il y a trois jours. Cela est désespérant.

1812, 2/14 février.

Sire,

Mon N° précédent pouvant absolument être lu ici, je n'y ai inséré que ce que j'aurais voulu faire lire : je prends la liberté d'ajouter ici quelques mots. Votre Majesté a sans doute reçu le mémoire que j'ai eu l'honneur de lui adresser et qui roulait sur le projet d'une académie ou université catholique à Polock. L'Empereur se l'étant fait lire mot à mot, l'approuva, et quelque temps après, il s'approcha de moi à la cour et me dit : *Vous m'avez fait lire quelque chose qui m'a fait beaucoup de plaisir.* Précédemment il avait dit au ministre : *Dites-lui qu'il écrive le reste* (ce qui est annoncé dans le mémoire). Je l'ai fait, sire, et c'est un ouvrage considérable, intitulé *Quatre chapitres sur la Russie :* 1° la liberté; 2° la science; 3° la religion; 4° l'illuminisme. Deux de ces chapitres ont été copiés par un

Digitized by Google

prêtre de toute confiance, et les deux autres l'ont été par le ministre lui-même (le prince Alexandre Gallitzin); ils ne sont point encore réunis. Si je pouvais disposer d'un copiste, je me ferais un devoir bien précieux d'en présenter une copie à Votre Majesté, mais l'ouvrage passe mes forces, et d'ailleurs comment trouverais-je une occasion? En attendant, ma position ici n'est pas commune; je suis fort accueilli par le maître, quoique d'une manière très-cachée. La France ne me fait point de mal, et peut-être ne m'en veut point. Je ne vois cependant ni elle ni les siens. D'un autre côté, l'Empereur connaissant et ayant même lu ma déclaration *que tant que la maison de Savoie serait nommée en Europe* (ce qui, je l'espère, sire, aura toujours lieu) *et qu'elle jugerait à propos de se servir de moi, jamais je n'aurais à demander à l'Empereur que sa précieuse estime et la permission de mourir chez lui,* il ne saurait même avoir l'idée de quelque projet ambitieux de ma part; ainsi de ce côté je suis fort tranquille.

Votre Majesté a sans doute reçu dans le temps les lettres où j'ai eu l'honneur de l'informer de cette somme d'environ 400 louis qui lui fut restituée en Savoie. Comme on croyait toucher à la guerre, je fis venir ici cet argent, et Votre Majesté aura sans doute compris pourquoi j'attendais une lettre d'elle avant de l'envoyer à Rome. La lettre de M. le chevalier de Rossi, du 20 juillet 1810, arrivée seulement il y a quelques jours, ne me laissant aucun doute, j'expédierai la somme par le premier envoi, qui aura lieu dans deux mois. Votre

Digitized by Google

Majesté m'a refusé la satisfaction de me faire savoir si elle a approuvé la liberté que j'avais prise de détacher 500 francs de cette somme pour l'église catholique de Genève suivant la demande contenue dans la lettre du curé, que j'eus aussi l'honneur de transmettre dans le temps à Votre Majesté. Je dois donc croire que j'ai mal fait; c'est ce qui m'arrive toujours, et je ne cesserai de déplorer très-inutilement cette malédiction.

On parle publiquement dans ce moment d'une déclaration hostile de la Suède contre la France. M. le comte de Front la fera probablement connaître avant moi à Votre Majesté. Le *Prince royal* peut faire beaucoup de mal à la France. La paix avec la Turquie semble s'éloigner toujours; on n'y comprend rien. Il paraît (malgré le secret le plus profond) que la Servie forme la grande difficulté. Mais c'est Napoléon qui attise le feu et anime l'orgueil ottoman. Cette guerre immorale coûte cher à la Russie, et l'opinion universelle la réprouve. Je ne crois pas que tout espoir de paix soit encore perdu. Il me semble avoir eu l'honneur de dire plus d'une fois à Votre Majesté que depuis la bataille de Marengo jusqu'à celle de Friedland on n'a cessé de dire *c'est fini*; cependant ce n'est jamais fini, et si dans ce moment la Russie, l'Angleterre, la Suède, la Turquie et la Prusse se réunissaient, elles donneraient encore beaucoup à faire à Napoléon, d'autant qu'une seule bataille bien perdue pourrait le perdre. Il est vrai qu'on ne met à cela aucune véritable science; mais lorsque Votre Majesté est mécontente de certains cabinets, elle doit penser qu'une

Digitized by Google

révolution serait impossible si chacun faisait ce qu'il doit pour l'empêcher; ce serait le oui et le non. Ce qui s'opère en ce moment dans l'univers exige d'ailleurs beaucoup de temps, mais il faut toujours se tenir aux principes et attendre le moment de la sagesse qui sera celui du changement. Mon désir ardent serait que de quelque manière Votre Majesté trouvât une position, même temporaire, plus digne d'elle. Si la guerre commence, elle pourra aisément prévoir comment elle finira, en voyant sur quels principes on l'aura commencée, quels hommes seront employés, et surtout de quelle manière on aura concentré le pouvoir militaire.

Je fais les vœux les plus ardents pour que les événements soient tels que nous les désirons, et je mets de nouveau aux pieds de Votre Majesté l'hommage du très-profond respect avec lequel je suis, etc.

3/15 février 1812.

P. S. Il ne paraît pas, sire, qu'on puisse douter de la guerre. Je n'ai pas lu la déclaration de la Suède, mais un ami vient de me la réciter d'après un ministre qui la tenait du chancelier même. Elle porte en propres termes *l'intimation à l'empereur de France d'évacuer la Poméranie dans un espace de temps assez court, à défaut de quoi le roi de Suède fermera tous ses ports aux Français, confisquera toutes les propriétés françaises et déclarera nulles toutes les dettes contractées par la Suède envers les villes et pays possédés par Napoléon.* Votre Majesté admirera ici l'incroyable bizar-

Digitized by Google

rerie des événements : un roi légitime perd son trône pour s'être obstiné à soutenir, contre toutes les règles de la prudence, une guerre contre la France, et son successeur (quel successeur!) la déclare lui-même. Mais il a la Russie pour lui, et la Suède est une île lorsque la Russie est pour elle. Si l'homme appelé à cette place en Suède d'une manière aussi inconcevable passe jamais sur le continent pour y combattre son ancien maître, celui-ci n'aura pas de plus grand et de plus dangereux ennemi. Je ne sais, sire, ce que fera cet homme, mais je sais bien qu'il a ce qu'il faut pour faire beaucoup, car il faut cependant une assez forte dose de mérite pour avoir conquis l'opinion comme il l'a fait en Suède. S'il venait à faire une bonne trouée de sergent, les souverains pourraient s'y jeter et passer, comme dans les mains du brodeur une aiguille de fer fait passer un fil d'or qui demeure en place, tandis que le chétif instrument devient inutile. Je souhaite que la comparaison soit exacte jusqu'au bout, car il ne peut pas être bon et il n'est nullement probable que ce personnage commence une race royale en Suède.

Le Danemark risque beaucoup, car il me paraît difficile que la Norwége ne soit pas conquise pour remplacer la Finlande.

Cette cruelle suspension avec la Turquie ne serait-elle point le résultat de nouvelles combinaisons? Qui sait ce que la Russie et l'Angleterre ont pu lui proposer et lui offrir? Je J'aurais imaginé; d'autres à plus forte raison ont pu le voir. Voici encore un moment bien solennel.

Digitized by Google

Je mets de nouveau mon très-profond respect aux pieds de Votre Majesté.

5/17 février 1812.

Sire,

Je viens de lire la fameuse déclaration faite seulement à M. de Cabre, chargé d'affaires de France à Stockolm, par le ministre des affaires étrangères, le 1er de ce mois N. S. L'ayant fait appeler chez lui, ce ministre lui a dit que si l'occupation de la Poméranie n'était qu'un malentendu, il serait sur-le-champ expliqué et réparé; mais que si elle était hostile (ce qui a été formellement reconnu et déclaré par la France) « elle donnerait à la » Suède des avantages qu'elle n'avait pas osé espérer : » 1° les engagements onéreux qu'elle avait contractés » envers la France cessaient dès ce moment; 2° le com- » merce de la Suède regagnait son ancienne étendue; » 3° les dettes de la couronne de Suède, toutes contrac- » tées avec les sujets de l'empire français *actuel*, se » trouvaient éteintes; 4° la flotte anglaise n'empêcherait » plus nos bâtiments armés de faire justice des pirates » sous pavillon français; 5° les offres avantageuses faites » à la Suède et rejetées hautement par la loyauté du roi » ne manqueront pas d'être acceptées. » — La Suède, ajouta le ministre, attendait avec tranquillité d'être tirée de l'incertitude où elle se trouvait *et qui l'inquiétait d'autant moins qu'elle ne pouvait durer que*

Digitized by Google

peu de jours. M. de Cabre, interrogé s'il avait des instructions, ayant répondu négativement, Votre Majesté voit que la rupture est presque déclarée. Tout ceci a été remis au baron de Nicolaï, chargé d'affaires de Sa Majesté à Stockholm, et tout de suite le comte de Lowenhielm, aide de camp général et chambellan du Roi, a été dépêché ici avec des lettres du Roi et du Prince royal pour Sa Majesté Impériale. On voit clairement que les deux cours agissent de concert, et c'est encore une de ces choses, sire, qui font presque repentir d'avoir pensé, et qui en dégoûtent pour l'avenir.

L'inconcevable étoile de Napoléon a voulu que dans ce moment précis où l'opinion a tant besoin de secours la nouvelle du désastre de Valence arrive à point nommé pour hausser ses actions. J'en ai été étourdi, mais non découragé. L'esprit qui exalte cette nation la soutiendra encore, j'ose l'espérer, surtout si elle apprend que la guerre s'est rallumée dans le Nord, ce qui paraît inévitable. Les exagérations qu'on a pu reprocher aux Espagnols, loin d'être un mal, sont un bien au moins relatif, et quoique l'esprit révolutionnaire les domine jusqu'à un point assez considérable, il laisse cependant toujours apercevoir un certain élément moral et logique bien étranger au délire français. Que Dieu les bénisse donc! Les exagérations, les erreurs finiront, la vérité et le bon droit demeureront en place.

Napoléon a décerné les honneurs de la médiation à Sa Majesté le roi de Prusse. Un officier général est arrivé ici pour en faire connaître les conditions, dont la première est la clôture absolue de tous les ports de Sa

Digitized by Google

Majesté Impériale. On ne saurait rien imaginer de si insultant, et je doute que l'Empereur plie, à moins que les nouvelles d'Espagne ne le découragent, ce que je ne crois pas. En attendant, sire, ce pays souffre à l'excès. Il est misérable au sein des richesses. Rien ne se vend. On avait déjà été obligé de suspendre pour une année en Livonie tout payement de dettes, mesure désespérée accordée au manque absolu de numéraire, et qui vient d'être continuée encore pour une année. Au milieu de cette détresse tombera demain ou après-demain, comme une bombe, le nouvel impôt extraordinaire de 100 millions de roubles. Le préambule déplaira fort en ce qu'il motive l'impôt sur le désir d'éteindre la dette de l'État, tandis que le véritable motif est connu de tout le monde. Il peut se faire que la guerre, en ouvrant les ports, donne au peuple quelque consolation et la force de soutenir cet impôt, qui sera en grande partie rendu inutile pour le souverain puisqu'il payera tout plus cher, depuis la chandelle qui brûle dans ses cuisines jusqu'au panache qui flotte sur son chapeau. Tel est l'état des choses, sire, au moment où je livre cette dépêche.

M. le comte de Front m'a souvent témoigné que mes lettres coûtent beaucoup à Votre Majesté ; je ne sais pas trop comment faire, car elle m'a fait entendre plus d'une fois de son côté qu'elle veut que j'écrive, et je n'ai plus d'autre voie que celle d'Angleterre. J'ai proposé à M. le comte de Front la voie de Sicile, comme plus économique, et je l'ai autorisé aussi à brûler mes lettres toutes les fois que je ne les lui adresserais point

Digitized by Google

comme essentielles. Je prie Votre Majesté de l'y autoriser aussi, en attendant qu'elle m'ait fait savoir de ne pas écrire par cette voie si telle est sa volonté. C'est bien sincèrement, sire, que je n'attache nulle importance à mes lettres, et c'est avec la même sincérité que je désire que Votre Majesté en juge de même et me dispense d'écrire. Il n'y a certainement ici aucune manière de parler, car Votre Majesté sait assez que pour aucune raison je n'emploie les détours. Mais jusqu'à ce qu'elle m'ait fait parvenir ses ordres sur ce point, il me semble que mon obligation d'écrire subsiste toujours.

Je suis, etc.

---

19 février/2 mars 1812.

Monsieur le chevalier,

Je vous prie de vouloir bien faire part à Sa Majesté du prochain mariage de mon frère, colonel dans l'état général de l'armée à la suite de Sa Majesté Impériale, avec mademoiselle Zagriatsky, demoiselle d'honneur de Leurs Majestés Impériales. C'est une personne du plus grand mérite et de la plus grande distinction. Sa Majesté Impériale a daigné donner à ce mariage une approbation qui ajoute beaucoup à la satisfaction de ma famille. Le grand maréchal de la cour est venu voir mademoiselle Zagriatsky dans l'appartement qu'elle occupe au palais, et lui a fait part qu'en témoignage de l'approbation que l'Empereur donnait à ce mariage il

Digitized by Google

daignait convertir pour elle en pension viagère la somme de 3,000 roubles que les demoiselles d'honneur reçoivent annuellement pour leur entretien et qu'on nomme *argent de table*. Il lui a promis de plus qu'à la première occasion Sa Majesté Impériale daignerait encore approcher mon frère de sa personne en le nommant son aide de camp. Enfin, monsieur le chevalier, il a couronné ses bontés et mis le comble à notre joie en décidant que les garçons qui pourraient provenir de ce mariage seront élevés dans la religion catholique, bienfait insigne que je place au-dessus de tous les autres et sans lequel ce mariage, s'il s'était fait, n'aurait été pour nous qu'une source de désagréments. Tout mon chagrin est de ne pouvoir suspendre la célébration jusqu'au moment où nous aurions pu recevoir l'approbation de Sa Majesté; mais vous voyez l'état des choses. Vos lettres de la fin de juillet 1810 me sont parvenues en 1812; des circonstances inouïes forcent la main à chaque instant et se moquent de nos inclinations. Ayant très-peu de temps et beaucoup d'affaires, je vous prie, monsieur le chevalier, de prendre lecture de la lettre ci-jointe adressée à ma sœur, pour les détails que je ne puis répéter. Après en avoir fait usage même auprès de Sa Majesté, si vous le jugez convenable (du moins pour les ukases, car tout le reste me paraît trop petit pour elle), vous voudrez bien la cacheter et lui donner cours.

J'ai l'honneur d'être avec une respectueuse considération, etc.

P.-S. Dans une note relative à ce mariage, et dont

Digitized by Google

Sa Majesté a pu entendre lecture, j'ai trouvé l'occasion d'insérer la protestation *que mon ambition personnelle était de mourir chez elle* (ce qui est vrai), mais *tel que je suis*, ce qui est vrai aussi, tant que la maison de Savoie voudra se servir de moi, et sans qu'aucune raison de fortune ou autre puisse me faire préférer un autre service. Je n'appartiens plus malheureusement à aucune nation qui appartienne à Sa Majesté, mais je ne lui suis pas moins attaché et dévoué, et malgré la reconnaissance que je dois à l'Empereur, et à laquelle un cœur humain ne suffit pas, si le Roi me donnait une commission mortelle pour les intérêts de la Russie, je l'exécuterais sans balancer. J'absous de tout mon cœur les princes qui croient que tout se fait par intérêt : on leur fait faire à cet égard des expériences si tristes et si multipliées que ce n'est pas merveille s'ils généralisent la règle ; cependant il y a des exceptions, grâce à Dieu, et j'en proteste par ce courrier. Je n'ajoute qu'un mot : si je dois à Sa Majesté une fidélité sans bornes et parfaitement exclusive, à laquelle je ne dérogerai jamais, je dois de l'autre côté la plus scrupuleuse délicatesse. Ainsi, monsieur le chevalier, je n'insérerai dans mes dépêches officielles aucune phrase prise dans des papiers secrets de l'Empereur[1]. Les princes, quoique amis, n'aiment pas qu'on les....[2] ; ils ont grandement raison. Il est

[1] L'empereur Alexandre employait M. de Maistre comme rédacteur confidentiel, ainsi qu'on le verra plus loin.
(Note de l'éditeur.)

[2] Chiffre illisible dans la dépêche. *(Idem.)*

Digitized by Google

cependant très-remarquable, monsieur le chevalier, que ceci ne m'a point été dit. Cette idée s'est présentée à moi d'elle-même. Il me semble que mon plan de conduite, tel que j'ai l'honneur de vous l'exposer, s'accorde avec la conscience, avec la prudence et avec la reconnaissance. Si Sa Majesté y voyait des inconvénients que je n'aperçois pas, elle n'a qu'à dire un mot. Encore une fois, je suis son ministre, toujours son ministre, rien que son ministre en tout. Ailleurs, je ne suis qu'un rédacteur confidentiel.

Tout est à la guerre. Mon fils vient de recevoir l'ordre de partir comme aide de camp de division, avant même que son corps ait été averti. Les régiments, les trains, l'artillerie, etc., partent de jour en jour. Point de paix encore avec la Turquie, mais aussi point de guerre. Qui sait s'il n'y a pas une liaison mystérieuse entre cette paix et la guerre avec la France? La Suède marche toujours droit. Le chambellan suédois, comte de Lovenhielm, est toujours ici. Le général Van Suchtelen, qui a résidé plus d'une année à Stockholm sans titre, repart, à ce qu'on m'assure, avec titre public. Il a une haute idée de Bernadotte. Je demande en grâce à Sa Majesté une réponse aussi hâtive qu'il sera possible, c'est-à-dire par l'Angleterre : elle m'est, comme vous voyez, indispensable.

Digitized by Google

9/21 avril 1812.

Monsieur le chevalier,

Mon frère tenait la plume pour vous remercier des lettres patentes que vous avez eu la bonté de m'adresser pour lui, lorsqu'un départ précipité plus qu'il ne le croyait l'a privé du plaisir de remplir une foule de devoirs. Il a été bien sensible à vos bons offices sur ce sujet, et je me suis chargé, au moment même de son départ, de vous transmettre ses remercîments. Voulez-vous bien aussi mettre sa reconnaissance aux pieds de Sa Majesté ?

Il n'a pu se marier avant de partir, ce qui nous a extrêmement fâchés. A cela point de remède jusqu'au retour qui aura lieu Dieu sait quand.

— En réfléchissant sur certaines choses, vous direz souvent : *qu'est-ce qui lui manque ?* — Il me manque, monsieur le chevalier, de pouvoir me défaire des préjugés de naissance qui tiennent aux langues, préjugés qui vous donnent des accès de véritable rage en certaines occasions où d'autres hommes pourraient fort bien éclater de rire. Je ne les blâme pas pourvu qu'ils me traitent de même.

Il ne me reste, monsieur le chevalier, qu'à vous embrasser de tout mon cœur.

Digitized by Google

9/21 avril 1812.

Monsieur le chevalier,

Je vous prie de traduire vous-même pour Sa Majesté, et de mettre « sire » à la place de « monsieur, » suppléant de même à toutes les formules de respect partout où besoin sera. Je vous dois d'abord un rapport succinct de la conversation que j'ai eue avec le personnage intéressant que je vous ai suffisamment désigné dans mon numéro précédent, et que j'ai entretenu le 17 mars (nouveau style) dans l'appartement du grand maréchal, depuis huit heures jusqu'à dix [1].

Je lui ai donc parlé à cœur ouvert de la guerre qui se prépare. Il se croit sûr que l'Empereur sera battu d'abord (et l'on m'assure que c'est aussi l'opinion de Sa Majesté impériale), mais qu'il tiendra ferme ; cette première persuasion n'est pas bonne. Nous commençâmes à raisonner. La guerre en Europe était devenue de nos jours un vrai duel entre deux gentilshommes, et la douceur remarquable qu'elle avait acquise était due à l'action de la souveraineté devenue elle-même la plus douce qui ait jamais existé ; mais il y a deux grandes observations à faire : 1° Il y a une antipathie naturelle entre les gens de cour et les gens de guerre, plus forte peut-être qu'entre

[1] Il s'agit ici de l'empereur Alexandre. Ce qui précède, ainsi qu'une partie de la dépêche, est en chiffres, et cette différence d'écriture motive, dans la reproduction du dialogue, des variations de langage ; mais c'est toujours l'empereur qui est en scène.

(Note de l'éditeur.)

Digitized by Google

les premiers et les gens de robe, plus dangereuse du moins, car celle-ci ne s'exhale qu'en épigrammes et produit même du bien ; mais l'autre est très-dangereuse et pourrait même être mortelle dans un moment où la guerre est mortelle. L'homme de cour est également respectable et nécessaire, mais à sa place, comme le prêtre. Jamais un homme de cour n'a réussi à la guerre. 2° L'intrigue pourrait être appelée l'*ombre de la puissance*, jamais elle ne l'abandonne. Au moment même où le souverain arrivera dans le camp, les généraux s'occuperont de lui beaucoup plus que de l'ennemi ; on se disputera sa faveur ou l'on craindra pour sa personne, les avis se choqueront, personne n'osera contredire le sien, etc., etc. Dans les temps ordinaires, ce n'est rien, vu que tout se balance de part et d'autre, et que d'ailleurs, dans nos guerres, il ne s'agissait jamais de salut. Aujourd'hui cela encore est tout différent ; l'unité militaire indispensable aux grands succès sera brisée ou son action retardée. De l'autre côté, au contraire, cette unité existera dans toute sa force, car un usurpateur ne peut être tel que par une immense force d'esprit capable d'étouffer les intrigues et de faire marcher les volontés ensemble : la partie ne me paraît donc nullement égale. J'abrége beaucoup et nécessairement ; mais j'ai trouvé avec plaisir l'occasion d'approfondir cette question avec un homme qui connaît à fond la cour et l'Empereur, et qui est d'ailleurs particulièrement attaché à la personne du souverain. Voici comment il justifie les mesures actuelles : il n'y a point en Russie de général capable de mettre dans sa tête l'immense armée qui est sur le point

Digitized by Google

d'agir ; l'Empereur du moins a pour lui le poids de son nom. Cette raison est bonne peut-être pour la consolation en cas de malheur, mais elle ne vaut rien pour l'espérance. Nous parlâmes ensuite de l'objet principal de mon précédent numéro, et je lui dis : « Observez, sire, une chose très-essentielle : je ne copierai pour moi aucune pièce, je l'ai déclaré de mon propre mouvement ; mais pour le fond des choses je ne puis vous promettre aucun secret vis-à-vis de mon maître ; autrement je ne serais plus son ministre, mais le vôtre. Si donc Votre Majesté venait à me faire connaître quelque chose qu'elle voulût me faire tenir exclusivement, je lui deviendrais suspect, et c'est à quoi elle doit songer d'avance ; car je n'entends tromper personne. » On me répondit à cela : « jamais on ne s'est proposé rien qui le puisse. » Cela dit, monsieur le chevalier, tout est dit.

Parlant depuis avec le maréchal, je lui exposai une de mes craintes (j'en ai beaucoup), et celle-là, vous la devinerez assez. Il me dit : « Cet homme (le chancelier) doit être à vos genoux. » Je me suis mis à rire, ne comprenant pas trop un si beau phénomène. « Oui, dit-il, car son ouvrage, qu'il n'est pas en état de faire, sera fait par un homme qui ne peut pas le supplanter. — *O Altitudo !* je me prosterne, lui dis-je, devant ce raisonnement lumineux que je n'aurais pas imaginé en mille ans. » Au reste, mon projet était de me laisser corriger comme un enfant par le chancelier, mais voilà qu'on m'annonce que je ne correspondrai qu'avec l'Empereur directement.

Je commence à être de l'avis d'un vieux gentilhomme émigré qui disait un jour avec emphase : *Allez où vous*

Digitized by Google

voudrez, jamais vous ne verrez rien d'égal à ce qui se passe dans le monde. Certainement mon sort est extraordinaire. Mon frère sera, suivant les apparences, l'intermédiaire entre l'Empereur et moi, mais il l'ignore encore.

Le 17/29 mars j'ai vu le chancelier qui m'a traité à merveille, suivant sa coutume ; il a même été obligeant à mon égard au point de me désobliger, car il me dit qu'il s'était entretenu plus d'une fois avec l'Empereur du projet de *m'acquérir* (expression sans justesse que je rapporte uniquement pour être vrai), mais que l'Empereur avait toujours répondu : — *Il ne voudra pas.* — « Sa Majesté Impériale, lui dis-je, a parfaitement rendu mes sentiments, et jamais je n'en aurai d'autres. — Oh ! mais, me dit le chancelier, cela s'entend par toutes les manières convenables, c'est-à-dire, en vous demandant à Sa Majesté Sarde. — Au contraire, monsieur le comte ; c'est justement ce qu'il ne faut pas faire, et ce qui ne se fera jamais de mon gré. » Je n'imagine seulement pas, monsieur le chevalier, qu'un prince puisse proposer à un autre de lui céder un sujet sans la demande ou le consentement de ce dernier : cependant, comme il faut être dans ce genre *omnia tuta timens*, je saisis cette occasion de protester solennellement contre tout mot qui pourrait parvenir à Sa Majesté dans ce sens, mot qui se trouverait dit non-seulement contre mon consentement, mais contre ma conscience. Je ne crois même pas inutile d'ajouter ceci : — Si j'étais ce qu'on appelle un *enfant gâté*, en représentant à Sa Majesté que je lui suis inutile et en lui demandant la permission de

Digitized by Google

suivre une autre route je ne serais qu'un drôle ordinaire, tel que l'univers en est plein. Mais vous savez ce qu'il en est, monsieur le chevalier. Je suis bien persuadé (et c'est une croyance excessivement douce pour moi) que Sa Majesté aura dit souvent : *Mais de quoi se plaint cet homme? la tête lui tourne.* Mais cette considération est nulle dans ce moment où il ne s'agit que de ma propre manière de voir et de sentir, en vertu de laquelle ma légation entière n'a été qu'un supplice continuel : or sous ce point de vue, qui est le vrai, je me croirais le plus vil des hommes si, pour aucune tentation de fortune ou autre, je pouvais seulement songer à quitter le service du Roi. Quitter son maître dans les circonstances actuelles, lorsqu'on est content, c'est une bassesse; dans le cas contraire, c'est un forfait. Tout ceci est dit, monsieur le chevalier, avec la clause tant de fois répétée, que Sa Majesté demeure non-seulement *libre souverainement* (ce qui va sans dire), mais de plus *souverainement libre* à mon égard, et par mon consentement exprès ; que je me crois seul obligé, que je ne m'attribue aucun mérite quelconque, du moins aucun mérite qui n'ait été plus que reconnu ; et qu'au moindre signal je serai toujours prêt à me retirer, non certainement sans regret, mais sans plainte et surtout sans récompense, ce mot même de *récompense* n'ayant point de sens dans mes idées. Cette proposition ayant été faite dans le temps même où elle aurait pu me conduire à avoir faim, Sa Majesté ne peut me prendre pour un charlatan.

Je ne cache pas l'extrême plaisir que me fera l'ar-

Digitized by Google

rivée de ma famille. Cette séparation commençait à devenir indécente et par conséquent insupportable. Quelques personnes me faisaient même l'honneur de soupçonner que je me passais volontiers de ces dames; en quoi on me connaissait bien! Je me suis donc jeté dans la première porte honorable qui s'est ouverte devant moi; mais tout n'est pas plaisir dans cette affaire et je vois bien des dangers. Une seule chose me tranquillise, c'est que je n'ai pas recherché cette faveur, je n'y ai même pas songé. Je crois pouvoir me livrer en paix à cette force secrète qui m'a privé de toute finesse et de toute habileté dans les affaires de la vie, mais qui m'en a consolé en me conduisant elle-même par la main dans des routes où des hommes bien plus habiles que moi se seraient cassé le cou mille fois.

Je serai à Polock dans les quatre ou cinq premiers jours de mai. A cette même époque un *feld-iager* (espèce de courrier de la cour) parlant français arrivera à Vienne chez le comte de Stackelberg, ministre de Sa Majesté Impériale, pour y attendre ma famille qu'il accompagnera jusqu'à Polock. Aucun bienfait de Sa Majesté Impériale ne pouvait être plus délicat ni plus important à mes yeux; ne pouvant sortir moi-même de la Russie, et mon fils, ainsi que mon frère, étant à la guerre, à quel saint aurais-je recommandé ces pauvres femmes, à travers un pays et des langues inconnues? Le *feld-iager* sera déguisé à Vienne, mais on en parlera certainement; du moins, je le crains, car je ne voudrais faire aucun bruit. J'ai mandé à ma femme

Digitized by Google

de passer vite, de se montrer peu et de ne point se faire présenter. Le ministre de Sa Majesté près la cour de Russie doit, ce me semble, faire très-peu parler de lui dans ce moment à Vienne ; et il ne faut pas surtout gêner la cour qui me semble absolument dépendante. — Je passe à des objets plus intéressants.

Le 17/29 mars, à sept heures du soir, le grand et tout-puissant Speransky, secrétaire général de l'empire, et dans le fait premier ministre, peut-être même ministre unique, se présenta chez l'Empereur et crut entrer de plain-pied comme à l'ordinaire. Quelqu'un qui était là lui dit : *Monsieur, vous ne pouvez pas entrer; il faut vous faire annoncer.* Speransky montra, dit-on, beaucoup d'étonnement. On l'annonça, il entra. Le prince Alexandre Gallitzin, ministre des cultes, était aussi venu pour faire son rapport ; huit heures sonnent, neuf, dix ; Speransky ne sortait point; le prince ne savait comment expliquer cette longue séance. Vers les onze heures enfin il sortit. Le prince, qui ne se doutait de rien, lui cria de la cheminée où il était, au moment même où l'on ouvrait la porte de l'Empereur : *Ah! monsieur Speransky, combien vous m'avez fait attendre aujourd'hui!* Il ne répondit rien. Le prince s'approcha et vit qu'il était agité et hors de lui, au point qu'il fut obligé de l'aider à mettre ses papiers dans son portefeuille. Speransky s'approcha ensuite d'une glace, se remit, s'essuya les yeux qui étaient mouillés; il prit ensuite la main du prince et lui dit : *Adieu, prince!* avec un ton qui voulait dire *pour toujours!* Il descendit librement et fit arrêter chez Magnesky, premier officier de sa chancellerie, son bras

Digitized by Google

droit et son ami intime : on lui dit qu'il venait d'être enlevé et que tout était cacheté chez lui. *Quoi, déjà?* dit Speransky, et il se fit conduire chez lui. Il y trouva le général Balachoff, gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg et ministre de la police générale de l'empire, déjà occupé à saisir et à cacheter tous les papiers, et qui déjà avait envoyé de là un paquet cacheté à l'Empereur, pendant le terrible tête-à-tête. Le scellement dura jusqu'à trois heures du matin. Une kibitka (voiture de voyage simple, robuste, à l'usage de la jeunesse et des gens économes) l'attendait à sa porte; il y monta avec un officier de police, et fouette cocher pour Nijni-Novgorod, beau gouvernement sur le Volga, à 250 lieues (plus ou moins) au sud-est de la capitale, où Speransky a des terres et dont le gouverneur est ou était son ami. On l'a rencontré en chemin, ayant sur son habit les deux plaques de Sainte-Anne et de Saint-Alexandre Newsky. Son grade de conseiller privé et ses appointements paraissent subsister; il est veuf d'une demoiselle Stevens qui lui a laissé une fille, et sa belle-mère demeurait aussi chez lui. L'Empereur les a fait assurer de sa bienveillance et de sa protection, leur a permis de suivre l'exilé et leur a fait même remettre une somme de 6,000 roubles, à ce qu'on dit, pour leur voyage. Le même traitement a eu lieu pour madame Magnesky, et même l'Empereur lui a fait remettre une voiture de 2,000 roubles.

Le matin même, il n'y eut qu'un cri dans toute la ville, je ne dis pas de *lèse-majesté*, car on ne sait ici ce que c'est que cela, et partout où ne règnent pas les vrais principes, il ne peut y avoir que des crimes de *lèse-empire* ou

Digitized by Google

de *tue-puissance;* mais il n'y eut qu'un cri de trahison, de secrets révélés, etc., etc. Enfin, je ne sais ce qu'on n'a pas dit. Malgré le secret du tête-à-tête, certaines choses ont transpiré; je crois savoir sûrement que l'Empereur a montré des papiers terribles à Speransky, qu'il lui a dit : *Parlez clair, point de sophismes, je désire que vous puissiez vous défendre,* qu'ensuite il lui a donné le choix d'être jugé ou de s'exiler volontairement où il voudrait, et que Speransky a accepté le parti le plus prudent, ce qui est une confession expresse. Tout l'empire va retentir de cette aventure; à deux cents werstes d'ici on a déjà dit qu'il y avait eu quarante personnes knoutées, mais ceux mêmes qui le méritaient ne l'ont pas été. On se perd en conjectures : à quoi s'en tenir dans un pays où la procédure criminelle n'est pas née et n'est encore tout simplement qu'une branche de la police? Un très-mauvais sujet étranger disait un jour devant moi et d'autres : « Bientôt nous saurons à quoi nous en tenir, car si l'Empereur ne fait pas juger Speransky, *le tout n'est qu'un tripot de cour.* » Voilà le genre de soupçons et d'impertinences que produit l'oubli des règles. Un pays où l'instruction d'un crime de haute trahison est commencée par un gouverneur militaire et se termine dans un tête-à-tête entre le souverain et le coupable, me paraît plus éloigné de la véritable civilisation que celui des Iroquois. L'Empereur a été suffisamment averti par l'expérience étrangère du danger des systèmes modernes et de la philosophie germanique : Speransky et Magnesky en étaient pénétrés, mais dans un genre différent. Le premier était mauvais politiquement,

Digitized by Google

novateur, *constituant* jusque dans la moelle des os, et grand ennemi de toute distinction héréditaire; le conseil d'État, calqué à la vitre sur celui de France, était son ouvrage, et toute cette belle constitution projetée dont j'ai eu l'honneur de rendre un compte détaillé à Sa Majesté était aussi de son invention; mais l'Empereur, quoique porté à ces sortes de nouveautés, sentit cependant trembler sa main, et ne voulut pas signer. *Inde iræ!* Speransky voulait lui forcer la main, se faire un parti dans l'État, etc.; je crois que, dans plusieurs écrits, il aura très-résolûment parlé de l'Empereur. Voilà, si je ne me trompe, l'espèce de son crime (peccadille, comme vous voyez!). Mais de savoir ensuite si, pour parvenir à ses fins, il avait réellement des correspondances avec Paris, c'est ce que je croirai lorsque l'Empereur ou ses tribunaux auront parlé. J'ose penser cependant que le crime, restreint même comme je le disais tout à l'heure, est d'un genre qui se refuse absolument à la grâce.

Magnesky est un illuminé dans toute la force du terme, et j'ai de bonnes raisons pour le croire capable de tout; cependant il paraît difficile qu'il soit *plus* et *autrement* coupable que son chef. La chute de Speransky a plu généralement à la noblesse qu'il ne pouvait souffrir, et même à la masse du peuple, à cause des nouveaux impôts qu'on met à sa charge et qui sont terribles. On demande assez généralement: Qu'est-ce donc que cet homme voulait? Il était conseiller privé, secrétaire de l'Empire, chevalier de Saint-Alexandre, premier ministre par le fait, confident de l'Empereur chez qui et

Digitized by Google

avec qui il dînait quand il voulait, etc. Ceux qui font ces questions ignorent absolument le caractère de cet esprit moderne qui travaille l'Europe dans ce moment. Tant qu'il y aura une église et un trône debout, rien ne pourra le satisfaire. Avec une habileté véritablement satanique, il s'est servi des souverains mêmes pour les égorger, et je pourrais en quelques lignes vous tracer le tableau actuel de l'Europe avec une épouvantable vérité ; mais à quoi cela servirait-il ? Dieu veuille que cet empire échappe au sort qui le menace ! Il représente les Parthes du temps des Romains. Ailleurs, il n'y a plus d'équilibre (j'entends sur le continent) ; s'il tombe, on ose à peine réfléchir à l'état des choses. Ceci me conduit à vous parler de la guerre et d'une situation générale qui doit faire trembler tout homme qui pense.

Depuis les temps des anciennes émigrations on n'a pas vu 500,000 hommes armés s'avancer de part et d'autre pour s'égorger. La Russie a 600,000 hommes actifs sous les armes : la France ne voudra pas demeurer en arrière. Vous le voyez, monsieur le chevalier, par la levée des gardes nationales qui fournira 100,000 hommes de plus à l'armée et mettra la France entière en pleurs. Quel épouvantable effort de part et d'autre ! Voici la distribution des forces de la Russie :

En première ligne, aux frontières de la Russie, se trouve l'armée commandée par le ministre de la guerre, le général Barclay de Tolly ; là sera l'Empereur ; elle est de dix divisions qui forment cinq corps. La seconde armée est commandée par le prince Bagration ; elle est

Digitized by Google

de quatre divisions formant quatre corps aux frontières du duché de Varsovie. Il y a une armée d'observation qui est commandée par le général Tormassoff; elle consiste en huit divisions qui sont derrière la Galicie; deux armées de six divisions chacune sont destinées à former la réserve, l'une de l'armée du général Barclay de Tolly, et l'autre de celle du prince Bagration. En troisième ligne, il y a deux corps formés par les 120,000 recrues de la nouvelle armée, et qui seront augmentés de la nouvelle recrue de 2 hommes sur 500, qui vient d'être ordonnée et fournira environ 90,000 hommes. Ceux-ci sont destinés à compléter, selon le besoin, les armées combattantes.

Il faut compter pour chaque division 13,000 hommes bien complets, y compris l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie pesante, légère et volante, et les Cosaques. Le tout forme donc le total énorme de 640,000 hommes.

On ne compte pas dans ces armées les Cosaques non enrégimentés et les autres peuplades qu'on a fait avancer.

Avec l'Empereur partent M. le baron d'Arenfeldt, suédois-finlandais, qui a passé au service de la Russie depuis la conquête de la Finlande et qui est à présent en grande faveur, et le marquis Paulucci, qui est revenu de Géorgie pour occuper le magnifique poste de quartier-maître général de l'armée de l'Empereur.

Le premier est venu chez moi de la part de l'Empereur me demander ce que je pensais du deuxième. J'ai répondu directement et par écrit. L'Empereur

Digitized by Google

a eu la délicatesse de n'employer aucun Français (de *fait* ou de *droit*) sans s'être informé directement ou indirectement si cette guerre ne lui causait aucune peine. Le grand-duc Constantin trouvant mon fils à la cour, lui fit la question. — *Monseigneur, qu'est-ce que cela fait? Tout officier est fait pour être fusillé : qu'on le soit sur le champ de bataille ou sur une place publique, qu'importe? Il n'y a que les petits esprits qui fassent attention à ces différences.* — Le grand-duc le serra par le milieu du corps en lui disant: chut! chut! et lui montra le ministre de France. Tout cela est fort bien dit, mais je ne vis plus. Outre les généraux en chef attachés au quartier général, il y a aussi de simples adjudants de Sa Majesté Impériale et d'autres officiers. Mon frère est du nombre. Il était attaché à l'armée du prince Bagration. Lorsque le prince Wolkousky lui lut les noms des officiers de l'état général, l'Empereur dit, lorsqu'on vint à mon frère : *Celui-là part avec nous.* C'est tout ce qu'on en sait, car il n'est pas nommé adjudant. Il est parti le 11 de ce mois N. S. Mon fils l'avait précédé le 29 mars précédent N. S. Saint-Pétersbourg est désert. En ce temps-là, malheur aux femmes, aux pères et mères, etc. Qui ne frémirait au moment de la dernière lutte? L'année 1812 s'appellera probablement, à plus juste titre que l'année 1666, *annus mirabilis.*

Au milieu des préparatifs immenses qui se font de part et d'autre c'est un étrange spectacle que celui des deux ambassadeurs tranquilles à Paris et à Saint-Pétersbourg, comblés de caresses et faisant des illuminations.

Digitized by Google

Samedi passé, 30 mars/11 avril, celui de France a dîné encore avec l'Empereur *pour la dernière fois, parce qu'il part.* Cela se dit sans façon. Lauriston parle déjà de sa maison de campagne pour le mois prochain, et comme il joue la comédie sans être fin, il dit l'autre jour *qu'il en voulait acheter une.* Dans aucun papier public de France on ne lit un mot de la guerre avec la Russie, ni une parole contre cette puissance. C'est que Napoléon n'est pas prêt; dès qu'il le sera, il commencera avec un fracas extraordinaire. Il vient de frapper un grand coup préparatoire par l'alliance offensive et défensive conclue avec l'Autriche et signée à Paris. Un certain dîner, dont j'ai eu l'honneur de rendre compte à Sa Majesté, était la ridicule préface de ce lamentable livre. La Prusse venait d'être détruite sans retour; l'Autriche suit. Une maison renversée par un tremblement de terre frappe les sens plus qu'une maison démolie à la main, quoique ce soit la même chose; de faibles yeux y seront cependant trompés encore pendant quelque temps. — Je suis oppressé en voyant l'ensemble des choses. — Tout homme sensé doit excuser un souverain qui refuse de dire : *Je suis moins qu'un autre.* Cependant il y a entre les maisons souveraines la même coordination qu'entre les maisons nobles. Toutes sont nobles, mais plus ou moins; les autres sont toutes souveraines, mais plus ou moins. Je n'entends parler que de cette dignité, de cette noblesse, de cette *majesté,* en un mot, qui résulte de la souveraineté; car la souveraineté elle-même, strictement dite, n'est susceptible ni de plus ni de moins. La chose de part ni d'autre ne dépend point

Digitized by Google

de la richesse ni de la puissance; car le Roi est plus noble que l'empereur de Russie; cependant ils ne sont pas tout à fait égaux sur la mappemonde. Si le chef de la sublime maison d'Autriche, si le successeur de quarante-deux empereurs n'a pas cru qu'il y avait quelqu'un de plus grand que lui, encore une fois qui pourrait s'en étonner? Rien n'était plus vrai cependant, et non-seulement la maison de France passait tout, mais par un de ces liens impérieux auxquels les hommes n'entendent rien, de son sort dépendait celui de toutes les maisons royales du continent. Mille fois dans ma vie j'ai songé à cette lettre d'un pape à je ne sais quel mérovingien du VIIe siècle : *Vous qui êtes autant élevé au-dessus des autres princes que ceux-ci sont élevés au-dessus des particuliers*, etc. Alors cependant la France n'était pas ce qu'elle est ; à quoi tient cette opinion constante? Ce n'est pas à la maison régnante, puisque la France obéissait alors à une autre dynastie ; le climat de France ne vaut pas mieux que celui d'Italie ou d'Espagne; il n'y a ni plus de génie, ni plus de goût, ni plus de science qu'ailleurs; il y a même plus de légèreté et de folie ; les princes de cette maison, quoique infiniment respectables comme les autres, n'ont cependant rien qui puisse humilier ceux-ci. A quoi donc tient cette suprématie? Il en est de même de la langue : il n'y a pas de petit grimaud de collége en Allemagne ou en Italie qui n'ait pas fait sa petite dissertation sur la *pauvreté de la langue française;* c'est comme si l'on écrivait sur la faiblesse d'un levier qui arrache des chênes. Cependant il n'est pas aisé de dire ce que c'est que cette supériorité ; la puissance seule

Digitized by Google

ne suffit pas pour expliquer la chose. Mais j'ai peur de disserter. J'en reviens à dire que la chute de la maison de Bourbon est le plus terrible événement de l'histoire moderne, et que les souverains eux-mêmes, je le dis avec le respect qui leur est dû, ne l'ont que très-peu senti. Celui qui peut voir de sang-froid l'une des plus grandes et des plus respectables puissances du monde enveloppée dans le filet général est bien sot ou bien insensible. Il ne manquait plus à l'Autriche que de servir d'instrument à l'asservissement général ; c'est ce qu'elle va faire, d'abord par les 30,000 hommes stipulés et ensuite par tout le reste. Que fera l'empereur de Russie contre l'Europe qu'on va lui jeter sur les bras? Il y a deux espérances : la France avant tout si elle est mécontente, et l'Allemagne si elle veut faire un demi-tour à droite et se souvenir d'elle-même. — Mais qu'attendre d'un pays systématiquement corrompu depuis quatre-vingts ou cent ans? Le grand empereur de Russie, comme vous savez, monsieur le chevalier, n'a pas été heureux jusqu'à présent, de manière qu'on ne saurait s'empêcher d'être inquiet. On m'annonce dans ce moment une nouvelle conférence secrète ; je n'oublierai rien, suivant mes forces, pour l'animer, pour lui ouvrir les yeux sur le moral de la guerre, sujet dont je me suis occupé avec quelque succès, du moins à ce qu'il me paraît, et que pour l'ordinaire on ne comprend pas trop.

La Suède marche fort bien, et, comme j'avais, je crois, l'honneur de vous le dire dans ma précédente dépêche, elle dégoûte de raisonner. L'Empereur envoya

Digitized by Google

il y a quelque temps le général Suchtelen, qui avait résidé longtemps à Stockholm, pour y porter ses dernières résolutions, et il lui ordonna de ne rien négliger pour traverser le golfe. Le vieux général s'est conduit en jeune homme : arrivé aux îles d'Aland, il a trouvé que la glace commençait à céder; il a donc mis un bateau sur deux patins, il s'est mis dedans avec son aide de camp et son portefeuille, et il s'est lancé dans ce bel équipage flottant ou glissant, suivant l'occasion; il est arrivé heureusement, tout le reste de sa suite ayant fait le tour par Tornéo. Son courrier est arrivé le 2/14 de ce mois, apportant, je crois, la ratification de l'alliance; du moins on est d'accord sur tout. Le prince régent de Suède a répondu à l'Empereur qui lui offrait de l'aider dans la conquête de la Norwége : « Je la prendrai quand je voudrai (modeste, comme vous savez!), mais dans ce moment il faut frapper de grands coups, tomber sur le Danemark, marcher en Allemagne. » Cette diversion peut être infiniment utile. J'ai dit à l'Empereur : « Prenez garde, sire; maintenant que vous tenez Bernadotte dans vos mains, brouillez-le si bien avec... — Oh! laissez-moi faire. » Il est certain que cet article est, sans contredit, ce que l'on devait désirer le plus; mais, comme vous savez, monsieur le chevalier, les meilleurs raisonnements sont trompés à cette époque; cependant, lorsqu'il a bien raisonné, l'homme est en règle; le reste est hors de lui et de sa sphère.

Pendant que je vous écris ceci, on me dit que M. de Saint-Julien nie l'alliance offensive et défensive. Je crois

Digitized by Google

que c'est une forme diplomatique, car la nouvelle me paraît certaine. Observez la puissance funeste de cet Antechrist : en tuant, il avilit toujours. Voilà la maison apostolique liguée avec lui pour l'extinction de l'ordre, de la civilisation et du culte. Cette idée m'assomme, et je désire ardemment, sans l'espérer beaucoup, qu'elle puisse échapper à ce comble de malheur.

J'ai tâché, monsieur le chevalier, de vous exposer aussi fidèlement qu'il m'a été possible l'état des choses dans ce moment terrible, et l'inconcevable bizarrerie qui veut que le ministre de Sa Majesté entre, en ces grandes affaires, dans les conseils les plus intimes. Je n'ai plus qu'une chose à vous dire : c'est sans ambition que j'obéis au désir de Sa Majesté impériale, et le sentiment qui me détermine à ne pas refuser est la crainte de choquer l'Empereur. Ce sentiment est chez moi porté au comble; car, encore une fois, en voyant ce qui pourrait arriver, je pâlis quelquefois. Mais je crois que plusieurs hommes ont un *démon*, comme Socrate. — Il faut le suivre.

Le prince Koslowsky est arrivé et m'a remis tout ce que vous lui avez confié à mon adresse. Je lui ai trouvé de la bonté, de l'esprit, des connaissances, surtout celle des faits politiques et des personnages diplomatiques, à un point qui n'est pas fort commun. Tout cela n'est pas la sagesse, comme je m'en suis aperçu d'abord, indépendamment même de mes lettres de Sardaigne. Je pense cependant, monsieur le chevalier, que vous pourriez fort bien avoir vu les défauts de la nation plutôt que ceux de l'individu. Il a parlé parfaitement de la cour

Digitized by Google

qu'il venait de quitter et s'est prêté fort bien à quelques projets sur le subside.

Malheureusement je ne puis plus voir (excepté en maison tierce) le prince Koslowsky; il avait dispense pour me voir et me recevoir; maintenant tout est fini. Presque en arrivant il a été fait chambellan, et peu de temps après *chef d'expédition* dans la chancellerie du comte de Romanzoff. Ce nom rend à peu près celui de nos *premiers officiers;* leur travail est distribué par région, à cause de l'immensité de la correspondance; l'un a la France, l'autre l'Asie, etc., et chacun dans sa classe s'appelle *chef d'expédition.* M. Gervais avait la France : c'était un Russe d'origine française; il avait du talent et a joui à une certaine époque d'une assez grande influence; ami particulier de Speransky, il est tombé par contre-coup, mais sans flétrissure. Sa place a été donnée à Koslowsky avec 6,000 roubles d'appointement. Sauf respect, l'emploi et lui ne sont nullement faits l'un pour l'autre. J'avais oublié de vous dire qu'on a trouvé chez Speransky tous les chiffres, même le chiffre particulier du chancelier, une copie en *clair* de la correspondance de Paris, et un détail exact de ce qu'il y a de plus secret dans les secrétaireries du ministre de l'intérieur et de celui des finances. Beck, *chef du chiffre,* a donc été arrêté, mais il a montré les ordres de Speransky et a dit qu'il avait cru obéir à des ordres légitimes. Cette raison n'est pas trop bonne en jugement; mais il y a encore ici trop peu de jugement pour qu'il y ait un jugement. Il aurait pu dire une meilleure raison; du moins une autre raison : *Si j'avais refusé; Speransky m'aurait*

Digitized by Google

coupé le cou. Toute cette affaire me paraît ne pouvoir faire qu'un très-mauvais effet. Je voudrais qu'on eût toujours aussi bien parlé à Paris que dans ce moment où un fameux magistrat disait dans une fameuse circonstance : *La justice est la bienfaisance des rois.* A Dieu ne plaise que je veuille gêner l'exercice légitime du droit sublime de grâce, mais il y a des crimes qui me paraissent s'y refuser entièrement; la grâce d'un parricide, d'un régicide, etc., me paraît un pur scandale, et j'ai déjà entendu fort mal parler de cette bonté de l'Empereur.

Quelques soldats ont dit : « A quoi ne peut-on pas s'attendre de la part d'un *popewitch !* (fils de prêtre). » L'abjection de cet ordre est telle qu'un serf se croit au-dessus d'un *popewitch*, et il envoie ce titre comme une injure. Mais des paysans entièrement endoctrinés ont dit : *Ils ont perdu cet homme à la cour, parce qu'il voulait nous rendre libres.* Il est fâcheux qu'une potence soit un meuble nécessaire d'administration publique : cependant rien n'est plus vrai.

Ma première lettre rendra compte du subside qui n'est point encore rentré.

J'oubliais de vous faire observer que le résultat de ces préparatifs immenses pourra fort bien être le repos, car les deux chefs s'effraieront mutuellement : mais si cet accord avait lieu, ce serait au moyen de quelque autre accord diabolique. D'un côté on reconnaîtrait le titre d'*empereur d'Occident,* avec tout ce qui s'ensuit, et de l'autre, qu'est-ce qui empêche ces deux messieurs de se partager l'Europe ? Je ne crois pas du tout

Digitized by Google

que l'empereur de Russie ait la moindre volonté d'acquérir; mais s'il ne peut éviter une guerre à mort sans acquérir, ni faire une paix sûre sans acquérir, je ne réponds de rien, et je ne puis me persuader que Napoléon ne lui fasse pas des propositions, après qu'il a vu que le projet de faire peur n'a pas réussi.

Il m'est impossible, monsieur le chevalier, de mettre de l'ordre dans mes dépêches écrites toujours sans brouillard et sans correction possible. Ainsi, il faut me pardonner les bâtons rompus.

L'alliance dont j'ai eu l'honneur de vous parler a été signée à Paris, le 14 mars dernier, par M. le prince de Schwarzemberg. Le lendemain, les deux parties contractantes ont fait parvenir le traité à Stockholm aux représentants des deux puissances près cette cour, et toutes les deux l'ont requise, au nom de leurs commettants, d'*adhérer à cette alliance pour mettre un frein à l'ambition de la Russie, qui ne pourra résister à cette coalition.* En même temps les deux puissances lui offrent *la Néva pour confins.*

Le 17 du même mois, une dépêche de la cour de Vienne chargeait le comte de Saint-Julien de mille belles choses pour celle de Saint-Pétersbourg.

La Suède (c'est-à-dire le nouveau prince) a répondu par deux notes superbes dont la substance, quant à la déclaration des sentiments, se réduit à ceci : *Si l'empereur de Russie était armé contre les libertés de l'Europe, je m'armerais avec vous contre lui ; mais comme il ne combat au contraire que pour ses États et même pour sa capitale, je m'allie avec lui contre vous.*

Digitized by Google

Vous entendez d'où vous êtes, monsieur le chevalier, le cri d'indignation qui s'est élevé ici, et celui qui sera parti de Londres ne fera pas moins d'impression sur vos oreilles. Voilà donc la fin des négociations! Saint-Julien a les oreilles fort basses, et ose à peine parler. Je lui ai dit souvent : *Monsieur le comte, on vous fera faire tout ce qu'on voudra.* Toujours il me répondit : *Nous sommes trop forts pour qu'on puisse nous forcer.* C'est l'emphase pannonienne que vous connaissez assez. Ce ministre est un peu léger, mais loyal, et c'est par cette raison qu'il a été mis ici, parce qu'un honnête homme est tout à la fois plus aisé à tromper et plus propre par conséquent à tromper les autres; on voit clairement qu'il n'a été envoyé ici que pour amuser la cour de Russie, et que celle-ci était peut-être moins trompée que lui. Repassez dans votre esprit, monsieur le chevalier, la conduite de cette puissance depuis le traité de Pilnitz jusqu'à celui de Paris, du 14 mars dernier. Sa Majesté, qui est la raison même, sentira assez qu'il n'y a aucune classe d'hommes qui ne soit exposée à certains préjugés relatifs à sa position particulière. Or un préjugé qu'on rencontre assez souvent dans les plus hautes régions, c'est celui qui confond une *maison* avec un *cabinet*, quoique rien ne soit plus différent. Si ce préjugé n'est pas absolument étouffé, la raison ne peut se faire entendre. Toutes les *maisons* sont également respectables et je suis à genoux devant elles, quelles que soient leurs dimensions; mais quant aux *cabinets*, c'est autre chose; je me réserve la liberté d'en juger sans la moindre gêne. Il y a douze ans environ

Digitized by Google

que l'excellent empereur François II ou Ier disait à un sujet distingué de Sa Majesté : *Comment a-t-on pu croire que je voulais m'approprier quelques possessions du roi de Sardaigne? Qui, moi?* — Certaines personnes auront pu rire avec irrévérence de cette phrase; mais, pour moi, je ne suis pas si méchant, ni si impertinent, ni si injuste. Je crois à la bonne foi qui la prononçait comme je crois vous écrire; mais c'est la *maison* qui disait cela; qu'est-ce que cela fait au *cabinet* qui est plus fort que la maison, qui la mène et qui la flétrira même s'il y trouve son profit? C'est avec les maisons que subsistent les alliances, les parentés, les amitiés, la justice, la reconnaissance et la bonne foi. Les cabinets n'ont ni foi, ni loi, ni honneur, ni délicatesse, ni parents, ni amis : rien n'empêche de les voir et de les juger tels qu'ils sont. Voyez le principe établi dès l'an 1789 et qui a tout mené par rapport à nous : *Le roi de Sardaigne, placé entre nous et la France, était invulnérable à cause de l'équilibre; maintenant qu'il aurait horreur de s'allier avec une horde de régicides, il est à nous; nous en ferons à notre plaisir.* — Autre principe non moins lumineux : — *Tout ce qu'on prend sur l'ennemi est à nous, même le bien de l'ami : en conséquence ne défendons le Piémont qu'autant qu'il faut pour agacer les Français, puis nous le reprendrons sur eux.* — *QUI, MOI?*

Et lorsqu'un ministre étranger de ma connaissance particulière et fort attaché à nos augustes maîtres disait à M. Gherardini : *Mais à quoi pensez-vous donc de défendre aussi mal ce pays?* le ministre de famille répon-

Digitized by Google

dait : — *Laissez, laissez-les faire, mon cher! lorsqu'ils auront conquis, nous tomberons dessus et nous reprendrons tout* (pour nous).

Par une suite du même principe, on volait Bologne au chef de la chrétienté qui n'est en guerre avec personne et qui est véritablement le *prince de la paix*. Mais Bologne avait été prise la veille par les Français : donc, etc. Cela saute aux yeux.

Et lorsque les Vénitiens écrivent à l'archiduc : *Monseigneur, B. s'est trop avancé, il est perdu si vous voulez; nous sommes derrière lui avec toutes les forces de l'État. Voulez-vous agir de concert? L'Europe est sauvée.* Ce prince envoie la dépêche au *cabinet*, et le cabinet l'envoie à B., en lui disant : « *Voilà ce qu'on projette contre vous; voulez-vous partager avec nous la République?* Et l'on fait un traité où l'on dit : *La République française consent que l'Empereur prenne Venise et son territoire* (art. 1er), *et l'Empereur consent que la République prenne le reste* (art. 2). — *Pulito!*

Vous parlerai-je de l'épouvantable énigme du 23 mai 1794 [1], chef-d'œuvre de politique délicate, de vues profondes et d'élégante clarté? — *QUI, MOI?*

Et lorsqu'on demande à Sa Majesté, pour le loyer d'une prison en Toscane, Alexandrie et ses environs, avec des confins dont l'énonciation pouvait fort bien englober le Japon?

Et lorsque Suwaroff, debout encore à Augsbourg,

[1] Le traité de Valenciennes.

Digitized by Google

avec les restes de son armée diminuée mais invaincue, et son immense réputation, disait au *cabinet :* « Voulez-vous replacer le roi de Sardaigne? Voilà la dépêche de mon maître qui non-seulement me permet de m'arrêter, mais qui s'engage d'envoyer sur-le-champ une seconde armée? » — NON. — Est-ce la maison ou le cabinet qui prononçait si distinctement ce consciencieux monosyllabe?

Et lorsqu'un plénipotentiaire français (tenez ceci pour aussi sûr que si vous l'aviez ouï) disait aux conférences de Lunéville : *Il faudra cependant penser à placer le roi de Sardaigne de quelque manière;* et qu'un plénipotentiaire du *cabinet* répondait : *Et quelle nécessité qu'il y ait un roi de Sardaigne?* Dieu nous préserve de soupçonner que la maison entre pour quelque chose dans cette pensée aimable! — *QUI, MOI?*

Je ne dis rien du grand Joseph II, car ceci deviendrait personnel et je ne permets point à la critique ni même à l'indignation de violer le respect.

Mais que dirons-nous du pape dépouillé d'abord sur la terre ferme, puis amené à Venise par le *cabinet apostolique,* sous le prétexte plausible de la plus auguste hospitalité, puis requis là de livrer ses États; boudé ensuite et exclu des terres de l'empire parce qu'il avait pris la liberté de se refuser à cette proposition catholique?

Et que dirons-nous enfin de cette alliance signée à Paris contre l'unique puissance qui demeure debout sur le continent, c'est-à-dire contre l'unique espérance du

Digitized by Google

monde; alliance méditée et conclue dans le plus profond silence, pendant que cette cour était cajolée et trompée par un homme *fait exprès, envoyé exprès et trompé exprès?*

N'est-ce pas, monsieur le chevalier, que ce petit tableau, quoique simple miniature, ne laisse pas que d'être joli? Mais songez donc que tout cela n'est rien, que je ne vous cite que les *jeux* du cabinet et que je n'ai pas entamé ses exploits. J'espère donc qu'après avoir établi solidement ma distinction fondamentale entre la *maison* et le *cabinet*, fondée sur les règles les plus pures de l'architecture, et après avoir protesté de mon sincère et profond respect pour la maison, Sa Majesté daignera ne point se fâcher, quelles que soient ses liaisons avec elle, si, lorsque je rencontre le cabinet sur ma route, il m'arrive de lui donner quelques coups de ma plume pointue. — J'aurai toujours soin de l'essuyer.

Et Sa Majesté sera moins surprise de ces petits accès de mauvaise humeur si elle veut bien réfléchir que, dans la situation même des choses et malgré toutes les raisons de confiance qu'elle peut avoir dans ce moment, le cabinet sacrifierait sans balancer la dernière goutte du sang de Savoie pour pouvoir prendre une ville; après quoi la maison dirait : — *Qui, moi?* de la meilleure foi du monde. Cela paraît un paradoxe, et néanmoins rien n'est plus vrai. Je parle à charge et à décharge.

M. le comte de Saint-Julien a bien senti le rôle que sa cour lui a fait jouer dans cette circonstance; mais

Digitized by Google

il dit que ce rôle est honorable, et dans un sens il a raison. On s'exerce beaucoup sur le prince de Schwarzemberg, et même on m'a dit, dans la légation autrichienne, *qu'il avait pris sur lui en homme léger cette dépêche à Stockolm.* Je me suis mis à rire. « Je vais, m'a-t-on dit, vous en donner la preuve. » J'interrompis le raisonneur. « Vous allez me faire observer, lui dis-je, que M. le prince de Schwarzemberg dit dans cette dépêche suédoise : *suivant le traité que j'ai signé hier,* et qu'un ministre ne s'avise pas de citer un traité qui n'est pas ratifié. — Précisément. — Eh bien! monsieur, *précisément* cela ne signifie qu'une chose, c'est que le ministre avait dans ses instructions antérieures : *Dès que le traité sera signé, vous ferez telle démarche sans attendre la ratification;* car le prince de Schwarzemberg sera tout ce que vous voudrez, mais il n'est pas fou. » Il y a encore un autre traité du mois de février que j'ignore encore. Celui dont je vous parle a été conclu avec tant de secret, que le 30 mars le prince Kurakin l'ignorait parfaitement, car il a expédié en courrier un chambellan (M. Divoff) qui n'a pas apporté un signe sur cet article. — Même ignorance à Vienne, quoique M. de Stackelberg allât tous les matins chez M. de Metternich en chapeau rond.

Aujourd'hui, vers les onze heures du matin, l'Empereur part enfin pour l'armée ; il s'élance de l'église de Casan, où il va faire ses prières et assister à un court service destiné à cette sorte de circonstance. La foule est immense, et la cérémonie, toujours attendrissante, le sera aujourd'hui plus que jamais. — Quand il redes-

Digitized by Google

cendra à la porte de cette même église, qu'aurons-nous vu? — Ce doute oppresse, au pied de la lettre.

Hier, nouvelle conférence avec l'Empereur, mais cette fois dans son cabinet intérieur. Que ne donnerais-je pas pour pouvoir vous en rendre un compte circonstancié! Mais le temps me manque absolument. Ces sortes de choses ne me troublent, ne m'agitent même d'aucune manière, tant je sens, tant je vois, tant je touche, pour ainsi dire, cette force cachée dont nous ne sommes tous que des instruments. Quelquefois je suis tenté de lui dire : *Que vous plaît-il?* et d'attendre la réponse. Cette conversation pourrait cependant avoir de bien grandes suites. En me congédiant, il m'a embrassé affectueusement. Que voulez-vous que je vous dise, monsieur le chevalier? Je crois que vous me dispensez de toute description et de toute réflexion. Comment ferais-je d'ailleurs? Je ne sais pas assez le français.

Il me dit en finissant : « Que pourrai-je faire pour vous auprès de votre maître? — Rien du tout, sire; à moins que, dans quelque relation future, vous ne jugiez à propos de lui répéter purement et simplement ce que j'ai eu l'honneur de vous dire fréquemment : que jamais je ne changerai de service tant que le mien lui conviendra. » *Et hic finis.*

Les balles de fer dont j'ai eu l'honneur d'entretenir Votre Majesté assez longuement ont tout à coup été enveloppées d'un singulier mystère; on ne sait si on les cache ou si on a découvert quelque inconvénient imprévu, mais on n'en parle pas, et à grand'peine j'en

Digitized by Google

ai pu voir une. Peu importe à l'inventeur qui a fait sa fortune.

Je suis avec une haute considération, etc.

P.-S. M. le prince Koslowsky m'a prié souvent et instamment de le mettre aux pieds de Leurs Majestés, de les assurer de sa reconnaissance sans bornes, de son dévouement parfait, etc.

Saint-Pétersbourg, 27 avril/9 mai 1812.

Monsieur le chevalier,

En fermant mon dernier paquet, je vous fis part d'une conversation que j'avais eue avec M. de R.....[1] et que sa liaison intime avec l'Empereur rend plus particulièrement intéressante, mais je n'avais plus le temps d'entrer dans aucun détail. Aujourd'hui j'esquisserai rapidement cette conversation qui eut lieu, comme je crois vous l'avoir dit, le lundi 8/20 avril.

Que pensez-vous des Jésuites?

— Nul doute sur ce point. Non-seulement je les crois utiles, mais nécessaires à cette époque; car vous avez dans ce pays comme ailleurs une grande secte à com-

[1] L'empereur. Si dans le cours de la lettre l'empereur est parfois directement désigné, c'est en chiffres.

(*Note de l'éditeur.*)

Digitized by Google

battre ; or une secte ne peut être combattue avantageusement que par un corps. Tout individu est trop faible, et le véritable ennemi de l'exécrable illuminé, c'est le Jésuite. Ceux qui possèdent l'antidote seraient bien aveugles s'ils le rejetaient pendant que le poison coule à flots autour d'eux. Toutes les accusations vagues d'intrigues politiques ne signifient rien. Elles ne sont mises en avant que par des gens qui ne savent pas gouverner ou qui ne veulent pas qu'on gouverne. Je m'en fie à Frédéric II : *Ce n'est pas le père Le Tellier qui avait tort, c'est Louis XIV; j'aurais bien su me servir des Jésuites et les empêcher de cabaler.* Je veux croire, sans examiner jusqu'à quel point, que les Jésuites ont eu quelques-uns des défauts qui tiennent aux grands succès ; mais qui s'arrête devant les inconvénients ne doit pas se mêler de gouverner, car il n'y a rien dans le monde qui n'ait des inconvénients, à commencer par la souveraineté même, que sûrement vous ne voudriez pas supprimer, ni moi non plus. Les conjurés ont dit leur secret, puisqu'ils ont prononcé à Paris très-solennellement que *la Révolution était impossible tant que les Jésuites subsisteraient.* Ils ont dit aux princes : *Les Jésuites sont une puissance,* et les princes sont tombés malheureusement dans ce piége. Mais le fait est que sans *puissance* dans l'État, sans corps, sans société, sans institutions fortes, bien organisées, et sans esprit de corps, le souverain ne peut pas gouverner, puisqu'il n'a qu'une tête et deux bras. Il se tuera de peine et de travail, il se mêlera de tout, il aura à peine le temps de dormir, et tout ira mal. Pour le soutien, pour l'avance-

Digitized by Google

ment, pour la défense de la religion, pour l'éducation chrétienne et scientifique de la jeunesse, il faut un corps, et je n'en connais pas de meilleur que celui-là. N'est-ce pas la génération de vipères formée depuis qu'on leur a ôté l'enseignement qui a perdu la souveraineté européenne? Les conjurés l'ont poignardée en se moquant d'elle, après lui avoir persuadé de jeter elle-même sa cuirasse; je ne connais rien de si déplorable.

— *Il faut que vous sachiez que dernièrement.....*

— Je sais, monsieur, ce que vous m'allez dire. Dernièrement un certain personnage étant chez le général Balachoff, ministre de la police, se mit à faire les éloges des Jésuites, et dit entre autres choses : « On pourrait en tirer grand parti, car l'un d'eux est venu me proposer d'empoisonner Bonaparte. » Je sais de plus que ce rapport, parvenu à Sa Majesté Impériale, l'a fort troublée, et je sais ce qu'elle a fait pour savoir si ces messieurs en effet, etc. Mais je vous le demande, monsieur, comment ne vit-on pas du premier coup d'œil et indépendamment de toute considération, que tout homme qui vient dire qu'on lui a dit une telle chose est par cela même digne de la corde s'il ne sait pas nommer la personne (et c'est ici le cas) ? D'ailleurs le personnage en question étant Magnesky, déclaré quelques jours plus tard coupable de haute trahison, vous voyez, monsieur, par quels scélérats les Jésuites sont haïs, et quelles manœuvres exécrables sont employées contre eux.

— *Croyez-vous qu'ils fussent disposés à travailler sur l'opinion, en Pologne, dans le bon sens?*

— Ils y sont très-disposés, et ils s'y emploieront de

Digitized by Google

toutes leurs forces; je vais d'abord les voir sur les lieux et je les échaufferai de toutes mes forces, mais, je crois, inutilement. Leur enseignement est l'enseignement catholique (sur le point que vous avez en vue); le soleil est moins connu.

— *Quels présages faites-vous sur la guerre?*

— L'Empereur n'a qu'une chose à craindre : c'est la faiblesse qui naît de la puissance même. Il amènera à l'armée une cour, c'est-à-dire l'intrigue, les passions et la multiplicité des pouvoirs. Un usurpateur ne peut être tel qu'en vertu d'une volonté de fer et d'une force d'esprit qui tient du miracle. Il étouffe donc les factions et force toutes les volontés à marcher ensemble. Il a d'ailleurs pour réussir deux moyens qui manquent à l'Empereur : il sait faire disparaître les millions et les hommes. (Il se mit à rire.)

Plusieurs princes ont vu ou pourraient voir dans le désavantage qu'ils ont contre un usurpateur une preuve de leur infériorité. Il n'y aurait pas d'idée plus fausse et plus funeste. Je me rappelle avoir eu l'honneur de dire au roi mon maître : *L'or ne peut couper le fer; est-ce parce qu'il vaut moins? au contraire, c'est parce qu'il vaut plus.*

M. de R. me fit l'honneur de m'interrompre pour s'écrier : *Ah! que cela est bien dit!*

— Il n'y a au moins rien de si vrai; nul homme ne peut tout, et il n'y a point de grandeur, point de dignité qui n'entraîne quelque inconvénient. L'Empereur ne saurait donc se dissimuler les désavantages qu'il a sous ce rapport.

Digitized by Google

— *Quelles précautions croiriez-vous qu'on dût prendre pour rétablir l'équilibre?*

— Si j'avais l'honneur de conseiller ce grand prince, j'oserais lui conseiller de se rapprocher un peu des formes dures et expéditives de l'ennemi, autant que la chose est possible sans altérer entièrement celles de son excellent gouvernement. Il faudrait malheureusement punir plus souvent et plus sévèrement. Il faudrait récompenser aussi plus souvent et d'une façon plus lumineuse. Il faudrait dans les opérations militaires éviter les délibérations et surtout les conseils de guerre. *Qui assemble les hommes les émeut,* disait le cardinal de Retz; et qui les émeut allume les passions et éteint la sagesse. Deux *puissances* de ce monde ont le droit de contredire sans choquer : la Beauté et la Souveraineté. — Il se prit encore à rire. — Lorsque ces deux puissances contredisent, cela veut dire seulement : *Il me semble que j'ai raison;* entre deux particuliers, cela veut dire : *Il me semble que vous avez tort.* Assemblez les hommes, tout de suite ils se disputeront; des passions plus sourdes, mais non moins dangereuses que l'orgueil, s'en mêleront. Il me semble que Sa Majesté Impériale ferait à merveille de consulter ses bonnes têtes, mais à part; ou, s'il nécessaire de les rassembler ou de les consulter, qu'elle leur donne seulement voix consultative, et elle se décidera ensuite elle-même avec un seul homme qu'elle jugera digne de sa confiance et qu'elle soutiendra toujours, *quand même il aurait tort.* C'est là le grand précepte. S'il arrive qu'il se trompe, c'est à lui seul de

Digitized by Google

se corriger. Ceci n'est un paradoxe qu'en apparence. Il y a bien d'autres précautions à prendre, mais celle qui doit précéder toutes les autres, c'est de travailler en France à côté de lui ; il faut flatter les Français, *surtout les nobles*, en agissant de telle et telle manière que j'expliquerai et ne cessant pas un instant de leur présenter un prince.

— *Et si l'on en venait là, qui croiriez-vous que l'on pourrait proposer ?*

— Comment un souverain héréditaire pourrait-il douter ?

Ceci, monsieur le chevalier, est à la fois éminemment plaisant et éminemment triste ; le côté plaisant n'a pas besoin d'explication. Quant au côté triste, il faut remarquer que les opinions générales dans ces sortes de cas sont quelquefois des erreurs, mais quelquefois aussi elles expriment un acte de la volonté divine qui a dit : *C'est fait*. C'est ainsi qu'au commencement de la Révolution, la persuasion de la canaille, quoiqu'elle ne parût pas avoir le sens commun, m'effrayait souvent. Je craignais que cette *foi à la Révolution* ne fût une preuve qu'elle était décrétée ; car, sans cette foi, la Révolution n'aurait pu aller en avant, vu que chaque révolutionnaire aurait craint de s'exposer ; — mais jamais ils n'ont balancé. N'en serait-il point de même dans ce moment à l'égard de ce préjugé terrible qui regarde la restauration de la maison de Bourbon comme n'étant seulement pas possible, et qui n'appartient pas même comme l'autre à la canaille, mais qui s'élève jusque dans des régions où ne devrait pas atteindre une aussi déplorable

Digitized by Google

hérésie? Il faudrait avoir l'œil bien fin, monsieur le chevalier, pour distinguer la vérité entre ces deux suppositions; si la seconde est la vraie, tout est dit. Je reviens aux questions de M. de R.

— *Croyez-vous pouvoir vous former quelque idée des résultats?*

— Je ne suis pas prophète, mais j'espère fermement que Sa Majesté Impériale peut s'attendre à des succès sans la moindre présomption, et je l'espère par des raisons qui me feraient passer auprès de beaucoup de gens pour un grand fanatique; mais, dans ce genre, je ne suis pas timide.

Ainsi je doute, monsieur, que les gens qui ont appris l'histoire à l'Empereur lui aient fait observer que, depuis l'établissement du christianisme, tous les princes propagateurs de cette religion ont eu des règnes longs et honorables; quelques-uns commirent des fautes, des crimes même, n'importe: il y a autour de leurs têtes certains rayons qui ne s'obscurciront jamais. Il n'y a rien de si grand que les noms de Constantin, de Théodose, d'Alfred, de Charlemagne, de Jean, d'Emmanuel de Portugal, de saint Louis, de Louis XIV, etc., et je ne m'étonne pas que Bacon et Leibnitz aient sévèrement reproché aux princes de leur temps d'être si faibles sur cet article. Tous les princes au contraire qui ont attaqué cette religion, et ceux en particulier qui ont mis la main sur le pape, ont tous été ou malheureux, ou ridicules, ou l'un et l'autre, depuis les premiers persécuteurs jusqu'à Joseph II de folle mémoire. Il peut se faire seulement qu'un prince de cette espèce meure tran-

Digitized by Google

quille en apparence, lorsque l'anathème qu'il s'est attiré menace non-seulement sa personne, mais ses États et tout ce qu'il a fait, et qu'il doit se lier à quelque grande catastrophe qui n'est pas mûre encore. Ce fut le cas de Frédéric II; il eût été bien heureux d'être foudroyé à trente ans; mais la Prusse ne devait pas en être quitte à si bon marché, et c'est elle-même qui devait périr comme complice de son maître. Qu'on fasse profit de ces vérités, ou qu'on les tourne en ridicule, c'est égal, elles n'en subsistent pas moins, et je vous les dis, monsieur, sans m'informer aucunement de la manière dont vous les envisagerez. Mais comme votre maître vient de se signaler par l'organisation des missions en Silésie, en Géorgie, en Crimée, à Odessa, etc., sans être prophète, encore une fois, je me crois autorisé à lui présager des succès, car pourquoi y aurait-il contre lui une exception à une loi générale? L'Empereur est d'ailleurs particulièrement admirable dans cette circonstance, car je sais très-bien quels préjugés il a eu à vaincre sur ce point, et certainement de pareilles résolutions ne peuvent partir que d'un cœur bien droit et d'un esprit de justice. Ainsi donc, j'en reviens toujours à dire que sans pouvoir pénétrer de certains mystères, je suis porté à croire que tôt ou tard le cœur droit et l'esprit de justice auront *leur effet*, c'est-à-dire une récompense.

— *Et de ce grand diable d'homme, qu'en pensez-vous?*

— Je vous l'ai dit, monsieur, toute proportion gardée, en vous parlant du roi de Prusse Frédéric II; il ne peut y avoir de doute que sur la date.

Digitized by Google

Je ne crois pas, monsieur le chevalier, avoir oublié aucun trait important de cette conversation, d'autant plus intéressante que, vu la liaison intime des personnes que je vous ai fait connaître, elle sera infailliblement portée à Sa Majesté Impériale.

Jamais je n'avais parlé en tête à tête à M. de R....., et souvent même il n'a tenu qu'à moi de croire que jamais je ne lui parlerais. Au bout de dix ans je me suis senti serré entre ses bras, comme je vous l'ai dit. Je souhaite que ce sentiment se soutienne et qu'il me soit utile auprès de son maître.

J'ai fait une nouvelle tentative au sujet du subside (indirecte cependant), mais encore une fois sans succès, du moins actuel.

M. de Saint-Julien est toujours ici, et fort bien traité. On parle toujours de la grande alliance. On compare beaucoup ce que l'Autriche vient de faire contre la Russie à ce que la Russie fit contre l'Autriche dans la dernière guerre ; mais c'est bien différent L'Empereur de Russie était maître chez lui, et parfaitement libre de donner les commissions qu'il jugeait à propos à un général tel que le feu prince Gallitzin, qui en effet ne fit que jouer la comédie, quoi qu'en aient dit les Autrichiens. Aujourd'hui, au contraire, les troupes autrichiennes tomberont entre les mains de Napoléon qui en fera ce qu'il voudra. C'est un peu différent. On nous dit à présent que Sa Majesté Impériale a refusé de ratifier, que les archiducs ont déclaré qu'ils ne commanderaient jamais l'armée stipulée, etc. (Ceci est plaisant : qu'importe à Napoléon?) Je ne sais ce qu'il en est.

Digitized by Google

M. le prince de Schwarzemberg peut fort bien s'être sacrifié au besoin du moment, et avoir fait une bévue apparente en priant son maître de le désavouer ; souvent c'est le devoir d'un ministre d'en agir ainsi, étant bien sûr qu'un maître juste en tiendra compte ou à lui ou à ses héritiers ; mais comme je ne sais rien sur ce fait, je ne dis rien. Au surplus, chaque cabinet est régi par un certain esprit particulier qui va ou qui tend toujours à ses fins et qui n'a rien d'absolument commun avec la morale ni avec aucune affection humaine. Si quelque cabinet paraît, à telle ou telle époque, plus juste qu'un autre, c'est que des circonstances connues ou inconnues l'empêchent d'agir. Il est juste comme l'eunuque est chaste. A cet égard, il faut en prendre son parti, et tout ce qu'on reproche à celui d'Autriche dans cette occasion me paraît une véritable peccadille, comparé à d'autres gentillesses dont je vous esquissais l'autre jour l'intéressant catalogue. — A propos de probité, voici un tour de la bonne espèce que Sa Majesté doit connaître.

L'amiral Tchitchagoff, rentré au conseil et attaché à la personne de l'Empereur avec tous les honneurs de la guerre, a eu, il y a quelque temps, une entrevue extrêmement tendre avec son maître. L'Empereur lui a dit : *Je sais ce que vous avez dit de moi, mais j'attribue tout à un bon motif.* Enfin, monsieur le chevalier, un beau jour M. l'amiral a été nommé plénipotentiaire pour la paix avec les Turcs, qui demeure toujours suspendue. Cette nomination était tenue extrêmement secrète. On a su cependant que l'amiral a eu une scène terrible avec le chancelier, et que, dans le cours de cette conversa-

Digitized by Google

tion tendre, le mot de *trahison* lui a échappé ; on croit du moins savoir cela. Le chancelier a laissé manquer l'amiral de certains papiers, et comme il est parti d'ici le premier, il a envoyé de Vilna un ordre qui arrêtait Kutussoff, avec de nouvelles instructions relatives à ses pouvoirs primitifs, et un avertissement portant que, *s'il ne signait sur-le-champ la paix, elle allait être signée incessamment par l'amiral Tchitchagoff, qui était sur les talons du courrier.* Ici tout ambassadeur ordinaire ou extraordinaire, tout envoyé extraordinaire, ministre plénipotentiaire, ministre chargé d'affaires, résident ou tout autre honnête homme de cette classe, est tenu de dire comme le valet espagnol : *Comment donc, Monseigneur! je ne ferais pas mieux, moi qui m'en pique.* Là-dessus, savez-vous, monsieur le chevalier, à quoi s'amuse M. le général Kutussoff, au lieu de faire la paix? Il passe les jours et les nuits avec une Valaque dont il est ensorcelé et qui passe publiquement pour être aux gages de la Porte. Vous saurez qu'il a soixante-dix ans et qu'il a eu la tempe percée par un coup de feu qui lui a emporté l'œil et en a fait un des plus charmants hommes qu'on puisse connaître. — Il me paraît impossible que cette affaire n'ait pas de suite. L'amiral est capable de rester à Vilna et de traiter le chancelier comme un laquais, en présence de l'Empereur, et peut-être de le renverser. Il faut connaître l'homme.

N'est-ce pas une chose terrible et bien humiliante pour notre pauvre nature que l'histoire de la politique ne soit qu'un amas de noirceurs et d'iniquités?

Digitized by Google

— L'Empereur a été reçu à Vilna avec un enthousiasme extraordinaire. Il a pris une attitude très-respectable. Le résultat de la guerre est la famine, mais de ce côté-ci l'on est beaucoup mieux approvisionné que du côté des Français; de là la tranquillité apparente de Napoléon. Plusieurs personnes très-bien informées croient encore à la possibilité de la paix.

Jamais je n'ai eu l'honneur de vous parler de la Sicile, dont vous êtes plus près que moi; le duc parle ici fort bien du changement arrivé, du vicariat passager; on lui répond avec le même sérieux qu'il y met. Le roi, qui avait déjà fait tant de choses pour lui, a eu la bonté délicate, avant de céder les rênes, de faire le fils du duc gentilhomme de la chambre en exercice, ce qui est beaucoup à cette cour. Le duc l'a bien servi, mais il est brillamment reconnu. — *Je confesserai ceux qui me confesseront.*

Mettez-moi, je vous prie, aux pieds de Sa Majesté, et recevez l'assurance de la respectueuse considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

P. S. Je compte partir demain dans la nuit pour le service de l'Empereur, qui m'appelle à Polock.

Polock, 27 mai/8 juin 1812.

Sire,

Tout est constamment dans un repos inconcevable,

Digitized by Google

et malheureusement ma position, tant qu'elle durera, ne me permettra guère de suivre les affaires avec quelque succès. Je vis ici comme dans un désert, et sans les RR. PP. Jésuites, dont je respecte pourtant les occupations, il n'y aurait pas ici une seule personne à qui il me fût possible de dire une parole. Le séjour n'aurait pas même été possible pour moi physiquement sans ces messieurs qui m'ont accablé de politesses; ils m'ont à peu près meublé, car il n'y a rien ici. Jusqu'ici je n'ai eu l'occasion de me livrer à aucune occupation intéressante, et le terme de mon séjour dans ce lieu ne se présente point encore à moi, sous aucun rapport. Je croyais, sur les rapports les plus certains en apparence, que les femmes pouvaient sortir de France sans difficulté; j'étais dans l'erreur. Ma femme n'a pu obtenir ni même demander un passe-port à Turin, vu qu'on venait d'en refuser un dans un cas tout à fait semblable. La première lettre que j'ai reçue ici d'elle m'a accablé, car elle m'ôtait à peu près toute espérance. Une seconde m'apprend qu'elle a écrit à Paris et qu'il n'y a rien de désespéré. Pour moi, sire, je crains beaucoup l'étoile qui me poursuit, et j'ai bien peur de n'avoir fait qu'un beau rêve. Si je perds même l'espérance à cet égard, je ne vois plus qu'un malheur égal : ce serait celui d'aller rejoindre ma famille où elle est; mais en évitant ce malheur, ce qui dépend de moi, je ne cesserais pas pour cela d'être l'un des hommes les plus malheureux du monde, en me voyant ainsi mort pour mes enfants si longtemps avant mes obsèques. J'aurai l'honneur de faire connaître en détail à Votre Majesté, comme je le dois, tout ce qui

Digitized by Google

s'est passé à cet égard du côté de l'Empereur, mais je ne le puis avant d'être de retour.

Au moment où la nouvelle de l'alliance arriva à Saint-Pétersbourg, on la regarda d'abord comme une déclaration de guerre; mais, du côté de la cour, on n'a pu voir qu'un aplomb parfait et une dignité froide parfaitement silencieuse, quoique la légation autrichienne se crût déjà sur la route de Vienne. Cependant quand je suis parti, j'ai pu déjà observer un changement chez ces messieurs : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils n'ont essuyé (du moins extérieurement) aucun signe de froideur; et lorsque j'ai pris congé du comte de Saint-Julien, et qu'on s'est dit, comme il était naturel : *Nous reverrons-nous?* il me dit : *La chose est plus probable qu'elle ne l'était il y a quinze jours;* ce qui m'a paru remarquable. En général, pour juger cette puissance dans la nouvelle circonstance qui se présente, il faut voir non ce qu'elle *a promis*, mais ce qu'elle *fera*. Je crois ne devoir blâmer en politique que ce qui est véritablement inique en soi. Si quelque puissance, par exemple, voulait détrôner Votre Majesté pour s'emparer de ses États, rien ne pourrait m'empêcher de donner à ce projet le nom qu'il mérite; quant à ce qu'on ne fait que pour se sauver, il me semble que toutes les puissances peuvent se le pardonner mutuellement, car sur ce point elles ne sont réellement pas libres.

Votre Majesté sait qu'il n'y a plus de Prusse. L'infortuné souverain a, depuis quelque temps, à peu près abandonné la partie. Il a livré sa capitale aux Français et il s'est retiré en Silésie : rien n'est plus digne

Digitized by Google

d'une respectueuse compassion. Une personne qui entend fort bien ces sortes de choses me disait un jour que ce prince avait fait une très-grande faute de se livrer au plaisir d'entretenir une armée. Cette idée est probablement juste. Le prince qui ne peut avoir que 30,000 hommes à côté d'un ennemi tel que Napoléon, qui en a 600,000, ferait bien de n'en avoir que 300 pour sa police. Les Prussiens se sont vantés d'en avoir 100,000 : on est venu les prendre. Le Roi, pour comble de malheur, n'a pu se déterminer à rien de décisif : s'il avait pris le parti de marcher avec toute son armée sur la frontière de Russie, je crois que l'union se serait faite; mais les deux princes n'ont pu s'entendre. Cette malheureuse Prusse est un champ de désolation qui fait pitié. Tout est détruit, tout est pris. Les paysans ont tué leur bétail, et des officiers se sont brûlé la cervelle. Au milieu de si grands malheurs, Votre Majesté est encore fort heureuse qu'il n'y ait pas du moins prise sur elle : mon chagrin est, comme j'ai eu l'honneur de le lui dire déjà, que ses affaires soient entrelacées, s'il est permis de s'expliquer ainsi, avec celles du monde, et qu'il n'y ait pas jour à quelque intérim en sa faveur. Un autre chagrin que j'ai, c'est de ne pouvoir parler de ses affaires avec personne : l'égoïsme est partout, c'est la loi du monde; je voudrais de tout mon cœur que le subside pût être porté au niveau du change, ce qui le quadruplerait, ainsi que celui de l'auguste beau-frère de Votre Majesté, mais dans ce moment, cette augmentation a effrayé. Cependant, si le change tombait encore, et beaucoup, pourrait-on avec dignité l'ac-

Digitized by Google

cepter?... Je m'arrête, sire. J'ai fait les signes convenables, mais sans indiscrétion, car j'aurais choqué sans profit pour Votre Majesté. Il suffit qu'elle sache que jamais je n'ai perdu cet objet de vue.

La misère et la disette sont extrêmes sur cette frontière comme au delà. On ne peut concevoir comment ces immenses armées vivent. S. M. l'Empereur a bien un avantage par son attitude, mais qu'arrivera-t-il, et que produira la faim? C'est ce que je ne puis dire. Point de nouvelle de la Turquie ni de l'ouverture des ports; c'est le mystère des mystères, et tout le bon sens humain s'y perd.

Je me recommande de nouveau aux bontés de Votre Majesté, en la priant d'agréer, etc.

P.-S. Il paraît qu'on ne peut guère douter dans ce moment des plans de Napoléon. Il espère que l'Empereur se consumera lui-même; il compte sur la continuation de la clôture des ports, sur la chute absolue du commerce qui en est la suite, sur la chute absolue des billets qui sera *la suite de la suite*, sur la disette, les maladies, les désertions, etc., etc. Après quoi il attaquera. La récolte de cette année influera peut-être beaucoup sur les événements; l'année dernière elle a été nulle, cette année on ignore encore ce qu'il en sera; la végétation est retardée au point qu'au moment où j'écris, il n'y a pas encore, ici à Polock, un brin d'herbe dans les jardins. Les impôts en 1812 paraissent avoir été portés au maximum. Cet état peut-il durer? C'est ce que je n'oserais nier ni affirmer. Beaucoup de gens, surtout dans les pays étrangers, disent : Pourquoi se

Digitized by Google

consumer inutilement? pourquoi ne pas attaquer? Ces idées se présentent en effet assez naturellement; cependant, croit-on que l'Empereur ne soit pas aussi affamé de gloire que tout autre prince jeune et puissant? Il connaît son monde et ses affaires; s'il ne veut pas commencer, je ne prendrais pas sur moi de le blâmer.

Peu de temps avant mon départ l'ambassadeur de France envoya assurer une jeune épouse de ma connaissance, dont le mari avait joint l'armée, qu'elle pouvait parfaitement se tranquilliser et qu'il n'y aurait point de guerre. Il y a beaucoup d'intention dans ce message, car cela veut dire : il n'y aura point de guerre, parce que mon maître ne la veut pas. Cet ambassadeur est précisément l'antipode du précédent. Nul orgueil, nulle violence, nulle action sur l'esprit des hommes. L'autre avait tout cela. On criait beaucoup à la faiblesse, à la bassesse, sur le ton d'amitié dont le premier jouissait à la cour, et sur la manière dont le traitait le chancelier; mais, à mon avis, c'était là ce qu'on appelle en français *une bêtise*, car ce traitement était précisément dans les règles de la plus savante politique : il avait pour but de lui faire perdre son crédit à Paris, et en effet, c'est ce qui est arrivé.

Je me suis séparé en fort bon ami du ministre d'Autriche, et le fameux dîner dont j'ai eu l'honneur de rendre compte à Sa Majesté n'a pas amené le moindre nuage; cependant, en y regardant de près, il m'a toujours paru certain que le ministre de Votre Majesté est pour quelque chose dans ses instructions, et qu'il n'a pas cessé de s'observer. Encore une fois, je fais abstraction des liai-

Digitized by Google

sons de famille et de ce qu'on appelle la *maison* : j'ai assez fait mes protestations sur ce point; mais le *cabinet* va son train et ne nous aime pas.

L'Empereur m'a demandé le plan d'un édit pour le rétablissement du royaume de Pologne et d'un manifeste pour l'annoncer; je l'ai fait. Je ne vois pas cependant que pour le moment il faille s'attendre encore à aucun résultat.

Polok, 22 juin / 3 juillet 1812.

Sire,

Le 12 juin N. S. je suis parti pour Wittebsk, résidence de Son Altesse Royale Monseigneur le prince Alexandre de Wurtemberg, oncle de Sa Majesté Impériale et gouverneur général de la Russie blanche. J'ai cru qu'il était de mon devoir, puisque je devais séjourner si longtemps dans l'étendue de son gouvernement, d'aller lui faire ma cour. J'ai été reçu avec une extrême bonté : il ne m'a presque pas été possible de sortir de son hôtel pendant mon séjour, qui a été très-court, car le lendemain j'étais rendu à mon poste, éloigné de Wittebsk de 120 verstes.

Le 22 N. S., seconde fête de la Pentecôte, le prince est venu à son tour à Polock, où il a honoré de sa présence et de toute son attention l'inauguration de la nouvelle académie ou université confiée aux révérends pères Jésuites, et dont j'ai eu l'honneur de parler à

Digitized by Google

Votre Majesté. Le diplôme de Sa Majesté Impériale fut porté en procession par l'évêque de Minsk, qui officiait, d'une salle basse de l'académie jusqu'à l'église, à travers la grande place. Ce diplôme est un petit livre de format in-folio et de cinq feuillets seulement; il a coûté 2,000 roubles. Celui du lycée de Czarsko-Celo en a coûté 5,000; mais les révérends pères sont économes. La cérémonie de l'inauguration commença par une grand'messe à laquelle M. le prince, qui est protestant, assista avec une décence remarquable. Je ne quittai pas ses côtés pendant cette longue cérémonie, qui me parut très-propre à exercer une tête philosophique. Lorsque la cour très-chrétienne, la cour catholique et la cour très-fidèle crurent devoir commander à Clément XIV une bulle fameuse, qui aurait dit aux uns et aux autres qu'une telle chose se passerait dans un tel pays? Incroyable bizarrerie des événements humains! Et qui sait encore ce qui arrivera ici? Car rien n'est plus incertain, comme Votre Majesté le verra bientôt.

Rien n'égale la politesse recherchée, la bienveillance et l'instruction de ce prince; mais je doute que la Russie blanche en jouisse longtemps.

La guerre a commencé à la fin de juin; l'Empereur était à Vilna et Napoléon à Varsovie. Il y a eu d'abord une foule d'envoyés de part et d'autre, et (Votre Majesté pourrait-elle le croire?) l'Empereur s'attendait encore à une déclaration formelle et à des formes anciennes. Personne, à cet égard, ne veut se corriger ni s'instruire. Au surplus, comme Sa Majesté Impériale ne voulait pas

Digitized by Google

absolument commencer, il n'y a pas grand mal. Napoléon est donc parti de Varsovie avec 100,000 hommes; il s'est avancé rapidement jusqu'à Covno, où il a passé le Niémen à gué, la nuit (j'ignore la date précise), et, le 25 juin, il est entré à Vilna, vingt-quatre heures après que l'Empereur en était parti emportant avec lui tout ce qui pouvait être emporté, jusqu'aux instruments de physique et de mathématiques de l'Université. Par ce mouvement, les Français se jetaient entre l'armée de l'Empereur et celle du prince Bagration, dont j'ai eu l'honneur de marquer la position à Votre Majesté. Il y a même des militaires qui soutiennent que la réunion n'est plus possible; mais j'espère qu'ils se trompent. A l'ouverture de la campagne, nous avons vu se déployer un plan auquel personne ne s'attendait : c'est celui de harasser Bonaparte et de lui faire une guerre espagnole, sans livrer bataille. La Pologne est abandonnée systématiquement. Les Russes, en se retirant devant les Français, détruisent ou emmènent tout; ils ne laissent pas un cheval, une vache, un mouton, une volaille. Les Français arrivent, de leur côté, comme des bêtes féroces et affamées; ils vont sans souliers, sans habits, sans paie et sans pain, enfin avec leur fusil, qui est toujours excellent et qu'ils déposent en arrivant pour se répandre dans toutes les habitations et y saisir tout ce qui a pu échapper à la plus savante destruction. Le principal auteur du système russe est un officier prussien nommé Pruhl, espèce de professeur de tactique ancienne, et qui s'est fort avancé dans la confiance de l'Empereur; il s'est immortalisé par la prédiction qu'il a faite à Saint-Pé-

Digitized by Google

tersbourg au commencement de la guerre d'Espagne, *que les Espagnols ne pouvaient pas résister une année.* Au reste, sire, il peut très-bien se faire qu'une de ces vieilles machines militaires, qui n'ont guère plus d'esprit qu'un canon, se trompent dans les occasions où il faut surtout apprécier ce côté moral de la guerre dont la connaissance profonde distingue surtout le véritable général ; mais il ne s'ensuit pas que dans certaines occasions ordinaires où il ne s'agit que du matériel, une telle machine ne puisse avoir parfaitement raison. Et dans ce cas, par exemple, je ne voudrais pas me presser de condamner le plan qu'on a choisi ; on m'assure déjà que les Français sont furieux, parce qu'ils s'étaient flattés de finir la guerre en deux mois et par une seule bataille. L'armée de Napoléon n'a guère qu'un cinquième de Français ; le reste est composé d'Allemands, de Polonais, d'Italiens, de Piémontais et d'Espagnols. On se forme aisément une idée du patriotisme de ces gens-là. Lorsque deux prisonniers de guerre espagnols ont entendu dire (ceci est parfaitement imaginé) que l'Empereur les enverrait chez eux, ils ont dit que si les autres savaient cela, ils déserteraient tous. L'armée française, suivant tous les avis, est réduite à la plus terrible disette. Deux officiers qui sont allés de Vilna à Covno porter quelques paroles à l'ennemi ont observé, en comptant chacun de leur côté, dans un espace de quelques milles, huit cents cadavres de chevaux français. De ce côté, au contraire, tout va bien sous ce rapport : chevaux et hommes, tout est dans l'état le plus florissant. Certainement, sire, si Napoléon

Digitized by Google

s'avance il se met dans un bien grand péril; car s'il se voyait obligé de faire une retraite comme celle de Masséna en Portugal, il n'en serait pas quitte à si bon marché, quoique cela ait coûté bien cher à l'autre : comment se retirer dans une plaine immense, devant une formidable cavalerie toute fraîche? Je ne me permets donc de rien dire sur le plan en général. J'y vois bien le danger de décourager le soldat, qui n'aime pas à reculer toujours; mais on a soin de lui faire comprendre qu'il recule parce qu'il le veut bien. Jusqu'à présent, l'esprit est fort bon, la tenue excellente, et toutes les fois qu'il y a eu des rencontres inévitables d'avant-postes, les Russes ont eu le dessus. Le quartier général de l'Empereur sera dans deux ou trois jours sur la rive droite de la Duna, vers l'embouchure de la Drissa, à soixante verstes de moi. Je ne sais si l'Empereur voudra ou pourra défendre la Duna. Il a dit, à ce qu'on m'assure : *Je le mènerai, s'il veut, jusqu'au Volga.* Je ne doute pas que Napoléon ne fasse l'impossible pour amener une bataille décisive; mais si l'Empereur recule encore, le suivra-t-il? Si Votre Majesté jette les yeux sur la carte, elle verra qu'il aurait alors le prince Bagration sur les épaules, avec des forces énormes. Ceci passe ma conception.

Napoléon, en entrant en Russie (ou dans la Pologne russe), a fait imprimer une adresse à ses troupes, dans laquelle, après avoir accusé la Russie de tous les torts qu'il a lui-même, il termine en leur disant *qu'il va en très-peu de temps éteindre pour jamais l'influence que la Russie s'est arrogée sans raison en Europe depuis cinquante ans.*

Digitized by Google

Le général Balachoff, gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg, étant allé à Covno s'aboucher, par ordre de l'Empereur, avec Napoléon, celui-ci lui dit entre autres choses curieuses : « Qu'est-ce que votre Empereur fait à la tête de ses armées? Qu'il demeure tranquille dans sa capitale, pour gouverner ses États; *quant à moi, c'est différent; je fais mon métier.* » Je crois bien qu'il avait raison; mais si quelque chose pouvait m'en faire douter, ce serait précisément son assertion.

Il ajouta : « Il fait là une guerre qui déplaît à tout le monde, à ses amis mêmes, aux Anglais, et *même à ses troupes.* » Balachoff prit la parole : « Ah! pour cela, sire, je demande pardon à Votre Majesté, les Russes font la guerre de grand cœur et ne demandent qu'à en venir aux mains avec vous. » Il ne répliqua rien.

Par ce que j'ai eu l'honneur de dire à Votre Majesté jusqu'ici, elle voit que le sort de la Russie blanche même est fort douteux, et que les Français pourraient bien faire une visite à la nouvelle académie et casser une glace fondue hier. C'est le siècle des destructions, et c'est déjà un grand et terrible phénomène que le spectacle des Français combattant en Russie. — Je me tiens prêt à tout événement pour n'être pas surpris quoi qu'il arrive.

Le général Benningsen, qui avait livré les batailles de Pultusk et de Pressich-Eylau et qui vivait sur ses terres, est rentré au service et se trouve à la suite de l'Empereur. Le général d'Armfelt, suédois, dont les terres sont en Finlande et qui, par cette raison, a passé au service de Sa Majesté Impériale, est aussi à sa suite

Digitized by Google

avec le titre d'adjudant général. Le marquis Paulucci est quartier-maître général de l'armée même de l'Empereur. Il pousse sa carrière inouïe toujours avec le même bonheur, et la manière audacieuse et écrasante qu'il a adoptée lui a réussi parfaitement jusqu'à ce moment. Je connais de lui des traits d'audace qui paraîtraient fabuleux à Votre Majesté et qui sont cependant très-certains. S'il a des succès, il élèvera le ton. Je n'ai jamais rien connu d'égal à ce caractère. Je ne sais quelle est son opinion sur le plan de guerre adopté, mais une personne qui vient de l'armée m'assure qu'il est blâmé par le général Benningsen.

La paix est faite avec les Turcs, elle a été ratifiée par le vizir; mais la ratification du sultan n'est point encore arrivée au moment où j'écris. Le général Andréossy étant allé à Constantinople, qui sait ce qui arrivera encore? On sait que, par cette paix, la Russie s'avance jusqu'au Pruth et qu'elle restitue le reste de la Moldavie et toute la Valachie. On sait de plus que l'indépendance de la Servie est assurée *sous la protection de la Russie.* L'honneur de cette dernière puissance est donc parfaitement à couvert. On nous a débité de plus que la Turquie s'engageait à maintenir sur sa frontière une armée de 100,000 hommes pour surveiller l'Autriche; je croirai à cet article lorsqu'il sera imprimé dans la *Gazette de la Cour.* J'ignore encore si c'est l'amiral Tchitchagoff qui a fait la paix, ou s'il l'a trouvée signée. Sa Majesté impériale l'a revêtu d'un grand pouvoir de terre et de mer, car l'armée et la flotte de la mer Noire sont à ses ordres et il est gouverneur des provinces *circum-*

Digitized by Google

danubiennes, sans que je connaisse encore les limites de ce gouvernement.

A Vienne, quoiqu'on n'aime point la Russie (il s'en faut infiniment), on fait néanmoins dans ce moment des vœux pour elle. Le prince de Schwarzemberg est, je crois, le seul Autrichien parfaitement francisé; on a opéré cette conversion à Paris où l'on s'y entend. C'est lui, je pense, qui commande les troupes autrichiennes qui sont dans le grand-duché de Varsovie, et peut-être est-il destiné à entrer en Russie. La manière dont cette puissance alliée de la France agira dans cette occasion sera un spectacle très-intéressant. Sa Majesté l'Empereur d'Autriche a cédé et cédera peut-être encore sur des points bien importants, mais il y allait de son existence : combien de choses il a faites, pendant son règne, contre ses intentions les plus formelles! Ce sera une distinction bien triste pour notre siècle, sire, que les plus grandes vertus des souverains y soient rendues inutiles aux peuples, d'abord par un esprit coupable qui a pénétré dans les cabinets et contrarié ces vertus, et ensuite par cette terrible révolution qui a tout anéanti, surtout le pouvoir de faire le bien.

Jusqu'à présent, sire, on ne s'aperçoit point encore qu'aucun général ait pris un ascendant qui soit victorieux de tous les autres. L'Empereur se croit décidément inférieur aux Français du côté des talents, et c'est par cette raison qu'il a imaginé de limer leur force au lieu de la rompre. Je ne dis pas que ce plan soit le meilleur, car la guerre n'est pas mon métier, mais je dis seulement que si Sa Majesté Impériale fait exécuter invariablement ce

Digitized by Google

plan par tous ses généraux, tous considérés comme de simples aides de camp, il y aura du moins une véritable unité, un ensemble militaire, et que cela vaudra mieux que des moitiés ou des quarts de plans mêlés et pour ainsi dire cousus ensemble.

Il arrive rarement, sire, que dans des circonstances telles que celles où nous nous trouvons et dans un lieu surtout aussi perdu que celui où je me trouve dans ce moment, on puisse écrire une lettre entière sans avoir quelque chose à corriger; on m'assure, par exemple, pendant que j'écris celle-ci, et je crois l'avis très-sûr, que les Russes n'ont rien enlevé de l'Université de Vilna et qu'il est faux que les Français souffrent de la disette autant qu'on le dit. Le fait est que Napoléon, qui sait son métier, recueille ses forces, et que lorsque toutes ses colonnes seront prêtes, il donnera un des plus grands coups de collier qu'il ait jamais donnés de sa vie, et qui le portera peut-être sur la Duna. Sa Majesté peut attacher ses yeux sur cette rivière qui sera sûrement célèbre d'une manière ou d'une autre dans l'histoire.

La nécessité de demander des passe-ports à Paris, même pour se rendre dans un pays allié, ayant conduit ma femme jusqu'à la déclaration de la guerre, je regarde cette affaire comme manquée, et de plus je crois qu'elle l'est pour toujours, car il y a des moments qui ne se répètent guère dans la vie; j'ai subi, pendant la mienne, peu de coups aussi sensibles.

Je me rappelle avoir eu l'honneur d'écrire à Votre Majesté que mes occupations philosophiques dans ce pays et ma correspondance occuperaient beaucoup un

Digitized by Google

et même deux secrétaires; j'ai répété la même chose à M. le chevalier de Rossi de particulier à particulier. Une lettre de ma sœur me ferait soupçonner que cela a été pris pour une demande détournée pour avoir un secrétaire. Je me hâte, sire, de repousser une telle interprétation. Je manquerais tout à fait de délicatesse et presque de sens commun si je demandais un secrétaire à Votre Majesté; elle sait assez, d'ailleurs, que je ne demande rien obliquement. J'ai constamment eu l'honneur de lui adresser directement toutes mes demandes sur ce qui a pu m'être nécessaire depuis dix ans; j'ai constamment été refusé, même dans les choses parfaitement indifférentes et dont le refus paraissait une preuve certaine de mécontentement; mais j'ai pensé aussi que ces demandes directes avaient peut-être quelque chose qui pouvait ne pas paraître assez respectueux et qui, par conséquent, serait très-condamnable; d'un autre côté, sire, cette nécessité de n'aborder les princes que d'une manière indirecte amène les intrigues, les cabales, les manœuvres de toute espèce qui trompent et tourmentent les souverains à mesure qu'ils sont bons et justes comme Votre Majesté, de manière qu'il y a beaucoup de pour et de contre. Le fait est, sire, que non-seulement je n'ai point pensé à demander un secrétaire à Votre Majesté, mais qu'un secrétaire dans ce moment serait un fléau pour moi.

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, 6/18 juillet 1812.

Sire,

J'avais préparé les feuilles ci-jointes à Polock, où je croyais faire encore un assez long séjour ; mais je me trompais fort. Votre Majesté aura la bonté de se rappeler ce que j'ai eu l'honneur de lui dire : que j'avais mis pour condition expresse *que dans les services que je croirais pouvoir rendre, je ne pouvais avoir aucun secret pour Votre Majesté.* Je partis pour Polock avec cette déclaration, et dans les lettres écrites de cette ville à Votre Majesté et non chiffrées, j'affectais de témoigner de l'inquiétude à raison de l'ignorance absolue où je devais être longtemps des sentiments de Votre Majesté ; ils ont lu tout cela, car ils lisent tout. Pendant cinq semaines on ne m'a pas donné signe de vie, et je crois que tout ce temps a été employé à lire mes lettres actives et passives. Alors j'ai reçu une lettre fort obligeante (le 14 mai) par laquelle on me demandait, entre autres choses, si je n'avais pas besoin de papiers publics dans ma solitude, etc. En répliquant à cette lettre, je fis part qu'on me conseillait beaucoup de changer de place, mais que je ne remuerais point sans un avis officiel. Je passai encore quelque temps en pleine inaction, et finalement, le 7 juillet, un courrier m'apporta une lettre écrite la veille à Milachova, par laquelle on m'avertissait qu'il était temps de partir et qu'*à la réception de la lettre* je ferais bien de m'acheminer vers la capitale. La lettre était courte, froide et même un

Digitized by Google

peu gênée. Je crus y voir un reproche et même une déclaration formelle qu'on ne voulait point d'un confident qui en avait un autre. L'adresse surtout me frappa; elle portait : *A Son Excellence, etc., ministre de Sa Majesté le Roi Sarde.* Or cela était nouveau, car dans tous les offices possibles j'ai toujours lu *Sa Majesté le Roi de Sardaigne,* ou plus communément, *Sa Majesté Sarde.* A la vérité, la lettre ne partait pas d'une main ministérielle, mais elle était écrite par l'un des principaux personnages de la cour, et si les hommes de cet ordre sont inférieurs aux autres en connaissances acquises, ils les surpassent certainement par le tact et le sentiment des convenances; ainsi je devais croire qu'il y avait de l'intention dans cette adresse et qu'elle signifiait : *vous êtes bien fou,* etc. Cependant, comme il n'y avait rien de clair, je ne pouvais pas non plus me fâcher. Je répondis le 8 juillet par une lettre courte que je couvris seulement d'un léger vernis de tristesse, et je partis. Arrivé ici le 1er/13 de ce mois, je crus devoir répondre un peu plus longuement le 16, en partant de ce principe qui me paraissait incontestable : *qu'on avait pris de l'ombrage et que je ne pouvais en imaginer d'autre cause que ma correspondance avec Votre Majesté.* Dans le courant de la lettre j'ai amené cette phrase ou ces phrases : « Vous me paraissez croire, monsieur le comte, que je n'ai pas une idée nette de l'état des choses. Votre Excellence est très-fort dans l'erreur; je sais très-bien que sur la ligne que je suis, je ne puis attendre qu'une vieillesse déplorable, des privations de tout genre et une mort funeste loin de tout ce qui devrait m'entourer; et

Digitized by Google

je sais que, d'un autre côté, je pourrais rencontrer tout ce qui peut flatter l'ambition de l'homme » (il faut bien leur parler ainsi, mais Votre Majesté verra plus bas que j'en doute un peu) ; « mais dites-moi, je vous prie, si la Providence, qui en est bien la maîtresse, avait frappé sur votre puissant maître et l'avait réduit au Kamschatka, *on ne manquerait pas de l'appeler l'Empereur Kamschadale; car c'est la mode, je ne sais pas trop pourquoi, de tirer sur les souverains malheureux.* Cependant, monsieur le comte, vous laisseriez dire et vous augmenteriez de zèle et d'exactitude, etc. » A peine avais-je achevé cette lettre que j'en ai reçu une autre, écrite *par ordre,* en réplique à la mienne du 8, pleine de telles marques d'estime et d'approbation, qu'en vérité, sire, il ne m'est pas permis de les copier. Qu'est-ce que signifie tout cela? C'est ce qu'il ne m'est pas possible de déchiffrer à fond. Je crois qu'il y entre de la délicatesse ; la mienne m'avait décidé à ne pas révoquer mes offres de retraite, au risque d'empêcher ma femme de me rejoindre, mais une autre délicatesse a peut-être fait craindre de m'exposer. Je n'ai vu d'ailleurs paraître aucune pièce de ma façon, et il paraît qu'on a d'autres choses à faire. Pour mes intérêts cette tournure est meilleure. Quoi qu'il en soit, il me suffit de m'être tenu invariablement attaché à deux principes incontestables : 1° étant ministre d'une puissance amie, il n'y avait nulle raison de refuser mes services dans les choses qui regarderaient l'intérêt commun ; 2° point de secret à l'égard de Sa Majesté le roi de Sardaigne, mais seulement la promesse de ne communiquer aucune pièce,

Digitized by Google

étant sûr que cette réserve serait approuvée par le Roi lui-même. D'ailleurs, tout demeurait conditionnel jusqu'à sa réponse.

Quoique ma longue lettre du 16 eût pu sembler parfaitement inutile après celle qui m'est venue chercher ici, je l'ai cependant envoyée en disant dans une autre *que je n'étais pas fâché qu'on vît clairement ce qui s'était passé dans mon cœur.* Je verrai comment on aura pris l'*empereur Kamschadale.* Au reste, sire, peut-être qu'une politique un peu hardie aurait conseillé de promettre le secret invariablement *pour toutes les choses indifférentes au service de Votre Majesté.* Car la confiance accordée à un étranger par le gouvernement de l'univers le plus soupçonneux après celui de Pékin, est une chose unique, et il fallait peut-être pousser cette bonne fortune; mais je n'ai point de confiance. Votre Majesté m'aurait très-probablement désapprouvé, et ce qui est pire pour moi, elle n'aurait pas répondu. Je m'en suis donc tenu au certain. J'oserais croire que, dans cette occasion, il serait à propos que Votre Majesté daignât m'écrire quelque chose d'ostensible et d'agréable à Sa Majesté Impériale sur la confiance qu'elle m'a accordée, et de plus quelques mots chiffrés qui me feraient connaître plus particulièrement les sentiments de Votre Majesté, afin que je m'y conforme, s'il y a lieu, dans les temps à venir. Cette idée, au reste, est soumise entièrement à la profonde sagesse de Votre Majesté.

Dans ces circonstances assez extraordinaires, mon chagrin constant est toujours de sentir que je ne suis

Digitized by Google

pas fait pour Votre Majesté. J'ai très-peu l'honneur d'être connu d'elle, je n'ai jamais eu celui de l'approcher que d'une manière très-fugitive. Elle ne me connaît guère que par des lettres écrites le plus souvent dans une situation d'esprit si violente que je n'en avais nulle idée et que je l'aurais ignorée toute ma vie sans mes relations ministérielles. Je suis donc non-seulement *peu*, mais *mal* connu de Votre Majesté. Elle sait d'ailleurs que les préjugés tiennent aux langues. Tout ce qui parle français tient au delà de toute expression à de certaines formes qui nous tiennent lieu de tout, tandis qu'au delà des Alpes tout ce qui peut s'appeler *caresse* paraît contraire à la dignité. Qu'y faire, sire? Un habitant du Sénégal pourrait tout promettre à Votre Majesté, même de donner sa vie, mais non de changer de couleur. Je sens en moi ce préjugé gaulois et je ne puis le chasser. Le défaut absolu de protection extérieure, qui à la fin est devenu solennel, m'afflige moins que l'inexplicable silence et la politique sombre dont je suis l'objet. Je suis traité à peu près comme un conjuré; on n'ose plus m'écrire, et le système général a été perfectionné au point qu'il est défendu enfin de m'accuser la réception de l'argent que j'envoie, même pour des causes extraordinaires. Je me rappelle toute ma correspondance de dix ans; je n'y vois pas un mot de confiance ni de douce approbation. Je ne crois pas, sire, que jamais je puisse devenir agréable, et souvent il m'est arrivé de faire ce raisonnement qui me paraît incontestablement juste : *Si le sujet trouve insupportable pour son tempérament moral tel ou tel principe adopté à son*

Digitized by Google

égard, le maître a bien plus de droit de trouver insupportable l'homme qui s'avise de trouver cela insupportable. C'est ce qui m'a constamment fait désespérer, sire, d'obtenir aucun succès auprès de Votre Majesté, et je n'ai cessé de croire que j'avais le malheur de lui déplaire. Or une saine politique paraissant exiger ou qu'elle cesse d'employer l'homme qu'elle craint, ou qu'elle cesse de craindre l'homme qu'elle emploie, malgré mon extrême penchant pour le second parti j'ai été le premier à débarrasser Votre Majesté de tous les liens que lui imposerait sa bonté, tant je crains de lui être à charge et de la fatiguer ici sans que peut-être elle veuille me le dire. Il ne tiendrait qu'à moi, sire, de manger l'argent de Votre Majesté tranquillement, sans m'inquiéter de ses sentiments; mais ce parti est peu conforme à la délicatesse, et je n'ai cessé de souffrir en songeant que je n'étais pas l'homme qui convenait à Votre Majesté. Au reste, sire, je parle en cela non-seulement *sans* intérêt, mais de plus *contre* mes intérêts; car malgré les preuves multipliées de bonté et d'estime que j'ai reçues dans ce pays, il n'est pas trop démontré qu'à mon âge, et ne sachant pas la langue du pays, je fisse une fort belle figure à ce service; ainsi je m'en réfère uniquement aux convenances de Votre Majesté, que je dois avoir en vue, comme ministre, avant les miennes.

Voici maintenant, sire, comment les choses se sont passées quant à l'argent.

Le G. M. m'ayant demandé quelle somme m'était nécessaire pour commencer mon établissement, j'au-

Digitized by Google

rais dû répondre 50,000 roubles, et suivant les idées et les usages du pays, il n'y avait pas la moindre difficulté; mais je suis toujours le même; je répondis : 5 *ou* 6,000 *roubles pour mes voitures*. Le G. M. ne répliqua rien, mais le maître se mit à rire et le surlendemain il me fit remettre dans un paquet simplement cacheté à mon adresse, 20,000 roubles, dont voici la distribution :

Deux voitures.....	5,700
Schalls et autres parures nécessaires.....	2,000
Meubles.....	3,000
En remplacement de l'argent de Genève dû à Votre Majesté, et dont je m'étais servi pour l'équipement de mon fils et autres embarras..	8,000
Voyages à Polock-Wittebsk et retour (à peu près).....	1,200
Total.....	19,900

J'ai tremblé plus d'une fois, sire, en voyant dans quel embarras j'aurais été jeté si ma femme était arrivée, car son voyage m'aurait coûté 12,000 roubles (le rouble et le franc sont toujours synonymes). Maintenant je ne suis pas plus riche, mais je suis mieux fourni ; j'espère, d'ailleurs, pouvoir revendre la voiture des dames et les schalls.

Je n'ai plus d'espérance d'avoir ma famille, et mon frère n'a voulu demander ni un retard, ni un congé pour se marier. Il y avait deux ou trois fois plus de

Digitized by Google

temps qu'il ne fallait; mais les supérieurs n'ayant pas offert le retard, il n'a pas voulu le demander. Seulement, avant de partir, on a fait dans la chapelle de la princesse Chakaskoï, tante de la demoiselle, certaines fiançailles qui sont irrévocables suivant les lois du pays. Telle est notre situation dans le moment présent.

Mademoiselle Zagriatsky tenant à tout dans ce pays, si le mariage s'effectue j'aurai ici une espèce de famille. Je tâcherai ensuite de faire venir la mienne quand et comme je pourrai. Je compte de plus céder tout ce que j'ai à mon fils, puisque son caractère est heureusement tel que je n'ai rien à redouter de cet acte. Avec mes petites économies et les secours de mes amis, j'ai le projet de lui faire acheter quelque petite ferme environnée d'un désert, en Crimée ou dans quelque autre gouvernement éloigné : le temps et le commerce pourront améliorer cette possession. Moi, je demeurerai nu dans le monde, toujours attaché à la personne de Votre Majesté, et mon fils, en sa qualité d'officier au service de Sa Majesté Impériale, pouvant acquérir sans naturalisation, il sera lui-même attaché et détaché le moins possible. C'est ce qui me paraît le plus décent et le plus praticable dans les circonstances affreuses où nous sommes, pour tenir à ce globe par quelque point et laisser à nos enfants un coin où ils puissent dormir chez eux. Mon ambition a fini par se borner là, et comme Votre Majesté voit, elle n'est pas indiscrète.

Pendant que j'écris ces feuilles, le temps continuant à s'obscurcir de plus en plus, je ne sais pas trop ce qui arrivera si Sa Majesté Impériale s'obstine à commander

Digitized by Google

ses troupes. Tout est possible, même une fuite en Angleterre, si elle est praticable : cependant il ne faut pas se presser de croire à ces extrémités.

. . . 1812.

Monsieur le comte,

La lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 20 mars dernier m'est parvenue à Polock, dans la Russie blanche, où j'ai passé les mois de mai et de juin. C'est aussi de Polock que j'ai eu l'honneur de lui adresser à la hâte ma dernière dépêche à Sa Majesté.

Je ne saurais trop vous remercier, monsieur le comte, des nouvelles que vous me donnez de la Sardaigne; je voudrais qu'elles fussent meilleures sur l'article des subsistances premières dont la disette frappe d'une manière si sensible sur les revenus de Sa Majesté...

Beau sujet de méditation! l'un des pays les plus fertiles de l'univers est l'un des plus sujets aux disettes; il est couvert de bétail et l'on manque de laitage, etc., etc. C'est l'effet de sa législation et de ses préjugés. J'ai étudié pendant trois ans ce malheureux pays; tous ses vices sont ses lois, et toutes ses lois sont ses vices. Il ne peut être régénéré et mis en valeur que par une puissance opulente, savante et entreprenante. Ce serait, par exemple, une œuvre anglaise.

... Je suis bien aise, comme vous sentez, monsieur le

Digitized by Google

comte, que Sa Majesté soit là, puisqu'elle y trouve au moins l'indépendance qui est seule un avantage inestimable; mais tout le reste manque, et, pour le moment, je ne vois pas de remède.

Les papiers anglais, dont nous étions privés depuis longtemps, m'ont procuré tout à coup, depuis que les circonstances ont changé, une lecture des plus intéressantes; j'y ai vu avec la plus grande surprise tous les détails du crime exécrable commis sur M. Perceval. On nous avait d'abord donné l'assassin comme un catholique fanatique qui avait voulu punir sur la personne de M. Perceval l'obstination de ce ministre contre le bill d'émancipation; j'ai vu avec plaisir qu'il n'en était rien. D'après le procès de ce malheureux Billingham, que j'ai lu fort attentivement, il me semble qu'il y avait bien quelque chose d'un peu dérangé dans cette tête. Au reste, monsieur le comte, comme le bien dans ce monde naît souvent du mal, cette mort pourrait bien en fournir un nouvel exemple.

Je passe aux nouvelles de ce pays, qui intéressent tout le genre humain; vous avez déjà entendu des choses très-tristes, mais sans répéter tout ce que j'ai eu l'honneur de dire à Sa Majesté sur cette époque extraordinaire, je me contente d'adresser à Votre Excellence un aperçu général.

L'empereur de Russie, monsieur le comte, a exposé son existence et celle de l'empire, et même il n'est point à beaucoup près hors de danger pour s'être compromis personnellement avec Napoléon. Ce n'est pas sans une grande raison que les souverains ne traitent point leurs

Digitized by Google

affaires personnellement (sauf des cas très-rares et plus rarement encore heureux pour les peuples); il n'est pas bon du tout qu'on puisse tâter pour ainsi dire un souverain, le circonvenir, le tromper, le deviner, le compromettre, etc. Il vaut beaucoup mieux que tout se passe entre les ministres. Si nous faisons bien, l'honneur est au prince de qui nous tenons la puissance et les institutions; si nous nous trompons, on nous redresse ou on nous désavoue. L'Empereur, pour son très-grand malheur, s'est écarté deux fois de cette règle, à Tilsit et à Erfurth. Le *Dæmonium Meridianum* a fait un tel effet sur son esprit, il a imprimé une telle idée de science, de puissance et de supériorité militaire, qu'il n'y a plus moyen d'effacer ni même d'affaiblir cette impression puissante, fortifiée d'ailleurs par les scènes malheureuses d'Austerlitz et de Friedland, où ce grand et excellent prince alla chercher des désagréments uniquement dus à sa présence. Malheureusement ces deux défaites n'ont pu arracher de son esprit le préjugé fatal qu'un souverain doit faire la guerre en personne, et cette fois encore il a voulu tenter fortune. Alors monsieur le comte, qu'est-il arrivé? Ce qui arrive toujours. Dès que le système du maître est connu, il se trouve tout de suite un homme qui bâtit sur ce système un plan de faveur et de fortune pour lui-même. Un Prussien de mauvais augure, un certain général Pruhl, la tête pleine de vieille tactique et de vains souvenirs, est venu comme tant d'autres chercher fortune ici, et ce *maçon* a été pris pour un *architecte*. Il s'est emparé de l'esprit du maître, et lui a proposé un plan purement défensif,

Digitized by Google

selon lequel on reculerait constamment devant Napoléon en l'attirant dans le cœur du pays et le minant peu à peu, sans jamais livrer de bataille décisive, système qu'il a appuyé de l'exemple de l'Espagne; mais sans aucun fondement. D'un autre côté M. le chancelier, n'abandonnant jamais ses projets de négociation, favorisait encore les systèmes de lenteur. Napoléon avait beau jeu, comme vous voyez. Il en a profité pour exécuter le plan, qu'il avait conçu depuis longtemps, de marcher droit sur Moscou. La Russie et la Pologne appelaient l'empereur de Russie à agir; toujours il a dit : Je ne veux pas être l'agresseur. Belle morale, en vérité, avec un adversaire aussi consciencieux! Celui-ci est donc arrivé tranquillement jusqu'aux bords du Niémen. Là, il a amusé l'Empereur et son chancelier par de vaines négociations, puis il a traversé ce fleuve sans coup férir, et le 25 juin il est entré à Vilna, chassant devant lui l'Empereur qui à peine eut le temps de plier sa vaisselle. Son projet était, par ce mouvement brusque, de couper plusieurs corps et de s'emparer des magasins. En cela il ne réussit point du tout; tous les généraux firent leur devoir (quoique très-éparpillés), tous se réunirent auprès de l'Empereur à Sventziany, et tous les magasins furent sauvés; mais le prince Bagration, qui était sur la droite, entre Litovsky et Kobrin (gouvernement de Grodno), avec une armée considérable de 80,000 hommes au moins, se trouvait absolument séparé de la grande armée. L'Empereur et celui-ci se retirèrent tranquillement par Sventziany, Vitsy, Opra, etc., sur Drissa où l'attendait un camp

Digitized by Google

fortifié dans lequel le système prussien plaçait beaucoup de confiance. Vous trouverez Drissa, monsieur le comte, à l'embouchure de la petite rivière de ce nom dans la Dwina, gouvernement de Wittebsk; là, monsieur le comte, l'Empereur et l'Empire, très-probablement perdus, ont été sauvés par un Italien que nous pouvons même appeler Piémontais, puisqu'il a été page, officier de la garde et gentilhomme de bouche à la cour de Turin; il porte d'ailleurs l'ordre de Saint-Maurice, et n'a quitté le service du Roi qu'à l'époque de nos malheurs. Il serait trop long de faire à Votre Excellence l'histoire un peu romanesque de ce gentilhomme, le marquis Paulucci, de Modène; il est venu ici il y a cinq ou six ans, et il me donna en arrivant beaucoup de soucis à raison des peines terribles que lui causèrent quelques officiers piémontais qui sont ici. Je les avertis bien qu'ils touchaient une fusée à baguette prête à partir, mais ils n'y firent pas assez d'attention. J'ai tout calmé. La fusée partit en effet comme je l'avais prévu : rien n'égale la rapidité et l'éclat de la fortune militaire du marquis Paulucci. Colonel en arrivant, nous l'avons vu en un clin d'œil lieutenant-général, chevalier des ordres de Sainte-Anne, de Saint-Wladimir et de Saint-Georges dans les classes distinguées, gouverneur général de la Géorgie, général en chef dans cette province, enfin adjudant général de Sa Majesté Impériale et quartier-maître général de la grande armée commandée par l'Empereur. Arrivé en cette qualité à Vilna, il débuta par dire au général en chef Barclay de Tolly qu'il ne pouvait en conscience (lui général en chef) exécuter un

Digitized by Google

plan absurde et fatal, et qu'il était obligé *par l'honneur* de donner sa démission ou de changer de plan. La proposition ne fut pas goûtée par cet homme timide qui peut-être ne désapprouvait pas le plan, et qui est d'ailleurs totalement au-dessous de sa position. Le marquis n'en parla que plus haut, et il dit en particulier à l'Empereur *qu'il n'y avait qu'une alternative pour celui qui lui avait conseillé le camp de Drissa, la maison jaune* (Bedlam) *ou le gibet.* En effet, ce camp était commandé en arrière, sur la rive droite de la Duna, par des hauteurs qui permettaient d'approcher du camp à deux cents pas sans être vu. C'était une répétition d'Ulm. Paulucci se détermina de plus à dire franchement à l'Empereur qu'il s'obstinait à faire un métier qui lui était parfaitement étranger, qu'il ferait mieux de s'en aller à Moscou échauffer les esprits, etc. Quant au général Pfuhl, il le traita comme un misérable. Enfin, monsieur le comte, le prince Pierre Wolkonsky, chef de l'état-major, ayant voulu lui faire une de ses petites niches d'usage (car la jalousie nationale s'en mêlait) en lui refusant des cartes, le marquis Paulucci lui dit de la manière la plus aimable : *Je trouve plaisant que vous me refusiez des cartes : j'en ai besoin, je les veux; elles vous sont d'ailleurs fort inutiles, puisque vous ne les comprenez pas. Souvenez-vous que je suis votre supérieur. Si vous me manquez de respect, pour réponse je vous passerai mon épée au travers du corps.* On ne peut rien dire de plus doux, comme vous voyez.

Il faut rappeler ici que ce système de reculade dé-

Digitized by Google

plaît éminemment à l'armée, au point que deux régiments, même près de Vilna, refusèrent de marcher. Il ne fallut rien de moins que l'autorité, la présence et les discours même de l'Empereur pour les déterminer, et encore eut-il le plaisir ou le chagrin d'entendre : *On te trahit, on te dit des absurdités, nous ne sommes pas faits pour reculer.* (Le russe tutoie comme le latin.)

Vous sentez donc, monsieur le comte, que l'opposition violente et publique du marquis Paulucci pouvait compromettre l'autorité, du moins l'Empereur le craignit, et il ne vit pas d'autre moyen dans le moment d'apaiser les choses, que celui d'écarter le marquis. Il lui donna donc une commission imaginaire à Novogorod. Paulucci partit sans prendre congé, mais avec les honneurs de la guerre. Les généraux les plus distingués vinrent le voir et le remercier, et l'Empereur lui fit remettre un présent de 30,000 roubles, car c'est un usage en Russie de donner de l'argent, comme ailleurs des boîtes et des diamants.

Paulucci parti, l'Empereur assembla quelques généraux choisis et leur demanda ce qu'ils pensaient des idées du marquis; tous répondirent : *Il a raison, sire.* — Mais pourquoi donc ne me l'avez-vous pas dit plus tôt? — *Sire, on n'osait pas.* Alors, cependant, un de ces messieurs, encouragé, prit la parole et dit : *Sire, votre seule présence paralyse* 50,000 *hommes, car il n'en faut pas moins pour garder votre personne.* Là-dessus l'Empereur partit (Polock, 6/18 juin) et s'en alla à Moscou.

Voilà, monsieur le comte, le récit exact d'un change-

Digitized by Google

ment qui influera peut-être en bien sur le sort de l'Europe. J'expliquerai ce *peut-être*. L'Empereur a excité à Moscou un enthousiasme tel que les plus beaux moments des républiques (toujours très-courts) en présentent peu de pareils. Dans l'assemblée de la noblesse, on lui a donné *la Russie* au pied de la lettre. Les voix se confondaient : *Prenez! prenez tout;* on fondait en larmes; enfin, monsieur le comte, il n'y a rien d'égal. Le commerce lui a donné 10 millions de roubles et lui en a prêté 50 à 6 °/₀. La noblesse lui a donné le dixième homme : un seul marchand, nommé Balachoff, 2 millions; la comtesse Orloff, fille du fameux Alexis, et demoiselle encore, à peu près autant, etc. Un don distingué est celui du comte Momonoff, fils du plus aimé et du plus célèbre des favoris de Catherine II. Il a donné 800,000 roubles *en argent* (2,400,000 roubles courants) et tous ses diamants valant 300,000 roubles. Admirez, monsieur le comte, comment toutes ces richesses remontent à leur source! Pour vous le dire en passant, le père du comte Momonoff, au comble de la faveur et tendrement aimé, s'avisa de tromper solennellement l'Impératrice, qui le surprit un jour aux genoux de la jeune princesse Tsherbatoff; elle se vengea *impérialement*, car le lendemain elle les maria et les combla de faveurs. Voilà comme certains personnages peuvent faire sortir le sublime de ce qui ne l'est pas du tout, comme les roses naissent du fumier.

L'Empereur, en revenant ici, a trouvé Paulucci à Novogorod et l'a ramené dans sa capitale. Il le voit tous jours, et lui a pardonné ses grands coups de collier. Si

Digitized by Google

ce prince a des égaux sur ce point, il n'a certainement point de supérieur. Sa patience, sa philosophie, son désir de connaître la vérité, sa disposition à tout pardonner, même ce qui a pu le choquer personnellement, sont au-dessus de tout éloge. Il est moins admirable peut-être dans l'exécution ; mais la faute en est à ceux qui, à force de le tromper, l'ont rendu irrévocablement soupçonneux et irrésolu. J'ignore encore si le marquis Paulucci restera auprès du maître comme conseiller intime, ou s'il sera renvoyé à l'armée. Il n'y aurait point de question si l'Empereur, comme c'est la mode de le dire à la cour, devait retourner incessamment à l'armée ; mais j'en doute. S'il y retourne, il faut s'attendre aux plus grands malheurs, car il n'existe pas d'homme moins opposable à Napoléon. Je reviens à la guerre.

Lorsque le plan purement défensif commença à être connu, j'étais enfoncé à Polock, sans société et sans correspondance, attendant avec une grande anxiété ma femme et mes filles, qui n'ont pu sortir de chez elles. Je ne conçus d'abord qu'une crainte vague, et je n'ai vu le danger dans toute son étendue que lorsque je suis rentré dans le monde au commencement de ce mois.

Le général en chef Barclay de Tolly est un très-honnête homme, mais pas davantage, et c'est dans la grande arène un athlète ridicule opposé à Napoléon. Il s'est accusé lui-même publiquement lorsque dans un de ses manifestes il a parlé *des troupes de Sa Majesté Impériale, disséminées sur un espace de plus de* 800 *verstes.* Pourquoi donc les avait-il placées ainsi? C'est le premier pas qui, dans toutes les guerres, décèle le génie. Il sait

Digitized by Google

où il faut frapper et c'est là qu'il porte toutes ses forces, comme un boulet énorme avec lequel il écrase d'un seul coup. La médiocrité au contraire, qui ne sait où frapper, imagine de frapper partout; elle divise son boulet en menue dragée; elle le jette de tous côtés et ne blesse personne. Lorsque Joseph II imagina de faire aux Turcs, pour s'amuser, cette fameuse guerre où il se fit tant d'honneur, il en dessina le plan avec le maréchal Lascy, puis il le montra au maréchal Loudon et lui demanda son avis; le vieux guerrier, après avoir contemplé ce beau système *de cordon*, dit à son maître : *Sire, il est excellent contre la peste.* Joseph II n'alla pas moins son train et réussit comme vous savez. Nous devons craindre précisément le même sort, monsieur le comte, car c'est la crainte et le tâtonnement qui combattent la science et l'audace. Pendant que le prince Bagration parcourait un arc immense pour se réunir à la grande armée de l'Empereur dans le gouvernement de Smolensk, et pendant que cette grande armée campait le long de la Dwina, en reculant toujours devant les Français, pour atteindre le même point, Napoléon parcourait la corde de cet arc et marchait tranquillement sur Smolensk par la grande route de la poste. Les armées russes, en annonçant par leur manœuvre et par les bulletins officiels qu'elles se croyaient incapables de rien opérer avant leur réunion, donnaient encore à l'usurpateur le secret du gouvernement. C'est encore la peur qui dit, à la tête de deux armées de 100,000 hommes chacune : *Je suis coupée;* au contraire, le vrai génie militaire dit, et il a raison : *J'ai mis l'ennem*

Digitized by Google

entre deux feux. Enfin, monsieur le comte, ce plan de retraite et d'effroi, absolument contraire aux circonstances et au génie russe, a été adopté et suivi imperturbablement. Jetez les yeux sur l'espace contenu entre la Dwina et le Dnieper : c'est dans cette *Mésopotamie* que la question va se décider. Les Français occupent d'un côté Polock, Wittebsk, de l'autre, Minsk, Arsk et Mohilew. Le 11 et le 13 de ce mois (22 et 25) il y a eu déjà deux combats ; le premier, à Ostrowo sur la Dwina, à vingt-cinq mille verstes au-dessous de Wittebsc. Les Russes étaient commandés par un excellent officier, le comte Tolstoï Ostermann ; le combat a duré depuis six heures du matin jusqu'à onze heures du soir. Le bulletin dit seulement : *Le comte Ostermann a rencontré les Français, et après un combat acharné de dix-sept heures, il a conservé son poste.* Nous serons plusieurs jours encore avant de savoir *la vraie vérité.* Pour moi, je crois que les Russes ont eu le dessous, et de plus, qu'on a commis quelque faute à l'égard du comte Ostermann, qu'il n'a pas été soutenu à temps, etc. Cependant il n'a point été défait, et je ne crois pas qu'il commande plus de 8,000 hommes. L'autre combat a été décidément favorable aux Russes, comme toutes les affaires particulières qui ont eu lieu jusqu'à présent. Le combat du 13 s'est donné à Baschkowka sur le Dniéper, un peu au-dessous de Mohilew. Le major général Rasesky commandait les Russes. On s'est battu pendant neuf heures, et les Français ont fini par se jeter en désespérés sur les canons des Russes. Alors le général Rasesky a pris à ses côtés ses deux fils, l'un âgé

Digitized by Google

de seize ans, l'autre de dix-huit, et, dans cette noble attitude, un drapeau à la main, il a marché aux Français en criant : *Baïonnettes!* Les Russes se sont précipités sur l'ennemi, l'ont repoussé, rompu, poursuivi pendant sept verstes, et lui ont tué 5,000 hommes; les Russes n'en ont perdu que 600. Il peut se faire à la rigueur qu'il y ait de part et d'autre une erreur d'un ou deux, mais enfin c'est une victoire. A la faveur de ces deux combats, les deux armées se sont réunies dans les environs de Smolensk. Elles ont au centre le redoutable Platow avec ses cosaques et une foule d'autres troupes légères : c'est un corps de 50,000 hommes devant lequel rien n'a tenu jusqu'à présent. Napoléon, par ces deux combats, a voulu tâter la grande armée des Russes, et savoir de quel bois ils se chauffent. Je ne sais ce qu'il pense, mais si je ne me trompe, il doit avoir quelques soucis, car il aura vu qu'il a de terribles hommes à combattre. Tout le monde s'attend maintenant à une *bataille de Smolensko ;* ce sera, suivant les apparences, pour l'un ou l'autre parti, une bataille de Cannes, et je vous avoue que je ne puis y songer sans pâlir. Nous verrons ce que la froide médiocrité de Barclay, aidée par le vieil esprit de Benningsen et par l'impétueuse simplicité du prince Bagration, saura opérer. Malheur à l'Europe si nous perdons cette carte ! Les Français me semblent décidément inférieurs en cavalerie, mais je compte surtout sur la baïonnette russe et sur le *stopaï* (En avant!) de Souvarof.

Maintenant, monsieur le comte, rapprochons-nous de la Baltique; Napoléon, en traversant la *Mésopotamie*

Digitized by Google

pour s'avancer sur Moscou, avait laissé les deux maréchaux Oudinot et Macdonald pour effrayer la Courlande et la Livonie, prendre Mittau, Riga, etc., et marcher enfin sur Saint-Pétersbourg, car ses vues étaient grandes. Oudinot avait passé la Dwina à Wittebsk peut-être ou à Polock, et le général russe Wittgenstein qui l'observait, ayant eu avis que Macdonald traversait ce fleuve de son côté à Iakobstadt, n'a pas voulu leur permettre de se joindre sur la route de Pskov, dont la direction vous paraîtra intéressante si vous prenez la peine de l'examiner. Il s'est jeté sur Oudinot et lui a livré bataille à Kliastitzy, village à quelques verstes au-dessus de Polotzk. sur la rive droite de la Dwina. La bataille a duré trois jours (17, 18 et 19 de ce mois, ou 29, 30 et 31). Les Français ont été totalement défaits. On leur a fait 3,000 prisonniers, parmi lesquels plusieurs officiers; on leur a pris tous les caissons de poudre, tous les chariots et tous les équipages, nommément ceux des généraux et du maréchal, deux canons, etc.; enfin, monsieur le comte, c'est une fort belle affaire pour laquelle on a chanté un beau *Te Deum*, et bien propre à rassurer cette grande capitale où l'on commençait à faire ses paquets. Le général Wittgenstein dit en terminant sa relation : *Maintenant, je marcherai à Macdonald.* Quant à Oudinot, il s'est retiré sur Polock, et je ne sais où il aura joint l'armée française. Je doute beaucoup que le brave général Wittgenstein puisse joindre Macdonald qui aura probablement repassé la Dwina du moment où il aura su le malheur de son collègue. Il est arrivé une chose burlesque à propos du butin considé-

Digitized by Google

rable fait à Kliastitzy; les soldats, maîtres d'une infinité de valises qu'ils n'avaient pas le temps d'ouvrir, se sont mis à les vendre à la taille; on donnait, par exemple, 100 roubles d'une valise assez grosse, et 50 d'une autre à peu près de moitié plus petite. Parmi celles qui brillaient le moins par la masse, il s'en est trouvé une pleine de dentelles. Vous voyez, monsieur le comte, que les Français croyaient les vendre à Saint-Pétersbourg. Cette persuasion est la moitié de la victoire, et c'est un grand art que celui de l'inspirer.

La victoire du comte de Wittgenstein tranquillise la capitale qui commençait à s'effrayer extrêmement. Mais les grands coups sont dirigés sur Moscou; je ne suis point tranquille du tout de ce côté. L'affaire du comte Ostermann a été, en somme, très-malheureuse [1]. Je ne vois là aucun talent capable de balancer celui de Napoléon, qui se bat tout à la fois sur la Dwina et sur le Tage. Je n'ose pas penser aux suites d'une bataille perdue à Smolensk. Il faut avouer, d'un autre côté, que le grand homme joue une terrible carte : s'il venait à perdre lui-même cette bataille, son caractère qui ne recule jamais voudrait encore en perdre une seconde, et alors que lui arriverait-il, ayant une armée furieuse et les Cosaques sur les bras? C'est une des suppositions les plus réjouissantes qu'on puisse faire; mais nos propres fautes peut-être le tireront de là. Partout où il n'y a pas de véritable commandement, on ne peut compter sur des succès que comme on compte sur des miracles.

[1] Voyez ci-après, page 144.

Digitized by Google

Il est possible qu'à la fin on adopte une idée que j'ai eue depuis longtemps et qui devient à la mode, c'est de créer Kutusoff maréchal, pour éteindre toutes les autorités, et de lui donner Paulucci pour quartier-maître général. Ces deux personnages s'entendent fort bien, et Kutusoff est excellent, *pourvu que l'Empereur ne soit pas à l'armée;* car autrement ce n'est plus qu'un courtisan qui fait sa cour au lieu de faire la guerre, et qui perd toutes ses forces. Cette sorte de caractère est particulièrement dangereuse en Russie où l'action du prince sur les esprits est tout autre que dans les autres pays. Dans un sens, monsieur le comte, on peut dire que tous les hommes sont les mêmes; mais dans un sens tout aussi vrai, on peut dire aussi qu'ils sont tous différents. Le respect pour l'autorité, par exemple, se trouve partout, puisqu'il est nécessaire, obligatoire, fondamental, et que sans lui le monde politique ne pourrait pas tourner; mais partout il a une physionomie particulière. Ici, par exemple, il est muet; c'est son antique caractère qui n'est point encore effacé à beaucoup près. Si par impossible il prenait fantaisie à un empereur de Russie de brûler Saint-Pétersbourg, personne ne lui dirait que cette opération aurait cependant quelques inconvénients, qu'on n'a pas besoin de tant de chaleur même dans un pays froid, qu'elle pourrait faire éclater les vitres, effrayer les dames, noircir les tapisseries, etc.; pas le mot de tout cela; tout au plus on pourrait tuer le souverain (ce qui n'est point contraire au respect, comme tout le monde sait); mais il ne faudrait pas parler. Jugez, monsieur le comte, de l'effet merveilleux qu'un tel carac-

Digitized by Google

tère produit à la guerre. Vous venez de voir l'empire exposé au dernier danger (dont il n'est pas à beaucoup près délivré), sans que, pendant près de deux mois, un seul officier russe ait osé dire à son maître : *Vous périssez.* Ils l'auraient laissé courir à Drissa, si un Italien n'était pas venu de Modène pour l'en empêcher. Votre Excellence aura ouï dire comme tout le monde que le brave Kutusoff avait perdu la bataille d'Austerlitz : pas plus que vous et moi, monsieur le comte; il ne la *perdit* point, il la *laissa perdre.* L'Empereur se décida à la donner contre toutes les règles de l'art, suivant le général. Celui-ci alla donc, au cœur de la nuit qui précéda, trouver le grand maréchal de la cour, comte Tolstoï, et lui dit : « Monsieur le comte, vous qui avez l'oreille de l'Empereur, empêchez-le, de grâce, de donner la bataille, *car certainement nous la perdrons.* » Le grand maréchal l'envoya à peu près promener. « Je me mêle, » lui dit-il, « du riz et des poulardes, mêlez-vous de la guerre. » Mais l'un et l'autre se gardèrent bien d'ouvrir les yeux à l'Empereur. Ils étaient trop *bons sujets* pour cela. Ils ne dirent mot et tout alla à merveille, comme Votre Excellence sait. Le 26 juillet (6 août), jour du *Te Deum* pour la victoire de Kliastitzy, tous les hommes à la cour ont été pour le marquis Paulucci. Les plus grands personnages l'ont environné, fêté, complimenté comme le sauveur de la Russie; il n'y a eu qu'une voix. Après la cérémonie, je l'ai pris dans ma voiture pour le mener à la campagne chez un ami commun; je n'ai cessé de lui prêcher la modération pendant toute la route, pour lui faire comprendre qu'à présent qu'il a

Digitized by Google

vaincu, il lui convient d'être *bon enfant*, etc. Il convient de tout, mais personne ne change de caractère. Qui sait d'ailleurs s'il n'est pas précisément ce qu'il faut être dans cette occasion? Quelques personnes lui reprochaient d'avoir quitté l'armée et son emploi avec tant de solennité, d'avoir dit et écrit même : *Vous lirez dans les gazettes que je suis malade, mais je me porte bien; je quitte mon emploi parce que je ne puis, en conscience ni en honneur, faire exécuter un plan de campagne mortel pour la Russie et pour son maître.* Mais il se défend fort bien sur cet article; il dit qu'il fallait être absolument, dans ce cas, écrasant ou écrasé; qu'il avait trop de monde contre lui; que s'il était resté, la jalousie nationale aurait rejeté sur lui toutes les fautes; qu'on l'aurait fait passer pour un sot et même pour un traître. Il n'y a rien à répondre à cela.

J'amuserais beaucoup Votre Excellence avec ses réponses. Le duc d'Oldembourg, beau-frère de l'Empereur, qui était ici un écolier allemand passablement gauche avant d'être une Altesse Royale, voulut le contrarier au camp sur je ne sais quel point de tactique. Paulucci lui répondit : « Monseigneur, vous êtes général en chef, mais sans exercice; moi, je suis en exercice, mais sans talent; nous ne pouvons guère parler art militaire ensemble. » — Le grand-duc lui envoya, peu de temps avant son départ, un officier pour lui dire que Son Altesse Impériale serait charmée de faire connaissance avec lui; qu'elle le priait donc de venir, *à moins qu'il ne préférât lui donner une heure.* Votre Excellence voit ici les idées soldatesques et le syllo-

Digitized by Google

gisme germanique apporté de Berlin : *Je suis le premier prince du sang, mais je suis officier ; tout officier doit aller chez le quartier-maître général, donc*, etc. Paulucci répondit divinement à l'officier : *Allez dire à Son Altesse Impériale qu'elle se .... de moi, que je suis fait pour aller chez elle.* Tout se passa à merveille. Si Votre Excellence connaissait le terrain, elle saurait qu'il était impossible de répondre mieux.

Quoique j'aie eu avec M. le marquis Paulucci de fortes prises, même des prises de famille, cependant nous sommes sur le pied invariable de l'amitié, et voici pourquoi. Il avait déplu à Sa Majesté Impériale ; il était envoyé en Géorgie comme un homme disgracié ; de ce moment, tout le monde lui tourne le dos, suivant les nobles usages reçus seulement en Europe, en Asie, en Afrique et en Amérique. La chose fut portée au point que sa femme étant fort malade à cette époque, personne n'envoya une fois demander de ses nouvelles. J'avais pitié de cette pauvre dame, infiniment respectable sous tous les rapports, si malheureuse et si délaissée ; j'allais la voir assez souvent et je la consolais de mon mieux. Paulucci, après une courte éclipse, est revenu couvert de gloire ; il a cassé le cou à ceux qui avaient voulu le lui casser, et il a pris le vol que vous voyez. Je dois lui rendre justice : jamais il n'a oublié mon procédé à l'égard de sa femme. Je suis demeuré en possession du privilége de lui dire ses vérités en riant ; je le vois beaucoup, mais pas plus qu'auparavant, et c'est en quoi je diffère des autres.

J'ai cru devoir faire connaître en détail un person-

Digitized by Google

nage qui nous appartient en quelque manière, et qui joue un rôle si marquant à une époque qui sera à jamais célèbre en bien et en mal. Vous recevrez par ce courrier une très-longue dépêche pour Sa Majesté, qui contient déjà d'amples détails. Je l'ai fermée il y a quelques jours, de peur d'être surpris par le courrier, mais je me suis réservé d'ajouter dans une autre dépêche à Votre Excellence tout ce qui se présenterait à moi jusqu'au moment du départ. Cette lettre appartient donc à Sa Majesté, et je vous prie, monsieur le comte, d'en faire usage auprès d'elle, ou en original ou en extrait, comme vous jugerez convenable. Cette occasion n'est pas une de celles où il soit permis d'épargner le papier. Le cœur me bat au point de m'ôter la respiration : l'on joue une partie de bossette : à droite, à gauche, *roi* ou *valet ;* le monde regarde, et il s'agit du monde. Il y a de quoi étouffer. Je souffre comme Européen, je souffre comme sujet dévoué de Sa Majesté, je souffre comme père de famille, je souffre comme bon et reconnaissant serviteur de l'empereur de Russie, qui est, après mon propre maître, ce que je dois avoir de plus cher au monde. L'honneur que le Roi m'a fait de me placer sur ce grand théâtre et de m'y confier ses intérêts, honneur que j'apprécie autant que je le dois, serait cependant devenu par les circonstances un poids sous lequel j'aurais succombé sans l'inappréciable protection qui a rendu ce séjour si agréable pour moi. Que ne lui doit pas toute ma famille? Souvent je me suis demandé comment j'avais pu mériter tant de bontés ; je ne sais pas répondre, mais je sais bien les reconnaître. Per-

Digitized by Google

sonne donc, monsieur le comte, ne fait des vœux plus ardents pour l'empereur de Russie, et personne ne tremble plus mortellement dans la crainte d'un malheur. Il s'est trompé sur des points importants, mais qui donc ne s'est point trompé? D'ailleurs, quelles foudres a-t-il donc lancées sur le marquis de Paulucci, qui a eu le courage de lui dire en face les vérités les plus hardies? L'Empereur lui a dit : *Je vous pardonne de m'avoir exposé à une sédition; je vois à présent combien j'ai été trompé. Si je n'étais pas empereur, je voudrais être votre ami.* Que diront à cela les muets qui le laissaient marcher à Drissa sans oser lui parler? Un tel *tyran* mérite bien qu'on l'aime un peu pour lui-même.

Dernières nouvelles, du vendredi 26 juillet/7 août.

Nous avons tous les détails des affaires du 11 et du 12 (23 et 24) juin. Ce sont, en quelque façon, des sacrifices faits au salut public; le général en chef a fait attaquer les Français des deux côtés pour les étonner et les contenir, tandis que les deux grandes armées se rejoignaient à Smolensk; les attaques ont été faites avec des forces très-inégales, mais cependant avec une intrépidité, une obstination et un succès presque inespérés. Le comte Ostermann n'avait pas 10,000 hommes; les Français en avaient 40,000 au moins. La cavalerie était commandée par Murat (le roi de Naples), qui passe pour un grand officier dans ce genre, et l'infanterie par Jérôme, dont l'aide de camp a été pris. Ce

Digitized by Google

dernier a dit : *Si vous aviez pris le surtout bleu qui était à côté de moi, vous auriez pris le vice-roi d'Italie.* Les Russes ont attaqué à la baïonnette et mis en pièces la cavalerie hollandaise ; on dit que c'est un fait d'armes des plus curieux : l'on voyait d'une hauteur les Russes arracher les cavaliers de leurs selles et les renverser. Le carnage a été terrible de part et d'autre, mais beaucoup plus du côté des Français. On accuse le comte Ostermann d'avoir un peu trop sacrifié d'hommes ; il a repoussé l'ennemi pendant plusieurs verstes et ne s'est retiré que lorsqu'il a été rappelé par le général.

A la gauche, la batterie dont j'ai eu l'honneur de vous parler était de vingt canons ; comme elle faisait un dégât affreux parmi les Français, ils ont fait une attaque désespérée sur la batterie et s'en sont emparés. C'est alors que Rasesky a pris ses deux fils à ses côtés, et que, tenant un drapeau à la main, il a marché aux Français en invoquant Dieu à haute voix. Les Russes ont repris la batterie, etc.

Pendant ces opérations les deux armées se rejoignaient enfin, et je puis vous assurer, monsieur le comte, que Barclay de Tolly, Bagration et Platow ont dîné ensemble à Smolensk, dimanche dernier, 21 juillet (2 août) ; le premier est à la droite, le second à la gauche ; au centre, comme une espèce de réserve, se trouve toute la garde, et Platow, avec toutes les troupes légères, est en avant. Il n'y a pas, dans cette armée, moins de 180,000 hommes effectifs. Nous allons voir de terribles scènes.

Enfin le 16 (28) de ce mois le général Tormasoff a

Digitized by Google

rencontré et attaqué près de Kobrin (gouvernement de Grodno, à quarante-sept verstes de la frontière par Brezesc-Litowsky) une division du contingent saxon, forte de 4,000 hommes, et tout a été pris ou tué, depuis le tambour jusqu'au général Clingel, qui passera l'été en Russie. Mon frère était là, mais je n'en ai eu aucune nouvelle.

Le prince de Schwarzenberg, avec ses Autrichiens, est à Minsk; jusqu'à présent ils ont agi tout à fait *gentlemenlike*, mais tout dépend du succès. Si nous sommes battus, ils nous donneront le dernier coup; si nous sommes vainqueurs, il arrivera une autre chose. Personne n'a le droit de s'étonner ou de se fâcher de cela; c'est la règle.

On dit que dans l'affaire du 16 les Saxons se sont fort bien défendus, qu'ils ont perdu le quart de leur monde, et je le crois : cependant, serait-il extrêmement absurde de croire ou de soupçonner que ces respectables et infortunés princes, obligés d'envoyer leurs sujets à la boucherie par les ordres de ce funeste despote, aient pu dire à l'oreille de quelques officiers de confiance : *écoutez, si vous trouvez l'occasion naturelle*, etc. Il me semble, monsieur le comte, qu'on a vu dans le monde des choses bien plus extraordinaires.

L'Empereur a donné sur-le-champ au comte de Wittgenstein la croix de Saint-George au cou (2me classe) et 12,000 roubles de pension reversible à sa femme, qui a reçu de son côté le cordon de Sainte-Catherine de la 2me classe. La paix avec les Turcs est signée, ratifiée, mais non publiée. Les articles connus sont

Digitized by Google

très-honorables pour la Russie. Napoléon, en parlant de cette paix au général Balachoff, lui dit : *Elle n'est pas possible* (de la manière dont elle est faite) ; *au reste, je méprise les Turcs comme les Suédois.*

Je dois vous faire observer en finissant, monsieur le comte, que cette grande expédition de Napoléon ne présente aucune idée, aucune conception militaire qui lui soit propre. Plusieurs tacticiens, Lloyd entre autres, qui est Anglais et a beaucoup de réputation, ont dit expressément que la Russie ne peut être attaquée avantageusement que de ce côté, qu'il faut marcher droit sur Moscou par Minsk et Smolensk ; ceux qui ont examiné en particulier l'histoire de Pierre Ier et de Charles XII ont tous reproché à ce dernier de n'avoir pas suivi cette route au lieu de tourner sur l'Ukraine, où il alla se perdre à Pultawa. Je vous répète, monsieur le comte, que Napoléon a marché à Smolensk comme vous marchez dans votre chambre, en mettant un pied devant l'autre, et sans avoir trouvé le moindre empêchement. L'armée ne participe nullement des terreurs du citadin ; elle est pleine de bonne volonté et même de joie.

Il faut prendre congé, monsieur le comte, et de Sa Majesté et de Votre Excellence ; on ferme les paquets, il faut fermer le mien.

Je suis avec respect, etc.

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, 5/17 août 1812.

Monsieur le comte,

Depuis ma lettre du 8 août N. S., il ne s'est rien passé de décisif ; néanmoins le vent est pour nous. Il est impossible de savoir précisément où est Napoléon ; mais je ne crois pas que nous puissions nous tromper beaucoup en le supposant à Borisoff ou dans les environs (gouvernement de Minsk sur la Bérésina). Je le crois furieux de la jonction des armées. Votre Excellence, en examinant la carte, ne comprendra pas comment Davoust, marchant sur une ligne droite sans être troublé, n'a pas occupé le poste important et presque décisif de Smolensk avant les Russes qui parcouraient de part et d'autre une ligne courbe : c'est cependant ce qui est arrivé. C'est une misère, monsieur le comte, d'avoir à écrire ici des nouvelles militaires, à cause du caractère général du gouvernement qui le porte constamment à tout cacher. Depuis le commencement des hostilités, jamais il ne lui est arrivé une seule fois de nommer soit Napoléon, soit l'endroit où il se trouve. Les meilleurs militaires croyaient la réunion impossible ; il me paraît que l'honneur principal en est dû au général Platow (l'hetman des Cosaques), qui a rendu des services signalés dans cette guerre. Il s'est jeté devant Smolensk, entre les deux armées russes qui arrivaient ; ce mouvement a donné de l'inquiétude à Davoust, qui a pris des positions et a perdu du temps. Les généraux Ostermann et Rasesky ont livré les combats que j'ai eu

Digitized by Google

l'honneur de faire connaître à Votre Excellence. Les Russes sont animés à l'excès. Robustes, infatigables, hommes et chevaux ont supporté des fatigues inouïes. Mon fils m'écrit de Smolensk, le 20 juillet (1er août) : « Nous avons été de Polock à Wittebsk à marches for-
» cées : à Wittebsk on s'est battu trois jours de suite,
» et nous avons été presque continuellement à cheval ;
» de Wittebsk à Smolensk nous sommes venus dans
» une seule marche, c'est-à-dire que nous avons mar-
» ché deux jours et une nuit en ne nous arrêtant que
» pour nourrir nos chevaux. Il m'est arrivé le 14 ce
» qui ne m'était pas encore arrivé depuis que je sers :
» c'est de marcher vingt-quatre heures juste, à che-
» val, sans boire, ni manger, ni dormir. » Vous voyez, monsieur le comte, comme on y va. Le lendemain, le même jeune homme m'écrivait : « Quels hommes !
» quels chevaux ! quel courage ! Je commence à croire
» le grand miracle possible. Je ne serais point étonné
» *si tout ceci finissait par une opération à la Charles-*
» *Martel.* » Ce fragment vous représente l'opinion générale. Il n'y a pas à l'armée l'ombre de la crainte, ni même de la défiance ; tous ne demandent que le combat et personne ne doute du succès. Les Français manquent de tout, et leur cavalerie surtout est pitoyable. Il paraît certain que Napoléon a reculé et que les nôtres l'ont suivi ; mais jusqu'où? c'est ce que je n'ai pu éclaircir précisément. Votre Excellence entend de reste que l'homme, consommé dans le métier, tâche d'amener les Russes dans quelque endroit qui lui convient : mais j'espère qu'ils seront, comme on disait en

Digitized by Google

Piémont, *tout autres que fous*, et qu'ils se garderont bien de perdre leurs avantages. Les gentilshommes français qui se trouvaient au siége de la Rochelle, en 1625, écrivaient à leurs amis : *Nous sommes si fous que nous prendrons la Rochelle*, phrase qui est demeurée proverbiale dans la langue française ; il me semble qu'on pourrait bien écrire aujourd'hui quelque chose de pareil de l'armée russe. Le succès même ne pourra justifier les fautes qu'on a faites, car celui qui jouerait sa fortune au jeu de l'hombre avec spadille sec n'aurait pas moins joué follement, quand même il prendrait huit matadors au talon, et cependant il ferait la vole ; c'est ce qui pourrait fort bien arriver au jeu de cinq cent mille *hombres* qu'on joue dans ce moment. Napoléon a fait une proclamation à ses soldats, dans laquelle il leur dit : *Soldats ! la campagne est finie ! j'ai conquis la Pologne*, etc. Ceci est charmant et donne les meilleures espérances. En attendant, Tormasoff fait son chemin, et l'amiral Tchitchagoff, devenu général en chef, accourt avec sa tête de feu et l'armée de Moldavie, et sûrement il fera parler de lui s'il en trouve l'occasion. L'Empereur est tout à fait *high-spirited*. On sait qu'il est sur le point de partir pour s'aboucher à Revel avec le prince-régent de Suède ; il faut voir maintenant sur quel point se fera le fameux débarquement. Si le *Prince Royal* a l'ambition d'aller se prendre aux cheveux avec Victor, qui est à Stralsund, tout pourrait bien s'en aller en fumée. Je sais qu'il est conduit par l'idée d'avoir un grand parti en Allemagne, mais ces sortes de projets sont fort chanceux. Si au

Digitized by Google

contraire il débarque à Memel ou à Libau, il ne s'agit plus d'un soulèvement en Allemagne, mais, en marchant droit sur la grande scène, il peut en un clin d'œil amener le dénoûment. Je ne décide rien, monsieur le comte ; il y a des raisons pour et contre. Nous saurons bientôt à quoi nous en tenir.

Le comte de Wittgenstein soutient sa réputation. Oudinot ayant repassé la Dwina avec des renforts considérables de Bavarois, de Wurtembergeois, etc., le général russe l'a de nouveau atteint et battu le 30 du mois dernier (11 de ce mois) ; il ne lui a fait que 300 prisonniers à peu près, mais il a pris beaucoup d'équipages et tué beaucoup de monde. Un régiment français de cuirassiers, entre autres, a été complétement écrasé par l'artillerie russe. Je tremble pour cette pauvre ville de Polock, si elle est abandonnée par les Français ensuite de ce combat, comme il y a beaucoup d'apparence. Quoi qu'il en soit, voilà les meilleures troupes et le meilleur général français battus coup sur coup par le comte de Wittgenstein, auquel la capitale doit incontestablement un buste avec l'inscription *Genio salvatori ;* car il n'y a pas le moindre doute, monsieur le comte, que sans les opérations de ce général, les Français seraient à Saint-Pétersbourg au moment où j'ai l'honneur de vous écrire. Toutes les richesses du palais ne sont pas moins emballées, et tout n'est pas moins prêt pour le transport de la cour à Casan ; mais Wittgenstein est renforcé ; l'embouchure de la Dwina se couvre de chaloupes canonnières anglaises et russes, un camp se forme à Narva, Kutusoff est chargé de toute cette partie ; — Ou-

Digitized by Google

dinot a été battu deux fois, et les Russes s'accoutument à mépriser les armes françaises. Il me paraît que le danger a tout à fait disparu. Je ne blâme cependant aucune mesure de précaution, et c'est déjà assez d'honneur pour Bonaparte d'avoir forcé l'empereur de Russie à faire ses paquets.

Il est cependant sûr, monsieur le comte, que jamais Napoléon ne s'est trouvé en si mauvaise posture. Je crains son *diable gardien* qui l'a constamment tiré des plus mauvais pas; mais si ce diable dort, ou s'il est congédié, nous avons de grandes espérances. Jamais l'esprit public ne s'est montré d'une manière plus admirable. Tous les hommes et tout l'argent tombent dans les mains de l'Empereur; ce ne sont pas des mots et des simagrées : rien n'est plus réel; à son passage à Smolensk, on lui a présenté 20,000 hommes habillés, armés et prêts à partir; cela s'appelle un présent. Enfin, monsieur le comte, Napoléon a été trompé sur tous les points. Il a cru faire peur à l'Empereur qu'il a trop étudié à Tilsit et à Erfurt, et le faire reculer sans coup férir, — il s'est trompé; il a cru, en traversant le Niémen pendant les négociations, couper quelques corps et s'emparer de quelques magasins, — il s'est trompé; il a cru terminer la guerre par une bataille, — il s'est trompé; il a cru empêcher la jonction des deux armées, — il s'est trompé; il a cru soulever le peuple par ses manifestes, — il ne l'a soulevé que contre lui; il a cru que la paix avec les Turcs, faite surtout comme elle l'a été, était impossible, — il s'est trompé. Mais sur aucun article il ne s'est trompé autant que sur le caractère et

Digitized by Google

les dispositions de la nation. C'est ici surtout, monsieur le comte, qu'il faut venir pour apprendre à ne pas se presser de juger les peuples. Tous les livres sont pleins du despotisme et de l'esclavage russes : je puis vous assurer cependant que nulle part l'homme n'est plus libre et ne fait plus ce qu'il veut; les extrêmes se touchent de manière que le gouvernement arbitraire amène plusieurs formes républicaines. Tout cela se combine d'une manière que l'on ne comprend bien que lorsqu'on l'a vue. La théorie des grades produit une aristocratie qui tempère celle de la naissance et désarme l'orgueil des nouvelles races, qui a renversé les États parmi nous. L'homme nouveau qui peut parvenir à tout en vivant et en obtenant des grades n'a aucun intérêt à troubler l'État. L'esclavage a beaucoup de compensations et n'exclut point l'enthousiasme national. Bonaparte a cru avoir affaire à des bourgeois de France ou d'Italie, tels que nous en avons connu ; il s'est trompé au delà de toute expression. Je ne veux point vous faire un livre, monsieur le comte, mais je vous assure qu'il n'y a vu goutte et que tout le monde est contre lui. Le véritable ennemi de la Russie, c'est le gouvernement, c'est l'Empereur lui-même, qui s'est laissé séduire par les idées modernes et surtout par la philosophie allemande, qui est le poison de la Russie. Il fallait l'admirer sans doute lorsqu'il consentait à se dépouiller d'une partie de son autorité pour donner plus de liberté à ses peuples; mais ses idées constitutionnelles ne le conduisaient pas moins à sa perte, et j'espère enfin qu'on a fait parvenir assez de lumières jusqu'à lui pour qu'il ne tente

Digitized by Google

plus rien dans ce genre, surtout depuis l'aventure de Speransky, contée dans les papiers anglais d'une manière qui m'a fait pâmer de rire.

Le marquis Paulucci, dont j'ai beaucoup parlé à Votre Excellence, n'est point encore employé ; je crois qu'il a sauvé l'État en déterminant l'Empereur à quitter l'armée, mais, après un si grand éclat, je doute qu'il soit employé de sitôt ; il garde ici une très-bonne contenance. J'admire encore ici l'Empereur, qui a eu la force de sacrifier ses plus chères inclinations au service de l'État ; mais je doute que l'orgueil national eût consenti sans peine à donner au marquis Paulucci l'honneur du conseil et celui de l'exécution. Lui, au contraire, aurait bien voulu s'illustrer à la fois *col senno e con la mano ;* mais je crois qu'on ne le veut pas, et il faudra bien qu'il en passe par là.

Les 30,000 auxiliaires autrichiens étant de fort mauvaise humeur de venir se battre ici pour les Français, et cette mauvaise humeur ressemblant même, dit-on, à une sédition, le prince de Schwarzenberg, qui les commande, a jugé à propos de leur adresser une proclamation où il leur dit : *qu'ils viennent combattre non point pour les Français, mais de leur propre chef et contre la Russie.* Cette pièce, arrivée à Prague, a, dit-on, fort déplu à la cour. Des personnes venant de Vienne, et qui ont bien étudié ce terrain, assurent que le prince de Schwarzenberg a été totalement séduit à Paris, et qu'il exprime ses sentiments réels, quoiqu'il ait été comblé ici, étant ennemi de toutes les bontés qui auraient pu environner un ami. A cela je ne sais que dire : sur ces

Digitized by Google

mesures nécessairement soumises à une politique profonde, il faut retenir son jugement; ce que je sais très-sûrement, c'est que la proclamation, si elle n'est point convenue entre les intéressés, est tout à fait étrangère à la cour de Vienne, dont le sort est d'être menée par un ministère qui ne lui ressemble nullement.

Je me crois sûr que M. le comte de Metternich a surtout été déterminé dans toutes ses mesures par cette idée principale, *que la paix entre la Turquie et la Russie était impossible;* il s'est trompé comme le grand personnage qui a dit lui-même à Vilna au général Balachoff: *La paix est impossible, en supposant la cession jusqu'au Pruth. — Au reste,* ajouta-t-il, *je méprise beaucoup les Turcs ainsi que les Suédois.* Il a ses raisons.

M. le comte de Saint-Julien a été comblé ici jusqu'à la fin de toutes sortes de distinctions et d'attentions; le secrétaire de légation, le chevalier de Berk, a demeuré après lui tant qu'il a voulu; je ne sais même s'il est parti; enfin, le baron de Maréchal, jeune officier flamand au service de l'Autriche, et attaché à la légation, est demeuré dans cette ville; vous sentez bien, monsieur le comte, qu'il est nécessairement agréé et que ce symptôme n'est pas hostile. Jamais je ne douterai de l'intention des princes autrichiens; jamais on ne me fera croire qu'ils puissent être alliés sincères dans cette occasion; si donc le prince de Schwarzenberg a *détonné*, c'est son affaire.

N'ayant point de secrétaire, point de secours d'aucune espèce, pas même des gazettes étrangères, ni le

Digitized by Google

temps de faire des brouillards, parce que je ne dispose nullement des occasions, je rassemble avec peine et scrupule mes matériaux, et mes lettres sont des espèces d'*effusions* qui excluent la correction. Un homme d'esprit disait : *je n'ai pas le temps de les faire plus courtes*, je puis ajouter : *je n'ai pas le temps de les faire meilleures*. Ne pouvant me répéter, je prie Votre Excellence de vouloir bien faire de celle-ci, comme de la précédente, l'usage qu'elle trouvera convenable auprès de la cour. Charmé d'avoir au moins des choses agréables à lui mander, ce qui ne m'est pas arrivé, je crois, depuis que je suis ici, je renouvelle à Votre Excellence l'assurance de la considération particulière, etc.

P. S. Une nouvelle lettre de mon fils, écrite de Smolensk le 24 juillet, ne me parle d'aucun mouvement.

Pétersbourg, 2/14 septembre 1812.

Monsieur le comte,

Je continue à donner des nouvelles à Votre Excellence, car celles que j'adresserais cachetées à Cagliari vous seraient inutiles à Londres, et il dépendra toujours de vous, monsieur le comte, d'en faire l'usage que vous jugerez convenable, en tout ou en partie. Dans ma dernière dépêche, j'ai laissé

Digitized by Google

l'armée russe à Smolensk ; personne ne croyait qu'elle dût abandonner ce poste ; on se trompait fort. Le 14 août, un corps de 4,000 hommes d'infanterie russe, posté à Krasnoï, fut envoloppé par 25,000 Français. Votre Excellence trouvera Krasnoï à quelque 50 verstes sud-ouest de Smolensk. Quatre escadrons, qui flanquaient cette infanterie, furent hachés jusqu'au dernier homme ; mais les 4,000 hommes d'infanterie, commandés par le brave général Neverofskoï, se firent jour à la baïonnette et se retirèrent à Smolensk, qui n'a qu'une simple muraille antique. Alors commença une attaque terrible qui dura trois jours et dans laquelle les Français, à ce qu'on assure, n'ont pas perdu moins de 20,000 hommes. L'ordre du jour de la part de Bonaparte était : *on prendra cette bicoque ou toute l'armée y périra.* Le 6, le général Barclay de Tolly se croyant tourné par Elnia, ordonna l'évacuation de Smolensk. Le général Doctoroff, qui commandait dans la ville, fit répondre que rien ne pressait et qu'il répondait de la place pour dix jours. Barclay répliqua par une lettre tranchante où il était même question de la *rigueur des ordonnances.* Doctoroff obéit, comme de raison, mais avant de partir, il se rendit à la cathédrale, en fit enlever une image de la sainte Vierge, fameuse dans ce pays, et même il fit chanter un *Te Deum* en action de grâces de ce qu'il avait pu la soustraire à l'impie rapacité de l'ennemi. Vous saurez, monsieur le comte, que le culte des images est une grande affaire dans l'Église grecque ; il a même une certaine couleur idolâtrique

Digitized by Google

qui peut choquer un œil catholique ; l'enlèvement de l'image a donc extrêmement réussi. On eut, de plus, le temps d'enlever tout ce qui existait de précieux dans la ville, et tout le monde sortit. Les Français avaient brûlé les faubourgs ; les Russes en partant brûlèrent la ville. Ainsi, monsieur le comte, il ne reste plus que le *cadavre* de Smolensk, comme dit Cicéron. Cet événement a fait un tort infini à M. Barclay de Tolly, d'autant plus que Smolensk n'est pas seulement une ville (sous ce rapport ce n'est rien), c'est de plus un plateau élevé et une bonne situation militaire. En effet, Smolensk pris, l'armée russe se vit obligée de sauter Dorogoboug, et l'on n'eut plus d'autre occupation à Saint-Pétersbourg que celle de compter les verstes de Smolensk à Moscou par la grande route.

Pendant que ces choses se passaient, les yeux, dans la capitale, se tournaient sur le général Kutusoff que l'opinion appelait au commandement général. Kutusoff est un homme de soixante-dix ans au moins, gros et pesant, plein d'esprit d'ailleurs, et fin à l'excès ; il est homme de cour même : très-bonne chose à sa place, mais qui lui a nui quelquefois, à celle qu'il occupe. Il est défiguré par une blessure épouvantable : une balle lui perça jadis la tête obliquement et sortit par la cavité de l'œil ; le globe est déplacé, et l'autre œil même a beaucoup souffert par la relation connue des deux organes ; il voit peu, il se tient difficilement à cheval, il ne peut veiller, etc. Malgré cet affaiblissement physique, il n'était pas moins extrêmement attaché à une Moldave qui a beaucoup fait parler pendant la guerre de Tur-

Digitized by Google

quie; on disait que cette personne était aux gages de la Porte, mais j'ai toujours regardé ce soupçon comme un rêve de la malice humaine, car il a fort bien fait son devoir dans cette négociation, qui a tourné même bien mieux qu'on ne l'espérait. Ce qu'il y a de sûr cependant, c'est que l'Empereur, par cette raison ou par d'autres, ne le goûtait pas extrêmement; il peut se faire que la complaisance trop habile du général lui ait déplu, car l'Empereur est fait ainsi. Je crois savoir qu'en s'exprimant sur le compte d'un ministre, il dit avec une grimace de dédain : *cet homme ne m'a jamais contredit.* Ce trait est caractéristique. Quoi qu'il en soit, l'Empereur était peu porté pour Kutusoff, et comme il sentait cependant l'opinion qui l'appelait au commandement, il le créa tout à coup *prince de l'Empire;* personne ne balança sur cette grâce et chacun dit de concert : « c'est pour ne pas le faire maréchal ; » mais l'opinion, allant son train, parvint bientôt à ce point auquel l'Empereur ne résiste guère ; une autre belle cause s'est jointe, dit-on, à la première, et le public lui en a su gré. Sa Majesté Impériale décerna donc le commandement général au prince Kutusoff, à la satisfaction universelle ; car il faut avouer que, malgré ses désavantages physiques, on ne voit rien de mieux. Huit jours auparavant, j'avais entendu dire : *Que voulez-vous faire d'un général aveugle?* Après le choix, je fis l'objection de la vue au même personnage, qui me répondit : *Ah! mon Dieu! il y voit assez.*

L'ukase qui décerne le commandement au prince Kutusof est du 20 août. Les premières lignes bles-

Digitized by Google

saient assez sensiblement le général Barclay, ce qui surprit beaucoup; mais il paraît que l'Empereur, instruit alors de l'affaire de Smolensk, aurait voulu témoigner son déplaisir en disant *que son armée n'avait pas agi avec toute l'activité possible et qu'il ne voulait point examiner les causes de cette lenteur.*

Dès que le prince fut nommé, un de ses amis l'avertit de ne pas faire la petite bouche, de demander du pouvoir et de s'en servir. « Laissez-moi faire, » dit-il; et en effet il a tout obtenu, et dans ce moment, on peut le regarder comme l'empereur de l'armée russe. On m'assure (mais je ne l'assure point) que Sa Majesté l'Empereur en lui disant : *Le souverain et la patrie vous décernent cet honneur,* rougit comme une demoiselle à qui on lirait *Joconde.* Ce que je crois pouvoir assurer, c'est que le cœur n'était pas de la partie et qu'il s'est fait une grande violence. Dans la nuit du 20 au 21 août, le prince partit pour la grande armée, où il n'arriva que le 29 au matin, à cause de la nécessité où il se trouve de dormir chaque nuit. En route, il rencontra le grand-duc Constantin qui revenait lui-même de l'armée et avec lequel il eut une longue conversation. Il passe pour certain que le grand-duc lui ayant dit qu'il comptait pousser jusqu'à Abo, où son auguste frère se trouvait alors, le prince Kutusof lui répondit : *Monseigneur, je vous conseille, comme chef de l'armée, de ne point aller à Abo.* » Cela paraîtra peut-être étrange à Votre Excellence; cependant rien n'est plus possible, et vous le comprendrez parfaitement, monsieur le comte, si je vous dis que, pendant toute la campagne, l'Empe-

Digitized by Google

reur, jusqu'au jour de son départ, a constamment fait placer le général Barclay à sa droite, donnant toujours à table la gauche au grand-duc son frère, *attendu que celui-ci n'était que simple général, tandis que l'autre est général en chef.* C'est une suite des principes germaniques, ou, pour mieux dire, prussiens, portés à l'excès, qui ont interposé un uniforme entre la majesté des princes et l'œil des peuples, et produit ainsi une éclipse qu'il faut bien faire finir, car, si l'on n'y met ordre, les peuples ne verront plus dans un roi qu'un grand officier. Il faut sans doute que l'état militaire soit le premier ordre de l'État, mais il ne faut pas qu'il s'avance pour ainsi dire sur le caractère royal; le prince du sang, en sa qualité seule de prince du sang, doit dépasser de la tête toute dignité concédée; du moins cela me paraît clair. Je reviens. Le grand-duc arriva dans la capitale la nuit du 25 au 26; à huit heures du matin, il alla voir son auguste mère, puis il se renferma chez lui et ne voulut voir personne de tout le jour; mais bientôt il parla tout haut et ne se gêna nullement. Il dit de tout côté qu'il n'y avait pas moyen de demeurer à l'armée pour y voir ce qu'on y voyait; que tout allait on ne peut pas plus mal, et qu'il fallait absolument se résoudre à la paix. Ces discours ont fait la sensation la plus désagréable. Depuis quelques jours il est dans sa terre de Strelna, à 25 verstes de la capitale, et l'on n'entend plus parler de lui. Je ne finirais pas si je racontais à Votre Excellence tout ce que l'on a dit sur ce retour de l'armée. Il faut savoir d'abord que ce prince avait changé tout à coup de caractère à l'armée, au point de sur-

Digitized by Google

prendre tout le monde. Toutes les lettres ne parlaient que de cette métamorphose ; il n'était question que de la politesse, de l'aménité, de la prévenance du grand-duc; il était devenu ce qu'on appelle aimable; or je puis vous assurer, monsieur le comte, sans aucun détail, qu'il serait difficile de revenir de plus loin. Là-dessus, il m'a été dit à la cour qu'il avait été rappelé *comme trop poli;* je ne sais qu'en dire. D'autres m'assurent que le prince Kutusoff, en acceptant le commandement, a mis pour condition *que Sa Majesté Impériale ne retournerait point à l'armée et que le grand-duc son frère en partirait,* disant pour raison, à l'égard de ce dernier, *qu'il ne pouvait* (lui Kutusoff) *le récompenser s'il faisait bien, ni le punir s'il faisait mal.* C'est fort bien dit, mais je me défie fort de tous ces discours tenus tête à tête et *versés* ensuite dans le public. Qui les répète? Est-ce le prince? Non. Est-ce le sujet? Non. Quoi qu'il en soit, le grand-duc est ici, et parle lui-même comme ne devant plus revoir l'armée.

Tous les militaires que j'ai pu consulter étaient d'avis que la première chose que ferait le prince Kutusoff en arrivant serait de reculer encore, et c'est en effet ce qui est arrivé. De Dorogoboug l'armée russe s'est portée sur Wiasma et de là sur Mojaïsk, où le quartier général était fixé à l'époque de mes dernières nouvelles (5 septembre). Votre Excellence verra que bientôt on entendra de Moscou tirer le canon. D'abord après la prise de Smolensk, le comte Rostopchin, gouverneur de Moscou, signifiait aux habitants que tous ceux qui le jugeaient à propos pouvaient partir; tout ce qui pou-

Digitized by Google

vait remuer s'en est allé. Je n'entends cependant parler que de la portion faible de la société ; car non-seulement les hommes sont demeurés, mais ils se sont engagés à ne laisser entrer Napoléon à Moscou qu'après qu'il aura passé sur leurs corps, et à brûler cette grande ville comme Smolensk, si l'on ne peut pas la défendre.

Après l'affaire de Kobrin, dont j'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Excellence, le corps principal des Saxons, commandé par le général Régnier, s'étant joint aux Autrichiens commandés par le prince de Schwarzenberg, il y a eu entre ces deux armées réunies et celle du général Tormasoff un combat assez sérieux qui a duré, depuis neuf heures du matin jusqu'à la nuit, le 12 août, près du village de Gorodeczna, que je ne trouve point sur ma carte, mais qui ne doit pas être fort éloigné de Proujany (gouvernement de Grodno). Le bulletin assez entortillé, suivant l'usage invariable du pays, donne tout l'avantage au général russe ; il a blessé ou tué 5,000 hommes à l'ennemi, tandis que sa perte ne s'élève pas au-dessus de 1,500. Ce qu'il y a de vrai dans tout cela, c'est que le général Tormasoff, coupé de la grande armée par la grande manœuvre primitive de Napoléon, n'a pu être arrêté dans sa marche (ou dans sa retraite) par l'armée réunie des Autrichiens et des Saxons, et qu'il achèvera probablement le miracle de la réunion de tous les corps russes, sans que les Français aient pu en intercepter un seul. Napoléon comptait sérieusement sur la capture du prince Bagration, et même il a disgracié et renvoyé Jérôme, son frère, qu'il avait chargé de cette

Digitized by Google

petite besogne, et qui ne s'en est pas acquitté à la satisfaction du maître. En attendant, le général Miloradowitch a mené 30,000 hommes à la grande armée; les milices de Moscou sont arrivées aussi; le prince Kutusoff, en tout comptant, a été joint par 60,000 hommes au moins; l'amiral Tchitchagoff, devenu général en chef par une de ces métamorphoses qu'on ne voit qu'en Russie, amène l'armée de Moldavie forte de 50,000 hommes superbes: il doit avoir passé Kiev; les troupes du duc de Richelieu sont à Tchernigov; tout cela marche sur Moscou avec un esprit excellent et la rage dans le cœur. Napoléon perd évidemment la tête en s'avançant ainsi qu'il le fait; il ne peut plus être sauvé, ce me semble, que par son étoile; mais quand on se fie aux étoiles, à la fin on est dupe. Il est évident qu'il a compté sur une paix brusquée. Tout en faisant sonner la trompette dans toute l'Europe, il est sûrement fort en peine, et ses espérances déçues l'ont jeté dans un état qui tient quelquefois de la fureur. Pendant l'une des attaques faites sur Smolensk, il a fait descendre de cheval et fusiller devant lui un colonel polonais qui n'avait pas avancé avec son corps. Voilà l'hiver qui s'avance, les feux sont allumés de tout côté. Les Français ne sont pas chaussés, tandis que la chaussure est la partie la plus soignée de l'habillement russe. Je ne sais en vérité comment ce furieux se tirera de là. Le général Wittgenstein, qui continue à s'illustrer sur la Dwina, et qu'on pourrait appeler le Wellington de ces contrées, mande que les Français désertent à son camp par bandes de cinquante,

Digitized by Google

et qu'ils se plaignent surtout du manque de chaussure, et cela à la fin d'août! Jugez, monsieur le comte, des mois suivants ! La raison dit que Napoléon ne se tirera pas d'ici. Cependant je suis encore inquiété par je ne sais quel instinct qui me dit que sa dernière heure n'est pas arrivée, et qu'il ne doit pas finir par des mains russes. Tout peut être vrai ; la guerre russe peut impatienter les Français, et ceux-ci peuvent en finir très-facilement. Les gens les plus instruits pensent qu'une bataille générale est inévitable, qu'elle se donne peut-être au moment où j'ai l'honneur de vous écrire, et que peut-être encore elle doit coûter cent mille vies. Si cette bataille était perdue pour les Russes, les suites en seraient incalculables. On a beau dire *nous reculerions jusqu'à Astrakhan*, etc., tout cela est fort aisé à dire; mais qui sait ce qui arriverait? Ici déjà tout le monde a fait ses paquets, à commencer par la cour, qui a tout emballé. Le couvent des demoiselles, les jeunes filles de l'institut de Sainte-Catherine (500 demoiselles en tout), ont reçu l'ordre de se tenir prêtes. J'ai emballé tous les papiers essentiels et brûlé tout le reste. On m'a offert une place sur une espèce de goëlette chargée de bronzes, de tableaux, d'argenterie, etc., qui doit s'en aller dans l'intérieur, en cas de malheur, par les lacs et les rivières qui s'y trouvent : j'en ai profité; ma petite pacotille fera là une figure singulière, mais enfin elle sera à l'abri. Quant à moi, si je suis obligé de partir, je m'en irai au loin dans le Nord; Sa Majesté en sera avertie par le canal de Votre Excellence. S'il arrivait ce grand malheur d'une

Digitized by Google

bataille perdue, nous pourrions en redouter d'autres d'un autre genre. Votre Excellence n'a pas idée de la témérité des discours que nous entendons, et l'étranger n'entend pas la centième partie de ce qui se dit. Lorsque je vois d'un côté ce profond et silencieux respect que j'ai tâché de vous décrire, et de l'autre tout ce qu'on a osé dans ce pays, je comprends moins que jamais les contradictions humaines ; ne doutez pas, monsieur le comte, que Napoléon n'ait spéculé sur ce point. Un succès couvrira tout ; mais si nous étions malheureux, je ne répondrais de rien ; il pourrait fort bien y avoir une secousse dans l'État.

La mode du jour est de tomber à bras raccourci sur Barclay de Tolly. Quand une nation est humiliée et piquée, elle cherche toujours ce qu'on appelle *une bête à guignon*, et la charge de tout. Personne cependant ne peut contester la bravoure personnelle de cet homme, son mérite comme général de division, ni sa parfaite probité lorsqu'il a été gouverneur de province, notamment en Finlande. Mais il y a loin de là au talent nécessaire pour commander 200,000 hommes. — Et qui nous dit que Kutusoff le possède, ce talent ? Le général Barclay avait le choix de demeurer à l'armée ou de venir reprendre le portefeuille des guerres ; il a préféré conserver un commandement principal, et le portefeuille demeure à son suppléteur, le prince Kouchagoff. Le baron de Benningsen demeure, à ce qu'on dit, quartier-maître général, ce qui exclut le marquis Paulucci, que le prince Kutusoff voulait appeler à ce poste ; mais peut-être que tout s'arrangera. Je vous assure, monsieur

Digitized by Google

le comte, que ce Benningsen me choque l'œil, et me choquait bien davantage encore lorsque l'Empereur était à l'armée. Cependant personne n'est révolté ici de ce spectacle, et personne même n'y fait attention, tant il est vrai que nous ne sommes plus ici en Europe, ou que, du moins, nous sommes au milieu d'une race asiatique qui s'est avancée en Europe. Pour moi, c'est un spectacle intolérable que celui d'un homme qui a porté la main sur son maître et qui est en possession de tous les droits de la société. L'Empereur vient de lui nommer un fils, et je n'ai pas rencontré une personne qui s'avisât de s'en étonner ; faites entrer cela dans nos têtes : — jamais, jamais.

J'ai eu l'honneur de vous parler, je crois, de la proclamation de M. le prince de Schwarzenberg. Il est très-vrai qu'elle contenait l'expression de *perfides alliés*, ce qui a été fort désapprouvé par la cour de Vienne. Il faut la plaindre et la plaindre beaucoup ; nulle cour ne ressemble moins à ses ministres. Le prince de Schwarzenberg passe pour avoir été totalement séduit par les caresses de Napoléon, à Paris. Je conçois parfaitement comment on est obligé de traiter avec lui, de par l'ordre souverain des circonstances ; Louis XIV traita avec Cromwell, lui accorda l'alternative et porta son deuil : mais se laisser *séduire* par Napoléon et se mettre réellement de son parti, c'est un peu fort. Sur le fond de l'alliance, je crois fermement à ceci, que je tiens d'une très-bonne source : c'est que jamais la cour de Vienne, c'est-à-dire le comte de Metternich ne l'aurait conclue s'il n'avait pas été persuadé que la paix avec

Digitized by Google

la Turquie était impossible. Il pouvait bien la croire telle, puisque Napoléon le croyait lui-même et le disait tout haut. Sébastiani, après la paix signée, était si fortement persuadé qu'elle ne l'était pas, il l'assura si fortement à un parlementaire russe qui était venu de son côté, il répéta avec tant de fermeté qu'il y engageait sa tête, que le parlementaire, de retour au camp, donna des inquiétudes à l'Empereur lui-même. Depuis, Napoléon a intrigué encore à Constantinople, au point de retarder le départ de l'amiral Tchitchagoff ; mais tout est fini heureusement, et le traité imprimé nous a été communiqué aujourd'hui (9 septembre). Je suis porté à croire que M. de Metternich et sa cour se repentent maintenant, en voyant surtout les succès éclatants de l'illustre Wellington ; mais l'alliance est faite. A cet égard, il faut de l'indulgence : un homme qui se noie et qui saisit une planche ne s'informe pas si elle est sale ; c'est assez qu'il ne soutienne pas qu'elle est propre. M. le prince de Schwarzenberg est fort mal dans l'opinion de ce pays, et je crois que celle du sien ne le traite guère mieux. Ces temps sont malheureux ; chacun a besoin d'indulgence et personne n'en accorde. Je ne vous dis rien, monsieur le comte, de l'entrevue d'Abo ; vous en savez sur ce point autant que moi. Tout le monde chante les louanges du *prince royal;* il ne doit pas moins faire trembler les penseurs plus que ne ferait Robespierre, car les monstres font du mal dans le moment, et ils passent sans conséquence, mais que les peuples ennuyés de leurs souverains puissent en changer comme de bas ou de chemises, congédier l'un, en

Digitized by Google

appeler un autre (même personnellement estimable), et que tout cela se passe tranquillement, comme une aventure ordinaire de la vie, c'est tout ce qu'on peut imaginer de plus triste. Pour moi, j'espère toujours que ce mauvais exemple ne réussira pas.

En écrivant ceci, j'apprends que l'amiral Tchitchagoff est arrivé le 25 août (j'emploie toujours le style vrai) avec sa belle armée, à Doubno, après douze ou quinze jours de marche; il aura joint Tormasoff entre Pinsk et Minsk. Regardez, je vous prie, la carte, et demandez-vous militairement, monsieur le comte, comment il est possible que *notre ami* se tire de là sans éprouver quelque grand désastre? S'il échappe sain et sauf, ce sera le plus beau miracle de sa *belle* vie; mais je l'attends aux premières neiges. Tchitchagoff et Tormasoff ont, à eux deux, au moins 80,000 hommes.

Il nous vient de votre pays[1], monsieur le comte, de grandes approbations du plan adopté par l'Empereur; rien n'est plus aisé à dire de loin, mais voyez, je vous prie, les conséquences : huit provinces, sept millions d'hommes et quarante millions de roubles de revenus perdus, l'opinion publique pervertie, le meurtre, les incendies, les profanations, les excès de tout genre marchant de front de Vilna à Moscou, de vastes pays ruinés pour vingt ans peut-être, les plus grandes fortunes ébranlées, la réputation publique violemment exposée, le sort de la capitale dépendant des victoires de

[1] Le ministre de Sardaigne à Londres était l'intermédiaire entre le roi et M. de Maistre. (*Note de l'éditeur.*)

Digitized by Google

Wittgenstein, etc., etc., ce sont là de grands objets à prendre en considération. On ne voit que fortunes renversées. Deux dames de ma connaissance, mesdames les princesses Dolgoroucky et Alexis Gallitzin, ont à elles seules 20,000 paysans sur la route des Français. Examinez tous les pays saccagés; songez aux mesures forcées, à l'impôt porté au comble, à la plus grande partie des paysans changés en soldats et armés, etc.; vous verrez, monsieur le comte, qu'il serait difficile de jouer une carte plus terrible. Napoléon lui-même a peur du mal qu'il a fait; un parlementaire russe étant allé dernièrement à l'armée française pour demander des nouvelles d'un officier supérieur fait prisonnier, il a été chargé d'une lettre de Berthier par laquelle ce dernier proteste *de la constante amitié de son maître pour Sa Majesté Impériale,* et propose *de rétablir les gouvernements russes dans les provinces occupées.* Il ne sait que faire lui-même des paysans qui, se trouvant tout à coup délivrés de leurs gouverneurs et de leurs seigneurs, sont entrés dans une espèce d'anarchie telle, qu'ils ont fini par se sauver dans les bois comme des animaux sauvages. Vous entendez assez, monsieur le comte, que la proposition de Napoléon revient à ceci : *ayez soin des paysans à mon profit;* mais vous ne voyez pas moins l'état des choses.

Le marquis Paulucci, dont j'ai entretenu longuement Votre Excellence, est toujours ici et n'est point employé. Il a cela de commun avec tous les aides de camp de Sa Majesté Impériale du premier et du deuxième rang, que le général Barclay a mis de côté. Le cri général est

Digitized by Google

dans ce moment : *Point de cour à l'armée, et point de chefs étrangers !* Sur la première proposition, je dirais volontiers comme au collége : *distinguo :* quand l'orage sera passé, que nos maîtres se battent en personne s'ils le jugent à propos; les biens et les maux se balanceront; ils y porteront de l'humanité, de la modération, de la chevalerie, surtout un respect mutuel pour la souveraineté, ils ne feront point de guerres sans miséricorde, et tout finira comme autrefois par quelques villages pris ou cédés et par des mariages ; mais dans l'état présent des choses et des esprits, lorsque je vois un de nos princes venir se colleter en personne avec ce furibond, j'ai envie de prendre le deuil. L'Empereur a malheureusement bien d'autres idées, car je suis convaincu par des preuves certaines *qu'il se croit inutile à son peuple, parce qu'il se sent peu capable de commander les armées ;* c'est là un grand chagrin pour lui ; c'est cependant tout comme s'il pleurait de n'être pas astronome. Le premier de tous les talents est celui de régner : c'en est un qui les emploie tous et qui les surpasse tous. Philippe II et Louis XIV n'étaient pas, je crois, des automates ; mais bientôt nous allons voir que le roi d'Angleterre devra commander ses flottes en personne, sous peine d'être déclaré *inutile.* Que ne donnerais-je pas pour être appelé à consoler l'Empereur, si j'en avais les moyens ! Certainement il est digne de l'admiration universelle pour l'effort qu'il a fait sur lui-même en obéissant ainsi à l'opinion publique ; mais heureux l'homme qui pourra lui faire comprendre combien le talent du souverain qui emploie les hommes et les met à leur place, est suffisant

Digitized by Google

par lui-même et indépendant de toute autre qualité! — L'Empereur, qui se défie beaucoup des autres, se défie aussi de lui-même. Il aurait besoin d'un véritable ami, d'un *ministre au département du courage*, qui le soutînt, l'aimât et souvent même le consolât, car souvent il en a besoin. Je ne sais où est cet homme.

L'espèce d'antipathie qui règne entre la cour et l'armée a produit dernièrement ici une singulière explosion. Le général Barclay de Tolly a écarté, — j'ai presque dit *chassé*, — tous les aides de camp de Sa Majesté Impériale, tant de la première que de la deuxième classe; avec quelques-uns il s'est peu gêné, dit-on; il en a même envoyé aux équipages. Comment a-t-il fait? Je n'en sais rien. Bref, ils sont ici en assez grand nombre, et je vous assure, monsieur le comte, que ces messieurs, en se promenant ici sur les quais pendant qu'on s'égorge aux portes de Moscou, font une assez triste figure. Pourquoi l'Empereur ne les a-t-il pas tous renvoyés? C'est ce que je ne comprends guère. Dans tous les pays il y a de certaines finesses de gouvernement que les étrangers entendent peu.

Ce qui est fort remarquable, c'est que le prince Kutusoff, quoique revêtu de la plus haute puissance militaire, n'a rien changé, en général, à cet arrangement; cependant, avant de partir pour l'armée, il avait dit au marquis Paulucci qu'il était déterminé à l'employer comme quartier-maître général de l'armée, et que même, comme il avait carte blanche, il était déterminé à l'appeler une fois en route; il n'en a rien fait néanmoins, et le marquis est ici comme les autres adjudants. Là-dessus encore on

Digitized by Google

peut faire plus d'une question : le prince a-t-il voulu tromper M. Paulucci ? a-t-il tenu ces discours pour lui donner le change? a-t-il été arrêté lui-même par quelque ordre secret ou par une opinion invincible? Je penche pour cette dernière supposition. Les Russes sont la nation de l'univers la plus envieuse du mérite étranger; ils ont rendu justice tant bien que mal au marquis Paulucci, toujours cependant *con qualche ritrosia*, et quelqu'un même est allé jusqu'à dire : *Nous aimons mieux être vaincus par les Français que sauvés par un Italien*, ce qui est très-beau et très-raisonnable, comme Votre Excellence le voit. Le marquis est cependant fort bien à la cour; il y a peu de jours que l'Empereur le prit dans sa calèche et l'emmena dîner chez sa mère à la Tauride. Si pourtant Sa Majesté l'Opinion veut le chasser, elle y réussira fort bien; mais il ressuscitera ensuite par un autre mécanisme particulier à ce pays, et qu'il ne s'agit pas d'expliquer dans ce moment.

14 septembre.

Je croyais, monsieur le comte, terminer ici ma dépêche, lorsque les plus grandes nouvelles m'obligent de reprendre la plume.

Avant de partir de la capitale la nuit du 20 au 21 août, le prince Kutusoff dit à sa femme : *Nous nous reverrons heureux, ou jamais;* il se prosterna sur le parquet et se recommanda à Dieu en pleurant. Ceci, monsieur le comte, vous paraîtra s'accorder peu avec d'autres endroits de ma lettre; mais ces sortes de disparates

Digitized by Google

sont fort communs dans ce pays, et je pourrais vous en raconter de plus singuliers. Il arriva à l'armée le 29, et tout de suite il lui donna une nouvelle disposition, qui fut très-agréable aux Russes, parce qu'elle se trouvait plus conforme à leurs anciens usages. Prenez une carte, monsieur le comte, cherchez le bourg de Mojaïsk, à quatre-vingt-dix-neuf verstes au sud-ouest de Moscou, à la pointe d'un angle assez aigu que forme la Moskowa; à dix verstes plus haut, sur la rive droite de cette rivière, se trouve le village de Borodino, trop insignifiant pour être désigné sur les cartes, mais qui vient d'acquérir un renom immortel.

Le prince avait en face ce village, et devant lui encore un ruisseau qui se décharge dans la Moskowa; sa droite était adossée à cette rivière, qui donne son nom à l'ancienne capitale de l'empire; à l'égard de sa gauche, il disait lui-même à Sa Majesté Impériale, dans sa relation du 3 septembre : *elle est un peu en l'air, mais l'art peut la soutenir;* en effet, il la flanqua par quelques fortifications d'usage; cette gauche était commandée par le général en chef prince Bagration; derrière lui étaient les généraux Touczkoff et comte de Strogonoff, plus bas encore les milices de Moscou; enfin le prince Kutusoff avait caché dans les bois, et toujours du même côté, une grande quantité de troupes et d'artillerie; le centre occupait des hauteurs en face du ruisseau; le prince avait derrière lui une profonde colonne de sept corps, entre autres toute la garde. A la droite étaient les chasseurs.

Le 3 septembre, le prince parcourut l'armée; il fit

Digitized by Google

porter dans les rangs l'image miraculeuse de Smolensk; il dit aux soldats : *Frères* (c'est le mot russe), *il n'y a plus que vous entre l'ennemi et la sainte ville* (Moscou). On s'écria de tout côté : *nous mourrons tous où tu nous as placés.* Pendant cette espèce de revue, un aigle plana sur la tête du prince : il ôta son chapeau et le salua; sur quoi tout ce qui l'entourait cria *hurrah!* Le 5 septembre, la gauche fut attaquée, comme on s'y attendait; le combat fut déjà long et acharné, mais le prince Bagration en sortit vainqueur et prit même seize pièces de canon; le lendemain se passa en escarmouches où l'on ne fit que se tâter; mais le 7 était le jour fixé par la Providence pour une des plus mémorables batailles qui se soient jamais livrées. Les Français vinrent fondre sur la gauche et sur le centre, et rencontrèrent les Russes qui venaient à eux. La gauche des Français, comme vous le sentez assez, et la droite des Russes ne demeurèrent pas oisives, et il résulta de là des attaques obliques et un certain pêle-mêle dont nous n'aurons pas de sitôt une idée juste.

Le combat, c'est-à-dire la boucherie, commença à quatre heures du matin et ne cessa de sévir que vers la nuit. 1,500 pièces d'artillerie tiraient du côté des Russes; cela vous paraîtra exagéré, mais lorsque j'ai voulu dire *huit cents* à l'homme le plus à portée de savoir cela, il m'a dit en riant : *doublez.* Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'artillerie était formidable et qu'elle a été servie avec une terrible précision. Napoléon avait dit, avec l'inébranlable obstination qui est le fond de son caractère : *Ou toute mon armée y périra, ou je tournerai cette gauche;* et les

Digitized by Google

Russes, de leur côté, avaient dit : *Nous y périrons tous ou tu ne passeras pas.* Ceux-ci ont gagné leur formidable pari, au prix de trente mille vies, car ils n'avouent pas un moindre nombre de morts, en soutenant que l'ennemi ne saurait en avoir perdu moins du double; on s'est battu corps à corps, la même batterie a été prise et reprise jusqu'à cinq fois, mais, à la fin, la valeur russe l'a emporté; ils ont repoussé les Français à 12 verstes et leur ont pris 30 canons. Sept généraux russes ont été blessés, mais la Russie même l'a été dans la personne du prince Bagration : une balle s'est logée profondément dans l'os de sa jambe; on l'a transporté à Moscou, d'où il écrit lui-même : *Je ne sais s'il faudra me couper la jambe* Quand on pourrait la sauver, l'armée n'en serait pas moins privée de lui pour toute la campagne, et c'est un grand malheur : c'est un compagnon de Souvarof, il a beaucoup d'expérience et il est l'idole des soldats. 22 officiers du régiment des chasseurs de la garde ont été tués ou blessés; on a fait peu de prisonniers sur les Français, l'acharnement n'ayant rien épargné. Je pense, monsieur le comte, que vous lirez avec intérêt la courte lettre qu'un homme d'esprit a écrite à son ami pendant la bataille; la voici : « Lundi 26 » (N. S.). Avant-hier, une affaire de héros; hier, une » escarmouche insignifiante; aujourd'hui, combat de » héros. La terre tremble à dix-huit verstes. Les Fran- » çais ont été attaqués sur leur flanc droit, étant en mar- » che sur notre gauche et attaquant en outre notre cen- » tre. J'espère en Dieu et en nos braves, et que demain » nous recevrons l'ordre d'avancer; mais tout ceci, les

Digitized by Google

» détails de l'armée vous l'apprendront bien mieux.
» Quant à moi, je vous raconterai que le premier jour
» où le prince Kutusoff a reconnu la position, un aigle
» a plané sur sa tête; il le salua et la troupe dorée cria :
» *Hurrah!* Quand les Romains combattent, il faut citer
» les augures. » *Signé* Ansted (de Strasbourg), personnage employé à la diplomatie de l'armée.

Vous pensez bien, monsieur le comte, qu'on ne saurait encore avoir rien de certain sur le nombre des morts, mais, pour se former une idée de cette bataille, il suffit de citer les expressions de ceux qui l'ont vue ou qui en étaient près. L'un dit, comme vous voyez, *la terre tremblait à dix-huit verstes;* un officier qui a combattu dit que *Preisich-Eylau fut un jeu d'enfants, comparé à Borodino.* Un officier général d'un grand mérite et de ma connaissance particulière mande en propres termes : *Ceux qui ont vu cette bataille ont une idée de l'enfer.*

La nuit du 10 au 11 septembre fut terrible pour l'Empereur et pour nombre d'autres personnes, que le premier courrier du prince Kutusoff avait instruits de la bataille commencée, et qui ignoraient le succès. Enfin, le 11 au matin, jour de la fête de l'Empereur (heureux hasard!), le courrier triomphant arriva. Tout de suite on nous invita à un *Te Deum;* mais plusieurs ne furent pas avertis à temps. L'Empereur a fait le prince Kutusoff maréchal et lui a donné 100,000 roubles; sa femme a reçu le portrait; c'est de part et d'autre le *nec plus ultrà* des honneurs. L'Empereur a donné de plus 100,000 roubles au prince Bagration

Digitized by Google

et 5 roubles à chaque soldat qui a combattu à Borodino.

Cette bataille, monsieur le comte, ne saurait être assez célébrée ; elle a été livrée avec une valeur au-dessus de tout éloge, contre l'ennemi du genre humain, et pour tout ce qui reste dans l'univers de religion, d'indépendance et de civilisation. Tout homme, et surtout tout Européen, doit de vives actions de grâce à ceux qui l'ont gagnée. Cependant, si Votre Excellence me demande où nous en sommes, je me garderai bien de répondre autrement que par ces mots : *Je n'en sais rien.*

L'opinione regina del mondo est reine surtout à la guerre, et surtout encore depuis que les armes à feu ont égalisé les hommes,

> Et qu'un plomb dans un tube enchâssé par des sots
> Comme un soldat obscur va tuer le héros.

Peu de batailles sont perdues physiquement. Vous tirez, je tire : quel avantage y a-t-il entre nous ? D'ailleurs, qui peut connaître le nombre des morts ? Les batailles se perdent presque toujours moralement ; le véritable vainqueur, comme le véritable vaincu, c'est celui qui croit l'être. Les bataillons qui avancent savent-ils qu'il y a moins de morts de leur côté ? Ceux qui reculent savent-ils qu'ils en ont davantage ? La bataille d'Austerlitz, donnée en Moravie, fut perdue quatre jours après à Ujhely, en Hongrie, sur quatre feuilles de papier ; celles de Pultusk et de Preisich-Eylau furent bien gagnées matériellement dans toute la force du terme ; des causes purement morales annulèrent ces victoires

Digitized by Google

complétement. Et précédemment, à Marengo, n'avait-on pas eu l'ineffable talent de *perdre une bataille gagnée?* Il faudrait donc savoir avant tout quel sentiment la bataille de Borodino a laissé dans les cœurs des deux partis. Le Russe a-t-il dit dans le sien : *Le Français ne peut me résister?* Celui-ci a-t-il dit : *C'est vrai?* Voilà la question; mais le temps seul peut la résoudre. Si le découragement s'approche seulement du cœur des Français, ils sont perdus; s'ils tiennent bon et s'ils peuvent avancer, nous pouvons encore voir d'étranges malheurs. Les événements nous ont révélé un grand et terrible secret, celui de l'infériorité du nombre de notre côté; elle est grande, monsieur le comte, et Dieu veuille qu'elle diminue. Cependant l'Empereur payait au mois de janvier 942,000 hommes. Où sont-ils? J'en parle souvent à des Russes fort instruits, et qui cependant ne savent pas répondre. Le grand-duc a dit ouvertement, et même il a répété : *A quoi nous sert cette grande victoire? à n'avoir plus d'armée.* Ce discours est étrange dans cette bouche. Le prince Kutusoff n'a pourtant employé qu'un bataillon de chaque régiment; il lui reste plusieurs corps intacts, entre autres la garde, et la plus grande partie des miliciens de Moscou, dont les compagnons ont déjà fait des merveilles.

Dans l'espoir d'adresser bientôt à Votre Excellence un heureux supplément, je la prie d'agréer la haute et respectueuse considération avec laquelle je suis, etc.

Digitized by Google

Addition à la dépêche du 2/14 septembre.

J'ai l'honneur, monsieur le comte, d'envoyer à Votre Excellence une dépêche adressée à Sa Majesté, et qui ne contient aucune nouvelle. Ainsi, vous dépécerez comme il vous plaira ma relation pour en faire usage à Cagliari.

Vous trouverez ci-jointes deux pièces : 1° le plan de la bataille de Borodino (je me rappelle que lorsque j'adressai à Sa Majesté le plan de celle de Pultusk, elle l'agréa fort; ainsi, monsieur le comte, je pense que Votre Excellence fera bien de faire passer celui-ci); 2° le bulletin officiel de cette même bataille, publié hier en français. Vraiment on y peut trouver une apologie de Barclay de Tolly et même du chancelier, qui ne manquera pas de dire que *ce n'est pas le moment de reconnaître son infériorité,* etc. On ne manquera pas de réponses; mais, enfin, il y aura de quoi argumenter.

Le prince Kutusoff a beaucoup reculé encore, ce qui a été fort désapprouvé par plusieurs officiers distingués de son armée même. Cependant il a écrit à une fille qu'il a mariée à Moscou : « Je vous défends de sortir sous peine de malédiction, *et je vous engage ma tête que l'ennemi n'entrera point à Moscou.* » — Ainsi soit-il, monsieur le comte; c'est tout ce qu'on peut dire. Tout dépend de la prochaine bataille, qui se donne peut-être pendant que j'ai l'honneur de vous

Digitized by Google

écrire. Elle sera vraisemblablement plus terrible encore que l'autre, et si l'ennemi met le pied à Moscou, attendez-vous, monsieur le comte, à quelque scène antique dans le genre de Sagonte ou de Numance.

Un officier présent à Borodino m'assurait hier qu'à la fin de la bataille les Français manquaient tout à fait de munitions, et qu'ils lançaient des pierres. On leur laissera le temps de faire venir des boulets. Jamais on ne les attaque : l'à-propos est donc toujours pour eux. En vérité, tout ceci est une magie. Leurs magasins sont à Kœnigsberg, ils arrivent par le Niémen à Kovno, et de là par des chariots vers Moscou, sans que jamais aucune force russe ait pu encore rompre cette échelle de huit cents verstes. Quand finira donc ce sortilége?

Le maréchal a commandé 10,000 hommes de milices pour enterrer les morts; voilà la vérité enterrée avec eux, elle y pourrira à son aise et jamais on ne saura rien; de part et d'autre on dira : la perte de l'ennemi est immense et la nôtre est sensible. Je puis donner à Votre Excellence un échantillon de cette *perte sensible.* Le comte de Woronzoff commandait à lui seul 8,000 grenadiers d'élite, il en a ramené 3 ou 400, et il écrit lui-même *ma défunte division.* Je crois bien que les Français n'ont pas été mieux traités; mais Napoléon sacrifie une foule d'étrangers. Quand est-ce donc que ce fléau du genre humain s'arrêtera? Voici, monsieur le comte, les troupes qu'il a derrière lui :

Tormasoff s'avance avec. . . . . 25,000 h.
Sacken à Gitomir.. 25,000

Digitized by Google

Tchitchagoff, qui vient se joindre au 1er, ...	40,000
Ignatieff à Bobrovich (gouvernement de Minsk), ...	15,000
Hertel à Mosyr (même gouvernement)	20,000
Wittgenstein sur la Dwina (Polock-Wittebsck)	25,000
Essen à Riga	20,000
Troupes du débarquement de Finlande, ...	20,000

Ajoutez une foule de milices et de recrues qui pleuvent. Cela se conçoit-il? Il y a du miracle dans toute cette machine. Je suis forcé de cacheter sans pouvoir apprendre à Votre Excellence le dénoûment de la grande tragédie, et sans savoir même décider mes pressentiments. Je crois bien certain qu'un tel homme doit périr, mais quand?

Post-scriptum du 3/15 septembre 1812.

Ordre du jour de Bonaparte, le 8 septembre.

« Soldats de toutes les nations! Cette bataille est de toutes celles que j'ai données la seule que je n'aie pas gagnée; il faut laver cet outrage dans le sang des Russes. »

Cette pièce passe pour authentique.

Digitized by Google

On donne pour sûr l'ordre non officiel de laisser entrer les vaisseaux anglais, mais tout cela va fort lentement, et je crois que le cabinet anglais est fort mécontent de celui-ci.

Le prince Kutusoff écrit à sa femme : « Je ne suis pas vaincu, j'ai gagné une bataille sur Bonaparte. » Je crois la première partie de ce billet plus sûre que la seconde. Le prince Kudaschoff, qui est attaché au maréchal, écrit au bas du billet l'apostille suivante ; *incessamment une seconde affaire dans laquelle le diable emportera l'un ou l'autre.* Voilà la vérité, et il faut trembler. Tenez pour sûr, monsieur le comte, que l'existence même de la Russie se joue en ce moment à pair ou non.

J'ai été blessé moi-même, monsieur le comte, à la bataille de Borodino. Sachant que le régiment des chevaliers-gardes n'avait pas donné, et que d'ailleurs le général dont mon fils est aide de camp était malade, je ne croyais avoir couru aucun danger ; je me trompais. Le jeune homme, pour pouvoir assister à l'action, s'est attaché à un autre général (le prince Dimitri Vladimirowitch Gallitzin), et il a demeuré pendant douze heures de suite au milieu de ce feu infernal sans être touché ; mais, à la fin, une grenade est venue tuer un soldat à côté de lui, briser la tête de son cheval en éclatant et le toucher lui-même au genou d'une manière qui l'a privé sur-le-champ de tout sentiment de ce côté. On l'a emporté. Cependant les gens de l'art disent qu'il en sera quitte pour être quelque temps hors de combat, et il me l'écrit lui-même. Ce sont de terribles moments.

Digitized by Google

Le chancelier, inébranlable dans ses systèmes, fait très-peu de cas de cette bataille ; il en parle légèrement, ainsi que le grand-duc, et tient toujours, de même que ce prince, au système de la paix. Le grand-duc répète à qui veut l'entendre que cette prétendue victoire n'est que la destruction de l'armée, qu'il est impossible de s'en procurer une seconde, etc. La haine contre le chancelier est au comble ; au grand dîner qu'il a donné le jour de la fête de l'Empereur, les principaux personnages de l'État se sont excusés ; il rit de tout cela et va son train. Je n'ai pas un doute sur ce qui le rend inébranlable dans sa place : c'est que l'Empereur a toujours dans le fond de son cœur le sentiment de son infériorité et de la nécessité possible de la paix ; en conséquence, il conserve le chancelier comme l'instrument le plus convenable à employer dans cette occasion suprême. Voilà, je crois, tout le mystère. — Tout dépend de la première bataille, et, encore une fois, c'est un coup de dé : si elle est équivoque, elle pourrait bien amener une paix plus ou moins ignoble. Dieu nous en garde.

11/23 septembre 1812.

C'est avec un chagrin inexprimable, monsieur le comte, qu'à la longue lettre que vous recevrez par le

Digitized by Google

ministre des Deux-Siciles je dois ajouter ce triste post-scriptum pour vous dire que Moscou est pris. Les Français y sont entrés le 3/15, à trois heures après-midi, le maréchal Kutusoff s'étant retiré sur la route de Riazan. On donne de cela, comme vous pensez bien, d'excellentes raisons; mais la raison n'en dit pas moins que, sauf miracle, il n'y a plus de Russie. Que voulez-vous, monsieur le comte? cette guerre a été mal commencée; on n'a rien oublié pour le faire comprendre; le bon sens étranger même s'en est mêlé : tout a été inutile. A Drissa, le mal pouvait encore être réparé; mais l'orgueil national écarta le marquis Paulucci. Quoique l'armée soit intacte, il faut s'attendre à tout, *même dans plus d'un genre,* et il n'y a plus de remède que dans l'un de ces événements que l'on appelle *fortuits,* et que personne n'a le droit d'attendre.

La nouvelle de la prise de Moscou a été apportée ici par le chevalier Michaud, de Nice, sujet du roi, excellent officier et fort estimé à l'armée; il est plein de courage et d'espérance, et m'a fort bien expliqué les choses : toujours nous avons été trompés sur le nombre. On nous avait fait croire (et Votre Excellence l'aura vu dans ma lettre) que le maréchal Kutusoff n'avait employé à peu près que ses seconds bataillons : il a employé au contraire jusqu'au dernier homme, tandis que Napoléon avait toute sa réserve fraîche, et en particulier toute sa garde; là-dessus le maréchal, se croyant dans l'impuissance d'accepter une seconde bataille avant d'avoir reçu des renforts, recula rapidement vers Moscou; mais la foudre le suivit. Napo-

Digitized by Google

léon ne perdit pas une minute; il accourut sur-le-champ, dans l'espérance que, pour sauver la capitale, le maréchal accepterait une bataille désavantageuse. C'est là-dessus qu'on a délibéré; on s'est déterminé à quitter Moscou, mais non sans opposition; quelques officiers ont protesté. Le général Miloradowitch, chargé de couvrir la retraite, a été enveloppé par les Français, commandés par le *vice-roi d'Italie*. Miloradowitch lui a fait dire par un parlementaire que l'intention de Sa Majesté Impériale n'étant point de soumettre sa capitale aux horreurs de la guerre, il était prêt à la lui remettre par capitulation; que, dans le cas contraire, il allait l'embraser et se jeter sur lui pour se faire tuer avec le dernier de ses soldats. Le vice-roi accepta le parti de la sûreté et de l'humanité.

Maintenant, il est clair que Napoléon a fait une grande faute militaire, que sa position est plus mauvaise et qu'il a manqué son coup. Le maréchal a reçu de grands renforts et en reçoit journellement. Tormasoff et Tchitchagoff arrivent sur Smolensk, et Wittgenstein approche par Weliki-Louki et Wittebsk. Les Français sont pris en flanc et courent les plus grands dangers, etc., etc. — Oui, sans doute, si les miliciens étaient de vieux soldats, s'il y avait égalité de talents, si tout le monde faisait son devoir, si les Autrichiens ne retardaient pas Tormasoff, si la peur ne s'emparait pas des esprits, etc., etc.

Voilà bien des *si*, monsieur le comte; c'est un terrible problème sur lequel nul homme sage n'est tranquille. Depuis vingt ans je vois les empires tomber les

Digitized by Google

uns sur les autres sans se douter seulement de ce qu'il faudrait faire pour se sauver. J'ai vu les apparences toujours trompeuses et le bon sens ordinaire toujours trompé. Je suis donc timide, et je dois l'être.

L'Empereur tient bon et ne veut pas qu'on parle de paix. On attend la première bataille. Si elle est malheureuse, tout le monde partira.

Saint-Pétersbourg, 1/13 octobre 1812

Monsieur le chevalier,

Les légations que Sa Majesté juge à propos de maintenir étant un objet essentiel pour sa dignité, je ne l'ai jamais perdu de vue et je n'ai rien négligé soit pour me rendre agréable ici, soit pour procurer à Sa Majesté un ministre russe tel qu'elle pouvait le désirer. Il me paraissait que le comte de Mocenigo remplissait toutes les conditions; mais lui, de son côté, quoique très-décidé à aller s'il le fallait, nourrissait cependant dans son cœur le désir d'obtenir une autre légation, celle de Palerme, qui était l'objet de tous ses vœux, et que cependant il n'aurait jamais obtenue si les circonstances, comme il arrive souvent, ne l'avaient pas servi mieux que toutes les protections imaginables. J'ai eu l'honneur de vous mander dans le temps les avantages ra-

Digitized by Google

pides du prince Kuslowsky, devenu tout à coup chambellan et chef d'expédition, avec un présent de 30,000 roubles pour payer ses dettes. Il a certainement de bonnes qualités, mais cette légèreté que vous m'avez fait connaître dans le temps n'a pas tardé à se montrer ici ; il est allé trop souvent dans une certaine maison, et non-seulement la porte s'est fermée, mais il a été décidé qu'il fallait quitter la capitale. Il m'a dit lui-même : *Je n'ai pas su mener ma barque et me tenir à Saint-Pétersbourg comme il convenait.* Il ne m'en a pas dit la cause, comme vous sentez bien, mais je l'ai apprise d'ailleurs. Je crois de plus qu'il a commis quelques indiscrétions dans son emploi même ; je n'entends parler de rien d'essentiel, mais seulement de ces sortes de choses qui n'ont point de nom et qui sont néanmoins essentielles, surtout auprès du gouvernement le plus taciturne et le plus soupçonneux de la terre. La légation de Palerme a été le *châtiment* infligé au jeune diplomate. Le duc de Serra-Capriola, ayant eu connaissance de cette destination, a fait une opposition des plus violentes, pour deux raisons, c'est-à-dire parce qu'il ne voulait pas celui-là et parce qu'il en voulait un autre, car il portait de toutes ses forces le comte Pouschkin, qui a déjà résidé à Naples et qui est agréable à cette cour. On dit qu'il ne sait pas écrire, mais c'est, à mon avis, un fort petit inconvénient. Je ne sais comment a parlé le duc, mais j'ai lieu de croire qu'il a déplu à l'Empereur, qui a voulu lui donner une demi-mortification en lui ôtant Kuslowsky pour lui en donner un autre qui probablement ne lui déplaisait pas moins. En con-

Digitized by Google

séquence, il a résolu d'envoyer Mocenigo à Palerme et Kuslowsky en Sardaigne. Il ne m'était pas même permis de soupçonner ce changement, puisque le chancelier de l'Empire venait de m'assurer (le 7/19 février, j'ai eu l'honneur d'en rendre compte) que M. le comte de Mocenigo était sur le point de se rendre à sa destination. Cependant le bruit étant parvenu jusqu'à moi et prenant beaucoup de consistance, il fallait bien parler ou se taire ; je n'ignorais pas combien le prince Kuslowsky déplaisait à Sa Majesté, mais comment faire? Refuser un ministre dans la position où nous sommes n'était pas sans inconvénient, et mon zèle pouvait aisément devenir risible. Le duc, qui me paraît cependant avoir déplu à l'Empereur, a bien des droits que je n'ai pas. Il est véritablement ministre, très-solennellement agréé et protégé sans équivoque aucune : moi, je suis ministre de nom, mais dans le fond un simple particulier masqué en ministre et résistant comme je puis aux circonstances qui m'attaquent au lieu de me défendre. Le pas était glissant; néanmoins j'ai cru devoir passer la note du 14/26 que vous trouverez ci-jointe, et dans laquelle je repousse Kuslowsky sans le nommer. Le 22 j'ai reçu une réponse où M. le chancelier me notifie officiellement la destination du prince Kuslowsky, sans plus parler de ma note du 14 que si je ne l'avais pas écrite ; et moi j'ai répliqué par un office qui n'est pas long et qui vous paraîtra d'un genre assez singulier. Il ne faut être nigaud ni insolent. Sa Majesté décidera si j'ai réussi. J'ai d'assez fortes raisons de soupçonner que le chancelier a supprimé auprès

Digitized by Google

de l'Empereur ma note du 14 ; j'ai de plus des moyens de le savoir dans quelques jours et de faire parvenir ma note directement ; mais cette petite manœuvre étant un peu contraire à ce précepte dont je vous ai parlé souvent, *non tripotaberis*, je n'ai point encore pris de parti sur ce point. Le personnage qui remettra la pièce et qui est instruit de toute cette affaire me disait en blâmant le chancelier, qu'il ne peut souffrir : *Si le prince K. déplaît à votre maître, ce sera l'affaire d'une lettre qu'il écrira au mien.* Mais nous n'en sommes pas là encore. Kuslowsky, par suite de sa destination, est venu me voir ; nous avons longtemps jasé sur ceci et sur cela. Il m'a dit ouvertement : *Est-ce que la personne ne serait pas agréable?* Je lui ai répondu : « Mon prince, il est possible que la personne étant fort agréable la nomination ne le soit point du tout. Elle est désagréable pour vous, pour moi et pour Sa Majesté. Pour vous, parce qu'elle vous donne l'air d'un pis-aller ; pour moi, parce que le chancelier m'a compromis auprès de ma cour, en vous nommant auprès d'elle après m'avoir fait écrire que le comte de Mocenigo était sur son départ ; pour le Roi enfin, puisqu'on déroge à son égard aux procédés diplomatiques en lui changeant un ministre dans la main, sans le faire pressentir aucunement, pas même par la voie de son ministre. Au reste, mon prince, permettez-moi de vous parler franchement, puisque vous me dites vous-même que les portes sont fermées et que vous êtes venu pour cela : n'avez-vous point eu quelque reproche à vous faire en Sadaigne? Comment avez-vous tenu la balance entre la France et l'Angle-

Digitized by Google

terre? Je vous avais écrit moi-même : *Prenez bien garde, prince! attachez-vous à la France sans attachement; éloignez-vous de l'Angleterre sans éloignement!* avez-vous bien suivi cette règle? —Oh ! c'étaient des circonstances particulières.—Ah ! mon prince ! il y a toujours des *circonstances particulières*, etc. Enfin, monsieur le chevalier, je lui fis un assez beau sermon que le duc lui a répété deux jours après. Ce dernier, avec son influence, a nui à lui et à moi ; je le lui ai dit, mais sans me fâcher, car il ne faut pas se brouiller avec un tel ami ; il n'a fait d'ailleurs que ce que j'aurais fait à sa place, ainsi nous sommes tous en règle.

La haine et la jalousie étant portées au comble dans ce moment, on s'est mis à se déchaîner contre le comte de Mocenigo avec une rage dont vous n'avez pas d'idée. On l'accuse d'être né à Zanthe, d'être sujet français, d'avoir tout son bien en Italie sous la patte de Napoléon, etc. La première accusation n'a pas le sens commun ; il n'y a pas de loi connue qui défende de naître à Zanthe : je suis bien né à Chambéry, moi qui vous parle ; preuve que, dans ce genre, on se permet tout. D'ailleurs Zanthe est aux Anglais dans ce moment ; cette domination n'est pas suspecte. Enfin, M. de Mocenigo n'est point propriétaire à Zanthe et ne l'est point en Italie. Avec tout cela, il y a apparence que M. de Mocenigo sera nul à Palerme, comme Kuslowsky le sera peut-être à Cagliari malgré les bons avis qu'il a reçus. Je crois, au reste, que vous pourrez beaucoup sur ce dernier : il a les défauts que vous connaissez ; mais je le crois bon, sensible à l'hon-

Digitized by Google

neur et aux caresses ; l'homme étant quelque chose, il faut faire quelque chose pour lui. Par un certain côté Sa Majesté doit être contente ; on lui envoie un chambellan, homme de grande distinction, — à qui la fortune manque, mais aujourd'hui il est bien payé : — il a 5,000 roubles d'argent pour son voyage et 8,500 d'appointements (le rouble d'argent vaut 3 livres piémontaises) ; il aura encore, suivant les apparences, quelque allocation extraordinaire pour son établissement. Il montre beaucoup de respect et d'attachement pour la cour, et toujours il s'est exprimé dans ce sens. Il passe par l'Angleterre et part au premier jour. Dans ce moment il n'est encore que *conseiller de cour*, grade fort au-dessous du titre d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire ; mais *il fallait qu'il partît ;* et l'Empereur, pour tout ce qui l'offense personnellement, ne punit qu'avec des titres et des pensions. D'ailleurs on ne sait dans nos pays ce que c'est que *les grades*, et mal m'en a pris en particulier, car c'est la tyrannie des grades qui promène mon fils d'une boucherie à l'autre. Peut-être au fond tout est pour le bien. Je viens d'être fort heureux pour la troisième fois ; il s'est trouvé pendant douze heures au milieu de l'épouvantable massacre de Borodino sans être touché ; à la fin une grenade est venue casser la tête de son cheval, tuer un dragon d'ordonnance à côté de lui, et le frapper lui-même au genou. Il en a été quitte pour une paralysie momentanée et pour boîter pendant quelques jours. En vérité, c'est un miracle ; on ne conçoit pas comment ces mêmes éclats qui ont pu percer de

Digitized by Google

part en part la tête d'un cheval (car c'est ainsi que la chose s'est passée) ont été si modestes envers ce genou de vingt-trois ans. Je remercie du passé en tremblant pour l'avenir. Cette coquine de grenade me coûte 2,000 roubles; mais je me console en songeant combien une bière ou même une jambe de bois serait plus chère.

— Peu de temps après le départ de Son Altesse Impériale pour Cagliari, M. le comte de Metternich avertit l'envoyé autrichien près cette cour, afin qu'à son tour il notifiât au ministère russe que Son Altesse Impériale l'archiduc *allait faire connaissance avec sa nièce*. La lettre du 8 février 1811 me fut communiquée ici en original, ainsi vous voyez, monsieur le chevalier, qu'on a été instruit ici de bonne heure. Depuis longtemps le chancelier avait fait des questions au duc sur la célébration de ce mariage, et le prince Kuslowski me demandait souvent: *N'avez-vous point de nouvelles de chez vous?* Je disais toujours ce qu'il fallait dire : *Non*. Enfin, le 7/19 du mois passé, il me passa lui-même un billet du matin dans lequel il me donnait les détails les plus circonstanciés sur la cérémonie, les fêtes, les promotions, y compris la vôtre, monsieur le chevalier, etc., etc. Je crois que c'est Ciarella qui l'avait instruit : ces diables de négociants précèdent toujours tout le monde.

— Nous sommes toujours ici un pied en l'air; tout ce qui a quelque valeur est emballé, toutes les écuries sont pleines de chevaux. Mes petits paquets sont faits et ont déjà leur direction déterminée. C'est à présent qu'on peut se repentir à l'aise d'avoir dépensé inuti-

Digitized by Google

lement ou perdu de l'argent. Depuis vingt ans j'ai assisté aux funérailles de plusieurs souverainetés ; rien ne m'a frappé comme ce que je vois dans ce moment, car je n'ai jamais vu trembler rien d'aussi grand ; et d'ailleurs, on pouvait reculer jusqu'ici, mais, dans ce moment, il n'y a derrière nous que le Spitzberg. Pour moi, monsieur le chevalier, si j'étais pressé, je m'échapperais *par la tangente*, et je m'en irais en Angleterre ; mais je suis fort éloigné, je vous l'assure, de croire les choses aussi désespérées. Napoléon a cru signer la paix à Moscou, il s'est trompé ; la Russie tient bon, son armée augmente tous les jours, des armées moindres, mais cependant considérables, se jettent sur la ligne d'opération des Français ; l'hiver impitoyable s'avance. Dès lors la position de Napoléon devient très-dangereuse, et, suivant toutes les règles de la probabilité, on doit gager contre lui. Je sais bien qu'un aussi grand joueur de gobelets doit infailliblement, dans un moment tel que celui-ci, tirer du fond de sa gibecière quelque tour extraordinaire, aussi je n'affirme rien ; mais je dis qu'il est dans le plus grand danger.

On a brûlé depuis un mois à Saint-Pétersbourg plus de papier qu'il n'en faudrait pour faire rôtir tout le bétail de l'Ukraine ; j'ai brûlé en mon particulier tout ce qui pouvait l'être, et cependant je suis encore fort embarrassé, mais non pas pour moi-même, puisque je ne conserve pas une ligne de ma façon. Quand on est à son aise et à sa place, il est bon d'avoir un secrétaire et même deux ; mais lorsqu'on est gêné comme je le suis et comme je dois l'être, un secrétaire n'est qu'un plomb

Digitized by Google

attaché au pied d'un nageur. J'aime mieux me passer de registre et n'être chargé que de ma personne, déjà trop pesante. Je vous peindrais difficilement l'état de mon esprit. Seul au milieu d'un appartement dont le vide m'épouvante en me rappelant sans cesse celles qui devaient l'occuper, je me dis qu'il y a des moments qui ne se répètent jamais dans la vie. Pour ces personnes, le moment de ma mort n'est pas douteux comme il l'est pour les autres; il est fixe comme il le sera dans cent ans: c'est le 13 février 1803[1]. Ensuite mon imagination va chercher mon fils unique au milieu d'une guerre enragée. De là je passe à mon frère; il faut bien aller de temps en temps chez la princesse Chakaskoï: j'y trouve sa nièce mourant de peur et de chagrin. De tout côté je vois des barques et des fourgons chargés; j'entends parler la peur, le ressentiment et quelquefois la malveillance; je vois plus d'un symptôme terrible. En vérité, monsieur le chevalier, tout cela n'est pas couleur de rose. Je ne refuse point de reconnaître les grandes et nombreuses consolations dont je jouis, mais je n'ai pas celle que je désirerais le plus. Dans votre n° 54 vous me dites: *Sa Majesté approuve le contenu de votre dernière dépêche;* c'est un peu laconique; je m'attendais à quelques mots chiffrés. Une idée m'est venue, mais très-tard, car je ne suis nullement fin ni prévoyant: *si par hasard le Roi ne m'avait pas approuvé, il ne me l'aurait pas dit;* cette idée fait que,

[1] Date du départ de M. de Maistre pour Saint-Pétersbourg. (*Note de l'Éditeur*).

Digitized by Google

tout bien considéré, je suis bien aise que mes travaux avec l'Empereur n'aient point eu de suite. Je ne sais si, de son côté, Sa Majesté Impériale a compris la crainte que j'ai montrée ouvertement de m'avancer d'une ligne hors de ma place : j'en doute. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le thermomètre de la faveur est toujours pour moi : ce thermomètre est la maison du grand personnage qui a toujours été le seul intermédiaire ; il est aussi difficile d'entrer dans cette maison, que dans Gibraltar quand on n'est pas de la garnison. A la campagne, il y a dans le grand chemin un domestique planté comme un poteau à la tête de l'avenue, et chargé de dire aux voitures qui arrivent : *Ni prinimaï* (on ne reçoit pas). Un soir, je ne fus pas reçu : le lendemain, une demoiselle d'honneur d'un mérite particulier, et qu'on sait être de mes amies, fut chargée de me dire *que les ordres n'étaient point pour moi, que j'avais tort de ne pas me faire annoncer, et que même on avait quelque chose à me dire de la part de...*[1], etc. J'y retournai, je fus reçu à merveille; comme je le suis toujours, mais on ne me dit pas le mot *de la part de...*, etc., et je me gardai bien de faire une question, car il n'y a rien dont un Russe vous sache meilleur gré que de ne pas l'interroger lorsqu'il n'a pas envie de parler. Il m'a été dit à peu près clairement que les projets de travail étaient suspendus par les circonstances, mais que les engagements subsistaient toujours ; nous verrons. Cependant,

[1] On comprend qu'il s'agit de l'Empereur.
(*Note de l'Éditeur*).

Digitized by Google

je vous avoue que je préfère une *faveur sans exercice*, dans la crainte d'avoir l'air de trop pencher du côté russe, quoique j'aie dit expressément qu'il fallait, en se servant de moi, n'oublier jamais que si le Roi me donnait, par impossible, une commission mortelle pour les intérêts de Sa Majesté Impériale, je l'exécuterais sans balancer, ce qui est vrai. Mais rien ne peut arracher de ma tête l'idée fatale que je ne suis point l'homme qui convient à Sa Majesté, de quelque manière que je m'y prenne. Quelquefois, dans mes rêves poétiques, j'imagine que la Nature me portait jadis dans son tablier, de Nice en France, qu'elle fit un faux pas sur les Alpes (bien excusable de la part d'une femme âgée), et que je tombai platement à Chambéry. Il fallait pousser jusqu'à Paris, ou du moins s'arrêter à Turin où je me serais formé; mais l'irréparable sottise est faite depuis le 1er avril 1754. Je reconnais moi-même dans moi-même je ne sais quel élément gaulois qui ne me met pas en harmonie avec notre cabinet, que je respecte d'ailleurs autant que je le dois; car le mot *différent* n'est pas, grâce à Dieu, synonyme de *mauvais*, ni même de *moins bon*. Mais croiriez-vous, monsieur le chevalier, que les hommes se conviennent par les principes? Nullement : c'est par l'humeur et les préjugés. C'est ce qui m'a fait désirer et demander même de me retirer, car j'ai toujours été persuadé de déplaire. Vous m'avez adressé souvent contre cette idée de fort beaux arguments, mais la faveur est comme la réputation des femmes, *ce qu'on croit et ce qui est c'est la même chose*. Voilà encore votre aimable post-scriptum du 6 juillet, dans lequel vous me dites,

Digitized by Google

eniæis verbis, que Sa Majesté a bien voulu vous ordonner de me dire *qu'elle avait lu ma dépêche du 21 avril et la précédente avec beaucoup d'intérêt, et qu'elle entend que je continue à vous envoyer mes rapports avec la même exactitude.*

Que puis-je dire à cela, sinon vous prier avant tout de mettre aux pieds de Sa Majesté mes plus vifs et humbles remercîments? *Je continuerai* ensuite, comme par le passé surtout, dans la juste confiance et la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, monsieur le chevalier, etc.

La bonne tête du prince Kuslowsky a jugé à propos de raconter la conversation qu'il a eue avec moi tête à tête; le public, qui est toujours bon, a jugé à propos de son côté de supprimer mon préambule poli, et au lieu de dire : *La personne pourrait être très-agréable et la nomination très-désagréable*, on dit tout uniment : *Votre nomination, mon cher prince, ne peut qu'être très-désagréable pour vous, pour moi et pour Sa Majesté*, etc.; et comme mes phrases, lorsque je les ai un peu soignées, font assez vite le tour de la ville, Kuslowsky a mis en circulation ce beau compliment qui amuse tout le monde, à commencer par moi. — J'ai vu depuis le chancelier; il ne m'a rien dit, ni moi à lui.

Voici la copie de ma note au chancelier.

Digitized by Google

Note à Son Excellence M. le chancelier de l'Empire.

14/26 septembre.

Son Excellence M. le chancelier de l'Empire a eu la bonté d'assurer le soussigné, le 7 de ce mois, que M. le comte de Mocenigo était sur le point de se rendre à sa destination en Sardaigne ; et, tout de suite, le ministre soussigné se hâta d'en faire part à sa cour. Aujourd'hui il entend assurer que cette destination a changé ; et quoique tous les bruits et tous les rapports ne doivent pas être accueillis, il en est cependant qui ne peuvent être passés sous silence. Il espère donc que Son Excellence M. le chancelier de l'Empire voudra bien permettre que le soussigné lui témoigne ses très-vives inquiétudes sur ce point. Un changement dans cette légation ne serait indifférent ni à Sa Majesté le Roi de Sardaigne, ni au soussigné qui a dû suivre cette affaire avec les mesures convenables et faire part du résultat, et il espère de l'amitié de Sa Majesté Impériale pour le Roi son maître, plus précieuse pour lui, s'il est possible, dans ces moments difficiles, et des bons offices de Son Excellence M. le chancelier de l'Empire, que les déterminations prises ne changeront point, ou que le soussigné éviterait au moins le chagrin de n'être nullement pressenti. Il profite, etc.

Digitized by Google

Octobre 1812.

Monsieur le chevalier,

J'ai reçu avec un extrême plaisir votre lettre confidentielle du 1er juillet. J'en avais besoin, car depuis longtemps nous ne nous étions rien dit à l'oreille. Votre peinture de la Sardaigne est de Rembrandt, noire et vraie. Est-il possible qu'au commencement du dix-neuvième siècle on en soit encore aux taxes et aux ventes forcées? En vérité, cette atmosphère est pestilentielle : c'est une espèce d'intempérie morale qui attaque tous les tempéraments. Prenez garde à vous, monsieur le chevalier; si vous continuez à la respirer, vous m'écrirez une fois que deux et deux font cinq, ou qu'on s'y est conduit très-délicatement à mon égard.

Comme j'ai ri de votre science de 1737! et de mon profond successeur! Savez-vous bien que si j'étais là je serais entre vous deux une moyenne proportionnelle, car je suis né en 1753. Je serais donc, ne vous déplaise, un peu moins ignorant que vous, mais beaucoup plus que mon successeur.

Consolez-vous, monsieur le chevalier, vous êtes comme tant d'illustres martyrs, *damnatus ad bestias!* — Je m'étonne de ce que vous me dites sur les *boutiquiers.* Je dis comme vous : *Contra stipulam ostendis potentiam tuam et contra folium quod vento rapitur.* Est-il possible qu'ils spéculent sur les *Cagliaresi* comme sur les roupies? — N'avez-vous point encore pensé au vin? Il me semble qu'il pourrait faire merveille ici,

Digitized by Google

et qu'à la fin les Sardes apprendraient l'usage de la boussole, comme ils apprirent celui de la herse une année avant mon départ. — Quant à la pompe, ils n'en voulurent point; ils aimèrent mieux étancher les salines avec des seaux emmanchés.

De nos arts, de nos lois, la beauté les offense.

Ce vers est de Voltaire; je me suis rappelé tout aussi bien l'épigramme de sa façon, que vous appliquez fort à propos à votre promotion. Au reste, quand justice se fait, c'est toujours bien fait : le motif peut faire rire sans nuire à la chose. Je vous félicite autant que vous avez envie d'être félicité. Votre collègue aura beau citer Arlequin, Pantalon, etc., comme nous sommes tous de la même bande, il n'y a pas de quoi rire. En général, quant aux promotions, vous ne sauriez croire, ou plutôt vous savez très-bien à quel point les grands pays gâtent sur cet article; les gens qui se battent à Cagliari pour être colonel ou brigadier, ou pour 300 livres de pension, jouent pour nous une espèce de farce assez semblable à celle que jouent les hommes en général sous l'œil des intelligences supérieures.

Ces originalités du pays que vous habitez m'amuseront toujours. Qui sait si quelque mémoire sarde se souvient encore de moi? Je crois que non, car ce peuple n'aime rien ; j'ai constamment remarqué que l'approbation est quelque chose d'antipathique pour le caractère sarde. Je serai donc pénétré d'une reconnaissance étonnante et étonnée, si quelqu'un de ce pays se rap-

Digitized by Google

pelle de moi assez pour me préférer un peu à mon délicieux successeur.

Je ne compte que sur la grande tête de Murena, qui fera fort bien d'écrire à son disciple avant qu'*il* radote tout à fait (je compte sur vous pour faire accorder le pronom). Les égards *européens* que j'avais pour sa qualité d'instituteur excitaient chez lui une reconnaissance qui à son tour excitait la mienne. Répétez-lui mes compliments, et assurez-le que Rodolphe n'oublie point le latin : il a droit de s'intituler *premier latiniste de la garde impériale*, comme ce certain magistrat français qui fut déclaré par une dame *premier violon du Parlement*.

Mes dépêches envoyées avant mon départ pour Polock vous auront appris ma singulière destinée dans ce pays : un quart d'heure avant la première ouverture, je ne m'en doutais non plus que vous; mais tout est allé bien autrement que je n'aurais cru, les événements politiques, qui ont tout croisé, ayant arrêté ma famille ; cependant il en reste toujours quelques agréments. Ce qu'il y a d'horrible pour moi, c'est l'idée d'être obligé de fuir : *O ciel! faut-il s'attendre à ce dernier malheur?* Si nous tenons, ce qui est fort douteux, il peut se faire que je ne demeure pas tout à fait nul ; mais, comme je le dis dans ma dépêche officielle, je ne désire rien dans ce genre, vu que, suivant les apparences et malgré toutes mes précautions, j'inspirerais quelques alarmes là où vous êtes. Je n'avais d'autre ambition décidée que celle de revoir ma famille; cette espérance étant trompée, tout le reste ne

Digitized by Google

signifie rien pour moi. Je dois cependant vous dire une chose que j'ai oubliée encore et qui n'est point un secret, c'est qu'ayant dit en conversant avec le personnage qui a tout mené ; « Je remercie le ciel d'avoir retenu ces trois dames; qu'en ferais-je, bon Dieu! dans ces circonstances ! » — il me répondit sans balancer: « Pourquoi donc ? on aurait bien arrangé tout cela ; » — preuve qu'on y avait pensé. Mais, à moins d'un nouveau miracle, c'est une affaire manquée pour toujours. Plus d'une fois j'ai prié Sa Majesté de me renvoyer; vous ferez bien, monsieur le chevalier, de favoriser cette idée si l'on vous en parle. J'ai quelques succès ici qui peuvent engager le Roi à m'y laisser, mais dans le fond du cœur je ne lui suis point agréable, j'en suis persuadé ; je ne réussis pas auprès des princes de la maison de Savoie, et surtout en Sardaigne. Je n'ai rien de particulier à vous dire, monsieur le chevalier, sur le grand mariage dont vous me donnez la nouvelle officielle; une dame m'en donna de Vienne la première nouvelle il y a trois ans ; depuis, toutes les circonstances me sont parvenues de tous les côtés imaginables, la secrétairerie du Roi exceptée, ce qui m'avertit de changer de discours, *car il ne faut pas se mêler des affaires d'autrui*. Je ne puis cependant m'empêcher de vous présenter une observation qui me paraît assez piquante. Un plan est parfaitement dessiné pour succéder à tous les droits de cette grande maison de Savoie, et au moment même où on l'achève, voilà une charmante grossesse qui met tout en l'air ! C'est une niche de la fortune.

Je l'ai dit mille fois : après quelques années de sé-

Digitized by Google

jour ici nous ne valons plus rien pour notre pays. La vertu et l'esprit sont cependant les mêmes dans tous les pays, et sous ce point de vue votre joli lutin de sept ans vous rend aussi heureux que vous le seriez ici; je suis ravi que son amabilité l'attache à l'ange que vous avez marié: c'est une bonne connaissance. Quant à M. votre fils, je conçois vos peines paternelles; que faire là où vous êtes, et quelle carrière pour un jeune homme? Espérons qu'il se présentera quelque *trou* par où il pourra passer. Le mien me donne beaucoup de consolation, puisqu'à son âge il a déjà trois réputations : une au bal (c'est l'essentiel), la deuxième dans le cabinet et la troisième sur le champ de bataille. Dites à l'abbé Murena qu'il serait charmé de le voir lire un classique en fumant, et que je ne doute pas, au reste, que ses saintes prières ne l'aient gardé à Kopis, à Gunstadt et à Borodino (ou Mojaïsk). On a d'abord dit que cette dernière bataille avait coûté la vie à 90,000 hommes, mais c'est pure calomnie; on sait aujourd'hui qu'il n'est mort sur la place *que* 50,000 hommes et qu'on a porté à Moscou *à peine* 22,000 blessés; ce n'est rien, comme vous voyez. Mon fils m'écrivait le lendemain matin, de Borodino même : *Nous avons eu hier une affaire assez vive*, expression qui a beaucoup amusé notre société; sur l'article du courage et du sang-froid, il est fort plaisant. Mais en voilà assez sur nos poupons, quoique ce soit une chose délicieuse entre pères que de jaser sur ce petit peuple. — Comme vous m'auriez fait plaisir de m'apprendre quelque chose de particulier sur la Sicile! Mais je sens l'inconvénient

Digitized by Google

de l'*arabe*. A propos d'arabe, si j'avais quelque chose à communiquer à M. de Front, en arabe, comment ferais-je? Depuis la triste mort de ce pauvre Ganières, il n'y a plus de langage commun entre nous; mais ce qui me fâche beaucoup, c'est que vous ne m'ayez rien dit en arabe, en persan ou en arménien, même en chinois si vous l'aviez voulu, sur les auteurs de la Constitution espagnole. Je n'ai pu la lire encore, ainsi je n'ai rien à vous dire sur l'édition in-16; mais par ce que m'en ont dit les Espagnols eux-mêmes, je vois que c'est une œuvre falote, quand même on l'imprimerait in-folio. Au reste il faut les laisser faire; là comme ailleurs les médecins et les avocats feront leurs beaux essais, mais la nature des choses les ramènera dans la grande route du possible; c'est déjà beaucoup qu'ils se soient abstenus des exagérations françaises. Et l'on parle des erreurs et des superstitions du moyen âge! — Je n'ai pu comprendre cette phrase : *Le successeur de don Gemiliano Deida est toujours au niveau du portier des Capucins*, etc. Celui qui reste croit que celui qui s'est éloigné conserve comme lui les connaissances qui l'environnent; c'est une illusion très-naturelle, mais c'en est une. Je ne sais plus ce que c'est que Deida, encore moins ce que c'est que son successeur.

Voici quelle serait mon ambition à l'égard de la caisse qui est chez ma sœur : Sa Majesté ne pourrait-elle pas proposer à quelque marin anglais de bonne humeur de me la porter à Londres, et son ministre ne pourrait-il pas être chargé de la faire sceller et déposer à Londres en *transit* en attendant qu'il pût me l'expédier ici? Ces

Digitized by Google

livres me sont inutiles à Cagliari où je ne reparaîtrai jamais, ici ils m'amuseraient. Si quelque navigateur négociant voulait se charger de la chose, ce serait encore mieux, pourvu que le prix du transport ne fût pas extravagant; mais j'ignore absolument ce point; je sacrifierais volontiers une ou deux demi-douzaines de ducats, mais pas davantage. Qu'importe un poids à fond de cale? c'est une plume. Après toutes ces explications, monsieur le chevalier, si cette négociation est trop ennuyeuse, n'en parlons plus; je me passerai de mes livres comme je m'en passe depuis dix ans.

Je vous félicite sur votre bibliothèque : si jamais vous la transportez, elle vous coûtera peu. Les deux livres que vous me nommez sont remplis de choses incontestables et par conséquent très-précieux. Pour moi, j'ai au moins le plaisir, qui n'est pas mince, d'avoir de fort beaux livres à moi et aux autres; malgré les immenses distractions de la société, je travaille beaucoup et j'ai pu mettre au net ce qu'on peut appeler des *œuvres;* mais tout est emballé et acheminé vers le nord, c'est-à-dire vers *le Nord du Nord.*

J'ai toujours oublié de vous faire une histoire d'habit. Celui que j'avais apporté ici me plaisait peu, entre autres motifs parce qu'il me coûtait 70 ducats, et qu'un seul habit ne pouvait me faire une année, vu que le blanc dominait trop suivant le dessin qu'on m'avait donné. Lorsque mon fils arriva, le Roi lui accorda l'habit de cour qui était celui de l'état-général. Je priai le Roi de trouver bon que je profitasse de l'occasion pour me servir du même, vu l'énorme éloignement; je ne soup-

Digitized by Google

çonnai pas même qu'il pût y avoir des raisons pour refuser au père ce qu'on accordait au fils. Je me trompais : plutôt à un enfant et même à un laquais qu'à moi, la règle est générale contre ce *cher* ministre ; il me serait cependant aussi difficile de changer d'habit que de peau. Mais je crois que je l'ai un peu estropié ; j'ignore s'il y a grand et petit uniforme ; j'ignore la couleur de la doublure ; j'ignore s'il y a des épaulettes. Si vous pouviez m'envoyer une description succincte avec le dessin en petit d'une seule boutonnière, vous me feriez plaisir. Je ne verrai plus, au reste, la patrie de cet habit : ainsi l'on peut bien continuer à se tenir en paix comme par le passé.

Il ne me reste qu'à vous prier de continuer toujours à me griffonner de temps en temps quelques lignes confidentielles. Ce que vous saurez de piquant sur l'Espagne et sur la Suède me plaira toujours beaucoup. Je vous plains infiniment, monsieur le chevalier ; je juge votre situation comme si je logeais sur votre rocher, et je me trouverais heureux lorsque je songe à vous, si je ne songeais pas en même temps à l'épée qui pend sur ma tête :

> Districtus ensis cui super albida
> Cervice pendet, etc.

J'espère que vous me permettrez cette petite variante. — Adieu mille fois, monsieur le chevalier. Je vous remercie des sentiments que vous me témoignez, et je vous prie de me les continuer ; comptez à votre tour sur mon invariable et respectueux attachement.

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, 7/19 octobre 1812.

Monsieur le comte,

Cette lettre vous sera remise par le prince Kuslowsky, qui retourne en Sardaigne en qualité d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Sa Majesté Impériale près de notre auguste maître. C'est un homme personnellement distingué, rempli de connaissances, et particulièrement attaché à la personne de Sa Majesté, près de laquelle il a résidé déjà, comme Votre Excellence ne l'ignore pas, en qualité de chargé d'affaires. Tous ces titres réunis doivent le rendre extrêmement agréable à la cour : cependant, quoique la personne ne puisse être mieux choisie, il y a eu dans les formes quelque chose qui a pu me chagriner et qui peut-être déplaira à Sa Majesté ; mais cette affaire exigeant de longs détails, comme je n'ai aujourd'hui que très-peu de temps, je me rapporte à une dépêche plus circonstanciée et qui parviendra, je l'espère, dans peu de temps à Votre Excellence. Je ne lui dirai ici qu'un seul mot : j'ai eu malheureusement à me plaindre de M. le chancelier. Au milieu du déchaînement universel dont il est l'objet, non-seulement il ne m'est jamais arrivé de faire chorus, mais quelquefois je l'ai défendu, et il est impossible qu'il ne l'ait pas su ; cependant, monsieur le comte, je dois vous dire que, dans cette affaire, il a employé à mon égard des formes brusques, sans aucun de ces adoucissements que sa politesse exquise trouve aisément pour peu qu'elle les cherche.

Digitized by Google

D'après la théorie que Votre Excellence a pu voir dans mes dernières dépêches sur les batailles gagnées et perdues, elle ne doit pas douter de ma manière de penser sur celle de Borodino (ou de Mojaïsk) : *vaincre, c'est avancer ;* par conséquent, *reculer, c'est être vaincu.* Moscou est pris, tout est dit. La conservation du champ de bataille pendant quelques instants et le nombre des morts sont des fadaises ; il ne faut considérer que les résultats. Non-seulement les Français s'attribuent la victoire dans les bulletins officiels, ce qui ne prouve rien du tout, mais dans leur correspondance particulière ils tiennent le même langage, sans la moindre affectation : leur correspondance interceptée nous a fait connaître plusieurs de leurs lettres. J'ai remarqué surtout celle de l'intendant de l'armée, Daru, à ce bon sujet de Talleyrand ; il lui dit de la manière du monde la plus naturelle : « La victoire ne s'est décidée pour nous que vers les dix heures. » Mais, encore une fois, tout cela ne signifie rien ; *où sont-ils?* Voilà la question. Qu'ont-ils fait? Dieu le sait ; ou du moins ceux qui le savent ne le diront jamais.

Je ne contesterai jamais en public les talents du maréchal Kutusoff ; mais ici je puis bien dire à Votre Excellence que ces talents, n'ayant été essayés, ou du moins n'ayant brillé que contre les Turcs, et se trouvant d'ailleurs fort affaiblis par l'âge, ils ne sont pas du tout en équilibre avec ceux du génie infernal à qui il tient tête. L'Empereur ne se souciait pas du tout de ce général, et je vous avoue, monsieur le comte, que j'accorde beaucoup, sur beaucoup de sujets, à l'in-

Digitized by Google

stinct des souverains. Dans la guerre de 1805, l'opinion força l'Empereur à lui accorder le maréchal Kaminskoï : qu'arriva-t-il? Votre Excellence ne s'en souvient que trop. J'ai eu l'honneur de vous le dire : j'aurais fort désiré que le marquis Paulucci eût accompagné le maréchal en qualité d'aide de camp ; l'un portant l'autre, ils auraient fait merveilles. Kutusoff lui faisait ici beaucoup d'amitiés, et alla jusqu'à lui dire avant de partir : *Je vous appellerai incessamment ; j'ai déjà dit à l'Empereur que j'avais besoin de vous, et je vous appellerai de la route, car j'ai tous les pouvoirs.* La princesse Kutusoff dit même plus d'une fois au marquis : *Quand partez-vous?* Au point que ce dernier, quoique très-fin, prit d'abord tout cela pour argent comptant ; mais jamais il n'a été question de lui. On a pu croire, ici et là, que son éloignement était l'effet de quelque grand calcul politique ; mais, pour moi, j'ai toutes les raisons de croire que le maréchal, en obéissant à son caractère très-connu, s'est moqué du marquis et n'a jamais pensé un instant à l'employer. Il laisserait plutôt périr la Russie que de s'aider d'un étranger jeune et entreprenant à qui l'opinion pourrait attribuer les succès, du moins en partie.

Cependant, monsieur le comte, malgré toutes les fautes faites et à faire, Napoléon est fort mal placé. Imaginez un homme au sommet d'une échelle de cent échelons, et tout le long de cette échelle des hommes placés à droite et à gauche avec des cognées et des massues, prêts à briser la machine : c'est l'image naturelle de la situation où se trouve Napoléon. L'armée

Digitized by Google

de Moldavie s'est mise en marche de Kusk en Volhynie le 13/25 septembre; elle marche sur Mohilew, peut-être sur Borissoff; elle a 450 verstes plus ou moins à parcourir; en lui donnant 25 verstes par jour, vous voyez, monsieur le comte, qu'elle doit, sauf malheur, être dans ce moment assez près de sa destination. Le comte de Wittgenstein a commencé de son côté la guerre active; il a dû passer la Dwina depuis cinq ou six jours, et il s'avance vers le même point. Le général Hertel, dont je vous ai fait connaître la situation et les forces, coopérera de son côté au grand mouvement destiné à couper Napoléon. Le maréchal a son quartier général sur les frontières du gouvernement de Kalouga; sa gauche s'étend vers Mojaïsk, et je le crois, d'après l'avis des gens de l'art, fort bien placé pour donner la main aux forces qui arrivent et à celles qui existent déjà sur la ligne d'opération des Français. Les Russes ont reçu des renforts immenses; ils sont fort bien disposés, d'une bravoure à toute épreuve (sur ce point il n'y a rien à dire) et de plus extrêmement irrités. Qu'arrivera-t-il? Ceci devient tout à fait sérieux pour Napoléon. Il vient, après quelques mouvements d'un intérêt secondaire et dont il est inutile que je vous entretienne, de retirer subitement tous ses postes avancés et de se concentrer à Moscou. C'est une voix commune qu'il s'agit d'une bataille générale ou d'une retraite. Je croirais plutôt à la première supposition; la retraite pure et simple ne s'accorde guère avec l'orgueil inflexible du personnage. On se battra donc, et probablement au moment où je vous écris on s'est battu.

Digitized by Google

Sûrement, monsieur le comte, il donnerait beaucoup d'argent pour n'avoir pas entrepris la guerre : il a cru dicter la paix à Moscou; il s'y est jeté, et c'est une faute terrible qu'il payera cher. Si les Russes se conduisent à peu près bien, savez-vous ce que je crains encore? c'est que le maréchal n'ait pas *la force* de gagner la bataille; car, comme j'avais l'honneur de vous le dire, ce n'est pas le jour d'une bataille qu'on la gagne, c'est le lendemain et quelquefois deux ou trois jours après. Si Bonaparte gagne la bataille, il pourra nous menacer ici; mais pourquoi la gagnerait-il? est-ce que notre plomb, notre fer ne tue pas comme le sien? est-ce que les officiers russes ne savent pas dire *feu!* Je crains moins pour le salut que pour l'honneur; je crains que nous ne nous sauvions platement : voilà ma grande crainte. Si les Russes écrasent l'insecte sur la piqûre, elle est guérie; s'ils ne font que le chasser ou lui casser une jambe, la prise de Moscou laisse une cicatrice notable. Je ne cesserai d'espérer. Que ne donnerais-je pas, que n'entreprendrais-je pas pour procurer à l'Empereur le plus doux des triomphes, celui qui le rendrait le bienfaiteur et l'idole du genre humain?

Regardez Borissoff sur la carte, monsieur le comte (sur la Bérésina, gouvernement de Minsk), c'est là *le grand coin* au jeu de tric-trac, que les Français ont pris d'emblée et que les Russes ont laissé prendre par une faute inexcusable; c'est là que Napoléon mettra le pied s'il est obligé de reculer, et c'est de là que nous le débusquerons difficilement. Si vous apprenez que les Russes s'en sont emparés, vous apprendrez une

Digitized by Google

grande nouvelle. Mais quoi qu'il arrive, et même dans les suppositions les plus heureuses, qui pourrait se flatter de toucher aux jours de repos? Je n'ose ni ne veux jeter les yeux sur l'avenir.

Quelles leçons, monsieur le comte! Quels exemples, si tous les exemples n'étaient pas perdus! A la place de tous ces grands ministres qui depuis vingt ans jouent au plus rusé sur la scène du monde, imaginez des frères capucins qui auraient enseigné à soigner son bien et à respecter celui des autres : l'univers serait en paix, et tout souverain maître chez lui. Qu'a produit le lamentable partage de la Pologne? C'est la chemise du Centaure; tous ceux qui l'ont revêtue en sont brûlés. Qu'est-ce que le puissant roi de France a gagné à l'acquisition d'une petite île imperceptible couverte de sauvages? Il y a trouvé Buonaparte qu'il a amené à Paris. Qu'a-t-il gagné à soutenir la rébellion des Anglo-Américains? Ses officiers en ont rapporté la révolution. Quel est le résultat final du machiavélisme intrépide de Frédéric II? Son empire a duré moins que son habit, que tout le monde peut voir à Paris, etc., etc., etc.

Mais nous avons trop vécu, vous et moi, monsieur le comte, pour croire à une vaine amélioration de l'espèce humaine. Tous les exemples seront inutiles, et toujours on volera autour des échafauds.

Transmettez, je vous prie, cette dépêche à la cour, en annonçant celle qui la précède et qui se fera peu attendre.

P. S. Le 8/20 septembre, près du village de Tcher-

Digitized by Google

gowizza, le général comte de Lambert a battu un corps d'Autrichiens et lui a pris trois drapeaux appartenant au régiment jadis célèbre d'Orelli. On assure que ces drapeaux ont été brodés par les mains de l'impératrice Marie-Thérèse. L'Empereur les renvoie à Vienne comme des drapeaux amis et égarés qu'il a trouvés hors de la route; ce trait est d'un véritable gentilhomme. Vous entendrez beaucoup comparer, monsieur le comte, la conduite que tient l'Autriche dans ce moment avec celle que tint la Russie dans la dernière guerre : je ne dis pas que notre Empereur ait fait alors une figure digne de lui, mais cependant quelle différence! 1° Il avait averti, il avait dit d'avance : *Si vous combattez*, etc. 2° Il amenait chez l'empereur d'Autriche un prince comme lui, l'Autriche nous amène l'enfer; je vous conterai les horreurs de Moscou. 3° L'empereur de Russie faisait la guerre avec une répugnance manifeste, je dirai presque avec une honte honorable : l'Autriche a cherché publiquement des ennemis à la Russie, et dans une note à jamais déshonorante elle a invité la Suède à concourir à la destruction de la Russie, qui est dans ce moment l'unique espoir du monde. Ces différences sont frappantes.

Je ne vous dis rien de la Suède. Elle nous a mis habilement dans notre tort et s'est moquée de nous en prenant notre argent; j'ai eu l'honneur de le dire à Votre Excellence et je ne m'en dédis point. Bernadotte est plus dangereux pour le monde que Robespierre, mais tel est l'aveuglement de notre siècle que les princes mêmes ne s'en aperçoivent pas.

Digitized by Google

Supplément aux dépêches officielles.

10/12 octobre.

(Sa Majesté est priée de ne lire ceci qu'après les dépêches officielles.)

Le prince Kuslowski emmène en qualité de *secrétaire de légation* M. Potemkin, ci-devant employé au département des affaires étrangères et frère d'un colonel de ce nom qui a de la réputation. Il est de la famille du fameux prince de ce nom, mais sans être proche parent ; il n'est point dans le monde et n'est que conseiller de cour.

Quoique j'aie envoyé plus d'une fois le tableau des grades russes, je ne crois pas inutile de les répéter ici (du moins les premiers), car si l'on n'a pas continuellement ce tableau sous les yeux, on n'entend rien à la Russie.

CIVIL.	MILITAIRE.
Classes ou tschins.	
1re Conseiller privé actuel de 1re classe. . .	Feld-maréchal.
2e Conseiller privé actuel.	Général en chef.
3e Conseiller privé.	Lieutenant-général.
4e Conseiller d'État actuel.	Général-major.
5e Conseiller d'État.	Brigadier.
6e Conseiller de collége.	Colonel.
7e Conseiller de cour.	Lieutenant-colonel.
8e Assesseur de collége.	Major.
9e Conseiller titulaire ou honoraire. . . .	Capitaine.

Il y en a encore cinq autres que je néglige parce qu'ils tombent dans les infiniment petits et parce qu'on

Digitized by Google

les trouverait, s'il était nécessaire, dans mes précédentes dépêches. Il n'y a en ce moment que deux hommes dans l'État qui aient le premier grade en civil : le chancelier et le prince Kurakin (Alexandre), ci-devant ambassadeur en France. Le prince Kuslowski n'est que conseiller de cour, c'est-à-dire qu'il a le même grade que son secrétaire de légation : c'est une monstruosité dans les idées russes, puisqu'il devrait être au moins conseiller d'État.

Il faut savoir qu'anciennement (c'est-à-dire hier) le chambellan appartenait de droit à la cinquième classe. Speransky, qui voulait saper la cour ou du moins la dignité de la cour, s'y prit comme on s'y prend toujours : il offrit une idée pour en faire adopter une autre ; il représenta qu'il n'était pas juste qu'un jeune homme devenu chambellan obtînt d'emblée un grade désiré par de vieux serviteurs blanchis dans le service, etc. L'Empereur donna dans cette idée. Il devint à la mode de turlupiner les chambellans ; les demoiselles même apprirent à dire que *cet habit n'était pas décent ;* enfin le grand-duc Constantin, professeur public de morale et d'élégance, articula distinctement que *les chambellans étaient des cochons.* Ces belles théories amenèrent l'ukase de l'Empereur que j'annonçai dans le temps, et qui prive le chambellan de tout grade, *comme chambellan.* Tous ces messieurs furent donc obligés de s'attacher aux différentes administrations, l'un à la marine, l'autre aux affaires étrangères, etc. ; ils pouvaient aussi entrer dans le militaire, mais avec une diminution de grade telle qu'elle anéantissait tout équilibre entre les deux ordres.

Digitized by Google

Cette disposition a dégradé la cour dans l'opinion et jeté la haute noblesse dans l'écurie ; c'est ce qu'on voulait ; mais je n'entre ici dans aucun détail politique.

Kuslowski ayant été fait chambellan, il n'a pas manqué de dire ici à quelqu'un qui me l'a redit, qu'il était *chambellan ancien*, c'est-à-dire *conseiller d'État ;* mais rien n'est plus faux. A moi, qu'il suppose un peu plus instruit, il a dit que dans peu de temps un ukase que l'on prépare anéantirait toute cette hiérarchie des grades. Je crois bien qu'au fond du cœur l'Empereur s'en soucie peu ; mais quand on renverse quelque chose, il faut savoir ce qu'on mettra à la place, et je pense qu'avant de se décider sur ce point il y songera plus d'une fois. En attendant, le prince Kuslowski est conseiller de cour, c'est-à-dire *rien ;* c'est ce qu'il faut que la cour sache, en cas qu'il se donne des airs. Dans le vrai, la personne du prince est plus honorable que celle de M. le comte de Mocenigo pour Sa Majesté, parce qu'il est Russe, grand seigneur russe (dans nos idées au moins, car ici c'est la fortune et le grade qui font l'homme) et chambellan ; cependant, s'il s'avisait de faire le géant, comme il y est très-porté, il serait bon de pouvoir le mortifier un peu en lui faisant entendre qu'on sait très-bien ce que c'est qu'un conseiller de cour.

14/26 octobre. — Le sort du marquis de Paulucci, longtemps ambigu, vient d'être décidé de la manière la plus brillante ; il a été fait hier gouverneur militaire de Riga et des deux provinces de Courlande et de Livonie ; il sait l'allemand, sa femme est Courlandaise, et il suc-

Digitized by Google

cède à un sot; c'est tout ce qu'il peut désirer de plus heureux. Il a le plus beau champ pour exercer ses talents civils et militaires (car il en a des deux genres) et pour se moquer en paix de la jalousie russe. C'est une espèce de Piémontais, comme je l'ai expliqué, et dans ce moment nous pouvons bien l'adopter. Nous le prêchons beaucoup, le duc et moi, pour qu'il soit doux comme un mouton. Il n'y a rien de si aisé que d'être modeste quand on a vaincu.

8/20 octobre 1812.

Ce n'est point une illusion, l'étoile de Bonaparte pâlit. Parmi les dépêches saisies sur les courriers qu'on a interceptés, on a trouvé des lettres de lui adressées à ses malheureux vassaux les rois de Bavière et de Saxe et à son frère Jérôme, par lesquelles il demande en style très-pressant un double contingent (qu il n'aura jamais). Mais rien n'égale l'importance de la dépêche du général de Wrède à son maître le roi de Bavière : il lui dit que Napoléon les a trompés sur tous les points; qu'ils n'ont trouvé à Moscou ni paix ni pain ; que les Bavarois sont nus et meurent de faim; qu'ils ont été écrasés à Borodino; *que de toute la garde il ne reste que deux officiers,* etc.; enfin, la dépêche est extrêmement amère. Une certaine délicatesse pourra empêcher la publication de cette pièce, parce qu'elle ferait tomber la tête du général de Wrède, mais on fera bien

Digitized by Google

mal si on ne l'envoie pas au roi de Bavière. — Voici qui est plus important et plus décisif. Napoléon a parlé trois fois de paix et d'armistice, et, enfin, il a envoyé le général Lauriston, précédemment ambassadeur ici, pour demander la paix et avant tout l'armistice. Lauriston est venu au quartier général du prince Kutusoff, qui l'a reçu en présence de plusieurs officiers, *et notamment des Anglais* qui sont dans son armée, et il lui a déclaré qu'il ne pouvait être question ni de paix ni d'armistice tant que les Français auraient un pied sur les terres de l'Empire. Lauriston a demandé si l'on ne pouvait pas au moins recevoir une lettre pour Sa Majesté Impériale; le maréchal a répondu *qu'on pouvait la recevoir ouverte; mais que si le mot de paix y était prononcé, il ne pouvait l'envoyer, et que telles étaient ses instructions.* Voilà qui est clair, et les apparences deviennent tout à coup excellentes. L'enlèvement des courriers (au nombre déjà de quatre ou cinq) montre combien la ligne des opérations françaises est resserrée et pour ainsi dire assiégée. Mais que sera-ce lorsque les armées de Wittgenstein et de Tchitchagoff auront marché par la droite et par la gauche sur le point décisif? L'amiral Tchitchagoff trompe beaucoup de monde; il est l'idole de son armée et se comporte à merveille. Son projet était de se jeter sur le grand-duché de Varsovie; le projet était bel et bon, mais il ne s'accordait pas avec le plan général du prince Kutusoff. La dernière dépêche de l'amiral finissait par ces mots : *Je poursuivrai le prince de Schwarzenberg jusqu'aux enfers;* là-dessus, on cria d'abord à la tête

Digitized by Google

de l'amiral; mais comme dans l'intervalle il avait connu les intentions du général en chef, il fait connaître dans sa dépêche suivante qu'il s'empresse de remplir les intentions du maréchal en marchant rapidement sur Minsk : il a bien fallu se taire. Nous sommes aux grands coups. Le courage revient au galop. on retient tous les ballots, et même je crois qu'on les défait. Un mot échappé à un prince ne fait croire que l'Empereur est sur le point de partir pour Nijni-Novogorod, où se trouve accumulée la grande émigration de Moscou. Plus d'une raison me paraît décider ce voyage; mais si l'Empereur va se placer sur les derrières de l'armée, c'est, je crois, qu'on se tient sûr du succès. On ne doit pas sans doute se presser trop de chanter victoire; mais en réunissant tous les symptômes qui se présentent dans ce moment, il y a vingt ans que je n'ai rien écrit avec autant de plaisir que ce bulletin.

12/24 octobre. — M. le général comte de Wittgenstein continue à s'illustrer. Les Français s'étaient retranchés à Polock, petite ville sur la Dwina, dont ils avaient fait un point d'appui et un dépôt considérable. Le général de Wittgenstein, dont l'armée a été portée à un chiffre digne de ses talents (50,000 hommes au moins), et qui a commencé sur-le-champ la guerre offensive, a débuté par l'attaque de Polock; l'attaque a duré deux jours (7/19 et 8/20) et a été sanglante; Polock a été pris à la baïonnette avec un très-grand carnage des Français, qui ont cependant manœuvré assez bien pour sauver leur artillerie et brûler leurs ponts. Le bulletin avoue 5,000 hommes du côté des

Digitized by Google

Russes tués ou mis hors de combat, et il ne manque pas de mettre de l'autre côté un nombre *au moins triple*. J'ai dit assez souvent ce que je pense de ces chansons; mais ce qui n'en est pas une, c'est que les Français ont repassé la Dwina, que le général Wittgenstein a tout de suite rétabli les ponts et qu'il va poursuivre sa pointe. Il mande qu'il se croit sûr de s'emparer de l'artillerie française. Les milices de Saint-Pétersbourg, qui n'avaient jamais vu le feu, ont fait des prodiges dans cette affaire, où l'on a fait 2,000 prisonniers et couvert les rues de cadavres.

Le 7/19, le général de Wintzingerode est entré à Moscou, a livré dans la ville même un combat assez vif, et s'est retiré après avoir fait 500 prisonniers. Il y en a plus de 40,000 (je dis 40,000 après m'être bien informé) dont on ne sait que faire; il y a telle petite ville où l'on a placé 3,500 prisonniers et 50 soldats pour les garder. Afin de parer aux inconvénients, on les envoie en Sibérie; une dame de ma connaissance, arrivée depuis trois ou quatre jours, a rencontré 200 Piémontais en route pour Irkoutsk; on en avait pitié, à ce qu'elle m'a dit, et les femmes surtout leur apportaient beaucoup de secours, mais ces malheureux, à demi-nus, doivent nécessairement mourir de froid avant d'avoir parcouru la moitié de la route (5,000 verstes). Cela fait horreur.

Le chancelier, en butte à une haine dont il y a peu d'exemples, n'en va pas moins son train et se maintient contre vents et marées. Il gêne l'ambassadeur d'Angleterre, maintient le tarif et entrave le commerce. On se demande d'où vient cette force inconcevable : j'en

Digitized by Google

vois trois raisons : 1° crainte toujours subsistante au fond du cœur de Sa Majesté Impériale, qui lui fait envisager le chancelier comme un instrument nécessaire; 2° crainte de paraître obéir au peuple; 3° difficulté de remplacer l'homme. Ces trois raisons sont bonnes; cependant il y a, si je ne me trompe, quelque chose de plus profond encore et que nous ne pouvons pénétrer.

Une réflexion importante, qui n'échappera pas à Sa Majesté, c'est que si Napoléon périt, il périra par tout ce qui devait le sauver, car les Russes ont commis toutes les fautes qu'on peut commettre à la guerre, et le chancelier veut absolument la paix; mais sans ces fautes et sans l'espoir très-justement placé par lui dans le chancelier de l'Empire, jamais Napoléon ne se serait mis dans le sac, dont il ne sortira que si Dieu le veut absolument.

Outre la tentative faite auprès du prince Kutusoff, et une autre, essayée aux postes avancés par le beau-frère Murat, Napoléon a écrit une lettre à l'Empereur, qui n'a point fait de réponse.

On a intercepté les lettres au sénat, à l'ami Savary et à l'archiduchesse Marie-Louise; ce sont des pièces curieuses. L'Empereur n'a point laissé transpirer les dernières : je lui en sais gré.

14/26 octobre. — Cela est écrit, mais on m'a récité la lettre, et demain je la lirai, en secret toutefois.

Digitized by Google

27 octobre/8 novembre 1812.

C'est, à ce qu'il semble, dans les plaines de Smolensk que se décide peut-être dans ce moment le procès du genre humain contre le plus fameux, le plus terrible et le plus heureux brigand qui ait peut-être jamais existé. Je passe sur les détails qu'on apprend dans les gazettes, pour courir aux résultats.

Le comte de Wittgenstein soutient et accroît chaque jour l'immense réputation qu'il s'est acquise dans cette campagne; il ne passait que pour un très-honnête homme et pour ce qu'on appelle un homme de société : il était de plus un grand général, et ce talent s'est développé subitement. On l'appelle le *sauveur de Pskoff;* il est bien le sauveur de Pétersbourg : qui donc aurait pu sauver la capitale si le torrent avait pu lui-même pénétrer dans Pskoff? Le comte de Wittgenstein a beaucoup de ressemblance avec lord Wellington ; il est comme lui d'un excellent caractère, ennemi de toute espèce de violence, ami du peuple, défenseur de tous ceux qui n'en ont point; en un mot, c'est le seul homme dont je n'aie jamais entendu dire de mal ici, et c'est un véritable prodige dans une ville qui a pour devise éternelle : *le cygne d'un logis est coq-d'Inde dans l'autre.*

J'ai fait connaître, dans ma dépêche du 7/19 de ce mois à Son Excellence le comte de Front, la prise de Polock par le comte de Wittgenstein. Sans perdre un instant, il passa la Dwina et marcha sur Lepel. Gouvion-Saint-Cyr avait été blessé à Polock; le général

Digitized by Google

Legrand commandait à sa place, et Victor, averti du danger, était accouru à son secours de Smolensk, avec une partie des renforts qu'il avait amenés à Bonaparte ; mais le 19/31, Wittgenstein les a battus l'un et l'autre complétement près de Doghitchy, il leur a même pris de l'artillerie, et, continuant sa marche rapide et triomphale, il a chassé les Français de Senno (gouvernement de Mohilew), où il s'est logé. J'ai vu une lettre qu'il a écrite de là à sa femme ; il y a une expression remarquable : *je me réjouis,* dit-il, *d'apprendre que le maréchal prince Kutusoff a pris enfin l'offensive.* Il n'était pas, en effet, grand admirateur des opérations de la grande armée. Il ajoute : *j'espère donner bientôt la main à Tchitchagoff, qui ne saurait plus être bien loin; en attendant, j'envoie* 2,000 *hommes pour s'emparer de Wittebsk;* ce ton sied à merveille à qui peut le soutenir. L'intendant français de cette dernière ville écrivait le 22 à son collègue de Vilna une lettre qui a été interceptée et que j'ai lue en original : elle est écrite avec esprit et montre parfaitement l'état des choses ; après quelques lamentations sur le défaut des subsistances et la position embarrassante des intendants, il dit à son ami : *L'empereur des Français m'a placé à la tête de douze districts, mais l'empereur de Russie en administre huit par lui ou par ses généraux, et le comte de Wittgenstein,* QUE BIEN VOUS CONNAISSEZ, *se mêle encore de l'administration des quatre autres, au point qu'il ne se passe pas de semaine où ses Cosaques ne viennent déjeuner dans les faubourgs de Wittebsk.*

J'ai dit que l'amiral Tchitchagoff, devenu général

Digitized by Google

en chef, conduisait la superbe armée de Moldavie sur le lieu *del gran conflitto*. On a parlé diversement de sa marche, mais je ne puis dans ce moment m'étendre sur sur ce sujet; je me borne à dire que l'Empereur, d'abord mécontent de lui, paraît totalement apaisé par les dernières dépêches de l'amiral, qui, dans le moment où j'écris, doit être réuni à Wittgenstein. Voilà les postes de la Bérésina tournés ou occupés, et voilà le grand chemin sur Vilna coupé sans retour.

J'ai fait connaître aussi la défaite de Murat. Quoique les troupes qu'il commandait aient été plutôt éparpillées que vaincues, et que cette affaire n'ait été qu'un jeu pour les Russes, qui n'y ont pas perdu 500 hommes, cependant elle a eu de grandes suites, car les troupes battues ont été entièrement découragées, et Murat ni son corps n'ont plus paru. Cette tentative ayant si mal réussi à Napoléon, il a voulu essayer en personne avec sa garde sacrée, car enfin il fallait prendre un parti. Il a donc fait le 12 N. S. une attaque désespérée sur Malojaroslavetz pour pénétrer dans le gouvernement de Kalouga, l'un des plus riches et des plus fertiles de ces contrées. Cette attaque, à laquelle on dit qu'il était, fut exécutée par sa garde, ce qui seul suppose environ 30,000 hommes. Napoléon a eu en tête le général Doctoroff, qui s'est supérieurement défendu. Le combat a été acharné au point que cette pauvre petite ville de Malojaroslavetz a été prise et reprise jusqu'à huit fois; enfin elle est demeurée aux Russes, mais incendiée, car Bonaparte brûle tout en se retirant; il a brûlé encore Borovsk. Exclu ainsi du

Digitized by Google

gouvernement de Kalouga et rejeté sur la route de Mojaïsk, sa position devenait beaucoup plus difficile, car cette route est détestable et ne traverse plus qu'un désert. Quoi qu'on puisse dire de la conduite passée du maréchal, il paraît sûr du moins que dans cette occasion il n'a manqué ni à lui-même ni à la Russie : il a jeté à la fois tous les Cosaques sur l'armée française, à gauche et en queue ; il a ordonné au général Miloradowitch, qui commande dans les environs de Moscou, et à la garnison même de cette ville, de marcher en avant ; lui-même s'est ébranlé et veut, s'il est possible, prévenir Napoléon sur Wiasma (gouvernement de Smolensk). C'est le 21 (2 novembre) de ce mois que le grand coup a été frappé, le même jour précisément où Wittgenstein acquérait tant de gloire sur la Bérésina ; Les Français, mourant de faim et de froid, manquant de tout et surtout de fourrage, ont été attaqués avec un avantage qui semble décisif. Les Cosaques ont commencé un massacre horrible ; ils disent une excellente raison, savoir : *qu'ils ne sont pas venus de si loin et n'ont pas interrompu leurs affaires pour faire grâce ;* en conséquence, ils tuent tout. Bonaparte a laissé en se retirant 500 chevaux qui ne pouvaient plus marcher et qu'il n'a pas seulement eu le temps de tuer. Il brûle et détruit tout, même ses caissons qu'il fait sauter ; et la nuit, à ce que disent expressément ses relations, toute son artillerie avance aux lanternes ; enfin, on croit voir un désespoir complet et une déroute des mieux caractérisées. C'est dans cet état que le dernier courrier arrivé hier a laissé les choses ; on ne peut décrire celui

Digitized by Google

des esprits dans l'attente de l'immortel événement qu'on a droit d'attendre.

Plusieurs bons esprits observent cependant que tout n'est pas fini, qu'un homme qui a 80,000 hommes ne peut être enveloppé, qu'en sacrifiant la moitié de son armée il peut sauver l'autre, qu'il peut se former encore en Pologne, créer une autre armée et recommencer au printemps. — Je n'en sais rien. S'il manque d'artillerie, de poudre et de chevaux, tous les sacrifices possibles pourront bien ne pas le sauver. D'ailleurs, le grand danger est pour lui d'être égorgé par les Français : cette chance même me paraît la plus probable. Au reste, je ne fais point le prophète. *Vedremo.*

Si une intelligence supérieure avait dit à l'empereur de Russie : — Voulez-vous perdre douze provinces, sept millions de sujets, quatre-vingts millions de roubles de revenus, et votre capitale qui sera brûlée? à ce prix je vous donnerai Bonaparte et son armée; — il aurait dit et il aurait dû dire : *Ma foi! c'est trop cher;* mais la Providence a fait le marché pour lui; du moins la chose est possible et même probable. Un colonel de la garde m'écrit de la grande armée, le 15/27 de ce mois : — *On dit que vous êtes effrayés à Saint-Pétersbourg. Fiez-vous à ma loyauté: jamais le grand homme n'a été plus près de devenir plus petit, et j'espère que cette fois il ne nous échappera pas, comme nous avons eu la bonté de le permettre d'autres fois.* On ne saurait ajouter à cela qu'*ainsi soit-il.*

Pour se former une idée nette de l'état des choses dans le moment où j'écris, il faut prendre une carte géogra-

Digitized by Google

phique et examiner le point de *Wiasma* (gouvernement de Smolensk), sur lequel marchent également les Russes et les Français. Kutusoff a sur sa droite, entre lui et les Français, le général Miloradowitch avec une division si nombreuse qu'elle excède le tiers de l'armée, et les Cosaques ensuite sont encore sur la gauche et sur l'arrière-garde des Français. C'est avec ce cortége que ceux-ci marchent sur Wiasma.

Il est assez naturel de demander : « Mais pourquoi donc cet accompagnement et tous ces délais? Si les Français sont si affaiblis, si les Cosaques seuls suffisent pour les mettre en déroute et prendre leur artillerie, s'ils manquent de pain, de fourrages, de vêtements, etc., etc, pourquoi donc, au lieu de toutes ces processions, ne pas leur tomber dessus directement et les écraser d'un seul coup? » — A cela je n'ai point de réponse : c'est le grand problème du moment. La réputation du maréchal ne ressemble point à celle du comte de Wittgenstein, qui n'a point d'opposant : la première est pour ainsi dire suspendue et ne peut se passer des événements futurs. S il prend Bonaparte ou le réduit au moins à un état d'ignominie qui amène sa perte, le prince Kutusoff sera immortel, quel qu'ait été son mérite réel dans ce grand événement; mais s'il laisse échapper le monstre avec une portion considérable de son armée, si Bonaparte peut s'établir en Pologne, recruter à son aise et recommencer au printemps, le maréchal est à jamais ridicule. Il faut donc attendre.

En attendant, on parle diversement sur le compte du

Digitized by Google

maréchal Kutusoff. La passion s'en mêle ici comme ailleurs et plus qu'ailleurs; car, dans l'univers entier, je ne crois pas qu'il y ait un seul endroit où les jugements soient aussi exagérés et aussi passionnés que dans cette belle capitale. Pour moi qui suis également étranger au pays et à ses passions, je ne connais à la charge du prince Kutusoff que deux reproches auxquels je ne vois pas de réponse. 1° Dans son premier bulletin qui suivit la prise de Moscou, il dit que *ce malheur était une suite inévitable de la reddition de Smolensk;* je passe sur ce que ce trait avait de cruel pour son infortuné prédécesseur le général Barclay de Tolly, et je veux croire que la publicité de cette assertion était nécessaire : pourquoi donc le maréchal, au moment même où il apprit l'événement de Smolensk, c'est-à-dire en arrivant à l'armée, n'écrivit-il pas à Moscou pour qu'on prît les mesures convenables, au lieu de laisser dormir cette malheureuse ville, au lieu de laisser dire, au lieu de dire lui-même que *le dernier Russe se laisserait égorger avant qu'on entrât dans Moscou*, au lieu d'écrire lui-même à sa fille (madame Tolstoï) *je vous défends de sortir de Moscou, je vous donne ma malédiction si vous en sortez?* — 2° Lorsqu'il arriva aux portes de Moscou, le gouverneur, M. le comte de Rostopchin, vint s'aboucher avec lui d'assez bon matin; il le quitta à midi et porta dans la ville l'assurance que le maréchal la défendrait de toutes ses forces, et le soir, à sept heures, celui-ci, par un billet, lui fit part *qu'il abandonnait Moscou.* J'ai beau me tourner et me retourner de tout côté, je ne sais pas voir de réponse à ces deux reproches; ils

Digitized by Google

seront cependant complétement effacés par une victoire décisive que nous attendons de minute en minute.

Le comte Rostopchin est un des hommes les plus fougueux qui existent. Il s'était donné des soins infinis pour exalter les esprits à Mosçou, et même, pour y réussir, il avait joué plusieurs de ces farces populaires excellentes quand le succès les justifie, ridicules dans le cas contraire. Compromis à ce point, il est furieux, et l'on m'assure de bonne part que dans un billet aimable qui répondait à celui du maréchal, il lui disait amicalement : *Vous venez de vouer votre nom à une infamie éternelle.* Tous ses amis de la capitale, les Golovin surtout, s'exercent sans pitié sur le maréchal : *Il n'a rien fait que reculer pendant son commandement de vingt-six jours; il a vu détruire Moscou et tout le gouvernement de ce nom; il vient encore de faire brûler trois districts* (Medyn, Malojaroslavetz et Borovsk) etc., etc. D'un autre côté, tous les ennemis de Rostopchin, qui ne sont pas en petit nombre, s'écrient : *Quel général! quelle science! quelle admirable campagne! il mine l'ennemi, il l'extermine en détail, il épargne le sang,* etc., etc. Pour le spectateur étranger, c'est une tragédie bouffonne ou une lamentable comédie.

Pour revenir à Napoléon, s'il se jetait sur Bieloï (gouvernement de Smolensk), si de là il traversait la Dwina pour entrer dans le gouvernement de Pskoff, non encore épuisé, s'il gagnait ainsi quelques marches sur le maréchal et forçait le comte de Wittgenstein à repasser la Dwina, etc., je crois bien qu'enfin il y périrait, mais il pourrait encore nous faire bien peur. Je ne suis

Digitized by Google

pas militaire et je ne sais ce que le désespoir peut inspirer dans ce moment à un homme tel que Bonaparte; mais je ne sais quelle connaissance intérieure me dit toujours qu'il doit périr par les Français.

Je n'ai parlé qu'en général de la prise de Moscou, mais c'est un article qui serait digne d'une dissertation dans les formes. Les trois quarts de la ville à peu près sont brûlés, et de plus, Bonaparte, en partant, a fait sauter le Kremlin. *Kremlin* est, à ce qu'on m'assure, un mot tartare qui signifie *château, forteresse.* C'est l'*Acropolis*, le *Pergama*, le *Capitole* des Russes. Les mines n'ont épargné que la cathédrale et une grande tour nommée Ivan-Veliki (Jean le Grand). Malgré tout ce qu'on avait emporté de Moscou, la perte dans tous les genres est incalculable, et Napoléon a dit avec raison, dans l'un de ses bulletins, qu'elle doit être évaluée à *plusieurs milliards.* La perte en édifices seuls fait tourner la tête : ajoutez les meubles de toute espèce, les tentures précieuses, les statues, les livres, les tableaux, etc., etc.; il y a de quoi fondre en larmes. Pour ne parler que de mes connaissances particulières, la maison du comte Alexis Razumofsky valait, avec ce qu'elle contenait, quatre millions de roubles; son établissement botanique surpassait tout ce qu'on connaît dans ce genre en Europe; dans son salon principal, les accoudoirs des fenêtres étaient en lapis-lazuli; le catalogue seul de ses éditions du XVe siècle formait un volume assez considérable. La bibliothèque du comte Boutourlin valait un million; il y a moins de deux ans qu'il m'en envoya le catalogue : c'est un gros in-octavo

Digitized by Google

imprimé à Paris. La bibliothèque du prince Gallitzin, celle de M. Metlief ne valaient pas moins et ont disparu de même. Le portefeuille d'estampes d'un jeune homme de ma connaissance valait 80,000 roubles : il a disparu encore. Ces exemples se sont répétés par milliers; on imagine aisément ce que devait être une ville immense, séjour de la plus riche noblesse de l'univers accumulée là depuis des siècles.

Il faut songer maintenant que cette *lave* française qui a brûlé Moscou s'est promenée sur douze provinces, et qu'elle y a tari l'impôt qui est entièrement payé par la noblesse. J'ai l'honneur d'être ici très-particulièrement lié avec madame la princesse Alexis Gallitzin. Elle avait 13,000 paysans dans le gouvernement de Smolensk, c'est-à-dire à peu près 30,000 ducats de rente : en un clin d'œil tout cela a disparu; son château a été détruit de fond en comble, ses meubles ont été détruits ou pillés, ses paysans dispersés, ses villages mêmes et ses forêts incendiés, avec des gardes apostées pour qu'on n'éteignît pas le feu. Cette femme, d'une éminente vertu, veuve et chargée de cinq enfants dont quatre garçons au service, supporte cet horrible coup avec une résignation religieuse véritablement adorable, et en général la noblesse russe a fait preuve, dans cette occasion, d'une très-grande élévation de sentiments; mais le mal n'existe pas moins. Il faut maintenant rassembler les paysans, rebâtir les villages, acheter des bestiaux, des grains, etc.; la princesse me disait que pour son compte seul il lui faudrait 800,000 roubles pour recommencer à jouir : où les prendre?

Digitized by Google

Examinons maintenant la destruction de Moscou sous le rapport politique et moral. Pour toute nation, mais surtout pour toute nation grande, ancienne et fameuse, la capitale est nécessairement un objet sacré, environné de grands souvenirs, et comme une espèce de creuset où s'élaborent toutes les idées nationales. En détruisant Paris on détruirait la France, car toute la France est à Paris. Moscou dans ce genre passait peut-être toutes les autres capitales : l'unité politique, l'unité religieuse résidaient dans ses murs ; la langue même l'attestait, puisqu'on disait en russe : *Notre mère Moscou*, à peu près comme nous disons : *Notre mère l'Église ;* et Bonaparte même, dans l'une de ses publications, l'appelle *la ville sainte ;* là se trouvait ce fameux Kremlin, le Capitole russe, comme je le disais tout à l'heure : cette enceinte renferme les tombeaux des anciens czars, l'antique cathédrale, et surtout les *images des saints*, car toute la religion grecque est dans ces images. En comparaison de ces images l'Eucharistie n'est rien, et personne ne peut savoir ce que c'est qu'une image dans une fête russe, à moins qu'il n'ait été à Cagliari le jour de l'Assomption et qu'il ne soit allé à l'Hôtel-de-Ville rendre visite à la sainte Vierge, qui reçoit son monde sous la couverture comme une accouchée et donne des glaces à la bonne compagnie.

Il arrivait même, par une bizarrerie tout à fait remarquable, que l'éloignement de la cour rendait pour les Russes Moscou plus vénérable, en ce que l'esprit national était renforcé par les boudeurs qui s'accumu-

Digitized by Google

laient dans cette ville et soustrait presque entièrement à l'influence de la cour, qui, dans ce pays, est souvent ennemie de cet esprit national. Qu'est-ce que Pétersbourg en comparaison de Moscou? Une grande maison de plaisance, *pas plus* et même *moins* russe que parisienne, où tous les vices dansent sur les genoux de la frivolité.

La Russie, dans ce moment, n'a plus de centre. Qu'arrivera-t-il? Quel parti prendra cette noblesse? Aura-t-elle le courage des Anglais de 1666? Viendra-t-elle sur les cendres de Moscou dire : *Nous la ferons plus belle?* Se distribuera-t-elle dans les villes de province? Viendra-t-elle s'accumuler ici? Voilà de grands problèmes.

Ce n'est pas tout. Ce peuple armé, qui s'est montré d'une manière si brillante, rentrera-t-il paisiblement dans son premier état? Posera-t-il les armes comme il posait la bêche et le râteau? Ces paysans éparpillés et affamés dans les bois, changés en véritables guérillas et ne sachant plus que tuer, redeviendront-ils des serfs dociles? Autre problème non moins intéressant.

---

28 octobre/9 novembre.

Il paraît que Napoléon, en faisant attaquer avec tant de vigueur sur Malojaroslavetz, voulait tromper les Russes et même son armée; car, dans ce moment-là, il avait déjà commencé sa retraite. Le maréchal court

Digitized by Google

de sa personne avec le gros de son armée à Smolensk, où il espère le prévenir; mais le général Miloradowitch l'a déjà atteint et combattu près de Wiasma; il lui a tué ou pris 5,000 hommes; il a pris de plus plusieurs canons (on disait 50 dans le premier moment), l'imprimerie de l'armée, et le dépôt des cartes, où se trouve, avec toutes les cartes françaises. le dépôt russe pris à Smolensk. Il paraît, quoiqu'on le nie, que ceci est une affaire d'arrière-garde; Napoléon, en voiture avec Murat et Berthier, file en avant au milieu de sa garde de 25,000 hommes. Le maréchal a envoyé des exprès aux généraux Wittgenstein, Tchitchagoff, Hertel, Sacken, pour les avertir de l'état des choses et leur ordonner de faire, chacun de leur côté, toute la diligence imaginable. Que fera le sanglier ainsi acculé? C'est ce que chacun se demande: il tâchera au moins de mordre les chiens. Il se jettera peut-être sur Mohilew. Si le maréchal le laisse échapper seulement avec 25 ou 30,000 hommes, s'il ne le poursuit pas partout où il ira, et si l'on a d'ailleurs la lâche complaisance de le laisser se remonter à son aise pour recommencer au printemps, certainement la Russie ne pourra pas répéter les efforts que nous venons de voir.

Entretenons de meilleures espérances et récapitulons les événements de cette campagne à jamais mémorable. Napoléon a cru effrayer l'empereur de Russie par de simples menaces et sans tirer l'épée; il a cru lui faire perdre la tête en commençant brusquement la guerre pendant qu'on négociait; il a cru terminer cette guerre par une seule bataille; il a cru s'emparer de

Digitized by Google

plusieurs corps disséminés de l'armée russe ; il a cru qu'on lui livrerait une bataille pour sauver Moscou ; il a cru qu'en y entrant il dicterait la paix ; il a cru y trouver deux cents millions en entrant ; il a cru que tous les paysans courraient à la liberté ; il a cru enfin et par-dessus tout qu'avec le chancelier il était sûr de la paix. — Rien de tout cela n'est arrivé, et rien ne l'a rendu furieux comme de n'avoir pas trouvé à Moscou un seul homme distingué, une seule autorité, une seule bourse sur laquelle il ait pu asseoir une imposition de dix roubles. L'homme le plus marquant qu'il ait trouvé à Moscou est un directeur d'une maison d'Enfants-Trouvés, qui ne crut pas en conscience pouvoir abandonner ces enfants. Bonaparte le fit venir, lui parla et l'envoya même ici faire des commissions inutiles. On ne sait point encore précisément ce qui a été brûlé par les Français ; l'intérêt du gouvernement est de tout mettre sur leur compte, mais en tout cas ce ne sont pas les Russes qui ont fait sauter le Kremlin, et brûlé le palais de l'Empereur à l'endroit nommé Pétrosky, aux portes de Moscou : Napoléon y logeait lui-même, et il a commis l'infamie d'y faire mettre le feu en le quittant ; l'impératrice Élisabeth a dit sur cela avec une élégante énergie : *Je suis bien aise qu'il ait brûlé ce qu'il avait souillé.*

En fait de sacriléges et de lubricités on compte des choses épouvantables, mais je me flatte qu'il y aura beaucoup d'exagération. On disait, par exemple, qu'à Polock de malheureuses femmes, réfugiées au collége des Jésuites dans une chapelle souterraine qui ren-

Digitized by Google

ferme le corps d'un martyr fort honoré dans ce pays, n'avaient pas été protégées par la sainteté du lieu contre la brutalité française ; heureusement rien n'est plus faux. A l'entrée des Français, un grand nombre de femmes (on dit 300) se réfugièrent dans l'église de ces pères et s'y établirent, sans vouloir en sortir pendant plusieurs jours ; on les nourrit même aux frais du collége, et les Français ne leur firent souffrir aucune violence. C'est une chose assez bizarre qu'en général les établissements de ces pères aient été passablement respectés : à Mohilew, à Orcha, à Wittebsk, à Polock, on a pillé sans doute, mais on n'a ni détruit ni brûlé. A Polock il est arrivé quelque chose d'assez singulier : toutes les autres églises ont été converties en hôpitaux, celle des Jésuites seule a été épargnée, et les prêtres des autres églises y venaient célébrer. La mortalité étant devenue horrible, ces pères avaient établi quatre directeurs, deux Français et deux Allemands, chargés d'administrer aux malades les secours spirituels. Un très-grand nombre en ont profité, et surtout plusieurs Allemands dont quelques-uns ont été faits prisonniers depuis. Tous les malades venaient mourir à Polock; le nombre des morts s'est élevé jusqu'à 100 par jour. Quelques-uns de ces pères ont gagné les pestes d'hôpitaux et ont été extrêmement malades, d'autres sont morts, et à Orcha nommément il en est mort un à peu près de faim. Oudinot, qui logeait au collége de Polock, s'est conduit comme un ancien maréchal ; il a dit à ces messieurs : *Vous avez parfaitement bien fait d'écarter tout ce que vous avez pu. Je voudrais bien*

Digitized by Google

pouvoir remettre toutes choses à leurs places. Il s'est rendu à la bibliothèque, il a examiné les livres, mais sans rien toucher. Gouvion Saint-Cyr, qui lui a succédé, a commencé au contraire comme un brigand; mais le comte de Wittgenstein, qui est venu le relever, a tout fait rentrer dans l'ordre.

Durant cette année 1812, à jamais fameuse, les Russes ont acquis un genre de gloire pur et incontestable qui ne souffre ni *si* ni *mais :* c'est celle d'un esprit public unique, d'un dévouement sans bornes, d'une fidélité inébranlable ; quant au mérite militaire, il me paraît se borner au courage le plus admirable ; mais sous le rapport de la science militaire, de la hardiesse des plans, de l'ensemble, de la vigueur, de la célérité des mouvements et de l'accord parfait des nombreux agents de ce jeu terrible, ils n'ont rien de commun avec les Français, la seule nation continentale de l'univers qui se batte chez toutes les autres et jamais chez elle. Les Russes ne manquent pas de dire déjà *qu'ils ont vaincu ceux qui ont vaincu l'Europe;* mais, premièrement, il faudrait ajouter *y compris nous*, et d'ailleurs les Français ne sont vaincus dans le vrai que par les éléments ; qu'on leur rende le pain, le foin et les vêtements, et nous ne ferions pas mal de partir de Saint-Pétersbourg.

Quant au courage proprement dit et considéré indépendamment de toute science militaire, je doute que le soldat russe ait des égaux, et je suis bien sûr au moins qu'il n'a point de supérieurs. Je ne vois pas même que dans cette guerre le soldat français ait jamais tenu devant lui dans les affaires particulières.

Digitized by Google

Si Napoléon était pris vivant, ce serait un insigne malheur à cause des impressions d'Erfurt et de Tilsit qui subsistent toujours; mais s'il était soumis à la sage jurisprudence des Cosaques, alors nous verrions naître sur-le-champ une autre résolution qui peut faire le sujet d'une autre relation.

---

29 octobre/10 novembre.

Le 21 octobre seulement (2 novembre) a commencé l'attaque sur les Français par le général Orloff-Denisoff, qui leur a fait beaucoup de mal; mais c'est le lendemain 22 que la grande attaque a eu lieu de la part du général Miloradovitch. Ce général a eu à combattre Beauharnais, Murat, Ney, Davoust et Poniatowsky. Les Français ont perdu 8,000 hommes tués et 3,500 faits prisonniers; on leur a tué le général Pelletier, personnage important, chef de l'artillerie; outre l'imprimerie et le dépôt des cartes, on leur a pris toute la chancellerie d'État avec le premier commis du secrétaire d'Empire, Maret (Bassano). Ce qu'on a pris aux Français et ce qu'on les a obligés de brûler est immense. Les Cosaques sont demeurés possesseurs de quarante fourgons *richement chargés;* Dieu sait ce qu'ils contiennent, mais personne n'y met la main : telle est la loi; tout ce que les Cosaques prennent est à eux, et personne ne s'en mêle. Ils ont ensuite un dépôt dans les bois qui n'est connu que d'eux seuls, et où tout le butin est

Digitized by Google

rassemblé; de là ces richesses s'acheminent vers le Don et tout se distribue suivant leurs usages; à ce prix le gouvernement ne se mêle ni de leur nourriture, ni de celle de leurs chevaux. La sagacité de ces hommes pour se tirer des pas les plus difficiles, même en pays inconnu, passe l'imagination.

L'Empereur a répandu ses grâces sur tous les officiers qui ont figuré dans cette campagne fameuse, à Borodino ou ailleurs. Mon fils a reçu la croix de Saint Vladimir avec la rosette (qui en fait une décoration militaire), et il a été présenté pour le grade de capitaine en second. Il n'y a plus de grade intermédiaire dans le corps des chevaliers-gardes après celui de capitaine; parvenus à ce grade, ils deviennent colonels dans l'armée s'ils veulent un régiment, ou colonels aux gardes s'ils préfèrent commander un escadron dans le corps. C'est un fort bel état.

J'oubliais de dire que le combat du 22 a eu lieu près de Wiasma. Les Russes sont entrés dans la ville, où le combat a continué; à la tête se trouvait le régiment de Pernan, tambours battants, enseignes déployées et portant devant lui le grand drapeau de Saint-Georges qu'il mérita à Heilsberg, où il perdit 1,200 hommes. On marchait sur les cadavres. Les Russes sont arrivés à temps pour sauver 300 prisonniers leurs camarades, enfermés dans une église où l'on avait mis le feu. Alors les Cosaques se sont mis à la poursuite des Français sur la route de Smolensk. Un officier anglais qui est dans cette armée écrit ici à l'ambassadeur: *Sur une étendue de douze verstes au delà de Wiasma on ne rencontre que*

Digitized by Google

des cadavres, des corbeaux et des Cosaques. Le nombre des prisonniers français s'élève dans ce moment de 60 à 62,000. — Cependant on crie contre le maréchal parce que Bonaparte, qui marche comme une flèche, arrive le premier à Smolensk. Il ne m'appartient pas de décider sur ce point, mais il m'appartient très-fort de savoir qu'il y a 8 à 900 verstes de Smolensk à la frontière, et que trois généraux russes viennent à sa rencontre avec plus de 100,000 hommes. Qui sait ce qui arrivera encore?

Saint-Pétersbourg, 3/15 novembre 1812.

J'ai fait connaître l'affaire de Wiasma, dans laquelle les Cosaques ont massacré les Français jusque sur les toits des maisons où quelques-uns s'étaient réfugiés. Leur hetman Platow, aujourd'hui comte, a une aversion particulière contre Bonaparte; à Tilsit, il fallut toute l'autorité de l'Empereur pour lui faire accepter une boîte *impériale;* aujourd'hui il est fort à l'aise, et il faut convenir que c'est surtout à lui et à ses gens que la défaite des Français est due. On avait voulu les astreindre à un service nouveau et à une tactique tout à fait étrangère à cette nation; maintenant qu'on les a pleinement rendus à eux-mêmes, l'on a tout lieu de s'en féliciter.

Il paraît que la question entre les Français et les Russes a définitivement été décidée le 29 octobre (10

Digitized by Google

novembre) à Dorogoboug (quatre-vingts verstes environ de Smolensk). Platow, avec ses Cosaques, deux régiments de chasseurs et son artillerie volante, a complétement défait le corps commandé par le vice-roi Eugène Beauharnais, dont la vice-royauté me semble proche parente du duché d'Abrantès. Il lui a fait au delà de 3,000 prisonniers et lui a pris 62 pièces de canon et plusieurs drapeaux. Platow a, pour ainsi dire, *fendu* ce corps, au point qu'il a passé la nuit du 29 au 30 entre les deux portions de l'armée divisée par son attaque.

Le même jour, ou peut-être la veille, il y a eu une autre affaire à Elnia (même gouvernement de Smolensk), dans laquelle le maréchal ou l'un de ses lieutenants a battu les Français et leur a pris 13 canons.

Les papiers de la chancellerie d'État, saisis comme je l'ai dit, établissent que les Francais avaient, au 1er octobre, 52,000 malades; le nombre des prisonniers s'élève en ce moment à 70,000, et la campagne ne saurait leur avoir coûté moins de 100,000 hommes en morts et 200 canons; ce qui reste, peut-être 90,000 hommes en tout depuis Vilna jusqu'à Smolensk, n'a plus de pain ni de vêtements. Nous avons ici douze degrés de froid. Chaque soldat russe a ses bottes chaudes, ses gants et sa pelisse. Le froid seul devrait décider la cause; mais je crois que toutes les affaires dont j'ai rendu compte ont rompu l'équilibre d'une manière telle qu'il n'y a plus moyen de le rétablir. Tous les yeux se tournent donc vers Napoléon; où est-il? On n'en sait rien dans le moment où j'écris. On dit qu'il s'est arrêté à

Digitized by Google

Smolensk ; mais, dans ce cas, il serait aveugle ou aveuglé, ce qui n'est pas la même chose, quoique l'effet soit le même. S'il fait cette faute, il est pris; mais quand il l'aurait évitée, il faut songer que Wittgenstein est à Wittebsk, à Senno et probablement à Borissoff, et que Tchitchagoff arrive par Minsk. Soit qu'il côtoie la Dwina, soit qu'il se jette à gauche sur Mohilew, le danger pour lui est immense, et si sa personne n'est pas prise, il évitera difficilement quelque grande défaite éclatante et définitive.

Les courriers se succèdent d'heure en heure, mais celui qui doit emporter cette relation partant dans le jour, je suis obligé d'en profiter à la hâte, pour ne pas laisser ignorer de si grands événements. Je ne sais pas tout encore dans ce moment, mais tout ce que je dis est sûr.

Saint-Pétersbourg, 8/20 novembre 1812.

Il serait inutile de s'appesantir sur cette foule d'affaires particulières qui ont lieu depuis que Bonaparte est en retraite. La plus remarquable est celle du 27 octobre (8 novembre), dans laquelle le général Platow a pris 62 pièces de canons aux Français. Des relations telles que celles que j'envoie ne peuvent guère marquer que les résultats. Depuis l'affaire de Wiasma, du 22 octobre (vieux style), on a fait 10,000 prisonniers sur les Français. Le major de Beckendorf ayant eu le bonheur d'intercepter deux lettres du vice-roi d'Italie à Ber-

Digitized by Google

thier, l'Empereur les a fait imprimer; je les joins à cette relation, afin qu'elles amusent au moins en passant Son Excellence M. le comte de Front. On y voit une véritable *agonie militaire*, et en effet, la défaite du vice-roi date du lendemain. Le combat eut lieu sur la grande route de Smolensk, près du village de Sapritino, entre Dorogoboug et Duchowschtina; les Français y perdirent 3,000 prisonniers, 62 canons et une grande quantité d'hommes tués par les Cosaques, qui ne firent pas de quartier. Platow, à la fin de son dernier bulletin, parle comme se tenant à peu près sûr de prendre le beau-fils Eugène, mais s'il n'échappe pas, ce sera un homme embarrassant : il vaudrait mieux qu'il fût tué. D'un autre côté, le comte de Wittgenstein vient de battre encore les maréchaux Saint-Cyr et Victor; j'en reçois la nouvelle en écrivant ceci, mais les détails ne nous parviendront que demain. Avant ce dernier coup, la route n'était pas fermée, puisqu'un renfort de 2,000 hommes de la garde a pu arriver de Vilna jusqu'à une distance assez médiocre de Smolensk; mais là il a été enveloppé par le général comte Orloff-Denisoff, et obligé de mettre bas les armes, avec 69 officiers. La cause de ces désastres accumulés et de tous ceux qui suivront se trouve dans l'inflexible obstination de Bonaparte, qui n'a jamais écouté un seul avis; ces sortes de caractères font merveille pendant qu'ils ont le vent en poupe; mais, s'il vient à tourner, leur nature intraitable amène d'incalculables désastres. Ses généraux lui avaient dit : « Sire, vous ne pouvez sauver l'armée qu'en sacrifiant l'artillerie : » jamais il

Digitized by Google

n'y a eu moyen de le persuader; il perdra l'armée et l'artillerie. Tout ce qui suit est incontestable : il a commencé la guerre avec 390,000 hommes et une artillerie immense ; avant de commencer, les préparatifs seuls lui coûtaient 200 millions ; au moment où j'écris, les Russes tiennent 70,000 prisonniers, 246 pièces d'artillerie bien comptées, et il faut de plus tenir compte de celles qui ont été précipitées ou enterrées : la lettre du vice-roi montre que le nombre en est grand. Celui des hommes morts par le fer, les maladies et l'intempérie, ne peut s'élever à moins de 100,000 hommes. Je ne crois pas qu'il reste à Napoléon, de Vilna à Smolensk, plus de 80,000 hommes, ni que dans cette dernière ville il en ait plus de 50,000 autour de lui. Quant à l'artillerie, il est difficile de savoir ce qu'il lui en reste; on me soutenait qu'à la bataille de Borodino il y avait 2,000 pièces de chaque côté : quoique je ne sois pas militaire, cela me paraissait absurde, cependant je ne savais que répondre aux personnes qui me l'affirmaient; maintenant je vois beaucoup moins encore ce qu'on peut objecter aux bulletins français qui nous annoncent 500 pièces de chaque côté. Je regarde comme certain qu'en s'avançant sur Moscou Napoléon avait laissé en arrière toutes ses pièces de position ou à peu près; tout cela sera revenu à Smolensk. Depuis ses malheurs, il a perdu au moins 300 pièces de canon ; je crois que si on lui en accorde autant de tout calibre et sur toute la route jusqu'à Vilna, c'est encore beaucoup. Mais que faire de pièces de position dans une retraite précipitée? Et d'ailleurs, où sont les chevaux? La lettre du vice-

Digitized by Google

roi prouve qu'il en a perdu 1,220 dans deux jours. L'état des Français ne peut s'exprimer ; on en raconte des choses qui ressemblent au siége de Jérusalem. Ils passent universellement pour avoir mangé de la chair humaine. On assure qu'on les a vus faire rôtir un homme ; toutes les relations au moins, tant écrites que de vive voix, s'accordent pour affirmer qu'on a vu des Français couchés sur une charogne de cheval la dévorer à belles dents. Voici encore qui est sûr : on a fait prisonnier un soldat vétéran portant sur sa manche les *chevrons brisés*, marques d'un service ancien et distingué, et qui a fait toutes les campagnes de Bonaparte, y compris celle d'Égypte ; depuis plusieurs jours il n'avait vécu que d'un peu de chair morte, et depuis deux ou trois, il n'avait rien mangé du tout. Il a été présenté à M. Demidoff, homme puissamment riche, qui a levé un régiment à ses frais et qui sert comme volontaire ; un dîner élégant était servi ; il a dit au Français prisonnier qu'il pouvait s'asseoir et manger. A la vue de cette vaisselle, de ces vins, de ces mets délicats, le pauvre soldat a été saisi d'un tremblement subit et universel, tel que certainement il n'en avait jamais éprouvé devant l'ennemi ; — c'est un singulier effet de la faim ; — ensuite il a dit : *Est-il possible qu'un officier russe me fasse l'honneur de m'inviter à ce bon repas, après toutes les horreurs que nous avons commises dans les États de son Empereur?* J'ai interrogé une foule de témoins oculaires sur l'état moral de cette foule de prisonniers, dont on ne sait que faire ; on m'a répondu diversement. Les uns m'ont dit qu'ils étaient toujours fort impertinents,

Digitized by Google

et que surtout ils ne demandaient jamais rien ; d'autres m'ont dit le contraire. Une dame de ma connaissance ayant offert un billet bleu (cinq roubles) à l'un de ces prisonniers, il a répondu : *Madame, je l'accepte et je vous remercie infiniment; si jamais vous venez en France, mes parents s'empresseront de vous les restituer.* Mais un exemple n'est qu'un exemple. D'ailleurs il pourrait se faire, grâce à la conscription, que cet homme fût d'une étoffe plus ou moins distinguée. Un point sur lequel on s'accorde assez, c'est qu'ils ne se plaignent pas de leur maître. L'un d'eux disait : « Il est trop ambitieux ; » le jugement n'est pas sévère.

Il est bien prouvé maintenant que Moscou, du moins en très-grande partie, n'a été brûlé que par les Russes; il y a même des doutes sur le palais de Pétrosky; le seul crime *direct* de ce genre qui demeure incontestablement à la charge de Napoléon, c'est la destruction du Krémlin. Au reste, si les Russes ont brûlé leur capitale de désespoir, le crime ne retombe pas moins indirectement sur le féroce envahisseur.

Il est impossible de savoir où se trouve ce moderne Attila. On aime à croire qu'il s'est arrêté à Smolensk; dans ce cas, il est pris. Il peut bien encore faire cette faute après toutes celles qu'il a commises. Celle de la profanation des églises est du genre le plus grossier : dès qu'on arrivait dans un village, l'église était convertie en écurie ou en boucherie ; on égorgeait quelque animal et l'on pendait les entrailles sur les images des saints. Il faut avoir perdu le sens commun pour agir ainsi, et cette conduite, indépendamment du crime,

Digitized by Google

est encore l'excès du ridicule de la part d'un homme qui a eu tant de bontés pour la religion mahométane.

Monseigneur le grand-duc est parti pour l'armée il y a deux jours, et il passe pour certain que l'Empereur le suivra de près; on veut apparemment le rendre témoin de quelque triomphe. Et il y a moins d'un mois et demi que nous fûmes avertis officiellement de faire nos paquets, après que l'Empereur aurait fait les siens!

Que dire? Que penser? Dans l'attente de ce qui peut arriver, on a peine à respirer. Je suis obligé de finir, mais d'autres dépêches se feront peu attendre. Je laisse toujours M. le comte de Front parfaitement libre, en lui renouvelant mes hommages, de supprimer dans mes dépêches tout ce qu'il croirait superflu ou peu nécessaire.

Saint-Pétersbourg, 10/22 novembre 1812.

Les événements continuent à se moquer de toute la logique humaine. Tous nos calculs politiques sont démentis, toutes nos fautes ont tourné en notre faveur, et ce qui paraissait impossible est arrivé. Il y a moins de deux mois qu'une adresse imprimée de Sa Majesté Impériale nous avertit officiellement *que le sort des armes était douteux et que nous ferions bien de songer prudemment à nos affaires*, et aujourd'hui, il s'agit de savoir si l'on prendra Napoléon vif ou mort, et la question n'est pas du tout décidée. On croit rêver; cependant

Digitized by Google

rien n'est si vrai. Le 2/14 de ce mois, le comte de Wittgenstein, posté au village de Tshasniki, entre Bileika et Lepel (gouvernement de Minsk), fut attaqué par les maréchaux Gouvion-Saint-Cyr et Victor, commandant ensemble 40,000 hommes; on craignait beaucoup pour le général russe, qui se trouvait, comme on dit, *en l'air*, et qui n'avait guère que 30,000 hommes, presque sans artillerie, ce qui faisait pousser les hauts cris contre l'amiral Tchitchagoff. Cependant le comte de Wittgenstein s'est tiré de ce mauvais pas avec son bonheur et son habileté ordinaires : il a repoussé et même battu les Français, qui se sont retirés en fort mauvais état sur Senno. Mais je suis forcé d'écrire un petit épisode sur l'amiral Tchitchagoff.

Dans plusieurs dépêches j'ai fait connaître ce personnage extraordinaire; il serait inutile d'y revenir. Conduit chez lui par l'ambassadeur de Rome, j'y allai d'abord comme tous les étrangers qui vont sans savoir où ils vont; si j'avais connu cette maison, je l'aurais redoutée, mais je ne sais comment je me trouvai là à mon aise sans préparatifs, et ami aussitôt que connu. Toujours je lui suis demeuré fidèle, tout en lui disant ses vérités; et lui, de son côté, m'a donné de grandes preuves d'attachement. J'ai raconté l'abdication publique qu'il fit de sa patrie en vendant ses terres, sa maison, ses meubles, et en se retirant en France avec sa femme, — qui était Anglaise et qui m'a rappelé mille fois l'idée de ce Français, qui comparait les Anglaises au mont Vésuve, couvert de neige à l'extérieur et brûlant dans ses entrailles. — Il a perdu cette femme à Paris, où il lui est arrivé ce

Digitized by Google

que je lui avais prédit tant de fois : *Qu'il n'y passerait pas six mois avant de haïr mortellement le maître et les esclaves.* La licence effrénée de ses sarcasmes contre son pays ne lui a jamais fait perdre la confiance de l'Empereur, sur l'esprit de qui il a toujours eu un empire marqué. Revenu avec le corps embaumé de sa femme, il a trouvé l'accueil le plus aimable de la part de l'Empereur et des Impératrices, qui lui ont montré le plus vif intérêt; son désespoir si profond l'avait même réconcilié avec des personnes qui ne pouvaient pas le voir. On ne savait ce que l'Empereur voulait faire de lui, lorsque tout à coup on le vit nommé général en chef de l'armée de Moldavie et plénipotentiaire avec carte blanche pour la paix; en arrivant, il trouva qu'elle venait d'être conclue d'une manière très-honorable par le général (aujourd'hui prince) Kutusoff. Tchitchagoff écrivit sur-le-champ à l'Empereur qu'il avait signé parce que les Turcs l'avaient exigé pour leur sûreté, mais qu'il n'y entrait pour rien et que tout l'honneur était à M. Kutusoff. L'Empereur dit en montrant cette lettre à la cour : *On parle beaucoup contre l'amiral Tchitchagoff; voilà cependant comment il se conduit!* Il est, en effet, parfaitement honnête homme.

Tous les yeux se fixèrent sur lui lorsqu'on le vit chargé de conduire la superbe armée de Moldavie sur Minsk, et d'abord on fut peu surpris de le voir retardé par les intrigues françaises à Constantinople, par le débordement du Pruth, et peut-être encore par M. le chancelier, qui était aussi un peu *débordé.* Mais lorsqu'il a été débarrassé de toutes ces entraves, on n'a pas

Digitized by Google

vu sans un profond étonnement (pour ne rien dire de plus) que M. l'amiral avait résolu, dans son conseil privé, de s'emparer avant tout du grand-duché. Il écrivait lui-même à l'Empereur : *Je poursuivrai le prince de Schwarzenberg jusqu'aux enfers.* L'Empereur lui répondit de ne pas aller si loin et de se conformer au plan arrêté par le général en chef ; l'amiral répliqua que ces plans lui ayant été communiqués, il n'avait rien tant à cœur que de s'y conformer, et qu'il marchait sur Minsk. Cependant il n'arrivait point, et les brocards pleuvaient sur lui de tout côté ; l'un disait : *l'amiral est en panne ;* l'autre : *il est à l'ancre;* un troisième : *il a le vent contraire,* etc., et l'on appuyait sur le ridicule de confier une armée à un amiral. Pendant ce temps celui-ci, ayant été instruit que Napoléon avait ordonné une levée en masse dans toute la Pologne, étouffait ce projet dans le berceau et ne permettait pas à un seul Polonais de remuer ; de plus, il envoyait le jeune colonel Czernicheff, à la tête d'un régiment de Cosaques, faire des excursions jusqu'aux portes de Varsovie, qui en a tremblé, s'emparer d'une foule de postes et brûler tous les magasins français de bouche et de guerre sur les routes de Varsovie à Vienne et à Smolensk ; ensuite l'amiral a marché sur Minsk, où il est arrivé le 6/18 de ce mois, et la jonction s'est opérée avec Wittgenstein, dont le courrier, arrivé hier, a fait une sensation extraordinaire. Tout est fini par ce mouvement ; les Français sont environnés comme des oiseaux dans un filet, on ne voit pour eux aucun moyen de salut. Ce n'est pas tout : au moment où l'amiral est arrivé à sa destination,

Digitized by Google

ce même colonel Czernicheff s'est mis à battre le pays avec une hardiesse et une habileté peu communes ; il a traversé quatre fois la Dwina à la nage — dans cette saison ; — il s'est approché des Français, il s'est pour ainsi dire mêlé avec eux ; enfin, par un trait de bonheur digne de son courage, il a enlevé trois courriers de cabinet, l'un de Paris à Smolensk et deux de Smolensk à Paris, ainsi que des voitures qui menaient à Paris cinq prisonniers russes, parmi lesquels se trouvaient le général baron de Wintzingerode et le jeune Léon Narischkin.

Il faut savoir que le général Wintzingerode étant entré à Moscou le 10/22 octobre, veille de l'occupation définitive, s'était avancé imprudemment avec M. Narischkin vers les Français, en agitant son mouchoir en l'air comme pour demander à parlementer, croyant apparemment avoir à faire à l'ancien régime ; il fut pris par les Français et conduit au général, qui lui déclara que ne s'étant pas fait précéder (lui Wintzingerode) par un trompette ou par un subalterne, il était prisonnier suivant les lois militaires. Le pauvre général étant Westphalien, et même, à ce qu'on dit, nommément proscrit, il était dans le cas d'être fusillé, et d'un moment à l'autre on en attendait la triste nouvelle; sa femme faisait pitié. Quant au jeune Narischkin, il n'était pas dans le même cas ; cependant sa captivité était bien triste, et comme il est fils de l'un des premiers seigneurs de l'État, elle avait excité un grand intérêt. Lorsqu'on sut hier que ces deux messieurs, au lieu d'être fusillés ou de filer vers Paris, apportaient des dépêches confidentielles de Napoléon, ce fut au pied de la lettre

Digitized by Google

une fête publique. On dit que les trois malles contiennent des secrets de la plus haute importance. Les uns assurent que le vice-roi d'Italie est pris, d'autres que Napoléon s'est empoisonné dans un accès d'épilepsie, etc. — Je ne sais rien sûrement, mais il me paraît certain qu'il s'est passé quelque chose de considérable à l'armée et qu'on ne veut point le dire encore. Dans ce moment, un courrier de l'amiral, qui a passé par l'armée du prince Kutusoff, apporte la nouvelle que du 1er au 4 (13-15) l'armée de ce dernier a pris 12 canons, 4,000 prisonniers et 4 généraux. Ce soir on attend un autre courrier du maréchal; mais je suis obligé de fermer ma dépêche ; l'ambassadeur d'Angleterre, qui veut bien s'en charger et qui sera instruit jusqu'au dernier moment, ajoutera peut-être quelque chose d'important que Son Excellence M. le comte de Front pourra ajouter à cette relation.

Un grand personnage de la cour me disait il n'y a que deux jours : *On aurait rendu bonne justice à l'amiral, il y a un mois, en lui faisant couper la tête ; mais aujourd'hui il faut convenir qu'il a fait tout ce qui nous convenait.* Mon intérêt particulier est bien qu'il conserve tout son crédit, puisqu'il vient de demander mon fils pour aide de camp au prince Kutusoff, qui l'a envoyé sur-le-champ.

Le maréchal vient d'écrire à la princesse sa femme une longue lettre, en russe, comme il écrit toujours (remarquez ceci), et dans laquelle, prenant tout à coup la parole en français, il lui dit : *La Fortune, qui est une femme, avait eu un caprice pour Napoléon qu'elle a comblé de*

Digitized by Google

ses faveurs; mais enfin elle en a eu honte, et s'est tournée du côté d'un vieux général qui a toujours adoré le sexe de cette déesse, et qui toute sa vie a été l'esclave de quelque femme; elle a rejeté l'autre en disant : « Fi, le vilain ! »

Il a soixante et dix ans et ne peut se tenir à cheval. Il va cependant grand train sur un *drosky*, espèce de petit chariot découvert particulier à ce pays.

Le feu dictateur César disait dans sa guerre des Gaules : *Les Gaulois croient qu'il y a quelque chose de divin dans la femme.* Je crois que ce caractère ne s'est jamais parfaitement effacé chez leurs descendants, et que de là vient l'espèce d'affinité qui se remarque entre leur langue et toute l'espèce féminine de l'univers : toutes les fois qu'on parle *aux* femmes, ou *des* femmes, celui qui sait le français pense en français. Voilà comment j'explique l'admirable *sfogo* du pétillant maréchal.

Je puis enfin avoir l'honneur d'apprendre à Sa Majesté, avec une certitude parfaite, que l'incendie de Moscou est entièrement l'ouvrage des Russes, et n'est dû qu'à la politique terrible et profonde qui avait résolu que l'ennemi, s'il entrait à Moscou, ne pourrait s'y nourrir ni s'y enrichir. Dans une campagne très-proche de la capitale, on fabriquait depuis plusieurs jours toutes sortes d'artifices incendiaires, et l'on disait au bon peuple qu'on préparait un ballon pour détruire d'un seul coup toute l'armée française. M. le comte Rostopchin, avant de partir, fit ouvrir les prisons et emmener les pompes, ce qui est assez clair ; ce qui ne l'est pas moins, c'est que sa maison a été épargnée et que sa

Digitized by Google

bibliothèque même n'a pas perdu un livre. Voilà qui n'est pas équivoque. En y réfléchissant, on voit qu'il ne convenait nullement à Napoléon de brûler cette superbe ville, et en réalité il a fait ce qu'il a pu pour la sauver; mais tout a été inutile, les incendiaires observant trop bien les ordres reçus, et le vent à son tour ne servant que trop les incendiaires. La ville a brûlé constamment du 3 au 7, et de 10,000 maisons (parmi lesquelles 800 hôtels) il ne reste qu'un peu plus de 2,000. Napoléon a fait exécuter à mort, je ne sais de quelle manière, une grande quantité de Russes dont il a fait suspendre les cadavres, portant l'inscription : *incendiaires ;* il a fait exécuter aussi un grand nombre de ses soldats; mais le tout a été vain. Je doute que depuis l'incendie de Rome, sous Néron, l'œil humain ait rien vu de pareil. Ceux qui en ont été témoins ne trouvent aucune expression pour le décrire. Il me suffira de dire qu'à la distance de quatre-vingt-quatre verstes on apercevait distinctement cette espèce de splendeur livide que les nuées réfléchissent dans les grands incendies, et qu'un naturaliste allemand attaché au comte Alexis Razumoffsky lui écrit qu'à une distance de quinze verstes il lisait aisément au cœur de la nuit, à la triste lueur de cet embrasement. Je répète que la perte en richesses de toute espèce se refuse à tout calcul ; mais la Russie et peut-être le monde ont été sauvés par ce grand sacrifice. Le comte de Rostopchin, avant de quitter la ville, a fait venir devant lui deux détenus : l'un, Russe, dont le nom m'échappe en ce moment, était convaincu d'avoir traduit en russe une proclamation française qui

Digitized by Google

annonçait l'arrivée de Napoléon : celui-ci l'avait comblé de bontés dans un collége de Paris où ce marchand avait été élevé. — Le grand comédien sait bien ce qu'il fait, comme on voit. — L'autre était un nommé Mouton, Français, convaincu d'avoir tenu des propos séditieux. Rostopchin a dit au premier : *Vous êtes un scélérat abominable, un traître indigne même d'être puni par le knout et la Sibérie, comme la patrie punit les traîtres; je vous livre à la vengeance du peuple.* Aussitôt la foule, avertie ou non, Dieu le sait, a percé ce malheureux de mille coups, et a traîné par les pieds dans toutes les rues son cadavre sanglant. Le gouverneur, d'autre part, dit à Mouton : *Vous êtes coupable, mais je vous pardonne; allez chez les vôtres leur dire comment nous traitons ici les traîtres.* Ce second jugement avait visiblement pour but d'adoucir les Français; le premier est une infamie au premier chef, aussi éloignée de l'état de civilisation que le lit de Procuste ou le taureau de Phalaris. Le comte de Rostopchin est beau-frère de la princesse Alexis Gallitzin et ami intime des Golovin; mais quoique je sois très-assidu dans ces deux maisons, où je suis comblé d'amitiés, j'observe cependant que depuis plus d'un mois on ne m'y nomme plus ce personnage qui est en effet inexcusable sous ce rapport.

Mon aimable compatriote, saint François de Sales, défendant quelque part de dire même du diable plus de mal qu'il ne faut, je dois dire que Napoléon a fait ce qu'il a pu pour éviter le comble du malheur. Il est allé lui-même dans les hôpitaux, il a parlé aux blessés russes et a fait ce qu'il a pu pour alléger de si grands

Digitized by Google

malheurs; mais il pouvait peu, et il a été peu obéi. Quant au pillage, outre qu'il était puissamment favorisé par l'incendie, Napoléon ne pouvait l'empêcher, car c'était la grande proie dont il avait leurré son armée, et il n'avait plus d'autres moyens de prévenir une révolte plus que commencée. La destruction du Kremlin est purement son ouvrage. L'explosion fut épouvantable; un mot suffit: elle détacha la cloche de Yeliki-Ivan, qui tomba. Le clocher lui-même est demeuré sur pied, ainsi que la cathédrale, mais c'est uniquement parce que les mines ne partirent pas, soit qu'elles eussent quelque défaut, soit que les Cosaques, par une heureuse témérité, aient pu couper les boyaux de communication, comme on me l'a assuré sans me persuader beaucoup.

Les Français, en entrant, envoyèrent une sauvegarde de cinq hommes à l'église catholique de Saint-Louis; c'est la seule qui ait été épargnée, et elle a servi d'asile à beaucoup d'hommes et de choses. Tout le clergé russe avait disparu, excepté un seul pope qui était demeuré en place, et qui vint demander au curé catholique s'il lui conseillait de célébrer. Celui-ci l'y exhorta beaucoup. Le pope alla demander la permission — et il l'obtint — de célébrer librement, comme il l'entendrait. Il pria pour son Empereur, et le jour de la naissance de ce prince, au milieu des flammes, il chanta le *Te Deum;* ce trait est beau, mais il est unique. Il prouve après mille autres que le courage de la conscience a de grands droits toujours et partout.

Il peut être intéressant d'observer que dans une

Digitized by Google

armée de 400,000 hommes il n'y a jamais eu un seul ministre de la religion ni aucun signe de culte quelconque, ce qui, je crois, ne s'est jamais vu, même chez les peuples païens. A Moscou, aucun Français n'a paru dans l'église pendant les six semaines du règne français, excepté (ceci est remarquable) cinq ou six officiers appartenant à des maisons de l'ancienne noblesse de France. Le reste ne paraît avoir aucune idée quelconque de religion ; quelques-uns, à ce qu'on m'a rapporté, ont dit : *Qu'est-ce que Dieu? que voulez-vous dire?* Et ce qu'il y a d'extrêmement singulier, c'est qu'ils paraissent encore tenir au baptême, on ne sait pas trop pourquoi. Tous les enfants nés pendant ces six semaines ont été portés à l'église et baptisés.

Je sortirais du style des relations et je prendrais celui de la poésie si j'entreprenais de décrire les cinq ou six premiers jours. Toutes les caves enfoncées à la fois ; une innombrable quantité de brigands déchaînés et furieux ; le sang coulant dans les rues avec le vin et l'eau-de-vie ; les deux partis s'entr'égorgeant au milieu des flammes ; des malheureux brûlés dans leurs maisons ; les autres fuyant sans savoir où ils allaient, et dépouillés dans les rues des lambeaux qu'ils emportaient pour se couvrir, etc., etc. Aucune langue ne peut rendre ce spectacle ni même en approcher. Malheur mille fois à l'homme exécrable qui a causé ces effroyables malheurs s'il ne les a pas voulus expressément ! Au reste, le bélier immolé était sans prix, mais il paraît qu'Isaac est sauvé !

De tout côté on se demande : *Où est Napoléon?* On

Digitized by Google

a voulu dire qu'il avait échappé, mais rien ne le prouve et tout fait croire le contraire. Depuis l'arrivée de l'amiral à Minsk un homme seul passerait difficilement. Le moment solennel de la vengeance divine est-il arrivé? Il m'en coûte beaucoup de fermer ce paquet sans pouvoir répondre, mais je l'ai toujours annoncée comme certaine et inévitable ; la date seule me tenait en suspens. Quoi qu'il doive arriver, je crois de mon devoir de laisser un peu courir ma plume et de ne rien laisser ignorer sur l'un des plus grands événements du monde.

Voilà la vérité à l'égard de Moscou : Sa Majesté peut y compter comme si elle avait été témoin de tout ; je la tiens de l'autorité la plus irrécusable et sous le sceau du plus grand secret, car ici il faut dire que *les Français ont tout fait*, quoique les gens sensés ne me semblent guère les dupes de cette jonglerie politique.

Napoléon a donné 6,000 roubles à un Russe, qui a eu la lâcheté de les accepter, pour détacher la croix fixée sur le faîte de Veliki-Ivan et qui a été portée à Paris comme un trophée. On m'a assuré de plus qu'à quelques pas de la tour cet homme si lâchement courageux a été dépouillé par les brigands, qui ne lui ont pas laissé un kopeck.

Saint-Pétersbourg, 13/25 novembre 1812.

Je voudrais qu'une hirondelle se chargeât de porter cette relation à Son Excellence M. le comte de Front.

Digitized by Google

Bonaparte jouait une partie contre le genre humain, il l'a perdue sans retour, le 5 et le 6 de ce mois (17/18) entre Krasnoï et Orcha, mais beaucoup plus près de Krasnoï. Le maréchal prince Kutusoff a précédé Bonaparte sur la route d'Orcha et l'a forcé de livrer deux combats qui ont été décisifs pour les Russes. Le premier a été beaucoup plus acharné et plus sanglant que le second; Napoléon y combattait en personne, avec ses deux maréchaux Davoust et Ney, et n'a rien oublié pour animer ses troupes; mais le moment de la justice était arrivé. Les deux combats ne laissent plus désirer que la prise d'un seul homme. Les Russes ont fait 20,000 prisonniers, et ils ont pris 200 pièces de canons, un butin immense, tout l'équipage des maréchaux, même leurs bâtons de commandement et, à ce qu'on assure, toutes les richesses qu'ils avaient accumulées pour leur propre compte. De ces 20,000 prisonniers, 8,500 ont mis bas les armes le second jour; Napoléon est blessé, mais non point pris encore; le reste de l'armée française s'est éparpillé dans les bois, et tout ce qui échappera à la pique des Cosaques périra de faim ou de froid. On dit que Napoléon a passé la nuit du 5 au 6 au milieu d'un bataillon carré; mais de ce moment on n'en a plus entendu parler; il s'est réservé sans doute les meilleurs chevaux et les hommes les plus fidèles pour éviter le sort qui l'attend; mais si l'on songe qu'au départ du courrier, le 6/18, Platow avec ses Cosaques avait déjà pris position à Doubrowna, à quinze ou seize verstes d'Orcha, que tous les paysans sont en armes, que Bonaparte a le Dniéper devant lui, et encore Wittgenstein et Tchit-

Digitized by Google

chagoff, que les Russes occupent Babinowitch, et que l'armée victorieuse avance sans relâche, en vérité l'on ne comprend pas trop comment la grande proie pourra s'échapper.

Les extrémités auxquelles les Français étaient réduits ne peuvent se décrire. Il est très-vrai qu'ils ont mangé de la chair humaine; on en a trouvé dans la poche de plusieurs prisonniers. Le général Korff a vu trois Français qui faisaient rôtir un homme; il l'a mandé ici dans une lettre authentique que tout le monde peut lire, et l'Empereur lui-même l'a confirmé.

Ce grand acte de la tragédie est donc terminé : bientôt nous en allons voir un autre. Une secousse à Paris est inévitable, et bientôt une révolution dans tout le continent. C'est tout ce que je puis écrire à la hâte en courant à la cathédrale pour le plus juste des *Te Deum.*

Ney est mort. Il y a 12 généraux pris. On fait monter le nombre des morts à 40,000.

Saint-Pétersbourg, 24 novembre/6 décembre 1812.

On a parlé diversement de certaines manœuvres du feld-maréchal prince Kutusoff, aujourd'hui prince de Smolensk. On lui a reproché, par exemple, et assez aigrement, de s'être porté obliquement sur Borosk (gouvernement de Kalouga) après le combat de Malojaroslawetz, dont j'ai rendu compte, au lieu de marcher

Digitized by Google

droit sur Krasnoï (gouvernement de Smolensk), pour y prévenir Napoléon. Le maréchal répond qu'il savait à n'en pas douter que l'intention de Napoléon était de forcer sur Kalouga et qu'il lui aurait laissé le champ libre s'il ne s'était pas porté sur Borosk. On réplique à cela, mais je crois inutile d'entrer dans ces détails; je raconte ce qui s'est fait; d'autres diront ce qu'il fallait faire. Après l'affaire de Wiasma, sur laquelle je ne reviens plus, le prince partit le 17 novembre (je n'emploierai, pour plus de commodité, que le nouveau style), dans le dessein de couper l'ennemi sur Krasnoï, ce qui me paraît s'accorder peu avec ce qu'il dit lui-même (car je ne fais qu'analyser les bulletins officiels) que le général Miloradowitch, caché avec son corps près du village de Merlino, *laissa l'ennemi* s'approcher de Krasnoï. Quoi qu'il en soit, ce général, commandant deux régiments d'infanterie et un de cavalerie, et le lieutenant général prince Dimitri Gallitzin, commandant la troisième division des cuirassiers, joignirent les Français et les forcèrent d'accepter le combat. Pendant ce temps le corps de l'armée tournait Krasnoï et manœuvrait pour couper l'ennemi sur Doubrowna. Napoléon, qui avait avec lui le *vice-roi*, le maréchal Davoust et une partie de sa garde, forma ses troupes en colonnes profondes pour se tirer de ce mauvais pas; il tomba sur l'avant-garde, commandée par le général Rosen, mais il fut repoussé avec grande perte. Les Français se trouvaient dans ce moment entourés par les généraux Miloradowitch, Gallitzin, Tormasoff, Borosdin et Rosen. Ils tentèrent sur les batteries du

Digitized by Google

prince Gallitzin une attaque désespérée, mais qui fut plus malheureuse encore et plus meurtrière que la première; alors ils prirent le parti de fuir vers les forêts qui se trouvent à cinq verstes de Krasnoï, du côté du Dniéper. Ils perdirent dans cette affaire 2 généraux, 58 officiers de l'état-major, 9,170 hommes faits prisonniers, 70 canons, 3 drapeaux, 3 étendards et un bâton de maréchal, que nous avons vu suspendu aux murs de la cathédrale.

Pendant ce combat, Napoléon, qui n'en avait pas attendu la fin, s'était rendu à travers les forêts à Liady, sur le Dniéper; vers minuit, il s'achemina sur Doubrowna avec tant de précipitation, qu'il *oublia* derrière lui le maréchal Ney avec 30,000 hommes coupés par les opérations du 17.

Le 18, à trois heures du matin, Ney, marchant de Smolensk sur Krasnoï, s'approcha assez près des Russes sans être découvert, à cause d'un brouillard dont il profita, et il attaqua les batteries russes pour se faire jour. Là, il y eut un grand carnage du côté des Français qui ne purent percer. D'autres colonnes, qui venaient au secours de celle de Ney, furent prévenues et écharpées par le général-major Paskewitch, commandant un corps de troupes où se trouvaient entre autres les hulans de la garde et les grenadiers de Polock. L'ennemi n'ayant plus alors d'autre parti à prendre que celui de passer le Dniéper à Syrocorani, le général Konownitzin, par ordre du feld-maréchal, ordonna au colonel Tzernozuboff de se porter sur ce passage et d'observer les mouvements de l'ennemi.

Digitized by Google

Le colonel s'acquitta parfaitement de sa commission, et les Français s'étant présentés au déclin du jour pour tenter le passage, il les attaqua vigoureusement, les battit et leur prit 10 canons qu'il tourna même contre eux ; ils perdirent un grand nombre d'hommes tués ou noyés. Alors ils tâchèrent d'éviter leur sort en s'enfonçant dans les bois, mais ils furent coupés par le général Korff, commandant la cavalerie. A cinq heures du soir, toutes les colonnes, sans artillerie (notez ceci), firent encore un dernier effort sur une batterie russe de 24 canons qui les abîma. Alors seulement ils envoyèrent des parlementaires pour demander quartier, et tout le corps mit bas les armes à minuit.

12,000 prisonniers, 27 canons, etc., furent le prix de cette victoire. Du 15 au 19 les Français ont perdu 8 généraux, 300 officiers supérieurs ou de l'état-major, 21,170 hommes faits prisonniers, 209 canons, etc.

Napoléon, suivant tous les rapports, se portant sur Borissoff, toutes les dispositions du feld-maréchal prince Kutusoff se dirigèrent à l'empêcher de passer ou à le battre au passage de la Bérésina : il envoya les généraux Miloradowitch et l'hetman Platow pour le couper sur la droite ; il renforça considérablement le comte de Wittgenstein, et si Napoléon passait la Bérésina, il chargea l'amiral Tchitchagoff, qui était arrivé le 21 à Borissoff, de se tenir sur la droite de la rivière, d'attaquer les Français de front à leur passage et de tirer parti surtout des défilés scabreux de Zembin ; en même temps le gros de l'armée marcha sur le bourg de Berezino pour empêcher les Français de se porter

Digitized by Google

sur Igoumen, où ils auraient trouvé de grands moyens de subsistance.

Le 25, le comte de Wittgenstein était à Varan et les Cosaques étaient à Krupthy (grand chemin d'Orcha à Borissoff, gouvernement de Mohilew) à quarante verstes de Borissoff. Il se mit à la poursuite des maréchaux Victor et Oudinot, mais sans pouvoir les empêcher de joindre Napoléon; seulement le 27 au soir, il apprit que ce dernier passait déjà la rivière à Veselow et à Studianka et que Victor formait son arrière-garde. Là-dessus il accourut en hâte et manœuvra assez bien pour couper cette arrière-garde, commandée par Victor ; il la battit, et lui envoya un parlementaire pour lui proposer de se rendre en évitant une effusion inutile de sang, vu qu'elle était environnée de toute part et que Borissoff surtout était occupé par Platow. A minuit deux parlementaires vinrent annoncer qu'on se rendait, mais Victor s'était retiré. Le général de division Partouneaux, le brigadier-général Villier, 1 chef d'état-major, 2 colonels et 40 officiers se rendirent avec 800 soldats, et le matin du 28, à sept heures du matin, le reste du corps en fit autant; savoir, les généraux Camus et Blaimont, 3 colonels, 15 lieutenants-colonels, 184 officiers supérieurs et 7,000 hommes. On ne prit que trois canons, ce qui montre combien les Français en avaient peu conservé.

On a dit ici que Napoléon se fâchant contre Victor, qui s'était ainsi laissé couper, ce dernier lui répondit : *Sire, essayez vous-même et vous verrez quel diable d'homme est ce Wittgenstein.* En effet, Napoléon en

Digitized by Google

voulut tâter lui-même ce même jour, le 28 ; il attaqua le brave général, qui justifia bien la phrase de Victor ; mais sur ce combat je manque de détails en écrivant ceci. Wittgenstein à son tour attaqua Napoléon le lendemain 29, au passage de la Bérésina, à Studianka, et lui fit beaucoup de mal. Celui-ci cependant passa la rivière sur les ponts qu'il avait fait jeter et qu'il brûla sur-le-champ; mais, pour pouvoir s'échapper, il fallait abandonner sur la rive gauche 500 voitures de toute espèce, prises à Moscou, et tout le butin qu'elles contenaient. L'argenterie des églises a tout de suite été renvoyée au gouverneur de Moscou ; tout le reste a été livré aux soldats. Le comte de Wittgenstein écrivait à sa femme le soir même du 29 (j'ai lu cette lettre en original) : « Vous ne pouvez, ma chère amie, vous former une idée de ce spectacle. Une étendue de cinq verstes était couverte de voitures. Rien ne ressemblait plus à une foire où tout le monde se sert : l'un prenait une berline, l'autre une calèche, etc. » On dit que l'armée, depuis l'affaire de Wiasma, s'est partagé 8 millions de roubles; on dit que les Cosaques vendaient une voiture pour 25 roubles, qu'un autre a payé un dîner avec un fil de perles, etc. ; enfin, que ne dit-on pas ?

Mais enfin voilà Napoléon au delà de la Bérésina : il l'a passée le 29 novembre. Aujourd'hui 6 décembre, nous avons chanté le *Te Deum pour la victoire de Studianka.* — M. le comte de Wittgenstein écrit, non pas à la vérité dans un bulletin, mais dans une lettre du 29 : *j'entends le canon de l'autre côté de la Bérésina.* Qu'est-il donc arrivé de ce côté ? Les questions se succèdent,

Digitized by Google

et les brocards pleuvent de nouveau sur l'amiral Tchitchagoff; cependant il faut attendre, car l'hetman (aujourd'hui comte) Platow, qui est aussi de l'autre côté, n'a pas davantage donné de ses nouvelles. M. le comte de Wittgenstein écrit encore à sa femme : « Je passe sur-le-champ la rivière; tout ce qui reste périra par le feu, le froid ou la misère; *je ne les laisserai pas reposer un instant, ni jour ni nuit.* » Comme il a constamment tenu parole, il faut le croire encore cette fois. Une fort belle action, et bien honorable en même temps pour le comte de Wittgenstein, c'est celle du général Miloradovitch, qui a demandé à l'Empereur la permission de servir sous les ordres du premier, quoique beaucoup moins ancien. Il n'y a eu depuis le premier moment de la guerre qu'une voix sur le comte de Wittgenstein, l'un des plus beaux caractères militaires qui se soient présentés depuis longtemps, puisqu'il réunit à tous les talents de son état un caractère excellent et une moralité parfaite.

Ce que les Français ont souffert dans cette campagne ne peut s'exprimer. Il est bien constant qu'ils ont vécu de charognes, mais je n'ai pas voulu ajouter, sans en être bien sûr, qu'ils en étaient venus à manger de la chair humaine; aujourd'hui je ne sais plus comment pouvoir en douter. Le général Korff a mandé ici qu'il avait vu trois hommes en faire rôtir un autre. Ce qui est étonnant, c'est l'inébranlable fidélité de ces gens-là : nous ne voyons pas qu'un seul général ait, comme on dit, *tourné casaque;* les simples soldats mêmes, faits prisonniers, sont très-modérés sur le compte de Napoléon; ils lui reprochent l'ambition, mais sans outrages et

Digitized by Google

sans récriminations. C'est une étrange nation qui fait depuis deux cents ans par un instinct aveugle tout ce que la plus profonde sagesse dicterait aux plus grands philosophes : c'est-à-dire *d'être fidèle à son gouvernement quel qu'il soit, et de répandre tout son sang pour lui, sans jamais lui demander compte de ses pouvoirs.* Combien d'hommes auront dit : Que les Français sont fous ! Il n'y a de fous cependant que ceux qui les traitent de fous ; l'avenir le prouvera. Contentons-nous dans ce moment d'admirer le coup que vient de frapper la Providence, en aveuglant ce Napoléon au point qu'il s'est coupé la gorge au pied de la lettre, comme un véritable suicide. Cet homme qui de sa vie n'a tenu un conseil de guerre, et qui se vante hautement de n'avoir jamais pris conseil de personne, en a tenu trois dans cette campagne, pour les contredire de front. A Smolensk, ses généraux lui ont dit : « *Fixez-vous ici, sire, passez-y l'hiver et la Russie est perdue.* — Non : je veux entrer à Moscou. » Fort bien : il y va ; il y passe six semaines; nouveau conseil de guerre. « Que faut-il faire?—*Sire! il faut jeter vos canons et vous retirer en toute hâte.*—Non : je veux les conserver. » Voilà toute l'histoire de cette campagne, et voilà comment il s'est perdu lui-même ; le reste est l'affaire des quatre éléments. Il laisse plus de 150,000 prisonniers et 800 pièces d'artillerie. On va élever à Moscou un monument qui sera construit avec ses canons; — trois architectes de Sa Majesté Impériale concourent pour le dessin : MM. Garenghi, italien ; Thomond, français, et Waranskin, russe. — Il n'y a pas de doute que Sa Majesté Impériale, depuis son en-

Digitized by Google

trée dans sa capitale, a formé un plan de campagne et a ordonné au maréchal de l'exécuter ; celui-ci, dans un de ses rapports à l'Empereur, dit expressément : *Le plan envoyé par Votre Majesté Impériale a été suivi ;* et l'Empereur a laissé imprimer cette phrase ; je sais, de plus, qu'en recevant les dernières dépêches il a dit : *Le plan est manqué.* Heureusement il a un bon allié qui combat ou qui a combattu Napoléon : c'est Napoléon. Nous allons voir de nouvelles scènes, et je crois même des commotions en France ; mais pour aujourd'hui je suis obligé de finir.

17/29 décembre 1812.

Sire,

Sa Majesté Impériale ne s'étant plus adressée à moi pour le genre d'affaires dont j'eus l'honneur d'informer sans délai Votre Majesté dès qu'il en fut question, je regarde le tout comme non avenu. La chose ayant été conduite de ma part avec une réserve superstitieuse et sans aucune confidence quelconque, Votre Majesté exceptée, l'Empereur ne peut être mécontent que de la confiance illimitée que j'ai voulu entretenir, comme je le croyais de mon devoir, envers Votre Majesté. Du reste, ai-je été pris simplement pour un bonhomme qui laissait échapper une belle occasion, ou bien a-t-on été réellement fâché contre moi? c'est ce que j'ignore. Je pencherais cependant pour la première supposition, puisqu'on a toujours beaucoup de bontés pour moi. Il peut

Digitized by Google

se faire que Votre Majesté le sache mieux que moi, puisque Sa Majesté Impériale lui a écrit. Quoi qu'il en soit, j'ai l'honneur de lui protester dans toute la sincérité de mon âme que je suis très-aise de la tournure qu'a prise cette affaire; car, malgré les considérations très-fortes qui autorisaient mon consentement conditionnel, je ne pouvais étouffer la crainte de déplaire à Votre Majesté. Elle a eu, à la vérité, la bonté de me faire écrire qu'elle m'approuvait : mais, sire, que Votre Majesté me permette de le lui dire, la véritable approbation est moins laconique et possède un certain accent sur lequel on ne se trompe guère. Ainsi je persiste à me féliciter de ce que l'affaire n'a point eu de suite.

Ma femme avait enfin obtenu la faculté de partir, et si elle était partie il aurait bien fallu qu'on y pourvût, puisqu'on s'était engagé; mais je me suis hâté de poignarder les trois personnes en leur disant qu'il n'y avait plus moyen de songer à ce voyage. Je ne pouvais me faire illusion : dès que je n'étais pas employé, la délicatesse s'opposait à cette réunion, tant et si vainement désirée. Reçu toujours avec toutes sortes de bontés chez le grand maréchal, il se moque de moi lorsque je lui dis que sûrement j'ai mécontenté Sa Majesté Impériale avec mes scrupules; je ne me fie néanmoins que très-médiocrement à toutes ces belles assurances.

Voici un moment, sire, bien important pour Votre Majesté. Il me paraît que les négociations devraient être reprises à cette cour, mais je n'ose pas ouvrir la bouche, car de soupçons en soupçons j'en suis venu à craindre, si ce n'est à croire, que si je m'avisais d'entamer

Digitized by Google

une conversation sur les intérêts de Votre Majesté avec les ministres de ce pays ou avec l'ambassadeur d'Angleterre, ils ne pussent avoir de bonnes raisons officielles de me regarder en riant, ce que je fais connaître ingénûment à Votre Majesté, suivant ma règle constante de ne jamais lui laisser ignorer aucune de mes pensées. Je crois cependant devoir joindre ici un mémoire succinct dans lequel Votre Majesté verra la manière dont j'envisage l'état des choses par rapport à ses intérêts, dont je n'ai jamais cessé de m'occuper. Si je recevais d'elle des instructions diamétralement contraires, il est inutile de lui dire (car j'ose me flatter qu'elle n'en doute pas) qu'elles seraient exécutées avec la même exactitude et la même chaleur que si j'avais eu le bonheur de rencontrer toutes ses pensées. Mais jusqu'alors je ne saurais pas trop que dire ; il peut se faire, sire, que ce soit un mal, mais c'est un mal inévitable dans ma position, qui ne me permet pas un seul acte de confiance. En ne cessant d'ailleurs de réitérer l'offre de me retirer en silence et sans pension, même dans un moment tel que celui-ci, où je pourrais bien avoir excité de ce côté quelque froideur contre moi, j'ose me croire parfaitement en règle envers Dieu et Votre Majesté. Je la prie instamment de n'écouter aucun scrupule de bonté ; car il importe peu que je meure dans un grenier, mais il importe beaucoup qu'elle soit servie selon son cœur auprès d'une cour qui va, si toutes les apparences ne nous trompent point, déployer une si grande influence.

Je suis, etc.

Digitized by Google

MÉMOIRE

SUR LA SITUATION ET LES INTÉRÊTS DE S. M. LE ROI DE SARDAIGNE A CETTE ÉPOQUE.

17/29 décembre 1812.

Qui si convien lasciar ogni sospetto.

On a souvent félicité la maison de Savoie sur son heureuse position, entre deux puissances de premier ordre dont la jalousie mutuelle lui servait de rempart; mais l'on n'a pas exposé les inconvénients de cette situation.

En premier lieu, cette auguste maison se jetant alternativement d'un côté ou de l'autre, suivant son intérêt du moment, elle déclarait ainsi à ses deux puissants voisins qu'elle ne préférait ni l'un ni l'autre; et par un juste retour, ni l'un ni l'autre ne lui accordait une préférence réelle. Chacun d'eux voulait bien la défendre contre l'autre, mais sans beaucoup s'embarrasser d'elle ni de sa gloire; et c'est une question de savoir si elle n'aurait pas avancé davantage ses intérêts en s'attachant exclusivement à l'une ou à l'autre de ces deux puissances, comme la Suède, par exemple, s'était attachée à la France; mais laissons cette question.

En second lieu, il pourrait bien y avoir plus d'apparence que de réalité dans cette prétendue balance de position dont on a tant parlé; car rien n'est plus douteux que l'avantage qui en résultait, au lieu que l'inconvénient qu'elle produisait est visible et incontestable.

La maison de Savoie resserrée entre deux souverai-

Digitized by Google

netés formidables qui la touchaient immédiatement et qu'elle ne pouvait faire reculer, se trouvait ainsi condamnée à une médiocrité de puissance dont sa dignité avait droit de s'impatienter.

Voilà le mal sur lequel il était fort inutile de raisonner lorsqu'il n'y avait pas de remède, mais dont il faut s'occuper sans relâche dans un moment de bouleversement universel. Il y a dans la maison de Savoie une force, une dignité, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, une noblesse particulière qui n'ont cessé de l'élever à travers huit siècles, et qui justifiaient de sa part les plus hautes espérances jusqu'au moment où elle se vit resserrée entre deux rochers, sans autre espoir que celui d'un tremblement de terre, qui est arrivé.

Tant que Bonaparte était régnant et victorieux, il n'y avait pour nous aucun espoir raisonnable d'agrandissement ni même de simple rétablissement (du moins par les moyens ordinaires); mais dans ce moment où son impétuosité téméraire l'a porté sur le bord du précipice; toutes les espérances renaissent. Dans deux mois peut-être l'Europe sera bouleversée; Napoléon peut être tué ou pris (ce qui revient au même), et quand il échapperait seul, ce qui est, à ce qu'il semble, la supposition la plus probable au moment où l'on écrit ceci, il serait encore mort dans un autre sens, car tout usurpateur a besoin de la victoire; dépouillé de ces rayons qui environnaient sa tête, humilié, flétri par la perte d'une armée de 500,000 hommes et de 1,000 pièces de canon, ses Français voudront-ils encore de lui? Rien n'est plus douteux. S'il n'est pas repoussé par eux ou tué dans cette occasion, il ne le

Digitized by Google

devra, suivant toutes les apparences, qu'à la politique aveugle ou paresseuse qui ne se hâtera pas de faire savoir aux Français qu'on en veut non point à eux, mais à leur tyran. Il peut se faire que, dans la crainte d'être attaqués ou malmenés chez eux, ils se décident à conserver un grand capitaine, quoi qu'il doive leur en coûter d'ailleurs. C'est ce qu'il faut éviter par de sages mesures. En attendant, une révolution quelconque en France étant dans ce moment un événement infiniment probable, il est clair que la maison de Savoie, comme les autres puissances, doit prendre les mesures convenables.

Quel est son intérêt clair, évident, incontestable? *C'est d'empêcher que la France et l'Autriche ne la touchent chacune de son côté.* Tout ce qui tendra à ce but sera bon; tout ce qui s'en écartera sera mauvais. Il ne s'agit donc que de chercher les moyens d'atteindre ce grand but.

Après tout ce que la France a fait souffrir à nous et à l'Europe, le sentiment qui nous écarterait d'elle serait assez naturel; cependant ce sentiment serait trompeur, et l'axiome prêché depuis dix ans semble plus vrai que jamais : *Point de salut que par la France.*

Lorsqu'on examine les Français un à un, lorsqu'on réfléchit sur les inconcevables extravagances dont leur histoire est remplie, on se demande à quoi tient donc cette espèce de suprématie qu'ils exercent sur les autres peuples? Cependant il est impossible de la nier. Par leurs armes et par leur langage, ils dominent en Europe. C'est un fait qu'il faut prendre comme il est et dont il faut tirer parti, puisqu'il n'y a pas le moindre signe qu'il doive changer.

Digitized by Google

Les Français ont surtout deux priviléges bien extraordinaires : celui d'entrer chez les autres quand ils le veulent et de ne laisser entrer personne chez eux, et celui d'être destinés par la Providence à frapper d'une manière plus ou moins décisive toutes les puissances qui menacent l'indépendance des autres. Ils ont arrêté Attila, ils ont arrêté les Sarrasins en Europe. Ils sont allés depuis attaquer le Croissant chez lui en Asie et en Afrique ; ils ont fondé un empire français à Constantinople et un autre à Jérusalem. Ils ont fait dans tout l'Orient une telle impression sur tous les esprits qu'on y appelle encore tous les Européens *Francs*, et que le Tasse lui-même appelle constamment l'armée chrétienne *il popol franco*. Quelle puissance que celle de l'Autriche sous Charles V ! Elle semblait marcher droit à la monarchie universelle. La France n'était point son égale à beaucoup près; cependant, dans une lutte d'abord inégale, sous François Ier elle arrêta d'abord sa grande rivale ; bientôt, avec son Richelieu, elle reprit la supériorité; au commencement du XVIIIe siècle, quoique totalement épuisée d'hommes et de trésors, et humiliée même par de grandes défaites, elle parvint à la couper en deux ; enfin, au commencement de notre siècle, elle a brisé l'équilibre au point de nous faire douter s'il pourra jamais être rétabli. Une réflexion seule peut nous tranquilliser : c'est que le Français, excellent pour conquérir, n'a pas à beaucoup près le même talent pour retenir, et qu'il a toujours laissé échapper ses conquêtes lointaines avec autant de facilité qu'il se les était procurées ; mais de là à l'espérance de

Digitized by Google

l'humilier et de le dépouiller, il y a loin. Il n'y a pas de siècle peut-être où l'on ne se soit flatté d'écraser ou de morceler la France. Quelles espérances n'avait-on pas conçues à cet égard au commencement du dernier siècle! Tout annonçait qu'on était sur le point de réussir, et plusieurs Français, même parmi les plus sages, commençaient à perdre courage : cependant tout changea en un clin d'œil ; le trône d'Espagne resta aux Bourbons, et le territoire français demeura notablement augmenté.

Dans le moment présent, où nous voyons la France épuisée d'hommes et d'argent, où Bonaparte vient de perdre en quatre ou cinq mois cinq cent mille hommes, mille pièces d'artillerie et sa réputation, il est naturel de spéculer de nouveau sur l'affaiblissement de la France et d'espérer que c'en est fait de sa prééminence; on sera cependant trompé aujourd'hui comme on le fut alors, et tant pis pour les puissances voisines qui auront appuyé des plans sur cette vaine espérance.

Cette considération semble être de la plus haute importance pour la maison de Savoie, qui doit regarder dans ce moment comme un point capital de sa politique d'avoir l'œil sur le changement probablement prochain qui doit s'opérer en France, et d'aborder sur-le-champ la souveraineté ou le gouvernement de ce pays, sous quelque forme qu'il se présente, pour en tirer tout le parti possible. (Du moins si la chose est possible, car si ce gouvernement français n'était ni plus moral, ni plus raisonnable que celui d'aujourd'hui, on conçoit aisément qu'il y aurait les mêmes raisons de ne

Digitized by Google

pas l'aborder, et qu'un prince légitime devrait attendre un autre moment.)

La mort naturelle ou politique de Napoléon — l'une et l'autre sont possibles et peut-être inséparables — doit faire espérer la paix, car tout le monde la veut en France, excepté lui. Or, il ne saurait y avoir de paix sans que la France cède quelque chose; et comme elle a acquis immensément, elle pourra beaucoup céder sans regret et sans honte.

Le Piémont est certainement une belle proie; mais comme on ne saurait tout conserver, et que, suivant toutes les apparences, le nouveau gouvernement (quand même on le supposerait encore illégitime) ne pourra ni ne voudra même fouler aux pieds toutes les règles de la justice, il est de même infiniment probable qu'il ne s'obstinera point à perpétuer la domination française en Italie et qu'il ne s'attachera de toutes ses forces qu'à la rive gauche du Rhin. On voit déjà que depuis très-longtemps la France avait renoncé à se procurer des possessions en Italie. Elle a envahi ce beau pays dans un accès de fièvre; mais l'accès fini, il est probable qu'elle reprendra ses anciens systèmes : ainsi toute la difficulté pourrait de son côté se borner à la Savoie. Sans doute que rien ne doit être négligé pour reprendre ce pays qui par lui-même n'est qu'un zéro, mais qui, réuni à un chiffre réel, peut en décupler la valeur. On peut même espérer que la France ne tiendra pas extrêmement à cette province.

Examinons maintenant les intérêts et les prétentions de la maison d'Autriche. Celles qu'elle a toujours con-

Digitized by Google

servées sur l'Italie entière, sans parler des autres, sont universellement connues, et comme ces prétentions tenaient à un titre fraîchement éteint, elles peuvent aisément revivre. Elle a les droits les plus légitimes sur la Lombardie, et tout à l'heure encore elle possédait l'État vénitien, qu'elle pourra fort bien réclamer; la Toscane lui appartenait encore indirectement, et même elle avait cru pouvoir s'approprier quelques provinces du saint père. Rendons-lui par la pensée toutes ces provinces, voilà cette puissance maîtresse absolue sur tout le plateau septentrional de l'Italie; et la France ayant acquis de son côté des forces prodigieuses, la maison de Savoie, au lieu d'être *gênée*, sera *étouffée* entre ces deux masses.

Si nous passons ensuite des prétentions aux intentions des deux puissances à notre égard, nous les trouverons bien différentes. Répétons qu'on ne doit point juger de la France par ce que nous voyons depuis vingt ans : ce serait juger un homme sensé par ce qu'il a fait pendant un accès de fièvre chaude. La France, dans son état naturel, ne voulait pas nous faire de mal, puisque nous ne possédions rien de ce qu'elle convoitait; et probablement cet état de choses doit recommencer.

Il en est tout autrement de l'Autriche, et rien ne l'a mieux prouvé que cette période même de vingt ans qui vient de s'écouler. La bonne foi de notre cabinet et la dépendance absolue où le jetaient, à l'égard de l'Autriche, sa morale et sa délicatesse, auraient pu le recommander à la justice et à la générosité de celui de Vienne; cepen-

Digitized by Google

dant il n'en fut rien. Le projet de nous conquérir fut invariablement et ouvertement suivi; et longtemps même après que les plus grands malheurs auraient dû fournir les plus grandes leçons, un ministre autrichien, le comte de Kevenhüller, déclarait encore à très-haute voix et au milieu même des États de Sa Majesté, *que jamais l'Empereur son maître ne permettrait à l'ancien souverain d'y rentrer.*

Celui-là serait bien aveugle qui croirait pouvoir avancer que les circonstances heureuses du moment ont changé cet esprit. Il ne serait sans doute ni plus ni moins ridicule qu'un ministre de Sa Majesté qui, ayant l'honneur de la conseiller en 1789, lui aurait dit qu'elle n'avait rien à craindre de la maison d'Autriche à cause du mariage d'Emmanuel Philibert avec Marguerite d'Autriche; car la raison d'État regarde toujours devant elle, jamais à côté; d'ailleurs, elle agit sans les princes et malgré les princes; enfin elle est immortelle, au lieu que les affections sont passagères.

Celui qui écrit ceci a l'assurance que jamais l'auguste empereur François Ier n'a eu l'intention de faire le moindre tort à Sa Majesté le roi de Sardaigne; et quand il n'aurait pas cette assurance par le témoignage le plus authentique, il gagerait sa vie et même son honneur que la chose est ainsi, sans autre preuve que la connaissance des personnes : et cependant on sait comment les choses se sont passées.

Par la nature même des choses, l'Autriche, tant que nous ne changerons ni de force ni de situation respectives en Italie, sera toujours portée par une tendance

Digitized by Google

invincible à s'avancer sur la maison de Savoie, et pour arriver à ce but, elle profitera de toutes les occasions. Or cette tendance étant naturelle, et par conséquent nécessaire et éternelle, nul homme sage ne s'avisera de mettre dans l'autre bassin de la balance de beaux et nobles sentiments, sans doute infiniment respectables par eux-mêmes, mais passagers comme l'homme et nuls pour la politique.

C'est ici le lieu de déclarer que si la maison de Savoie, après huit siècles d'une souveraineté transmise presque sans interruption de père en fils, par une succession peut-être unique dans l'histoire, devait enfin expirer, du moins dans la ligne masculine, ce mémoire est déclaré nul et non avenu par celui même qui l'écrit; il ne s'occupe que du cas où la Providence daignerait nous accorder ce qu'elle nous a permis d'espérer.

Dans cette supposition dont il s'occupe exclusivement, l'intérêt le plus évident de la maison de Savoie, intérêt qu'elle partage avec toute l'Italie, est sans aucun doute que celle d'Autriche ne possède rien dans ces contrées, sauf à l'indemniser d'une manière digne d'elle en Allemagne, ce qui paraît aisé, eu égard à la foule de petites souverainetés qui ont expiré dans ce pays. Il n'y a dans cette première proposition rien de contraire au respect infini dû à l'une des plus grandes et des plus excellentes maisons de l'univers : on dit seulement, et c'est un fait incontestable, que ses possessions en Italie n'étaient avantageuses ni à elle ni à l'Italie, et qu'elles nuisaient infiniment à la maison de Savoie, quelles que pussent être d'ailleurs les relations

Digitized by Google

de sang et d'amitié entre ces deux augustes familles.

Le dernier agent de Sa Majesté à Vienne fit beaucoup rire la diplomatie lorsqu'il se flatta *d'avoir enfin persuadé cette cour d'abdiquer ses anciens systèmes à l'égard de la nôtre.* Cet homme, de fidèle et estimable mémoire, ne voulait pas se rappeler que la raison d'État n'abdique rien et ne peut rien abdiquer ; en certaines occasions elle a l'air de sommeiller, mais toujours elle sait ce qu'elle fait, et personne ne peut se flatter de la convertir.

Que si dans la restauration générale qu'il est permis d'espérer, la maison d'Autriche doit reprendre sa place parmi les puissances d'Italie, celle de Savoie doit au moins faire l'impossible pour éviter le contact dont on a parlé.

La supposition où Sa Majesté rentrerait simplement en possession du Piémont sans indemnités ni augmentation de forces est insupportable pour l'un de ses fidèles sujets. Si l'Autriche d'un côté peut arriver en quelques marches sous les murs d'Alexandrie, et si de l'autre le moins léger des généraux français peut, d'un seul élan, sauter de la plaine du mont Cenis au milieu de la place Saint-Charles, cette position serait si triste qu'il vaut mieux la regarder comme impossible, pour ne s'occuper que de celle que réclament également la dignité et les mérites de Sa Majesté, la sûreté de l'Italie et l'équilibre général.

On peut faire à cet égard deux suppositions qui méritent d'être examinées à part. On peut supposer que Sa Majesté sera replacée ou dans la partie orien-

Digitized by Google

tale, ou dans la partie occidentale du plateau septentrional de l'Italie, c'est-à-dire dans le Piémont avec les augmentations convenables, ou à Venise, comme il en fut question il y a quelques années.

Dans la première supposition, il n'y a pas d'autres accroissements possibles que Gênes et Milan. Certainement ces acquisitions seraient superbes, mais elles entraîneraient aussi de grands inconvénients :

1° Il serait extrêmement difficile d'amalgamer les trois peuples qui se touchent sans s'aimer, et qui sont même décidément antipathiques ; et nul d'eux ne possède la supériorité qui serait nécessaire pour imposer silence à l'orgueil et à la prétention des deux autres ; de manière que les deux peuples déclarés sujets ne le pardonneraient jamais au troisième, et ce serait un état permanent de haine et de guerre sourde, très-fatigant pour le gouvernement.

2° Où placerait-on le trône, s'il fallait enfin se décider? Turin serait trop exposé pour le retenir, et l'imagination d'ailleurs se prête peu à la supposition qui ferait de Turin la métropole de Milan et de Gênes. Cependant si Turin le cède de beaucoup à ces deux dernières villes, le Piémont à son tour l'emporte sur la Lombardie et sur la Ligurie, prises à part. Il résulterait de ces différents équilibres et de plusieurs autres circonstances que je passe pour abréger, un défaut perpétuel d'unité et d'accord.

La supposition de Venise est différente. L'idée de cette acquisition est éblouissante. A l'époque de 1805 elle fut proposée ici, mais d'une manière entièrement

Digitized by Google

subordonnée, dans le cas où il ne serait pas possible de faire autrement, comme une simple idée particulière placée sans prétention à la suite des demandes officielles mises en avant auprès de cette cour, et qui furent depuis pleinement approuvées par Sa Majesté. (On avait envoyé une carte manuscrite relative à ce plan.)

Les malheurs trop connus de cette époque rejetèrent bien loin toute idée de restauration et d'indemnités; mais le ministre de Sa Majesté Impériale dit à celui de Sa Majesté le roi de Sardaigne que ses idées sur l'État de Venise étaient fort plausibles, s'il avait pu en être question, *et que Sa Majesté l'empereur d'Autriche s'y serait prêtée volontiers.* Les chances de la politique étant incalculables dans ce moment, il ne paraît pas inutile de s'occuper à tout événement des avantages de cette acquisition, quoiqu'il n'ait jamais été donné aucune suite à ces idées, vu que les intentions de Sa Majesté sur ce point n'étaient pas connues.

1° Il y a parmi les villes une véritable noblesse, comme il y en a une parmi les personnes. Venise est à cet égard au premier rang. Peu de villes sont environnées de plus de gloire et de plus grands souvenirs. Ce serait une assez brillante résurrection pour la maison de Savoie que l'acquisition de ce pays, et la croix blanche soutenue par le lion de Saint-Marc ferait une assez belle figure dans le monde. Il n'y aurait sûrement pas moyen de renouveler d'une manière plus éclatante la fameuse devise d'Emmanuel Philibert : *Mersus profundo pulchrior evenit.* (Horace.)

2° Sa Majesté deviendrait puissance maritime, et qui

Digitized by Google

sait ce que pourrait enfanter cette nouvelle position? Il n'est pas inutile d'observer à cet égard que, dans la supposition d'un bouleversement général et d'une nouvelle organisation générale, il ne serait pas du tout impossible, en cédant au delà de l'Adige (et même sans céder si les intérêts de l'Europe sont compris d'une manière assez large), de parvenir à la *Mer Inférieure* par le Modenais et de donner par là la main à la Sardaigne.

3° Les titres de *roi de Chypre*, de *duc d'Achaïe et de Morée*, etc., ne peuvent occuper que le papier dans l'état actuel des choses; mais si au vain héritage de Lusignan venait se réunir le titre un peu plus substantiel d'une ancienne possession, sur la tête d'un prince substitué aux droits des anciens possesseurs et siégeant à leur place près de l'ancienne Grèce et à l'époque de décadence où se trouve actuellement l'empire ottoman, on ne sait pas trop ce qui pourrait arriver.

Le plaisir de régner sur d'anciens sujets est digne sans doute d'un bon et grand prince, cependant il faut ajouter *cœteris paribus*, car si la souveraineté doit s'agrandir, il n'y aurait pas trop lieu à balancer. Posons le cas où un souverain de la maison de Savoie refuserait par attachement pour nous la couronne d'Espagne, qui est dévolue conditionnellement à cette maison par les traités, certainement cette tendresse réussirait fort mal dans le monde politique.

Quant à l'inconvénient de régner sur des peuples étrangers ou inconnus, il est nul en lui-même ou le devient bientôt. On serait même tenté de croire qu'il y a

Digitized by Google

quelque raison, quoique parfaitement inconnue, qui favorise cet état de choses en Europe, puisqu'au moment de cette révolution qui sera à jamais une époque fameuse, tous les souverains de l'Europe, le seul roi de France excepté, étaient originairement étrangers chez eux. Il y a même une nation illustre chez qui les races régnantes disparaissent dès qu'elles commencent à se naturaliser; et personne ne sait si, dans ce moment, elle n'est pas sur le point de nous donner un nouvel exemple de ce genre.

Le roi de Sardaigne, d'ailleurs, n'est étranger nulle part en Italie; car ce sont les religions et les langues qui différencient réellement les peuples. Au demeurant, tout écrit politique doit réveiller toutes les idées possibles et les mettre en évidence : le jugement appartient ensuite aux grands intéressés.

Il y aurait bien d'autres choses à dire, mais il faut abréger. Le ministre qui écrit ceci n'ignore point qu'il a été donné pour un ennemi de la maison d'Autriche; s'il en est ainsi, cette puissance est bien malheureuse d'avoir un ennemi aussi redoutable. Mais puisqu'on est forcé plus d'une fois de répondre sérieusement à des choses qui le méritent très-peu, il dira que très-certainement il est grand ennemi de la maison d'Autriche, si Leurs Excellences messieurs tels et tels sont la maison d'Autriche; mais il en doute un peu, et il espère que son auguste maître pense de même. Il ajoute tranquillement que si le respect dû aux maisons souveraines s'opposait à la respectueuse, mais libre discussion des droits, des prétentions et des griefs de chaque souverain, il n'y au-

Digitized by Google

rait plus de politique. Sans s'arrêter donc plus longtemps sur cette futile et ridicule accusation, il résumera aussi brièvement qu'il lui sera possible tout ce qui lui semble pouvoir être dit sur cet important sujet, en observant :

1° Que le Piémont, séparé de la Savoie et du comté de Nice, c'est-à-dire des Alpes, et privé de plus de toutes ses citadelles, au lieu d'être une immense place forte, ne serait plus qu'un beau jardin.

2° Que la maison de Savoie, mise dans cette supposition en contact avec la France et avec l'Autriche, non-seulement se trouverait fort au-dessous du point où elle était avant la Révolution, mais qu'elle serait toujours fixée à ce point de médiocrité, sans espoir d'en sortir jamais.

3° Que la France, dans l'ancien état des choses, ou dans tout autre état analogue, n'avait, n'aura et ne peut avoir qu'un seul intérêt à notre égard : celui d'empêcher que nous ne fussions conquis par sa rivale.

4° Que l'Autriche, au contraire, en a eu, en aura et doit en avoir nécessairement deux : celui d'empêcher que la France ne nous engloutisse, et celui de nous conquérir elle-même, projet que les faits ont constamment manifesté.

5° Que toutes les forces de notre politique doivent donc se tourner à empêcher, s'il est possible, ce fatal contact ; et par-dessus tout, s'il est possible encore, à renverser par la base le système des souverainetés étrangères, sources éternelles de prétentions outrées, de plans chimériques, de haines, d'animosités, de

Digitized by Google

souffrances nationales et de catastrophes sanglantes.

6° Que le moment présent semble appeler les négociations les plus actives auprès des cours amies de Londres et de Saint-Pétersbourg, et que dans ce moment unique on a de justes raisons de se flatter que l'Autriche, de son côté, ne se jettera point au travers de nos espérances, que la raison, l'affection ou l'intérêt réciproque présideront à nos arrangements.

7° Que ce serait cependant une grande et funeste erreur d'imaginer que sans contre-poids il puisse y avoir rien de solide dans la politique, et qu'il est de la plus haute importance d'avoir l'œil sur la France; car tout annonce qu'en sortant de ce bain de sang où ses crimes et ses folies l'ont très-justement plongée, elle marchera à grands pas vers le plus haut point de pouvoir et d'influence dont elle ait jamais joui, de manière qu'il ne sera utile à personne, et à nul de ses voisins surtout, de l'avoir pour ennemie.

8° Que dans les premières négociations mêmes qui auront lieu entre les autres puissances européennes et la France (de quelque manière qu'elle soit gouvernée), il est fort à désirer qu'elle penche pour nous.

9° Enfin que l'extinction d'une branche des Bourbons à Parme est une circonstance non moins favorable pour nous : car cette souveraineté voisine était encore un terrible rémora attaché au vaisseau *le Royal Savoie.*

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, 17/29 décembre 1812.

J'ai laissé Napoléon de l'autre côté de la Bérésina. Pour traverser cette rivière, il lui en a coûté des milliers d'hommes et presque tout le butin de Moscou. A peine eut-il mis le pied sur la rive droite, qu'il ordonna de rompre le pont. On lui montra tout ce qu'il laissait derrière lui; il répondit : « Que m'importent ces crapauds! qu'ils se tirent d'affaire comme ils voudront. » Il est charmant. Ici s'élèvent de grands cris contre l'amiral Tchitchagoff qui, venant de Minsk, où on l'accusait déjà d'être arrivé trop tard, aurait pu, dit-on, arrêter et prendre Napoléon. Comme il a beaucoup d'ennemis, que ses malheurs domestiques et les faveurs de l'Empereur avaient un peu assoupis, ils se sont réveillés à cette occasion et l'ont extrêmement maltraité. Il a bien échappé à Sa Majesté de dire en très-petit comité : *Le plan est manqué;* mais il n'a point fait tomber sa critique sur l'amiral en particulier, et jamais il ne lui a donné aucun signe de mécontentement, soit que réellement il n'ait pas tort, soit qu'il exerce toujours la même influence sur l'esprit de l'Empereur, soit que le maître veuille soutenir son ouvrage. Autant que j'en puis juger, je crois bien que les troupes russes n'ont point de supérieurs dans le monde pour la valeur et l'impétuosité de l'attaque. Quant à ce qu'on appelle *manœuvre*, je les crois un peu en arrière, et je doute que Napoléon démentît cette opinion. Enfin Napoléon passa la Bérésina près de la petite ville de Studianka, le 29 novembre (toujours nouveau style), et il continue sa marche sur Vilna toujours

Digitized by Google

suivi et harcelé par les troupes russes. Pour aller droit aux résultats, je dirai seulement que, dans son chemin de la Bérésina à Vilna inclusivement, l'ennemi perdit encore près de 30,000 hommes et 400 pièces de canon. Il paraît certain que Napoléon n'est point entré à Vilna, mais seulement dans ses faubourgs. Du reste, on s'accorde peu sur la route précise qu'il a tenue et sur les précautions qu'il a prises pour sauver sa personne. On s'accorde assez à dire qu'en s'éloignant de Vilna il n'avait parmi ses affidés que son beau-fils le vice-roi, Murat et Berthier ; qu'il était vêtu d'un simple frac sans aucune distinction ; qu'Eugène au contraire était en grande tenue, et que toute sa suite se réduisait à 15 lanciers polonais et 14 gardes napolitains. Je ne réponds d'aucun de ces détails, et dans les grands événements il ne faut s'attacher qu'aux masses et aux grands résultats. Les Français ne croyaient pas, à beaucoup près, que les Russes fondraient sur Vilna avec tant de célérité ; ils ont été trompés à cet égard au point qu'ils prirent l'avant-garde des Russes pour l'arrière-garde française qui n'existait plus, et qu'un aide de camp de Davoust envoyé pour la reconnaître fut extrêmement surpris de se trouver prisonnier. Cette extrême célérité a produit un grand bien, c'est que les Français n'eurent le temps de commettre aucun désordre et ne purent brûler aucun magasin. Les Russes ont trouvé à Vilna des provisions immenses de tous les genres. La poursuite a continué jusqu'à Kowno sur le Niémen, et dans cet intervalle ils ont encore fait 5 à 6,000 prisonniers et pris 22 canons, *parce qu'il n'y en avait pas* 23,

Digitized by Google

comme on l'a dit ici à la cour. Grodno est occupé; les Russes marchent sur Varsovie et Kœnigsberg, et comme on ne sait point encore quel parti aura pris Napoléon, ce qu'il aura fait de 1,500 hommes à peu près, nus et affamés, qui ont passé le Niémen avec lui, et quelle sera la résolution des nations qu'il doit traverser, il faut s'arrêter ici. Le 25 juin dernier, il est entré en Russie avec 480,000 hommes; plus de 100,000 sont venus le joindre; il a brûlé ou fait brûler l'ancienne capitale, après avoir parcouru en triomphateur l'immense espace qui la sépare de la frontière; il a effrayé la Russie et l'Europe; il a forcé le chef de l'empire à nous avertir qu'il ne se croyait pas sûr à Saint-Pétersbourg, et à préparer publiquement le transport de tout ce qu'il avait de plus précieux; il avait amené des femmes, des enfants, des ouvriers de toute espèce pour fonder une colonie française; il avait remis son entrée publique à Saint-Pétersbourg au printemps prochain, il s'en tenait sûr, etc.; — et le 10 décembre de la même année, c'est-à-dire trois mois après son entrée à Moscou, il est sorti de Vilna comme un bandit subalterne, sans argent et sans soldats. Il s'est trompé sur tout, et cependant il a fort bien raisonné; voilà le grand phénomène qu'on n'aura jamais assez admiré. Dans les malheureuses conférences d'Erfürth et de Tilsit, il s'était convaincu, avec trop de raison, de son ascendant sur l'Empereur. Il disait, avant de commencer cette dernière guerre : « C'est un enfant; je le ferai pleurer en larmes de sang. » Il l'a répété dans une lettre qui est tombée en original entre les mains de l'Empereur. C'est

Digitized by Google

lui qui a pleuré en larmes de sang congelé; mais qui le lui aurait dit? Voici donc la suite de ses pensées : 1° mon génie écrase celui d'Alexandre, il n'osera pas me résister. 2° Je romprai les négociations par une attaque brusque, et je lui ferai perdre la tête. 3° Je couperai un ou plusieurs de ces corps disséminés avec tant d'imprudence sur un espace de plus de huit cents verstes et je les enlèverai avec leurs magasins. 4° Je livre une grande bataille qui termine la guerre avec un prince aussi timide. 5° J'appellerai tous les paysans à la liberté, et l'insurrection sera générale. 6° Le prince Bagration étant coupé de Barclay de Tolly, jamais ils ne pourront se réunir, car en Russie comme ailleurs, pour se rendre d'un point à l'autre, la ligne droite est la plus courte. 7° Les Russes, pour sauver leur capitale, livreront une bataille qu'ils perdront sûrement, eu égard à leur infériorité incontestable, surtout en cavalerie. 8° Moscou qui renferme un peuple, et ce peuple qui renferme la plus nombreuse et la plus opulente noblesse de l'univers, me fournira seul assez de trésors pour achever la conquête de la Russie et de l'Europe. 9° Si tout me manquait enfin, le chancelier est à moi et je ferai la paix. —Chacune de ces propositions est plausible; réunies, elles semblent rigoureusement démonstratives, et cependant toutes l'ont trompé. L'Empereur a dit: « Je me rappelle un de ses discours d'Erfürth : *à la guerre, c'est l'obstination qui fait tout, c'est par elle que j'ai vaincu;* je lui prouverai que je me rappelle ses propres leçons. » La noblesse et le peuple se sont également sacrifiés. Les noms d'*impôts*, de *contributions*, de *sub-*

Digitized by Google

ventions, etc., sont trop faibles ; celui de *partage* même ne suffit pas : on a donné sans bornes comme sans murmures. Mais c'est Moscou qui a perdu Napoléon ; s'il avait suivi le conseil de ses généraux, de ne pas y entrer et de voler sur le maréchal à Kalouga, c'en était fait de la Russie ou de son honneur, suivant toutes les apparences, vu l'infériorité notoire du maréchal et la désorganisation de son armée qui était telle qu'après la bataille de Borodino il y avait 17,000 maraudeurs sur lesquels il fallut enfin faire feu, et que dans une lettre confidentielle dont j'ai eu connaissance, Kutusoff écrivait : « Mon armée me donne plus d'embarras que l'ennemi. » Mais Napoléon voulut entrer à Moscou. Trois motifs purent le déterminer : l'orgueil, l'espoir du pillage, et celui de la paix qu'il croyait pouvoir acheter là plus commodément; — mais tout devait le tromper. Rien ne le surprit d'abord autant que l'absence de toute autorité. Il passa trois jours à attendre des députations qui ne se présentaient point. Son étonnement était extrême. — Mais où sont donc les autorités ? — Il n'y en a point. — Le gouverneur? — Il est parti après avoir ouvert les prisons et emmené les pompes. — Et le Sénat ? — Il a disparu de même. — Mais les officiers subalternes, civils et militaires, le clergé, les chefs de quartiers, etc. ? — Tout est loin. — Enfin, l'homme le plus marquant de Moscou se trouva être le directeur de je ne sais quelle maison d'orphelins, qui n'avait pas voulu quitter ces pauvres enfants. On alla chercher cet homme, on l'habilla et on le présenta à Napoléon. Ce fut sous cette brillante escorte qu'il entra dans la grande capitale.

Digitized by Google

Cet abandon total rendait excessivement difficile toute communication avec le peuple environnant, dont il ne pouvait absolument se passer : il voulut bien envoyer des députés dans les villages voisins pour avertir les paysans que tout était tranquille, qu'ils pouvaient amener leurs denrées, que tout serait payé exactement, etc. ; mais les paysans massacrèrent les députés, quoique russes, et n'apportèrent rien. En même temps les flammes s'allumèrent. Il faut l'avouer : ces flammes ont brûlé la fortune de Napoléon. Richelieu, conseillé par Machiavel, n'aurait pu inventer rien de plus décisif que cette épouvantable mesure. Dans son dépit, Napoléon fit juger par une commission militaire vingt malheureux qu'il appelait incendiaires, et il en fit exécuter huit ou dix qui n'avaient fait qu'exécuter des ordres légitimes. Cependant il s'obstina encore dans la capitale détruite. Il s'amusa à loger dans le Kremlin et à y faire des bulletins. Qu'est-ce qui se passait dans cette tête infernale ? C'est ce qu'on ne saura jamais peut-être, du moins parfaitement. Quelques personnes pensent que le maréchal-prince de Smolensk, qu'on n'appelle point en vain *le vieux renard*, a joué Napoléon, ce qui n'est pas un petit honneur ; qu'il est faux que le premier ait répondu à celui-ci d'une manière aussi tranchante et aussi hautaine qu'on le disait universellement et que je l'ai écrit moi-même ; qu'il répondait au contraire *qu'il ne pouvait*, lui Kutusoff, *rien prendre sur lui, suivant les ordres qu'il avait reçus ; que tout ce qu'il pouvait faire, c'était d'envoyer à Pétersbourg*, ET, EN ATTENDANT, DE NE RIEN ENTREPRENDRE (voilà le renard!).

Digitized by Google

Je n'ai pas de peine à me prêter à cette supposition. Quoi qu'il en soit, Napoléon passa trente-huit jours à Moscou, et pendant ce temps le maréchal organisa parfaitement son armée, se procura 60,000 hommes d'excellentes recrues, en plaça derrière lui un nombre pareil (dont même il n'a pas eu besoin) et se procura une ambulance de 30,000 chevaux. De ce moment l'équilibre fut rompu, et jamais Napoléon n'a pu le rétablir, quoiqu'il ait trouvé 50,000 hommes sur sa route à Orcha. Il paraît sûr qu'ayant enfin mesuré de l'œil le précipice qui s'ouvrait sous ses pas, il avait pris la résolution d'abandonner sa ligne d'opérations, devenue plus que chanceuse par les manœuvres décisives du comte de Wittgenstein sur Polock et sur Wittebsk, et de se jeter sur les gouvernements riches et plantureux de Toula et de Kalouga. De là l'attaque du 24 octobre sur Malojaroslawetz (gouvernement de Moscou), dont on n'a pas assez parlé parce qu'on n'a pas vu d'abord que c'était le plus haut point d'une parabole qui allait rebrousser. On nous dit même que *c'était une fausse attaque;* mais quand on fait une fausse attaque, on ne revient pas huit fois à la charge. Enfin, il fallut reculer, et ce moment commence une suite de calamités que je crois sans exemple. Pour trouver quelque chose de semblable on remonte jusqu'à la défaite des Sarrasins par Charles-Martel, à celle des Huns par Clovis et Aétius, à celle des Cimbres et des Teutons par Marius; on s'élève jusqu'à Cambyse, mais sans trouver de comparaison parfaite. En cinq mois, ou pour mieux dire en trois, nous avons vu disparaître un demi-million

Digitized by Google

d'hommes, 1,500 pièces d'artillerie, 6,000 officiers, tous les bagages, tous les équipages, des trésors immenses, tout ce que les Français emportaient et tout ce qu'ils avaient apporté. On m'a nommé un régiment de Cosaques, de 500 hommes environ, dont chaque soldat a pour sa part 84 ducats. On a donné des berlines pour 50 roubles et des montres de Bréguet pour 25. Mais les souffrances de l'homme passent toute imagination et ne laissent, même à l'égard du plus féroce ennemi, de place que pour la pitié. Les hommes les plus irréligieux sont frappés de cette épouvantable catastrophe à la suite d'une guerre qui a pris plaisir à faire des plus révoltants sacrifices un chapitre de sa tactique ; et pour moi, je crois que jamais Dieu n'a dit aux hommes d'une voix plus haute et plus distincte : C'EST MOI. Les Français ont fait les plus grands et les derniers efforts de bravoure et de patience, ils ne se sont surtout jamais révoltés (chose incroyable !) ; mais que peut l'homme contre le fer, la faim et le froid réunis ? Il a fallu périr et rendre les armes par milliers. 300,000 hommes sont morts; 200,000 sont prisonniers et répandus jusque sur la frontière de la Sibérie; 1,000 canons sont au pouvoir des Russes, et vont former un monument pyramidal à Moscou ; plus de 500 autres ont été enfouis ou précipités dans les rivières par les Français eux-mêmes. Ceux qui ont vu le spectacle de près ne savent comment s'exprimer. L'un écrit; *J'ai fait deux cents verstes sur des cadavres.* L'autre : *Nous sommes entrés à Vilna à travers un défilé de cadavres,* etc. Je suis persuadé que Sa Majesté lira avec intérêt une

Digitized by Google

lettre qui lui tiendra lieu de toutes; elle est de mon frère Xavier, et je la choisis parce qu'elle part d'un témoin oculaire et d'une plume étrangère à l'ombre même de l'exagération.

« Vilna, 9/21 décembre. Je ne puis te donner une idée de la route que j'ai faite. Les cadavres des Français obstruent le chemin qui, depuis Moscou jusqu'à la frontière (environ huit cents verstes), a l'air d'un champ de bataille continu. Lorsqu'on approche des villages, pour la plupart brûlés, le spectacle devient plus effrayant. Là les corps sont entassés, et, dans plusieurs endroits où les malheureux s'étaient rassemblés dans les maisons, ils y ont brûlé sans avoir la force d'en sortir. J'ai vu des maisons où plus de 50 cadavres étaient rassemblés, et parmi eux trois ou quatre hommes encore vivants, dépouillés jusqu'à la chemise, par quinze degrés de froid. L'un d'eux me dit : Monsieur, tirez-moi d'ici ou tuez-moi; je m'appelle Normand de Flageac, je suis officier comme vous. Il n'était pas en mon pouvoir de le secourir. On lui fit donner des habits, mais il n'y avait aucun moyen de le sauver; il fallut le laisser dans cet horrible lieu. Un comte Berzetti de Turin s'est dit mon parent et m'a fait demander des secours. Je lui ai envoyé aussitôt et mon cheval et un Cosaque pour l'amener, mais le dépôt des prisonniers était parti : je ne sais ce qu'il est devenu. (Je le fais chercher de tout côté.) De tout côté et dans tous les chemins on rencontre de ces malheureux qui se traînent encore, mourant de faim et de froid; leur grand nombre fait qu'on ne peut pas toujours les recueillir

Digitized by Google

à temps, et ils meurent pour la plupart en se rendant aux dépôts. Je n'en voyais pas un sans songer à cet homme infernal qui les a conduits à cet excès de malheur. »

La lettre touche la circonstance la plus affreuse, c'est l'impossibilité de porter des secours. Qu'on imagine un désert où l'on ne voit que de la neige, des corbeaux, des loups et des cadavres; voilà la scène depuis Moscou jusqu'à la frontière, et l'humanité n'y peut rien. Le prisonnier meurt de froid et de faim, et il est tué par la chaleur et par les aliments. Monseigneur le grand-duc Constantin a fait conduire lui-même quelques-uns de ces malheureux dans ses propres cuisines, donnant ordre qu'on en eût tout le soin possible : aux premières cuillerées de soupe ils sont morts. Vivant depuis deux mois et plus de nourritures abominables, de charognes d'animaux et même d'hommes (car il n'y a plus de doute sur ce point), ils exhalent pour la plupart une odeur si fétide que trois ou quatre de ces malheureux suffisent pour rendre une maison inabordable. L'immense quantité de cadavres a justement attiré l'attention du gouvernement : à Moscou, où chaque maison a son puits comme à Turin, chaque puits était encombré de cadavres français. On a ordonné qu'on achèverait de les combler avec des matériaux et qu'ils seraient irrévocablement fermés, sauf à en ouvrir d'autres. Les commissaires du gouvernement ont compté à Borodino et dans les environs 42,000 cadavres de chevaux, et quand on songe que tout cela n'est rien en comparaison des cadavres humains, on pâlit. Le gouvernement

Digitized by Google

a pris le parti de les brûler, mais il faut des forêts et beaucoup de temps. Déjà de plusieurs côtés se sont manifestées des maladies assez malignes, tandis que la peste continue ses ravages à Odessa. Dieu nous soit en aide!

L'Empereur, qui est arrivé à Vilna le 22 décembre (N. S.), mande qu'il n'oubliera de sa vie l'horrible spectacle dont il a été témoin. Tout de suite il a chargé le général comte de Saint-Priest, officier français du plus grand mérite (au service de la Russie) de l'inspection générale sur tous les prisonniers, afin qu'on leur fasse le moins de mal et le plus de bien possible. Les premiers pourront être sauvés, mais pour tous ceux qui ont été faits depuis deux mois, j'en doute. Il y en a en tout au moins 200,000. Qui sait si 20 ou 30,000 seulement reverront leurs foyers?

Plusieurs noms très-distingués se trouvent dans cette funeste barque. Le comte Alfred de Noailles, aide de camp du *prince de Neuchâtel* (Berthier), a été tué sur la Bérésina. On a trouvé sur lui le portrait de sa femme. Je l'ai vu. Le sang de l'infortuné jeune homme a pénétré dans la boîte et formé un hideux croissant au bas du portrait. Il avait vingt-sept ans et sa femme en a vingt. Pendant qu'il était tué sous les drapeaux de Bonaparte, son frère cadet (le comte Alexis) s'échappait de France et se rendait ici pour passer de là en Angleterre et tâcher de servir de quelque manière son maître Louis XVIII. — *L'un sera pris et l'autre sera laissé.*

Sa Majesté Impériale a donné à Vilna mille preuves

Digitized by Google

de bonté et de munificence. Le prince de Smolensk a reçu le grand-cordon de Saint-George, qui est le *nec plus ultrà* des honneurs militaires. Il a dit aux seigneurs polonais : « Messieurs, j'ai tout oublié; passons l'éponge sur tout ce qui s'est passé; j'espère qu'à l'avenir... » On raconte diversement la fin de cette phrase; mais comme les souverains, obligés de dire ces sortes de choses, les disent mieux que les autres hommes, on leur doit de ne pas les répéter, à moins qu'on ne les ait entendues ou qu'on en soit très-sûr.

Où est Napoléon, et que va-t-il faire? C'est ce que tout le monde demande sans savoir répondre. L'un dit qu'il va à Vienne, l'autre à Dresde, l'autre à Paris tout droit.— Il n'y a rien de sûr encore, Quelques personnes croient qu'il pourra refaire une armée; mais la chose paraît impossible. Qui voudra le suivre après cette épouvantable catastrophe? La France et l'Allemagne sont en deuil. Je ne considère qu'un seul objet, celui des officiers : tout bien examiné, il en a perdu à peu près 8,000. C'est toute la science et toute l'expérience française. Comment remplir cette terrible lacune? etc. — Enfin, nous verrons.

Voilà un beau champ ouvert à la diplomatie si elle est sage. L'Empereur a dit à Vilna : Messieurs, nous avons vaincu; maintenant il faut prouver que nous sommes dignes de la victoire. — Je le désire et l'espère de tout mon cœur.

Que fera l'Autriche? L'Empereur sera-t-il père ou souverain? Que feront les Français? Je vois un parti républicain qui n'est pas mort; un parti constitutionnel

Digitized by Google

de quelques ambitieux qui s'empareront du poupon pour régner par une régence ; un parti royaliste, etc. Que fera l'Angleterre, qui craint la Russie en se servant d'elle, et qui a pour intérêt d'empêcher que les deux couronnes de France et d'Espagne n'appartiennent à la même famille? Que fera l'Espagne, qui, en quatre ans de révolution, n'a pas encore produit un véritable talent dans l'ordre militaire comme dans le civil, et dont la constitution n'est qu'une œuvre d'avocats?

Il serait téméraire de prophétiser sur des événements qui seront décidés par tant d'intérêts et de passions combinées et mises en jeu. Ce qu'il y a de plus probable, c'est que la Révolution continuera comme elle a continué jusqu'ici, c'est-à-dire sans que les étrangers puissent s'en mêler efficacement; que les Français souffriront beaucoup, comme il est extrêmement juste, mais qu'ils rétabliront les Bourbons en France et en Espagne et le Pape à Rome; et qu'en acceptant d'eux ou en leur arrachant par la victoire de grandes possessions, on ne les privera pas cependant d'une grande augmentation de territoire.

Je dis, comme le préteur romain, *Paret.* L'avenir jugera ces conjectures.

---

19 mars 1813.

Sire,

J'ai reçu avec une profonde et respectueuse reconnaissance la lettre dont il a plu à Votre Majesté de

Digitized by Google

m'honorer le 16 novembre dernier. Elle était nécessaire à ma santé, car depuis longtemps j'étais privé de cet honneur. Je suis ravi qu'elle ait pensé à me faire parvenir un chiffre dont l'heureuse arrivée à Londres m'est déjà connue ; j'espère que M. le chevalier d'Aglié, qui, à la fin, s'est réveillé à mon égard, trouvera une occasion *sûre* pour me le faire parvenir ; mais ce mot de *sûr* doit être bien médité, car qu'y a-t-il de sûr pour ceux qui n'épargnent rien? J'aurai l'honneur, au reste, d'observer d'avance à Votre Majesté que le chiffre est bon pour certaines nouvelles ou certaines réflexions courtes qui ne doivent occuper que peu d'espace. Tous les développements se refusent à cette manière ; on est réduit alors à choisir les occasions. C'est la précaution que je pris à l'égard de ma mémorable dépêche du 27 avril (9 mai) 1812. Un courrier de cabinet et une double enveloppe de souverain, qu'y avait-il de plus sûr? Cependant je ne serai parfaitement tranquille (vu ce qui s'est passé) que lorsque Votre Majesté aura daigné me faire savoir que ce paquet lui est parvenu intact, c'est-à-dire bien collé, avec double adresse à Votre Majesté.

Je ne cacherai point à Votre Majesté l'*extrême chagrin* que m'a causé la *bonne* nouvelle qu'elle a daigné m'apprendre. J'avais mis tout mon cœur à cet événement tel que nous le désirions. Il faut se soumettre, et comme dit très-bien Votre Majesté, *celui qui a donné*, etc. C'est ce que je désire, c'est ce que je demande, c'est ce que j'attends avec passion.

Ce qui m'a pénétré du plus profond chagrin, c'est

Digitized by Google

le détail que Votre Majesté me fait de la situation de cette malheureuse Sardaigne. Je creuse de l'œil ces minières qui promettent beaucoup; mais, en attendant, je vois que les embarras de Votre Majesté sont *sur* la terre et ses espérances *dessous*. Dieu veuille qu'elles ne soient pas trompées! Ce pays est maudit, sire; il ne ressemble à aucun autre, et il exige des formes particulières d'administration. J'ai beaucoup examiné ce peuple étrange; je ne crois pas, sire, qu'il en existe un semblable dans l'univers. Un de ses caractères de réprobation les plus marqués, c'est qu'il ne peut posséder la souveraineté. Jamais, sire, il n'y aura un souverain sarde. Votre Majesté, avec sa grandeur intrinsèque de huit siècles, se défend aisément d'une influence éphémère, et même ne s'en aperçoit pas; mais Dieu nous préserve que sa race y fût fixée! Non-seulement la Sardaigne ne saurait produire la souveraineté, mais elle ne saurait même la *supporter*. Quel homme sensé dans l'univers n'aurait pas cru que l'application infatigable, la justice et la bonté de Votre Majesté, présentes dans ce pays, l'auraient vivifié? Au contraire, sire, plus Votre Majesté travaillera, et surtout plus elle écoutera les Sardes, et plus les choses iront de mal en pis. Je puis avoir l'honneur de l'en assurer sans la moindre crainte de me tromper. Un souverain éloigné, des administrateurs forts et étrangers, c'est tout ce que les Sardes peuvent supporter. Ils se plaignent maintenant que tout va mal, mais ils n'en savent pas la raison : c'est que Votre Majesté est obligée de se servir d'eux.

Quant au commerce des grains, c'est un sujet im-

Digitized by Google

mense et qui paraît épuisé. Je ne m'aviserai point de le traiter. Je laisse le raisonnement et je me borne à des vœux.

J'ai été ravi d'apprendre par Votre Majesté même que mes lettres ne lui sont point désagréables. Si j'ai eu le bonheur de l'intéresser par celles qui ont précédé l'embrasement de Moscou, je dois avoir encore plus de confiance en toutes celles qui ont suivi et qui auront développé aux yeux de Votre Majesté l'un des plus grands et plus terribles spectacles qui aient jamais figuré dans l'histoire. La marche triomphale de Sa Majesté Impériale sera déjà connue de Votre Majesté. Les Russes sont entrés à Berlin le 20 février dernier (N. S.). L'alliance est signée entre les deux souverains. Le roi de Prusse fournit 160,000 hommes; mais je ne saurais pas trop dire à Votre Majesté par qui ils seront payés. Comme il y a déjà du papier de toutes les nations, on finira dans cette occasion, suivant les apparences, par faire des *billets européens*, hypothéqués sur l'Europe déjà hypothéquée. Quant aux Anglais, je crois qu'ils n'ont plus d'argent dans le moment précis où il serait le plus indispensable de faire un effort.

L'Italie, toujours malheureuse, *o vincitrice, o vinta*, va probablement devenir ce qu'on appelle vulgairement le souffre-douleur de tout ceci. L'Allemagne échappe à Napoléon; l'Espagne ne lui fournit plus rien; reste l'Italie qu'il va pressurer sans miséricorde, à moins qu'elle ne fasse de son côté quelque grand effort; mais comment? Depuis longtemps elle ignore l'ensemble. Dépecée en petits États ennemis les uns des autres, je

Digitized by Google

doute qu'elle sache se mettre en mouvement. Les plans de l'amiral Tchitchagoff, soutenus ici par le duc de Serra-Capriola, étaient fondés sur une puissante diversion en Italie, mais tout n'a pas été adopté. Si l'on y revenait, il serait important que tout se fît par des Italiens assemblés autour d'un noyau de Russes, vu que ceux-ci n'inspirent dans ce pays ni jalousie ni alarmes. Mais je ne saurais trop le répéter à Votre Majesté: qu'elle ait l'œil sur la France! car qui sait ce qui peut arriver de ce côté, et quel parti elle en peut tirer? L'Angleterre a certainement de fort beaux côtés, mais de terribles et opiniâtres préjugés. C'est un étrange procédé que celui de chasser un allié de son trône et de bouleverser son pays avec cette manie absurde des constitutions, qui est une des plus grandes folies du siècle le plus fou. Les opérations de Sicile choquent la politique, et j'ose dire la probité! Quant à la Russie, je ne crois pas, sire, que Votre Majesté puisse en attendre davantage. J'ai toujours trouvé le cabinet d'ici très-froid pour nous, ne croyant point du tout à notre résurrection et s'en souciant assez peu. Votre Majesté fait cependant parfaitement bien d'écrire toujours sur le ton de l'amitié persuadée, mais cependant sans trop y compter. Je désirerais beaucoup connaître le ton des lettres de Sa Majesté Impériale à Votre Majesté. L'envoi du prince Koslowsky me parut dans le temps une véritable dureté, et je ne sais si son séjour ridicule à Londres n'en est pas une autre; je me suis expliqué sur cette belle destination aussi fortement que les circonstances le permettaient, comme Votre Majesté l'aura vu depuis long-

Digitized by Google

temps. Je crois, au reste, que si nos affaires doivent être rétablies, elles le seront par la force des choses, dans un congrès général. Je ne saurais, en attendant, trop répéter à Votre Majesté que, dans la rigueur des termes, elle n'a point de ministre ici. Visiblement abandonné dans ce pays depuis mon arrivée, parfaitement étranger à toutes les vues, à tous les projets, à toutes les affaires de Votre Majesté, il a fallu me faire un plan particulier. Les ministres savent tout, comme elle sent bien : s'ils me disent un mot, je ne puis répondre. Ce que j'ai donc de mieux à faire, c'est de me tenir éloigné et d'éviter même toute conversation politique, de peur de me compromettre. Je viens encore de l'éprouver à propos de l'affaire de lord Bentink, de l'amiral Greig, etc., dont j'étais instruit depuis longtemps, mais non officiellement, de manière que je n'avais pas le droit de parler ; plusieurs affaires de ce genre, grandes et petites, ont eu lieu depuis que je suis ici. Dieu sait, sire, ce qu'on a dit et pensé ; mais la conséquence inévitable devait être et a été que jamais les ministres ne m'ont ouvert la bouche sur les intérêts de Votre Majesté. C'est pourquoi je n'ai cessé de crier : *Point de confiance, point de ministre ;* et je n'ai cessé de prier Votre Majesté de me remplacer. Je croyais même voir dans mon caractère quelque chose qui ne lui convenait pas ; elle daigne me rassurer dans sa précieuse lettre de la manière la plus encourageante, et rien surtout ne m'a touché comme l'assurance qu'elle daigne me donner que, dans des temps meilleurs, elle daignerait se souvenir de moi : mais, sire, ma prévoyance ne

Digitized by Google

se fait point d'illusion sur ce point, et la bonté de Votre Majesté ne peut de même s'en faire aucune : mon âge et les circonstances ne me laissent à cet égard aucune espérance, et c'est pourquoi j'ai toujours écrit depuis dix ans : ou le présent ou rien ; le futur pour moi n'est rien. Je ne sais au reste (et je soumets absolument la chose à la profonde sagesse de Votre Majesté) si, dans cette impossibilité où elle a cru se trouver, il n'y a pas un peu de l'anathème qui pèse dans ce moment sur tous les souverains, et qui leur ôte le mouvement en leur persuadant de ne plus croire à eux-mêmes. Il me paraissait évident qu'il était mille fois plus important pour Votre Majesté de régner à Saint-Pétersbourg ou à Londres qu'à Cagliari ; qu'elle agisse librement partout où ses amis le trouvent bon, rien ne pouvait et ne peut être plus utile à ses intérêts ; c'est ainsi que je voyais. En effet, le système de timidité serait bon si l'on avait la parole de la Providence sur une date finale ; mais comme rien n'est plus douteux et que l'égoïsme général ne demande qu'à oublier, il m'a toujours paru important de combattre ce penchant et de montrer, partout où la chose est possible, la souveraineté vivante et agissante. Si ces idées sont fausses, sire, jamais je ne me suis autant trompé.

C'est une grande consolation pour tous les fidèles sujets de Votre Majesté d'apprendre que rien ne manque au bonheur de sa fille chérie. Chacun parle d'elle avec admiration ; et quoique cette plante n'eût, lorsque j'eus l'honneur de la voir, que la hauteur des rosiers, il ne fallait pas être cependant

Digitized by Google

un grand botaniste pour y reconnaître le cèdre.

Quoique les affaires des particuliers soient en elles-mêmes trop petites pour être présentées à Votre Majesté, j'espère néanmoins qu'elle aura agréé une relation détaillée du mariage de mon frère, vu qu'elle se liait à des usages curieux et totalement étrangers aux nôtres. Mon frère a joué de bonheur dans cette affaire d'une manière bien singulière. Le mariage, excellent sous tous les autres rapports, était un peu faible sous celui de la fortune; mais le jour même où il a quitté sa femme pour se rendre au quartier général de l'Empereur où il a été rappelé (le 11/23 février dernier), le chambellan Zagriatsky, frère unique de la demoiselle, a jugé à propos de mourir d'un coup d'apoplexie dans sa terre de Tamboff. C'était un fort mauvais sujet, dissipateur du premier ordre; cependant, la terre seule de Tamboff vaut 1,200,000 roubles au moins, et ce n'était pas sa seule propriété. D'ailleurs, l'oncle d'ici (grand échanson, et non grand chambellan comme je l'ai dit par distraction) a 40,000 roubles de rente, et cette hoirie, qui devait se fondre dans celle du neveu qui la dévorait d'avance, se trouve libre et tombera encore à ces dames. Des personnes parfaitement au fait des affaires de cette maison m'assurent que, toute soustraction faite, il ne peut pas rester à mon frère ou à sa femme moins de deux mille paysans, c'est-à-dire plus de 50,000 livres de Piémont de rente. L'air de Russie, comme Votre Majesté voit, nous convient assez.

J'ai eu l'honneur de lui expliquer en détail ma position particulière : les agréments de la société sont pour

Digitized by Google

moi portés au comble. Je me félicite toujours davantage (quoique j'y aie perdu une fortune évidente) de m'être arrêté subitement dans la carrière que j'avais commencée auprès de l'Empereur; car, dans ce moment, je serais entraîné je ne sais où, et j'aurais l'air peut-être de m'être détaché de Votre Majesté, ce qu'à Dieu ne plaise! Les bienfaits dont j'ai eu l'honneur de lui faire part m'ont mis à même de supporter les dépenses de la guerre, qui m'auraient abîmé, et de me mettre un peu dans mes meubles de manière à pouvoir sans honte recevoir une visite.

En remerciant de nouveau Votre Majesté du fond de mon cœur de tout ce qu'elle daigne me dire de flatteur et d'encourageant, je la prie très-humblement d'agréer l'inaltérable dévouement et le profond respect avec lesquels je suis, etc.

18/30 avril 1813.

Sire,

La lettre que Votre Majesté a daigné m'adresser le 20 janvier m'est parvenue le 30 mars; c'est une célérité remarquable dans les circonstances actuelles, et l'on dirait que l'influence de la victoire commence à se faire sentir de tous côtés et à briser toutes les entraves. Je ne saurais trop remercier Votre Majesté des expressions pleines de bonté qu'elle veut bien m'adresser; ce sont de ces choses auxquelles je suis infiniment

Digitized by Google

sensible et qui sont le prix le plus doux des services, quoiqu'ils n'en dépendent nullement. La situation des ministres en ce moment est étrange. Sa Majesté Impériale a quitté sa capitale depuis longtemps, pour la plus glorieuse des causes, et elle a laissé ici son chancelier qui n'a guère d'autre occupation que celle de nous donner d'excellents dîners. Il paraît que Sa Majesté Impériale s'obstine à ne pas l'employer, sans pouvoir le congédier, et que lui, de son côté, s'obstine à demeurer inactif sans vouloir demander sa démission. En attendant, Sa Majesté fait ses affaires et celles de l'Europe sans ministres et n'ayant autour d'elle que des subalternes et quelques jeunes gens sans signature. Jamais on n'a vu rien d'aussi curieux, et jamais prince n'a fait une si superbe figure. Je n'ai plus à apprendre à Votre Majesté la libération de tout le nord de l'Allemagne; la Pologne est entièrement conquise; un gouvernement russe siége à Varsovie; la Prusse est libre, et son roi, qui a fait cause commune avec l'Empereur, règne tranquillement dans sa capitale. L'Empereur a eu la délicatesse de ne point l'accompagner à Berlin, pour n'avoir pas l'air de le réinstaller; mais les deux souverains se sont vus à Breslau. Il y avait dans cette ville le ministre de France, M. de Saint-Marsan, qui avait tranquillement suivi le Roi à Breslau, celui de Bavière et celui de Wurtemberg. Il y eut une grande illumination. Ces pauvres ministres ne pouvaient absolument être de la fête. Le peuple se mit à casser leurs fenêtres, à l'anglaise, et même il voulait arracher M. de Saint-Marsan de chez lui, comme le principal des trois; et je ne sais pas trop ce qui serait

Digitized by Google

arrivé si le Roi et l'Empereur n'avaient été ses sauveurs. Il était extrêmement considéré à Berlin et fort aimé du Roi, pour qui il avait tous les égards possibles. On m'assure qu'il est conservé comme otage, jusqu'à ce que la légation prussienne à Paris soit de retour. Tous les bords de la Baltique sont nettoyés; Hambourg, Lubeck et Brême ont repris leur ancienne existence politique; les Russes n'ont pas même voulu entrer dans la première ville avant que le Sénat fût rétabli, et ils n'ont voulu traiter qu'avec lui; les clefs de Hambourg ont été apportées ici, et bientôt nous arriveront celles de Dresde. Quelle époque, sire, et qui l'aurait prévue il y a un an? Le roi de Saxe avait d'abord exhorté son peuple à demeurer fidèle à la France, et puis il s'était retiré. Là-dessus on l'a beaucoup déchiré; mais en examinant sa conduite de près, je ne crois pas qu'on y trouve rien qui blesse le caractère de cet excellent prince. Bonaparte l'avait distingué parmi tous les souverains, autant qu'il est en son pouvoir de distinguer; je sais plusieurs détails sur ce point, et il est remarquable surtout qu'il dîna chez lui et avec lui sans aucune précaution, à la terrible époque de 1807, tandis qu'à Tilsit il ne voulut point prendre le thé chez l'empereur de Russie. Il avait pris l'Électeur les armes à la main, il pouvait le détruire; au lieu de cela, il l'a agrandi. Ce prince, d'ailleurs, croyait lui devoir tout par l'article 1er du traité qui accordait l'égalité à la religion catholique dans ses États, et il regardera Napoléon comme un instrument dur, mais utile, de la Providence; comme un bistouri qui fait crier, mais qui guérit; en conséquence, il a cru devoir se

Digitized by Google

retirer et laisser faire les autres. Les gens exaspérés croient qu'on ne peut rien devoir à un scélérat ; ils se trompent ; si un meurtrier m'avait sauvé la vie, la justice serait bien maîtresse de venir le saisir chez moi, mais je ne le livrerais point volontairement. Pour la même raison, je ne crois pas que le roi de Saxe ait tort. Au reste, sire, l'absence n'a duré qu'un moment : les Russes ont traité avec les États, et le premier article a été, d'un commun acord, le rappel du souverain. Il y a là maintenant 62,000 hommes, tant Russes que Prussiens. L'Autriche ne s'est pas décidée publiquement, mais elle sert la cause commune sous le manteau ; si cependant les alliés venaient à perdre une bataille, je ne répondrais de rien. Elle a fait ce qu'elle a pu pour obtenir la neutralité et pour faire adopter une médiation, mais l'empereur Alexandre s'y est opposé sagement. Votre Majesté pourrait-elle croire que dans ce moment encore l'Autriche tremblait d'être envahie par le pays de Salzbourg ? Rien n'est plus vrai cependant. On écrit de l'armée russe : *Nous irons boucher ce trou ;* Votre Majesté voit qu'on a bon courage. L'armée qui a occupé Hambourg est commandée par le comte de Walmoden, petit-fils naturel de Georges II, et précédemment au service de l'Autriche. Il a sous lui trois commandants remarquables : MM. le baron de Donneberg, ancien compagnon du duc de Brunswick-Oëls dans sa mémorable invasion ; M. de Tettenborn, Autrichien, et M. de Czernicheff, Russe. Mon frère est quartier-maître général de cette armée qui, suivant les apparences, est destinée à de grandes aventures, car je

Digitized by Google

crois qu'incessamment elle entrera en Hollande. Elle est à la solde de l'Angleterre. Sa Majesté le roi de Prusse a institué dans cette occasion un nouvel ordre de *la Croix de fer ;* il y a une proclamation qui annonce cette nouvelle décoration, en disant que les fidèles n'auront pas d'autres récompenses, et que celle-là leur annoncera l'époque de leur délivrance : l'idée d'un nouvel ordre pour la restauration d'une monarchie ne me paraît pas une idée fausse, et je désirerais de tout mon cœur que Votre Majesté fût bientôt dans le cas d'y réfléchir. Mais pour que cette décoration vaille tout ce qu'elle peut valoir, il faut peut-être plus de précautions que Sa Majesté prussienne ne le croit. Quoi qu'il en soit, le prince Repnin, qui a été gouverneur provisoire de Berlin et qui est ici dans ce moment, nous a déjà apporté *la croix de fer.*

Votre Majesté voit, par le détail où je suis entré, que je n'ai pas été dans le cas de m'acquitter de la commission dont elle m'avait chargé au sujet de la lettre qu'elle m'a adressée pour Sa Majesté Impériale; mais j'ai songé à tirer parti des circonstances. Le duc de Serra-Capriola n'était pas moins en peine que moi, à cause de l'état extraordinaire des choses et du mur de séparation qui s'est élevé entre l'Empereur et le chancelier de l'Empire. Un jour, j'en parlai au comte de Romanzoff, mais il me dit qu'il était fort inutile de faire des démarches auprès de Sa Majesté Impériale, qui ferait de son propre mouvement tout ce qui dépendait d'elle en faveur des princes ses amis ; ce n'était pas du tout mon compte. Aussi, après y avoir mûrement ré-

Digitized by Google

fléchi, j'ai cru, sire, pouvoir et devoir même adresser la lettre de Votre Majesté à Sa Majesté Impériale par une voie qui m'est connue, et j'y ai joint le mémoire dont Votre Majesté trouvera ci-joint une copie faite par une main parfaitement sûre. Il est court, mais *succoso* autant que la chose a dépendu de moi, et je prie Votre Majesté d'y remarquer l'épithète *héréditaire* que j'y ai placée non sans de bonnes raisons. Comme le duc fait toujours cause commune avec moi et qu'il ne nomme jamais sa cour sans parler de celle de Sardaigne, je n'ai pas cru devoir lui cacher la démarche que j'ai faite; il l'a fort approuvée et s'est déterminé à faire comme moi, mais sans le moindre signe d'aucun accord entre nous. Votre Majesté verra que, dans mon mémoire, je n'ai pas dit un mot de mon idée vénitienne, car je n'ai pas voulu la faire naître ou du moins la rappeler sans savoir ce qu'elle en pense. Je vois de grandes difficultés de l'ancien côté. Asseoir la capitale serait la plus grande si les espérances de Votre Majesté se réalisaient. Que si elle n'avait plus la Savoie, ou pour mieux dire les Alpes, je ne vois pas trop quelle sûreté lui donnerait la possession de Gênes, et moins encore quelle sûreté cette possession donnerait au reste de l'Italie. Je crois bien qu'il aurait fallu mettre en avant l'alternative; j'en ai été dissuadé par le même principe de défiance qui s'était emparé de moi, et qui n'était pas à beaucoup près tout à fait amorti. Ce que Votre Majesté daigne m'apprendre au sujet d'un repentir de quatre ans et d'un mémoire qui en était la preuve, montre à merveille combien ma manière de voir

Digitized by Google

était juste : si je m'étais mêlé de parler des affaires de Votre Majesté, et en particulier de sa position à l'égard de la maison d'Autriche, sans avoir connaissance de cette pièce, j'aurais pu me rendre extrêmement ridicule ; car les grandes cours savent tout. Un ministre traité pendant dix ans comme je l'ai été, sans une seule ligne paternelle, sans une seule notice sur les vues, les projets, les intentions de son maître, etc., doit nécessairement perdre la parole, comme les enfants élevés trop rigoureusement. C'est ce qui est arrivé, et c'est ce qui m'a engagé à répéter si souvent à Votre Majesté l'instante prière de se choisir un autre ministre. La grande affaire de l'année dernière a manqué par la même raison, au grand détriment de Votre Majesté et de moi, car ma fortune était faite, et ayant l'honneur d'approcher souvent le maître ou ses confidents les plus intimes, elle peut bien penser comment je me serais servi de cette circonstance pour ses affaires ; mais je n'eus pas donné mon consentement que je fus tourmenté d'inquiétudes terribles. « Rien de ce que j'ima-
» gine ne réussit. Le Roi va me prendre pour un ministre
» russe, il croira que je me tourne du côté de la for-
» tune, et que j'ai peur de mourir pauvre à sa
» suite, » etc., etc. Ce furent mes pensées, sire, mais aucune ne m'inquiéta autant que la suivante qui me vint la dernière, je ne sais comment : « Quand même le
» Roi me désapprouverait, je ne jouis pas de sa confiance
» à beaucoup près assez pour qu'il me le dise : il sera
» retenu par la politique à l'égard de Sa Majesté Impé-
» riale ; je recevrai une phrase de bureau et je resterai

Digitized by Google

» sur les épines. » Au milieu de ces pensées, je reçois la lettre où Votre Majesté me fait écrire par une main subalterne : *Sa Majesté approuve tout ce que vous avez fait,* sans une seule syllabe de plus ; je laisse Votre Majesté juger si je pensai que j'avais fort bien deviné, et si je m'applaudis d'avoir rompu l'accord par mes scrupules ! La véritable approbation a bien un autre style, et je perdrais vingt fortunes l'une après l'autre plutôt que de laisser entrer dans l'esprit de Votre Majesté le moindre soupçon fondé que je pense à l'abandonner, à moins qu'elle ne me renvoie elle-même, ce que j'ai été le premier à provoquer pour le bien de son service. Maintenant je reçois coup sur coup deux lettres de Votre Majesté extrêmement encourageantes et toutes pleines de bonté ; je ne saurais trop l'en remercier, et je me flatte qu'elles seront l'aurore d'un jour tout nouveau pour moi. Il m'était bien pénible, sire, de vivre dans un état où je ne pouvais pas réellement servir Votre Majesté, et où les efforts mêmes que je faisais pour me rendre agréable tournaient contre moi. J'espère que ces souffrances sont finies.

Je suis extrêmement curieux de savoir si Sa Majesté Impériale répondra directement ou indirectement quelque chose à mon mémoire. On ne saurait se dissimuler que dans la politique c'est l'intérêt qui mène tout; et le chancelier ne se gêne pas, lorsqu'il parle même de la Sicile (et à plus forte raison de nous), pour faire sentir que nous ne pouvons rien. Aussi j'ai tourné tant que je l'ai pu mon mémoire du côté de l'utilité au moins future, j'ai très-peu appuyé la plume sur l'Autriche, mais je ne

Digitized by Google

pouvais dire moins. Il resterait à savoir si la nouvelle générosité dont Votre Majesté me fait l'honneur de me parler ne tient point à l'espoir de succéder à son auguste maison; mais je ne veux point creuser les probabilités. Donnez-nous un garçon, sire, et moquez-vous de toutes les spéculations: ce sera un machiavélisme très-chrétien. Jusqu'à présent l'Autriche n'a pas parlé clair, mais on est fort content d'elle; il y a sur ce point des lettres décisives. Il ne me paraît pas possible que l'aveuglement fût porté au point de laisser échapper une telle occasion de ressusciter les souverainetés.

La dernière affaire qui a eu lieu près de Lunebourg mérite une grande attention. Les Français, commandés par le général Morand, l'un de leurs plus anciens et de leurs meilleurs généraux, avaient été obligés de quitter Hambourg. Après l'occupation de cette dernière ville par les Russes, Morand ayant appelé à lui les troupes françaises qui se trouvaient à Brême, avait cru pouvoir à son tour revenir sur Hambourg avec 3,000 hommes d'infanterie et 5 ou 600 chevaux; mais il fut attaqué et détruit non loin de Lunebourg par un corps composé seulement d'un bataillon russe, d'un bataillon prussien et de quelques Cosaques. Mille ont perdu la vie et tout le reste a été pris avec 16 pièces de canon. On a remarqué qu'il y avait du côté des Français une *cohorte* si maltraitée, que c'était ce qui s'appelle être saigné à blanc; elle a jeté les armes. Morand a fait ce qu'il a pu; il est blessé, et même mortellement à ce qu'on dit. Les Prussiens ont fait merveille et les Saxons, de leur côté, se sont défendus avec la plus brave obstination. Quel être que l'homme!

Digitized by Google

Demain, selon les apparences, ils se battront dans nos rangs ; car le roi de Saxe, honteusement trompé par Napoléon, est déjà entré en conversation avec nous. A son passage par Dresde, Napoléon l'avait assuré qu'il n'aurait (lui, roi de Saxe) rien à redouter du tout de la Russie, qu'il y aurait d'ailleurs une armée de 100,000 hommes sur la frontière de la Saxe, et que toutes les provinces, villes et possessions de Sa Majesté seraient parfaitement respectées. Davoust, de son côté, avait fait un accord solennel *et signé* par lequel il s'engageait, dans toutes les suppositions, à conserver le beau pont de dix-sept arches jeté sur l'Elbe ; et en se retirant il en a fait sauter trois. Cet article tenait extrêmement au cœur du souverain. Trompé sur tous les points, il se rangera tranquillement, suivant les apparences, sous le grand drapeau européen. D'ailleurs la nation s'est déjà élancée de son propre mouvement. Nous voyons des choses étranges : après avoir renversé des États malgré les souverains, des peuples ravisés et exaspérés pourraient bien faire précisément le contraire, dans les pays où la crainte pourrait empêcher les souverains de se prêter à l'impulsion générale. Mon frère, qui voit les choses de près, nous mande qu'il ne peut plus douter du succès depuis qu'il voit l'esprit public et l'enthousiasme allemands : chacun court aux armes, chacun s'empresse de fournir aux dépenses nécessaires ; l'université de Kœnigsberg a fait une adresse à ses sœurs dans laquelle elle dit qu'il ne sagit plus de science dans ce moment, qu'il faut fermer les livres et monter à cheval ; c'est ce que tous les jeunes gens ont fait. Maintenant,

Digitized by Google

sire, il s'agit de crier à l'Italie, à l'Espagne et à l'Allemagne: *Exemplum enim dedi vobis ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis;* c'est ce que le Portugal disait sous Philippe II, avec bien moins de raison. Je suis bien sûr que Votre Majesté, de concert avec l'Autriche, n'oubliera rien pour mettre l'Italie en mouvement; mais je la conjure de ne pas se laisser cogner, autant que la chose sera possible, et pas même par l'amitié, qui trompe sans le vouloir dans ces sortes de cas, car elle meurt, et l'indifférence lui succède; celle-ci plante ses limites, et tout est dit.

Nous avons ici depuis plusieurs jours le jeune Charles de Saint-Marsan, fils aîné du marquis. Celui-ci ayant rendu je ne sais quel service à la grande-duchesse Marie (duchesse de Weimar), l'Impératrice-mère, sensible à ce procédé, a fait expédier au jeune homme prisonnier de guerre la permission de venir dans la capitale. D'abord en arrivant il est venu me voir; je lui ai rendu sa visite, et même je l'ai prié à dîner avec une belle-sœur, car le résultat de la grande affaire manquée pour moi et pour Votre Majesté a été du moins que son ministre possède quelques assiettes, après dix ans. Je lui ai offert mes services, même de l'argent s'il en voulait; mais il n'a besoin de rien. Il compte passer un mois ici, après quoi il ira rejoindre son père, comme on le lui a permis. Il a de vingt-deux à vingt-quatre ans, et fort bon ton; mais quelle pitié, sire! il a perdu sept doigts, sa main droite n'a plus que le pouce, et la gauche, les troisième et quatrième doigts. S'il avait eu les conseils du dernier paysan russe, ce malheur ne lui serait pas

Digitized by Google

arrivé ; mais ses hommes lui ont dit qu'il fallait exposer ses mains à la plus grande chaleur qu'il pourrait supporter ; tout de suite les doigts sont tombés en gangrène. Mon fils a eu le pied droit gelé dans la même expédition ; s'il avait été aussi mal conseillé ou s'il n'avait pas été instruit, il aurait perdu le pied, mais il s'est conduit selon les règles connues ; il n'a cependant point encore recouvré le tact, et je crois qu'il souffrira dans la saison chaude qui s'approche.

Votre Majesté frémira sans doute en lisant l'état suivant tiré de la *Gazette de la Cour*.

État des cadavres d'hommes et de chevaux brûlés ou enterrés dans les cinq gouvernements qui ont été le théâtre de la guerre, en suite de l'ordre émané de Sa Majesté Impériale, le 27 janvier dernier.

Gouvernements de	Cadavres d'hommes.	Cadavres de chevaux.
Kalouga.	1,027	4,349
Moscou	49,754	27,849
Smolensk	71,735	51,430
Minsk	18,797	2,746
Vilna	72,203	9,405
Restent à Minsk (sur les bords seuls de la Bérésina) . . .	30,106	
TOTAL	243,622	95,779

Il faut ajouter à ce total le nombre énorme des cadavres déjà brûlés ou enterrés avant l'ordre du 27 janvier. Il est impossible de faire correctement la part des Russes et des Français ; quelques officiers m'ont dit qu'on porterait la chose à l'extrême en y mettant les

Digitized by Google

Russes pour un tiers ; je crois en effet que c'est trop, puisque les Français sont morts en grande partie de faim et de froid. Les cadavres brûlés l'ont été, à ce qu'on m'assure, dans les fours à briques, aucune autre manière n'ayant été praticable.

Que Votre Majesté me permette d'insister nouvellement sur la haute importance, vu l'énorme distance où je suis d'elle, de tenir un registre des numéros de mes lettres. M. le chevalier de Rossi me dit bien que *si quelques-unes ne sont pas arrivées en Sardaigne, il faut qu'elles aient été interceptées ;* mais je ne voudrais rien de conditionnel, et le premier ordre précis de Votre Majesté lèvera tous les doutes. Avant de partir l'année dernière pour Polock, j'eus soin de rendre compte à M. le chevalier de Rossi, dans une très-longue dépêche, d'une conversation qui ne pouvait qu'intéresser Votre Majesté au plus haut degré. Cette dépêche du 27 avril (9 mai) portait le n° 21 ; elle était dûment collée, avec double adresse, suivant ma coutume ; je la laissai en partant à M. le duc de Serra-Capriola, pour être enfermée dans celle qu'il adressait à sa souveraine. Depuis une année, sire, mes instances sont vaines pour savoir si cette dépêche n° 21 est parvenue. Je sais bien qu'à la distance où nous sommes on ne peut répondre à chaque article ; mais il est des dépêches qui sont bien dignes d'un simple récépissé. Si cette lettre a été lue, je suis forcé de permettre à mes soupçons de s'élever très-haut, ce qui me fatigue excessivement l'imagination. J'ai de fortes raisons de croire que cette dépêche a été brûlée en Allemagne, *dans* et *avec* un paquet

Digitized by Google

du duc qui s'en allait à Vienne entre les mains du ministre napolitain, pour s'acheminer par Constantinople.

Pendant que j'avais l'honneur de tracer ces lignes à Votre Majesté, nous avons appris que le général Morand était mort de ses blessures le 5/17 avril, et que le comte de Wittgenstein, poursuivant sa belle carrière, avait battu près de Magdebourg celui qu'on appelle le *vice-roi d'Italie,* le 25 mars (7 avril). Certainement le moment est fort beau; c'est ce qu'on peut dire en général; mais l'issue demeure toujours hors de la portée de toute vue humaine. Ce serait un grand point d'exterminer l'usurpateur, mais il faut bien se rappeler qu'à sa mort finira seulement la *révolution négative;* alors la *positive* commencera, et je souhaite que nous en soyons témoins; quand je dis *commencera,* je m'exprime mal, sire, car elle a déjà bien visiblement commencé. Mais je doute que Votre Majesté soit placée de manière à s'apercevoir de certaines choses, vu la difficulté des communications. Les princes auront beaucoup à faire, avec l'esprit général tel qu'il est devenu; mais Dieu, qui prépare des choses immenses, saura probablement s'en tirer. Il ne me reste qu'à renouveler à Votre Majesté l'assurance, etc.

---

19 avril (1er mai) 1813.

Je crois inutile de m'appesantir sur les nouvelles militaires, puisqu'il m'est impossible de prévenir les

Digitized by Google

gazettes, et que Votre Majesté, en jetant les yeux sur une carte géographique, en saura autant que nous. Le général Carat Saint-Cyr, commandant à Hambourg, a été destitué, et ses biens ont été confisqués, parce qu'il a cédé trop aisément cette place. Davoust a voulu se jeter de nouveau sur Hambourg, tandis que le vice-roi, parti de Magdebourg, marchait de son côté sur Berlin; ni l'un ni l'autre n'a été heureux. L'avant-garde de Davoust, commandée par Morand, a été battue et le général a été tué; alors Davoust, qui était à Brême, a marché lui-même sur Lunebourg, et le corps russe, très-inférieur en forces, a repassé l'Elbe. Les Français ont fait fusiller à Lunebourg deux particuliers qui avaient marqué en faveur des Russes; d'autres, dit-on, allaient aussi périr, mais le général Donneberg ayant menacé, par une proclamation officielle, de représailles sévères, les exécutions ont cessé. On ne sait dans ce moment où est Davoust. Le vice-roi, repoussé, comme j'ai eu l'honneur de le dire, s'est retiré sur Halberstadt. La duchesse de Weimar, grande-duchesse de Russie, a quitté sa résidence et s'est retirée en Bohême; elle n'a pas voulu se trouver sur la route des Français, et c'est parfaitement bien fait à elle. Lorsque Napoléon apprit la défection de la Prusse, il dit, à ce qu'on rapporte : *C'est donc une guerre à mort!* — A mort *pour lui*, c'est ce qui est probable; mais pour l'empereur de Russie, nullement. Il paraît que les forces françaises se rapprochent du Rhin, pour s'y joindre à celles que Napoléon transportera lui-même au delà de ce fleuve. Les Russes, pendant cette retraite,

Digitized by Google

ont certainement obtenu des avantages, mais point du tout décisifs; toutes les forteresses sont encore aux Français, excepté la citadelle ou plutôt le couvent fortifié de Creustochoff, qui vient de se rendre aux armes russes avec une garnison de 900 Polonais. Les plus grands succès dépendent de l'Autriche; mais quoiqu'on en écrive merveilles du quartier général, et que des lettres russes écrites de Vienne même disent que *cette puissance, par son repos, fait plus de mal à la France que si elle agissait,* quoique l'enthousiasme pour les Russes soit extrême à Vienne, et que toutes les belles dames portent un Cosaque en bague, cependant, sire, je crois qu'il est défendu à un homme sage d'être tranquille. L'Autriche n'a point tiré l'épée, voilà le fait. Je crois bien que nos succès l'amusent, qu'elle est bien aise d'en imposer à la France, et toute prête surtout à reprendre ses provinces sans les avoir conquises; tout cela va sans dire. Mais si nous venions à éprouver des revers, ce qui est très-possible tant qu'elle n'a pas déclaré la guerre, elle pourrait se tourner contre nous pour obtenir sa grâce, et elle le ferait infailliblement. Je ne serai donc jamais tranquille jusqu'à ce que l'Autriche ait agi tête levée. Mais en faisant toutes les suppositions favorables, supposons que Napoléon abandonne toute l'Allemagne et même l'Italie, et qu'il se retire avec toutes ses forces derrière ses citadelles; il ne lui restera *que* la puissance de Louis XIV, augmentée à peu près d'un cinquième. Alors, que fera-t-on? Entrera-t-on en France? *La difficulté*, comme le disait l'un des illustres ancêtres de Votre Majesté,

Digitized by Google

n'est pas d'entrer en France; elle consiste à en sortir. Se retirera-t-on? Tout de suite Napoléon recommencera à menacer ses voisins. Ce n'est donc pas, sire, à beaucoup près une chose finie, ni même aussi avancée qu'on le croit. J'en reviens toujours à ma phrase éternelle : tout dépend des Français. Il faut trouver les fonds, la patience et l'accord nécessaires pour entretenir des forces immenses sur leurs frontières; les forcer eux-mêmes à demeurer en armes, en continuant à leur couper toutes les voies par terre et par mer; traiter en même temps avec eux et leur montrer dans la paix la fin de cette tyrannie; *il peut se faire* que, dans un moment d'impatience, ils le jettent à terre. — Point d'autre espoir.

Lorsque nous nous brouillâmes avec l'Angleterre, on établit ici sur les marchandises étrangères un tarif entièrement dirigé contre la Grande-Bretagne, et qui, suivant la règle assez ignorée malheureusement, n'était pas moins contraire à la puissance *prohibante;* le tout était l'ouvrage de quelques hommes qui voulaient s'enrichir et qui ont parfaitement réussi. La paix faite, le tarif devait tomber de lui-même, mais point du tout; il a continué et continue. Chacun dit : pourquoi? et personne ne peut répondre; en attendant, nous manquons des objets les plus essentiels, et nommément nous ne savons plus comment nous habiller. Je soupçonne que, malgré les apparences, nous sommes médiocrement bien avec l'Angleterre. L'ambassadeur, lord Catheart, est un homme fort médiocre et nullement fait pour sa place; on ne le trouve pas même au niveau de sa qua-

Digitized by Google

lité, car il ne sait pas recevoir et il a les bras pendants dans le monde. Il était accompagné ici en arrivant de ses deux fils, personnages muets dans la pièce, de trois jeunes gens subalternes, et de lord Walpole, jeune homme qu'on a envoyé imprudemment et sans aucun préparatif à Vienne, où il n'a pu tenir. Lorsque l'Empereur partit, lord Catheart croyait partir avec lui; mais il paraît (sans que j'aie pu le savoir bien certainement) qu'il fut repoussé; un mois environ après il partit enfin, accompagné seulement de ses fils. Au moment où j'écris, le principal secrétaire, M. Weary, part pour aller le joindre au quartier général, et tout le reste s'en retourne en Angleterre, de manière que l'hôtel d'Angleterre est fermé. Qu'est-ce que fait lord Catheart au quartier général? C'est ce que je ne saurais pas trop dire à Votre Majesté; je ne vois pas qu'il y jouisse d'un grand crédit, et qui sait même si cet ambassadeur n'est pas tel que l'Angleterre le veut dans ce moment? Pour le savoir, il faudrait être un ministre plus appuyé et plus influent que je ne le suis. Votre Majesté a connaissance sans doute du sarcasme terrible lancé par lord Weselley dans la Chambre des pairs contre la légation anglaise à Pétersbourg : «Qu'avons-nous fait pour cette nation? Nous lui avons envoyé quelques fusils, et ensuite lord Catheart et lord Walpole; ce qui montre bien l'envie que nous avons de perfectionner les Russes dans l'art militaire et dans la sagesse. » Voilà où nous en sommes, sire. Je soupçonne que les deux cabinets ne sont pas à beaucoup près parfaitement contents l'un de l'autre : l'un voudrait de l'argent sans doute, l'autre dit

Digitized by Google

qu'il n'en a point. En attendant, le tarif nous accable.

Je donnerai cours au premier jour à la demande des fusils. Il faut à cette époque choisir le moment.

Je renouvelle en finissant mes instantes prières à Votre Majesté pour qu'elle ait la bonté d'examiner bien attentivement dans sa profonde sagesse tout ce que j'ai eu l'honneur de lui dire sur ma situation dans ce pays. Tant que je serai étranger à toutes ses affaires et à tous ses projets; que j'en serai instruit par des étrangers et même par des dames; que je ne pourrai ouvrir la bouche sans me faire dire : *ah! vous ne saviez pas!* et qu'en un mot, par une suite de circonstances désagréables, on aura droit de me regarder comme un homme en défaveur, loin d'être utile à Votre Majesté, je lui nuirai. Du reste, je ne lui parle absolument que pour elle, car on ne peut avoir d'ambition à mon âge; je n'ai jamais cru à l'avenir, je ne m'en soucie nullement, et les prétentions assez modérées que j'ai pu avoir en commençant ma carrière diplomatique ayant été trompées, je ne pense plus qu'à jouir tranquillement de la bienveillance dont on m'honore ici et à consacrer le reste de mes jours à Votre Majesté, sans me livrer à la moindre chimère.

---

21 avril / 3 mai.

Je viens d'être témoin, sire, d'un spectacle qui pourrait bien être annoncé comme l'étaient jadis les jeux

Digitized by Google

séculaires : *accourez tous, et venez voir ce que vous n'avez jamais vu et ce que vous ne verrez jamais.* 1,200 Espagnols enrôlés de force en Espagne, traînés en Russie, déserteurs des troupes françaises, arrivés nus, affamés et gelés ; reçus, réchauffés, habillés, protégés, casernés par ordre de l'empereur de Russie, prêtant serment, dans les plaines de Czarko-Celo, à leur souverain Ferdinand VII, prisonnier en France, et sur le point d'être embarqués sur des vaisseaux anglais pour aller le servir en Espagne. J'espère que ce tableau paraîtra assez piquant à Votre Majesté. Le chevalier Bardaxi-Azara, ministre d'Espagne, a présidé hier à cette cérémonie, pour laquelle il a choisi le 12 mai, jour anniversaire de l'horrible scène de Madrid ; il n'avait invité dans les formes que le prince Gortchakoff, ministre des guerres, et le duc de Serra-Capriola, comme ministre de famille ; mais il m'a invité indirectement, en disant à une table où j'étais : *Je n'invite pas, mais ceux qui viendront me feront grand plaisir.* Sur le derrière un peu enfoncé d'un bâtiment appartenant à la couronne, on avait pratiqué un autel surmonté du portrait assez ressemblant, à ce que disent les juges, de Ferdinand VII ; on dit la messe ; les troupes étaient rangées en fer à cheval devant l'autel et en pleine campagne ; les personnes invitées étaient placées entre ces troupes et l'autel ; les nombreux spectateurs étaient répandus sur les ailes. Le ministre d'Espagne prononça un discours très-chaud où il rappela les crimes de *l'infâme Napoléon ;* il demanda aux soldats le serment de fidélité A LA CONSTITUTION ET AU ROI ; il célébra le prix

Digitized by Google

inestimable de *la liberté civile, le bien le plus précieux dont l'homme puisse jouir sur la terre.* Tout cela fut couvert d'applaudissements, au grand plaisir, je n'en doute pas, des ombres *républicaines* d'Anne, d'Élisabeth et de Paul Ier, qui voltigent sur ces palais. Pendant ce temps, sire, l'empereur de Russie, de concert avec Sa Majesté Prussienne, déclare, dans sa proclamation du 13/25 mars, *qu'ils ne combattent que pour l'honneur* ET POUR LA LIBERTÉ DE L'HOMME. Si jamais ce singulier sujet retombe sous ma plume, j'aurai l'honneur de présenter quelques réflexions à Votre Majesté; aujourd'hui je m'en tiens aux faits. Aux cris trois fois répétés de : *Vive le roi Ferdinand VII!* on ne pouvait retenir ses larmes. D'autres souverains partagèrent le même honneur, et je fus profondément flatté lorsque le ministre d'Espagne nomma Votre Majesté après les princes de la famille; mille cris répondirent au sien de la meilleure grâce du monde. D'abord après, grand dîner dans un appartement du palais et toasts à l'anglaise : Ferdinand VII, Naples, Russie et Votre Majesté encore. J'ai beaucoup remercié le ministre, en l'assurant que j'aurais l'honneur de vous en faire part. Il est entièrement porté pour Votre Majesté, mais le monde que nous avons connu il y a trente ou quarante ans n'existe plus.

Così si vuole
Dove si può tutto ciò che si vuole.

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, 24 avril /6 mars 1813.

Monsieur le chevalier,

M. de L... de C..., saisi par la conscription et mené jusqu'à Moscou, s'est servi de ses blessures pour se cacher à Moscou et a laissé partir les Français sans lui; il a su depuis intéresser M. le comte Rostopchin, le plus soupçonneux et le plus sévère des hommes, au point que ce dernier lui a donné de l'argent pour se rendre dans la capitale, l'a adressé au gouverneur et l'a muni d'une lettre pour moi, où il me dit en propres termes, que M. de L... ne pouvant être considéré comme prisonnier de guerre, il me le recommande pour être reconnu sujet de Sa Majesté; j'ai répondu que je n'aurais point osé demander cette grâce, mais que, le gouverneur l'accordant de lui-même, il n'y avait pas de difficulté de ma part. Je déposai cependant le passe-port entre les mains du gouverneur général, pour qu'il le donnât s'il le jugeait à propos, ce qui a été fait. L'Empereur a tout approuvé, et a mis le jeune homme à ma disposition. Il a demandé d'entrer au service de Sa Majesté comme sujet du roi, sur le pied de tous les autres; il est deux fois sujet, comme vous le savez, puisqu'il est Sarde et Piémontais; il se conduit fort bien ici, et peut-être que Sa Majesté l'agréera; mais le grade fera une difficulté. Nous verrons.

Par son mémoire il demande deux choses, comme vous verrez. Sa Majesté fera ses réflexions sur le titre : il y en a déjà beaucoup ici; nous sommes tous comtes;

Digitized by Google

mais ce sont des contes tant qu'on n'a ni terres ni pain. J'admire la bizarrerie des choses : le ministre de Sa Majesté et son frère sont titrés par force, sans qu'il y ait eu moyen de faire autrement ; moi, je voulais arriver sans titre, et je voudrais de tout mon cœur n'en point avoir ; j'ai vu mon frère presque malade lorsque son titre passa de lui-même, et qu'il se vit forcé d'agir comme il l'a fait à cause surtout de son mariage. D'autres, au contraire, avec moins de moyens encore que nous, attachent une grande importance à ces titres. Chacun a son goût.

Dites, je vous prie, à Sa Majesté que M. le duc m'a fait confidence de son mémoire, ce que j'ai amené en lui lisant le mien, parce que je n'y ai vu aucun inconvénient. Le sien est plus *large;* il embrasse toute l'Italie, montre la convenance de ne donner à la grande maison que les États vénitiens, et divise le reste en trois portions : deux séculières et une ecclésiastique. Le mien *coyne* davantage, parce qu'il ne touche qu'un point ; mais l'un et l'autre s'accordent parfaitement.

Le pauvre M. Michaud cadet a eu le bras droit emporté devant Thorn. Il est marié à Odessa ; il a un enfant et sa femme est enceinte ; cette maison sera grandement protégée, mais le bras est loin.

Nous recevons depuis deux jours les meilleures nouvelles de l'Autriche. Le prince Schwarzenberg est retourné à Paris, mais c'est pour y porter des propositions inadmissibles. La cession de l'Allemagne et de l'Italie, voilà ce qui paraît certain. Tout irait bien, mais voici un imbroglio qui pourrait faire beaucoup de mal :

Digitized by Google

la Suède a déclaré la guerre au Danemarck; elle veut la Norwége; l'Empereur s'est engagé à la faire changer de maître; comment se tirera-t-il de là? Ah! fatale Finlande! Ce contre-temps me chagrine infiniment.

Les troupes ne pouvant plus vivre, au pied de la lettre, l'Empereur vient d'ordonner le payement en numéraire; mais c'est encore un secret. Ce petit article forme une augmentation de 58 millions de roubles annuelle : où les prendra-t-on? On ne sait pas trop; l'augmentation effrénée des armées sans proportion avec les revenus des États est un mal européen qui ne peut plus être guéri par la raison. Aucun prince n'a tort, car quel est celui qui pourrait commencer la diminution sans se compromettre? Le mal ne peut donc être guéri que par une révolution générale qui mettra tous les princes *à la fois* dans l'impossibilité de continuer ce luxe destructeur. Mais alors ce sera, suivant le proverbe sublime de mon pays, *brûler une savate pour ne plus sentir le fumier :* où est le profit? Cependant la *savate* est inévitable, parce que l'homme européen, le fils de Japhet (*audax Japeti genus*), veut changer *même sans profit.* C'est pourquoi toute bonne politique doit tendre à l'en dégoûter. Sem est bon homme : pourvu qu'il ait une pipe, un sopha et deux ou trois femmes, il se tient assez tranquille; mais Japhet est un terrible polisson!

Sur cela, monsieur le chevalier, je vous quitte pour aujourd'hui, car je ne puis plus tenir la plume.

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, 3/15 mai 1813.

Ça ira, monsieur le chevalier. Thorn est tombé le 6/18 d'avril, Brême est pris et les Russes ont passé le Weser. A Brême, Vandamme, avant de partir, a fait fusiller 25 personnes; cette jolie expédition a été précédée d'une proclamation où il dit *qu'il est juste par caractère, mais terrible par circonstance et par devoir.* Cela fait horreur; mais combien Napoléon gâte encore ses affaires par ces exécutions! L'année 1813 sera aussi miraculeuse que la précédente, car je ne pense pas que personne puisse seulement se douter de ce qui arrivera. Quand on aura ôté l'Allemagne et même l'Italie à Napoléon, il sera encore le plus puissant monarque de l'Europe. En dernière analyse, tout dépend des Français. Si trente millions de fous veulent le défendre, qui le renversera? Mais il y a des moyens à prendre pour tâcher de les impatienter. Sa Majesté vous informera de la fête qui a eu lieu à Czarko-Celo, et de ce qu'elle a eu d'obligeant pour elle-même : on a beaucoup de bonté pour nous ici, car j'étais le seul ministre étranger (la famille exceptée) invité là. Peu de moments avant de partir, le ministre de Suède me dit à la cour, où le *Te Deum* de Thorn nous avait réunis : *Je vois qu'il n'y a que les ministres catholiques invités à cette fête.* Je lui dis, ce qui était vrai, « que le catholicisme n'entrait pour rien dans cette affaire. » Cependant je ne voudrais pas répondre que le ministre d'Espagne (le chevalier Bardaxi-Azara) n'ait point déplu au corps. Jamais je ne jouis d'aucune distinction de

Digitized by Google

ce genre sans faire un retour amer sur la maison de nos maîtres, qui est pendue à un fil. Ah! si l'on pouvait remettre cette petite indiscrète sur le tour et lui ajouter ce qui lui manque! Qui sait à présent s'il y a encore de l'espoir? L'idée de changer de domination me choque au delà de toute expression. Que j'aurais voulu, mon cher chevalier, vous avoir hier auprès de moi à Czarko-Celo! Vous auriez entendu le ministre espagnol demander le serment A LA CONSTITUTION ET AU ROI, dire aux soldats *qu'ils avaient conquis la liberté civile, le plus grand des biens dont l'homme puisse jouir sur la terre,* et tout cela couvert de mille cris de *hurrah!* par ces mêmes hommes dont les grands-pères eussent été knoutés à mort s'ils avaient lu un livre où ces mots fussent écrits. Pendant ce temps, Alexandre Ier proclame au milieu de la Germanie qu'il combat pour *l'honneur et la liberté de l'homme.* Ces proclamations sont bien plus terribles que celles des généraux qui proclamaient, il y a quinze ou vingt ans, la *guerre aux trônes,* car de celles-là, la probité se défiait. C'est donc une affaire finie, le monde est changé; mais y gagnera-t-il? C'est un grand problème. Ce qui me paraît n'en être point un, c'est que s'il doit y gagner, ce sera à nos dépens, et que c'est nous, pauvres diables, qui faisons les frais d'un festin que les autres mangeront. Supposons que les secousses, qui seront encore grandes et douloureuses, jettent à la fin la société dans une situation meilleure que ce que nous aurons vu de nos jours, qu'importe à nous sexagénaires? J'écrirai donc dans mon testament : *Je lègue à mon très-cher fils l'espérance, qui est une très-bonne chose*

Digitized by Google

quand on manque de soupe. — A buon prò si faccia!

Le tableau de vos affaires sardes est toujours devant mes yeux. Comment se tirer de là? Le commerce des grains sera toujours la pierre d'achoppement de tous les gouvernements. Aucun ne peut se persuader que plus il s'en mêle et plus mal vont les choses : c'est cependant une proposition démontrable. Je ne vois pas que les Anglais fassent rien pour nous. Tenez-moi toujours au fait de ce triste état de choses. Je me mets bien à votre place. Mon Dieu! que vous devez souffrir!

---

29 juillet (10 août) 1813.

Monsieur le chevalier,

J'ai reçu votre lettre du 29 mars dernier, par laquelle vous me faites part de la permission obtenue de Sa Majesté par M. le chevalier B. de venir servir dans l'armée russe. Les lettres que j'ai reçues de lui de Londres le 22 juin, et de Gottenbourg le 18 juillet, contiennent une variante remarquable, car il s'y exprime comme un agent politique *destiné par Sa Majesté à solliciter toujours la protection de Sa Majesté Impériale.* Il me dit que ses ordres portent qu'il doit s'entendre avec moi ; il me demande mon amitié et mon assistance, et il espère que NOUS réussirons, etc. Je n'ai pas, à vous parler franchement, beaucoup de foi dans le pluriel des pronoms ; mais d'ailleurs, je vous avoue avec la même franchise que ce voyage me paraît entrepris

Digitized by Google

sans réflexion et sans aucune connaissance du temps, des choses et des hommes. M. le chevalier de B. se lance sans précaution préliminaire et s'expose à être renvoyé de la frontière, car les ordres sont si sévères dans ce moment que les princes eux-mêmes de France et d'Angleterre n'ont pu pénétrer auprès de l'Empereur. Je pouvais (mais je ne pouvais pas) le laisser aller : dans la minute même où j'ai été averti, j'ai fait toutes les démarches requises pour lui éviter ce désagrément. Qui sait cependant ce qui arrivera? L'Empereur déteste pardessus toute chose toute résidence auprès de lui; si la politique ou les égards lui forcent la main, tant pis pour le résident; l'Empereur est le premier prince du monde pour annuler un homme sans paraître y toucher. M. le chevalier de B. me dit avec une assurance parfaite : *dès que je serai arrivé au quartier général,* etc. Mon Dieu, monsieur le chevalier, quelle inconcevable ignorance de l'état des choses! Imaginez donc que le chancelier même n'a pas le droit de donner ici *à un Russe* un passe-port pour le quartier général. Il ne faut pas d'ailleurs entreprendre des voyages de cette importance sans que l'article des finances soit parfaitement réglé avant tout : eh bien, M. de B. n'avait déjà plus d'argent à Londres, où il me dit que M. le chevalier d'Agliè *a pris sur lui* de lui fournir *sur le subside* de quoi faire la traversée par mer. Mais sur la côte il n'aura plus rien; et sans me dire où il débarquera, il me demande 400 ducats de Hollande dans la ville la plus proche du quartier général, *pour commencer à se mettre un peu en équipage;* mais si *pour*

Digitized by Google

commencer un peu il faut 400 ducats, il en faudra 1,000 au moins pour continuer. Et comment sait-il que j'ai de l'argent? Il n'y en a point du tout jusqu'au milieu du mois prochain. C'est encore ici où je pourrais faire une belle malice impunément; mais loin de me permettre cette mièvrerie, dès qu'il sera arrivé (si on le laisse passer), je lui ferai toucher les 400 ducats sur mon propre crédit, ne voulant pas qu'un homme envoyé ou avoué par Sa Majesté fasse une figure indécente en arrivant. Vous noterez, monsieur le chevalier, que les deux lettres où M. le chevalier de B. me fait cette exposition de ses finances et de son équipage, ont été remises par lui, l'une à Londres entre les mains mêmes de M. le comte de Liéven, qui l'a envoyée ici au chancelier, et l'autre à la poste de Gottenbourg; de manière que toutes les deux ont été copiées avant que de m'arriver, et l'on n'aura pas manqué d'écrire d'avance à Sa Majesté Impériale qu'elle allait voir arriver un grand personnage de Sardaigne qui n'a ni habit ni chemises. Si Sa Majesté a préparé les voies par quelques lettres particulières où elle aura annoncé la mission de M. le chevalier de B., alors naissent d'autres difficultés que j'ai eu l'honneur d'exposer directement à Sa Majesté; mais dans le cas contraire, je puis vous assurer, monsieur le chevalier, qu'il y a beaucoup de danger, rien n'étant plus contraire au caractère de Sa Majesté Impériale que l'envoi direct d'un agent auprès de lui. Tout le monde sait d'ailleurs que la légation sarde est payée ici par le subside qui n'a pas commencé hier. Si vous saviez de quelle délicatesse j'ai besoin, *ne fortè*

Digitized by Google

offendam ad lapidem pedem meum! Nous sommes nombreux ici, nous coûtons beaucoup à l'Empereur, on nous jalouse; je crois en vérité qu'il ne faudrait rien toucher à l'état des choses, à moins d'un changement de ministre: sur ceci je n'aurais rien à dire; tout sujet et surtout tout ministre est tenu de souhaiter que son maître soit mieux servi.

Obtenez-moi, je vous prie, sans le moindre délai, un ordre clair et précis sur l'argent que je dois donner à M. le chevalier de B., sans quoi je ne pourrai aller en avant, et il tombera. Suivant ce qu'il me dit, j'étais chargé par une lettre qui s'est perdue *de le fournir d'argent à mesure qu'il en aurait besoin.* Je n'y vois point de difficultés, pourvu que ses besoins ne s'étendent pas au delà de 72,000 roubles, moins 23,000 livres de Piémont.

— M. le chevalier de B., ne venant point à Saint-Pétersbourg comme il le croyait, m'a fait passer avec sa lettre de Gottenbourg, et *par la poste* conséquemment, la lettre de Sa Majesté la Reine pour Sa Majesté l'Impératrice régnante, et une autre lettre de Son Altesse Impériale et Royale l'archiduc Ferdinand pour Sa Majesté l'Impératrice douairière. J'ignore si elles contiennent des secrets, et j'ignore jusqu'à quel point certains sceaux et certaines adresses sont respectés; mais je ne m'y fierais nullement. Sur-le-champ je les ai fait passer à leur haute destination.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Digitized by Google

6/18 septembre 1813.

Sire,

Le comte de Kwostof supplie Votre Majesté de vouloir bien se souvenir de ce qu'il lui a demandé pour son fils. Il m'a adressé à ce sujet une note. Pour ne gêner aucunement Votre Majesté, j'ai dit qu'elle se déterminait difficilement à conférer des grâces de ce genre dans ce moment; cependant mon avis particulier, que je soumets humblement à Votre Majesté, est bien que la grâce est tout à fait accordable. Le comte de Kwostof est beau-frère du ministre des guerres chez qui il me donne accès, et il me sert de toutes ses forces auprès de lui pour les nombreuses affaires qui intéressent les sujets de Votre Majesté; il me sert aussi auprès d'un autre ministre; il m'appelle constamment mon cher compatriote, et dans le nobiliaire de Saint-Pétersbourg il est inscrit Sardinskii Graf (comte *Sardinien.*) Il est fort habile dans la langue russe, et même poëte; il est de l'Académie russe, etc. Il vient de composer une ode sur la destruction de l'armée française en 1812, à laquelle il attache un tel prix qu'il a jugé à propos de l'adresser à Votre Majesté, à Sa Majesté le roi des Deux-Siciles, au prince-régent d'Angleterre, et enfin aux *Cortès.* Il avait grande envie que sa pièce fût accompagnée d'une traduction française, et il a été ravi de l'offre que je lui ai faite de m'en charger, sous la simple condition d'un secret rigoureux, car il y a beaucoup d'insultes dans sa pièce, et un ministre ne doit jamais insulter par écrit qui que ce soit, même les gens les plus *insultables.* Voici qui

Digitized by Google

amusera Votre Majesté : le bon comte Kwostof me semblait par-ci par-là n'avoir pas des idées bien claires ; je lui ai expliqué sans façon ce qu'il voulait dire. A la XVIe strophe, il avait écrit *tzaré Lombardski, Sitsiliiski* (princes ou tzars de Lombardie et de Sicile), ce qui m'a paru maigre et faux ; je lui ai proposé : *princes qui régnez sur les riches campagnes du Piémont et des Deux-Siciles*, ce qu'il a fort approuvé ; je n'ai donc pas douté qu'il n'eût changé le texte : point du tout, sire, il a imprimé son texte tel qu'il était avec ma traduction en regard ; de manière qu'un Russe m'a dit : « Mais quelle idée a eue le traducteur de mettre *Piémont* au lieu de Lombardie ? » J'ai répondu négligemment : « Ce sera quelque jeune homme qui ne sait pas trop ce qu'il écrit. » Au fond, Kwostof voulait bien dire *Piémont*. Personne ne m'a soupçonné, parce que les Russes n'ont fait aucune attention à cela. Votre Majesté sera peut-être surprise que j'aie pu traduire cette pièce sans savoir le russe : rien de plus facile, sire, au moyen du latin ; il suffit d'avoir une traduction fidèle et simple dans cette langue, c'est assez pour celui qui a quelque tact et quelque connaissance générale des langues ; le russe et le latin se traduisent fort bien mutuellellement ; il en est de même, à l'égard de ces ceux langues, du sanscrit, langue sacrée des Indous, morte depuis plus de 2,000 ans ; ces trois langues qui ne se sont jamais touchées sont donc sœurs, et comme on ne peut être sœurs sans avoir une mère commune, Votre Majesté voit à quelle prodigieuse distance on se trouve porté. Je suis, etc.

Digitized by Google

P. S. Les courriers se succèdent et ne cessent d'apporter de meilleures nouvelles. L'armée française est absolument dissoute. Le nombre des prisonniers se monte déjà à 40,000, sans les troupes qui ont passé aux Russes, et parmi lesquelles on compte dix régiments polonais. On continue d'affirmer la mort d'Augereau et la prise de Murat; Arrighi (duc de Padoue), parent de Napoléon, est certainement pris. — J'ai l'honneur d'adresser ci-jointe à Votre Majesté la médaille qui a été frappée ici en mémoire de la fameuse campagne de 1812, et que tout militaire qui a fait cette campagne doit porter avec un ruban bleu-céleste, sans aucune distinction depuis le maréchal jusqu'au soldat : d'un côté on voit l'emblème de la Providence, avec l'inscription : 1812 *goda* (l'an 1812), de l'autre on lit la devise mise à la mode par Paul Ier : *Ne name, ne name a imeni tvoemou; Non nobis, non nobis, sed nomini tuo;* elle est écrite en lettres de bronze doré sur le fronton du palais Saint-Michel, qu'il habita quarante jours. — L'Angleterre a pris de l'ombrage sur l'envoi du prince K. à Cagliari; le comte de Romanzoff l'a dit en confidence à K. et lui à moi. Avis au lecteur sur les dispositions de monseigneur Jean Bull. — J'imagine que M. le chevalier d'Agliè aura fait parvenir à la cour les caricatures faites à Londres sur le prince Kuslowski; celle de la longitude et de la latitude est délicieuse. M. Potemkin est, à ce que tout le monde me dit ici, un homme de mérite sur qui on peut compter, mais il est, dit-on encore, désespéré d'aller en Sardaigne. — Au moment de fermer ce paquet : une lettre écrite à côté de l'Empereur dit

Digitized by Google

expressément: *Il ne paraît pas que pour détruire entièrement Napoléon on puisse éviter une nouvelle bataille générale.*—Une bataille générale ! après celle de Leipsik ! Dans ce cas Napoléon est décidément sorcier; je ne comprends ni lui ni ceux qui lui obéissent. — Sa Majesté ayant eu l'extrême bonté de s'informer de ma famille, j'ajoute ici pour répondre à cette bonté que mon fils s'est encore trouvé à cette bataille de Leipsik sans être touché, et que mon frère (aujourd'hui général) retenu par une fièvre obstinée dans un village de Silésie, n'a pu y assister.

Saint-Pétersbourg, 6/18 septembre 1813.

Monsieur le chevalier,

Les affaires ont pris une tournure telle que nous pouvions la désirer. Il serait inutile de vous parler du manifeste de l'Autriche et de la reprise des hostilités, inutile encore de vous parler des victoires remportées en Bohême et en Saxe ; tout cela sera vieux pour vous, monsieur le chevalier, lorsque cette lettre vous parviendra. Ces trois victoires ont coûté aux Français au delà de 200 pièces de canon, et celle de Tœplitz du 17/29 août dernier en a valu seule 66, outre 80 caissons, etc. Le nombre des prisonniers est immense, et parmi eux se trouve l'exécrable général Vandamme, célèbre fusilleur de Brême. On l'a fait partir sans délai

Digitized by Google

pour Moscou. Comme sa réputation l'accompagne, Dieu le préserve d'être livré au peuple.

Vous aurez trouvé le manifeste de l'Autriche extrêmement doux ; l'Empereur a cru même devoir protester à la fin *qu'il n'y met aucune aigreur personnelle.* Il a cependant été totalement gagné par l'empereur de Russie, au point de lui avoir dit (ceci passe pour certain) : *Sire, je remets entre vos mains ma personne, mon armée et mes États.* Il y a longtemps qu'il n'a pas été donné à un prince de faire une aussi belle figure que celle que l'empereur Alexandre fait dans ce moment ; elle est d'ailleurs extrêmement bizarre par l'éloignement de son chancelier. qui est toujours ici, protestant qu'il ne fait rien, qu'il ne sait rien, et qu'il ne cesse de demander sa démission qu'on lui refuse avec la même constance. L'Empereur n'a auprès de lui qu'un jeune homme, M. le comte de Nesselrode, qui commence sa carrière diplomatique, et qui d'ailleurs est Livonien, ce que les Russes appellent *étranger;* car les Russes veulent bien conquérir sans relâche, mais ils veulent aussi que les peuples conquis demeurent de simples ilotes, ce qui est tout à fait juste et raisonnable.

Comme il me paraissait que l'Autriche ne pouvait guère être de mauvaise foi tant qu'il ne s'agissait que du renversement de la Confédération du Rhin, j'ai toujours conservé au milieu des clameurs publiques, tant dans mes écrits que dans mes discours, une modération dont je ne me repens pas; mais dès qu'il s'agira de l'Italie, c'est une autre affaire. Je souhaite que Sa Majesté soit parfaitement tranquille du côté de l'Autriche.

Digitized by Google

Dirigez sur ce point toutes vos négociations, car de ce côté je vous cacherais en vain que jamais je n'ai pu obtenir ce que je désirais ; on accueille mes notes, on m'approuve en général, mais jamais rien d'écrit et d'explicite sur les vues de Sa Majesté Impériale à l'égard de Sa Majesté et de l'Italie. Je sais très-bien ce qu'a dit le chancelier, que dans la lutte actuelle *toutes ces puissances étaient inutiles;* c'est pourquoi j'ai beaucoup appuyé dans ma dernière note, que j'ai transmise, sur tout ce qui peut combattre ce beau raisonnement ; mais l'Empereur a été toujours inébranlable à ne s'engager à rien, ce qui ne prouve pas du tout que si les choses tournent bien, il ne se prête volontiers aux intérêts du Roi, quoique toujours d'une manière subordonnée aux vues des grandes puissances. L'Angleterre nous traitera de même. Le mot d'*amitié* n'a guère en politique plus de sens que celui de *justice*, si l'on excepte quelques cas particuliers de connaissance personnelle, comme nous le voyons actuellement entre l'empereur Alexandre et le roi de Prusse. Tout se réduisant donc à peu près à l'intérêt, je n'ai rien négligé pour montrer à cette puissance l'influence que nous pouvons lui donner en Italie; je ne sais ce qu'elle en croira. Quant à l'Autriche, c'est à vous de voir, monsieur le chevalier (car, pour moi, je je suis trop loin), si réellement la *maison* est animée des sentiments qu'elle a fait déclarer à Sa Majesté ; si ces sentiments sont indépendants de toute vue ultérieure ; si enfin le *cabinet*, suivant ma distinction favorite, ne se moquera point de la maison. Enfin, il faut vigoureusement travailler de ce côté, et pro-

Digitized by Google

mettre même ce qu'on voudra sans beaucoup de difficulté, car l'état qui suivra celui-ci n'aura rien de stable, mais tout prince rétabli le sera pour toujours, si la France ne change pas. Quant à cette puissance, je ne crois pas trop que, si Napoléon tombe, elle prenne tout de suite l'assiette qui lui convient. Entre Olivier Cromwel et Charles II, il y a Richard Cromwel. Il faut bien étudier la France; voir jusqu'à quel point l'Autriche a pu se laisser séduire par l'espoir de la donner au fils d'une demoiselle de son sang; voir ce que cette supposition ordonne; avoir l'œil ouvert sur le pouvoir intermédiaire qui pourrait s'établir dans ce beau pays, et le parti qu'on en pourrait tirer subitement si le cas se présentait, car nos systèmes d'entre deux eaux ne valent rien dans ces sortes de cas. — De ce côté-ci, je ne vois rien de nouveau à tenter.

L'Empereur avait très-sagement appelé à lui d'Amérique le célèbre général Moreau, qui à la fin s'était décidé, et sa présence jointe à celle du prince héréditaire de Suède (bon pour le moment) et à celle du général Jomini, le plus grand des tacticiens français, qui vient de passer à nous avec tous ses plans, tout cela, dis-je, menaçait étrangement Bonaparte, lorsque, par le plus grand des malheurs, Moreau a eu les deux pieds emportés à Tœplitz par un boulet, *à côté de l'Empereur* (ce qu'on assure sans flatterie, à ce qu'il paraît). Voilà un grand malheur. On raconte que le général ne mourra point; il lui reste une tête et deux bras, cependant c'est beaucoup moins qu'il ne faudrait. Les Français en triompheront. Ce commencement si triste m'a beaucoup

Digitized by Google

affligé. Le général Moreau n'avait point voulu accepter de titre ni d'uniforme russe. Quant à Jomini (qu'on dit Piémontais, mais que je crois Suisse), il a le grade de lieutenant général, avec 24,000 roubles d'appointement; pour juger son action sous le rapport de la morale et de l'honneur, il faudrait connaître exactement le motif qui l'a déterminé.

Il y a dans l'armée française plusieurs signes de dissolution, et jamais nous n'avons vu un plus beau moment; mais toujours il faut s'attendre à de nouveaux miracles dont nous n'avons pas la plus légère idée. Jamais Napoléon n'a été plus grand militaire que dans la manière dont il s'est tiré de la catastrophe de 1812, mais cela même tournera contre lui, car son parti lui reprochera de n'avoir pas profité des moments d'étourdissement et d'admiration qui ont suivi les batailles de Lutzen et de Bautzen pour conclure une paix honorable. Son conseil de guerre était d'avis postérieurement qu'il se retirât ou se retranchât sur le Mein; lui-même avait adhéré à cet avis, puis tout à coup, par un de ces accès d'humeur, d'orgueil ou de colère qui l'agitent sans cesse, il a changé d'avis et s'est obstiné sur l'Elbe : vous voyez les suites. Ou je suis fort trompé, ou les Français s'impatienteront. Encore une fois, il faut bien les regarder.

Les sujets du Roi prisonniers dans ce pays m'ont causé beaucoup de peines, beaucoup d'embarras, et même beaucoup de dépenses. Il me faudrait dix feuilles de papier pour vous raconter cela. Le jeune marquis I. de C., âgé de vingt-deux ans, pour se soustraire aux ennuis d'une insupportable captivité, a prêté serment à

Digitized by Google

l'Empereur, ensuite d'une proposition générale faite de sa part. Je ne sais pas trop si ces sortes de serments sont bons, surtout faits par des enfants de famille, sans l'autorité paternelle; du moins je ne doute pas que tout souverain bien conseillé ne cassât de pareils engagements, à la première réquisition ou de ceux qui les ont pris, ou des pères, ou des souverains naturels, ou de tous ensemble. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit à préset. Le jeune I. a été fait prisonnier à Stettin; amené à pied à Novogorod, à pied encore de Novogorod à Pétersbourg, il était sur le point de repartir de même pour Novogorod avec d'autres soldats, couché à terre avec eux et traité à peu près comme un galérien. Instruit à temps, je me suis jeté tout au travers, je me suis pris aux cheveux avec toutes les puissances, enfin j'ai obtenu qu'on me laisserait ici ce jeune homme, que j'ai tout de suite mis en avant pour être placé au service de l'Empereur.

Il y a aussi en Russie des Piémontais devenus officiers français et qui n'ont point changé de parti; à leur sujet, j'ai professé hautement la doctrine « que je ne » croyais point qu'aucun gentilhomme piémontais pût » sentir et penser autrement que moi; que tout ce qu'ils » pouvaient donc avoir fait en apparence de contraire à » cette manière de voir n'était, à mes yeux, que l'ouvrage » de la force et que je le tenais pour nul et non avenu, » de manière que je n'avais aucun ressentiment contre » personne. »

M. de C., qui est ici, s'est montré excessivement sensible à cette conduite. Il vient me voir, mais rarement

Digitized by Google

et avec le tact nécessaire ; je ne vais point chez lui et je ne l'ai présenté nulle part. Il vit avec des Français de la première distinction, qui sont dans la même position que lui. Il y a ici deux ou trois maisons qui reçoivent les Français ; ils en profitent, et comme cette nation s'enflamme pour rien, il leur a plu de me tenir compte de ma modération à l'égard des Piémontais, au point que l'un d'eux a fait des vers en mon honneur ; mais je les ai supprimés. Ce qu'il y a de bon, c'est que je profite de cette *haute faveur* pour leur dire certaines duretés que d'autres ne leur disent pas. Au reste, monsieur le chevalier, il faudrait être bien aveugle pour ne pas apercevoir dans ces messieurs non pas seulement une parfaite accoutumance au régime actuel, mais un véritable sentiment d'admiration pour Napoléon et une véritable crainte de retour. Un Piémontais m'a dit, dans un moment de confiance : « Nous sommes compromis ; on se souvient comment les Autrichiens nous traitèrent pendant le moment où ils furent maîtres. — Qu'est-ce donc que vous dites, lui ai-je répondu ; est-ce que vous croyez que le Roi, qui est un père, traite ses enfants comme ils ont été traités par des étrangers ? Il récompensera tous les services et oubliera toutes les offenses ; il ne croira d'ailleurs à aucune offense, excepté les crimes, » etc., etc.

Personne peut-être n'a été plus à même que moi de faire des observations directes ou indirectes sur l'esprit français. Jamais je n'ai pu découvrir un seul signe de révolte contre Bonaparte. « *Il est trop ambitieux* (ou *ambitionnaire*, comme disait un soldat) ; s'il veut

Digitized by Google

que nous nous battions, *il faut bien qu'il nous nourrisse.* » Voilà ce que j'ai pu connaître de plus fort ; mais jamais un mot ni un geste contre sa souveraineté. L'impression que cet homme fait sur les esprits est inconcevable. En sortant de Moscou, il dit aux soldats, de la manière la plus paternelle : *Soldats ! j'ai besoin de votre sang ; je suis votre souverain, vous ne pouvez pas me le refuser. — Vive l'Empereur ! vive l'Empereur !* Et l'on battait des mains. Plus loin on disait : « *Qu'a-t-il dit? qu'a t-il dit?* » Et à mesure que la charmante apostrophe circulait, les régiments battaient des mains en criant : *Vive l'Empereur !* I., qui était présent, m'a fait peur à moi-même en me disant : « *Lorsque je le voyais passer devant le front, mon cœur battait comme lorsqu'on a couru de toutes ses forces, et mon front se couvrait de sueur, quoiqu'il fît très-froid.* » Plus d'une fois le même jeune homme aura folâtré devant les batteries.

C'est une singulière chose, monsieur le chevalier, que la politique ! Dans la théorie comme dans la pratique, ce qui paraît démontré est presque toujours ce qui est faux. Si jamais il n'y avait eu de gouvernement, celui qui opinerait pour la monarchie héréditaire contre l'élective passerait pour un fou ; néanmoins le premier gouvernement est le plus stable, comme le plus naturel à l'homme, et l'autre est le plus mauvais. La pratique est tout aussi trompeuse. L'émigration paraissait, dans le principe, et le signe le moins équivoque de la fidélité et le plus grand moyen de salut pour le souverain ; cependant elle lui a porté le coup

Digitized by Google

le plus sensible, en créant contre lui dans l'intérieur une opposition formidable qui n'existerait pas si personne n'avait remué. Si la maison de Bourbon doit périr (*quod Deus avertat!*) elle périra par cette arme.

Je pense que le chevalier d'Agliè vous aura transmis la dernière déclaration du roi de France et vous aura appris qu'elle n'avait point été faite librement. Ces mêmes ministres qui ont dit si solennellement : *nous n'en savons rien,* ont cependant forcé la main au Roi et lui ont arraché cette déclaration qui n'est pas selon son cœur. Le comte de Blacas, qui était ici chargé des affaires de son maître et qui est auprès de lui dans ce moment, me presse beaucoup pour travailler à une nouvelle déclaration, mais j'y répugne extrêmement. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que nous sommes *deux amis brouillés à mort* à propos du Concordat et de tout ce qui y tient. Je ne sais comment nous sommes entrés en discussion ; mais dans une suite de lettres assez longues, qui ne me paraissent pas destinées à lui seul, j'ai tâché d'établir solidement :

Que le gouvernement de l'Église catholique est, et doit être, et ne peut être que monarchique ;

Que c'est très-mal fait de faire envisager ce gouvernement comme despotique, ainsi qu'on l'a fait déjà avec tout autant de mauvaise foi à l'égard de la monarchie temporelle, qui n'est nullement despotique parce qu'elle est absolue ;

Que les souverainetés peuvent être différemment constituées, mais que toutes, par leur nature, sont absolues et ne peuvent être jugées par aucun pouvoir,

Digitized by Google

puisque ce pouvoir serait souverain et que la question recommencerait;

Que le Pape est souverain dans le *royaume spirituel*, comme le souverain est pape dans l'*église temporelle;*

Que le devoir de tout honnête homme est d'instruire la souveraineté avec une consciencieuse franchise pendant qu'elle délibère, et de lui obéir ensuite quand elle a pris son parti, et même lorsqu'elle se trompe, car il n'est pas toujours fort aisé de savoir si elle se trompe, et d'ailleurs qui la juge la tue;

Que si elle veut agir sans conseil et violer les lois, c'est son affaire à elle, et qu'il y a d'assez beaux exemples de ce qui en résulte; mais que toujours il y aura moins d'inconvénient dans l'obéissance que dans la révolte;

Qu'un bon conseiller doit donc toujours parler aux peuples des *droits* des souverains, et aux souverains de la *force* des peuples; en d'autres termes, qu'il faut prêcher sans cesse aux peuples les bienfaits de l'autorité, et aux rois les bienfaits de la liberté;

Que les évêques opposants qui ont rêvé que l'Église catholique peut être dans un salon de Londres sont précisément des *constituants* de 1790; que ceux-ci, qu'on a tant détestés, n'étaient pas plus coupables lorsqu'ils en appelaient aux lois fondamentales, qui sont les *canons temporels*, que ne le sont les évêques opposants qui en appellent aux canons, lesquels sont les *lois fondamentales ecclésiastiques;*

Que l'Église catholique ne peut être gouvernée par

Digitized by Google

un concile, pas plus qu'une monarchie par un sénat ou par des états généraux ;

Que les conciles sont les *parlements religieux*, comme les parlements sont les *conciles politiques ;*

Que si le pape refuse son assentiment à une décision même unanime d'un concile, elle devient nulle *ipso facto*, comme un bill passé dans les deux Chambres et sans opposition deviendra nul au moment même où le Roi prononcera les mots célèbres : *Le Roi avisera ;* que si le concile s'obstinait dans le premier cas, il y aurait *révolte religieuse*, et que le souverain pontife aurait droit d'*exterminer* le concile par une bulle, comme dans le second cas, lorsqu'il y aurait *schisme politique*, le Roi aurait le droit d'*excommunier* le parlement avec de la poudre et des boulets;

Que c'est donc non pas une *erreur*, mais une *bêtise*, de soutenir que le concile est au-dessus du pape, puisqu'il n'y a point de concile universel sans pape, pas plus qu'il n'y a de parlement sans roi dans une monarchie, etc., etc.

Je vous rapporte très-succinctement ce qu'on appelle les *summa capita*. Peut-être que cette correspondance amuserait Sa Majesté, surtout ce que j'ai dit pour établir à l'évidence que l'Église n'est et ne peut être qu'une monarchie. Mais tout ce que j'écris s'envole sans laisser de traces; j'en suis fâché moi-même, car je ne crois pas cette discussion tout à fait dépourvue d'intérêt, et j'aurais bien voulu garder tout cela dans mes recueils.

Vous voyez, monsieur le chevalier, qu'ayant pris

Digitized by Google

parti pour le Concordat, *même mauvais*, et regardant les évêques qui ont refusé leurs démissions comme d'inexcusables désobéissants, je dois paraître moi-même un peu schismatique à la cour de France; vous voyez cependant aussi que l'on y conserve toujours un peu de bonté pour moi, puisqu'on me demande mes idées sur une pièce importante ; mais je persiste à croire la chose impossible. Ces sortes de pièces ne peuvent être écrites qu'à côté de celui qu'elles intéressent.

Nous avons lu dans la gazette officielle de Berlin l'article suivant, bientôt copié dans celle de Saint-Pétersbourg : « Berlin, 7 août. — Parmi les personnes de marque arrivées dans cette résidence, se trouve le ministre du roi de Sardaigne, chevalier B., etc., etc. » — Un numéro suivant a dit « que M. le chevalier B., lieutenant général au service de Sa Majesté le roi de Sardaigne, était parti pour le quartier général. » Quel quartier général? Je l'ignore. Dès lors, pas le mot de lui ni d'autres sur son compte; j'ai demandé à M. le chancelier s'il avait quelques nouvelles de lui; il m'a répondu que non, mais en riant un peu; je n'ai pas jugé à propos de le presser. En attendant que cette énigme s'explique, mes fonctions se borneront à peu près à dîner chez le chancelier.

Je n'ai, du reste, parlé de M. le chevalier B. à personne, et lorsqu'il m'écrira, je ne lui témoignerai ni soupçon, ni crainte, ni mécontentement. Ne pouvant savoir où il est, j'ai écrit à mon fils de se tenir attentif et de lui faire savoir, au moment même où il pourra le voir ou lui écrire, « qu'il est le maître de tirer sur moi

Digitized by Google

pour 400 ducats, et que j'y ferai honneur sur mon crédit, n'ayant dans ce moment aucun argent du Roi à ma disposition. »

Il ne dépend pas de moi de prendre d'autres précautions, car je ne puis avoir de l'argent jusqu'au milieu d'octobre. Je mettrai certainement dans cette affaire tout le sang-froid imaginable; mais Sa Majesté ne peut ignorer qu'il y a des circonstances qui compromettent les hommes par elles-mêmes et malgré eux. Un homme de distinction, officier général, venant résider dans le même pays, et bientôt, à ce qu'il m'écrit, dans la même ville où il a résidé comme ministre, à côté d'un autre ministre, et avec une mission présumée et avouée, un tel ordre de choses, dis-je, est quelque chose de si monstrueux, qu'aucune suite ne pourra, j'espère, vous surprendre. En considérant ce voyage de bien près, j'ai peine à croire qu'il soit le fruit d'un raisonnement antérieur, qu'il ait été imaginé purement et simplement pour le service de Sa Majesté; la chose se présente au contraire comme si la Sardaigne voulait se débarrasser du chevalier B., ou comme s'il voulait, lui, se débarrasser de la Sardaigne. IL PÈSE OU ON LUI PÈSE; je puis me tromper, mais c'est l'idée qui se présente à moi. Dans la première supposition, je ne pourrais guère vous féliciter sur le parti que vous avez pris; c'est un très-digne homme, et même, à ce qu'on m'a dit, ce qu'on appelle *un bon enfant* — très-bel éloge, selon moi; — cependant vous savez quelque chose de sa vivacité (pour parler très-poliment). Si nous venions à nous contrepointer, vous ne l'apprendriez que par les gazettes.

Digitized by Google

Il ne m'a point écrit de Berlin, je ne sais pourquoi, et je ne sais pas mieux pourquoi il y a passé, contrairement à ce qu'il m'avait écrit de Londres et de Gottembourg; peut-être a-t-il trouvé les empêchements qu'on aurait pu prévoir, et qu'il n'a pas tenu à moi d'écarter, car j'ai agi dans cette occasion avec toute la bonne foi et la chaleur possibles. J'espère que tout ira bien et que cet atome d'affaire sera emporté paisiblement dans le tourbillon général; j'ai dû cependant vous avertir sur la carte que vous jouez.

Je suis, etc.

P. S. Moreau est mort. C'est un grand chagrin pour l'Empereur, et il faut convenir que l'événement se présente sous le jour le plus triste; cependant, en examinant la chose de bien près, on se sent porté à suspendre son jugement : qui sait ce qu'il y avait dans ce cœur? La machine va son train.

Vandamme, présenté à l'Empereur, a fait provision d'impudence pour lui dire : « Sire, il est malheureux d'être vaincu et plus malheureux encore d'être fait prisonnier; mais c'est une consolation de tomber entre les mains d'un souverain généreux. — L'Empereur a répondu : Vous pouvez en effet compter sur ma générosité, Vous serez mis dans un endroit où vous aurez toute sorte de liberté, excepté celle de faire du mal à qui que ce soit. » — Il ne va pas loin, dit-on; on le mène seulement à dix-sept cents verstes au-delà d'Irkoutsk; en marchant bien, il arrivera dans quatre mois On conte de lui des choses abominables, mais le voilà bien. On

Digitized by Google

dit encore que lorsqu'il mettait le pied dans sa voiture, un officier westphalien, qui a passé de notre côté, s'est approché de lui et lui a dit : « Mon général, n'auriez-vous pas de commissions pour Bremen ? »

---

24 avril/6 mai 1814.

Sire,

Un ancien officier de Votre Majesté écrivait le 18 janvier de Chambéry en Champagne à un parent au service de la Russie : « Nous sommes dans une ignorance com-
» plète sur le sort de la Savoie. Le baron de Zeigmeister,
» général autrichien qui commande ici, s'est intitulé
» dans le premier ordre affiché : *commandant un corps*
» *de troupes alliées dans le département du Mont-Blanc;*
» il n'a pas parlé de la *Savoie*, moins encore du *roi de*
» *Sardaigne;* faites-moi donc l'amitié de me dire deux
» choses de fait qui doivent être connues de tout le
» monde : Sa Majesté Victor-Emmanuel, roi de Sar-
» daigne, est-il au nombre des princes coalisés? Y a-t-il
» un corps sarde dans les armées alliés ? Cette con-
» naissance est importante pour moi. » — Un oncle écrit à son neveu sous la même date : *Je t'avertis que tu as quatre cousins germains vis-à-vis de toi.* Des enfants, sire, enlevés de force et avant le temps.

Dans une lettre écrite de Genève par une dame savoyarde, le 2 mars, je trouve les détails suivants qui méritent d'être connus de Votre Majesté : « Sur la

Digitized by Google

» proclamation du comte de Sonnaz, tous les officiers
» du Léman (mon mari étant du nombre) ont repris
» leur uniforme et la cocarde bleue; mais bientôt l'en-
» nemi s'est avancé sur Chambéry, et l'assemblée
» générale des militaires a été dissoute, les Autrichiens
» s'étant tout de suite repliés sur Genève, commandés
» par le comte de Bubna. Les Français ne sont pas assez
» forts pour faire le siége de cette ville, mais le géné-
» ral Dessaix, de Thonon, qui les commande, a pro-
» clamé que *toute cocarde bleue qui serait saisie serait*
» *fusillée sur-le-champ;* et M. de Bubna, dont la nom-
» breuse garnison pèse horriblement sur cette ville, a
» donné ordre à nos militaires et à deux cents hommes
» de réserves qu'ils avaient faites, de joindre le maré-
» chal de Bellegarde en Piémont !!! J'ai donc vu par-
» tir hier mon pauvre mari à huit heures du soir et par
» un temps affreux, *emportant son porte-manteau sur ses*
» *épaules*, et sans paie, et me voilà à Genève avec mes
» trois filles, mon mari étant avec les alliés et mon fils
» avec les Français; car on vient aussi de me l'enlever
» de force, avant l'âge, pour la garde d'honneur; depuis
» près de trois mois je n'ai pas ouï parler de lui. Il n'est
» pas besoin de vous dire que cette prise et reprise de
» la Savoie achève de nous ruiner, et que ceux qui
» étaient déjà malheureux sont réduits à la dernière
» extrémité. » Votre Majesté voit de quelle manière ses sujets ont été traités : *rassemblez-vous, prenez la cocarde bleue;* puis, au premier mouvement de l'ennemi, *allez rejoindre Bellegarde en Piémont.* Le maréchal de Bellegarde en Piémont! Votre Majesté sait

Digitized by Google

ce qu'il en est. Mais surtout *point de paie. Allez.* C'est toujours la même délicatesse. Je ne crois pas, sire, qu'il soit possible d'imaginer un état plus horrible que celui de la Savoie pendant ce balancement de deux mois. Heureusement le procès du genre humain contre un monstre a été jugé définitivement à Paris; cependant, sire, il aura des résultats qui doivent être pris en grande considération par Votre Majesté. L'Autriche a obtenu des choses si prodigieuses et si contraires au bien général, qu'il faut absolument croire ou que les nouvelles sont fausses ou qu'elles n'annoncent qu'une comédie; Parme et Plaisance donnés à l'auguste compagne de Bonaparte, c'est beaucoup sans doute et l'on ne ferait pas davantage pour sa propre femme; toutefois, en admettant la convenance et même la nécessité de donner une consolation si marquante à une si respectable infortunée, il est cependant vrai que Votre Majesté n'avait nullement besoin de cette nouvelle muraille élevée sur ses frontières. Mais rien n'égale les six millions de *rente* accordés à Bonaparte; ajoutons ceux qu'il a pris et mis à couvert : il est bien plus riche que la plupart des maisons royales d'Europe; avec ses richesses il peut acheter et remuer tous les scélérats de l'univers. Pourquoi d'ailleurs l'île d'Elbe, au lieu de celle de Botany-Bay, qui est sensiblement plus grande et plus commode? Il peut y avoir, il paraît même certain qu'il y a du mystère dans tout cela; s'il n'y en a pas, il y a beaucoup d'imprudence; Bonaparte n'est pas un homme qu'il faille laisser dans une petite île au centre de l'Europe, avec des millions à sa

Digitized by Google

disposition. Quoi qu'il en soit, sire, j'ai l'honneur de rapporter fidèlement à Votre Majesté l'état des choses au moment où j'ai l'honneur de lui écrire, avec la certitude qu'il aura complétement changé lorsque ma lettre lui parviendra. Je suis porté à croire d'ailleurs que le silence des généraux autrichiens, en arrivant en Savoie, à l'égard des droits de Votre Majesté, n'était qu'une mesure de prudence, et qu'ils changeront de langage dès que les choses prendront une tournure décidée; car pourquoi mettraient-ils en problème les droits de Votre Majesté sur la Savoie?

L'Empereur fait le voyage d'Angleterre. Quel voyage, sire, et quel triomphe! L'Impératrice est partie pour Paris, à ce qu'on m'assure; peut-être ira-t-elle aussi en Angleterre; on assure encore que cette auguste compagnie retournera en France pour le sacre. Sûrement il sera beaucoup question de l'Italie en Angleterre; jusqu'à présent je n'ai pas entendu un mot ni observé un mouvement relatif à Votre Majesté: à chaque instant je m'attendais que l'Empereur aurait dépêché quelqu'un en Sardaigne; je suis inconsolable que nous n'ayons personne auprès de lui, mais il faut bien se garder de forcer. Maintenant Votre Majesté doit tourner les yeux vers son auguste beau-frère et lui envoyer incessamment un homme marqué au fer rouge, s'il est nécessaire, mais tel qu'il le faut. J'ignore si c'est à Sa Majesté Très-Chrétienne qu'on veut réserver le plaisir de rendre les États de Votre Majesté. Voilà le roi de France jeté dans les épines d'une constitution; si son auguste beau-frère est bien conseillé et bien servi, il

Digitized by Google

pourra peut-être les éviter; c'est ce que je désire de tout mon cœur.

Je suis, etc.

Saint-Pétersbourg, 28 avril/10 mai 1814.

Sire,

De nouveaux retards, qui arrêtent le courrier, me permettent de continuer.

Nous avons vu la nouvelle Constitution proposée à Sa Majesté le roi de France, et qu'il devra *jurer* avant de remonter sur son trône. C'est, à mon avis, un monstre d'impuissance, d'indécence et d'ignorance, de manière que si le Roi refusait de signer, il ne m'étonnerait point; il paraît cependant, d'après les actes de son auguste frère et d'après quelques autres faits, qu'il croira devoir signer; c'est un nouveau danger pour Votre Majesté. Le parti piémontais est très-fort dans le Sénat, et il me paraît sûr qu'il fera les plus grands efforts pour que le Piémont ne soit rendu à son ancien maître, comme l'a été la France, qu'après que le souverain aura signé un acte constitutif. Si l'on se plaint de l'ancien gouvernement, Votre Majesté sera mal défendue; car certaines puissances, telles que l'Angleterre, par exemple, ne demandent pas mieux que de faire des constitutions, comme elle l'a prouvé d'une manière assez lumineuse en Sicile; d'autres, sans avouer aussi publiquement les mêmes principes, y tiennent néanmoins secrètement;

Digitized by Google

d'autres enfin laisseront faire, car nous ne sommes défendus dans ce moment par aucune opinion.

Pour attaquer le gouvernement de Votre Majesté, on s'y prendra de deux manières, l'une de droit et l'autre de fait. On dira que ce gouvernement est purement arbitraire, sans aucune loi fondamentale; on produira l'édit du roi Charles-Emmanuel, frère de Votre Majesté, qui abolit la noblesse, *en dérogeant à toutes les lois contraires, même aux lois fondamentales;* on dira : « Jamais on n'a voulu convenir dans ce gouvernement » qu'il y eût des lois fondamentales, et lorsqu'on est » forcé d'en convenir, le souverain s'attribue le droit » d'y déroger; c'est dire tout à la fois qu'il y en a et » qu'il n'y en a pas; » — enfin on citera la clause *durant notre bon plaisir*, apposée dans les commissions des grands magistrats, et qui exclut toute liberté, suivant les théories modernes. Venant ensuite aux faits, on articulera comme un grand fait notoire l'invasion du gouvernement militaire dans l'ordre civil; on racontera mille anecdotes à l'appui de cette assertion; et comme tous nos voisins Lombards, Génois, Suisses, Genevois et Français étaient tournés contre nous, sous ce point de vue, de la manière la plus terrible, nous serons très-fortement et très-dangereusement attaqués.

Voici de quelle manière, sire, les hommes chargés de votre confiance doivent se défendre. Ils seront chargés dans leurs instructions écrites ou verbales, de représenter :

1° Que ce mot de *constitution* n'est qu'un mot; que

Digitized by Google

le peuple le mieux *constitué* est celui qui est le mieux *gouverné*, et qu'à cet égard notre gouvernement ne redoutait aucun parallèle; que les États de Votre Majesté, quoique d'une force respectable, n'exigeaient pas cependant les mêmes lois fondamentales que des monarchies telles que l'Angleterre et la France, parce que l'inspection plus immédiate n'excédait pas les forces d'un homme;

2° Qu'il est faux qu'il n'y eût pas de lois fondamentales parmi nous, puisque le Roi se reconnaissait et se reconnaît encore dans l'impuissance de changer, par exemple, l'ordre de la succession;

3° Que l'édit de Sa Majesté Charles-Emmanuel ne signifie rien, ayant été fait sous le couteau, en pleine révolution, dans un moment où il était impossible de peser les termes et où le souverain n'avait notoirement plus de liberté;

4° Que la véritable constitution d'un État est le caractère de la maison régnante et celui de la nation, et que l'un et l'autre donnaient, d'après l'expérience la plus invariable, pleine assurance à tout le monde;

5° Que la clause *durant notre bon plaisir* ne servait qu'à assurer l'autorité du Roi, sans blesser les droits légitimes de personne; qu'il n'y avait pas de pays dans le monde où chacun fût plus sûr de son état; que jamais le Roi n'ôtait une place à un honnête homme que pour lui en donner une meilleure; qu'en Angleterre même, où l'on se croit passablement libre, les commissions des magistrats ont porté jusqu'au règne

Digitized by Google

actuel la clause *durante nostro bene placito*, et que ce fut seulement dans le bill de la première année de Georges III qu'on y substitua l'autre clause *quamdiù se bene gesserit*, et que les appointements furent rendus perpétuels;

6° Que non-seulement les charges étaient *par le fait* inamovibles chez Votre Majesté, mais, de plus, *héréditaires* encore *par le fait*, vu qu'il n'y avait pas d'exemple que le fils, ayant le mérite nécessaire, ne fût pas employé dans la carrière de son père, si l'un et l'autre le désiraient;

7° Qu'il y a des abus partout; et si quelques fredaines militaires ont eu lieu çà et là, elles n'ont jamais été connues ni approuvées.

Ceci est l'article délicat, et j'aurai l'honneur de proposer à Votre Majesté deux maximes infaillibles à cet égard : La première est que dans une opinion universelle il y a toujours quelque chose de vrai, et qu'ainsi l'opinion de votre peuple étant d'accord sur ce point avec celle de tous les peuples voisins, c'est une marque infaillible que le vaisseau avait de ce côté une voie d'eau tout à fait digne d'être recherchée et bouchée par le sage capitaine.

La seconde maxime est que la cour étant et devant être militaire, il y a toujours chez elle une force cachée qui tend à augmenter le pouvoir militaire, puisque ce pouvoir est le sien, et à cacher ou à masquer tous les abus de ce genre qui pourraient venir à la connaissance du souverain : et en effet, je pourrais apprendre à Votre Majesté mille choses dans le genre dont il s'a-

Digitized by Google

git, dont elle ne s'est jamais doutée, et qui la frapperaient d'étonnement.

D'où il suit que le souverain doit se mêler lui-même à ses enfants, s'informer de leurs souffrances directement ou par des yeux non suspects, et y mettre ordre. C'est ce qu'il est à désirer que Votre Majesté fasse d'elle-même, sans violence et sans capitulation, et je n'oublierai rien de mon côté pour qu'il en soit ainsi. Mais si par hasard vous étiez obligé de plier, sire, et que vous fussiez amené à donner à vos sujets une *grande charte*, alors il y aurait encore de sérieuses précautions à prendre : non-seulement il faudrait négocier avec les princes qui n'auraient pas cru devoir ou pouvoir éviter ces embarras à Votre Majesté, mais il faudrait aussi négocier avec les menaces de l'autre côté, et les tranquilliser par l'intérêt et par la raison. La séduction immense que peut exercer un souverain habile (ce qui est un bien) n'a pas besoin d'être décrite ; la grâce et les grâces peuvent tout. Personne ne peut rien apprendre à Votre Majesté sur ce point.

Quant à la partie du raisonnement, les agents de Votre Majesté feront observer que l'opinion vulgaire attache un prix immense à des choses qui n'ont qu'une valeur apparente. Le droit de s'imposer, par exemple, est peu de chose, car les nations les plus imposées sont précisément les nations libres ; tout prince sait bien que l'impôt a des bornes et qu'il ne faut pas nourrir les jets d'eau avant d'avoir arrosé les prés, etc., etc. Il en est de même du pouvoir législatif : *le prince*, dit-on, *fait seul les lois ;* c'est encore un mot. Le prince

Digitized by Google

ne fait pas plus les lois qu'il ne fait les grands chemins; ce sont les magistrats, les *gens de loi* qui font les lois; le nom du Roi n'y est que comme il doit y être, et parce qu'il est la source et le principe de tout. Les lois de notre pays n'étaient-elles pas excellentes? Un Roi peut-il avoir quelque intérêt à faire une mauvaise loi? Et si ce malheur arrivait, pourrait-il être durable? Pourquoi et comment? Etc., etc.

Si Votre Majesté pouvait écarter ces deux articles, elle aurait déjà beaucoup gagné; et s'il fallait absolument écrire une loi sur les autres, alors il faudrait éviter (ce qui ne me paraît pas extrêmement difficile) toute disposition positive. On peut, ce me semble, faire comprendre à la plus mauvaise tête que tout ce qui rabaisse l'autorité royale est contraire aux intérêts bien entendus du peuple; qu'il faut donc éviter autant que possible de dire à cette autorité : « Vous ne pourrez pas faire ceci ou cela, » surtout si elle n'a jamais érigé l'abus en droit, ce que l'homme le plus effronté n'oserait pas soutenir à notre égard. Supposons donc qu'on voulût se mettre en garde contre l'autorité militaire; il faudrait dire non point : *Il est défendu à tous gouverneurs et autres officiers militaires*, etc., mais bien, d'une manière toute différente :

Sa Majesté, en renouvelant en faveur de ses chers sujets la disposition de ses anciennes lois, veut et entend qu'aucun d'eux ne puisse être distrait de ses juges naturels, ni puni autrement qu'en conformité de ses royales constitutions, mande et commande expressément à tous les grands officiers civils et militaires de l'informer

Digitized by Google

des moindres abus qui pourraient avoir lieu dans ce genre, etc.

En ces sortes de choses, sire, la manière fait beaucoup. Je souhaite de tout mon cœur que Votre Majesté échappe à ces embarras; mais, voyant arriver l'orage sans apercevoir d'abri, mon zèle pour elle me dicte ces réflexions.

Je la prie de nouveau de bien prendre garde aux hommes dont elle se servira. Si malheureusement celui qui se montrera n'a pas le génie et l'instruction nécessaires, opposé à des hommes hardis, effrontés même, aigris par la Révolution et pleins également de science et d'orgueil, ils l'écraseront, sire, ils l'anéantiront; il ne fera honneur ni à lui-même, ni à son maître, ni à sa nation. Je sens bien que dans ce moment Votre Majesté trouvera difficilement sous sa main ce qui lui convient; mais quand même elle ne serait point encore sur le continent au moment où cette lettre lui parviendra, rien n'empêcherait, ce me semble, qu'elle jetât déjà les yeux hors de l'île; en vertu du changement miraculeux qui vient de s'opérer dans le monde, je ne doute pas qu'une foule de gentilshommes de terre ferme ne s'empressent de servir Votre Majesté dans cette circonstance délicate.

Ce que je demande de nouveau instamment à Votre Majesté, c'est de ne penser à moi pour rien. Je me suis parfaitement jugé dans le principe. Ma maison, étant nouvelle, aurait besoin de plus d'illustration. D'ailleurs, sire, j'ai du tact, de l'expérience et la connaissance d'une foule de choses qui ne parviennent jamais aux

Digitized by Google

princes; j'ai dit invariablement : *je ne puis ni* supporter *ni* souffrir *mon titre; daignez donc me débarrasser de ce titre ou l'assurer de quelque manière qui sorte de la ligne commune.* Ce qui me paraissait un jeu de la puissance royale a paru une chose impossible à Votre Majesté ; je fais plier mes idées, comme de raison, mais je me retire modestement. Il n'y a rien que j'aie étudié dans l'univers autant que son auguste maison : j'ai cru voir clairement que, depuis cinquante ou soixante ans, elle emploie les hommes tels que la Providence les lui présente, mais qu'elle ne juge plus à propos d'en faire ; cependant, sire, dans les grandes occasions, il y a bien peu d'hommes qui n'aient besoin de quelque supplément ou d'illustration, ou de fortune, ou de faveur, ou d'instruction, etc. Je dis naïvement mes pensées à Votre Majesté, et puisque j'ai pris ce mouvement, j'ajouterai ceci, qui ne m'a pas paru moins certain : c'est que Votre Majesté, à cette effroyable époque, croyait peu à elle-même et point du tout à son auguste beau-frère ; autrement elle aurait agi d'une manière bien différente ici et ailleurs. La Providence a détrompé Votre Majesté d'une manière bien douce et bien heureuse pour tout le monde; il faut donc penser à la cour de France. Si l'empereur de Russie avait dû séjourner à Paris, Votre Majesté, en se hâtant d'envoyer un homme à Sa Majesté Très-Chrétienne, aurait trouvé le moyen, par contre-coup, de placer quelqu'un auprès de Sa Majesté Impériale; mais le temps nous manque, et tout a manqué dès le principe ; plus de hardiesse pendant l'orage aurait produit un ordre de choses tout différent. Le bon-

Digitized by Google

heur dont je jouis d'être vu avec bonté dans cette nouvelle cour et d'être même intimement lié avec l'homme de confiance de Sa Majesté Louis XVIII, me mettra à même, j'ose l'espérer, de n'être pas parfaitement inutile à Votre Majesté, même sans changer de place; ainsi, dès qu'on sera à Paris, je commencerai ma correspondance.

Je n'ai plus rien à dire à Votre Majesté sur le chevalier de B., dont je n'ai plus entendu parler. Je la prie seulement, la supplie et la conjure de nouveau de ne pas se tromper sur la cause du mécontentement que j'ai montré. Un officier se présente comme officier, j'en ai l'assurance la plus expresse; et pendant que j'écris pour lui, que je le vante, que je m'emploie avec la meilleure foi pour aplanir toutes les difficultés devant lui, il montre des pleins pouvoirs que j'ignore; il y a de quoi expirer, sire. Mais quant à la chose même, je n'ai rien à dire; loin de me mettre en avant, je me retire, je me défie de moi. Je suis triste, dégoûté, découragé. Je ne demande que de revoir ma famille et de vivre avec elle. Il n'a tenu qu'à moi d'être un grand personnage; j'ai sacrifié une fortune brillante et assurée à la crainte de faire croire ou soupçonner à Votre Majesté que j'étais capable de lui préférer quelque chose; j'ai peut-être mal fait, mais si ce sentiment a quelque prix auprès de Votre Majesté, je la prie en grâce de me laisser terminer ma carrière ici, où j'ai tant d'amis, et puisque Dieu m'a condamné à réussir partout, excepté à la cour de Turin, que j'aie l'honneur au moins de la servir de loin, afin d'accorder ses goûts avec ma tendresse.

Sire, je ne prends point pour devise : *Dico ego opera*

Digitized by Google

mea Regi; ce sont mes pensées que je lui dis, mes pensées les plus secrètes. Si j'en vois une dans mon cœur que je soupçonne de pouvoir déplaire à Votre Majesté, je me hâte sur-le-champ de la lui faire connaître ; en effet, sire, tant qu'elle demeure cachée, je me dis à moi-même : *Qui sait ce que déciderait le Roi, s'il connaissait cette pensée?* Alors je ne crois pas être en sûreté de conscience ; mais dès que je l'ai fait connaître, je suis tranquille ; le Roi en jugera.

En renouvelant à Votre Majesté mes ardentes félicitations pour un ordre de choses si nouveau, si heureux, si peu attendu, je la prie d'agréer, etc.

J'ai toujours évité, sire, de parler à Votre Majesté des affaires d'Italie, parce qu'elle est plus à portée que moi de les voir. Le général Balachoff s'est rendu en Italie de la part de Sa Majesté Impériale ; il a passé le 22 avril (nouveau style) à Inspruck; où allait-il? qu'avait-il à dire? C'est ce que j'ignore. Les égards envers Murat et ses prétentions sont un des scandales de ce siècle ; mais son beau-frère étant tombé, jamais je ne croirai qu'il puisse tenir ; c'est comme si l'on voulait attacher un tableau à une muraille renversée. Ce siècle fait mal au cœur ; heureusement Dieu se moque de lui, et les affaires vont toutes seules. Les relations particulières de Votre Majesté exigent cependant, dans ce moment, une dextérité digne d'elle et des précautions particulières

Digitized by Google

contre toute espèce de contre-coup; car, encore une fois, on ne peut rien ajouter au mécontentement dont j'ai eu l'honneur de parler plusieurs fois à Votre Majesté. Il faut se rappeler aussi qu'en pensant à elle, on regarde plus loin. Je ne doute pas que notre position ne soit une des raisons qui m'ont privé d'une audience. Sa Majesté Impériale a craint une conversation *italique*. On me laisse dire tout ce que je veux en faveur du Roi, mais de réponse directe et écrite, il n'y a pas moyen d'en avoir. M. le duc de Serra-Capriola n'est pas plus heureux que moi. Le cabinet d'Autriche ayant exigé, comme condition stricte de son adhésion, que Sa Majesté Impériale ne se mêlerait aucunement de l'Italie, elle tient parole; mais, à la fin, nous verrons quelque chose. Ce qu'on appelle en style familier *le vent du bureau* me paraît favorable à Votre Majesté. Il semble que les regards se tournent pour elle du côté de Gênes; mais quelques-uns disent : *en échange de la Savoie*, ce qui serait injuste et déraisonnable; chacun voit aussi la difficulté d'amalgamer ces divers peuples et de choisir une capitale. Quelque chose, sire, dépend de nos calculs, mais pour beaucoup et presque pour tout, les événements nous commanderont. Voyons d'abord l'effet de la chute de Bonaparte en Italie, et réfléchissons sur tout ce que le monde a gagné depuis deux mois; apprenons ainsi à attendre plus tranquillement le reste des événements.

Je mets de nouveau mon profond respect, etc.

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, 17/29 mai.

Sire,

J'ai appris avec une joie inexprimable, par les papiers publics, l'arrivée de Votre Majesté sur le continent, et je sais de plus que mon fils a l'honneur de s'avancer au-devant d'elle avec M. le général Michaud et le chevelier de Launay, ce qui me comble de joie.

Ne sachant si mes précédentes lettres sont parvenues à Votre Majesté, je suis forcé de répéter bien des choses. Il a paru un certain moment qu'elle allait être jetée dans les épines d'une Constitution ; tout de suite je tâchai de parer le coup à Paris, par une note qui parviendra tôt ou tard à Votre Majesté ; et dans deux dépêches sous le couvert de Sa Majesté la reine des Deux-Siciles, j'ai eu l'honneur de vous présenter, sire, les réflexions qui me paraissaient utiles pour se tirer de cet embarras. Maintenant, il me paraît que la crainte était idéale, vu la manière dont la restitution des États de Votre Majesté a eu lieu ; j'espère que mes précautions et ma bonne volonté n'auront pas déplu à Votre Majesté ; qui sait d'ailleurs tout ce qui peut arriver dans ce siècle constitutionnel ! On n'est pas ici sans danger et sans crainte. Sa Majesté Impériale aime beaucoup les idées de ce genre, et beaucoup de gens l'animent à les suivre ; je souhaite qu'il n'en résulte aucun mal.

J'ai eu l'honneur de manifester à Votre Majesté l'extrême envie que j'avais de demeurer ici. J'ai souffert, sire, pendant douze ans, tout ce que l'homme peut

Digitized by Google

souffrir ; rien surtout ne peut rendre à deux de mes enfants ces années perdues pour eux : maintenant, sire que deviendrais-je si je quittais cette mission ? Mes biens sont confisqués ; quand je les récupérerais, ce serait peu, car je suis fils d'un cadet de famille jadis très-peu fortuné ; je me verrais, au pied de la lettre, précipité. Ici, je jouirai en paix de l'aisance que Votre Majesté se doit à elle-même, et je ne la fatiguerai nullement, puisqu'il faudrait également qu'elle en payât un autre.

Il est bien vrai, sire, que j'ai souvent conçu la triste idée que je ne lui étais point agréable, et que même mon abaissement dans ce pays entrait dans ses plans politiques. S'il en est ainsi, je me soumets, comme je me suis toujours soumis, sans murmurer. Je ne lui demande qu'une lettre de recommandation à Sa Majesté Impériale, que la bonté de Votre Majesté ne me refusera pas sans doute dans une aussi triste circonstance ; car je l'ai servie aussi fidèlement que péniblement, et tout étant contre moi, j'ai évité le ridicule, à ce qu'elle apprendra, j'espère, de tout côté, et surtout par les Piémontais qui ont résidé ici.

J'ai conseillé aux sujets de Votre Majesté qui sont militaires ici de ne pas montrer trop de précipitation à quitter ce service, de peur d'offenser un grand prince qui a eu tant de bontés pour nous pendant l'orage, et de s'adresser plutôt à Votre Majesté, afin d'être demandés par elle, ce qui sera beaucoup plus beau. M. le chevalier Rayberti, le seul qui appartienne à l'ordre civil, est aussi celui que tous les motifs imaginables pressent le plus de retourner dans sa patrie ; il était, au moment

Digitized by Google

de nos malheurs, avocat général au Sénat de Nice; il semble que tout le rappelle là; Votre Majesté ne trouvera pas sous sa main, dans l'ordre de la magistrature, de plus honnête homme et de jurisconsulte plus solide; qu'elle me permette donc de le lui recommander instamment, d'autant plus qu'il souffre beaucoup ici, malgré sa réputation et ses honorables places.

J'ai fait l'impossible, sire, pour Gênes, et j'ai gardé un silence religieux sur toute autre supposition. Si, dans tout ce que j'ai écrit, je n'ai pas toujours et parfaitement rencontré toutes les idées de Votre Majesté, elle me rendra justice à cet égard, car je marchais tout seul. Il n'y a encore rien de fixe sur elle; mais Votre Majesté voit de reste tous les éléments d'une guerre future rendue absolument nécessaire par l'envahissement total de l'Italie. Nous verrons, sire, si un congrès à venir pourra prévenir ces maux. Je vois Votre Majesté nouvellement serrée entre deux limites inébranlables : y aura-t-il une consolation sur la mer? Les gens même beaucoup mieux instruits que moi n'ont pu rien découvrir encore. En général, l'Angleterre paraît incliner fort vers l'Autriche.

Cette dépêche sera portée par M. le chevalier de C., fait prisonnier en Russie, et venu seul à Saint-Pétersbourg sur la demande que j'en fis à Sa Majesté Impériale, je lui donnerai peut-être un passe-port de courrier. Je l'ai traité comme tout autre Piémontais, puisqu'il ne doit plus y avoir qu'une famille, sans aucune mémoire du passé; il a grande envie d'entrer au service de Votre Majesté.

Digitized by Google

On attend Sa Majesté Impériale pour le 25 du mois prochain. Le Sénat lui a décerné le titre de *Béni-du-Ciel*, et trois députés sont allés lui porter cette détermination : le prince Alexandre Kurakin, le comte Alexandre Soltykoff et le général Alexandre Tormasoff (trois Alexandre); on a décidé aussi un grand monument sur la place d'Isaac et une coupe d'or de la valeur de 60,000 roubles. L'Empereur pourrait bien refuser le tout.

Dans l'attente la plus impatiente des premiers ordres de Votre Majesté datés de Turin, il ne me reste qu'à lui renouveler l'hommage du plus profond respect, etc.

Saint-Pétersbourg, 18/30 juin 1814.

Monsieur le comte,

J'ai reçu avec un extrême plaisir la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 23 mai dernier. Elle m'annonce enfin cette résurrection tant désirée, qui paraissait douteuse ou impossible à tant d'hommes, et dont personne au moins n'aurait osé fixer la date, parmi ceux qui, comme moi, la croyaient infaillible. J'envie bien sincèrement le bonheur de mon fils, qui a l'honneur de voir Sa Majesté et de la féliciter sur son retour. Je ne suis point étonné de l'enthousiasme manifesté par la nation, qui ressuscite avec son maître; le Piémont doit se trouver heureux sous tous les rapports.

Digitized by Google

Je ne saurais trop remercier Votre Excellence des choses flatteuses qu'elle m'adresse personnellement. J'ai fait ce que j'ai pu pendant douze ans, mais constamment avec mille entraves...

Que pourrais-je vous dire, monsieur le comte, sur le traité de Paris du 30 mai dernier? Je le lis, je le relis, et je crois à peine savoir lire. Le sort de ma malheureuse Savoie est terrible, et s'il était permis, dans ces sortes de cas, de penser aux malheurs particuliers, je vous parlerais du mien. Qui m'eût dit, monsieur le comte, que la grande restauration confirmerait ma perte, en me rendant également étranger à la France, à la Savoie et au Piémont? C'est cependant ce qui est arrivé.

Particulièrement connu du roi de France, ayant travaillé pour lui plus d'une fois, intime ami de son intime ami, par quelle inconcevable fatalité n'ai-je pu, dans cet état de choses, dire un mot ni écrire une ligne pour mon maître? Dieu veuille que le chevalier B. ne m'ait pas coupé la parole, que je ne lui aie pas rendu la pareille, et que notre nullité respective n'ait pas élevé des obstacles. Ah!...

Je ne doute pas que Sa Majesté n'ait souri de la peine que j'ai pr se de lui griffonner de si longs détails dans une supposition dont il n'a point été question; mais je devais raisonner et agir suivant les apparences et suivant l'opinion qui m'environnait. D'ailleurs, il faut penser à tout

Et loin dans le présent regarder l'avenir.

Digitized by Google

Vous ne sauriez croire, monsieur le comte, combien je crains mon siècle.

Ce que le traité du 30 mai contient est une énigme ou un forfait. Malheureuse Savoie! quelle finale!

Je vous prie de vouloir bien supplier très-humblement Sa Majesté de daigner interposer son autorité, afin que le duel épistolaire qui s'est établi entre le chevalier B. et moi n'ait plus de suite. Outre que je ne puis, dans les règles de l'honneur, combattre avec des armes inégales, je n'avais pas d'ailleurs le moindre grief contre lui, avant la dernière lettre qu'il m'a décochée du haut de son ministère, et dont je dois même le remercier dans un sens, puisqu'elle m'apprend des choses utiles. Du reste, je ne lui en veux pas plus qu'à un fusil qui m'aurait blessé; j'aime et je respecte la main qui me l'a dirigé, soit qu'elle ait su ou qu'elle n'ait pas su que le coup porterait sur moi. Quant au fusil, Dieu le conserve et le remonte. Je ne hais que la haine.

Je suis avec respect, etc.

Saint-Pétersbourg, 4/16 juillet 1814.

Sire,

Je n'ai aucun moyen de peindre à Votre Majesté ce que m'a fait éprouver le sort de la Savoie; je craignais du côté de la Suisse, car elle ne peut pas ignorer que

Digitized by Google

son auguste père, au moment de nos grands malheurs, chargea le baron Vignet des Etoles, son ministre à Berne, d'offrir la Savoie pour en faire un nouveau canton; je dois même avoir quelque part une copie de la note officielle parmi mes immenses papiers. Mais je ne croyais pas que le roi de France eût des vues sur ce pays; ses idées morales sont très-contraires à ces sortes d'acquisitions. Il y a dans le traité, il y a dans son discours des clauses absolument révolutionnaires ; il se sert de ses ennemis avec beaucoup de talent, c'est la grande règle après les révolutions. Il y a du Talleyrand dans tout ce qui se fait : un tel homme à côté du roi de France est un étrange spectacle, mais il paraît clair qu'il a rendu de grands services à la bonne cause ; le Roi se sera donc servi du gentilhomme et dú ministre en laissant l'évêque au jugement de Dieu. Jamais la profonde politique ne fera autrement. Ne sachant rien, sire, de la position de Votre Majesté à l'égard de son auguste beau-frère, il se présente à mon esprit une foule d'idées que je ne me permets point d'exposer.

J'ai pâli de crainte en voyant que la proclamation du maréchal de Bellegarde enveloppait Novarre et Alexandrie ; depuis, j'ai vu d'autres pièces rassurantes, cependant je ne suis pas tranquille. Notre position entre les deux puissances me semble plus délicate que jamais. Je ne crois pas que les méthodes antiques vaillent rien ici. Pauvre Savoie, sire! comme cet antique héritage est traité! Au moins si elle n'était pas divisée, en pleurant son ancien maître elle aurait la consolation de conserver son intrégrité ; mais cette division

Digitized by Google

de l'indivisible est insupportable. Que fera cette poignée de malheureux pressés sur les Alpes et obligés d'aller demander justice au delà des monts, dans une langue étrangère? C'est bien malheureux et de toute manière. Pourquoi ne pas nous laisser comme nous étions? Ceux qui consacrent la prescription de trente ans dans leurs tribunaux devraient bien respecter celle de huit siècles dans leurs traités.

Quant à moi, sire, je m'étais systématiquement et pour toujours séparé de ma patrie, et ce système s'est encore renforcé chez moi. Tout homme appartenant à un pays détaché ne doit plus se montrer; déjà, en 1793, on nous disait jusque dans l'antichambre de Votre Majesté : *Qui vous a priés de sortir?* etc.; maintenant ce serait bien autre chose. Il n'y a rien là, sire, qui doive étonner ou exciter le ressentiment; c'est la nature humaine telle qu'elle a été toujours et partout.

Peut-être que j'aurais fait une chose agréable à Votre Majesté en suivant la carrière brillante qui s'ouvrait devant moi en 1812; mais laissé toujours, et sur tous les points, sans instructions, sire, je crus devoir écouter l'honneur et l'attachement. Il est possible que j'embarrasse dans ce moment, mais j'en suis parfaitement innocent. Je suis bien fâché aussi de l'ennui qu'aura donné à Votre Majesté cette affaire de M. le chevalier de B. Elle trouvera ci-jointes des copies de la lettre qu'il m'a écrite en dernier lieu et de ma réponse; les expressions : *Fautif est répréhensible comme ministre*, sont un outrage au premier chef, absolument intolérable : en m'accusant ridiculement d'arrêter la barque, il me fait bien

Digitized by Google

voir ce qu'il pensait de ses fonctions. Je suis inconsolable qu'il ait livré à la poste ce désagréable secret de famille : il m'a forcé de le repousser par la même voie, car je ne veux pas être dupe. Comment a-t-il pu commettre cette faute, lui qui a résidé ici, lui qui sait qu'on ouvre et qu'on copie toutes les lettres des ministres, lui qui a été renvoyé brusquement pour une lettre saisie de cette manière? Votre Majesté ne peut se dispenser de recruter le régiment de ses fidèles, afin que la confiance ne porte pas toujours sur des faibles objets qui ne sont pas du tout à la hauteur des affaires.

Je suis, etc.

Saint-Pétersbourg, 6/18 juillet 1814.

Monsieur le comte,

De Paris on me demande pourquoi je ne suis pas venu à Paris; qu'est-ce donc que cela veut dire? Je me croirais, en vérité, je ne dis pas imprudent, mais criminel, de quitter mon poste sans un mot de Sa Majesté ou sans un signe de l'Empereur de Russie. Je crains d'ailleurs que les suites de la mission du chevalier B. ne se soient pas présentées à l'esprit du Roi dans toute leur étendue; j'ai été annulé devant l'opinion publique; je prie Votre Excellence d'examiner la chose de près: elle se convaincra de cette vérité incontestable. Il m'écrit que je suis répréhensible comme ministre, que j'en-

Digitized by Google

trave le service du Roi, et que j'arrête ses bons procédés à l'égard d'un collègue ; après cela, il n'y a plus de milieu, monsieur le comte : il est insensé ou ministre. Tant que je ne serai pas éclairé officiellement sur cette inévitable alternative, j'aurai moi-même perdu l'esprit. Si j'allais me faire demander : « qu'est-ce donc que vous venez faire ici ? » Une telle honte fait pâlir ; plutôt la mort. Ce chapitre me paraît épuisé en peu de lignes. L'épouvantable malheur de la Savoie exigerait des volumes ; mais ce n'est point ici le lieu de les écrire. Le Roi doit être inébranlable sur la Savoie : point de renonciation, surtout point de commissaires ; désaveu de sa part pour les limites posées à cet égard. N'êtes-vous pas les maîtres? Au reste, cette propriété reviendra infailliblement.

Je ne finirai point sans observer à Votre Excellence qu'on se tromperait infiniment, si l'on croyait que Louis XVIII est remonté sur le trône de ses ancêtres. Il est seulement remonté sur le trône de Bonaparte, et c'est déjà un grand bonheur pour l'humanité : mais nous sommes bien loin du repos. La révolution fut d'abord démocratique, puis oligarchique, puis tyrannique : aujourd'hui, elle est royale, mais toujours elle va son train. L'art du prince est de régner sur elle et de l'étouffer doucement *en l'embrassant ;* la contredire de front ou l'insulter serait s'exposer à la ranimer et à se perdre du même coup.

Prenez garde à l'esprit italien, il est né de la révolution et jouera bientôt une grande tragédie. Notre système timide, neutre, suspensif, tâtonnant, est mortel dans cet

Digitized by Google

état de choses. Que le Roi se fasse chef des Italiens, que dans tout emploi civil et militaire et de la Cour même, il emploie indifféremment des révolutionnaires, même à notre préjudice. Ceci est essentiel, vital, capital. Les expressions me manquent; mais voici mon dernier mot: si nous demeurons ou devenons un obstacle, *requiem æternam*, etc. En vous disant tout ceci, monsieur le comte, à la décharge de ma conscience et plein de considération pour ceux qui pourraient penser autrement, j'espère ne pouvoir déplaire à personne; on ne manque à aucune tête en se servant modestement de la sienne.

Nous attendions Sa Majesté Impériale à la fin de ce mois, et peut-être dans l'autre; un courrier arrivé avant hier nous apprend subitement que nous le verrons sous huit ou dix jours; il ne s'arrête ni à Vienne ni à Berlin. Le Congrès est renvoyé. M. le duc de Serra-Capriola, appelé à ce Congrès par son maître, et sur le point de partir, suspendra probablement son voyage; mais je n'ai pu le voir encore depuis l'arrivée de cette nouvelle.

On prépare à Sa Majesté Impériale, comme vous pouvez bien l'imaginer, une réception digne de son illustration naturelle et acquise: arcs de triomphe, illuminations, bals, etc. Je rendrai compte de tout cela. On lui présentera le pain et le sel (cérémonie russe) dans deux vases d'or du prix de 60,000 roubles.

Je suis fort curieux de voir quelles idées nous arriveront dans cette foule de jeunes têtes qui rentrent en Russie. L'intérieur de l'empire donnera, comme vous l'imaginez assez, des occupations immenses à Sa Majesté Impériale, car, pendant une si longue absence,

Digitized by Google

les affaires se sont extrêmement accumulées. Tout voyage des princes, surtout des grands princes, est fatal aux peuples, à cause du mal qui en résulte intérieurement et à cause des dépenses énormes qui se font au dehors. Ici, la cause grande, importante, sacrée, immortelle ne change rien du tout à l'effet, qui est toujours le même. Sa Majesté Impériale aura certainement de très-grandes affaires.

A Moscou, on rebâtit beaucoup, mais ce sont les marchands seulement, autant que je puis en juger ; je ne vois pas que la noblesse ait fait encore de ce côté un effort général. La restauration de cette ville dans son premier état me semble toujours problématique.

Une grande question intérieure tient tous les esprits suspendus, c'est celle du tarif des marchandises étrangères. Ces marchandises sont prohibées sous le prétexte rebattu de favoriser les manufactures russes et d'empêcher l'argent de sortir. Le motif est spécieux, mais faux et funeste. Le public, qui souffre, accuse un ministre d'être l'auteur de cette mesure. Mais celui-ci, par son caractère, serait peu propre à résister à l'opinion publique, s'il était seul ; il est clair que son obstination tient à la persuasion de Sa Majesté Impériale, qui, elle-même, tient à ce système, au point qu'elle a renouvelé le tarif des prohibitions avant de partir pour l'Angleterre. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que les effets de cette mesure (la dépréciation des marchandises russes, la baisse du change, le mécontentement général, les fortunes scandaleuses de quelques fripons, etc.) ne suffisent pas pour montrer la vérité. L'Empereur a d'excellentes inten-

Digitized by Google

tions; tôt ou tard il sera détrompé. Il y a bien longtemps, monsieur le comte, que j'ai découvert la vérité cachée sous le masque du paradoxe. *Il est impossible qu'une nation achète plus qu'elle ne vend.* Que dirait Votre Excellence à celui qui lui soutiendrait qu'un homme peut perdre chaque jour deux onces de sang par la transpiration insensible et n'en acquérir qu'une par la nutritivité? Elle hausserait les épaules en disant : *il n'a donc plus de sang depuis longtemps!* C'est cependant la même sottise de part et d'autre. Mais ce n'est pas ici le lieu de disserter.

Je suis, etc.

P. S. On nous avait annoncé l'Empereur sous huit à dix jours; dans ce moment (8/9, midi) on nous assure qu'il arrive aujourd'hui et que déjà il est auprès de sa maman à Paulowsky. Quel retour, monsieur le comte, et quel triomphe! Je jouis de son bonheur comme d'un bien personnel. En mettant le pied dans ce pays, j'ai été invinciblement attaché à sa personne; à présent il n'y a plus de mérite à lui rendre justice, mais je m'applaudis de n'avoir jamais varié. Je ne crois pas qu'aucun souverain puisse se vanter d'une année aussi belle que celle qui vient de s'écouler, et j'espère de plus que dans une année ou deux on trouvera celle-là encore plus belle; un jour j'aurai l'honneur de vous dire pourquoi. Maintenant nous allons le voir manœuvrer dans l'ordre civil; on lui prête de grands projets de changement, surtout à l'égard de l'affranchissement des serfs, mais je le croirai quand je

Digitized by Google

le verrai. Sur certains points de ce genre il peut se tromper, mais c'est surtout à cause des erreurs qui sont autour de lui. Les Russes ont voulu prendre la science d'assaut : il n'y a pas moyen ; c'est une fort honnête femme qui ne se laisse pas brusquer ; il faut lui faire la cour, filer l'amour et l'épouser à la fin. Il y a ici des demi-connaissances perfides ; l'esprit naturel des Russes et le bon sens natif agiraient beaucoup mieux que cette science estropiée. J'en veux toujours à Pierre Ier, qui a jeté cette nation dans une fausse route. Rien n'excite mon attention comme les projets de réforme, surtout dans l'état des hommes. Une de mes grandes curiosités serait de savoir comment quarante barbus des provinces, qui ne sauraient que le russe, mèneraient l'État en gouvernant avec l'Empereur ; malheureusement ce *panorama* est impossible. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ceux qui n'ont étudié la Russie que dans les livres ne la connaissent pas du tout ; elle possède une certaine intelligence que j'irais étudier dans les provinces si je savais la langue. Cette intelligence est grande ; j'ai vu un négociant anglais du premier ordre admirer hautement le talent que le Russe *naturel* déploie dans les affaires. Le premier ordre est visiblement affaibli, et il vaudrait la peine d'en rechercher la cause. On n'a guère publié sur cette nation que de plates louanges au dedans et d'indignes libelles au dehors. Pour moi, monsieur le comte, je me suis attaché à elle ; en douze ans personne ne m'y a fait de mal, et j'y ai trouvé beaucoup d'agrément. On parle beaucoup des *abus énormes*, mais c'est que la nation est *énorme ;* pour les nations comme pour les

Digitized by Google

individus, le libertinage est nécessairement proportionné à la force. Il est juste aussi de mettre dans l'autre bassin de la balance l'énorme bienfaisance qui agit ici en public et en particulier. Je sens, pour mon compte, qu'insensiblement je suis devenu tant soit peu *énorme,* ce qui me console en partie de la vente de ma maison en Savoie, car je sens que je serais difficilement entré par la porte.

L'absence de Sa Majesté Impériale était un terrible veuvage pour la diplomatie. Il est inutile de dire à Votre Excellence que je ne négligerai rien de ce qui concerne ma tâche.

De nouvelles lettres reçues de Turin dans ce moment m'expriment le même étonnement douloureux que j'ai éprouvé en voyant le sort de la Savoie.

Saint-Pétersbourg, 17/29 juillet 1814.

Monsieur le comte,

Sa Majesté Impériale, après une longue et glorieuse absence, arriva lundi dernier 13/25 à sept heures du matin. Elle surprit tout le monde, suivant ses intentions, arriva sans bruit, sans accompagnement, descendit à la cathédrale de Cazan où elle fit ses prières, et s'en alla dans son palais, comme si elle était arrivée de Paulowsky ou de Peterhoff. J'ai eu l'honneur de vous mander qu'on faisait des préparatifs immenses.

Digitized by Google

Non-seulement ils sont demeurés inutiles, mais l'Empereur les a annulés assez sévèrement. Une lettre de sa main, très-élégamment écrite, à ce que disent les bons juges, rendait le gouverneur de Saint-Pétersbourg, M. le général de Wiannitinoff, *personnellement responsable* de tout ce qui pourrait se faire dans ce genre ; il est permis de voir dans cette tournure une légère pointe d'humeur. On s'est donc hâté de détruire une foule de charpentes préparées pour l'illumination. En général, l'Empereur, qui est la simplicité même, est fort contraire à tous les honneurs extraordinaires rendus directement à sa personne ; il n'aime pas être mis, comme on dit, *en face de lui-même.* Quant à ces sortes d'honneurs qui n'exigent pas sa présence, je crois qu'il laissera toujours faire volontiers ; mais il ne veut rien de forcé, et qui s'aviserait de s'en étonner ? Je ne sais cependant si on l'a assez senti. Vous avez résidé ici, monsieur le comte : vous y aurez observé à loisir un caractère sur lequel les meilleurs amis de la Russie doivent passer condamnation : l'autorité russe, lorsqu'elle agit sur les hommes, appuie un peu trop la main, de manière qu'on ne s'en tire guère sans douleur ou sans meurtrissure. Or, il est arrivé, si je ne me trompe, que dans la manière dont on a levé les sommes nécessaires pour faire face à toutes les magnificences projetées, le maître n'aura pas vu cette spontanéité qui fait tout le charme de ces sortes de contributions ; sa délicate fierté s'en sera offensée et l'aura porté à tout refuser. Il peut se faire qu'il y ait d'autres raisons, mais je crois vous faire connaître la principale, qui n'a point empêché cependant qu'on ait

Digitized by Google

illuminé la ville trois jours de suite avec assez de magnificence libre.

Le lendemain de l'arrivée de Sa Majesté Impériale il y a eu un fort beau *Te Deum* à l'église de Casan, dont Votre Excellence ne connaît que l'emplacement. L'Empereur y a assisté avec Sa Majesté l'Impératrice-Mère, le grand-duc Constantin et la grande-duchesse Anne. L'Empereur n'a point été trouvé changé du tout, il est seulement un peu hâlé, mais cette couleur militaire lui sied fort bien.

Sa Majesté Impériale, comme vous l'avez appris, ne s'est arrêtée ni à Vienne, ni à Berlin; elle semble même avoir évité, autant que possible, toutes les grandes villes... Voilà le Congrès de Vienne renvoyé. Le duc de Serra-Capriola, prêt à monter en voiture, suspend en conséquence son départ.

M. le général Michaud est sur le point d'arriver (si déjà il n'est point arrivé); je sais déjà que dans sa route il ne lui a pas été possible de remettre la lettre dont Sa Majesté l'avait chargé pour l'Empereur; c'est ici qu'elle a été ou qu'elle sera rendue.

J'attends avec un extrême empressement que Votre Excellence ait la bonté de me rassurer sur le principal objet de mes précédentes lettres : plus j'examine la chose et plus je me persuade que je me serais donné le tort le plus grave si je m'étais permis sans ordre un mouvement vers Paris. Si je me trompe, j'avoue à Votre Excellence que je n'y vois goutte, car cela me paraît évident.

Il y a quelque temps, j'envoyai à Turin un mémoire

Digitized by Google

concernant M. de C., qui est ici dans l'état le plus déplorable; le mémoire était adressé à M. le marquis de Saint-Marsan, que j'avais vu dans les papiers publics *gouverneur provisoire de Turin;* sans doute, monsieur le comte, cette pièce sera passée à Votre Excellence. Un gentilhomme de notre pays arrive mourant de faim, de froid, de mauvais traitements; traîné à pied de Stettin à Novogorod, de Novogorod à Saint-Pétersbourg, sur le point d'être ramené de la même manière dans la première ville, couché à terre avec des soldats, etc., il se recommande à moi; je fais l'impossible; je l'habille, je le nourris; comme il avait prêté serment à Sa Majesté pour se tirer de ce martyre, je fais mes efforts pour le faire placer à son service; il est reçu, je fais son équipage, et ensuite on m'écrit de Turin : « *Que » le père est mort, qu'il a laissé une hoirie embarrassée, » et que les frères ne peuvent que demeurer purement » passifs dans cette affaire.* » Ceci, monsieur le comte, est un véritable coupe-gorge. La retraite des Français en 1812 ne ressemble à rien et sort de toutes les règles ordinaires. Je le demande à Votre Excellence, que devais-je faire? Fallait-il laisser mourir de misère un sujet noble de Sa Majesté? Dans de telles occasions, il ne s'agit point *d'obligation légale,* mais *d'obligation naturelle;* le père, la mère, le frère, le fils, etc., sont *obligés* comme tels. J'ose croire, monsieur le comte, que Sa Majesté m'indemniserait plutôt elle-même que de souffrir que je demeure dupe des sentiments qui m'ont conduit dans cette occasion. Le jeune homme possède une tête un peu légère, il a des dettes; je lui ai passé

Digitized by Google

jusqu'à présent une petite somme pour son entretien strict, ma modeste table lui a été ouverte jusqu'ici, etc.; mais tout a un terme, et si je ne reçois pas incessamment un envoi de fonds de Turin, il est perdu d'état et même d'honneur. Votre Excellence doit avertir la famille; je vous prie en grâce, monsieur le comte, de vouloir bien mettre quelque empressement dans une affaire dont l'issue, si elle était vaine pour moi, défendrait à un ministre la bienfaisance et la protection à l'égard des sujets de son maître.

Je viens d'apprendre qu'il n'y a pas d'ordre relatif à l'arc de triomphe *esquissé* en bois et en plâtre sur la route de Peterhoff et non loin de la porte de la ville. Tel qu'il est, il a coûté 60,000 roubles; mais de savoir s'il sera exécuté en granit, comme on le croyait, c'est une autre question : cela me paraîtrait fort peu d'accord avec les principes de l'Empereur, qui pourrait fort bien, avec l'argent destiné à ce monument, marier des filles ou raccommoder des jambes. Au reste, monsieur le comte, l'idée russe de célébrer et d'immortaliser l'année merveilleuse est une idée très-saine et très-noble; une quantité de cœurs droits et de véritables bons Russes souffriront de se voir gênés dans les démonstrations qu'ils auraient voulu donner. Ainsi va le monde; une main lourde ou infidèle suffit souvent pour gâter une affaire toute belle et bonne de sa nature.

Il semble qu'un orage gronde sur l'Autriche. On n'a pas vu de bonne part qu'elle se soit emparée de tout en attendant le Congrès. Voilà derechef Sa Majesté étouffée entre deux montagnes. On m'assure que 60,000

Digitized by Google

Autrichiens sont encore chez nous : triste protection ! Si la guerre éclatait contre l'Autriche, il faudrait lui tourner le dos franchement. Les circonstances dictent sans doute à chaque nation sa politique particulière, et le système des temporisations nous a été justement recommandé ; néanmoins, dans cet état de choses, notre repos pourrait être éternel. Depuis le retour du roi Louis XVIII à Paris, le comte de Blacas ne m'a plus écrit, quoique je lui aie adressé plusieurs lettres ; je me rappelle l'avoir vu jadis fort piqué contre nous ; enfin, je suis dans la plus grande inquiétude.

Le Sénat, la noblesse et le synode avaient délibéré de donner à Sa Majesté Impériale le surnom de *Béni-de-Dieu*, et ils lui avaient envoyé une députation de quatre personnes pour lui porter cette délibération. Les députés étaient le prince Alexandre Kurakin, le comte Alexandre Soltykoff, le général Alexandre Tormasoff ; le quatrième m'échappe dans ce moment, mais tous les quatre se nommaient *Alexandre*. A des hommes élevés dans nos idées, il peut paraître étonnant de ne pas voir un évêque dans cette députation ; c'est un des points sur lesquels nos idées divergent le plus des leurs. Le prince Kurakin est demeuré malade à Berlin ; les autres députés ont atteint Sa Majesté Impériale à Leipsick. C'est bien là qu'il méritait de recevoir les titres les plus honorables ; mais il a refusé par un écrit plein de raison et d'élévation, qui n'est point traduit encore. On reproche à l'épithète *Béni-de-Dieu* de n'être point traduisible dans les autres langues de l'Europe, et en effet, c'est un inconvénient ; mais, quoi qu'il en soit, on a sagement agi

Digitized by Google

de part et d'autre : la nation devait à son maître cette preuve solennelle de respect et d'admiration, et le maître a bien fait de renvoyer la chose à la postérité, qui lui rendra bonne justice; en attendant, rien ne nous empêche de l'appeler comme nous voudrons.

Je suis avec, etc.

Saint-Pétersbourg, 19/31 juillet 1814.

Monsieur le comte,

J'ai toujours dit hautement que les souverains n'ont jamais contracté aucune obligation envers ceux de leurs sujets qui ont perdu leurs biens en fuyant leur patrie. Les rois ne nous ont point priés de sortir; ils ne nous ont point défendu de rentrer. Je suis sorti des États du Roi pour me contenter moi-même, et je me garde bien de m'estimer plus que ceux qui ont fait autrement; j'ai horreur même de cette fatuité. Tout est dit sur ce chapitre. Mais que les rois nous punissent de cette perte et nous traitent plus mal que si nous avions retenu nos biens, c'est ce que je ne conçois pas trop.

Ma position d'ailleurs ne ressemble à aucune autre. C'est contre ma volonté la plus expresse que je suis ici; j'ai résisté pendant longtemps, jusqu'à l'impertinence inclusivement, et jusqu'à la désobéissance exclusivement; un ministre de dure mémoire me força de quitter un poste où je me tenais tranquille, *et refusa de me faire connaître mes appointements*, pour m'ôter la faculté de délibérer; quand je fus dans ses mains, il me dit :

Digitized by Google

Partez avec cette somme; les frais de postes sont à votre charge; il fallut bien partir. L'homme qui a perdu ses biens n'a plus de volonté, il n'existe pas même; une confiscation générale ne m'avait pas laissé une cuillère à café.

Forcer un homme irréprochable à quitter un emploi et à se jeter sans examen et même les yeux bandés dans la route la plus périlleuse, le séparer de sa femme sans limites ni explications (car personne ne pouvait deviner le miracle qui a borné le sacrifice à douze ans *seulement*), priver ses enfants de l'éducation paternelle, et lui de ses dernières ressources...., ce sont là des choses, monsieur le comte, qui pourraient donner lieu à des questions que certaines gens appelleraient *philosophiques*, mais que j'appelle, moi, *insolentes;* je ne me permettrai rien dans ce genre. Mais ce que je puis assurer en toute confiance, c'est qu'il n'y a pas d'exemple qu'un autre homme ait été soumis par sa cour à rien d'aussi sévère. Cherchez vous-même, monsieur le comte, je m'en rapporte à Votre Excellence.

Cette lettre est bien longue pour un tel sujet. Hélas! si j'avais de la fortune, elle n'aurait qu'une ligne. Tout se réduit cependant à une théorie bien courte : Tout ministre voyage et s'établit aux frais de son maître, excepté le comte de Maistre. Et pourquoi cette distinction? Parce qu'il a perdu ses biens.

J'appelle de cette puissante logique aux sentiments magnanimes, à la conscience royale de Sa Majesté; et je prie la vôtre, monsieur le comte, de vouloir bien être dans cette occasion le premier ministre de la sienne.

Je suis avec respect, etc.

Digitized by Google

P.-S. En attendant que j'aie l'honneur de répondre séparément à la lettre qui accompagnait la vôtre, j'observe ici qu'on peut être fort tranquille sur la crainte manifestée aux mots : *les intentions favorables de l'Autriche exigent des ménagements.* Employez, je vous en supplie, quelque phrase téméraire tirée de l'une de mes notes ; il ne faut pas que Sa Majesté soit trop pliante. Je crains que nous ne perdions la Sardaigne en gagnant Gênes. Le roi de France a nommé le traité du 30 mai une paix pour la canaille : *verissimo !*

Du reste, je persiste à croire que le roi de France ne veut pas la Savoie. Je crois pouvoir déjà complimenter Sa Majesté sur l'acquisition de Gênes ; cela étant, je ne vois pas que le reste présente rien de sinistre, vu ma croyance sur le précédent article. Toutes les conquêtes des Autrichiens ont des suites funestes ; mais aujourd'hui que le Congrès est fixé, il serait inutile d'anticiper sur bien des objets. Tout paraît tranquille en Europe ; mais, dans le fait, tout est violent.

Je me crois enfin parfaitement sûr d'une audience particulière ; c'est ici un très-rare bonheur et c'est un point capital. On a calomnié le Roi ; l'Empereur lui-même a dit : Je suis bien mécontent de ce qui se fait là, on ne tient pas compte du peuple. J'ai déjà repoussé cela de bouche, mais vous verrez l'écrit. Il ne faut parler ni trop haut ni trop bas. Laissez-moi faire : le Roi ne risque rien et ne doit *céder* qu'à l'extrémité ; il pourrait, d'autre part, sans avoir l'air de céder, faire quelques pas en avant. Laissez-les faire en Savoie : n'acceptons et n'approuvons rien.

Digitized by Google

C'est un immense avantage que l'empereur de Russie soit venu ici avant le Congrès : nous pouvons nous faire entendre. L'orage grossit toujours sur l'Autriche ; les ministres des cours ont les yeux ouverts sur nous. J'ai entendu dire par un gentilhomme italien : « Il n'y a pour l'Italie que le roi de Sardaigne ; » et j'ai entendu reprocher à Sa Majesté, dans la diplomatie, de laisser passer l'occasion. (Je dis ce qu'on dit, non ce que je crois). Il faut avoir l'œil bien ouvert et prendre garde à l'ennemi des grands coups, lequel s'appelle Frère *Vedremo.* Caressez l'esprit italien. L'esprit autrichien est un monstre ; on le reconnaît, mais trop tard. Je compte encore sur Alexandre pour le tuer. Les difficultés sont grandes.

11/23 août.

A la hâte. — Le mécontentement envers l'Autriche augmente chaque jour. L'armée est au complet sur les frontières. On rit assez haut du Congrès. Un grand danger nous menace ; l'Autriche nous entraînera et nous perdra. La neutralité nous apporterait ruine et déshonneur. J'ignore ce que veut et ce que peut le chevalier Azara pour maintenir la liberté du Roi. Je demande comme préliminaire la remise provisionnelle de Gênes. Sa Majesté pourrait occuper Gênes *brevi manu.*

FIN DU PREMIER VOLUME

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

I. 1er/13 février 1811. — Xavier est blessé. Relations tendues entre la Russie et la France. Nomination d'un ministre russe près la cour de Sardaigne. La chancellerie russe intimidée devant la France. Napoléon n'est pas prêt à la guerre. Incendie du grand théâtre de Saint-Pétersbourg. Mission du prince K. à Paris. 1

II. 24 mai/5 juin 1811. — Les cabinets de France et de Russie se rapprochent. Adieux de l'ambassadeur Caulincourt. Débuts de son successeur Lauriston. Amélioration du sort des soldats russes. Napoléon et la France; difficultés intérieures; pronostics sur la nouvelle dynastie; la France est lasse. La constitution espagnole. La monarchie européenne est fondée sur le christianisme. Division des pouvoirs. La situation financière en Russie. Le duc de Richelieu à Odessa. 7

III. 26 mai/7 juin 1811. — Alexandre Ier fait une chute de voiture. Rupture de Napoléon avec le pape; prévisions. Départ du comte de Stedding. Les deux conseillers de paix de l'Empereur 14

Digitized by Google

Pages.

IV. 20 août/1er septembre 1811. — Deux vaisseaux anglais renvoyés. Guerre de la Russie contre les Turcs. Guerre contre la Perse. Le marquis Paulucci. Mission des jésuites en Sibérie, en Crimée, à Odessa. Le ministre autrichien et l'alliance de Napoléon avec la maison d'Autriche. Le amis de M. de Maistre. Un portrait. L'amiral Tchitchagoff 17

V. 28 août/9 septembre 1811. — Le roi de Sardaigne en Afrique. Les conférences d'Erfurt et de Tilsit. Attitude de M. de Maistre dans ses rapports avec la chancellerie russe. Sentiments de l'amiral Tchitchagoff sur la France et sur Alexandre. Projet d'organisation constitutionnelle de la Russie par Alexandre 20

VI. 10/22 septembre 1811. — Situation de M. de Maistre; congé accordé par la cour. Un quatrain . . 23

VII. 10/22 septembre 1811. — Guerre de Turquie. Napoléon et Alexandre. L'empereur de Russie commandant ses armées. Les guerres anciennes et les nouvelles. La révolution sur le trône. Les juifs et les illuminés alliés contre le pape et la maison de Bourbon. 25

VIII. 31 octobre/12 novembre 1811. — Relation sur la guerre du Danube. Succès des Russes. *Te Deum*. La Moldavie, la Servie, l'empire turc. Alliance des Turcs et des Russes contre Napoléon. Affaires politiques et religieuses dans l'intérieur de la Russie. 27

Digitized by Google

Pages.

IX. 31 octobre/12 novembre 1811. — Dîner et invitations du ministre d'Autriche. Questions d'étiquette 31

X. 31 octobre/12 novembre 1811. — Mort du comte Alexandre Strogonoff. Coup d'œil sur sa vie. Catherine II. Un avocat général en hussard. Notre-Dame de Casan. Paul Ier. Funérailles du comte. Coutumes russes. Cérémonies funèbres. L'Empereur y assiste. Anecdote. Mémoire sur la religion, la science et la liberté en Russie. Les jésuites et les illuminés. Façon de vivre de M. de Maistre. 33

XI. 28 janvier/9 février 1812. — Établissements des jésuites en Russie, en Angleterre, en Amérique. Frédéric II et Voltaire. Rupture prochaine entre Alexandre et Napoléon. Préparatifs. Finances russes. La révolution en Espagne. Chances favorables ou contraires à la Russie. L'Autriche. La dynastie de Napoléon. 45

XII. 2/14 et 3/15 février 1812. — Quatre chapitres sur la Russie : la liberté, la science, la religion, l'illuminisme. Relations de M. de Maistre avec l'Empereur. Fidélité à la maison de Savoie. Détail d'argent. La Suède et la France. Napoléon, l'empire ottoman et les Russes. Défaut d'entente des ennemis de Napoléon. Sort du roi de Sardaigne. Sommation de la Suède à la France. Bernadotte. Une *trouée de sergent*. Le Danemarck. La Turquie. 49

XIII. 5/17 février 1812. — Rupture de la Suède et de la France. Concert de la Suède et de la Russie.

Digitized by Google

Pages.

Les nouvelles d'Espagne favorables à Napoléon. Le roi de Prusse médiateur. Embarras financiers en Russie. Difficulté de correspondre de Saint-Pétersbourg à Cagliari. 54

XIV. 19 février/2 mars 1812. — Mariage de Xavier de Maistre; faveurs d'Alexandre; détails. Désir de Joseph de Maistre de servir toujours le roi de Sardaigne. Ses travaux avec l'empereur de Russie. Pas de secret pour le Roi. La situation politique; guerres imminentes 57

XV. 9/21 avril 1812. — Xavier de Maistre. Mécontentement de J. de Maistre 61

XVI. 9/21 avril 1812. — Conversation avec l'empereur de Russie. La guerre ancienne et la guerre moderne. Les cours et les armées. Projets de travaux de M. de Maistre avec l'Empereur. Le chancelier. Une singulière destinée. *Acquisition* de M. de Maistre par la Russie. Espoir de l'arrivée prochaine de sa famille. Égards et attentions d'Alexandre. Disgrâce du secrétaire général Speransky et de son premier officier Magnesky; ce qu'on leur reproche. Les Russes et les Parthes. Forces françaises et anglaises. Situations des divers corps russes. Les Français au service de la Russie contre la France. *Annus mirabilis;* 1666 et 1812. Départ de l'ambassadeur de France. L'Autriche et la Prusse détruites. Caractères et degrés divers dans la souveraineté. Suprématie de la France. Indifférence des puissances envers la maison de Bourbon. L'Europe sur les bras de la Russie. La Suède. Bernadotte et Alexandre. Napoléon ligué avec l'Autriche. Le *démon* de M. de Maistre. Détails sur la

Digitized by Google

Pages.

chancellerie russe. Un *popewitch*. Alexandre et Napoléon se partageant l'Europe. Alliance de la France et de l'Autriche, et duplicité de celle-ci. La Suède et Londres. Les *maisons* et les *cabinets*. Les trahisons de l'Autriche. Départ d'Alexandre pour la guerre; conférence de M. de Maistre avec lui. Des balles de fer 62

XVII. 27 avril/9 mai. — Nouvelle conférence avec Alexandre sur les jésuites. Frédéric II, le père Le Tellier et Louis XIV. La Révolution et les jésuites. On les accuse d'avoir proposé d'empoisonner Napoléon. Leur action en Pologne. Présages sur la guerre; l'usurpateur. L'or ne coupe pas le fer. Moyens de fortifier la Russie; punir, récompenser, ne pas assembler les hommes; travailler l'opinion en France. Quel souverain donner à la France? Que les opinions générales expriment parfois des arrêts divins. Résultats de la guerre. Présages. Les ennemis des papes ne sont pas heureux. Les premiers persécuteurs. Joseph II, Frédéric II. L'Autriche alliée de Napoléon. L'improbité politique. L'amiral Tchitchagoff plénipotentiaire pour la paix avec les Turcs. Le général Kutusoff. L'Empereur à Wilna. La Sicile et son roi. Départ de M. de Maistre pour Polock 90

XVIII. 27 mai/8 juin 1812. — M. de Maistre à Polock avec les jésuites. Madame de Maistre ne peut venir le rejoindre. Départ de l'ambassade autrichienne de Pétersbourg. Il n'y a plus de Prusse. Situation du roi de Sardaigne. La misère en Russie. Plans de Napoléon. Le dernier ambassadeur de France, celui d'Autriche. Rétablissement du royaume de Pologne. 101

Digitized by Google

Pages.

XIX. 23 juin/3 juillet 1812. — M. de Maistre à Wittebsk. Le prince Alexandre de Wurtemberg. L'université catholique de Polock. Clément XIV et Alexandre Ier. Commencement de la guerre. Napoléon à Vilna. Les Russes font la guerre à l'espagnole. Les Français; composition de leur armée; disette. Alexandre veut reculer jusqu'au Volga. Paroles diverses de Napoléon. Sur quelques généraux russes. La paix avec les Turcs; conditions. L'Autriche, le prince de Schwarzenberg et la France. Les Français et les Russes en présence 107

XX. 6/18 juillet 1812. — Détails sur les rapports de M. de Maistre avec l'Empereur, et sur sa conduite diplomatique. Ses affaires privées. Sa famille. Possibilité d'une fuite en Angleterre. 117

XXI. ..... 1812. — La Sardaigne. Sa législation particulière, ses préjugés. Un attentat en Angleterre. Alexandre s'est compromis avec Napoléon. Inconvénients des rapports personnels de souverain à souverain. Tilsit, Erfurt, Austerlitz, Friedland. Un plan prussien. Marche de Napoléon et retraite des Russes. Le camp de Drissa. Histoire du marquis Paulucci. Ses procédés. Les Russes reculent à regret. Paulucci mis à l'écart. L'Empereur à Moscou. Enthousiasme et dons populaires. Catherine II, un de ses favoris; anecdote. Retour de Paulucci. Caractère d'Alexandre. Barclay de Tolly. Critique de la stratégie russe. Détails sur la guerre. Combats divers. Benningsen, Bragation, Platow, Wittgenstein et les Français. La Dwina et le Tage. Caractère des Russes. Conseils de M. de Maistre à Paulucci; anecdotes sur lui 125

Digitized by Google

Pages.

XXII. 26 juillet/7 août 1812. — Smolensk, Murat, Jérôme, le vice-roi d'Italie. Les Autrichiens et les Saxons. Napoléon et Charles XII; Pultawa 144

XXIII. 5/17 août 1812. — Détails et relations sur la guerre. Charles-Martel. Le siége de la Rochelle. Alexandre *high-spirited*. Le *prince royal* de Suède. L'esprit public en Russie. Erreurs de Napoléon. Constitution réelle de la Russie. L'Empereur séduit par la philosophie. M. de Metternich et Napoléon ont cru la paix avec les Russes impossible. 148

XXIV. 2/14 septembre 1812. — Récits et notions sur la guerre. Le *cadavre* de Smolensk. Détails sur sur le général Kutusoff. Usages prussiens. Danger où se trouve Napoléon. Pronostics. Schwarzenberg séduit par Napoléon. M. de Metternich, Wellington, Bernadotte et Robespierre. Désastres en Russie. Sur la guerre en général. Philippe II, Louis XIV. Traits du caractère russe. 156

XXV. 14 septembre 1812. — Bataille de Borodino; les préparatifs, les dispositions et la mêlée. Effets et résultats. Comment se perdent les batailles 173

XXVI 3/15 septembre. — Ordre du jour de Bonaparte. Un billet du prince Kutusoff. Rodolphe de Maistre blessé à Borodino. Le chancelier, son impopularité 182

XXVII. 11/23 septembre. — Prise de Moscou. Détails sur l'abandon de la place et sur l'entrée des Français. Imprudence de Napoléon. Saint-Pétersbourg est menacé 184

Digitized by Google

Pages.

XXVIII. 1/13 octobre 1812. — Sur les ministres russes à la cour de Cagliari et à Palerme. Situation de Pétersbourg dans l'attente des Français. Situation particulière de M. de Maistre. Souvenirs et espérances. Note au chancelier. 187

XXIX ..... octobre 1812. — La Sardaigne et les Sardes. Retour de M. de Maistre sur le passé. La constitution espagnole. Œuvres en portefeuille. Projets de départ pour le *nord du Nord*. Une histoire d'habit. 200

XXX. 7/19 octobre 1812. — Le ministre russe près la cour de Sardaigne; le chancelier. Moscou et les Français. Kutusoff et Paulucci. Situation de Napoléon; marche des armées russes. Prévisions, craintes et souhaits. Borissoff. Le partage de la Pologne, l'acquisition de la Corse, la révolution américaine. Nouvelles de la guerre. La Russie comparée à l'Autriche. La Suède. 208

XXXI. Octobre 1812. — La hiérarchie des grades en Russie. Les chambellans d'après le grand-duc Constantin. Élévation du marquis Paulucci 215

XXXII. 8/20 octobre 1812. — L'étoile de Napoléon pâlit. Détails et nouvelles de la guerre. Propositions d'armistice repoussées par Alexandre 218

XXXIII. 28 octobre/8 novembre 1812. — Smolensk. Wittgenstein et Wellington. Lettres de militaires russes et français. Murat. La Bérésina. Rostopchin. Le Kremlin. Dévastation en Russie. État des Français. Moscou et Saint-Pétersbourg. 223

Digitized by Google

Pages.

XXXIV. 28 octobre/9 novembre. — Où en est Napoléon. Calomnies contre les Français. Caractère des Russes. 234

XXXV. 29 octobre/10 novembre 1812.— Les Français serrés de près. Cadavres, corbeaux et Cosaques. 239

XXXVI. 3/15 novembre 1812. — Platow et ses hommes. Dorogoboug. Elnia. Suite de la retraite des Français 241

XXXVII. 8/20 novembre 1812. — Désastres des Français. Tristes détails. Le moderne Attila 243

XXXVIII. 10/22 novembre 1812. — Suite de la retraite. Madame de Tchitchagoff et l'amiral. Notices sur la guerre. Le désastre de Moscou. L'irréligion française. 248

XXXIX. 13/35 novembre 1812. — Pertes croissantes de Napoléon. Affreuse situation de l'armée française. 259

XL. 24 novembre/6 décembre 1812. — Manœuvres des Russes et des Français. Ney, Victor, Napoléon. Témoignages russes sur le passage de la Bérésina. Souffrances et fidélité des Français. Napoléon s'est perdu lui-même. Plan d'Alexandre. 261

XLI. 17/29 décembre 1812. — Plus de travaux avec l'Empereur. Le Roi est sur la réserve. Mémoire sur la situation et les intérêts du Roi. Ancienne po-

Digitized by Google

Pages.

litique de la maison de Savoie. La France, l'Autriche. L'Italie; sa condition intérieure. Plan détaillé d'une nouvelle politique pour la maison de Savoie 269

XLII. 19 mars 1813. — L'île de Sardaigne. Le commerce des grains. *Billets européens*. L'Italie, *o vincitrice o venta*. L'Angleterre et la Sicile. Froideur des Russes. Exhortation à la hardiesse. Xavier et son mariage . . . . . .

XLIII. 18/30 avril 1813. — Influences de la victoire. Succès d'Alexandre. La Prusse et la Pologne. Le ministre de France à Berlin. Hambourg, Lubeck et Brême. Le roi de Saxe et Napoléon. L'Autriche. L'ordre de la Croix de fer. Notes diplomatiques pour le roi de Sardaigne. Les Alpes, Gênes, l'Italie. Rapports particuliers de M. de Maistre avec le Roi. Machiavélisme autrichien. La guerre en Allemagne. L'Italie. Cadavres brûlés en Russie. La révolution *positive* et la *négative*. 308

XLIV. 19 avril/1er mai 1813. — Magdebourg, Hambourg, Lunebourg, le Rhin. Inquiétudes sur l'attitude de l'Autriche. Sur une entrée des alliés en France. Tout dépend des Français. Tarif sur les marchandises; rapports avec l'Angleterre; les ambassadeurs anglais. 321

XLV. 21 avril/3 mai 1813. — Prisonniers espagnols prêtant serment à leur souverain en Russie. Un discours *constitutionnel*. L'ancien monde n'existe plus 326

Digitized by Google

Pages.

XLVI. 24 avril/6 mai 1813. — Un prisonnier de guerre. Mémoires sur l'Italie. Nouvelles d'Autriche. L'armée russe. Augmentation excessive des armées. 329

XLVII. 3/15 mai 1813. — Exécutions à Brême. Fête à Czarko-Celo. Alexandre et la liberté de l'homme. Le monde est changé. Le commerce des grains. 332

XLVIII. 29 juillet/10 août 1813. — Une mission hasardeuse. 334

XLIX. 6/18 septembre 1813. — Un poëte russe. M. de Maistre traducteur. Dissolution de l'armée française. Médaille commémorative de la campagne de 1812. Napoléon après Leipsik. 338

L. 6/18 septembre 1813. — L'Autriche gagnée par la Russie. Indifférence de la Russie et de l'Angleterre envers l'Italie menacée par l'Autriche. Olivier Cromwel, Richard Cromwel, Charles II. Le genéral Moreau. Jomini. Grandeur de Napoléon en 1812 et 1813; ses fautes politiques. Prisonniers piémontais. L'esprit français; prestige de Napoléon. Illusions politiques; l'émigration. Déclaration du roi de France. Le concordat. Sommaire d'une théorie politico-religieuse. Suite d'une mission hasardeuse. Mort de Moreau. Un exilé en Sibérie 341

LI. 24 avril/6 mai 1814. — Le roi de Sardaigne et la Savoie. Genève, Thonon, Chambéry, Bubna et Bellegarde. Avantages de l'Autriche; Parme et Plai-

Digitized by Google

Pages.

sance à Marie-Louise. L'île d'Elbe et Botany-Bay. Alexandre en Angleterre. Le roi de Sardaigne et le roi de France 355

LII. 28 avril/10 mai 1814. — La charte française. Les constitutions. Défense du gouvernement du Roi quant aux institutions. Le gouvernement militaire. Les lois fondamentales. Ce que vaut une constitution. Du droit de s'imposer. Considérations personnelles à M. de Maistre. D'une politique hardie. M. de Maistre et le Roi. Affaires d'Italie; Murat. L'Autriche exige que la Russie ne se mêle pas de l'Italie. Gênes et la Savoie 359

LIII. 17/29 mai 1814. — Arrivée du roi sur le continent. Les idées constitutionnelles. Les Piémontais en Russie. Gênes. L'Italie envahie; présages de guerres futures. Alexandre attendu à Pétersbourg. . 370

LIV. 18/30 juin 1814. — La restauration piémontaise. Le traité de Paris; cession de la Savoie 373

LV. 4/16 juillet 1814. — Le sort de la Savoie. La Savoie offerte jadis à la Suisse. M. de Talleyrand et le roi de France. Novare, Alexandrie. Division de la Savoie 375

LVI. 6/18 juillet 1814. — M. de Maistre demandé à Paris. Louis XVIII sur le trône de Bonaparte. La révolution s'est faite royale. L'esprit italien. Le Roi chef des Italiens; qu'il doit employer les révolutionnaires. Alexandre et sa noblesse rentrant en

Digitized by Google

Pages.

Russie. Moscou rebâti. Tarif des marchandises. Liberté du commerce. Retour d'Alexandre. La Russie, la science, les abus. Pierre Ier jetant la Russie dans une fausse voie 378

LVII. 17/29 juillet 1814. — Alexandre à Pétersbourg : caractères de l'autorité russe. Un prisonnier piémontais. Projets de fêtes pour l'arrivée d'Alexandre. Rapports avec l'Autriche et la France. Un surnom impérial 384

LVIII. 19/31 juillet 1814. Sur la position des nobles fidèles. Affaires privées. Être hautains envers l'Autriche. Gênes et la Savoie. Caresser l'esprit italien 390

LIX. 11/23 août 1814. Le congrès. Mécontentement contre l'Autriche. 393

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME

Paris. — Imprimerie A. Wittersheim, rue Montmorency, 8.

Digitized by Google

Digitized by Google

CORRESPONDANCE

DIPLOMATIQUE

DE

JOSEPH DE MAISTRE

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE A. WITTERSHEIM
rue Montmorency, 8.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE
DIPLOMATIQUE
DE
JOSEPH DE MAISTRE
1811-1817

RECUEILLIE ET PUBLIÉE
PAR
ALBERT BLANC

TOME SECOND

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860
Tous droits réservés

Digitized by Google

Digitized by Google

CORRESPONDANCE

DIPLOMATIQUE

DE

JOSEPH DE MAISTRE

1811 — 1817

15/27 août 1814.

Monsieur le comte,

Je profite d'une occasion sûre pour faire parvenir cette lettre à Vienne dans les mains du marquis de Saint-Marsan, comptant sur lui ensuite pour qu'elle arrive sûrement à sa destination. Je répète ici par duplicata à Votre Excellence ce que j'ai déjà eu l'honneur de lui dire, par la poste et en chiffres dans une autre dépêche, ne sachant si elle arrivera. Il ne faut pas trop compter sur le Congrès. Probablement tout se brouillera de nouveau. Le Roi pourrait se trouver fort embarrassé, en ce qu'on pourrait vouloir lui forcer la main et le brouiller avec l'empereur de Russie. La lecture de mes notes dira assez à Votre Excellence ce que j'ai fait ici

Digitized by Google

pour l'avantage de Sa Majesté, autant du moins qu'il est en moi. Je répète qu'en cas de brouillerie entre la Russie et l'Autriche (supposition plausible et même probable), notre chère neutralité ne sera pas possible.

Vous verrez plus loin, monsieur le comte, mes réflexions sur le traité du 30 mai; elles sont contenues dans une note verbale, c'est-à-dire non signée; cette forme, usitée ici, est censée plus modeste et plus réservée dans les occasions délicates, en ce qu'elle ne représente qu'une conversation écrite. Peut-être qu'avant de fermer ma lettre je pourrai vous apprendre quelque chose de la manière dont elles auront été reçues; au surplus, elles sont tournées de telle sorte que Sa Majesté ne saurait être compromise d'aucune manière.

Le chancelier s'est retiré enfin d'une façon décidée; l'Empereur est allé le voir, et l'on croit savoir que le chancelier a mis pour condition, s'il restait à sa place, qu'il accompagnerait Sa Majesté Impériale au Congrès, ce qui n'a pu s'arranger; il me paraît que tout le monde a bien fait, mais peu nous importe. Maintenant le portefeuille a passé au chevalier de Nesselrode, que le marquis de Saint-Marsan connaît particulièrement; j'imagine qu'il vous aura parlé de lui, ainsi je me borne à vous dire qu'il est Allemand en général, de plus très-autrichien, attaché au système de Vienne et très-ennemi de l'*esprit italique*. Là-dessus réglons-nous suivant les intentions de Sa Majesté. Si un ministre mince était un mince ministre, Sa Majesté Impériale serait mal servie, car M. le comte de Nesselrode ressemble physiquement à un ci-devant *acadé-*

Digitized by Google

miste du second appartement; heureusement la tournure n'a rien de commun avec le talent. Je ne crois pas néanmoins qu'on puisse accorder à ce ministre une certaine influence sur son maître ni par conséquent sur les affaires. C'est avec l'Empereur qu'il faut traiter, et c'est sur ce point que le marquis de Saint-Marsan doit tourner toute son habileté.

Voici les réflexions que j'ai promises sur le secrétaire. Je ne puis absolument m'en passer; pendant que Sa Majesté n'était pas à sa place, certaines indécences s'appelaient *des malheurs ;* à présent elles reprendront leur nom. Dites-moi, monsieur le comte, s'il y a une idée plus choquante que celle d'une légation de cette importance sans registres, et qui ne peut d'ailleurs communiquer ses actes à sa cour? Le métier de copiste est certainement très-honorable, mais je suis modeste, je n'en veux point. Un sujet du Roi de toute confiance et mon parent, M. Rayberti, veut bien m'aider aujourd'hui, mais cet avantage est accidentel et peut-être un peu hors des règles. Imaginez d'ailleurs une foule d'attestations, de certificats, de passe-ports, écrits tous de la main d'un ministre plénipotentiaire, la formule *contresignée par notre secrétaire* effacée, etc. Il n'y a rien de plus ridicule.

Restant donc comme un point décidé que Sa Majesté m'enverra un secrétaire, il y a trois partis à prendre :

1° Un secrétaire de légation. Si Sa Majesté le veut ainsi, je n'ai rien à dire. Il faudra dans ce cas un homme de distinction et présentable. Cependant il serait bon qu'il ne fût pas *comte,* car nous avons déjà

Digitized by Google

ici trop de seigneurs sans terres, et nos *comtes*, lorsqu'on les *compte*, ressemblent à des *contes*. Un secrétaire de légation ne peut coûter à Sa Majesté moins de 10,000 livres. Qui le logera d'ailleurs et qui le nourrira? Certainement Votre Excellence ne m'en fera pas la proposition. Un tel officier suppose un hôtel et une légation montée : je crois qu'il faut abandonner cette idée.

2° Un gentilhomme de légation faisant les fonctions de secrétaire aurait peut-être moins d'inconvénients, mais il en aurait encore beaucoup, et je ne m'en soucie pas plus que de l'autre.

3° Un simple copiste sans prétention est sans doute ce qui serait préférable ; qu'il soit honnête homme et laborieux, qu'il sache écrire correctement le français, c'est tout ce qu'il faut ; s'il a l'art de se faufiler dans le deuxième ordre, il ne lui manquera rien.

Monsieur le comte, vous n'aimez guère à Turin les partis décidés et éclatants. Dans ce moment encore, vous voulez faire ici la moitié d'un ministre : croyez que c'est comme si vous vouliez faire marcher la moitié d'un cheval. J'entends d'ici l'argument : *dans l'état où il est, cette place est une fortune : il doit être content ;* mais voici un argument un peu plus solide : *s'il mérite cette fortune, il faut le soutenir; s'il ne la mérite pas, il faut le rappeler.* Si la Providence a donné une certaine force intrinsèque à une famille qui marche en avant, il importe à la grandeur et même à l'intérêt du souverain de favoriser ce mouvement; du reste, j'abhorre toute indiscrétion. Si je suis forcé d'achever de consumer

Digitized by Google

le peu que je possède, ma famille est égorgée. J'ai eu l'honneur d'expliquer la chose directement à Sa Majesté. Ce point sauvé, elle consultera sa justice, sa bonté, sa dignité et ses amis, ensuite elle décidera; et moi, en apprenant ce que je suis, j'apprendrai en même temps comment je dois me conduire. Il n'y aura, je l'espère, aucune plainte sur moi.

Je suis avec respect, etc.

P. S. Votre Excellence trouvera ci-joint, sous la lettre B, une copie de la note que j'ai remise au sujet de Gênes et des bruits qui ont couru généralement contre Sa Majesté. N'ayant point d'instructions, je puis avoir oublié ou pour mieux dire omis quelque chose ; cependant le style est ferme et va au but : c'est de quoi il s'agit en général. Il me paraît que j'ai aperçu une difficulté grave du côté de l'Italie, et Dieu veuille qu'on la lève de la manière que j'ai proposée ; quoi qu'il en soit, le Roi n'est compromis dans aucun cas.

J'oubliais de dire à Votre Excellence que malgré la profonde estime dont je fais profession pour M. le marquis de Saint-Marsan et la manière honorable dont j'ai parlé de lui dans la note cotée B, cependant je n'ai pas jugé à propos de la lui communiquer, vu qu'elle roule sur des idées qui peuvent lui être désagréables. Si Sa Majesté trouve ma délicatesse excessive, elle peut lui faire connaître ce qu'elle voudra en lui faisant connaître aussi mes motifs.

Quant à la note verbale cotée A, je n'ai vu aucune difficulté à la communiquer au marquis,

Digitized by Google

A. — *Copie de note verbale à Son Excellence M. le conseiller privé comte de Nesselrode.*

Saint-Pétersbourg, 10/22 août 1814.

Au moment où s'annonce de toutes parts l'ouverture d'un Congrès qui doit décider les plus grands intérêts de l'Europe, le ministre de Sa Majesté le roi de Sardaigne croirait manquer à son devoir s'il n'arrêtait pas un instant la vue pénétrante de Sa Majesté Impériale sur quelques observations qui intéressent sensiblement le souverain qu'il a l'honneur de représenter auprès d'elle.

Aucun homme sensé et ami de l'équité ne put s'interdire un grand mouvement de surprise lorsque, par la lecture du traité de Paris du 30 mai dernier, il apprit :

Que les puissances alliées assuraient à Sa Majesté Très-Chrétienne la possession d'une partie des États de son beau-frère le roi de Sardaigne, et de ceux du Souverain Pontife.

Si quelque souverain avait combattu pour la révolution, on concevrait jusqu'à un certain point la sévérité ou le ressentiment qui lui demanderait compte de cette erreur; mais qu'un souverain tel que le roi de Sardaigne, ennemi et victime illustre de la révolution, ami des alliés, et non-seulement connu, mais fameux par ses principes, qu'un tel souverain, dit-on, se voie dépouillé par un trait de plume, et sans avoir été jamais ni menacé ni entendu, d'une propriété sacrée, d'un héritage de

Digitized by Google

neuf cents ans et du titre de sa famille, c'est une idée excessivement pénible.

Plus on examine le traité du 30 mai et plus il semble permis d'y voir l'envie de terminer, et l'on ne sait quoi de provisoire qui semble attendre et demander même un plus ample informé de la raison politique.

Le ministre piémontais remplirait bien mal les intentions du Roi son maître, il se reconnaîtrait coupable même s'il se permettait de donner à ces réflexions la plus légère couleur satirique ; personne n'est plus pénétré que lui de la tyrannie des circonstances sur les puissances les mieux intentionnées, personne n'a une plus haute idée de la justice éclairée de Sa Majesté Impériale et personne n'en espère davantage.

Sa Majesté le roi de Sardaigne a d'ailleurs une telle confiance dans son grand et puissant ami, qu'elle a dérogé, d'après ce sentiment, aux lois les plus pressantes du droit des gens. Elle n'a pas protesté contre la perte de la Savoie, ne pouvant, malgré toutes les convenances apparentes, tolérer l'idée de protester contre un acte de l'empereur de Russie.

Mais cette confiance sans bornes n'empêche point, elle permet au contraire expressément qu'avec tout le respect possible le ministre de ce prince fasse sentir les inconvénients immenses du traité par rapport au duché de Savoie.

En premier lieu les nations sont quelque chose dans le monde, il n'est pas permis de les compter pour rien, de les affliger dans leurs convenances, dans leurs affections, dans leurs intérêts les plus chers. C'est un plaisir

Digitized by Google

particulier pour celui qui trace ces lignes de rappeler ces maximes en présence d'un souverain tel que Sa Majesté l'empereur de Russie, le plus grand protecteur des peuples, le plus religieux observateur de leurs priviléges, le plus ami de l'homme en un mot, dans tous les sens du terme.

Or, le traité du 30 mai anéantit complétement la Savoie; il divise l'indivisible; il partage en trois portions une malheureuse nation de 400,000 hommes, une par la langue, une par la religion, une par le caractère, une par l'habitude invétérée, une enfin par les limites naturelles.

La Savoie est divisée par la plume d'un secrétaire qui se promène sur une carte géographique en oubliant seulement de consulter la nature, et les hommes sont partagés et adjugés par tête comme les troupeaux.

Le vignoble fameux de la Savoie est à Montmélian, et presque tous les propriétaires sont dans la capitale; ceux-ci sont devenus Français par le traité du 30 mai, et, pour faire leurs vendanges, ils devront aller en Piémont; ils pourront s'y rendre en poste en une heure, par une grande route royale, sans trouver devant eux un fossé, un ruisseau, une colline, un roc seulement qui annonce la moindre division naturelle. On changera de souveraineté en changeant de village; une triple ligne de douanes, d'employés, de gardes, etc., découpera cet infortuné pays : un tiers sera républicain; les habitants s'imbiberont d'idées analogues à ce gouvernement; un autre tiers, adossé aux Alpes, demeurera étranger à la France, à la Suisse et à Genève, et ses

Digitized by Google

habitants, n'ayant plus d'existence ni de nom, seront obligés d'aller demander justice au delà des Alpes, dans une langue inconnue, etc.

Il serait superflu, en présentant cette esquisse rapide, de l'accompagner d'aucune réflexion.

Passant maintenant de l'intérêt des peuples à celui des souverains, il observe qu'il y a presque toujours dans ce qui est une raison secrète dont on ne s'aperçoit que lorsqu'on a tenté mal à propos de changer l'état des choses. Ce n'est pas sans une puissante raison que le duché de Savoie et le comté de Nice appartenaient à un prince italien. Ces deux avant-postes formaient toute la sûreté de l'Italie. Nuls par eux-mêmes, ils acquéraient par leur position et leur dépendance politique une importance du premier ordre. Le ministre qui trace ces lignes se souvient d'avoir comparé plus d'une fois les deux pays à *deux zéros qui centuplent la valeur du chiffre auquel ils sont attachés.* Ce vide entre la France et l'Italie proprement dite était nécessaire à la sûreté de ce dernier pays. Ce serait bien mal connaître l'action des grandes puissances, mais surtout celle de la France, la plus active de toutes, que d'imaginer qu'elle se tienne tranquille en Savoie au milieu de la division si malheureusement tracée le 30 mai dernier; elle se rappellera l'axiome de Mazarin, que les autres puissances paraissent avoir tout à fait oublié : *Sans la Lorraine et la Savoie, vous ne serez jamais roi ;* elle *aspirera,* s'il est permis de s'exprimer ainsi, les deux portions qui ne lui appartiennent pas ; elle n'aura pas de tranquillité qu'elle ne les ait englouties, et en un clin d'œil elle arrivera aux

Digitized by Google

Alpes, avec ses citadelles, son artillerie, ses ingénieurs; du haut de ces monts elle pourra voir la citadelle de Turin et le petit nombre de marches qui l'en séparent; en un mot, il n'y aura plus d'Italie.

Les rois de Sardaigne, comme ducs de Savoie, ont des droits incontestables sur la république de Genève; ces droits ont toujours été comprimés par la force, mais la force ne saurait éteindre ni même altérer les droits en les empêchant de se déployer; dans ce moment de renversement général, il n'eût pas été surprenant que la politique élevée s'en fût occupée, au moins pour évaluer ces droits, et certainement ils auraient été mis en avant comme les autres, si le roi de Sardaigne eût été ouï avant d'être blessé aussi sensiblement. Au lieu de cela, c'est Genève qui acquiert une portion de la Savoie, sans autre motif imaginable que celui des convenances. Mais l'imprudente république payera cher un seul pouce de terrain acquis sur la Savoie; un atome suffira pour commencer la querelle, et l'on peut d'ailleurs s'en fier à la France du soin de faire valoir les droits des anciens ducs de Savoie. Genève aurait dû se prosterner devant les alliés pour se faire toucher de tous les côtés possibles par la Savoie, sujette de son maître légitime. La France le lui apprendra incessamment.

Quand même l'amitié des puissances, éclairée par la plus sage politique, donnerait Gênes et la Ligurie à Sa Majesté le roi de Sardaigne (supposition que son ministre se croit en droit de mettre au rang des choses possibles), on n'aurait rien fait encore pour le Roi ni pour l'Italie, si l'on entame ce prince de l'autre côté

Digitized by Google

des Alpes. Supposé, par exemple, que le comté de Nice lui fût ôté (ce que l'on a pu entendre dire entre mille autres discours), les Français, à la première guerre, laisseraient Gênes sur la droite et entreraient par la gauche ; or, il importe fort peu à la sûreté du Roi et à celle de l'Italie que ce beau pays soit accessible par un côté ou par l'autre ; toujours les puissances n'auront rien fait pour cette sûreté : on invoque particulièrement sur ce point le témoignage des militaires qui ont fait la guerre des Alpes. Si elles ont réellement et sagement résolu d'établir une forte puissance entre la France et ce qu'on appelle plus particulièrement *l'Italie,* il ne faut point changer l'ancien système ; il faut au contraire le compléter : autrement, l'occasion est perdue. C'est ce qu'il est permis d'avancer avec la plus grande confiance, tout en protestant de la reconnaissance sans bornes de Sa Majesté le roi de Sardaigne pour les indemnités qui sans doute étaient déjà présentes à l'esprit de Sa Majesté Impériale, lorsqu'on signait à Paris le traité du 30 mai.

L'opinion politique et militaire de la France se portant avec une force extraordinaire du côté des Pays-Bas, peut-être que si cette opinion avait paru alarmante pour la tranquillité future de l'Europe on eût pu lui accorder quelque chose de ce côté ; mais l'on ne se permettra aucun développement à cet égard.

Il est encore un point fort important sur lequel il serait bien à désirer qu'on pût et qu'on daignât revenir, au moins d'une manière indirecte et secrète, ce qui paraîtrait également aisé et convenable : ce point est

Digitized by Google

celui des biens nationaux acquis chez le roi de Sardaigne par des spéculateurs français.

Que ces acquisitions soient confirmées en France, cela se conçoit ; mais que les augustes alliés aient cru devoir accorder leur protection générale (même dans les pays étrangers à la France) au plus odieux brigandage qui ait jamais souillé l'histoire, c'est ce qui paraît nécessairement supposer ou quelque défaut d'instruction, ou quelque force invincible contre laquelle il serait toujours permis de revenir.

L'émigré français était sorti de son pays en désobéissant au nouveau gouvernement, qu'il regardait justement comme illégitime; ce gouvernement étant néanmoins demeuré victorieux, se vengeait sur ce qu'il appelait *les rebelles ;* rien de plus simple : c'est la légalité de l'illégalité. Mais qu'est-ce que cette supposition a de commun avec les habitants de la Savoie et de Nice, parfaitement étrangers à la France, appelés par leur devoir auprès de leur souverain, et passant, au moment d'une invasion hostile, d'une province conquise dans une autre qui ne l'était pas?

On veut étendre les lois portées contre les émigrés français à des hommes qui ne sont pas Français. *On proscrit ceux-ci pour être sortis d'un pays où ils n'étaient pas.* L'absurdité le dispute ici à l'iniquité. Les brigands français, couverts de tous les crimes, arrivent en Savoie et à Nice : ils achètent les biens d'une noblesse fidèle avec des assignats perdant 80 pour 100, de manière qu'au moment où l'on écrit ceci, ils ont déjà retiré vingt ou trente fois le capital qu'ils déboursèrent pour acquérir ces biens,

Digitized by Google

Il fut prouvé de plus, en 1796, et prouvé jusqu'à la démonstration complète, qu'à l'égard des prétendus émigrés de Savoie et de Nice il n'y eut jamais de loi française proprement dite, ou du moins que la loi de la Convention nationale, qui les assimila aux émigrés français, en supposait une précédente qui n'existait pas, en sorte que la confiscation serait nulle, même au tribunal des brigands. Néanmoins, telle est la faveur accordée à la plus odieuse spoliation, qu'elle est consacrée, même hors de la France, par l'accord des puissances coalisées ; des noms augustes sanctionnent les décrets du Comité de salut public. Dans une affaire de cette importance, ni le Roi ni ses sujets dépouillés ne sont entendus, et la proscription de ceux-ci est achevée sans que la politique ait daigné provoquer la voix des intéressés, ou seulement lui prêter l'oreille, quoiqu'il fût néanmoins bien évident que, parmi les hautes parties contractantes, l'une avait le plus grand intérêt à cacher la vérité, et les autres n'avaient nul moyen de la connaître, si elles ne daignaient l'appeler à elles et lui ôter sa timidité naturelle.

Il serait long d'en expliquer la cause ; mais il est cependant sûr que, de nos jours, la compassion semble particulièrement réservée pour les coupables. L'assassin qui marche au supplice excite la pitié universelle ; bon nombre de gens prouveraient même que la justice n'a pas droit de le frapper ; quant aux victimes innocentes qu'il a frappées lui-même, personne n'y pense. Il se passe quelque chose d'approchant dans l'affaire qui fait le sujet de cette note : des familles no-

Digitized by Google

bles, ruinées de fond en comble pour la plus noble des causes, des familles auxquelles on ne saurait même opposer les fantômes de lois et de justice dont on s'est servi contre les émigrés français, de telles familles, réduites à l'excès du malheur et pour ainsi dire retranchées du monde, excitent peu d'intérêt, on ne songe seulement pas à elles, et leurs voix ne trouvent aucun moyen pour arriver jusqu'au pouvoir.

Mais le spoliateur français s'assied à côté du souverain; on lui permet de disserter, et lorsqu'il invoque les lois sacrées de la propriété, on l'écoute sans rire. Les puissances les plus respectables ne plient pas seulement de bonne grâce devant les convenances françaises, elles consentent de plus à protéger les spoliateurs hors des limites de la France, et défendent à la souveraineté étrangère de les inquiéter et de rendre justice chez elle.

Le ministre de Sa Majesté le roi de Sardaigne se hâte de répéter qu'un simple tableau n'est pas une critique, et que ce tableau ne contient pas même une demande. Il proteste solennellement de la parfaite confiance du Roi son maître en Sa Majesté l'Empereur de Russie. Le Roi ne condamne rien; il ne se plaint de rien; il croit que Sa Majesté Impériale fera à toutes les puissances de l'Europe, et à la maison de Savoie en particulier, tout le bien qui dépend d'elle, et d'avance Sa Majesté Impériale en est remerciée. Mais dans aucune supposition quelconque il ne peut être inutile que le véritable état des choses soit parfaitement connu de l'empereur de Russie et de ses ministres. Au

Digitized by Google

moyen de ces connaissances, concernant des faits qu'on n'eût point devinés, Sa Majesté et ses sujets du duché de Savoie, traités d'une manière si dure, se reposent en paix dans les mains en qui ils ont mis toute leur confiance, et, sans exprimer aucune demande en particulier, ils sont sûrs d'obtenir tout ce qui ne sera pas impossible à la puissante amitié de Sa Majesté Impériale.

B. *Copie de note à Son Excellence M. le comte de Nesselrode.*

Saint-Pétersbourg, 10/22 août 1814.

Le soussigné, après avoir pris la liberté de présenter à Son Excellence M. le comte de Nesselrode quelques réflexions sur le traité du 30 mai dernier dans son rapport avec Sa Majesté le roi de Sardaigne, achève de satisfaire au devoir attaché à ses fonctions en lui représentant d'abord que le Roi son maître, dans la position où il se trouve actuellement, est absolument privé de sa liberté et dans l'impossibilité absolue de concourir à aucune des vues qu'un intérêt commun pourrait faire envisager, suivant les circonstances, comme infiniment sages et utiles.

L'empereur de Russie, si éloigné de l'Italie, la touche néanmoins par le roi de Sardaigne ; mais si ce bras est paralysé, il devient inutile à l'Empereur.

Digitized by Google

Toutes les forteresses du Roi ont disparu : il ne lui reste qu'Alexandrie, et cette forteresse, dessinée suivant les idées gigantesques de Bonaparte, demande une armée pour garnison et n'est pas d'ailleurs achevée. En supposant donc de nouveaux mouvements en Europe, tels que la prudence ordonne de les prévoir même sans apparence, quelle force intrinsèque resterait dans les premiers moments à Sa Majesté le roi de Sardaigne? Il est clair qu'il se trouverait purement passif et qu'il serait entraîné, sans résistance même possible, par le premier qui se présenterait en force pour lui donner la loi. La possession provisionnelle de Gênes serait l'unique moyen de parer à cet immense inconvénient. Attendre la décision du Congrès, ce n'est point du tout prévenir le mal, car personne ne sait ni si, ni comment, ni où finira ce Congrès; et quand même quelque homme d'État se ferait sur tous ces points un système détaillé de prévision et de prévoyance, il ne se croirait probablement pas permis de l'exposer en détail. Rien ne serait donc plus important qu'un point d'appui accordé au roi de Sardaigne. Pourquoi Gênes ne serait-il pas possédé provisionnellement comme le sont par exemple Bologne et Ferrare, dont le souverain est très-connu, très-respectable, et de plus, présent? Il y aurait bien moins d'inconvénients à Gênes, dont la possession ferait la sûreté du roi de Sardaigne et de ses amis sans nuire à personne. Quant aux moyens, il ne peut y en avoir que de deux espèces : faire ou laisser faire ; les amis puissants peuvent choisir. Au reste, le soussigné déclare ne parler en tout ceci qu'en vertu

Digitized by Google

de ses lettres de créance et sans aucune instruction particulière.

Le soussigné saisit encore cette occasion de relever certains bruits qui sont parvenus jusqu'à lui au sujet des principes de gouvernement adoptés par Sa Majesté le roi de Sardaigne depuis son rétablissement. On s'est permis de dire qu'il n'avait pas assez d'égard aux circonstances du moment, et qu'il se souvenait trop de l'ancien état de choses; mais le soussigné peut avoir l'honneur d'assurer Sa Majesté Impériale que ces bruits partent uniquement de l'esprit exagérateur et des prétentions outrées qui sont le caractère distinctif des temps de révolution. Parce que la prudence exige que la justice ferme les yeux sur tout ce qui s'est passé, on va nous prouver que les révolutionnaires, les voleurs en chef, les ennemis personnels de Sa Majesté et de son auguste famille doivent tous être faits généraux, gentilshommes de la chambre, évêques ou présidents, à l'exclusion de tous ses amis les plus dévoués et les mieux éprouvés; il lui sera défendu de se rappeler la date des brevets accordés jadis à ses fidèles qui ont langui dans l'obscurité, qui se sont refusés à tout emploi, à tout espoir de fortune, dans l'attente d'un meilleur moment; ceux qui (aussi innocemment qu'on le voudra, car le soussigné ne dispute point sur cet article) ont porté le fer, le feu, le pillage, l'incendie et le sacrilége depuis le Caire jusqu'à Moscou, ne devront pas même avoir les autres pour concurrents, et leur ancienneté ne sera pas seulement sacrée, mais exclusive. Telles sont les prétentions de ces temps de délire.

Digitized by Google

Nous savons bien cependant que l'enfant prodigue doit être reçu à bras ouverts (du moins lorsqu'il arrive librement), mais nulle part il n'est écrit que pour lui le frère qui est demeuré à la maison doive être déshérité.

Le soussigné espère donc que Sa Majesté Impériale, si des bruits absurdes sont parvenus jusqu'à elle, saura bien les mépriser, et n'en croire que les faits, qui sont incontestables. On ne prouvera pas que Sa Majesté le roi de Sardaigne ait, l'on ne dit pas *confisqué* (elle ignore ce mot), mais seulement séquestré une toise de terrain au préjudice des plus scandaleux ennemis de sa personne, de sa famille et de son gouvernement; elle n'a puni personne, emprisonné personne, ni même, à ce qu'on croit, déplacé personne, ce qu'elle aurait pu faire néanmoins avec prudence et modération, car il y a des bornes à tout, et la sagesse qu'on vante justement chez les princes français ne les a pas empêchés d'écarter des hommes dont l'aspect était tout à fait intolérable. Sa Majesté n'a donné d'effet rétroactif à aucune loi, elle n'a pas fait un seul pas qui n'ait été dirigé par la circonspection la plus scrupuleuse, et quant à la distribution des emplois, les principes de Sa Majesté sont si publics et si lumineux qu'il n'y a pas moyen de les obscurcir. Il suffit de nommer son plénipotentiaire au Congrès de Vienne et le fils de ce ministre, aujourd'hui capitaine de cavalerie et aide de camp de Sa Majesté, pour être bien convaincu qu'elle est absolument étrangère à tous les préjugés qu'on lui prête; il est vrai qu'un tel ministre méritera et possédera toujours la confiance de tous les gouvernements

Digitized by Google

et de tous les régimes, mais son existence actuelle ne sert pas moins à réfuter tous les vains reproches faits au gouvernement de Sa Majesté. La troupe des gardes-du-corps du Roi n'étant point encore organisée, il s'est entouré d'une jeunesse qui servait presque tout entière en France dans l'état militaire ou à la cour, et le service de ces jeunes gens étant terminé, ils ont reçu l'assurance d'être tous avantageusement placés dans l'armée. Tels sont les faits, qu'il faut bien croire. Les bruits contraires partent de trois sources : de quelques discours imprudents tenus par les serviteurs de Sa Majesté, et qui sont heureusement aussi nuls qu'inévitables; d'une foule de discours beaucoup moins innocents, tenus ou par des amis fanatiques du gouvernement qui vient de finir, ou par certains voisins qui ont leurs raisons pour discréditer le gouvernement de Sa Majesté dans un moment où la politique, d'accord avec la justice, appelle quelques arrangements nouveaux.

Les relations, dans les temps tels que ceux-ci, méritent peu de foi, parce qu'elles ne présentent le plus souvent que la passion observant la passion. Tous les hommes d'ailleurs ne veulent pas observer, et parmi ceux qui observent tous ne savent pas voir, et parmi ceux qui voient tous ne sont pas faits pour raconter. Le soussigné, appelant donc toujours des discours qui ne signifient rien aux faits qui ne trompent jamais, recommande de nouveau le Roi son maître à la puissante amitié de Sa Majesté Impériale, dans un moment où il a un si grand besoin de son influence pour corriger le

Digitized by Google

mal qui est fait et pour prévenir celui qui s'avance.

Il profite avec empressement, etc.

Saint-Pétersbourg, 26 septembre / 8 octobre.

Monsieur le comte,

J'avais les meilleures raisons de m'attendre, non sans inquiétude cependant, à une audience de Sa Majesté Impériale, dans laquelle il m'eût été bien agréable de commenter de vive voix les deux notes que j'ai eu l'honneur de transmettre dernièrement à Votre Excellence; mais je me suis vu trompé dans mon attente, ainsi que bien d'autres : Sa Majesté est partie sans recevoir personne.

Des gazettes du Nord nous avaient dit que Sa Majesté le Roi se rendait au Congrès avec tant d'autres souverains; mais comme Votre Excellence ne m'en avait rien dit, je n'ai pas cru à ces rapports. Je pense, au reste, que les grandes puissances se rendent à Vienne avec des plans tout faits; mais qui sait si tous ces plans pourront être exécutés? Les puissances du premier ordre peuvent s'entendre assez pour donner la loi *dans le moment*, mais ce moment sera court, et la guerre recommencera. J'ignore l'état précis de la France, mais je ne la crois pas si épuisée qu'on pourrait l'imaginer; le doute ne tombe même que sur l'argent, car pour les hommes elle n'en manque certainement pas. Peut-être qu'on aurait plus sagement pourvu au bonheur de l'humanité, si l'on

Digitized by Google

n'avait pas tiré parti rigoureusement contre la France des circonstances qui l'accablaient. La rive gauche du Rhin ramènera la guerre. Le roi de France règne supérieurement; il fera ce qu'il voudra de sa nation, et l'armée en particulier ne respire que la guerre. Il faudrait d'ailleurs que Louis XVIII fût bien malheureux pour n'avoir aucun allié. Il est inévitable que quelqu'un recule ou qu'on se batte encore. Que vous dirai-je de l'Italie, monsieur le comte? Vous voyez mieux que moi ce qui s'y passe. Pauvre Italie! ceux qui l'aiment ont fait ce qu'ils ont pu; mais il faut d'autres machines pour la tirer de l'abîme déplorable où elle est tombée. Ne sachant pas bien précisément dans quelle position Sa Majesté se trouve à l'égard de certaines puissances, je ne m'embarque dans aucune dissertation inutile; mais le Roi sait assez que j'envisage les choses principalement dans le sens de ses intérêts. L'acquisition même de Gênes aura des dangers pour nous. L'union des nations ne souffre pas de difficultés sur la carte géographique, mais dans la réalité, c'est autre chose; il y a des nations *immiscibles;* de ce nombre peut-être sont les Piémontais et les Génois, séparés par une haine antique et enracinée. Où sera la capitale et l'unité nationale? L'imagination essaie de voir dans Gênes une ville de province dépendant de Turin, elle n'y réussit pas; elle essaie aussi de se représenter le Piémont comme une province de la Ligurie, elle n'y réussit pas mieux. Nous aurons beaucoup à faire. D'ailleurs, les Anglais, si je ne me trompe *infiniment,* protégeront infiniment les Génois: ne stipule-

Digitized by Google

ront-ils point quelque chose pour eux, et ces priviléges ne seront-ils point dangereux, et en eux-mêmes et par l'exemple? Voilà les pensées qui m'occupent, mais peut-être que la distance grossit pour moi les objets. Ce que je crains par-dessus tout, c'est ce que j'ai montré du bout du doigt dans la note sur Gênes, que j'ai transmise; c'est de voir le Roi privé de sa liberté et mis, par sa situation territoriale, à la merci du *premier venu:* rien ne serait plus contraire à sa dignité, plus désastreux pour l'Italie. Il faut, par tous les moyens imaginables, éviter le rôle de satellite, ou tout au moins choisir sa planète, ce qui est possible peut-être.

Il est question plus que jamais du plus grand mariage de l'Europe, celui du duc de Berry avec la grande-duchesse Anne, aimable et excellente princesse sous tous les rapports; pour moi, je suis porté à croire la chose faite. On dit ici qu'il y a de grandes difficultés relativement à la religion; j'ai même ouï assurer dans une très-bonne conversation que le métropolite Ambroise (c'est l'archevêque de cette capitale) exigeait non-seulement que madame la grande-duchesse eût sa chapelle à Paris, mais encore qu'elle ne parût pas avec la famille royale au service catholique; je ne crois pas un mot de cette absurdité. Le roi de France ne serait pas gentilhomme s'il se soumettait à de pareilles conditions, et l'empereur de Russie a trop de tact pour les proposer. Je crois que les deux souverains sont d'accord entre eux, et quant à l'archevêque et à tout son synode, Votre Excellence, qui a résidé ici, sait ce que c'est: ils n'ont pas la moindre force contre l'autorité

Digitized by Google

civile. Le contraire de ce qu'on m'a dit est la vérité, suivant les apparences : la princesse aura sa chapelle dont personne ne se mêlera, ensuite elle aura la bonté de suivre son époux dans l'Église souveraine, et quant à MM. ses aumôniers, ils deviendront catholiques dès qu'ils sauront le français. Le système grec ne peut être conservé dans son intégrité que par l'ignorance; dès que la science paraît, le grec devient nécessairement ou catholique ou protestant; c'est vers ce dernier système que penche tout le clergé instruit, qui bientôt dira la messe sans y croire. Les formes extérieures sont conservées par deux moyens : l'orgueil national et la haine contre le pape. Le souverain de ce pays a de grandes idées religieuses, d'autant plus estimables qu'il ne les doit qu'à lui-même, car son éducation le poussait dans un sens tout contraire ; mais je n'ai aucun motif de penser qu'il se soit procuré quelques connaissances particulières sur la question qui divise nos deux Églises : seulement il est tolérant, et c'est beaucoup. J'ai toutes les raisons possibles de croire que la rancune grecque a essayé auprès de lui plus d'une machine pour nous nuire, mais sans y réussir. — L'existence des jésuites en Russie me paraît une des preuves les plus lumineuses de l'étonnante puissance que ce prince a sur lui-même ; car on lui avait inspiré contre eux les préjugés les plus violents, et il était abordé journellement par des gens qui les haïssaient à la mort; cependant ils subsistent. En général, les affaires de la religion dans ce pays sont très-dignes de la profonde attention d'un bon observateur.

Digitized by Google

Après une bouderie et des longueurs infinies, le chancelier s'est retiré. Sa Majesté Impériale l'a traité à merveille; elle est allée même le voir; je n'ai pas entendu bien distinctement ce qu'ils se sont dit pendant une conversation d'une heure trois quarts (à ce qu'on m'a affirmé); ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils n'ont pu s'entendre. Le chancelier, à ce qu'on raconte avec beaucoup de vraisemblance, a mis pour condition des rapprochements qu'il irait au Congrès; l'Empereur a été inflexible. Je n'ai jamais adopté, comme vous avez pu le voir dans mes lettres, les exagérations des Russes contre le comte de Romanzoff; ils lui reprochaient de vaines révérences faites à Caulincourt et des systèmes de politique assez plausibles, tandis qu'ils passaient sous silence des guerres qui prêtent un peu plus au poinçon de la critique; il est du reste bon Russe, bon sujet de Sa Majesté Impériale, poli à l'excès, bienfaisant et même magnifique dans ses bienfaits; cependant son cœur est froid et jamais il n'aura d'amis. À tout prendre, il me semble que l'Empereur a fort bien fait de ne vouloir pas le présenter aux cabinets étrangers, qui ne peuvent le souffrir, et il aurait bien fait aussi de le garder, si le chancelier avait voulu, car ce n'est pas un homme qu'il soit fort aisé de remplacer: personne ne donnait mieux à dîner, et il ne pouvait faire aucun mal entre les mains de l'Empereur; — enfin, il est loin. Il a excessivement déplu à toute sa chancellerie en refusant de satisfaire à la forme ordinaire qui veut qu'un chancelier, en se retirant, vienne faire une visite à sa chancellerie et demande des grâces pour tous ses subordonnés; le comte de Romanzoff s'y est refusé en

Digitized by Google

disant que *l'Empereur connaissait ceux de ses serviteurs qui avaient mérité des grâces.*

La retraite du chancelier a produit une grande fortune, celle de M. le comte de Nesselrode, auquel Sa Majesté Impériale paraît tout à fait habituée ; M. le marquis de Saint-Marsan vous parlera de lui. Il est Autrichien d'opinion. Dans la seule conversation officielle que j'aie eue avec lui, je lui parlai par occasion de *l'esprit italien* qui s'agite dans ce moment ; il me répondit : *Oui, monsieur; mais cet esprit est un grand mal, car il peut gêner les arrangements de l'Italie.* Je n'ajoutai rien. C'est un beau raisonnement, comme vous voyez, monsieur le comte. L'empereur de Russie sent parfaitement nos raisons, et il ne tiendrait qu'à lui de les rendre décisives ; mais toujours il a évité de parler net sur l'Italie et de lui accorder une protection déclarée. Il n'est pas nécessaire d'être bien fin pour deviner que l'Italie est une monnaie qui doit payer d'autres choses. Tant pis pour elle. Je l'ai d'ailleurs observé mille fois : les princes italiens n'inspirent point ici l'intérêt qu'on accorde aux autres ; il y aurait beaucoup à disserter sur ce point.

Il serait téméraire de donner certains conseils à Sa Majesté, surtout sans savoir certaines choses; cependant il paraît certain qu'il pourrait y avoir tel moment où nous devrions nous décider brusquement et sans aucune approbation préliminaire, car l'approbation suit toujours le succès, et lorsqu'on vit au milieu de puissances mutuellement ennemies, on est bien sûr de faire déplaisir à l'une ou à l'autre, de quelque manière qu'on

Digitized by Google

agisse. Il ne s'agit donc que de faire ce qui nous convient.

La mort de la dernière fille de Marie-Thérèse paraît influer sur les destinées de l'Italie ; elle ajoute à l'un des grands phénomènes de cette révolution, celui des morts remarquables arrivées précisément au moment où elles devaient produire tel ou tel effet ; on en a vu beaucoup. Il n'y a jamais eu rien d'aussi indépendant de la sagesse humaine que cette grande révolution. Cette mort est un malheur personnel pour mon cher duc de Serra-Capriola.

Après un assez long silence, qui n'était que le fruit des circonstances, j'ai reçu de Paris une lettre fort aimable et que je n'ai pas même le droit de copier (je n'excepte que cette phrase : *Je suis fâché de ne vous avoir pas trouvé ici, vous nous auriez donné de bons conseils*). J'ai répliqué comme je le devais, mais sans aucun détail politique ; seulement j'ai fait sentir en passant ce que je pensais du traité du 30 mai ; après quoi, tout était dit. Sa Majesté ayant là un représentant, personne, excepté lui, n'y doit prendre la parole. Je suis cependant très-flatté d'un tel souvenir et des paroles qu'il m'a values.

Je ne suis point étonné des tripotages de Napoléon en Italie ; c'est son métier, et ceux qui le laissent faire mériteraient fort d'en être punis.

Je ne crois pas que Bonaparte, une fois détrôné, soit dangereux. Qui le rappellerait ? Les Français ? Le Roi est trop habile, il n'a pas fait une seule faute. Tout est dit. Les maréchaux de France, qui s'entendent appeler *mon*

Digitized by Google

cousin par un Bourbon, se garderont bien de se compromettre avec leurs anciens collègues. Certaines personnes craignent Bonaparte comme général, mais quel souverain serait capable de confier une armée à un tel général? Nous avons tout vu, mais nous ne verrons pas cela. Cependant c'est un grand scandale que cet homme jouant le souverain dans son îlot et prédisant sa résurrection. J'espère qu'on l'ôtera de là; et que Murat prendra congé aussi : ceci est encore un plus grand scandale; la postérité ne voudra pas croire qu'un sénat de souverains ait pu délibérer sur l'existence politique d'un tel homme; elle nous mettra au-dessous des siècles que nous appelons *d'ignorance*. C'est encore un bien étrange spectacle que celui des États du Pape retenus par la *Maison apostolique*, pendant que l'Angleterre lui envoie de l'argent. — Vous verrez la fin, monsieur le comte, toute différente de ce qu'on croit.

Je finis par où j'ai commencé : je suis bien fâché de n'avoir pu obtenir une audience de l'Empereur avant son départ; M. le marquis de Saint-Marsan suppléera à ce que j'aurais pu dire. L'appui de l'Empereur est sans prix pour nous. Le comte de Nesselrode penche infiniment vers les idées autrichiennes, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire; mais, quoiqu'il soit certainement un homme d'esprit et de mérite, il n'a pas encore acquis le poids nécessaire pour influencer son maître. D'ailleurs, je doute que l'Empereur puisse être influencé, pas même par le comte André Razumofsky, qui peut passer pour un véritable citoyen de Vienne : il n'y a pas dans le monde de prince plus soupçonneux,

Digitized by Google

surtout sur ce point, et il a, pour deviner les inclinations particulières des hommes, un tact et un instinct qui passent l'imagination; il voit arriver de mille lieues l'homme qui veut le mener ici ou là. Je crois qu'il demeurera parfaitement indépendant et impassible. Dieu veuille qu'il nous favorise pleinement. Ce moment est également délicat et décisif pour nous; placés entre l'Autriche, la France et la Russie, chacune de ces puissances peut nous brouiller avec les autres; il y aura même des contre-coups avec l'Angleterre, à cause des liaisons de cette dernière puissance. Ceux qui traiteront avec l'empereur de Russie ne doivent se montrer ni finassiers ni complimenteurs; toutes nos étiquettes méridionales ne sont point à son usage; il sait assez distinctement ce qu'il est, cependant il permet une certaine gaieté respectueuse; une folie élégante ne l'effarouche point, un homme accoutumé à nos formes est très-exposé à l'ennuyer ou à le faire rire. Toutes les formes sont respectables; il faut les connaître et les suivre. Le tact de M. le marquis de Saint-Marsan est fait pour nous tranquilliser.

Votre Excellence ne sera peut-être pas fâchée de lire ce qu'une plume savoyarde me mande sur le traité de paix du 30 mai :

«..... Je pleure sur les malheurs qu'entraîne cette » fatale paix; en vérité, elle feraitre gretter Bonaparte! » Comment l'empereur de Russie, si bon, si humain, » ayant toujours témoigné tant d'intérêt à notre sou- » verain, a-t-il pu consentir à *une telle infamie?* Plus » on y pense et plus cela fait horreur. Voilà de ces

Digitized by Google

» occasions où il faut bien se convaincre qu'on doit être
» honnête homme et fidèle à ses devoirs par amour du
» bien, mais non pour en être récompensé en ce
» monde. Comment Louis XVIII a-t-il pu consentir?...
» Nous voilà tous à terre plus que jamais, » etc., etc.

J'ai reçu d'autres lettres sur ce ton, et toutes par la poste; il y en a sans doute d'autres par centaines, et tout cela est lu par les bureaux. Sa Majesté voit combien elle est regrettée, et le désespoir de ses aînés est bien motivé: se voir ainsi partagés et anéantis sans qu'une seule voix parle pour eux, il y a de quoi blasphémer. Et que dites-vous de moi, monsieur le comte, qui reçois ici des reproches extravagants de nos compatriotes, tandis qu'on m'écrit de la cour : *Trop de raisons s'opposaient à votre départ pour Paris?* Quelle profondeur! Enfin, monsieur le comte, la pauvre Savoie est sacrifiée, et personne n'a parlé pour elle. Je ne m'étonne d'aucune sorte de plaintes, même de celles qui n'ont pas le sens commun.

Nous avons ici depuis un mois environ, pour ambassadeur de Sa Majesté Très-Chrétienne, M. le comte de Noailles, que vous connaissez, je crois. Sa famille, comme vous le savez, monsieur le comte, avait beaucoup à compter avec le Roi, qui a l'extrême sagesse de ne se souvenir de rien. M. de Noailles a 200,000 livres d'appointements; c'est beaucoup moins que l'ambassadeur de l'usurpateur, le trop fameux Caulincourt, qui avait 480,000 livres et un crédit illimité; il mangeait ici un million, surtout en *bonnes œuvres*. L'Empereur lui donna dans le temps, ou pour mieux dire il

Digitized by Google

donna à la légation française un hôtel magnifique, qui doit être, dit-on, habité par M. le comte de Noailles; mais en attendant, certaines réparations indispensables n'étant pas faites, celui-ci est obligé d'en louer un autre sur le pied de 10,000 roubles pour six mois; sur quoi on ne manque pas d'observer que Caulincourt serait logé un peu plus promptement : cela peut être, mais c'est un triste plaisir que celui de faire peur. M. le comte de Noailles est un homme doux, poli, moral et religieux, ayant toutes les formes de l'ancien régime : c'est un singulier pendant de son prédécesseur.

Les négociants de Riga élèvent un très-beau monument à la gloire de Sa Majesté Impériale. Il est en beau granit; c'est une colonne très-haute posant sur un piédestal proportionné, et portant sur le chapiteau un globe chargé à son tour d'une victoire colossale en bronze, le tout environné d'une belle grille en fer. On a demandé deux inscriptions, l'une en russe et l'autre en latin ; celle-ci est de ma façon ; je n'ai pu la refuser à mon ami le marquis Paulucci, gouverneur général des provinces de Livonie et de Courlande, à qui le commerce de Riga a donné carte blanche pour l'érection de ce monument ; M. le marquis de Saint-Marsan transmettra cette inscription avec une traduction française, dont l'auteur au moins ne saurait être accusé de n'avoir pas compris celui de l'inscription.

M. le marquis Paulucci, pendant un séjour d'un mois qu'il a fait ici, a obtenu de Sa Majesté Impériale tout ce qu'il a demandé pour les autres, et pour lui une *arenda* de 2,000 ducats pour douze ans — ces

Digitized by Google

sortes de concessions se prolongent. — Son caractère naturellement violent produisit quelques embarras dans son début, et moi-même j'en aperçus les effets dans mes affaires ou celles de mes compatriotes ; mais il n'y a qu'une voix sur sa manière de gouverner : il n'est pas possible d'y mettre plus de vigueur, de justice et d'activité. J'insiste avec plaisir sur la demande que j'ai eu l'honneur d'adresser à son sujet.

Daignez agréer, etc.

Saint-Pétersbourg, le 26 septembre/8 octobre 1814.

J'ai appris depuis peu de jours que ma famille était en chemin pour me joindre ; quelle que soit l'envie que j'ai de la revoir, je suis fâché qu'elle soit partie avant d'avoir reçu les lettres par lesquelles je lui disais de ne point se mettre en route avant que Sa Majesté ait pris un parti sur mes négociations, car je pourrai me trouver réduit à des extrémités qui déplairont au Roi sans que j'y puisse rien.

Un jour, on écrivait de Madrid au ministre d'ici qui avait envoyé son compte : *On n'a pas compris ce luxe de feu dans la chambre des domestiques.* Plus ou moins tous les hommes sont sujets à juger d'après le pays où ils vivent.

Je m'étais arrangé jadis pour finir mes jours dans l'île de Sardaigne. Comme royaume et même comme maison de campagne elle souffre des objections, mais comme

Digitized by Google

tombeau elle n'est point trop exposée aux intempéries. Sa Majesté elle-même m'est témoin que je n'ai pas dit un mot, que je n'ai pas écrit une ligne tendant à changer de place et à m'élever.

Au moment marqué par ma destinée, il fallut partir. En mettant le pied dans mon vaisseau à Cagliari, une lettre officielle m'apprit *que le Roi ne pouvait pas* m'accorder le titre d'envoyé extraordinaire (que je n'avais pas demandé) ; en touchant à Naples, un grand personnage vint m'apprendre sur mon bord que j'avais le titre d'envoyé extraordinaire. Ici s'appliquait bien naturellement l'heureuse expression française : *On a fait pour vous l'impossible;* mais puisque l'impossible est fait, il m'est permis d'insister sur le possible. Je me mets dans les mains de Sa Majesté. Je la prie instamment de vouloir bien achever son ouvrage et de ne pas trop éprouver la pauvre nature humaine, dont les forces sont bornées, et qui extravague à la fin avec les meilleures intentions imaginables.

Saint-Pétersbourg, 26 septembre/8 octobre 1814.

Monsieur le comte,

Avant même d'avoir reçu la note de M. le marquis de Saint-Marsan, j'avais traité toutes les idées qu'elle avait pour objet. J'ai été fort aise surtout d'avoir rencontré juste sur Gênes; seulement je me suis

Digitized by Google

trompé sur un point de fait relatif à la Savoie, ne croyant pas que Sa Majesté établirait un tribunal suprême dans cette portion qui lui reste. A la distance où je suis, ces sortes d'erreurs sont inévitables et heureusement sans conséquence, dans ce cas du moins.

Je ne doute pas, je crois l'avoir déjà dit, que notre position ne soit une des raisons qui m'ont privé d'une audience; l'Empereur évite une conversation *italique;* c'est un point auquel il n'est pas permis de toucher, mais j'ai écrit, et je ne crois pas qu'entre le chevalier Rayberti et moi, rien nous ait échappé. Ce très-bon sujet du Roi a pris la plume aussi, mais par une autre voie; je m'étonne que Votre Excellence ne m'ait rien dit de lui.

Je n'ai pas trop compris ce que Votre Excellence me fait l'honneur de me dire : *que l'intention de Sa Majesté est que je reste ici pendant l'époque du Congrès.* Est-ce qu'elle entend m'en faire partir *après le Congrès?* Rien ne serait plus contraire à mes vœux et à mes intérêts. Les plaintes (quoique déraisonnables, si l'on veut) de mes compatriotes, les cris de tous mes amis, le consentement de toutes les lettres de Paris, mes liaisons et mes correspondances connues, un droit honorable dont je ne pouvais guère douter,—que sais-je, monsieur le comte?—mille circonstances réunies, ont pu me faire désirer de défendre à Paris les intérêts de mon maître et de mon infortuné pays; mais ce moment passé et perdu, je ne désire que de jouir de l'accueil favorable, rare même, dont je jouis ici. Qu'irais-je faire ailleurs? Je vois tous les jours davantage, monsieur le comte,

Digitized by Google

que je fis très-mal en 1793, lorsque, plein d'un beau zèle, je me fis chevalier d'une puissance qui ne voulait point de moi; mais considérez, je vous prie, que la révolution n'a point eu le même caractère en Piémont et en Savoie : vous l'avez eue déjà calmée et ne se permettant plus ses premiers forfaits; la Savoie, au contraire, fut envahie au milieu du grand paroxysme; il fallait voir fermer les églises, chasser les prêtres, promener en public et poignarder le portrait du Roi; il fallait entendre chanter l'air de *la Marseillaise* à l'élévation (je l'ai entendu) ; les fibres de mon cœur ne furent pas assez robustes pour supporter tout cela. Je partis, et je fis mal; il fallait bêcher mon jardin et attendre la résurrection. Au surplus, monsieur le comte, Sa Majesté m'est témoin que j'ai eu l'honneur de lui parler avec une franchise unique; je l'ai priée continuellement de se défaire de moi. La chose était facile; elle l'est moins, je le sens, cependant elle n'est peut-être pas devenue impossible.

Je dois sans doute me garder, monsieur le comte, de m'avancer encore avec le jeune C.; cependant, comment faire? Il faut bien, en définitive, qu'il mange et qu'il soit vêtu. Le grand point est de le faire partir; il a déjà été pris au collet dans la rue, et les lois étant écrasantes contre un étranger sans grade et sans défense, son sort, si l'on ne fait un effort en sa faveur, est de mourir en prison, rongé par la vermine sur le carreau.

Je prie Votre Excellence d'agréer mes félicitations bien sincères sur le nouvel honneur que lui a fait Sa Ma-

Digitized by Google

jesté ; je m'y attendais sans doute, et je suis bien charmé de n'avoir pas attendu plus longtemps. J'en ai été très-satisfait, et tout le monde ne peut qu'applaudir à cette destination.

J'ai l'honneur, etc,

Saint-Pétersbourg, 18/30 novembre 1814.

Monsieur le comte,

Pour vous dire la vérité, j'ai été ce qu'on appelle vulgairement *attrappé* en voyant que vous ne me disiez rien de mes notes du 19 avril/1er mai et du 22 juillet/10 août, dont j'ai eu l'honneur de vous transmettre des copies ; ce sont des pièces essentielles, et il m'importe de connaître le jugement que Sa Majesté aura daigné porter sur elles. M. le marquis de Saint-Marsan a bien voulu m'envoyer de Vienne la carte de la Savoie, gravée à Londres, et accompagnée d'une explication intéressante partie sans doute de quelque agent du Roi dans cette ville. Il me semble, monsieur le comte, que j'ai prévenu toutes les raisons exposées dans cette note, que je les ai prévenues, dis-je, dans la seconde de mes notes sus-énoncées, avec toute l'étendue et la vigueur que demandait le sujet ; Votre Excellence voudra bien remarquer d'ailleurs qu'elle est appropriée au caractère de l'empereur de Russie, qui veut être maître chez lui, et avec raison, mais qui aime les lois, les

Digitized by Google

constitutions même, si je ne me trompe (du moins quand il les juge raisonnables), et qui entend citer volontiers les droits des peuples. Il est vrai au fond que les peuples ont des droits, mais non celui de les faire valoir ou d'en punir la violation par la force; comme un fils a certainement le *droit* de n'être pas maltraité injustement par son père, sans que pour cela il s'ensuive que si son père lui donne un soufflet, uniquement pour se divertir, il ait le *droit* de le restituer. Je serai donc charmé, monsieur le comte, de savoir ce que vous aurez pensé de tout ce petit travail.

Au moment où le roi Louis XVIII rentra dans sa capitale, on regarda ici comme certain que nous allions être jetés dans les épines d'une constitution, et véritablement toutes les apparences favorisaient cette opinion; sur-le-champ je tâchai de parer le coup par une note aussi forte et aussi raisonnée qu'il me fut possible, je la remis ici pour être transmise à Sa Majesté Impériale, et en même temps j'eus l'honneur de soumettre à Sa Majesté les idées dont il me parut qu'elle pouvait faire usage pour se tirer de ce pas sans inconvénient. Je voudrais bien savoir encore si tout cela est parvenu, car je vois qu'on m'a escamoté plusieurs paquets. D'ailleurs, quoique le danger soit passé, je ne sais trop s'il est passé pleinement et pour toujours : l'esprit du siècle est terrible, et ce sera un grand miracle s'il n'entreprend et n'obtient rien.

Les espérances que nous avons dans ce moment m'engagent à vous présenter les réflexions suivantes :

Chaque nation a son caractère particulier qui se mêle

Digitized by Google

à son gouvernement et le modifie. On croit que le même nom exprime le même gouvernement ; c'est une erreur grossière et souvent terrible. La France était une monarchie, le Piémont était une monarchie ; on aurait cependant fait extravaguer les deux nations si l'on avait entrepris de gouverner chacune d'elles avec les principes de l'autre. J'en dis autant de Genève et de Gênes, de Venise et de Berne, etc.

Il semblerait bien naturel, que lorsqu'une souveraineté vient à s'unir à une autre, la dominante s'empressât de s'informer du génie particulier et des préjugés de l'autre pour l'amalgamer à elle doucement, et pour se conformer au caractère de la nouvelle sujette autant que la sûreté commune le permet. Point du tout, monsieur le comte, c'est tout le contraire qui arrive : la nation dominante se fait une gloire particulière de choquer toutes les opinions, toutes les coutumes, tous les préjugés de la nation dominée, et l'on sait ce qui arrive.

Saint-Pétersbourg, 21 janvier / 2 février 1815.

Monsieur le comte,

Tout Russe qui n'est pas au service civil ou militaire de l'Empereur ne peut demeurer nulle part sans un passe-port qui l'y autorise ; en vertu de ce passeport on lui donne un certain billet de résidence qui doit

Digitized by Google

se renouveler tous les six mois dans un bureau fixé pour cet objet. Suivant les principes rigoureux du droit public, la maison d'un ministre est censée territoire de son maître ; on n'aurait donc pas plus le droit de mander le domestique du ministre de Sardaigne à la police que si ce domestique était à Turin ou à Cagliari ; cependant il n'en va point ainsi : il faut que mes domestiques se présentent comme les autres; pour cela, il faut que je leur rende, chaque mois si c'est un étranger, chaque semestre si c'est un Russe, leurs passe-ports, et c'est un inconvénient immense ; car pendant que le domestique est possesseur de son passe-port, il est le maître de sa personne, il peut faire un mauvais coup, changer de place, etc. Il peut me dire d'ailleurs que l'officier de police ne l'a pas expédié, et je ne puis savoir la vérité, d'autant plus qu'il est sévèrement défendu aux officiers de police de communiquer avec les ministres. M. le général de G., grand-maître de la police, et dont j'ai toujours eu à me louer infiniment, est convenu avec mon fils, que j'ai envoyé vers lui pour avoir quelques explications sur ce point, il est convenu, dis-je : 1° que je lui renverrai les passe-ports de mes gens et qu'il me les enverra *visés*, sans qu'ils passent par leurs mains ; 2° que je lui enverrai directement leur signalement, ce qui les dispensera de se présenter à la police ; cet arrangement améliore déjà beaucoup de choses, cependant ce n'est point encore ce qu'il faut. J'attends l'Empereur, sans lequel rien ne se termine ici. J'ai demandé à l'ambassadeur de France ce qu'il en était à l'égard de ses gens ; il m'a dit qu'il n'en savait rien ; ce sont ses sous-ordres qui sont chargés

Digitized by Google

de ces petits détails. Je verrai la chose à fond et j'aurai l'honneur de vous en instruire. Ces sortes d'explications et de négociations sont au nombre des choses les plus insupportables pour un ministre isolé, obligé de faire tout par lui-même; partout, mais surtout ici, il en est nécessairement ridicule, et la dignité même du maître s'en trouve blessée. Vous me direz, monsieur le comte, que le Roi est fort au-dessus d'une impertinente plaisanterie : à la bonne heure; mais moi, je suis au-dessous et je ne puis m'habituer à entendre certaines choses. Au reste, monsieur le comte, Votre Excellence sait que je ne prétends point lutter contre les circonstances ni me plaindre d'aucune disposition générale; mais il est bon que vous connaissiez la situation.

Tandis qu'on se croyait sûr de posséder l'Empereur incessamment, on a reçu la nouvelle *qu'il ne pouvait partir de quelques mois,* et le cabinet a reçu l'ordre de lui envoyer 33,000 ducats d'or, qui sont partis sur-le-champ dans une fort jolie caisse. L'Empereur, dans une lettre qu'on cite, dit que sa présence sera encore nécessaire pendant longtemps pour éviter une guerre. Certaines publications faites dans les gazettes permettaient de regarder cette guerre comme inévitable. Rien n'a changé dans la manière de voir de plusieurs hommes assez clairvoyants, qui pensent que la France est trop maltraitée pour ne pas se relever tôt ou tard par un ressort que la pression n'aura point amorti. D'autre part, l'homme le plus fait ici pour connaître certains secrets ne doute pas qu'il n'y ait chez l'Empereur une pente vers ce côté même, dans le sens opposé à l'Au-

Digitized by Google

triche. Le reste demeure soumis au jugement de Votre Majesté. Trois puissances se sont élevées à un degré qui fait peur à l'imagination : l'Angleterre, la Russie et l'Autriche. Celle-ci est inconcevable ; du fond de l'abîme elle se trouve d'un saut dans les nues; c'est bien mal à propos qu'on lui a refusé la finesse, il faut en avoir infiniment pour retirer un tel enjeu après avoir exposé moins que les autres. Sa prépondérance en Italie nous presse excessivement, et l'Italie est le prix de la Pologne. Dans ce moment, je crois ce dernier royaume rétabli. Le mécontentement de la Russie ne se peut exprimer ; on n'en dit pas, ou l'on n'en dit guère la vraie raison : la Pologne avait des lois et l'Empereur les aime ; cette disposition naturelle sera favorisée par une foule de Polonais extrêmement imbus des idées modernes, tels, par exemple, que le prince Czartorisky, les Potocky et cent autres ; la Pologne aura donc des lois constitutionnelles ; il y aura, de plus, une garde polonaise, comme il y a une garde hongroise à Vienne, etc. : tout cela est insupportable à l'orgueil russe, ce qui se conçoit à merveille. La Pologne ainsi constituée sera un exemple, une tentation et un objet d'envie pour la Russie. Ajoutez, monsieur le comte, que Sa Majesté Impériale, si l'on en croit l'opinion publique et toutes les apparences qui ont formé cette opinion, nourrit dans son cœur le projet de constituer son pays en commençant par l'abolition de l'esclavage. Ajoutez encore que la Pologne, une fois réunie et organisée, peut fort bien concevoir, plus tôt ou plus tard, le projet de perfectionner son existence, en quoi elle ne manquera pas d'appuis, et vous con-

Digitized by Google

viendrez que la mauvaise humeur des Russes n'est point du tout une chose en l'air.

J'apprends par les gazettes que *nous avons des troupes anglaises alliées dans Gênes, tandis que nos alliés les Autrichiens sont encore dans le Piémont, qu'ils dévorent.* Tout cela étant fort obscur, je ne puis me séparer de mes alarmes. Il ne faut pas croire d'ailleurs que la *puissance* de Gênes soit jointe à la nôtre, car cette puissance tenait en grande partie à sa constitution politique. Venise, qui a rempli le monde de ses actes et de son pouvoir, n'a plus que ses gondoles; son territoire seul est réellement ajouté à l'Autriche; la même chose nous arrivera. Il est vrai qu'il faut aussi considérer Gênes comme citadelle; mais le point capital est la Savoie. Croyez-vous, monsieur le comte, qu'une nation aussi *grimpante* que la France puisse s'arrêter à Montmélian? Vous appelez en Piémont les Français *Cravott;* vous verrez la justesse de l'étymologie. S'ils conservent la Savoie, ils l'auront toute; s'ils l'ont toute, ils ont les Alpes; s'ils ont les Alpes, ils sont les seigneurs suzerains du Piémont; et s'ils sont maîtres du Piémont, Gênes n'est rien. Machiavel s'est moqué, il y a trois siècles, du projet de garder les Alpes : *Pendant que vous les garderez,* dit-il, *la poste viendra vous apprendre par derrière que les Français sont en Italie;* si cependant nous tenions à la fois toute la chaîne, de Genève à Gênes, la phrase *fermer les Alpes* aurait au moins un sens; mais si nous sommes ouverts du côté de la Savoie, je ne sais plus ce que cette même phrase signifie.

Digitized by Google

Permettez-moi de vous copier les mots d'un militaire, vous verrez que mes craintes ne reposent pas sur des théories de cabinet : *La Savoie est indivisible et ne peut rester dans l'état où elle est. Ce qui reste au Roi n'a plus de centre ; c'est un domaine dont on a fait disparaître les bâtiments. Les Français ne sont pas contents, ils veulent aller jusqu'au milieu du Mont-Cenis, et ils appellent cela aller jusqu'aux Alpes ; ils ne veulent pas voir que la Savoie et les Alpes sont une même chose, et qu'aller jusqu'au sommet des Alpes, c'est aller au delà. Si les Français vont jusqu'au Mont-Cenis, le nom de gardien des Alpes n'a plus de sens*, etc. etc. (Lettre d'un militaire, 12 décembre 1814).

Il n'y a donc rien de plus certain que ce que j'ai eu l'honneur de dire à Votre Excellence : *Le Piémont est plus intéressé que nous à la restitution de la Savoie.* Qu'avons-nous à perdre politiquement par l'union de la Savoie à la France? Une goutte d'eau tombant dans l'Océan en fait portion comme toutes les autres, et comme il n'est composé que de gouttes, aucune n'a le droit de trouver l'autre petite. Cette cruelle séparation n'est pour nous qu'une immense douleur (hélas! c'est bien assez) ; mais pour vous, messieurs, c'est une immense calamité. Je suis ravi, au reste, que les Savoyards n'aient pas été séduits par cette idée, si séduisante pour les peuples, de l'union à une grande puissance. Avec une grande fidélité, ils ont demandé la conservation de leur petitesse fidèle, ils sont allés se plaindre à Londres, ils sont allés se plaindre à Vienne ; je me suis plaint ici, avec quelque danger pour moi, suivant ce que vous

Digitized by Google

m'avez fait l'honneur de me dire : je suis tenté d'en avoir de la joie, puisque Sa Majesté n'en peut souffrir. Nos regrets sont suffisamment prouvés : nous sommes en règle envers l'Europe et la postérité. Il y aurait de ma part une grande fatuité à croire que j'aurais pu empêcher ce malheur si j'avais été à Paris ; mais l'opinion, qui le croit et que je ne puis contredire, me fait honneur ; je l'accepte comme consolation, puisqu'il ne me reste plus que cela.

Je profite de cette occasion, qui est sûre, pour faire connaître à Votre Excellence trois choses qui me concernent, ne croyant pas pouvoir m'en dispenser.

1° Il m'est arrivé quelquefois dans le cours de ma vie, quoique très-rarement, de permettre à quelques fragments de mes nombreux manuscrits de faire un tour chez l'imprimeur pour voir le grand air, lorsque je croyais la chose convenable, mais toujours sous le voile invariable de l'anonyme. Cependant on m'écrit de Savoie qu'il paraît dans ces contrées un opuscule philosophique de deux cents pages environ, intitulé : *Essai sur le principe générateur des constitutions politiques et des autres institutions humaines.* Je ne suis point étranger à la *publication* de l'ouvrage, mais je n'entre pour rien dans la *publicité ;* elle ne peut être que la suite ou d'un abus de confiance, que je ne puis supposer dans l'illustre éditeur (M. le vicomte de Bonald, à qui j'avais donné l'ouvrage pour en faire ce qu'il voudrait, sans me nommer) ou d'un inconcevable malentendu que j'éclaircirai incessamment. Si j'avais jugé à propos de me nommer, Votre Excellence sent assez que

Digitized by Google

le premier exemplaire eût été pour elle; mais l'anonyme n'est tenu à rien, qu'à une responsabilité rigoureuse s'il écrit quelque chose de mauvais, ce qui est de toute justice.

2° J'ai eu l'honneur d'informer Sa Majesté dans le temps que je m'étais trouvé engagé, sans trop savoir comment, dans une longue correspondance sur les matières ecclésiastiques, avec la cour de France, alors en Angleterre (c'est-à-dire cependant avec un ami particulièrement attaché au maître). Je suis amèrement fâché de n'avoir pu retenir une copie de tout ce que j'ai écrit; ce serait un volume intéressant; mais en cela le défaut de secrétaire de confiance m'a nui encore. J'ai bien redemandé mes lettres sur ma parole d'honneur de les restituer en original, mais elles sont tombées dans une cassette auguste qu'on ne peut forcer ni même solliciter deux fois. Comme il n'y a point de nonce ici et que je m'étais trouvé en quelque correspondance avec celui de Vienne, j'ai cru devoir l'instruire et des efforts que j'avais faits pour le bien commun de l'Église et de l'État, et de l'heureux succès qui m'était annoncé par une lettre finale; je joignais à ma lettre un extrait de la dernière que j'avais écrite et qui récapitulait toute la question. A vous dire la vérité, je me défiais beaucoup de ce prélat, que plusieurs indices me présentaient comme un esprit petit et entortillé; mais enfin il représentait le Saint Père, et cela me suffisait. A mon grand étonnement, il ne m'a point répondu. Une main ecclésiastique avait copié la pièce, d'autres yeux du même ordre l'avaient examinée

Digitized by Google

et fort approuvée, un ecclésiastique français du plus grand mérite me faisait même l'honneur de croire que la tranquillité des rapports entre les deux puissances était en grande partie le fait de ma correspondance; pourquoi donc le nonce ne m'a-t-il pas répondu? C'est ce que j'ignore; mais comme il aurait pu me répondre depuis trois mois, même après avoir reçu lui-même une réponse de Rome, je ne veux pas tarder plus longtemps à en faire part.

3° On m'a mandé plus d'une fois qu'à Turin et même à Paris il a été dit qu'à la suite d'une grande maladie que j'avais faite, l'esprit m'avait totalement baissé. Voici la base de cette narration. Depuis une demi-douzaine d'années, plus ou moins, j'ai été sujet à des accidents de sommeil entièrement inexplicables, qui me surprenaient souvent dans le monde, et dont je riais tout le premier; ce n'était qu'un éclair, et ce qu'il y a d'étrange, c'est que ce sommeil n'avait rien de commun avec celui de la nuit. Par nature je dors très-peu; trois heures sur les vingt-quatre, et même moins, me suffisent, et la moindre inquiétude m'en prive; dans l'état déplorable où m'ont jeté les déterminations prises à mon égard, il m'est arrivé de passer deux et même trois nuits sans dormir : d'où venait donc ce sommeil subit et passager d'une minute ou deux? C'est ce que je n'ai jamais compris. Depuis plusieurs mois, ces *coups de sommeil* (car je ne puis pas dire autrement) ont fort diminué, et j'ai tout lieu d'espérer que bientôt j'en serai entièrement délivré. Souvent je disais en riant : *bientôt on écrira au Roi que je suis apoplectique;* mais

Digitized by Google

je vois que mes protecteurs ont mieux aimé dire *radoteur*. Si jamais je le suis, Votre Excellence, qui lit mes lettres, en sera avertie la première, et Sa Majesté, en attendant, me rendra le sommeil si elle le juge convenable.

On parle infiniment de la cession de la Sardaigne à l'Angleterre; si c'est pour un second territoire qui nous serait donné, à la bonne heure; mais si c'est comme prix de Gênes, j'en serai fâché. En général, je ne cesserai de craindre jusqu'à ce que j'y voie plus clair. J'avais fait une liste des lacunes que je voyais dans les articles du Congrès à l'égard de Gênes, mais ce détail serait trop long. En résumé, je ne crois point qu'on doive s'endormir sur le danger des constitutions. A moins de précautions très-habilement prises, toutes les nations qui environnent la France auront bientôt des gouvernements pareils au sien. La haine qu'elle s'est justement attirée par ses crimes et ses extravagances a fait aisément fermer les yeux sur ses prérogatives, mais toujours elles existent, et son influence, surtout par les points de contact, sera toujours immense. Voyez, monsieur le comte, comme elle nous a menés durant la révolution : elle supprime la gabelle, nous la supprimons; elle abolit la dîme, nous l'abolissons; elle supprime la noblesse et les primogénitures, nous l'imitons; elle prend les biens de l'Église, nous les prenons. Votre Excellence me dira : *on avait peur;* — mais *on aura peur* aussi, quoique d'une autre manière : ainsi il faut avoir l'œil ouvert d'avance.

On ne parle plus du grand mariage qu'on avait donné pour sûr entre un prince français et la grande-

Digitized by Google

duchesse Anne. Si ce mariage manquait décidément, je ne verrais pas d'idée plus juste et plus grande que celle d'attacher à cette grande puissance la branche de Carignan. Si la religion semblait une difficulté, je me chargerais bien volontiers de démontrer que ces sortes de mariages sont devenus indispensables. Au reste, monsieur le comte, mon devoir est de vous dire ce qui me passe dans la tête, surtout ce que je regarde comme avantageux aux intérêts de Sa Majesté; mais rien ne sortira jamais de ma bouche, comme vous le sentez assez. Je sais d'ailleurs que les choses qui paraissent le plus raisonnables, dans ce genre, à des yeux étrangers, peuvent prendre, aux yeux des hauts intéressés, une apparence toute contraire. La chose dite, je n'y pense plus.

J'aurais dû expliquer tout à l'heure à Votre Excellence que ma lettre au nonce ne contenait aucune dissertation, ni la moindre trace d'envie de me mêler de ce qui ne me concerne pas; ce n'était qu'une simple communication. Je lui disais: *telle chose s'est passée, et si cette notice peut être utile au Saint-Siége et à l'Église, Votre Excellence peut en faire usage.*

Je ne puis finir sans me jeter de nouveau aux pieds de Sa Majesté pour la supplier de daigner ne pas m'abandonner dans l'extrême malheur où je suis tombé. Qui sait si elle me regarde encore comme son sujet? En tout cas, je n'ai pas le moindre tort d'ambition ni d'intrigue. J'ose espérer que Sa Majesté se laissera toucher et ne livrera point un ancien serviteur à la fin la plus cruelle.

Je suis, etc.

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, 9/21 février 1815.

Monsieur le comte,

Je n'ai pu m'empêcher d'être atteint d'un petit rire sardonique en lisant dans la dernière dépêche de Votre Excellence *que les parents de M. le chevalier de C. tâcheront de mettre un frein à ses dissipations.* Ils sont bien bons et tout à fait obligeants, mais il s'agit de tout autre chose que de mettre fin à ses dissipations ; ne pouvant, par défaut de moyens, rejoindre son régiment il a dû demander sa démission ; il demeure Russe et sans grade, c'est-à-dire sans état et presque sans liberté ; il choisira entre l'hôpital et la prison, suivant le bon plaisir de ses créanciers. Votre Excellence ne devrait point être surprise si elle venait un jour à lire dans les gazettes de ce pays : *Le chevalier ***, piémontais, appartenant à une famille noble, et ayant une mère et deux frères vivant de leurs rentes, est mort dans telle prison, après avoir escamoté 400 ducats au ministre de son maître et à d'autres personnes qui sont demeurées dupes de leur humanité.*

A l'égard des 400 livres que Votre Excellence m'annonce, je la prie de vouloir bien les envoyer en mon nom à quelque hôpital de Turin. L'aumône étant un devoir, je préfère les pauvres d'un pays que j'aime.

Ceci ne déroge point à ma reconnaissance pour tout ce que ses bons offices m'annoncent dans l'avenir.

Je crains infiniment, monsieur le comte, que vous n'ayez pas présentes ces lois rigoureusement prohibi-

Digitized by Google

tives de ce pays relativement au commerce étranger; adversaire en général de ces sortes de mesures, je me sens à l'aise pour réclamer. Je crois bien que ces lois ont été originairement dirigées contre l'Angleterre; cependant l'effet en est général, et je ne vois pas comment nous pourrions obtenir une exception. L'absence de l'Empereur rend mille affaires difficiles, et pour celle-là, je crains fort qu'elle ne soit entièrement impossible; cependant je ferai les démarches convenables. M. de Saint-Marsan aura plus beau jeu à cause de la présence de l'Empereur. Ici on ne fait rien pendant son absence. Je ne négligerai jamais une seule occasion de témoigner ici les sentiments de Sa Majesté sur les grandes affaires publiques.

Je suis loin du grand foyer et tout à fait étranger à ce qui s'y passe. Il y a d'ailleurs, comme Votre Excellence le sait assez, deux langages ministériels. L'un est de convention et tout en compliments et en grands mots; il ne parle que de *confiance parfaite, de reconnaissance sans bornes, d'augustes amis, de hautes puissances*, etc., etc.; je sais cette langue aussi bien qu'un autre, et je la vénère comme bonne dans l'usage commun et extérieur. Mais il y a une autre langue sévère et laconique qui atteint la racine des choses, les causes, les motifs secrets, les effets présumables, les tours de passe-passe et les vues souterraines de l'intérêt particulier; cette langue-là a bien aussi son prix, et souvent elle est indispensable; je ne vois pourtant dans ce moment ni nécessité ni convenance même de la parler, surtout sans mission. Votre Excellence m'aura trouvé un peu

Digitized by Google

froid sur certains points, même sur le sujet de la grande acquisition, et sans doute elle m'aura récusé comme suspect à cause de mon intérêt d'allobroge. En général, *je ne renie point sa récusation*, et l'objection est naturelle ; cependant je ne radote pas. Si nous n'avons acquis Gênes qu'afin que le Piémont soit une préfecture de France ou un cercle d'Autriche, ce n'est pas mon compte, ni le vôtre peut-être, monsieur le comte. De plus, la Sardaigne formait avec Gênes un accord tel, qu'il serait difficile d'en imaginer un semblable ; mais je commence depuis quelque temps à croire ce qui a été dit sur la possibilité qu'on nous ôte cette île, et j'en vois des raisons claires dans l'ambition anglaise, l'aversion autrichienne contre nous, et l'indifférence russe. J'ai d'autres motifs de craindre, malgré de belles apparences : je les supprime ici, les croyant plus faits pour une conversation que pour une dépêche. Quant au sentiment qui me fait répugner à tout ce qui concerne notre séparation du Piémont, je ne le désavoue point, mais je le trouve flanqué de belles et bonnes raisons qui me tiennent toujours en suspens.

Je ferai ce que je pourrai pour l'affaire de M. L., mais j'augure toujours mal de toute affaire judiciaire poursuivie ici par un étranger ; si le débiteur est de bonne foi, fort bien ; mais s'il se défend, je ne vois pas trop le moyen de le forcer. Il y a d'abord en Russie une coutume terrible, c'est que dès que vous vous adressez à un avocat, il vous demande, en avance d'honoraires, la moitié de la somme qu'on revendique : ainsi le pacte qui est réprouvé parmi nous comme déshonorant

Digitized by Google

(*pactum de quotâ litis*) est ici de droit. Je répète que je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir, excepté des avances d'argent, pour lesquelles je ne suis pas autorisé, et qui d'ailleurs me seraient remboursées comme celles du chevalier de C. On en serait quitte pour dire à Votre Excellence comme à moi : *Je n'avais pas dit d'avancer de l'argent.*

Un courrier arrivé avant-hier soir a porté à Sa Majesté l'impératrice-mère, à ce qu'on dit, l'importante nouvelle que tout était terminé au Congrès et que sous peu de temps l'Empereur serait ici. Nous verrons donc incessamment ce grand résultat tant attendu. Il serait inutile de deux ou trois manières de répéter ce qui me paraissait probable sur cette fin du Congrès. J'espère que l'auguste assemblée aura pourvu à la transportation absolument nécessaire de Napoléon : il est bon de l'anéantir moralement ; néanmoins, ce personnage extraordinaire n'en aura pas moins changé le monde ; il a fait des rois, des altesses royales, des grands-ducs, etc., une noblesse enfin, et je ne vois pas que personne pense à se défaire des titres qu'on tient de lui et les trouve ignobles ou illégitimes : je n'ai jamais rencontré ce dégoût nulle part. Fera-t-on descendre de leur rang la duchesse de Saint-Leu et le duc son fils? Et le prince Eugène de Beauharnais? Le petit-fils de l'empereur d'Autriche sera-t-il un bourgeois, de quelque manière qu'il soit entré dans ce monde? Le neveu de l'empereur de Russie par Jérôme, s'il arrive à Saint-Pétersbourg, logera-t-il à l'auberge? Ajoutez les immenses richesses de cette famille, qui se cachent

Digitized by Google

encore, mais qui se montreront à mesure que la sécurité s'établira; ces gens-là achèteront des provinces, et ces richesses, jointes à leur parenté avec les souverains, placeront l'odieuse famille à la tête de tout. C'est un point de vue assez mortifiant, mais j'ai examiné la chose de tous les côtés sans savoir trouver de quoi douter. Voyez Murat! Il descendra de son trône sans doute, mais il demeurera le plus grand seigneur d'Europe, et s'il se présente à la cour de l'empereur d'Autriche, ce prince lui demandera-t-il des preuves, après avoir reçu ses ambassadeurs et traité avec lui d'égal à égal? On en peut dire autant de Bernadotte, qui certainement ne régnera pas, mais qui demeurera en possession du plus grand et du plus brillant état. Ce tableau fatigue l'imagination; cependant l'esprit ne sait pas trop comment le repousser.

Si quelque chose est terminé, c'est tout au plus, ce me semble, entre l'Autriche, la Prusse et la Russie.

P. S. M. le comte de G., dont la maladie a été très-dispendieuse et qui a déjà dépensé 800 roubles pour M. de C., n'est plus en état de continuer; il faudrait que ce jeune homme pût partir, mais comment? Après ce qui vient de se passer, il ne trouverait pas ici, comme dit le proverbe, *du feu sur une pelle.* On ne peut partir d'ici sans s'être fait annoncer trois fois de suite dans la *Gazette de Saint-Pétersbourg;* un créancier de 10 kopeks peut vous arrêter. Pour moi, je le laisserai partir, mais les autres ne seront pas si complaisants. Je ne vois, comme je vous le disais,

Digitized by Google

monsieur le comte, que l'hôpital et la prison. Lorsque l'Empereur sera de retour, on pourrait recourir à sa charité, car il ne s'agit plus que de cela. Je sais bien quel sera son premier mot.

Je suis, etc.

Saint-Pétersbourg, 9/21 février 1815.

Monsieur le comte,

J'oubliais de vous demander une grâce; elle est aisée; vous ne me la refuserez pas. J'ai eu l'honneur de vous parler d'une certaine somme de 96,000 livres accordée ici à ma demande, contre les règles de la législation du pays, et de plus contre la détermination générale du gouvernement de n'admettre aucun de ces recours; l'ordre de Sa Majesté Impériale, étranger à toutes les formes judiciaires et même ministérielles, enjoignait directement au trésorier général de me compter cette somme *pour en disposer comme je l'entendrais;* je l'envoyai à Cagliari. Peu de jours après, le ministre me demanda *ce que j'avais fait de cette somme;* je répondis avec étonnement : *Comment donc, ce que j'en ai fait? elle est partie le lendemain pour sa destination.* Il tourna les talons en me disant : *Vous êtes bien fou.*

A Dieu ne plaise, monsieur le comte, que je me fasse un mérite de n'avoir pas compris ce que je ne devais pas comprendre; cependant je vous prie de vous rappeler

Digitized by Google

fortement cette anecdote et quelques autres encore, de vous rappeler en même temps l'imputation des 2,000 roubles prises *après treize ans et avec permission*, et je vous prie enfin, monsieur le comte, de vouloir bien faire cette petite expérience devant une glace. D'après le caractère noble et élevé de Votre Excellence, tel qu'on me l'a dessiné souvent et tel que je le vois de loin, il sera utile pour moi qu'elle aperçoive ce qui se passera infailliblement sur son visage : je compte sur quelque signe favorable pour moi.

Il est très-vrai, monsieur le comte, que l'opuscule intitulé *Essai sur le principe générateur des institutions humaines*, etc., a été imprimé à Paris avec mon nom et mes titres. Ce brigandage m'a choqué au delà de toute expression, mais sans doute il a une cause que j'espère découvrir. Je ne désavoue, au reste, aucun des principes contenus dans l'ouvrage, mais je tenais et j'ai toujours tenu fortement à l'incognito ; j'entends l'incognito présumé qui dispense de toute cérémonie d'auteur.

Saint-Pétersbourg, 15 mars 1815.

Monsieur le comte,

Je viens de fermer un paquet adressé à Votre Excellence, dans lequel je réponds à tous les articles de son n° 12, mais je ne sais quand ce paquet pourra partir et encore moins quand il arrivera à Turin ; je

Digitized by Google

le fais donc précéder par cette lettre, vu l'importance extrême pour moi de recevoir incessamment les décisions de Sa Majesté à mon égard. Je m'étais trompé de beaucoup à mon préjudice, comme il m'arrive toujours. J'aurais voulu au moins, monsieur le comte, que vous m'eussiez répondu sur mon projet de quitter Pétersbourg pour quelque temps; je ne vois pas de quelle utilité je suis ici au Roi; enfin, ce sera comme il plaira à Sa Majesté, pourvu que ce tourment finisse. Qui lirait nos lettres, monsieur le comte, croirait qu'elles sont, non de deux ministres, mais de deux avocats qui plaident. Cette contestation me fait une peine que je ne puis vous décrire; je n'en connais qu'une plus cruelle, c'est celle de ne pouvoir faire autrement. Aucune dispute ne saurait finir, monsieur le comte, dès que la bonne foi ne s'en mêle pas : elle ne saurait balancer un instant sur la question qui nous divise.

Lorsque le Piémont fut conquis, les horreurs de la révolution avaient cessé; une assez longue expérience avait d'ailleurs instruit tous les esprits; personne ne pouvait commettre la folie de quitter sa patrie. Le cas de la Savoie était tout différent. Nous fûmes pris et surpris dans le moment le plus terrible de la révolution; il ne s'agissait que d'emprisonnements, de visites domiciliaires, de confiscations et de supplices; il fallait voir des scènes horribles d'irréligion et de brutalité, il fallait voir traîner et poignarder le portrait du Roi, etc., etc. Si quelques tempéraments *faibles*, ne pouvant supporter ce spectacle, se retirèrent, espérant un meilleur

Digitized by Google

temps, lorsqu'il était si facile d'accepter le présent, ils eurent tort sans doute, comme il est prouvé aujourd'hui; néanmoins ce ne sont pas des gens à punir, il suffit de les oublier.

Voilà donc tout ce que je demande, monsieur le comte : de *n'être pas puni*. Vous prononcez contre moi une confiscation; je trouve que c'est trop. Que Votre Excellence y prenne bien garde : que tout ce que je possède soit versé dans la caisse publique, ou que je sois forcé de le dépenser à la décharge de cette même caisse, c'est absolument la même chose. Les refus que j'ai éprouvés m'ont ruiné sans retour; le mal est bien plus grand que je ne l'avais prévu, il est au comble, je suis dépouillé de tout. En même temps vous m'annoncez un appointement qui suffit à peine pour me faire vivre ici pendant les deux tiers de l'année. Je vous le demande à vous-même, monsieur le comte, que faut-il que je fasse, et comment voulez-vous qu'un père de famille mis dans cette position conserve le sang-froid? Je persiste donc sur tout ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire précédemment, dans toute l'amertume et le ressentiment de mon cœur. Si, en ce grand naufrage, Sa Majesté avait daigné me tendre la main et adopter hautement une famille qui ne l'aurait pas extrêmement embarrassée, nous aurions joui avec une douce fierté et une reconnaissance sans bornes d'un honneur aussi précieux; mais puisque je vois que je suis étranger, qu'il n'y a pour moi aucun moyen possible d'obtenir une dérogation au traité de Paris, et que je ne puis être ici qu'un moyen d'économie et un objet de

Digitized by Google

compassion, le charme est rompu, et je ne tiens plus à cette place qui m'était si chère. La fatigue de fatiguer est la plus intolérable pour certains hommes. Je me remets donc de nouveau entre les mains de Sa Majesté pour qu'elle fasse de moi tout ce qu'elle jugera convenable; j'exclus seulement, sauf son bon plaisir : 1° la place de chancelier; 2° celle de substitut de l'avocat des pauvres au sénat de Conflans; 3° toutes les places intermédiaires. J'ai dit mes raisons : elles sont de celles qui n'admettent pas le doute.

Il s'est passé ici un événement qui peut avoir des suites. J'attendais, comme beaucoup d'autres, une décision de Sa Majesté Impériale; mais comme elle ne se montre pas, je joins ici une relation : voyez, monsieur le comte, si cela peut vous intéresser.

Je suis, etc.

Parmi la jeune noblesse que les jésuites élèvent à Saint-Pétersbourg se trouvait un prince Gallitzin, âgé seulement de seize ans, et neveu du prince Alexandre Gallitzin, ministre des cultes et procureur général de l'Empereur près du saint Synode, place qui le constitue — après l'Empereur — le véritable chef et pour ainsi dire le pape de la religion du pays.

Le jeune Gallitzin est d'un caractère naturellement religieux, fort porté à la prière et de mœurs très-pures. Du reste, il tenait fort à la religion grecque, ou plutôt russe (car il n'y a point de religion *grecque*); il s'avisa même un jour de conseiller à un jésuite d'embrasser

Digitized by Google

cette religion, ce qui amusa extrêmement ce dernier.

Un de ses compagnons d'étude, nommé Michaëloff, étant allé un jour dîner en ville (je n'ai pu savoir dans quelle maison), un des convives, qui m'est demeuré de même inconnu, tint en pleine table le discours suivant, extrêmement prudent, comme on va voir : *je ne suis pas trop content de toutes les religions de ce pays ; la protestante vaut moins que rien, la nôtre ne vaut rien, et la catholique,* qui est la meilleure, *ne laisse pas d'avoir de grands défauts.* Michaëloff rapporta ce propos au jeune Gallitzin, qui s'enflamma d'une manière extraordinaire, exalta fort sa religion et dit anathème au catholicisme. Mais le soir, en se couchant, il fut saisi d'un remords extraordinaire ; il se reprocha amèrement d'avoir parlé ainsi, il pria, il veilla ; enfin, qu'est-ce qui s'est passé dans l'intérieur de ce jeune homme, c'est ce qu'on ne peut savoir ; ce qui est certain, c'est que de ce moment il a tourné au catholicisme. On dit qu'assistant un jour à l'explication de l'Évangile, faite par le pope qui vient donner l'instruction religieuse à la partie russe du pensionnat, lorsque cet ecclésiastique en vint au fameux passage : *vous êtes Pierre,* etc., Gallitzin prit la parole et dit : *voilà un texte qui donne évidemment raison aux catholiques ;* mais je ne suis pas sûr de cette anecdote. Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'il s'adressa directement à deux jésuites français successivement pour les prier de recevoir son abjuration et sa confession. L'un et l'autre lui répondirent suivant leur devoir : *qu'il était trop jeune pour prendre ce parti, et que d'ailleurs ils ne pouvaient l'entendre.*

Digitized by Google

Ici, les opinions se partagent : les uns disent que les jésuites étaient obligés d'avertir l'oncle ; d'autres soutiennent le contraire. On peut dire le pour et le contre sur ce point. Mais précisément parce que la question est douteuse, je ne voudrais pas condamner ces messieurs, qui disent que *leur devoir est bien de ne faire aucun prosélyte russe à la religion catholique, mais que rien ne les oblige à faire le métier de délateur.*

Quoi qu'il en soit, le jeune homme n'a pas gardé de mesure et s'est déclaré catholique. Un autre oncle, le général Kutusof, l'a envoyé chercher pour lui faire la morale, et lui a dit, entre autres choses, que pour une résolution de cette nature, il mériterait, suivant les lois du pays, d'être fait soldat. A quoi Gallitzin a répondu tranquillement : *je serais très-heureux d'être fait soldat pour cette cause, encore plus heureux si l'on me faisait mourir ; mais quand vous me feriez brûler vif, la dernière parole que vous entendriez de moi serait : Je suis catholique.* Ceci, comme on voit, appartient au IIe ou au IIIe siècle de l'Église plutôt qu'au XIXe. On l'a mené ensuite chez l'archevêque de Saint-Pétersbourg, nommé Ambroise, personnage excessivement médiocre ; après un tête-à-tête assez long, le bon métropolite, en remettant le jeune homme à celui qui l'avait accompagné, a dit : *ce jeune homme est fou, il est inutile de s'en occuper.*

Le plus simple bon sens déclarait que les jésuites n'entraient pour rien dans cette conversion ; il faudrait qu'ils fussent, je ne dis pas moins fins qu'on ne les croit, mais les plus stupides des hommes, pour exercer leur

Digitized by Google

esprit prosélytique sur des enfants par qui ils seraient bien sûrs d'être trahis ; et quand ils voudraient courir ce risque, ils se garderaient bien de s'adresser au neveu du ministre des cultes. Cependant on a poussé de tout côté un cri épouvantable contre les jésuites ; ceux qui se disent *ennemis* de ces pères, et qui, dans le fait, sont ennemis de toute autre chose, ont profité de cette occasion, et ces voix de basse ont été fort bien accompagnées par le second dessus d'une foule de dames, envenimées contre d'autres dames *véhémentement* soupçonnées de catholicisme et qui réellement se gênent peu. Le prince Alexandre manda d'abord le général des jésuites, et débuta par lui dire : *mon révérend père, je vous remercie infiniment des soins que vous donnez à mon neveu.* Ceci avait lieu avant la grande explosion. Le bon père, qui est plus simple qu'un pensionnaire, prit cela pour bon argent et répondit en conséquence. Mais bientôt le prince Gallitzin, montant, comme on dit, sur ses grands chevaux, se mit à lui dire les choses les plus dures ; je crois qu'ici il se donna des torts. Le père général lui répondit simplement : *mon prince, vous outragez ma vieillesse.* Le prince Alexandre Gallitzin n'a point d'instruction, et il en convient lui-même, de sorte qu'il parle religion comme celui qui écrit ces lignes parlerait de la langue chinoise, et peut-être plus mal ; du reste, c'est un homme d'esprit, juste, sage et obligeant ; des préjugés de secte l'ont rendu un peu dur dans cette occasion, mais il n'y a rien là d'étonnant ni de fort condamnable. Tout de suite il a ôté son neveu de l'Institut des jésuites, en

Digitized by Google

quoi il a été imité par quelques pères de famille, et il l'a mis aux pages. Le chef des pages, il est vrai, passe très-publiquement pour un athée, mais de cela personne ne s'alarme ; toutes les erreurs sont amies, parce que toutes sont ennemies de la vérité. Au surplus, on laisse le jeune Gallitzin fort tranquille ; on ne lui parle de rien ; il assiste aux cérémonies de son Église, il écoute l'enseignement avec décence et sans rien dire, mais il observe les jours d'abstinence catholique, et s'il ne trouve devant lui aucun aliment maigre, il mange du pain. J'ai demandé de ses nouvelles à un homme qui le voit beaucoup ; il m'a été répondu : *il est extrêmement aimable, et il a quelque chose d'enthousiaste dans l'œil.* Les jésuites ont déclaré par écrit au ministre des cultes et à celui de l'instruction publique *qu'ils se borneraient dorénavant à élever des catholiques, et qu'ils ne recevraient plus aucun Russe.* Le prince ministre a fait sa relation dans un mouvement de colère, et il a refusé d'envoyer le mémoire des jésuites, nouvelle faute qu'il réparera probablement de lui-même. Beaucoup de gens s'attendaient à un coup de foudre de la part de l'Empereur : c'était bien peu le connaître ; à force de le tromper, on lui a donné une défiance presque *intrompable ;* il ne fera rien brusquement ni sans y regarder de bien près. Approché notoirement depuis son enfance par des ennemis mortels du christianisme, par d'autres ennemis mortels du catholicisme et des jésuites en particulier, qui sont les janissaires de l'Église catholique, l'aplomb qu'il a conservé au milieu de tant d'actions qui devaient le lui faire perdre, les efforts qu'il a

Digitized by Google

faits sur lui-même, son esprit de tolérance, ses sentiments religieux et son respect pour toutes les consciences sont pour moi des traits si merveilleux qu'il me paraît impossible de l'admirer assez. — On attend sa décision, qui pourra avoir des suites remarquables.

Saint-Pétersbourg, 3/15 mars 1815.

Monsieur le comte,

J'ai eu l'honneur de transmettre à Votre Excellence, avec mon numéro précédent, la révélation d'un fait extraordinaire arrivé à l'Institut des jésuites et qui peut avoir de grandes suites. On assure aujourd'hui qu'il est arrivé une lettre de Sa Majesté Impériale qui répond à celle du ministre du département des cultes, mais, si la lettre existe, le contenu n'en a point transpiré ; quelques personnes assurent pourtant qu'il a traité l'affaire de baliverne. Nous verrons : les esprits se sont notablement tranquillisés ; cependant une foule de gens disent toujours : *qui peut avoir* séduit *ce jeune homme?* Ces gens-là n'ont ni la force ni l'esprit de se répondre : C'est *la vérité*, qui est la plus grande *séductrice* de l'univers, et qui n'a besoin ni de jésuites ni de dominicains. Je suis porté à croire que l'Empereur étouffera cette grande petite affaire, qui n'aurait pas dû faire d'éclat.

On me remet dans ce moment un journal de Londres (*l'Ambigu*, 20 janvier 1815, n° 425) dans lequel un

Digitized by Google

journaliste français rend compte de l'ouvrage très-mal à propos publié à Paris sous mon nom. L'auteur de ce journal, M. Peltier, qui a tant fait de bruit dans le monde, m'adresse beaucoup de gentillesses; mais j'ai pâmé de rire à l'endroit où il me fait l'honneur de dire *que la France m'a conquis, puisque Chambéry, ma patrie, appartient à la France, et que j'ai devancé le traité de Paris,* etc., etc. On voit bien que Votre Excellence n'a pas communiqué à M. Peltier les éloges brillants que j'ai faits de ce traité. S'il tient bon, je pourrai m'arracher les cheveux, mais non me frapper la poitrine.

Votre Excellence sera peut-être surprise de voir que, dans mes lettres, je me regarde comme étranger; mais qu'elle y regarde de près, elle verra que je n'ai pas tort. Je sais bien que j'ai l'honneur de servir le Roi, et même dans un poste qui serait des plus brillants si toutes les choses étaient à leur place; mais un cœur délicat ne s'en tient pas à l'écorce, et dès qu'il gêne, il est gêné. La Maison de Savoie sait bien ce qu'elle se doit; si donc elle me traite avec cette rigueur, puis-je croire que je lui appartienne encore? Cette pensée désolante, que je n'aurais pas si j'avais pu braver le remords, ressemble cependant au remords: *c'est un ver qui ne meurt point.*

J'ai toujours l'œil sur l'Italie; mais à quoi servirait tout ce que je pourrais dire à Votre Excellence sur ce que je crains, sur ce que j'espère et sur ce que je soupçonne? Je n'ai plus de mission pour en parler.

Certaines choses qu'on a publiées sur mon compte, d'abord en France et ensuite en Angleterre, m'engagent

Digitized by Google

à vous faire une déclaration, monsieur le comte. Vous pourriez sans miracle croire qu'une longue suite de souffrances et de mortifications pourraient m'engager à regarder ici ou là, en quoi Votre Excellence serait cependant dans une très-grande erreur ; car je suis persuadé que *par aucune raison imaginable, un ministre ne peut entrer en correspondance avec un autre prince que le sien, ni seulement* le *pressentir, sans se rendre coupable.* Ainsi il le serait s'il disait seulement : *dans le cas où mon maître me rejetterait, voudriez-vous?...* etc., etc. Cette démarche serait une infidélité. Rien, rien, absolument rien ; et si quelque prince lui faisait une ouverture, il serait obligé de le déclarer sur-le-champ. Tenez-vous cela pour dit, monsieur le comte, je vous en prie ; on peut écrire ce qu'on voudra, je n'y entre pour rien ; je sens bien que ce peut être le moyen de mourir un jour dans un galetas, mais c'est encore une chose dont je ne dois point du tout m'embarrasser ; c'est l'affaire d'autrui.

Je suis, etc.

Saint-Pétersbourg, 30 mars/11 avril 1815.

Monsieur le comte,

Immédiatement après avoir reçu votre dépêche du 31 décembre dernier, reçue seulement le 7 février suivant, je me procurai et je transmis sans délai à Votre

Digitized by Google

Excellence une note relative à l'introduction des marchandises étrangères, laquelle excluait entièrement nos espérances à l'égard des soieries piémontaises. Comme vous m'aviez dit, monsieur le comte, que M. le marquis de Saint-Marsan aurait l'honneur de parler de cette affaire à Sa Majesté Impériale à Vienne, j'attendais toujours qu'il m'en dît un mot; voyant ensuite qu'il gardait le silence, j'en ai parlé moi-même au ministre du commerce (M. de Gourieff), que j'ai l'honneur de connaître particulièrement. Ce ministre m'a dit que l'Empereur ne lui avait rien communiqué sur cette affaire, et qu'au surplus les lois prohibitives étaient générales et s'adressaient également à toutes les nations. On gémit de ces lois prohibitives; toute la nation souffre; on demande à grands cris un nouveau tarif; mais tout est renvoyé *après le Congrès*, et le Congrès finira je ne sais quand. Dès qu'il sera question d'un nouveau tarif, j'aurai soin de faire les démarches nécessaires, qui probablement, au reste, seront inutiles, car tout sera décidé par des règles générales.

Il serait superflu de parler à Votre Excellence des affaires de France. Lorsque cette lettre vous parviendra, le grand procès sera décidé. Il y a longtemps que j'ai dit et écrit sur Bonaparte : *Ses vices nous sauveront de ses talents.* Les nouvelles dans ce moment sont fort mauvaises. Toutes les lettres nous donnent pour certaine l'entrée de ce *dæmonium meridianum* à Paris le 21; cependant je crois que son grand coup de tête n'aboutira qu'à nous débarrasser de lui : je souhaite de tout mon cœur ne pas me tromper. Si cet

Digitized by Google

enragé parvenait à reprendre sa place, la peste noire aurait moins fait de mal au monde que ce que nous éprouverions.

Je suis, etc.

Saint-Pétersbourg, 28 avril 1815.

Monsieur le comte,

Le dédain, l'oubli et le silence sont les choses qui choquent le plus mon espèce; en s'occupant seulement de nous et en écoutant nos raisons, on nous a déjà rendu justice plus qu'à demi.

Mais que sont toutes ces misères individuelles devant la grande scène qui s'ouvre de nouveau? Je ne reviendrai pas sur les faits racontés dans la lettre de Votre Excellence; tout cela est vieux, et Votre Excellence a su tout le reste avant moi.

Bonaparte a dit à Lyon que *dans la supposition même où il ne serait pas rentré, une nouvelle révolution était inévitable.* Il a très-bien dit. L'état des choses était un amalgame forcé qui ne pouvait subsister; il fallait nécessairement que l'un des deux partis fût assez écrasé pour ne plus balancer l'autre, et c'est ce qui résultera de l'apparition de Bonaparte. L'attachement de l'armée pour lui est la chose du monde la plus simple et la plus naturelle; c'est la suite inévitable du traité de Paris, qui a créé nécessairement un fanatisme militaire en faveur de Bonaparte. Dans le vrai, cepen-

Digitized by Google

dant, c'est lui qui a fait conquérir la France, c'est lui qui a mené les alliés à Paris ; mais la foule, et surtout le soldat, n'est pas capable de ces sortes de raisonnements. Bonaparte leur dit : « Vous voyez où vous en êtes ! Mes aigles vous menaient au bout du monde : les lis vous avilissent. Vos Bourbons sont comptés pour rien. Vous voyez qu'on leur refuse ce qu'on m'accordait sans difficulté après la retraite de Moscou et la bataille de Leipsick, » etc. Ajoutez, monsieur le comte, la Légion d'honneur, les récompenses de tout genre, les 400 millions promis, le goût et l'espoir de la licence, etc., c'est plus qu'il ne faut pour créer l'enthousiasme militaire, et croyez que le même sentiment habite beaucoup de cœurs *laïques*.

Maintenant, monsieur le comte, comme Caton terminait tous ses discours par le fameux mot : *Il faut détruire Carthage*, tout homme d'État européen doit terminer les siens en disant : *Il faut détruire Bonaparte*. Le pourra-t-on ? Je l'espère, et j'en serais sûr si je l'étais de l'accord des puissances. Ce qui arrivera en France est lettre close. Si ce pays est vaincu et détruit absolument, qui peut prévoir le résultat ? S'il résiste, le danger est d'un autre genre : dans ce cas, il faudra probablement lui faire des offres capables d'anéantir le grand argument que Napoléon adresse à l'orgueil national. Ce qu'il y a de plus probable, après avoir tout bien examiné et balancé, c'est que le retour de Bonaparte est un événement extrêmement avantageux et nécessaire même dans l'*ordre général*, qu'il pouvait seul donner aux choses l'assiette convenable, mais que

Digitized by Google

l'Europe et la France surtout payeront cher cette nouvelle secousse.

Il y aurait mille autres choses à dire sur ce terrible sujet; mais à quoi bon? La corruption qui nous attaque n'a rien d'égal : elle a commencé pour la France à la Régence; les philosophes ont continué et redoublé; les souverains et les hommes puissants ont été leurs complices; la Révolution est arrivée par là-dessus; c'est une véritable putréfaction. Ce qu'il y a de déplorable, c'est qu'elle nous a gagnés et que nous leur ressemblons tous plus ou moins quant à la morale politique. Le remède s'avance, mais il fait pâlir.

Je me réjouis infiniment d'apprendre par la lettre de Votre Excellence que les États de Sa Majesté jouissent de la plus profonde tranquillité; mais croyez-moi, monsieur le comte, si nous continuons à toucher la France, le nom, l'ombre de Bonaparte nous tourmentera; il a de nombreux partisans chez nous; ceux qui l'aiment, ceux qui l'admirent et ceux qui le craignent forment partout une phalange redoutable. Nous serons bien heureux si nous ne sommes conquis ni par nos ennemis ni par nos amis. Au reste, tout ceci peut fort bien rendre la Savoie au Roi.

Je remercie Votre Excellence des détails qu'elle veut bien me donner sur les différents arrangements civils et militaires adoptés par Sa Majesté. Rien surtout n'était plus convenable que la création d'une compagnie génoise des gardes du corps.

Je renouvelle tous mes sentiments à Votre Excellence, en la priant d'agréer, etc.

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, 6/18 avril 1815.

Monsieur le chevalier,

J'ai reçu la lettre officielle que vous avez eu la bonté de m'adresser de Gênes le 8 mars dernier. Quoique je réponde de même officiellement à Son Excellence M. le comte de Vallaise, je ne veux point négliger, monsieur le chevalier, de vous témoigner le plaisir avec lequel j'ai vu votre signature pour la première fois, et celui que je trouverai toujours dans votre correspondance. Voilà Bonaparte qui va nous donner encore beaucoup d'affaires ; il exerce beaucoup la plume et l'épée de ses ennemis, il fera des maux infinis, mais à la fin il périra.

Je prends la liberté de joindre ici quelques lettres que je recommande instamment à vos bons offices ; je n'ai mis nulle adresse de lieu à celles qui sont pour ma sœur, madame de Saint-Réal, car je vois par les siennes, du mois de février, qu'elle pensait, ainsi que son mari, à revenir sur le continent ; il est impossible que vous n'en soyez pas instruit ; si elle a dû partir, je vous prie de vouloir bien réserver la lettre et celle que j'adresse à son mari.

Les autres sont pour M. le comte de Vallaise, pour M. le comte de la Roquette, pour M. Benoît Roll et pour l'abbé, mon frère, vicaire général de Chambéry et de Tarentaise, qui avait été appelé à Paris et ensuite à Bordeaux pour une mission où il a fait grand bruit ; mais je doute qu'il ait converti beaucoup de Français.

Digitized by Google

Suivant mes calculs, il doit avoir été pris au milieu de la tempête. Vous m'obligerez beaucoup, monsieur le chevalier, si vous pouvez faire parvenir la lettre sûrement à Chambéry entre les mains de mon frère.

Le troisième de mes frères, général ici, et mon fils partent de nouveau pour cette infernale guerre, que le soldat russe va faire cependant en dansant : c'est une joie qui vous divertirait. Je compte fermer ma maison et m'ensevelir dans la plus profonde solitude, seul avec mes autres enfants et mon chagrin : c'est l'attitude qui convient à ma position.

Disposez de moi si je puis vous rendre quelque service dans cette région éloignée, et recevez, je vous en prie, l'assurance, etc.

Saint Pétersbourg, 28 avril/10 mai 1815.

Monsieur le comte,

J'ai reçu la lettre de Votre Excellence, avec l'incluse de M. le marquis Massimini, du 27 février. Je ne manquerai pas de faire toutes les démarches qu'elle exige dès que Sa Majesté Impériale sera de retour chez elle, et même, en attendant, je pourrai préparer les voies par quelques discours préliminaires. Mais quand est-ce donc que la Russie, veuve depuis si longtemps, reverra enfin son époux? Des circonstances uniques dans l'histoire retarderont sûrement encore ce moment. La Russie souffre certes beaucoup, cependant

Digitized by Google

elle est tranquille, et cette tranquillité montre à découvert une de ces compensations qui méritent d'être pesées bien attentivement : c'est la servitude d'une partie du peuple qui rend cet état possible. Si chaque individu y était maître de ses actions, je ne crois pas que l'ordre pût se maintenir à l'époque actuelle. J'espère que l'empereur de Russie nous rapportera une gloire plus grande que celle de 1813; ayant acquis une si grande expérience des hommes et des choses, et une si grande confiance de la part des nations étrangères, il a tout ce qu'il faut pour achever l'œuvre en se montrant toujours le lien commun de la coalition. Si Votre Excellence y regarde bien, elle verra d'ailleurs que le procès est plus particulièrement entre lui et Napoléon; la gloire de l'un doit demeurer entre les mains de l'autre.

Je puis me tromper, monsieur le comte, autant et plus qu'un autre; mais je me sens fortement porté à croire que tout ceci sera pour le mieux; il pourra nous en coûter plus ou moins, je dis à *nous* en général et à *nous* en particulier, mais à la fin nous y gagnerons, et, par exemple, ce n'est point une chose impossible que cette nouvelle secousse rende la Savoie à son maître. Personne ne peut savoir ce qui arrivera, car personne ne connaît la mesure exacte des différents esprits qui règnent en France et la manière dont les alliés sauront en tirer parti, en supposant même les intentions pures et l'accord parfait. L'armée française est fidèle sans doute; mais personne encore ne sait si elle est fidèle au Bonaparte qui existe, ou à un autre qui est un fantôme, c'est-à-dire à celui qui foulait les

Digitized by Google

nations étrangères et payait ses soldats avec l'or conquis. C'est à celui-là que le soldat français comparait Louis XVIII ; mais quand il verra que les moyens de l'empereur corse exigent la même parcimonie que ceux du Roi, qui sait ce qui arrivera? Je vois d'ailleurs dans l'intérieur des signes de division palpables, et, du côté du maître, un défaut sensible de cette force entraînante qui le distingue. Malgré tous les signes favorables pour nous, les coalitions sont si fragiles de leur nature, les grandes nations concentrées pour se défendre chez elles sont si terribles, la corruption générale est d'ailleurs si profonde, et les cabinets, même les plus sages, sont si aveuglés sur ce qu'il faudrait faire pour rétablir le principe moral, à peu près anéanti en Europe, que nul homme sage ne saurait être sans crainte ; mais quand même Napoléon obtiendrait des succès, ils aboutiraient à sauver la France, mais non lui-même.

Je me réjouis fort, monsieur le comte, de la grande hospitalité que Sa Majesté a le bonheur de donner chez elle. Le sort du Saint Père est étrange ; il paraît et disparaît avec le Roi Très-Chrétien. Il est bien à désirer que les souverains viennent à reconnaître l'importance, *même politique*, de ce grand personnage en Europe. Qui sait si les puissances schismatiques ne nous précéderont pas sur ce point? J'ai entendu, il y a près de vingt ans, le fameux avoyer de Berne, M. Steiger, parler sur ce sujet d'une manière qui aurait dû être entendue de toute l'Europe ; et il n'y a pas longtemps encore qu'un personnage ministériel anglais disait, dans une très-bonne compagnie de cette partie du monde, *que tout homme*

Digitized by Google

qui parle d'ôter un pouce de terrain au Pape devrait être pendu. Pour moi, je consens volontiers, pour éviter le carnage, qu'on change *pendu* en *sifflé.*

Je sens vivement tout ce que les circonstances actuelles ont de fâcheux pour Sa Majesté ; cependant elle est chez elle, et j'espère que l'événement final nous consolera de tout.

Je suis, etc.

Saint-Pétersbourg, 11/23 mai 1815.

Monsieur le comte,

Un ordre de Sa Majesté Impériale retient dans l'empire tous les *prisonniers français* qui ne sont point encore sortis en vertu de l'ordre général. C'est l'ordre et la justice même, car l'on n'a rendu que trop de prisonniers à la France ; mais, quant à l'utilité, c'est ce qu'on appelle *les pompes après l'incendie,* car la grande masse de ces soldats ayant été rendue à la France, ceux qui restent en nombre presque imperceptible sont affligés par le nouveau règlement sans profit pour la Russie ni pour l'Europe.

Un Napolitain et un Savoyard ont fait naître une question sur ce sujet : je prétends que la loi leur est inapplicable, parce qu'elle n'affecte que les Français proprement dits et non les étrangers qui ont un souverain légitime et un ministre qui les reconnaît. Pour conserver néanmoins les justes égards dus aux autorités du

Digitized by Google

pays, je me suis borné à déclarer que j'étais prêt à donner des passe-ports à ces deux particuliers en leur qualité respective, si les autorités russes, à qui il appartenait d'interpréter la loi, la prenaient dans le sens proposé. J'attends encore la décision, mais j'ai quelques raisons de croire que mes observations ont été trouvées plausibles.

Votre Excellence sera peut-être étonnée de voir que je me mêle d'un Napolitain : c'est la suite des événements et d'un accord fait entre M. le duc de Serra-Capriola et moi. Tous les Italiens qui n'ont point de ministre ici (cas qui se présentait fréquemment) s'adressent à lui ou à moi, et nous les prenons indifféremment sous notre protection *tant qu'ils se conduisent bien.*

François Olcese, négociant génois, résidant ici depuis longtemps comme Français, s'est adressé à moi pour être déclaré sujet de Sa Majesté ; cet événement m'a fait plaisir : j'aime à voir dans ce pays les prémices de la souveraineté de Sa Majesté. J'ai cru ne devoir accorder un passe-port au dit Olcese qu'en recevant son serment de fidélité envers Sa Majesté ; toute cette cérémonie ne peut se faire que d'une manière mesquine et misérable, mais enfin la formalité est remplie.

Je suis, etc.

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, 22 mai/3 juin 1815.

Monsieur le comte,

L'occasion qui s'est chargée de mon numéro précédent ayant retardé son départ, je puis ajouter quelques mots ; et d'abord j'ai l'honneur d'accuser à Votre Excellence la réception de son n° 18 qui m'arrive dans ce moment ; il contient un tableau bien triste de notre situation au moment où vous écrivez (17 avril) ; heureusement les choses ont pris dès lors un aspect tout différent. Je ne change pas d'avis. C'est très-heureusement pour nous que Bonaparte est revenu sur le continent. Le premier effet de ce grand *coup d'État* est la chute de Murat et le rétablissement d'un trône légitime, le reste suivra. Déjà Bonaparte n'existe plus : ce que nous voyons n'est pas lui, c'est une effigie empaillée, et cette effigie même périra. Les Jacobins se sont montrés de nouveau ; tant mieux : l'effet de cette nouvelle explosion sera d'en détruire une partie, d'en rassainir une autre et de contenir la troisième.

Le malheur de Monseigneur le duc d'Angoulême est grand, sans doute ; mais pourvu que ce prince n'ait rien signé de contraire à son nom, le mal n'est pas européen. D'ailleurs, ils n'oseront pas, j'espère, commettre un forfait sur sa personne : les temps du duc d'Enghien sont bien loin de nous.

Il y aurait bien d'autres choses à dire sur ce grand sujet, mais j'ai tout dit dans mon livre de 1796 : je n'y reviens plus.

Digitized by Google

Voilà donc la Savoie nouvellement morcelée! Quelle incroyable destinée s'acharne sur ce malheureux pays! On l'avait *coupé*, maintenant on le *hache*. — A leur aise! Je ne le verrai plus.

Le comte de Wittgenstein avait reçu le commandement des réserves : là-dessus il a demandé sa démission, et sur cette demande, il a été employé activement; il marche vers la frontière. La garde vient de recevoir l'ordre de partir. Dans peu de jours mon fils me sera de nouveau enlevé, ce qui blesse également mon cœur et ma bourse. Mais probablement on ne se battra pas.

L'état extraordinaire de la Russie fournirait le sujet d'amples réflexions, mais j'aurais peur de faire des livres. Rien de nouveau sur le tarif tant attendu. L'absence de Sa Majesté Impériale suspend tout.

Je remercie Votre Excellence de la lettre qu'elle a bien voulu enfermer dans la sienne, et des dispositions militaires dont elle veut bien me faire part. Les noms *d'Yenne* et *de la Tour* m'ont surtout fait un grand plaisir, car je leur suis fort attaché; mais il faut se défaire de tous les souvenirs de jeunesse.

Vous m'avez grandement satisfait, monsieur le comte, en m'expliquant l'affaire de l'artillerie d'Alexandrie; ce sont ces détails dont j'ai le plus besoin; pour les nouvelles étrangères, les papiers publics vous précèdent toujours. — A qui est Alexandrie dans ce moment? A nous ou à l'Autriche?

Je suis, etc.

P. S. M. le comte de G. a reçu une lettre portant

Digitized by Google

l'assurance que le chevalier de C. a des droits beaucoup plus considérables qu'on ne croyait. Je me recommande à Votre Excellence. — Pendant que je lui écris, il neige, et deux fois depuis huit jours le froid s'est approché du point de congélation ; partout on fait du feu. — Le 23, il a gelé pendant la nuit, et tout était blanc.

Le 26, M. le général Obreskoff, chef du département des douanes, a fait appeler M. le chevalier Rayberti et lui a fait offrir un emploi qui rend 2,500 roubles, avec un appartement et deux domestiques (ceci est un objet immense) : comme dans cet emploi il faut juger, il a refusé, de peur de mal entendre et de commettre quelque injustice ; il a cependant appris le russe d'une manière extraordinaire pour son âge, mais son oreille n'est pas formée. On a eu beau lui dire qu'il aurait autour de lui des gens qui parlent français, il est demeuré inébranlable. Les consciences de ce pays le prendront pour un fou, mais il n'en est pas moins estimable et admirable. Je ne l'ai pas vu depuis ce trait, qui m'est revenu d'ailleurs ; cependant j'ai voulu le faire connaître à Votre Excellence. Si mes lettres contiennent des répétitions, je prie Votre Excellence de les excuser, à cause de la distance, qui les rend indispensables ; autrement un seul oubli au milieu du tourbillon des affaires peut faire perdre six mois.

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, 14/26 juin 1815.

Monsieur le comte,

Certaines conversations sur le commerce m'ont ramené sur le chapitre des vins. Je m'étonne au dernier point que nous n'entreprenions rien dans ce genre. Quand nos vins se gâteraient en chemin et se vendraient ici comme vinaigre, il me semble qu'il y aurait à gagner. Le Roi étant aujourd'hui maître de Gênes, nous aurions toutes les facilités possibles pour faire un essai dans ce genre. Il faudrait embarquer des vins de Sardaigne, principalement des vins de Nice, et même des vins de Piémont. J'ai souvent ouï-dire qu'il n'y a pas de bons vins en Piémont; il faut donc que j'aie d'autres organes que ceux qui parlent ainsi, car j'ai vu servir avec prétention je ne sais combien de vins qui me paraissent au-dessous d'un *Nebiol* de bonne qualité. Quant à Nice, il y en a trop peu; si le canton de *Belette,* qui est grand comme cette feuille de papier, était grand comme la Bourgogne, le vin qu'il nous donne éclipserait les vins les plus précieux sur les meilleures tables. Mais tout ceci serait l'affaire des négociants. Les droits sont à peu près de 80 roubles (environ 75 francs dans ce moment) pour 240 bouteilles; mais s'il s'agissait d'un sérieux essai d'importation, je ne doute pas que le gouvernement n'accordât beaucoup de facilités. Les Russes ont intérêt que le vin soit au rabais dans leurs ports; tout négociant qui leur en porte leur rend service. Nous les aimons, d'ailleurs, et ils le

Digitized by Google

savent; ainsi je crois que, par toute sorte de raisons, nous serions favorisés.

Les huiles de Sardaigne et de Nice me semblent aussi un objet qui devrait être pris en considération.

Dimanche dernier 10/22, on a lu dans l'église catholique, en polonais, le manifeste sur la guerre, que Sa Majesté Impériale adresse à son peuple; il ne contient que les considérations générales que peut faire naître un tel sujet. Sur la Pologne, l'Empereur n'a point parlé à sa nation; seulement il a transmis son manifeste au seigneur polonais qui, par la place qu'il occupe, devait recevoir cette notification. J'ai eu l'honneur d'informer déjà Votre Excellence que l'opinion russe est excessivement contraire à la renaissance, même partielle, de la Pologne. Les deux mobiles les plus puissants sur le cœur humain se réunissent contre cette résurrection : l'orgueil national et l'intérêt. Chaque nation a ses idées sur lesquelles il n'est guère possible d'argumenter. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, dans cette affaire, les Polonais, qui fâchent les autres, sont fâchés eux-mêmes, parce qu'ils espéraient davantage. Tout ceci exigerait de grands détails.

Nous avons ici un personnage fort ennuyé, c'est l'ambassadeur de Perse, qui ne peut s'acquitter de sa commission et qui attend depuis un siècle le retour de l'Empereur. Sir G. Ouseley, ambassadeur britannique en Perse, attendait aussi l'Empereur ici, et c'était une grande consolation pour le Persan, vu que sir G. entend et parle parfaitement le persan et d'autres langues orientales, et qu'il avait d'ailleurs particulière-

Digitized by Google

ment connu en Perse l'ambassadeur persan; mais il n'a pu prolonger son séjour : il vient de partir pour Londres avec sa femme. Le Persan entend l'anglais et le parle passablement, cependant on ne va pas chez lui, et en général il est fort négligé. Il se plaint beaucoup, à ce qu'on me dit, et il a même, dit-on encore, des difficultés d'étiquette avec M. le conseiller privé Weidemayer, chef du département de l'extérieur *en l'absence du chancelier, qui est ici.* M. de Weidemayer est la politesse même, seulement, avant de faire un pas, il délibère quelquefois plus longtemps que ne le voudraient ceux qui ont besoin de sa décision; il a d'ailleurs, comme de raison, ses droits et ses prétentions légitimes.

On se représente difficilement ce que c'est que la Russie séparée de son maître.

Le chancelier possède ici ce que tant d'hommes d'État désirent ou font semblant de désirer, *otium cum dignitate.* Il donne de beaux dîners où l'on est invité en frac. Je n'ai jamais voulu mêler ma voix aux cris poussés contre lui à une certaine époque, par la raison toute simple que je ne l'ai jamais cru empereur de Russie; chaque souverain sait ce qu'il a à faire, et le ministre qui suit les idées de son maître n'a pas tort; je vois même certaines circonstances où il y a de l'héroïsme proprement dit à sacrifier ses systèmes et ses inclinations. J'entendais dire, du temps de Caulincourt: *Il faudrait donner sa démission plutôt que de caresser cet homme;* c'est bientôt dit. Mais il serait inutile de disserter sur cela. L'Empereur d'ailleurs a bien fait voir

Digitized by Google

en 1812 et en 1813 que, lorsque le moment était venu, il savait faire autre chose que des compliments.

M. de Noailles fait des dispositions qui annoncent son départ, c'est-à-dire son rappel, comme je l'interprète. Il n'y a point ici de ministre espagnol, ni autrichien, ni portugais. L'ambassadeur d'Angleterre, les ministres de Suède, de Danemarck, de Wurtemberg sont ou seront incessamment rendus au quartier général, et milord Walpole faisant aussi mine de se retirer, j'ai l'espoir d'être incessamment le plus riche ministre étranger dans cette riche et brillante capitale.

Beaucoup de gens doutent de la guerre. L'état actuel des choses suppose nécessairement des conversations très-intéressantes entre les alliés et l'intérieur de la France; que produiront-elles? C'est ce qu'il est impossible de deviner; on peut seulement dire en général : *quelque chose de très-bizarre.* Il me paraît impossible que certains individus ne cherchent pas à s'illustrer par le rétablissement de l'ordre et le renversement du pouvoir usurpateur. J'ai l'œil sur les maréchaux, sur Fouché, sur Lucien surtout. C'est une singulière circonstance que celle du rassemblement de tous les Bonaparte en France; il n'y a rien de si probable qu'une assemblée de famille où tous seraient d'accord d'interdire le chef, et de le lui proposer même amicalement, avec la résolution, en cas de résistance de sa part, d'agir de leurs chefs.

J'ignore les inconvénients intermédiaires qui nous menacent encore, mais il me paraît évident que nous marchons vers le mieux. Le jacobinisme, dont on nous

Digitized by Google

menace beaucoup, ne signifie pas grand'chose; c'est un monstre sans doute, mais c'est un monstre stérile; il fera du mal encore, tant mieux peut-être : en tuant il se tuera. Le véritable danger est dans les fausses dynasties. Jusqu'à présent les souverains ont paru moins royalistes que les royalistes; ils n'ont pas fait beaucoup pour la *souveraineté*, ceci soit dit sans autre considération. Si l'on vient à croire que *celui qui commande est souverain*, ce sera un très-grand malheur; cependant ce dogme fatal, prêché d'un côté depuis plus de vingt ans, a pu sembler avoué de l'autre. Dieu veuille que, dans ce moment, tout le monde marche droit! Ainsi que nous, et plus que nous probablement, Votre Excellence aura beaucoup ouï parler du duc d'Orléans: je disais un jour en riant qu'il pourrait être, comme Jansénius, chef d'une hérésie sans en être, car tant qu'il dira *non*, il demeurera étranger à la secte. Jamais je ne croirai à cette apostasie avant de la voir; en attendant, je crains davantage une autre chose.

Si la guerre a lieu, on doit souhaiter une espèce de dictature ou d'unité, qui n'est guère possible parfaitement, mais dont peut-être on peut approcher. Après tout, nous ne devons pas nous effrayer. Quel moment sinistre c'était que celui du mouvement de Murat coïncidant avec l'arrivée de Bonaparte! Que n'avait-on pas droit de craindre? Et que serait-il arrivé si.....? Et cependant, monsieur le comte, c'était le salut de l'Italie, et, comme je le crois, celui du reste de l'Europe.

Revenant au premier sujet que j'ai traité, je voudrais bien avoir un état des marchandises nationales les plus

Digitized by Google

capables d'obtenir ici la préférence. J'ai pensé aux organsins crus, aux draps de soie, aux velours, aux chocolats, etc. Je prie Votre Excellence de m'instruire un peu particulièrement sur ce point, et surtout de s'occuper des vins.

Le change est toujours le même, c'est-à-dire très-bas; le ducat vaut 13 roubles (le pair est trois). L'immense quantité des officiers qui rejoignent est une nouvelle plaie pour leurs familles et pour l'État, car il faut de l'argent comptant. Déjà au cabinet de Sa Majesté Impériale l'on ne paye plus en ducats, même pour les pensions établies en ducats, mais on paye religieusement en assignations au cours. On n'a pas le droit de se plaindre. Aux maux qui résultent des chaînes imposées au commerce et des besoins de la guerre, il s'en joint beaucoup d'autres, suites inévitables de mille manœuvres, de mille monopoles, etc., qui tiennent au dérangement d'une machine privée de son grand ressort. Les prix de toutes choses croissent sans mesure; on ne sait plus comment vivre. Cet état de choses me rappelle le mot d'une dame génevoise d'un grand esprit et qui n'existe plus; on lui disait dans un moment des plus difficiles : *Mais mon Dieu, madame, comment faites-vous donc pour vivre?* Elle répondit avec le plus beau sang-froid : *Mais on ne vit pas.*

On vient de donner une garde d'honneur à l'ambassadeur de Perse, comme à un prince ; c'est une étiquette orientale qui ne tire point à conséquence pour les ambassadeurs baptisés; suivant ces mêmes usages orientaux, il est logé et défrayé par l'Empereur; sa table

Digitized by Google

coûte 25,000 roubles par mois : il faut voir comment certains individus chargés de cette grande direction savent en tirer parti ; c'est un spectacle amusant. Ce n'est pas seulement dans l'Église latine qu'on dit : *Ad utilitatem quoque nostram....*

Hier le chevalier de Galaté est parti pour Kieff avec le chevalier de C. Il y avait encore à l'égard de ce dernier d'assez grandes difficultés que j'ai aplanies; nous étions sur le point d'en venir à une collecte mortifiante, lorsque M. le chevalier L., qui fait un noble usage d'une grande fortune, m'a donné pour ce jeune malheureux 300 roubles qui le mèneront peut-être de Kieff à Vienne ; là, nous chercherons encore quelque machine pour le jeter à Turin ; enfin, monsieur le comte, je ne verrai plus ce scandale piémontais sur le pavé de Saint-Pétersbourg ; il me semble que j'ai gagné une bataille. Si, par hasard, Votre Excellence est dans le cas d'écrire au comte de Galaté, il vous prie de vouloir bien adresser la lettre à Kieff à lui, ou ici à moi. Le chevalier de C., en partant, m'a laissé une lettre ouverte pour son frère ; je l'adresse ici à Votre Excellence, qui ne la trouvera pas à l'eau de rose ; elle m'est totalement étrangère : Votre Excellence la transmettra ouverte ou cachetée, comme elle jugera à propos. L'épître n'est guère plus française que grecque, cependant elle ne manque pas d'une certaine force, et la fin surtout est bonne.

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, 13/25 juillet 1815.

Monsieur le comte,

Presque au moment où nous recevions la nouvelle de la fameuse bataille du 18, le ministre d'Angleterre recevait, par je ne sais quel vaisseau, celle de la capture de Bonaparte, *arrêté à Paris par les maréchaux Macdonald et Oudinot, au nom du Roi ;* la nouvelle fut d'abord acceptée comme vraie, mais je vois qu'il n'en est rien. L'Européen, en général, semble pouvoir se réjouir sans restriction du succès de cette grande bataille; quant au Français, en particulier, même bon et pur royaliste, il n'en est pas de même, car sa patrie est fort menacée dans son intégrité et son indépendance, à moins d'un désintéressement miraculeux de la part des alliés. Bonaparte et ceux qui l'ont rappelé ont commis le plus grand crime imaginable contre la France, puisqu'ils l'ont anéantie politiquement. D'un autre côté, il leur en coûtera la vie ou le pouvoir, et voilà déjà l'armée coupable en grande partie exterminée; mais j'ai peur que le Roi n'ait perdu dans l'opinion. Son manifeste n'a point réussi, du moins ici; cependant, comme je ne l'ai pas lu encore, je ne puis avoir un avis. D'après ce qu'on m'en a dit, néanmoins, quand je me rappelle certaines choses dont j'eus l'honneur de faire dans le temps un exposé fidèle à Sa Majesté, quand je songe que Louis XVIII était inébranlable sur l'article des biens confisqués *et principalement sur ceux de l'Église,* qu'il exposait ses droits plutôt que de fléchir sur ce point,

Digitized by Google

et que je tâchai même d'adoucir cette raideur, j'ai peine à comprendre le changement qui s'est opéré dans ses idées. Je tiens pour une maxime certaine que la souveraineté *peut* et *doit* même se préférer à tout : ainsi, pendant qu'elle pourra se compromettre en attaquant les ventes nationales, elle ne devra point y toucher, et les victimes seront tenues de se taire délicatement et noblement; mais du moment où le souverain pourra les attaquer, ou du moins étouffer la parole expresse qu'il aurait donnée sur ce point, il est permis de croire qu'il ne saurait mieux faire. Les engagements du Roi sont rompus par la rébellion; la France est conquise, personne ne peut résister; quelle nécessité pour le Roi, qui peut faire sans crainte tout ce qu'il jugera convenable, de répéter avec une espèce de zèle la sanction solennelle de ces coupables ventes, au grand désespoir d'un si grand nombre de Français fidèles? Tant que ces ventes subsisteront, elles seront une exhortation perpétuelle à la révolte; elles diront : *Faites toujours! il faudra bien que les rois prennent patience!* Si elles tombent, au contraire, ou même si elles demeurent en l'air, on ne cessera de dire : *Voyez ce qui arriva alors; prenons garde!* Un mal énorme, et résultant de la sanction permanente donnée à ce brigandage, c'est qu'elle abaisse dans l'opinion le caractère souverain. Soit qu'on pleure sur l'impuissance de la souveraineté dans cette occasion, soit qu'on s'en irrite, soit enfin qu'on la tourne en dérision, elle aura toujours beaucoup à perdre en amour et en respect, quoiqu'on ne puisse jamais avoir pour elle trop d'amour ni trop de respect.

Digitized by Google

Par mes conseils et par mon exemple j'ai toujours prêché non-seulement le silence respectueux sur ce point, mais l'approbation expresse. Si cependant les circonstances changeaient, ce serait le cas d'observer que jamais la révolution française ne sera véritablement tuée que par la restitution des biens, au moins redoutée, ce qui reviendra au même quant à l'effet. Si l'on pense autrement, je serai le premier à me soumettre sans une ombre de rancune ; mais, en attendant, je désirerais vivement que ces réflexions, bien développées, ne fussent point étrangères aux princes coalisés, dût-on même perdre de vue, pour une heure ou deux, la liberté des nègres.

Votre Excellence aura observé que, dans la poursuite qui suivit la défaite de Napoléon, le général Morand ayant demandé un armistice au général prussien de Greisenau, celui-ci répondit « que la condition préliminaire d'un tel armistice était la remise des forteresses et de *la personne de Bonaparte ;* » mais lorsque les chefs eux-mêmes, Wellington et Blücher, étant arrivés aux portes de Paris, furent bien les maîtres de dicter des conditions, ils ne dirent pas un mot de Bonaparte. Ainsi les alliés (les Anglais surtout) déclarent solennellement *qu'ils ne font la guerre qu'à sa personne ;* et lorsqu'enfin *sa personne* est tombée sous leurs mains, ils n'en parlent plus ! C'est un beau sujet de réflexions, et un bel avertissement de regarder bien attentivement le jeu qui se joue.

Le renvoi de MM. de Talleyrand et de Blacas annonce aussi de grands changements ; mais je ne suis pas assez instruit de certaines choses pour en prévoir d'autres.

Digitized by Google

Tout ce que je désire pour le moment, c'est que l'empereur de Russie ait une grande influence dans tout ce qui va arriver : car, indépendamment même de ses intentions, qui ne sont pas douteuses, sa gloire est toute dans le bien.

Le nouveau titre de la souveraineté polonaise est fixé : c'est celui de *Tzar;* l'Empereur s'intitule *Tzar de Casan, d'Astrakhan, de Pologne, de Sibérie et de Tauride.* Cependant les Polonais disent et écrivent dans leur langue *roi* et *royaume,* et on les laisse dire; ils parlent même ouvertement de leur constitution. Je n'ai aucune notion sur le nombre des provinces qui composeront cette souveraineté. L'opinion des Russes, comme j'ai eu l'honneur de le dire à Votre Excellence, a beaucoup de rancune contre ce royaume de Pologne ; d'abord l'intérêt spéculait sur les terres de ce pays, et en second lieu leur orgueil national se trouve humilié par cette *constitution* qui semble les mettre, dans leurs idées, au-dessous des Polonais. Ils saisissent cette occasion de faire des observations sévères sur le caractère et les mœurs des Polonais, qui prêtent en effet infiniment à la critique ; l'article seul des divorces fait honte et pitié ; tant que cet abus subsistera, la nation polonaise sera méprisable. L'Empereur tient dans sa main un grand moyen de réprimer ce désordre, qui a de grandes suites politiques ; mais tout ceci n'étant pour nous qu'un objet purement historique, je m'arrête.

Je suis ravi de voir le duché de Savoie conquis, par qui que ce soit ; mais il est fort à désirer que le Roi le tienne d'une manière réelle ou fictive ; s'il le possède une

Digitized by Google

fois, ce sera un grand motif pour le lui laisser, le partage de la Savoie choquant également la justice et la raison, qui, à la fin, doivent surnager.

Dans une de mes précédentes dépêches, vous aurez vu, monsieur le comte, mes réflexions sur l'objet du commerce. Je devais être instruit de ce qui s'était fait à Vienne, car si M. de Saint-Marsan a réussi auprès du maître, *qu'ai-je à dire?* et s'il n'a pas réussi, *qu'ai-je à dire?* Cependant, monsieur le comte, je n'ai pas d'autre volonté que celle de Sa Majesté; je ferai ce que vous me dites, même inutilement.

Je suis charmé que Sa Majesté ait envoyé des résidents militaires aux grands quartiers. Je suis ami des deux noms, mais, après une si longue absence, je ne puis plus connaître les personnes.

Dans ce moment on m'assure que Bonaparte n'est point du tout épargné, et qu'on a pris toutes les mesures pour se saisir de sa personne; je le désire vivement. Combien on voit encore de guerres dans l'avenir! Admirons, en attendant, ce que les princes ont fait, car rien n'est plus admirable.

Je suis avec respect, etc.

Saint-Pétersbourg, 27 juillet / 8 août 1815.

Monsieur le comte,

Le 23 juillet / 4 août nous étions assemblés dans l'église de Casan pour le *Te Deum* chanté pour l'heu-

Digitized by Google

reuse entrée de Sa Majesté Impériale à Paris ; au milieu de la cérémonie un léger murmure se fit entendre, et nous vîmes entrer dans le cercle le comte de S..., aide de camp général de Sa Majesté l'Empereur, en équipage de voyageur ; dans l'instant on répéta de tout côté : *Il est pris, il est pris, il est pris!* Le grand maréchal de la couronne, comte de Tolstoï, s'approcha de l'Impératrice et lui dit quelques mots, qui développèrent sur son visage la joie la plus visible ; elle appela à elle l'ambassadeur de France, et lui communiqua la nouvelle de la capture de Bonaparte devant l'île de Ré. Jamais nouvelle n'arriva plus à propos, et même on prit la liberté de croire que tout était arrangé d'avance, ce qui au fond n'aurait pu être blâmé de personne ; mais Sa Majesté l'Impératrice nous ayant attesté hier de sa propre bouche *l'heureux hasard*, nous pouvons l'en croire. Enfin; monsieur le comte, il est permis de penser que nous avons vu le dernier acte. Ce n'est pas que l'état de choses actuel ne puisse produire un infinité de difficultés et de guerres même, mais ce seront des malheurs d'un autre genre, et nous aurons déjà beaucoup gagné. On parle diversement de la résolution prise par les souverains d'épargner la vie de Bonaparte. Prenons la chose par le bon côté, et admirons la philosophique humanité qui épargne ce féroce ennemi du genre humain. Avant le traité de Paris, je n'aurais pas voulu le juger, car il n'y avait point de loi, et celui qui condamne sans loi *tue* au lieu de *faire mourir;* mais maintenant, où serait le doute? Bonaparte est un révolté comme un autre ; il est entré à main armée dans les

Digitized by Google

États d'un prince légitime, reconnu par l'Europe entière; c'est un criminel de lèse-majesté, purement et simplement, et tout le reste de son dossier pourrait être examiné par occasion. L'idée mise en avant, surtout en Angleterre, de le faire juger par des députés de tous les souverains d'Europe, a quelque chose de séduisant; ce serait le plus grand et le plus imposant des jugements qu'on eût jamais vus dans le monde; on pourrait y développer les plus beaux principes du droit des gens, et de quelque façon que la chose tournât, ce serait un grand monument dans l'histoire.

On ne peut s'empêcher d'admirer dans tout ce qui se passe la précision de la justice invisible. La France s'est rendue coupable par sa révolte et par son orgueil effréné: elle s'est livrée à l'excès de la servitude et de l'avilissement; elle est venue insulter tous les souverains et toutes les nations dans leurs capitales : les souverains et leurs nations en corps s'emparent deux fois de suite de sa capitale; Bonaparte avait particulièrement foulé et insulté la Prusse : c'est la Prusse qui lui a donné le coup de grâce; il était allé à Berlin prendre l'épée et le chapeau de Frédéric II et il les avait envoyés brutalement à Paris : les Prussiens lui prennent son chapeau et son épée à Jemmapes et les envoient justement à Berlin; enfin, cette maudite famille voulait s'emparer de tous les trônes, et toute la famille est dispersée comme prisonnière parmi toutes les nations de l'Europe,— etc. Cette sorte d'*appuntino* est véritablement singulière.

Les actes du nouveau Congrès et ce qui arrivera en France sont lettres closes pour nous. J'ai un grand

Digitized by Google

paradoxe dans l'esprit, monsieur le comte, et tout paradoxe n'est pas une erreur : c'est que dans ce moment *le plus grand soin des princes doit être de se garder de l'esprit révolutionnaire.* Je prie Votre Excellence de ne pas rire. L'esprit révolutionnaire *s'habille* en esprit *philosophique,* et sous ce masque il est très-séduisant. Comme, dans le commencement de la révolution, des nobles du premier ordre, pour se distinguer par le mépris des préjugés, se laissèrent entraîner par des scélérats ou par des fous qui les perdirent ou les déshonorèrent, il serait très-possible, très-aisé même, dans ce moment, que les meilleurs souverains fussent séduits par la gloire apparente de dominer ces préjugés que l'opinion commune attache à leur haute qualité, et de se montrer au monde comme des princes philosophes, c'est-à-dire comme des princes dupes d'une secte terrible qui ne leur applaudit que pour les perdre.

Pourquoi cacherais-je à Votre Excellence que je suis extrêmement alarmé d'un certain penchant vers les idées et même vers les hommes révolutionnaires? Qui sait si le roi de France n'est pas plus influencé par M. tel ou tel, que je ne puis l'être moi-même, qui ne suis cependant qu'un atome, par le roi de France? Je ne vois pas que les crimes les plus infâmes, l'apostasie la plus odieuse inspirent cette sorte de *ribrezzo* qui serait néanmoins bien naturel. *Il faut dissimuler,* dira-t-on, *de peur de tout perdre;* fort bien, mais c'est que malheureusement on ne dissimule plus, puisqu'il n'y a plus rien à dissimuler. Je crois que le nouveau Congrès devrait particulièrement s'occuper des moyens

Digitized by Google

d'éteindre l'esprit révolutionnaire. Faites valoir ces idées de votre côté, monsieur le comte, vous rendrez un grand service au monde. Le problème qu'on agite de tout côté est celui-ci : *Trouver les moyens de rétablir l'ordre en touchant le moins possible aux révolutionnaires et à leurs actes*, tandis que le problème, au contraire, devrait être celui-ci : *Trouver les moyens d'écraser les révolutionnaires et leurs actes, autant qu'il est possible, sans exposer les souverainetés légitimes.*

Si le parti révolutionnaire se tire d'ici sain et sauf sans avoir rien perdu de tout le fruit de la révolution, la partie de la souveraineté est perdue. A Dieu ne plaise que je m'oppose à ce qu'on perfectionne les gouvernements ; mais si les souverains veulent faire quelques concessions utiles à leurs peuples, qu'ils les accordent à la raison éclairée et morale de leurs sujets fidèles, et non à l'impunité et aux vues ambitieuses des coupables. Je ne sais, au reste, à quoi nous mène cette manie constitutionnelle; on *fourre* de tout côté le gouvernement anglais, qui n'est bon que chez lui. La nation la plus imposée est celle qui s'impose elle-même. La monarchie européenne (c'est-à-dire chrétienne) va toute seule, l'ignorance seule peut la défigurer, et il s'agit bien moins de la corriger que de la faire comprendre.

Hier, dimanche 25 juillet/6 août, Sa Majesté l'Impératrice m'a fait l'honneur de m'inviter à dîner et à passer la journée chez elle à Paulowsky avec ma femme et mes filles ; c'était un extraordinaire, car le corps diplomatique ne va guère à Paulowsky. Ce n'a pas été sans peine que j'ai pu être prêt en moins de vingt-

Digitized by Google

quatre heures, car l'étiquette exige des préparatifs considérables ; les dames dînent en robe traînante, et le soir il faut un ajustement tout différent pour la promenade. L'Impératrice a eu la bonté de me faire préparer un appartement très-commode pour la toilette des dames. Conformément à la règle ancienne, aucune classe au-dessous des ministres n'a été invitée, de manière qu'il n'y avait que l'ambassadeur de France, le ministre d'Angleterre et celui de Sa Majesté. A trois heures, l'Impératrice a tenu cercle ; ensuite on a dîné : la table était un grand fer à cheval ; le haut était occupé par Sa Majesté, par Son Altesse Impériale madame la grande-duchesse Anne, la princesse de Wurtemberg et le duc d'Oldembourg ; à la même table, vis-à-vis de ces augustes personnages, étaient placés les ministres étrangers ; je crois qu'il y avait quatre-vingts ou cent personnes. Après le café on se retira, et à six heures et demie les dames revinrent en robes rondes et en chapeaux pour la promenade, qui se fit dans les voitures de la cour ; dans la première, l'Impératrice fit monter avec elle et ses dames l'ambassadeur de France; dans la deuxième, on plaça ma femme et ses filles, une dame et une demoiselle d'honneur, les ministres d'Angleterre et de Sardaigne, le prince Labanovrostoff et le comte Arrakcheieff ; les autres voitures vinrent pêle-mêle. Nous fûmes menés jusqu'à ce qu'on appelle le pavillon des Roses, endroit charmant créé d'un coup de baguette par Sa Majesté Impériale, et remarquable surtout par sa singulière décoration, qui est l'ouvrage d'un artiste italien, un sieur Gonzague ; il a représenté

Digitized by Google

dans les arbres, à quelque distance du pavillon, un village, une auberge, une église, une colonnade, etc., avec une telle vérité qu'on ne peut en croire ses yeux, ou, pour mieux dire, qu'on est presque obligé de les croire.

Nous revînmes dans le même ordre. Le jardin de Sa Majesté était garni de lis dans tous les carrés ; toutes ces tiges avaient crû *dans la journée ;* elle dit à M. le comte de Noailles : *Vous voyez, monsieur le comte, que nous aimons beaucoup les lis.* On soupa de bonne heure, mais à des tables rondes, comme Votre Excellence s'en souvient. En me retirant, le soir, je ne fus pas peu surpris : mes gens, auxquels j'avais pourvu, comme de raison, avaient été splendidement traités par ordre de Sa Majesté Impériale. J'étais à Saint-Pétersbourg vers les deux heures. On ne peut, au reste, rien ajouter à l'élégance des appartements et des tables, au luxe des fruits, à l'exactitude, à la prestesse du service, mais surtout aux grâces de Sa Majesté l'Impératrice, dont la *souveraine politesse* ne nuit point du tout à la *politesse souveraine.* A souper, elle ne s'est point assise, elle a fait le tour des tables, parlé à tout le monde et défendu qu'on se levât ; c'est une forme dont il vous souviendra de même, suivant les apparences. Après souper, l'ambassadeur de France a pris congé ; il profite du *beau temps* pour s'en aller à Paris chercher sa femme ; qui sait s'il reviendra? Rien ne paraît stable encore. Par la lettre du roi de France au comte de Blacas, on voit qu'on a forcé la main à ce prince sur le compte de plus d'un sujet en qui il avait confiance. Je vous peindrais difficilement, monsieur le comte, la profonde et

Digitized by Google

respectueuse compassion dont j'ai été pénétré en lisant au commencement de cette lettre : *Pour le repos du peu de jours qui me restent*, etc. — Malheureux prince ! il n'a pas, comme le dernier de ses sujets, le droit de choisir un ami avec qui il puisse rire et surtout pleurer. Une autre fois, peut-être, j'aurai l'honneur de vous parler de M. le comte de Blacas.

Un cri épouvantable s'est élevé d'un certain côté contre les deux hommes qui flanquent aujourd'hui le roi Louis XVIII. L'un des deux est assez connu de Votre Excellence; mais quant à l'autre, peut-être qu'elle ne connaît pas l'anecdote suivante : pendant que je résidais en Suisse, il y a dix-huit ou dix-neuf ans, dans le moment le plus terrible de la révolution, quatre ou cinq votants à la mort du roi Louis XVI, bourrelés par leur conscience, recoururent au Roi, alors dénué de toute espérance, et lui demandèrent grâce comme s'il avait été sur son trône ; le Roi fit grâce dans les formes; je le sus, mais sans connaître les noms ; et j'ai appris, depuis moins d'une année, que Fouché était du nombre. C'est à lui que se rapporte une phrase mystérieuse de M. de Chateaubriand, approuvée par le Roi : *Quand on se conduit ainsi, on sort du cercle des coupables pour entrer dans celui des infortunés.* J'ai toujours attendu quelque chose de cet homme, et je le préfère beaucoup à l'autre, qui a violé de plus grands devoirs et qui me paraît, sans contredit, l'homme le plus coupable de la révolution. A tout prendre, cependant, il faut convenir que Sa Majesté Très-Chrétienne figure tristement au milieu de ces deux acolytes. Elle est bien à plaindre, car per-

Digitized by Google

sonne n'est content; tous les partis ne voient dans ce qui arrive que l'humiliation de la France, et ce sentiment absorbe tous les autres. Autant que j'en puis juger, loin de tous les portefeuilles, il me semble que nous pourrions bien toucher à une faute fort commune parmi les hommes, celle de ne pas avoir le courage de se demander ce qu'on veut, et d'agir ainsi par des demi-moyens, sans savoir où l'on va et sans vouloir ce qu'on fait.

Ne sachant pas si certains papiers anglais arrivent à Turin, je joins ici un article téméraire tiré du *Morning-Chronicle*. Votre Excellence pensera peut-être que l'auteur se trompe de deux manières, car la face de l'empereur de Russie est certainement la plus agréable aux Français, et les Russes vivants et dispos qu'il peut envoyer partout pourront fort bien avoir plus d'influence que les cadavres de Waterloo.

Je suis avec respect, etc.

Extrait du Morning-Chronicle, 29 *juin*.

L'Angleterre, dans le Congrès qui décidera de l'arrangement définitif de la France, aura droit à une influence beaucoup plus grande que celle qu'elle a eue en 1814. Dans ce temps-là, Alexandre prit un ton fort haut, à cause des secours effectifs qu'il avait fournis. Maintenant, ni lui ni l'Autriche ne peuvent mettre en avant de semblables prétentions. Leurs efforts ont été contrariés par leurs jalousies mutuelles. On a même dit

Digitized by Google

que le retard de l'Empereur de Russie était causé par la connaissance qu'il avait eue d'un traité par lequel les cours de France, d'Autriche et d'Angleterre se donnaient une garantie réciproque contre les progrès ultérieurs de la Russie du côté de la Pologne; ce traité fut trouvé aux Tuileries par Napoléon et envoyé à l'empereur Alexandre dans le mois d'avril passé; voilà, à ce qu'on dit, la cause des délais de ce dernier, qui ont aussi retenu l'Autriche. Une lettre écrite à l'Empereur de Russie par Louis XVIII, à son arrivée à Gand, ne reçut qu'une réponse froide et laconique, et jusqu'à la mémorable journée du 18 le parti royaliste fit peu de fond sur les secours des Russes.

Saint-Pétersbourg, 6/18 août 1815.

Monsieur le comte,

J'ai appris avec une profonde satisfaction le succès obtenu par nos troupes sous le commandement de M. le général d'Andezene, et je prie en grâce Votre Excellence de vouloir bien mettre aux pieds de Sa Majesté mes vives et très-humbles félicitations pour un fait d'armes qui fait tant d'honneur à son armée. Du reste, il en sera toujours ainsi lorsque l'occasion se présentera; depuis le Guiers jusqu'au Tessin l'esprit martial ne s'est jamais démenti. Cicéron disait : *Avec toutes les nations du monde nous combattons pour la*

Digitized by Google

gloire, avec les Gaulois pour le salut : nous descendons de ces gens-là; le filet de sang romain qui appartient particulièrement au Piémont ne gâte rien.

Tout de suite j'ai fait insérer la lettre du général Treuck et tout le détail de l'affaire dans la *Gazette de Saint-Pétersbourg.*

Votre Excellence trouvera ci-jointe une copie de la note que j'ai présentée ici au sujet du commerce des étoffes de soie. J'ai tâché de renfermer en très-peu de paroles tout ce qu'il est possible de dire sur ce sujet. Je n'ai pas été peu gêné par la crainte de me trouver en contradiction avec M. le marquis de Saint-Marsan. Votre Excellence me prescrivait expressément, dans sa première lettre, *d'attendre le retour de Sa Majesté Impériale;* cependant, comme dans sa seconde dépêche sur ce sujet, elle me parle en sens contraire avec pleine connaissance de cause, c'est une marque qu'elle a changé d'avis pour de bonnes raisons; de manière que j'ai cru devoir aller en avant, malgré le danger de me trouver compromis (ce qui serait cependant fort désagréable) si toutes mes raisons avaient déjà été rejetées à Vienne par Sa Majesté Impériale.

Les esprits sont partagés ici sur la question de la liberté du commerce. On m'assure que le comte de Kotchubey est le seul dans le conseil d'État qui tienne pour ce système. J'ai déjà dit à Votre Excellence que l'entêtement et l'orgueil national entrent pour beaucoup dans l'examen qu'on fait ici de la question. Pour mon compte, je penche pour le système de la liberté par deux raisons principales, l'une de théorie et l'autre de pra-

Digitized by Google

tique. La première est que je ne crois point qu'il soit possible à une nation d'acheter plus qu'elle ne vend ; la seconde est que je n'ai jamais vu qu'un gouvernement quelconque se soit mêlé directement du commerce des grains et en ait défendu la sortie, sans produire immédiatement la famine ou la cherté : pourquoi n'en serait-il pas de même des autres objets? S'il défend la sortie de l'argent, il y aura *famine d'argent;* s'il laisse faire, on fera toujours mieux que lui. Mais toutes ces théories ne signifient rien : chaque gouvernement a ses maximes, et jusqu'à ce que deux gouvernements puissants soient convenus d'une expérience qui ne pourrait nuire et qui pourrait faire un bien immense, on disputera toujours sur cette grande thèse.

Le comte de Noailles, ambassadeur de France, est parti le 10 de ce mois (N. S.) pour Paris, où il va chercher sa femme pour l'amener ici. M. de Talleyrand, son oncle, lui a écrit : *Madame de Noailles veut vous aller joindre, pourquoi ne la viendriez-vous pas chercher ?* On veut absolument voir du mystère là-dedans ; on veut que M. le comte de Noailles ne soit pas du goût de Sa Majesté Impériale, et que ce voyage ne soit qu'un rappel gazé ; je ne crois point du tout que l'Empereur juge un homme sur une ou deux entrevues, et il n'y a rien de si certain que le projet de l'ambassadeur de revenir dans peu de jours et d'amener sa femme ; cependant, je ne voudrais répondre de rien par le temps qui court, où les souverains sont obligés de faire une foule de choses dont ils ne peuvent dire les raisons. Voici, au reste, monsieur le comte, une pe-

Digitized by Google

tite anecdote désagréable au sujet de M. le comte de Noailles :

Le jour de la fête de Paulowsky, dont j'ai eu l'honneur de rendre compte, M. l'ambassadeur s'approcha de l'Impératrice après souper et lui demanda ses ordres pour Paris, sans autre préliminaire. L'Impératrice fut si surprise qu'elle ne comprit pas d'abord et lui demanda s'il envoyait un courrier. *Non, Madame,* dit-il, *c'est moi.* Vous sentez, monsieur le comte, qu'on n'a pas légèrement drapé une manière aussi leste de prendre congé d'une impératrice; mais peu de personnes auront eu la bonté de concevoir et de proposer l'excuse convenable : *c'est que M. l'ambassadeur ignorait l'étiquette.* Les gens qui ont vécu hors de France depuis vingt-cinq ans se représentent peu le changement opéré dans les esprits par la révolution : les idées les plus simples pour nous sont aujourd'hui fort étrangères à nombre de Français dont le nom semblerait assurer le contraire. Pour moi, monsieur le comte, j'ai toujours reconnu dans M. de Noailles beaucoup de sens, de bonté, de droiture, de morale, de religion et d'instruction même : c'est dommage qu'il ne sache pas comment on prend congé.

L'opinion est ici tout à fait contraire à la manière dont les Prussiens se conduisent à Paris; l'idée surtout de détruire les monuments a paru tout à fait sauvage. Si Blücher ne manquait pas de tact ou de conseillers, il aurait fait écrire sur le pont d'Iéna : *Les Prussiens ont passé sur ce pont et ne l'ont pas détruit.*—*Juin* 1815.— Il est bien juste que les Français souffrent ce qu'ils ont

Digitized by Google

fait souffrir ; mais il y a des bornes à tout, et des puissances légitimes ne doivent pas appuyer la main comme des brigands révolutionnaires. Dans toutes les affaires il faut savoir ce qu'on veut faire : voulait-on détruire la France? il fallait la détruire ; voulait-on rétablir le souverain? il fallait le rétablir. Commander chez lui, à côté de lui, c'est l'avilir aux yeux de la nation, et c'est tout le contraire qu'il fallait faire. C'est un terrible et difficile problème. Le Roi lui-même semble avoir adopté des idées étranges, telles, par exemple, que celle d'une *commission militaire* pour juger des traîtres au premier chef ! Qui a jamais entendu parler de quelque chose de semblable (j'entends dans une monarchie légitime) ? On dirait que c'est Bonaparte qui fait juger le duc d'Enghien. Enfin, monsieur le comte, rien n'est stable encore, et tout nous annonce des événements extraordinaires et même quelque homme extraordinaire que j'ai toujours attendu.

Je suis, etc.

P. S. Au moment de fermer cette lettre, j'apprends, ou du moins l'on assure que Bonaparte sera jugé, et qu'on ne lui avait donné aucune parole. Je le souhaite de tout mon cœur. Dans ce moment, il faut recommander la souveraineté aux souverains. Puisqu'ils ont replacé le roi de France, le comble du malheur serait qu'ils gâtassent ce chef-d'œuvre de la sagesse et de la justice en le faisant mépriser. La nation française a joint l'idée de son avilissement à celle des Bourbons, comme elle avait joint celle de sa puissance et des succès à l'idée

Digitized by Google

de Bonaparte. Ne serait-il plus temps d'effacer ce sophisme?

NOTE A SON EXCELLENCE M. DE GOURIEFF, MINISTRE DES FINANCES ET DU COMMERCE.

Saint-Pétersbourg, 1er/13 août 1815.

Le soussigné, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Sa Majesté le roi de Sardaigne, a l'honneur de faire connaître à Son Excellence M. de Gourieff, ministre des finances et du commerce, qu'au moment où la tranquillité semble enfin rétablie en Europe, les négociants piémontais ont naturellement tourné les yeux sur un pays dont la position, l'étendue et les richesses ouvrent un champ avantageux à leurs spéculations commerciales; et le soussigné a reçu l'ordre de présenter au ministère russe quelques réflexions relatives à ces espérances, afin qu'elles puissent être soumises au jugement de Sa Majesté Impériale lorsqu'elle sera rendue à l'empressement de ses sujets.

Le soussigné n'ignore point qu'en général le système prohibitif est admis par toutes les nations, car il n'en est pas qui ne défende ses productions naturelles et son industrie contre celles des autres nations. Mais entre le système, si célèbre dans ce siècle, de la liberté universelle et celui d'une prohibition stricte qui n'admettrait aucune exception quelconque, il y a une infinité de

Digitized by Google

nuances, et c'est dans l'étendue de ces gradations que chaque nation peut favoriser jusqu'à un certain point chez elle le commerce des autres.

Si, d'un côté, la liberté absolue n'a été jusqu'ici qu'une hypothèse philosophique, on peut dire de l'autre que la prohibition absolue présente un état de choses pour le moins aussi idéal; et l'on pourrait ajouter qu'il ne serait guère possible d'en approcher de trop près sans produire deux grands maux, celui d'engourdir l'industrie nationale et de la livrer à une paresse fatale en la délivrant de toute rivalité, et celui d'exciter une contrebande terrible également contraire à la morale publique et aux intérêts de l'État.

Il paraît donc que les négociants sujets de Sa Majesté le roi de Sardaigne, en espérant quelques facilités pour l'introduction de leurs étoffes de soie en Russie, ne se trouveraient point en contradiction avec les règlements prohibitifs par lesquels la Russie jugerait à propos de défendre sa propre industrie en général.

Les soies du Piémont égalent celles de l'Asie et surpassent celles du reste de l'Europe; il a donc de ce côté un avantage naturel qui lui permet de fournir ce qu'il y a de meilleur à un moindre prix; il y a même des articles dans ce genre, tels que les velours de Turin et de Gênes, dont il ne paraît pas qu'aucune nation puisse disputer la supériorité à ces deux États, qui n'en font plus qu'un; et, sous ce double point de vue, ils pourraient déjà mériter quelques distinctions en Russie.

Les relations amicales entre les nations sont encore un objet qui peut être pris en considération. Les Pié-

Digitized by Google

montais, depuis la guerre d'Italie, ont contracté envers la nation russe un attachement qui s'est accru chaque jour par les liens toujours plus étroits d'amitié et de reconnaissance qui attachent leur souverain à Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies. Il est donc sûr que les relations commerciales entre les deux peuples marcheraient avec une aisance particulière, également avantageuse aux deux nations.

Le soussigné prie donc Son Excellence M. le ministre des finances de vouloir bien accueillir cette demande, pour la mettre sous les yeux de Sa Majesté Impériale lorsque le moment en sera arrivé. Il n'insiste dans cette note que sur le principe général d'une préférence quelconque accordée aux étoffes de soie du Piémont par la diminution des droits imposés sur ces sortes d'étoffes en général, et suffisante pour mettre le commerce piémontais à même de soutenir la concurrence dans les marchés de Russie; il n'a rien à dire d'ailleurs sur les bornes précises de la préférence espérée.

Le soussigné, en s'acquittant de son devoir, saisit avec empressement, etc.

Saint-Pétersbourg, 20 août/1er septembre 1815.

Monsieur le comte,

Je connaissais depuis plusieurs jours, et par toutes les gazettes, l'édit de Sa Majesté qui éloigne tous les

Digitized by Google

Français de ses États. Je n'ai rien à dire sur la note de M. le marquis d'Osmond, qui me paraît régulière ou excusable, quelles que soient les excellentes raisons qui ont déterminé Sa Majesté, car il est naturel qu'un ambassadeur défende les sujets de son maître; mais quant à la note du prince Kuslowski, je ne puis la concevoir, à moins d'une instruction préliminaire qui me paraît impossible.

Ce ministre n'a point répondu à deux lettres que je lui ai écrites, d'où je crois devoir conclure qu'il en a reçu la défense, car il est trop poli pour manquer à ce point aux premières lois de la courtoisie; dans ce cas, cet ordre serait personnel, puisque son prédécesseur, M. le chevalier de Lizakewitch, m'avait prié lui-même de lui écrire *pour tout ce qui pourrait m'être agréable*. Je me gardai bien, même dans mes plus mauvais moments, de mettre sur les bras du gouvernement un si terrible intercesseur; mais, plus d'une fois, nous nous sommes écrit sur ce qu'on appelle *la pluie et le beau temps*.

Il est impossible de vous décrire l'état violent où nous sommes réduits par le système prohibitif soutenu ici avec un *impegno* extraordinaire et qui a plusieurs causes. J'ignore si la question a été pleinement discutée en présence de Sa Majesté Impériale, et j'ignore aussi si elle a quelques idées arrêtées sur ce point. En attendant, les prix de toutes choses montent sans mesure, et il n'y a plus moyen de vivre. — C'est un singulier projet que celui d'enrichir une société en appauvrissant les individus qui la composent.

Digitized by Google

Je prie Votre Excellence de supposer qu'un négociant se présente à Sa Majesté et lui dise : « Sire, je supplie » Votre Majesté de vouloir bien ordonner que le droit de » fabriquer ou de vendre un tel objet me sera exclusi- » vement dévolu. J'en hausserai un peu le prix, au » préjudice insensible des acheteurs; mais Votre Ma- » jesté aura le plaisir de voir une superbe fortune s'éle- » ver à côté d'elle ; en très-peu de temps j'aurai un » château, etc. »

Certainement, monsieur le comte, si Sa Majesté ne répondait pas par un soufflet, c'est que les rois n'en donnent point; mais, à la place de ce négociant effronté, supposez un homme d'un tout autre plumage, qui allègue *l'intérêt sacré de l'État, la nécessité de favoriser l'industrie nationale,* etc., la chose change tout à fait de face, et le souverain pourra être trompé, quoique le second fasse les commissions du premier.

J'ignore absolument quel est le sentiment du ministre des finances sur cette grande question ; ce sont de ces choses qu'on ne pourrait demander sans une indiscrétion extrême; mais comme M. de Gourieff est très-accessible et qu'il m'a constamment traité avec beaucoup de politesse, je ne négligerai aucune occasion de faire valoir un projet utile aux deux nations.

Dans l'état où est la France, l'homme le plus hardi ne saurait s'aviser de faire des prophéties. Je crains beaucoup que de la faute primitive de n'être pas parti d'un point fixe, il ne résulte un de ces états de choses où il est impossible de faire bien. De la même main le Roi est rétabli et avili; on ordonne à ses peuples de le véné-

Digitized by Google

rer, et on le met et on le retient à terre. Il n'y a plus même moyen de faire autrement, car les alliés doivent penser à eux. Suivant les apparences, tout doit finir par une grande explosion fatale à la France ou fatale à d'autres. La famille royale n'est point assise. Un certain je ne sais quoi annonce que rien n'est fini. C'est un grand phénomène que le mal que Napoléon a pu faire dans quatre mois, et c'est un autre grand phénomène que la délicatesse avec laquelle la souveraineté européenne traite la révolution, qui n'en veut qu'à cette souveraineté. On fouille dans le fond des poches de milliers d'honnêtes gens, pour habiller des Prussiens en drap fin ; mais les usurpateurs en chef, les brigands, les fléaux de l'Europe, emportent les diamants et la vaisselle des souverains, et ils sont escortés par les troupes de ces souverains eux-mêmes ; ceux-ci sont maîtres en France, et ils laissent porter des titres (ceci est plaisant) donnés dans leurs propres États par Bonaparte ; *le prince d'Eckmuhl, le duc de Raguse, le duc de Dantzick*, etc., ne choquent point l'oreille des princes alliés, et si le duc de la Moskowa n'avait pas certaine petite peccadille sur la conscience, il pourrait encore se faire annoncer chez l'empereur de Russie.

Le roi de France veut-il que Fouché soit duc? qu'il le fasse duc, mais qu'il ne reconnaisse pas *le duc d'Otrante*. Il y aurait à dire bien des choses qui s'élèvent plus haut : mais pour en venir au point cardinal, la constitution d'Angleterre ne pouvant reconnaître un prisonnier d'État, où est notre sûreté à l'égard de Bonaparte? Je sais que le major Bernardi, accusé de

Digitized by Google

crime d'État, a été retenu en prison pendant quarante ans *sans jugement;* mais, pour cela, il a fallu un billet de tolérance accordé aux ministres et renouvelé sous trois souverains : qui nous assure d'un pareil bill? Une majorité de mauvaise humeur dans la Chambre des communes n'a qu'à réclamer l'*habeas corpus* en faveur de Napoléon ; que lui répondra-t-on? J'ai toujours reconnu d'ailleurs en Angleterre une certaine admiration pour Bonaparte ; j'en ai remarqué plusieurs exemples frappants, même dans les hautes classes. Une certaine politique peut aussi se faire entendre. Tout à l'heure je lisais dans un papier anglais : « Est-il donc indifférent » pour nous de nous attacher un homme qui a les *con-* » *naissances* et les *prétentions* de Bonaparte! etc. » Cela va loin, comme voit Votre Excellence. Je ne sais si elle est informée que plusieurs théologiens protestants, et même catholiques (tels que le Père Lambert, français), ont voulu prouver que tous les événements dont nous sommes les témoins ont été prédits : un de ces écrivains, le docteur Frère, à Londres, vient d'établir, à ce qu'il croit, par des passages combinés de Daniel et de saint Jean dans l'Apocalypse, que Bonaparte, dans moins de deux ou trois ans, doit reparaître sur la scène du monde avec une grande augmentation de puissance, et qu'il établira probablement son trône à Rome. J'ai pris des mesures pour avoir ce livre. Si le docteur Frère a raison, les alliés ont très-bien fait de ne pas faire fusiller Bonaparte; les balles ne lui auraient point fait de mal : comment pourrait-on fusiller une prophétie? Je suis, etc.

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, 21 août/1er septembre 1815.

Je viens seulement de recevoir l'antique *Palmaverde;* je ne puis exprimer à Votre Excellence à quel point j'ai été réjoui par ce nouveau ressuscité qui m'a rendu un instant ma jeunesse. Mais il faut que j'avoue une petite faiblesse à Votre Excellence : mon amour-propre a été un peu offensé de voir dans la liste des chevaliers grand-croix mon nom tout sec, comme si j'étais un étranger chargé par accident d'une commission honorable; je suis cependant notoirement sénateur depuis trente ans; ainsi je réclame, pour la prochaine édition qui s'avance, le *già senatore.*

On nous donne d'excellentes espérances pour la Savoie; Dieu veuille qu'elles ne nous trompent point et ne nous bercent même pas trop longtemps. Ce pays pourrait bien se trouver encore à côté d'un volcan; mais il a l'expérience de plus, et, de l'autre côté, on sera, je l'espère, un peu dégoûté de se mêler des affaires d'autrui. Si le duché de Savoie revient tout entier à son maître légitime, avec le principe de neutralité universellement reconnu, le règne de Sa Majesté, commencé au milieu des tempêtes et environné des apparences les plus sinistres, finira cependant, à moins de quelque contre-miracle, par être l'un des plus heureux de son antique dynastie : car qu'y a-t-il de plus brillant que d'acquérir Gênes et de fermer la Savoie? Votre Excellence aurait-elle la bonté de m'apprendre sur quoi est fondée l'opposition de l'Espagne, au Congrès, contre

Digitized by Google

l'acquisition de Gênes? Manquant des livres nécessaires, je n'ai pu découvrir la source.

Je suis, etc.

Saint-Pétersbourg, 24 août/5 septembre.

Monsieur le comte,

Les papiers anglais sont pleins des témoignages trop évidents de l'impression profonde que Bonaparte a faite sur les esprits. Je pillerais M. le comte d'Agliè si j'entrais sur ce point dans de trop grands détails; je ferai seulement remarquer à Votre Excellence une faute relative à ce que je lui disais sur le grand inconvénient de ne pas savoir ce qu'on veut faire: lorsque Bonaparte a dû passer du *Bellérophon* sur le *Northumberland*, le capitaine anglais lui dit : *Général, quand voulez-vous que nous montions à bord?* — Bonaparte s'est courroucé de ce mot de *général*, puis il a dit : *demain, à dix heures* — Voilà ce qu'on appelle une faute dans toutes les règles. Il fallait lui dire : *Sire, quand Votre Majesté veut-elle monter sur le Northumberland?* ou bien : *Général, nous partons demain à dix heures, tenez-vous prêt.*

L'immense faveur accordée par une immensité d'hommes à ce personnage fameux, les partisans qu'il a laissés, les espérances qu'il entretient, la chute de Sa Majesté Très-Chrétienne dans l'opinion, les idées ré-

Digitized by Google

volutionnaires vivantes et visibles de tout côté, l'immoralité générale, et tant d'autres circonstances inutiles à rappeler, combinées avec la rage de la France et le mécontentement extrême de tant d'autres peuples, m'inspirent encore le plus grand effroi pour l'avenir. Au milieu de ces craintes, je suis enchanté des bonnes nouvelles que me donne Votre Excellence de l'excellent esprit qui règne chez le Roi; ses sujets ont, ce me semble, la gloire d'avoir avalé le venin général moins que les autres nations et d'en avoir été infiniment moins malades.

Le retour de la Savoie nous est annoncé de plusieurs côtés, mais tout à fait gâté par la cession de Nice. Voudrait-on, en fermant une porte aux usurpateurs futurs, en ouvrir une autre tout aussi commode? Je me tais sur ce point, n'ayant aucune base pour pouvoir poser le pied.

Je suis, etc.

Saint-Pétersbourg, 31 août/12 septembre 1815.

Monsieur le comte,

Voici comment on a raconté dans les papiers anglais les dispositions prises par Sa Majesté pour écarter les Français de ses États :

« Quatre ou cinq mille de ces malheureux ont été » expulsés, parmi lesquels se trouvaient plusieurs

Digitized by Google

» Lyonnais appelés en Piémont pour le perfectionne-
» ment des manufactures de soie. On a parlé de bonté
» à Turin parce qu'on avait soustrait environ cent qua-
» rante individus à la rigueur de la loi. L'ambassadeur
» de France a présenté sur ce point *une note violente.*
» Plusieurs ministres étrangers se sont portés comme
» médiateurs entre *les deux parties,* qui ont déféré
» la cause au tribunal des princes alliés à Paris. On
» attend leur décision avec empressement. »

Ici, j'ai entendu dire chez le duc de Polignac : *C'est un fagot.* J'attends avec beaucoup d'empressement que Votre Excellence m'apprenne s'il y a eu réellement d'autres interventions que celle de l'ambassadeur de France, et si l'on aurait osé porter la question à Paris ! Je ne comprends pas pourquoi Sa Majesté ne serait pas maîtresse chez elle. Quant au marquis d'Osmond, je ne suis pas étonné qu'il ait gardé le silence pendant l'absence de son maître, vu qu'il ne se croyait, dans le fond, aucune existence politique durant ce temps. Je ne conçois pas trop celle qu'il a aujourd'hui. C'est maintenant qu'on voit la plénitude du jugement porté sur la France : on doit plaindre les honnêtes gens qu'elle renferme, et surtout le Roi, qui paraît ne pouvoir plus être qu'un passage à un autre ordre de choses. Je sens combien il est dangereux de juger de loin ; cependant, sauf le respect infini dû à ceux qui agissent, je suis entraîné à croire qu'il eût été plus à propos de tenir le Roi écarté, et que, puisqu'on a la puissance en main, il faudrait s'en servir pour exterminer l'exterminatrice.

L'Empereur est attendu ici comme on attend la pluie

Digitized by Google

après un été d'Afrique; mais sa présence n'est pas moins nécessaire ailleurs. Qui n'a pas vécu en Russie ne peut pas savoir ce que c'est que l'empereur de Russie pour la Russie; son nom est une constitution, et qui sait si, pour elle, il y en a une meilleure? La Pologne compte toujours sur la sienne, et le Russe ne supporte pas cette idée; Votre Excellence comprendra sans doute que ce sentiment est tout à fait dans la nature, car la constitution semblerait accorder une supériorité à la Pologne sur la Russie ; il ne s'agit pas même de savoir si le sentiment dont j'ai l'honneur de vous parler est fondé ou ne l'est pas, il suffit qu'il soit russe et invariable. Tel est l'état des esprits. On m'assure dans ce moment que la Pologne vient de recevoir des armoiries, qui sont l'aigle de Russie, et *sur le tout* (comme on dit en style héraldique) l'aigle de Pologne: on glose là-dessus, mais ces armoiries sont purement et simplement celles des provinces, qui portent toutes leur écusson particulier sur celui de Russie. Tels sont les faits publics : l'avenir nous dira le reste. Les Polonais devraient avant tout apprendre à se marier : ils ignorent qu'un peuple qui se joue du mariage est *inconstitutionnable.*

Je suis, etc.

P. S. Teneur d'une lettre de Gênes : « Les Anglais ayant toujours une garnison ici et faisant réparer les fortifications à leurs frais, nous en tirons un augure favorable pour le rétablissement de l'ancien gouvernement. »

Si l'on nous accorde ici quelque chose pour le com-

Digitized by Google

merce, on s'attend à une réciprocité; je me suis tenu à des protestations générales, n'ayant point d'ordres; j'en attends, et des pouvoirs s'il est nécessaire.

Saint-Pétersbourg, 14/26 septembre 1815.

Monsieur le comte,

Votre Excellence aura appris bien avant moi que nos derniers députés allobroges comptaient de la meilleure foi du monde, en se rendant à Paris, sur les bons offices de Sa Majesté Impériale; j'ai cru moi-même pendant très-longtemps que l'Empereur de Russie n'avait donné qu'une adhésion de complaisance au partage de la Savoie, et que cet arrangement était pour lui quelque chose de parfaitement indifférent. J'ai écrit dans cette supposition, et vous voyez par là, monsieur le comte, combien il est essentiel que les ministres près des grandes cours soient instruits à temps; car j'aurais écrit d'une manière toute différente si j'avais su alors ce que je sais aujourd'hui. Qui sait si ce n'est pas un bien que j'aie dit la vérité, et toute la vérité, et rien que la vérité? Quoi qu'il en soit, je ne puis me persuader que les efforts d'un peuple pour se tenir attaché à son souverain puissent déplaire à un autre; comment pourrait-il blâmer dans une nation ce qu'il admirerait, ce qu'il aimerait, ce qu'il récompenserait dans la sienne? Je ne puis le comprendre. Ainsi, quoique la politique ait défendu à Sa Majesté l'Empereur de recevoir nos députés, j'es-

Digitized by Google

père qu'il ne les en estimera pas moins, et c'est à quoi je tiens beaucoup. Je comptais infiniment, je l'avoue à Votre Excellence, sur le dernier engagement pris à Vienne, et qui était le correspectif des cessions faites par Sa Majesté à la République de Genève ; cette promesse devant être accomplie, j'aurais cru que l'accomplissement en aurait pu coïncider avantageusement avec ce nouvel effort de fidélité filiale ; mais de loin on juge fort mal. Je prie Votre Excellence de vouloir bien m'informer sans délai de ce qui pourrait être fait en exécution de la promesse faite à Vienne.

La France est morte dans ce moment. Toute la question se réduit à savoir si elle ressuscitera. Il serait imprudent de disserter sur le temps futur. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'on ne voit malheureusement aucune chance de tranquillité pour l'avenir. La justice, de sa nature, produit la paix, comme l'injustice, de sa nature, produit la guerre. Pourquoi l'homme satisfait se battrait-il, quand même il le pourrait? et pourquoi l'homme injurié ne se battrait-il pas, s'il en a le pouvoir ? La probabilité du repos doit donc être estimée infailliblement par le nombre des contents et des mécontents. Bonaparte est tombé, mais ses maximes sont vivantes. On ne saurait répondre de rien.

Quand je songe que le résultat des plus grands efforts militaires et politiques est la ruine définitive et absolue de l'innocence ou de la simple faiblesse, d'un côté; et de l'autre, le triomphe, l'absolution générale, l'enrichissement sanctionné des plus vils brigands, des traîtres les plus scandaleux qui aient jamais déshonoré

Digitized by Google

la terre, quand je pense à ce qu'on a fait et à ce qu'on pouvait faire, j'ai envie de pleurer comme une femme.

Mais peut-être que je me presse trop de me désespérer. Il y a des choses qui ne peuvent se faire subitement. La justice *boite*, à ce que disent les anciens ; mais à la fin elle arrive. Déjà j'apprends, toujours par les gazettes, que Sa Majesté a mis la main sur certains biens *sacrés*, suivant le nouveau dictionnaire ; en tout il ne s'agit que de commencer. Quand les rois seront bien assis et que certains conseils auront pu arriver, j'espère que nous aurons beau jeu.

Je suis, etc.

P. S. Une partie du devoir d'un ministre consiste à envoyer des relations sur l'état politique du pays où il réside ; quoique n'ayant pas été approuvé sur cette tradition, une puissante raison m'oblige d'envoyer de temps à autre des morceaux de ce genre ; Votre Excellence, quand je l'ennuie un peu, doit donc prendre patience.

Saint-Pétersbourg, 14/26 septembre 1815.

Monsieur le comte,

Votre Excellence en sait probablement plus que moi sur le retour de Sa Majesté Impériale ; le public, en général, est invariable dans la croyance qu'elle ira en Italie, tandis que des personnes faites pour être très-instruites assurent que ce bruit n'a pas le moindre fon-

Digitized by Google

dement. On s'impatiente fort de l'absence du souverain, mais je serais curieux de savoir comment les mêmes hommes qui sont de si grands admirateurs de Pierre Ier dans les chantiers de Saardam, refuseraient les mêmes sentiments à Alexandre Ier, occupé de choses beaucoup plus essentielles que de couper des planches et de planter des clous. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que l'Empereur a dû nécessairement rencontrer sur sa route une foule d'idées européennes qui ne seraient pas venues le chercher chez lui, et il *importe* qu'elles pénètrent dans l'esprit d'un souverain aussi *important*.

Vous observerez, monsieur le comte, que dans tout autre pays ce que nous voyons aujourd'hui en Russie ne serait pas possible ; on dit que la tranquillité parfaite du peuple dans cette circonstance fait beaucoup d'honneur à son caractère : personne assurément n'a moins envie que moi de disputer sur les bonnes qualités du peuple russe, qui est naturellement bon, obéissant, hospitalier, nullement sanguinaire, etc. ; cependant, je crois absolument impossible qu'une société quelconque de quarante millions d'hommes *libres* pût se passer de son souverain pendant plus de deux ans. Il y aurait trop de volontés en mouvement. C'est la dépendance du plus grand nombre qui rend le phénomène possible. Il y a plus : je crois que le souverain lui-même ne pourrait pas tenir dans sa main, quelque forte, quelque habile qu'elle fût, un tel faisceau d'hommes libres. J'ai écrit sur ce point, pour ma propre instruction seule jusqu'à présent, et j'ai été conduit à croire que celui qui demande l'af-

Digitized by Google

franchissement des serfs en Russie demande la division de l'empire.

La servitude, d'ailleurs, n'est pas ici ce qu'on croit ailleurs; elle a des inconvénients comme toutes les choses humaines, mais elle a aussi de grands avantages et de grandes compensations qui doivent être mis dans la balance.

Je ne puis exprimer à Votre Excellence l'intérêt avec lequel je contemple la Russie dans ce moment. On se trompe dans ce pays lorsqu'on écrit 1815 : il faudrait écrire 1515, car nous sommes dans le XVIe siècle. La science arrive, et s'apprête à faire son premier exploit, celui de prendre la religion au collet. Les conquêtes de l'esprit protestant sur tous les membres du clergé qui savent le français ou le latin sont incroyables ; et ce qu'il y a de singulier, c'est que les Russes s'en aperçoivent bien moins que les étrangers. Le mouvement religieux qui agite l'Europe dans ce moment arrive aussi jusqu'ici et fait peur à beaucoup de gens. On parle beaucoup de l'*Église grecque :* il n'y en a plus, monsieur le comte, hors de la Grèce. L'Église russe n'est pas plus grecque que syriaque ou arménienne ; c'est une église isolée, sous une suprématie civile, précisément comme celle d'Angleterre. Si le patriarche de Constantinople s'avisait de donner un ordre ici, il passerait pour fou et le serait en effet. Dans cet état de choses, la *Société biblique* est venue jeter ses filets en Russie. Votre Excellence me ferait grand plaisir de m'apprendre si cette Société est connue en Piémont ou dans le voisinage. Née à Londres, elle a pour but *de traduire les saintes Écri-*

Digitized by Google

tures dans toutes les langues de l'univers, et d'en propager la lecture jusque dans les boutiques, sans aucune explication, système diamétralement contraire au nôtre. Cette Société a dépensé l'année dernière 42,000 livres sterling. Une colonie s'étant présentée ici, tout de suite elle a été acceptée, car le Russe est avide de nouveautés plus encore que l'ancien Français, avec qui il a plusieurs rapports de caractère ; au nombre des membres très-respectables se trouvent les deux archevêques, le russe et le catholique ; ils sont là comme deux courtisans, parce qu'ils ont imaginé que la Société était agréée par le maître ; mais, dans le vrai, ils y font une assez mauvaise figure. Le ministre des cultes avait proposé au général des jésuites d'être de cette Société, mais ce dernier s'y est respectueusement refusé. Il paraît évident que la *Société biblique* n'est qu'une machine socinienne, établie pour renverser toute société ecclésiastique. L'Église anglicane s'est alarmée, et des évêques ont cru même devoir attaquer la Société par des mandements solennels ; j'ai lu des livres anglais fort intéressants sur ce sujet. Ici, on ne se doute pas du danger. Le catholicisme joue aussi un rôle dans ce mouvement général ; on lui reproche son prosélytisme naturel, sans trop raisonner sur l'essence et les conséquences de ce caractère ; les jésuites sont examinés avec une sévérité dont vous n'avez point d'idée. Le prince Alexandre Gallitzin, dont j'ai eu l'honneur déjà de parler à Votre Excellence, est fort alarmé. Ce ministre est un très-bon sujet de l'Empereur, d'un caractère fort estimable et nullement méchant ; mais il est bien loin d'avoir les connaissances

Digitized by Google

nécessaires à sa place, et il ne peut se douter de ce qui se prépare en Europe. L'empereur de Russie, d'ailleurs, va se trouver à la tête de 10 millions de catholiques; c'est la puissance de trois ou quatre têtes couronnées seulement parmi toutes celles d'Europe: comment un ministre de la communion russe pourrait-il être l'intermédiaire entre une telle masse de catholiques et le souverain? Un organe de la même croyance est absolument indispensable, autrement tout ira mal; et déjà nous en avons la preuve, non pas que le ministre ne soit un très-honnête homme, mais parce que certaines idées, que nous ne l'empêchons point de trouver très-justes par rapport à lui, sont cependant très-fausses et très-dangereuses par rapport à nous.

Je suis curieux de savoir comment la sagesse de l'Empereur, éclairée par tout ce qu'il a vu, démêlera ces différents intérêts; mais je répète à Votre Excellence que jamais pays n'a prêté plus que la Russie dans ce moment aux spéculations d'un observateur initié à certaines connaissances de droit et de fait.

Après un si long séjour dans ce pays, les bontés que j'y ai éprouvées m'ont en quelque manière naturalisé, de sorte que je prends un extrême intérêt à tout ce qui concerne la Russie. Les étrangers lui ont fait bien du mal, lui ont vendu du poison, l'ont calomniée, séduite ou insultée; je voudrais bien faire tout le contraire selon mon pouvoir, et je suis persuadé qu'on pourrait lui dire de fort bonnes choses par écrit, avec respect et amour. En attendant, je n'ai pas cru inutile d'adresser à Votre Excellence une légère esquisse de l'état actuel

Digitized by Google

de ce pays sous le point de vue le plus intéressant.

Je suis, etc.

Saint-Pétersbourg, 28 septembre/10 octobre 1815.

Monsieur le comte,

Je prie Votre Excellence de vouloir bien faire passer la dépêche ci-jointe à sa haute destination.

J'ai reçu celle qu'elle a bien voulu m'adresser de Gênes le 26 août dernier, elle m'a appris avec une satisfaction inexprimable l'heureuse arrivée de Sa Majesté la Reine et de ses deux augustes filles ; cet événement peut être justement appelé le complément de la restauration. Puisse Sa Majesté, et comme prince et comme homme, jouir du bonheur invariable que nous lui désirons.

Nous venons de recevoir la triste nouvelle d'un incendie qui a détruit de fond en comble l'intéressante ville de Casan ; quinze cents maisons et dix-huit églises ont été la proie des flammes ; on a de fortes raisons de croire que cette calamité n'a point été l'effet du hasard, et déjà plusieurs personnes ont été arrêtées. J'ai ouï-dire qu'on soupçonnait des miliciens, mécontents de n'avoir pas trouvé la liberté à leur retour ; d'autres m'ont dit qu'on soupçonnait les *rascolniks*, espèce de schismatiques qui sont parmi le peuple à peu près ce que les illuminés d'une certaine espèce sont parmi la

Digitized by Google

bonne compagnie : l'État en contient déjà plus de trois millions divisés en quarante sectes, les unes absurdes, les autres coupables, mais toutes fanatiques et obstinées à l'excès. Le protestantisme d'un côté et le double rascolnisme de l'autre sont deux limes sourdes qui *scient* la religion du pays, l'une de bas en haut et l'autre de haut en bas : elles ne peuvent tarder de se rencontrer. Je ne vois pas, au reste, ce que les rascolniks peuvent gagner à brûler des villes, ni de quoi ils ont à se plaindre; car le gouvernement, qui s'en occupe beaucoup, comme vous le sentez assez, monsieur le comte, n'a cependant adopté jusqu'à présent aucune mesure de rigueur contre eux, en quoi on ne peut qu'applaudir à sa prudence. Ce qu'il y a de tristement plaisant, c'est de voir la *Société biblique* propagée et soutenue dans un pays où l'interprétation extravagante de quelques textes de l'Écriture sainte en langue vulgaire a produit la folle et dangereuse tribu des rascolniks.

Il n'y a que trois jours qu'un autre incendie, terrible quoique partiel, a fait ici bien des malheureux; un seul négociant y a perdu pour 100,000 roubles de sucre. Je n'entends pas dire que, dans ce cas, on soupçonne un crime, mais il est certain que la Russie renferme des bandes d'incendiaires. Sans compter Moscou, *qui a brûlé comme Hercule,* voilà déjà la troisième ville qui brûle depuis quelque temps : Rambow, Suradow et Kiew. Je ne sais quel démon pousse ces forcenés.

Dieu veuille réunir bientôt tous les Russes, et Dieu veuille aussi que le contact des pestiférés ne leur

Digitized by Google

ait fait aucun mal! Les éloges qu'on fait d'eux et de leur souverain en France et de tout côté me font un extrême plaisir; mais l'œil du père de famille est bien nécessaire ici. Je ne crois pas que cette grande nation puisse demeurer longtemps encore dans l'état où elle est. Ce qu'on a fait, ce qu'on fera, ce qu'on doit faire, ce qu'on peut faire, sont quatre chapitres inépuisables pour la réflexion. Jamais je n'envisage ce sujet sans une espèce de tremblement où il entre beaucoup de tendresse.

Tout augmente ici d'une manière qui devient un spectacle. L'envoyé de Portugal paye son appartement 20,000 roubles par an. Tout est en proportion ; je ne sais en vérité ce que ceci deviendra. En attendant, je suis écrasé par mon titre.

Je suis, etc.

Saint-Pétersbourg, 28 septembre/10 octobre 1815.

Sire,

N'ayant fait depuis plusieurs mois que des efforts inutiles pour arriver à l'oreille de Votre Majesté, je prends le parti indispensable de m'adresser directement à elle.

Que Votre Majesté fasse de moi tout ce qu'elle voudra : je ne lui ai pas prêté serment à condition d'être un favori ; de quelque manière qu'elle me traite, je la préférerai toujours à tout; mais je la supplie, au nom

Digitized by Google

de sa propre dignité, de m'épargner les derniers malheurs.

Votre Majesté me donnera encore la plus grande marque de bonté si elle daigne jeter les yeux sur le mémoire ci-joint, que je ne puis absolument présenter qu'à elle, et dont je la prie de vouloir bien excuser la forme. C'est mon dernier effort, sire, et je ne m'y détermine qu'au moment où je me vois sur le point de donner un spectacle qui sera bien triste pour moi et bien surprenant pour le public ; il ne m'appartient pas de décider si j'ai mérité ce malheur, il me suffit de protester à Votre Majesté que ni les privations, ni les refus, ni les plus amères mortifications, ni ma ruine absolue même, qui me paraît prononcée, ne pourront altérer le plus légèrement le zèle, le dévouement sans bornes et le très-profond respect avec lesquels je suis, etc.

Mémoire très-humblement présenté à Sa Majesté.

La restitution possible et même probable de la partie du duché de Savoie qui est si malheureusement séparée du reste, et certains avis qui me sont arrivés, m'obligent à prendre quelques précautions éventuelles. On a parlé de mon rappel. Je ne m'avise point d'entrer dans les secrets de Sa Majesté ; mais j'ose croire qu'il m'est permis d'observer avec le plus profond respect :

En premier lieu, qu'il m'est devenu impossible de *remplir* et, par conséquent, d'*accepter* aucune place de magistrature. Après une si longue interruption, mes idées

Digitized by Google

ont pris un autre cours ; des études, des connaissances, des compositions entièrement étrangères aux lois se sont emparées de mon esprit. Je pourrais demeurer au-dessous de ma place, ce qui est, dans toutes les professions, un grand malheur, et, dans l'ordre judiciaire, un grand crime. Si donc je venais à être rappelé dans cet ordre, je ne désobéirais pas, mais je ne pourrais obéir.

Il resterait, en second, lieu, une place d'administration, qui serait beaucoup plus de mon goût. Malheureusement, je ne puis me faire illusion : je ne suis point fait pour ma patrie, et ce malheur ou ce défaut se ferait sentir bien davantage dans cette seconde supposition. J'ai toujours réussi chez l'étranger, parce qu'on m'y a toujours accordé, et dès le premier jour, la place qu'on m'y croyait due. Je fais profession d'ignorer ce que c'est que cette place ; je sais seulement qu'elle m'a toujours suffi et que jamais je n'ai rien désiré de plus.

Chez moi, au contraire, je n'éprouve qu'opposition et combats interminables ; un parti, qui n'est pas mince pour le nombre, me condamne obstinément à l'infériorité, tandis que je dispute même sur l'égalité; comme il n'y a pas moyen d'accorder ces deux prétentions, il vaut mieux que je cède la place.

Ce n'est pas que je n'aie et que je n'aie eu toujours beaucoup d'affection pour le Piémont, et que je ne sente parfaitement tous les avantages que j'y rencontrerais ; mais je n'aurais pas mis le pied dans la capitale, que ceux qui aimeraient autant me voir ailleurs me joueraient quelque tour savant pour m'essayer ; j'éclaterais

Digitized by Google

étourdiment, suivant ma coutume; la cour m'abandonnerait, suivant la sienne, qui est très-juste, et je deviendrais inutile à Sa Majesté. J'ignore d'ailleurs absolument si je possède les qualités nécessaires pour une place telle qu'elle pourrait me convenir.

Je crois de plus que ceux qui, pendant une révolution, ont suivi le parti de leur Roi et quitté leur patrie par cette raison, ne doivent point se presser de reparaître après la restauration. C'est peut-être une vérité triste, mais c'est une vérité, et la fidélité ne doit point s'en laisser étourdir; elle doit au contraire redoubler de courage et prendre patience, en se rappelant que la souveraineté, qui ne vieillit jamais, n'est, par conséquent, jamais sujette à perdre la mémoire.

J'ai dû mettre ces réflexions sous les yeux de Sa Majesté; mais, après tout, elle est la maîtresse. Si les raisons que j'expose ne lui semblent pas légitimes, elle n'a qu'à parler, je suis fait pour lui obéir. Je dois sans doute être attaché à un pays où la protection du souverain, de même que la bienveillance publique, ont pu me rendre supportable et même douce une vie que d'impénétrables décrets environnaient d'ailleurs de tant d'amertumes; du reste, Sa Majesté sait assez que je la préfère à tout, quoique je ne puisse, après vingt-cinq ans de souffrances sans égales, présenter à mes enfants la plus légère marque de son approbation.

Maintenant j'ose me flatter que si elle avait pensé à moi pour un changement de destination, elle daignerait faire pressentir ou avertir un serviteur fidèle, qui se trouverait, par une détermination imprévue, abîmé

Digitized by Google

avec toute sa famille. Je me place sous la main du Roi; je suis prêt à tout ce qu'il ordonnera : je resterai, je partirai, je me retirerai entièrement; mais, au nom de Dieu, que mes enfants ne soient pas, ne demeurent pas dépouillés de tout au nom de mon propre maître, et que mes cheveux blancs ne soient pas traités comme si j'avais offensé le Roi. Je n'ai servi que lui, je n'ai désiré que lui, j'ai tout abandonné pour lui. Ce n'est pas un mérite, je n'ai cessé de le dire, mais ce n'est pas non plus un crime.

Saint-Pétersbourg, 12/24 octobre 1815.

Monsieur le comte,

Une lettre de Paris du 19 septembre, reçue ici le 14 octobre (on voit qu'elle venait avec plaisir), m'a donné la nouvelle de l'heureux retour de la Savoie à son ancien maître. Il est inutile que je parle à Votre Excellence du plaisir que m'a fait cette grande nouvelle; il est des sentiments qu'il ne faut pas tenter d'exprimer. Soit qu'elle dût arriver plus tôt ou plus tard, j'ai toujours tenu cette restitution pour sûre, mais il ne m'est pas tout à fait indifférent d'en être le témoin.

Ma note verbale du 22 août 1814 paraîtra maintenant un peu plus raisonnable à Votre Excellence. Il faut toujours dire la vérité. Nous sommes obligés d'obéir aux souverains et de les faire obéir suivant nos forces, en

Digitized by Google

toute conscience et bonne foi, même lorsqu'ils ont ordonné des choses directement contraires à nos idées; par le plus convenable des retours, il est bien juste qu'ils aient la bonté d'entendre nos raisons, et surtout les raisons des peuples, à la charge pour nous de les leur dire en secret, lorsqu'il le faut, et toujours avec le profond respect qui leur est dû. Cependant je ne me vante de rien, car je croyais, comme je l'ai déjà dit, que Sa Majesté Impériale n'avait donné qu'un simple consentement de complaisance à ce malheureux partage de la Savoie; si j'avais cru le contraire, qui sait si je n'aurais pas perdu la parole?

Les papiers publics m'ont appris aussi que mon excellent ami, le marquis Costa, était parti pour revendiquer à Paris nos chefs-d'œuvre enlevés, ce qui m'a fait encore un très-grand plaisir du second ordre.

Maintenant, je suis curieux de savoir ce qu'il en sera des réclamations du Saint Père, les plus justes de toutes, sans contredit. Je ne crois pas cependant qu'elles réussissent, à moins que les puissances protestantes ne s'en mêlent, car, dans ce siècle éclairé, on ne peut guère obtenir justice en grand que de la force ou de la bizarrerie.

J'ai reparlé à Votre Excellence des armoiries de Sa Majesté uniquement afin que cet objet ne glissât pas de sa mémoire au milieu de tant d'objets importants, mais je n'ai sur ce point aucune espèce d'impatience. Ma plume, quoique vous disiez *qu'elle ne perd pas volontiers une occasion de s'exercer*, ne s'est exercée cependant, dans toute ma correspondance avec Votre Excel-

Digitized by Google

lence, que sur la gloire du Roi et le salut de ma famille, deux objets qui ne laissent pas que de se rapprocher dans ce moment, malgré leur disproportion.

Il y avait lieu de craindre que Sa Majesté Très-Chrétienne n'eût fait un mouvement de trop vers les idées nouvelles. Elle me paraît rentrer dans la bonne voie; mais point de salut sans la restitution plus ou moins retardée des biens nationaux. J'aime beaucoup voir l'Angleterre rétablir les couvents et leur rendre leurs biens dans le Hanovre. Il ne faut point de lois sur ce sujet; il y a des moyens d'y parvenir par des mesures prudentes et sûres. — On vient de nous envoyer les articles dictés à la France, il n'y a rien de si amer. On peut présager comment tout cela finira.

Je suis, etc.

P. S. J'ai lu ici une lettre originale du duc de Richelieu, en date du 20 août, dans laquelle il apprenait à un ami le refus décidé qu'il venait de faire du premier ministère à Paris, — et moins d'un mois après, il s'est cru obligé d'accepter. C'est une démonstration que les maximes ont changé.

Saint-Pétersbourg, 26 octobre/7 novembre 1815.

Monsieur le comte,

On parle beaucoup ici de la convention religieuse signée à Paris, le 14/26 du mois dernier, entre Leurs Majestés les empereurs de Russie et d'Autriche, et Sa

Digitized by Google

Majesté le roi de Prusse. Par cette convention à jamais célèbre, les trois souverains se reconnaissent comme frères et comme chefs de trois grandes familles chrétiennes qui n'en font qu'une. Votre Excellence apprendra avec le plus grand étonnement (si elle ne l'a déjà appris) qu'on y lit en toutes lettres : *Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Sauveur, Verbe éternel, splendeur du Père, trésor d'amour.* La pièce n'est pas encore imprimée, mais elle a été lue à Gatschina devant toute la société de Sa Majesté l'impératrice-mère, qui l'a reçue de son auguste fils. J'ai demandé à l'un des auditeurs si la convention contient quelque chose de dispositif; par exemple, si les souverains se promettent de donner main-forte à la religion, etc. Point du tout. La pièce est purement ce que nous appelons dans les tribunaux *déclaratoire.* C'est une espèce de profession de foi, qui n'est contre-signée d'ailleurs (ce qui est remarquable) par aucun ministre. Le rédacteur, comme je m'en crois sûr, n'est pas moins que l'empereur de Russie, qui écrit, comme vous savez, avec autant de facilité que d'élégance; du moins il a signé le dernier, ce qui paraît prouver que c'est lui qui a tenu la plume, quand il n'y aurait pas une preuve encore plus décisive.

Des expressions empruntées des symboles, de la liturgie des mystiques même, et transportées *toutes chaudes* dans la diplomatie, ne manqueront pas de faire éclater de rire toute la *religieuse* Europe. Mais pendant que certaines personnes rient, d'autres peuvent penser et écrire.

Une grande révolution religieuse est inévitable en

Digitized by Google

Europe, et déjà même elle est fort avancée : c'est ce que n'ignore aucun des hommes qui s'occupent de certaines recherches. La déclaration dont j'ai l'honneur de vous parler est une phase de cette révolution ; bientôt, sans doute, elle deviendra inutile, mais dans ce moment elle ne l'est pas : elle est, au contraire, très-significative et produira un grand effet. Il faut que Sa Majesté prenne bien garde que l'esprit qui l'a dictée n'est ni catholique, ni grec, ni protestant ; c'est un esprit particulier que j'étudie depuis trente ans, mais dont le portrait tiendrait trop de place. Il me suffira de dire qu'il est aussi bon dans les communions séparées que mauvais chez nous. C'est lui qui doit fondre les métaux, ensuite on jettera la statue. Je n'ai rien à dire sur l'à-propos des expressions, à leur place et dans ce moment.

Ce fut l'intérêt de la souveraineté mal entendu qui fit la révolution du XVIe siècle ; on nia les dogmes de l'Église pour lui voler ses biens. Aujourd'hui ce même intérêt bien entendu produira une révolution contraire. Il faudrait que les souverains protestants eussent perdu le sens pour ne pas apercevoir l'insigne folie qu'ils font, de soutenir une religion qui pose en maxime le jugement particulier et la souveraineté du peuple, contre une autre religion qui soutient (indépendamment des preuves dont elle est environnée) *que contre notre légitime souverain, fût-il même un Néron, nous n'avons d'autre droit que celui de nous laisser couper la tête en lui disant respectueusement la vérité.*

Les princes protestants changèrent donc de religion dans le XVIe siècle pour avoir de l'argent ; leurs succes-

Digitized by Google

seurs en changeront dans le XIXe pour conserver leurs trônes, s'ils sont à temps. Il n'y a rien de si aisé que de trouver vrais des dogmes qui s'accordent avec nos intérêts les plus chers.

Sa Majesté le roi de Prusse s'est aperçue enfin de la dissolution morale de son pays : il n'y a plus de peuple chez lui, il n'y a qu'une armée et une démocratie militaire ; il s'est donc jeté avec plaisir dans cette fraternité religieuse, car il sent son besoin principal, et dans ces sortes de cas l'esprit royal précède toujours l'esprit populaire.

Je ne connais point assez l'auguste souverain de l'Autriche pour savoir quelle espèce de part il a prise dans l'association chrétienne, mais la partie principale est sans contredit Sa Majesté l'empereur de Russie.

Ce prince, depuis quelques années, s'est beaucoup occupé de religion, et j'ai déjà eu l'honneur de vous faire observer, monsieur le comte, que la modération et la rectitude de ses idées sur ce point sont à mes yeux au rang des prodiges, parce qu'elles lui appartiennent exclusivement et que l'éducation qu'il a reçue poussait son esprit d'un tout autre côté. Si je ne me trompe, il ne faudra pas moins que toute sa dextérité pour exercer chez lui la suprématie religieuse qui lui appartient avec la mesure qu'exigent les circonstances.

En fait de religion, le Russe ne sait rien. L'ignorance absolue de la langue latine le rend étranger à toutes les sources de la controverse. Il a beaucoup d'esprit, mais le plus grand esprit ne sait que ce qu'il a appris, et le Russe n'a point encore regardé de ce côté (je parle

Digitized by Google

des laïques). Maintenant que l'aurore de la science commence à poindre, elle produit son effet ordinaire, celui d'ébranler la religion du pays; car nulle secte ne peut tenir devant la science. Le clergé vulgaire et non instruit n'est rien et ne peut rien; ceux qui ont de l'esprit et qui savent le latin ou le français sont tous plus ou moins protestants. On le nie dans le monde, ou parce qu'on l'ignore, ou parce qu'on ne s'en soucie pas, ou parce qu'on trouve plus commode de le nier que d'y mettre ordre; mais rien n'est plus incontestable. Cependant l'immense mouvement rétrograde qui a lieu en Angleterre et en Allemagne envoie jusqu'ici quelques ondulations. De grandes conversions opérées dans ces pays ont frappé les yeux. Enfin, un grand nombre de personnes dans la haute classe ont passé ici à la religion catholique; du moins on le croit, et c'en est assez pour exciter de l'autre côté un violent dépit. *Le ministre des cultes*, prince Alexandre Gallitzin, surveille les jésuites avec une sévérité colérique qui peut amuser les spectateurs, et l'on espère obtenir de Sa Majesté Impériale, à son arrivée, quelques mesures de rigueur. Mais comment? et contre qui? Frappera-t-on sur des catholiques *présumés* et du premier ordre, tandis qu'on n'ose pas toucher du bout du doigt des polissons de rascolniks, visibles comme le soleil?

C'est au milieu de ce mouvement d'idées que Sa Majesté Impériale arrive avec sa convention chrétienne, dont l'application montrera l'esprit. J'oubliais de dire à Votre Excellence que les autres souverains sont invités à y adhérer. Ne l'ayant pas lue encore, je ne serais pas

Digitized by Google

en état de donner un avis sur ce point ; je la crois favorable en général à la tolérance, même à ce qu'on appelle la *tolérance théologique;* mais de savoir quelle extension Sa Majesté Impériale entend donner à ce mot, dans sa sagesse, c'est ce qu'il me serait impossible de vous dire ; il me paraît qu'on vise au rapprochement des communions.

Un phénomène très-remarquable, c'est que les personnes qui redoutent et haïssent le plus le catholicisme dans ce pays, n'ont cependant ni crainte ni aversion pour le protestantisme, preuve évidente que, dans toute cette affaire, la raison et la religion ne sont pour rien ; car pour peu que ces deux dames fussent consultées, on ne préférerait pas le système qui renverse presque tous les dogmes nationaux à celui qui les maintient tous en proposant seulement d'y en ajouter un.

En attendant d'autres événements, Votre Excellence peut tenir pour certain que l'épouvantable révolution dont nous venons d'être les témoins n'est que la préface d'une autre. Il faut que Sa Majesté se tienne en garde contre les nouveautés, en rétablissant surtout l'éducation religieuse et la rendant pleinement au sacerdoce. Tous les peuples de l'univers ont confié les jeunes gens aux prêtres. Comment le bon sens éternel du genre humain aurait-il pu se tromper ? Le rétablissement des jésuites est donc de la plus haute importance. Si l'on veut et si l'on peut établir une autre société plus utile pour le but proposé, je n'empêche ; jamais je n'ai disputé sur les mots ni sur les habits ; mais je dis que nous avons besoin d'une *société amie*

Digitized by Google

contre les *sociétés ennemies;* les princes qui ne voudront pas croire cette vérité, ni se rappeler (ce qui est cependant passablement clair) que les hommes ne se font qu'avec des enfants, s'en repentiront un jour cruellement, mais trop tard.

J'ai cru devoir ces détails à l'importance de la circonstance, désirant de tout mon cœur qu'ils soient du goût de Sa Majesté.

Je suis, etc.

P. S. Un autre auditeur m'assure que, dans la convention, les augustes alliés s'engagent de plus à maintenir les droits légitimes *des peuples et des rois.* Je lui ai demandé si les peuples sont nommés ainsi les premiers; après y avoir pensé, il m'a répondu en riant ou souriant : *Je ne saurais vous le dire.*

Saint-Pétersbourg, 26 octobre/6 novembre 1815.

Monsieur le comte,

Qu'un gentilhomme piémontais vienne m'emprunter de l'argent pour se divertir, tant pis pour moi sans doute si je me laisse duper; mais l'époque de 1812 sort des règles ordinaires et ne peut être comparée à rien. Au milieu du renversement général de l'Europe, privé de tout moyen de communication, et voyant 300,000 cadavres entre la cour et moi, que pouvais-je

Digitized by Google

faire à l'égard d'un gentilhomme mon compatriote, blessé, garrotté, emprisonné, insulté, mourant de faim et de désespoir? Je ne pouvais écouter que l'humanité, et si je me vois trompé par lui ou par ses indignes parents, le gouvernement est très-certainement sa caution envers moi. Je me garde bien cependant de mettre en avant cette prétention; Votre Excellence se défend trop bravement sur le terrain de la justice pour que je m'avise de l'attaquer sur celui de la délicatesse; il me semble seulement que cette considération pourrait la déterminer peut-être encore à quelques démarches en faveur du chevalier de C., qui doit mourir ou *crever* à Kiew, faute de moyens pour se traîner dans sa patrie, où il a une mère et des frères qui se disent misérables, quoiqu'ils ne soient que des misérables. Quelles races de cœurs on rencontre dans le monde! Le marquis Massimini devrait bien s'emparer de ceux-là et les ranger parmi ses objets d'exportation; dans tous les marchés d'Europe ils feraient honte à l'acier de Birmingham.

On me fait l'honneur de m'écrire de Paris : *Vous qui avez si bien prédit le sort de notre première révolution, vous devriez bien nous dire comment vous croyez que finira ce que nous voyons.* —Je réponds qu'en 1796 j'étais bien le maître de prophétiser à mes périls et risques sur la *canaillocratie*, mais que, dans ce moment, l'histoire se trouvant nécessairement mêlée à la prophétie, tout homme doit trop de reconnaissance à ce qui s'est fait pour occuper le public de ce qu'on aurait pu faire, ce qui serait cependant indispensable pour

Digitized by Google

donner un pendant aux *Considérations sur la France.*

Au milieu de tant d'angoisses, il m'est bien doux de pouvoir remercier Sa Majesté, dans toute l'effusion du plus tendre respect, de ce qu'elle a bien voulu faire pour mon frère à son retour de Paris. Il n'y a rien de plus flatteur et de plus honorable que la lettre que Sa Majesté a daigné lui faire écrire par son ministre au département des guerres ; il ne pouvait m'arriver aucune consolation plus douce, ni même aussi douce. Je prie Votre Excellence de vouloir bien être l'interprète de ces sentiments auprès de Sa Majesté.

Votre Excellence n'a pas jugé à propos, jusqu'à présent, de me dire un seul mot de cette députation savoyarde, qui date du mois d'août dernier, ni même de la restitution de la Savoie, consommée le 19 septembre, ce qui m'a paru un peu fort. Je puis vous assurer, monsieur le comte, que je ne vois pas sans un extrême regret que les affaires soient allées si mal entre nous ; ce n'était pas mon intention assurément. Si Votre Excellence voulait signer qu'en m'écrivant elle a souvent oublié que c'est moi qui devais lire ses lettres, je signerais volontiers qu'en repoussant certaines lignes j'ai pu oublier mal à propos que j'écrivais à l'organe immédiat de Sa Majesté ; cela ferait une transaction fort belle et tout à fait digne de deux hommes de sens. Si elle ne plaît pas à Votre Excellence, j'en serai très-véritablement fâché, car la plaisanterie serait en ceci infiniment déplacée, et plus que déplacée.

Je suis venu ici par force, monsieur le comte ; j'ai tenu ma démission constamment aux pieds de Sa Ma-

Digitized by Google

jesté, la priant souvent *de ne point se laisser tromper par sa bonté;* jamais je n'ai fait une dette; en treize ans je n'ai passé que de 2,000 roubles mon petit appointement, et même avec permission antérieure; j'ai passé dix ans sans prononcer le nom de ma famille; dans toutes mes demandes je me suis tenu au-dessous du nécessaire, et l'expérience a constamment justifié ma modération. Aujourd'hui je tombe, mais par la seule force des circonstances et des choses. Je suis en règle devant Dieu et le Roi.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Projet de note verbale.

Le ministre de Sardaigne est extrêmement fâché de ne pouvoir plus retarder une démarche fort désagréable pour lui, mais qui est devenue absolument indispensable.

Il est payé par sa cour beaucoup plus que ne le méritent ses services, mais beaucoup moins que ne l'exige le séjour de cette grande capitale. Fils d'un cadet de famille dans son pays, et privé d'ailleurs de ses biens par la révolution française, il ne peut suppléer par ses propres moyens à ce qui lui manque du côté de ses appointements, et ce serait le comble de l'indiscrétion, après les malheurs d'une guerre terrible qui vient d'écraser le Piémont, et les efforts extraordinaires qu'a dû faire Sa Majesté le roi de Sardaigne, d'attendre de ses bontés, dans un moment de détresse et d'économie in-

Digitized by Google

dispensable, un supplément à des besoins qui sont le résultat de circonstances uniques dont le poids ne saurait retomber sur l'État.

Dans cet état de choses, le ministre de Sardaigne a senti qu'il devait s'exécuter, et qu'il ne lui restait d'autre parti raisonnable que celui de se priver des agréments de sa place en ne s'en réservant que les devoirs. C'est ce qu'il fera, en demandant à Sa Majesté Impériale la permission de s'éloigner de la cour pour s'ensevelir dans la retraite. Il lui en coûtera sans doute d'approcher moins souvent un souverain auquel il est si dévoué et comme ministre et comme particulier, mais il ne cessera d'ambitionner sa faveur, et sa retraite ne gênera d'ailleurs aucunement ses communications ministérielles.

Il a l'honneur, en conséquence, de prier Son Excellence M. le conseiller privé, etc., de vouloir bien demander à Sa Majesté Impériale l'ordre convenable pour Son Excellence le grand-maître des cérémonies, afin que, dorénavant, le ministre de Sardaigne avec sa famille soit regardé comme absent pour toutes les fêtes, cérémonies et invitations de cour, les seuls galas ordinaires exceptés.

Il désirerait trouver une occasion moins désagréable pour renouveler à Son Excellence, etc., l'assurance de sa haute considération.

Digitized by Google

Monsieur le comte,

Depuis le 1er de ce mois (N. S.), nous avons vu arriver successivement dans cette capitale Leurs Altesses Impériales la grande-duchesse Catherine, veuve du prince Georges de Holstein-Oldembourg, la grande-duchesse de Saxe-Weimar et son époux le prince héréditaire, messeigneurs les grands-ducs Nicolas et Michel, et enfin Sa Majesté l'impératrice régnante, arrivée la dernière de tous ces princes et princesses, le 12.

Le lendemain 13 (toujours N. S.), la grande âme est enfin rentrée dans son grand corps. L'Empereur est arrivé vers les onze heures du soir. Après une station à l'église de Casan, il s'est rendu chez l'Impératrice, son auguste épouse; tous les deux sont allés ensemble chez l'Impératrice-mère et sont revenus encore ensemble. L'Empereur, qui ne s'était couché qu'à deux heures, était avant huit dans son traîneau; il a vu la maison des exercices, la parade, etc.; il est allé voir chez lui le maréchal Soltykoff, chef du conseil d'État, qui se trouvait un peu malade; il a reçu le métropolite à dix heures, etc.; enfin, monsieur le comte, tout a repris son cours avec une précision parfaite. Sa Majesté Impériale a ressaisi les rênes, déjà un peu flottantes, avec beaucoup de grâce et de vigueur. Je ne doute pas qu'elle soit arrivée avec la tête pleine d'idées et d'expériences, et que la Russie ne doive beaucoup gagner à la brillante absence de son maître.

Je crois avoir eu l'honneur de dire précédemment à

Digitized by Google

Votre Excellence qu'il faut être, à mon avis, bien aveuglé par le préjugé et l'esprit de parti pour admirer Pierre Ier ajustant des planches en Hollande, et refuser en même temps son admiration aux campagnes d'Alexandre Ier, faites pour l'intérêt de l'Europe, et si glorieuses pour le nom russe.

Il ne faut pas croire cependant qu'il n'y ait qu'une voix sur tout cela. Ici comme ailleurs il y a un esprit détracteur qui refuse d'admirer et qui blâme même ce que les autres admirent; cet esprit est partout, mais ici l'opposition a un caractère et des causes particulières qui méritent d'être développées.

C'est une chose bien extraordinaire qu'en Europe, si l'on excepte le roi de France, aucun souverain n'est de sa nation; il y a même une nation fameuse chez laquelle chaque race étrangère disparaît dès qu'elle s'est acclimatée, c'est l'Angleterre. On l'a vue successivement gouvernée par des Allemands, par des Danois, par des Normands, par des Écossais, encore par des Allemands, et maintenant vous voyez que cette dernière lignée fait ouvertement mine de disparaître.

En Russie, comme ailleurs, la maison régnante est étrangère. Lorsque Philippe V monta sur le trône d'Espagne, on le trouvait Français; et je ne doute pas que, dans le XVe siècle, les Piémontais d'alors ne trouvassent le duc Louis un peu étranger; mais personne aujourd'hui ne s'aviserait de dire que Ferdinand VII n'est pas espagnol ou que Sa Majesté n'est pas piémontaise, parce que l'amalgame est complet. Il n'en est pas de même en Russie; l'opération n'y est pas achevée.

Digitized by Google

Les bons Russes même ignorent une circonstance particulière; c'est que ce n'est point ici à la maison régnante de se fondre dans la nation, mais que celle-ci, au contraire, doit se laisser attirer par la maison impériale.

Voilà comment il est possible qu'un excellent souverain russe soit, pour quelque temps encore, moins apprécié par ses propres sujets que par les étrangers, parce qu'il n'est pas encore assez *imbibé* (s'il est permis de s'exprimer ainsi) des idées particulières, des créances, des opinions, des manières et des préjugés du pays.

Dans ce moment, c'est un spectacle assez curieux de lire sur le front de tous les grands personnages de l'État l'agitation de la crainte et celle de l'espérance. Nul ne sait *s'il est digne d'amour ou de haine;* on nomme celui à qui l'Empereur a parlé le premier; on sait qu'il a parlé à un autre à huit heures trois minutes; on sait le nombre juste des syllabes qu'il lui a adressées et quelle mine il avait en les laissant tomber, etc.

Ce qu'on voit toujours et partout ne fait pas une grande impression; mais les moments tels que celui que la Russie voit dans ce moment sont très-rares, et il vaut la peine de tout observer. J'ai pensé que des réflexions sur l'état actuel de l'empire pourraient intéresser Sá Majesté, quoique succinctes et assujetties à la forme épistolaire. Je ne leur accorderai jamais que quatre pages, et le surplus sera toujours envoyé à l'ordinaire suivant.

L'Empereur s'est arrêté quelques jours à Varsovie.

Digitized by Google

Il serait inutile de vous dire qu'on s'est épuisé à son égard en démonstrations de respect, de joie et d'attachement. Les Polonais avaient érigé un arc de triomphe d'excellent goût, à ce qu'on dit ; sur une face, on lisait ce vers d'Horace :

Hic ames dici pater atque princeps!

sur l'autre, on lisait l'hémistiche et le vers suivants de Virgile :

Expectate, veni!
Sacra suosque tibi commendat Troja penates.

Il serait difficile d'imaginer rien de plus heureux et de plus *signifiant* que ces deux inscriptions, la seconde surtout. Plaise à Dieu que le grand Empereur prenne les Polonais au mot sur la première parole du vers, qu'il rétablisse, qu'il ressuscite (car il ne s'agit plus de conserver) la religion des Polonais, qu'un heureux génie lui découvre les moyens d'y parvenir et les noms véritables des obstacles qui s'y opposent. Déjà le génie contraire a soufflé du côté de la Pologne, et son haleine s'est fait sentir au point de tacher déjà le corps épiscopal.

Quoi qu'on en dise, personne ne connaît exactement l'existence politique de la Pologne. Sur le point intéressant de la constitution de cet État, je crois avoir fait connaître assez clairement à Votre Excellence l'état précis de la question et les préjugés russes et polonais. L'Empereur les connaît parfaitement. Les préjugés ressemblent à des tumeurs enflammées : il faut les tou-

Digitized by Google

cher doucement pour éviter les meurtrissures. C'est ce que fait l'Empereur, et c'est à cette précaution, si je ne me trompe infiniment, qu'on doit l'état équivoque qui se laisse apercevoir encore.

Le temps nous apprendra quels emplois le Russe pourra obtenir en Pologne, et réciproquement; ce qu'il en sera des emplois de cour; s'il y aura *appel* des tribunaux polonais aux tribunaux russes, ou simplement *supplication;* s'il y aura une chancellerie ou un tribunal suprême polonais, siégeant auprès du souverain, etc.

Au surplus, la séparation peut être plus ou moins tranchée et l'amalgame nuancé de différentes manières; ainsi, il faut attendre.

Pendant son séjour à Varsovie, Sa Majesté Impériale a rétabli et donné l'ordre polonais de l'Aigle blanc.

Le préjugé russe contre la Pologne et contre son existence politique séparée est porté jusqu'à l'excès; l'imagination de Votre Excellence ne peut aller trop loin sur ce sujet; les bonnes têtes même disent ici : *tout doit tendre à confondre les deux nations*, mais il ne faudrait pas voir là une formule d'égalité: ces expressions signifient non pas que la Russie doit être en partie *polonisée*, mais que la Pologne doit être entièrement *russifiée*. Laissons faire à Leurs Majestés le Temps et l'Empereur.

Maintenant les plus grands objets vont occuper l'attention de Sa Majesté Impériale; l'armée, le papier monnaie, l'état civil, le tarif, les lois, la religion fixent tous les yeux observateurs. Je tâcherai d'en dire quelques mots avec déférence et vérité.

Digitized by Google

Hier, l'Empereur se coucha à trois heures du matin, se leva à six, et alla visiter tous les hôpitaux militaires. Un esprit aussi actif serait fort inutile s'il ne commandait pas à un corps de fer pour exécuter ses commissions.

Saint-Pétersbourg, 14/26 décembre 1815.

Monsieur le comte,

M. le chevalier de Souza, ministre de Portugal auprès de Sa Majesté au moment de la révolution, et depuis ambassadeur à Londres, où il était fort agréable au gouvernement, fut rappelé par le prince régent et destiné à Rome avec la même qualité, mais il ne jugea pas à propos de partir ni de renoncer à son ambassade ; cependant son successeur remit ses lettres de créance, et il y eut deux ambassadeurs qui donnaient l'un et l'autre des passe-ports. Cette conduite a valu à M. le chevalier de Souza le billet doux suivant, que je traduis mot à mot du *Courrier brésilien*, qui s'imprime à Londres en portugais :

« Son Altesse Royale, par une suite de sa profonde » et inépuisable bonté et clémence, veut bien retenir le » châtiment prompt et exemplaire bien mérité par » Votre Excellence pour un attentat dont jamais on » n'avait vu d'exemple et qui emporte une désobéis- » sance directe à ses ordres royaux ; elle a bien voulu,

Digitized by Google

» par un effet de son invariable bonté, permettre que
» Votre Excellence se rende à son ancienne destination,
» lui donnant ainsi le moyen unique de mériter de
» nouveau cette même considération dont elle jouissait
» par le passé. » Cette pièce a été envoyée par copie à Londres (mais sans date), à ce journaliste qui est, dit-on, un homme de tête; il l'a imprimée dans son numéro du 15 octobre dernier. Après cette lettre, M. le chevalier de Souza, ayant été cité ou s'étant fait citer par un tribunal anglais pour rendre témoignage dans je ne sais quel procès, se tient à Londres en vertu de ce décret et refuse de partir. Pensant que cette anecdote *inouïe*, comme dit très-justement le billet royal, pourrait intéresser la curiosité de Votre Excellence, j'ai cru devoir lui en faire part.

Le 10/22 de ce mois, Son Altesse Royale monseigneur le prince héréditaire d'Orange est arrivé. On peut dire que, dans ce moment, Sa Majesté l'Impératrice-mère est *bénie entre toutes les femmes :* rien ne manque à son cœur. Le premier mariage que nous verrons sera celui de Son Altesse Impériale madame la grande-duchesse Catherine, veuve du prince George d'Oldembourg, avec le prince héréditaire de Wurtemberg; l'opinion fixe ce mariage aux premiers jours de janvier. Viendra ensuite celui du prince d'Orange avec l'excellente grande-duchesse Anne. Quant à celui de Son Altesse Impériale monseigneur le grand-duc Nicolas, on dit que la jeunesse de la princesse de Prusse le retardera de quelques mois.

Hier, 12/24, le jour de naissance de Sa Majesté

Digitized by Google

Impériale a été célébré avec une magnificence particulière; il y a eu gala à la cour, et le soir bal et souper de 800 couverts, à ce que tout le monde m'a dit; mais quel étranger peut compter cela? Je crois cependant que dire 600, c'est exagérer certainement en moins. L'exactitude, la prestesse, la ponctualité du service, sans l'ombre même du plus petit désordre, ne cessent d'exciter toute mon admiration au milieu d'une telle foule. Sa Majesté Impériale avait fait dire à l'ambassadeur de Perse que si l'étiquette de sa cour lui permettait de paraître à la cour avant son entrée publique, il en était le maître; il a profité de la permission pour assister à la fête. C'est un étrange spectacle pour un Asiatique que ce mélange des deux sexes, et cette foule de jeunes femmes et de demoiselles, habillées si richement et si *économiquement*, saisies au corps par des jeunes gens et pirouettant dans une vaste salle comme des toupies. J'ai beaucoup examiné ce personnage oriental, qui m'a paru un homme du peuple bien habillé : mais je puis me tromper. Bientôt, dit-on, nous verrons son entrée publique.

Il a amené en Russie trois éléphants, dont un, par un trait de prudence, est mort en chemin, car ce pays n'est pas du tout celui des éléphants; on fait à ceux qui sont ici des espèces de chaussures pour qu'ils puissent faire leur entrée et poser le pied à terre impunément; chacune de ces *bottes* coûte, dit-on, 100 roubles. J'ai été, comme beaucoup d'autres, faire visite à ces animaux, dont l'étonnante intelligence contraste d'une façon singulière avec la grossièreté de leur

Digitized by Google

figure. Ils mangent à la main et se laissent caresser comme des chiens.

L'ambassadeur de Perse a soupé à la table impériale comme les autres. L'ambassadeur d'Angleterre y fournissait trois jeunes demoiselles; il y avait de plus madame la duchesse de Serra-Capriola, mademoiselle sa fille (bientôt comtesse Apraxin), madame de Saldanha, ma femme et mes deux filles. Les hommes étaient très-nombreux, à raison d'une foule de chambellans, généraux, etc., qui ont suivi les princes étrangers. On a soupé dans une salle qui ne s'ouvre que dans les grandes occasions. Les tables étaient environnées d'orangers en belle et pleine verdure.

Les légations de Hollande et de Wurtemberg sont formées. Au premier jour on attend celle de Bavière. Tout cela est sur le meilleur pied.

M. le commandeur de Saldanha a voulu, d'abord en arrivant, mettre en exécution le règlement fait à Vienne au sujet du rang des ministres. Je lui ai dit que je n'avais reçu aucun ordre de ma cour ni aucune notification officielle du règlement en question; cependant il a persisté et m'a constamment cédé le pas. Au fond, ce règlement est la sagesse même, car la prétendue alternative n'était qu'un mot; le plus puissant avançait toujours, et chaque ministre était continuellement exposé à se donner un ridicule de prétention envers les autres ou un tort de négligence envers son maître. L'ordre chronologique prévient tout inconvénient et met tout le monde à son aise.

Je viens de lire dans un papier anglais que « nos

Digitized by Google

» commissaires pour la fixation des limites avec Genève
» ont refusé de terminer dès qu'ils ont vu la restitu-
» tion de la Savoie, et qu'ils ont d'ailleurs exigé en
» faveur des prêtres savoyards (pour le terrain cédé à
» Genève) des priviléges si exagérés au delà de ce qui
» avait été fixé au Congrès, et *si conformes aux maxi-*
» *mes ultramontaines,* que les prêtres en devenaient
» absolument *indépendants du gouvernement.* » Qui jamais a entendu parler de maximes ultramontaines en Savoie? Et en Italie même, qui jamais a entendu dire qu'un prêtre est indépendant du souverain? Je voudrais bien connaître l'honnête homme qui écrit à Londres ces criminelles sottises.

Je suis, etc.

Saint-Pétersbourg, 16/28 décembre 1815.

Monsieur le comte,

Je reçois dans ce moment vos deux intéressantes dépêches, avec toutes les pièces énoncées dans l'inventaire que vous y avez joint, le tout dûment conditionné et plombé suivant l'usage. Je ne perds pas un instant pour en accuser réception à Votre Excellence, quoiqu'il ne me reste plus assez de temps pour en achever la lecture avant le départ du courrier.

Que Votre Excellence se moque de la nature humaine tant qu'elle voudra, j'ai été inondé de joie en

Digitized by Google

recevant enfin une lettre piémontaise où l'on me parle français sur l'Autriche. Point de France en Italie, mais point d'Autriche! La froideur et même la désapprobation avec laquelle fut reçu, dans le commencement de ma mission, le mémoire confidentiel le plus logique et le plus pénétrant sur ce grand sujet, et le silence invariable gardé sur tout ce que j'ai pu écrire depuis dans le même sens, m'avaient à la fin réduit moi-même au silence, et j'ai cru qu'il y avait peut-être quelque loi qui défendait aux ministres de Sa Majesté de s'occuper de ses intérêts. Enfin, la dernière dépêche de Votre Excellence est arrivée. Je l'aurai constamment devant les yeux et ne cesserai d'en suivre l'esprit dans toutes mes démarches. Je vois aussi bien qu'un autre tout le mal qui est du côté de la France, mais ce mal est passager et accidentel; du côté de l'Autriche, il est inné et invariable. Pendant toute cette horrible révolution, l'antique serpent a dit vilainement: « Ils sont trop honnêtes gens pour s'allier avec des scélérats, profitons du moment pour les anéantir. » Maintenant que les choses ont changé, il siffle sur un autre ton : « La France, lasse, est annulée, continuons, etc. » Il est bien difficile de garder le sang-froid en contemplant ce beau sujet; mais aujourd'hui je dois être laconique par force : je me borne donc, en attendant que j'aie pu tout lire, à vous assurer que je ne négligerai aucun des objets que Votre Excellence me recommande.

Leurs Majestés les Impératrices ne sont point en usage de recevoir les jours de fête des présentations à la cour, et d'ailleurs elles ne les reçoivent que le ma-

Digitized by Google

tin; cependant, monsieur le comte, dimanche dernier (12/24) Sa Majesté l'Impératrice régnante eut l'extrême bonté de recevoir ma femme et mes filles à sept heures du soir afin qu'elles pussent assister d'abord après au bal et au souper; j'ai ignoré pendant trois ou quatre jours le prix de ce trait recherché de grâce et de complaisance, n'étant pas instruit de l'étiquette des présentations pour les dames.

Ayant passé à M. de Weidemeyer une note relative à cette présentation, la réponse m'arriva au nom du comte de Nesselrode; voilà comment j'ai appris que celui-ci avait repris ses fonctions, sans qu'aucune note circulaire ait été passée au corps diplomatique. Il y a des gens qui veulent toujours regarder le portefeuille des affaires étrangères comme pendant. Nous devons craindre le comte de Nesselrode comme Autrichien damné. Le vent ne semble pas souffler pour lui.

Le marquis de Paulucci, qui a été élevé à la cour de Turin, et qui a fait chez nous ses premières armes, a obtenu un congé de trois mois pour aller voir sa mère à Modène; peut-être qu'il fera une course jusqu'à Turin, et dans ce cas, Votre Excellence connaîtra cet homme très-digne d'être connu. J'ai parlé quelquefois dans mes dépêches de la brillante fortune qu'il a faite dans ce pays. Nous n'avons pas été toujours bien ensemble; aujourd'hui, nous sommes sur le pied de l'amitié et des services réciproques; mais, dans toute supposition, jamais je ne lui disputerai, et personne ne pourra lui disputer une activité prodigieuse, une justice parfaite dans ses décisions et l'esprit de gouvernement à un point

Digitized by Google

très-élevé; il ne peut marcher d'accord et de front avec d'autres hommes, mais partout où il sera seul, il fera bien.

Je me souviens d'avoir parlé à Votre Excellence d'une communication faite au nonce apostolique à Vienne; après un long délai dont il n'est pas extrêmement difficile de deviner la cause, il m'est arrivé une réponse très-ample et très-honorable; la pièce que j'avais communiquée a été envoyée au Saint Père.

Je suis, etc.

---

21 décembre 1815/2 janvier 1816.

Monsieur le comte,

J'arrache un instant au tumulte de cette journée pour faire part à Votre Excellence d'un événement qui retentira dans toute l'Europe. Ce matin, M. le général de Wiasmitinoff, gouverneur de la ville et de la province de Saint-Pétersbourg, est venu, en vertu d'un ukase impérial, arrêter tous les jésuites; des gardes sont placés dans les cours, dans les corridors de la maison et jusqu'à la porte de chaque religieux; ce soir ils doivent être enlevés (du moins on l'annonce) et conduits je ne sais où. On assure que la proscription s'étend à l'ordre entier, même en Pologne; on accuse ceux de la capitale d'y avoir fait des conversions et d'avoir dit en chaire : *qu'il ne peut y avoir qu'une religion vraie et*

Digitized by Google

sûre pour le salut. Il paraît incontestable que plusieurs personnes du premier rang avaient passé à l'Église catholique, mais les jésuites avaient opéré ces conversions précisément comme ils ont fait lever le soleil ce matin ; il y a quarante ans qu'ils sont ici ; par quelle merveille n'auraient-ils pas même été soupçonnés d'avoir converti un seul Russe jusqu'en l'année 1815 ? Ces conversions ne sont qu'une loi du monde qui s'exécute d'elle-même, et qui est placée bien plus haut que l'homme : dès que la science paraît dans un pays non catholique, tout de suite la société se divise ; la masse roule au déisme, tandis qu'une certaine tribu s'approche de nous. Dans tous les pays protestants, il ne reste plus un seul protestant éclairé ; tous sont sociniens, excepté cette foule plus ou moins nombreuse d'hommes qui, dans ce moment, donnent un si grand spectacle au monde.

Je ne crois donc point que les jésuites soient les auteurs des conversions qui ont pu s'opérer ici ; ils peuvent s'en être réjouis et les avoir approuvées, mais pas davantage ; le premier mouvement part de bien plus loin. Mais toutes ces considérations sont vaines : l'arrêt sera exécuté sur-le-champ, suivant l'usage que Votre Excellence aura observé ici ; ces Pères ne pourront présenter aucune défense en leur faveur ; aucun de leurs amis n'a pu les voir ni leur apporter aucun secours. Au mois de janvier ils partiront, à ce qu'on m'assure encore, sur des traîneaux de poste découverts ; auront-ils des pelisses ? auront-ils le temps de faire quelques préparatifs ? Dieu sait si tout ce qui est vieux ou délicat ne

Digitized by Google

mourra pas en chemin. Mais j'attends beaucoup de l'humanité de l'Empereur, de sorte qu'avant demain je ne me tiens sûr de rien.

Je regarde le culte catholique comme suspendu dans cette capitale, et même comme supprimé ; on ne manquera pas de dire que nous aurons d'autres ministres, mais je vois déjà tout ce qui arrivera.

Les suites de cet événement seront immenses et bien autres qu'on ne le croit. Il y a longtemps que le philosophisme moderne n'aura pas remporté une si grande victoire sur le christianisme en général. Je regrette beaucoup ces messieurs, qui ont élevé ma jeunesse, à qui je dois de n'avoir pas été un orateur de l'Assemblée Constituante, qui étaient ici des gens très-exemplaires, d'excellents sujets de l'Empereur, et même, dans un sens, de puissants gardiens de l'Église grecque : paradoxe apparent, qui ne sera cependant qu'une vérité ordinaire, dès que le temps m'aura permis de l'expliquer à Votre Excellence. Les jésuites iront prier ailleurs pour l'Empereur; nous devons souhaiter ardemment qu'ils soient exaucés.

Chose étrange! lorsque des souverains catholiques, cédant sans le savoir à l'esprit du siècle, chassèrent les jésuites, la Russie les recueillit; aujourd'hui que nos souverains, éclairés par l'expérience, les rappellent, la Russie les rejette. C'est une espèce de dépôt qu'elle nous rend ; il n'y a rien de si singulier.

L'échauffement des esprits et l'extravagance des soupçons sur l'article des conversions étaient tels ici, qu'on m'a soupçonné moi-même d'en avoir fait dans la

Digitized by Google

plus haute société; cette belle imagination m'aide à juger les accusations portées contre les jésuites. L'idée même d'attaquer la croyance d'un Russe ne peut se présenter à ma pensée, ma qualité de ministre me semble même s'opposer à de pareilles entreprises. Mais il est vrai que, comme on ne se défie nullement de moi, j'ai pu apercevoir ici, comme je l'avais aperçu jadis dans les pays protestants, de grands changements dans les esprits.

Le mémorable événement dont j'instruis Votre Excellence renforce les raisons qui m'excluent de ce pays, où j'avais formé tant de liens; avec une famille surtout, on ne peut se passer d'une liberté absolue de culte : le nôtre est supprimé de fait.

Je suis, etc.

Saint-Pétersbourg, 24 décembre 1815/5 janvier 1816.

Monsieur le comte,

J'ai l'honneur de transmettre à Votre Excellence l'ukase de Sa Majesté Impériale qui a supprimé le collége de Saint-Pétersbourg. Les personnes même qui le liront avec chagrin y trouveront de quoi louer l'Empereur : il était en colère contre l'ordre, chaque ligne le prouve ; et cependant, au lieu de l'expulser de ses États, il s'est borné à lui interdire les deux capitales. C'est un devoir de rendre justice à cette modération.

Digitized by Google

Si Votre Excellence observe que Sa Majesté Impériale est le prince de l'Europe qui a eu les plus fortes préventions contre les jésuites, et qu'il a laissé ces Pères ici tranquilles pendant quatorze ans, uniquement par défiance de lui-même et par déférence pour les opinions d'autrui, Votre Excellence trouvera peut-être comme moi que, jusque dans cette brusque exécution, on peut trouver le calme et la bonté. La forme, cependant, a été fort blâmée ici, même par des Russes à qui le fond ne déplaît pas ; on ne voit, en effet, paraître là ni ministre, ni magistrat, ni accusateur, ni défenseur : rien, en un mot, ne se trouve entre l'autorité qui frappe et le sujet qui est frappé, tout se passe militairement, et ces religieux, après avoir été enfermés chacun dans sa chambre avec une garde à sa porte, sont partis sans avoir pu même prendre congé d'aucun de leurs amis.

D'un autre côté, il faut observer d'abord que chaque pays a ses formes ; de tout temps les empereurs de Russie ont exercé cette plénitude de pouvoir. Je suis aussi éloigné de condamner que d'envier cette jurisprudence : toute nation a le gouvernement dont elle a besoin.

En second lieu, il est très-possible que l'Empereur ait voulu, par cet ukase parti du palais comme la foudre part de la nue, calmer une foule de têtes échauffées, en leur donnant cette satisfaction sans aucun préjudice sensible pour l'humanité ; car ces messieurs n'ont point été maltraités dans leurs personnes. Comme je l'avais pressenti dans ma dernière dépêche, ils ont été pourvus de pelisses et de bottes chaudes d'une très-bonne qua-

Digitized by Google

lité, et embarqués dans des *kibitkas*, voitures couvertes quoique non fermées, où l'on peut s'arranger commodément.

Il peut se faire enfin que Sa Majesté Impériale ait voulu éviter une scène qui aurait eu lieu infailliblement si ces Pères avaient pu voir leurs amis. Ils sont partis dans la nuit du 22 au 23 (3-4 de 1816 N. S.), à trois heures du matin, sans avoir vu une seule personne de leur connaissance.

Il est bien vrai qu'après avoir tout pesé équitablement, il reste une certaine opposition entre la forme et le fond, car la forme semble appartenir à un crime de lèse-majesté, et le fond se réduit à la conversion présumée *de quelques enfants et de quelques femmelettes*, de sorte qu'on pourra demander : *N'est-ce que cela?* Mais cet inconvénient était inséparable du système adopté.

L'ukase a été rédigé par M. l'amiral Chichkof, bon vieillard simple, pieux, connu par une assez grande érudition et par une connaissance approfondie de sa langue, mais cependant nullement fait pour prêter sa plume à un empereur de Russie ; il manque tout à fait de précision, de laconisme, de la *philosophie du style* (s'il est permis de s'exprimer ainsi) et de ce tact délicat qui met chaque chose à sa place. C'est lui qui a transporté dans les actes ministériels et diplomatiques ces textes de l'Écriture qui ont si peu satisfait l'oreille européenne. Le vin de Tokai est excellent sans doute, cependant on n'en met point dans la soupe.

Une disposition très-sage de l'ukase, c'est celle qui appelle un autre ordre religieux à la direction de l'Église

Digitized by Google

catholique; des desservants séculiers en auraient fait bientôt ce qu'elle était avant les jésuites, un véritable brigandage. Ce sont des dominicains qui viennent remplacer les jésuites. J'ai demandé ce que c'était que ces dominicains, on m'a répondu : *Ce sont des paysans polonais ;* mais toujours on est porté à penser et à parler mal. Quoi qu'il en soit, l'Église catholique, fort nombreuse, comme je l'ai dit, reçoit un coup mortel; le soulagement actif des malheureux, *sans distinction de culte,* est surtout un département sacré à peu près supprimé. Je suis persuadé que Sa Majesté Impériale le sait et en gémit, mais elle obéit à la raison d'État ; elle a vu dans l'histoire les guerres de religion; elle a raison de les craindre. — Voici cependant une grande vérité bien peu aperçue.

Les querelles de religion deviennent sanglantes lorsque les hommes passent du plus au moins, et rien n'est plus juste; mais lorsqu'ils remontent du moins au plus, jamais ce retour *n'a fait, ne fera, ni ne peut faire* verser une goutte de sang. Pour se battre, il faut être deux; et comment le souverain se battra-t-il avec ceux dont le dogme le plus capital est de ne jamais attaquer le souverain? Il en fera des martyrs tant qu'il voudra, jamais des révoltés.

L'Église russe reçoit à son tour un coup terrible par l'ukase du 20 décembre. Son clergé n'a par lui-même point d'existence, point de force, point de considération ; il ne sait rien, il ne dit rien, il ne peut rien. Jamais un incrédule n'a songé à livrer un combat à l'Église orientale, et jamais celle-ci n'a rien fait pour défendre ses propres

Digitized by Google

dogmes. Le protestantisme, le socinianisme et l'illuminisme, qui est venu à bout de se faire entendre très-haut, attaquent tous ensemble et plus fortement que jamais la foi commune. Nous sommes plantés comme ces sapins des Alpes qui arrêtent les avalanches; si l'on nous arrache, en un clin d'œil la broussaille sera couverte. *Ainsi les jésuites gardaient l'Église russe.*

Votre Excellence lira dans l'ukase que la société de Jésus fut abolie *par une bulle :* cela n'est pas exact; elle a été rétablie par une bulle, mais elle fut abolie par un *bref,* ce qui ne supposait pas le Pape conseillé.

Vous lirez ensuite, monsieur le comte : *Quelques femmes d'un esprit faible et inconséquent.* Le texte russe dit : *Quelques personnes du sexe le plus faible,* et la gazette officielle de Saint-Pétersbourg (édition allemande) traduit encore plus mot à mot : *Einige personen des schwachern weiblichen Geschlechts;* je ne sais comment on a laissé une faute aussi grossière se glisser dans une traduction qui servira bientôt de texte dans toute l'Europe. Ce qu'il y a de bon, c'est que les dames que ce texte frappe, et que tout le monde connaît, sont bien ce qu'on peut imaginer de plus distingué en vertu, en esprit et même en connaissances, sans compter le rang, qui est aussi cependant quelque chose. Mille badauds, en lisant cette traduction, croiront qu'il s'agit de quelques vendeuses de pommes.

Il me semble que Votre Excellence, en faisant imprimer l'ukase dans la gazette officielle de Turin, sans aucune réflexion, comme cela se doit, ferait bien de rétablir le texte au moyen de deux notes placées au bas

Digitized by Google

de la page. Nous devons, ce me semble, cette attention à une pièce émanée de Sa Majesté Impériale.

Je n'ai point trouvé dans le dernier paquet de Votre Excellence ce recueil de poésies qu'elle m'annonçait. Je n'en ai pas moins été infiniment sensible à l'attention dont m'a honoré le corps de la ville de Turin; je l'en aurais même remercié directement si je ne craignais de me donner trop d'importance ; mais Votre Excellence me ferait le plus sensible plaisir si elle avait la bonté de faire connaître mes sentiments à cet illustre corps de la manière qu'elle jugera convenable.

Aujourd'hui je verrai M. le comte de Nesselrode, mais sans avoir le temps de rendre compte de ma conversation.

Je suis, etc.

Saint-Pétersbourg, 31 décembre 1815/12 janvier 1816.

Monsieur le comte,

On s'était tu profondément sur la célèbre déclaration du 14/26 septembre, souscrite à Paris par les trois souverains de Russie, d'Autriche et de Prusse, et même il semblait qu'on ne voulait plus en parler ; mais tout à coup elle a été imprimée officiellement en russe et en français, et dans ce moment elle est sous mes yeux ; elle ne porte aucun titre, et si Votre Excellence y réfléchit, elle verra qu'il était difficile de lui en donner un qui en expliquât parfaitement l'esprit et le but. Une vieille

Digitized by Google

dame d'honneur de ce pays a trouvé la pièce *trop mystique*. Mandez-moi, je vous prie, monsieur le comte, ce qu'en pensent les dames de Turin, et par un autre courrier, quel jugement en ont porté nos théologiens. Par l'article 11, les trois souverains se déclarent *membres d'une même nation chrétienne composée de trois branches;* nous venons de voir cependant que si l'un de ces *frères* voulait professer la foi de l'autre, il en résulterait quelques petits inconvénients, de manière que l'unité de la triple famille n'est pas si constatée qu'elle n'ait besoin encore de certains éclaircissements. C'est dans ce même article que se trouvent les mémorables paroles que j'ai citées dans un de mes précédents numéros, avec assez d'exactitude, sur la foi de deux ou trois auditeurs respectables; ces paroles contrastent de la manière la plus piquante avec l'irréligion ou l'indifférence religieuse de notre siècle. Je ne puis arracher mes yeux de la fin de cette pièce, où Votre Excellence lira : *Pour copie conforme, Alexandre.* Voilà, certes, un secrétaire de bonne maison! Il y a, dans toute cette affaire, un côté touchant et respectable qui doit être apprécié et vénéré, indépendamment de toute question qu'on pourrait élever sur le véritable esprit qui a dicté la convention chrétienne, et qui est aujourd'hui assez puissant pour se faire obéir par des souverains; il est vrai qu'il ne travaille que pour une autre puissance, mais il ne s'en doute pas.

A la fin de notre conférence, M. de Nesselrode me dit un mot de la part de l'Empereur sur la question des jésuites, mais d'une manière très-succincte et très-polie.

Digitized by Google

Je vis que les bruits que j'ai fait connaître à Votre Excellence dans mon dernier numéro étaient en effet parvenus jusqu'à Sa Majesté Impériale. Je saisis avec un extrême empressement cette occasion pour prier M. le comte de Nesselrode de vouloir bien porter à Sa Majesté Impériale *ma parole d'honneur que je n'avais jamais attaqué la foi d'aucun de ses sujets* (ce qui est très-vrai), ajoutant néanmoins, *que si par hasard quelqu'un d'eux m'avait fait certaines confidences, la probité et la conscience m'auraient défendu de lui dire qu'il avait tort;* j'accompagnai ces déclarations des plus chaudes et des plus véridiques protestations de mon tendre et respectueux dévouement pour la personne de l'Empereur : sur cet article je suis éloquent, car je parle de l'abondance de mon cœur. J'ai tout lieu d'espérer que mes paroles seront arrivées à lui dans toute leur sincère énergie.

Au reste, monsieur le comte, toute la charge est tombée sur les jésuites, comme il était bien naturel de s'y attendre. Le fait est cependant qu'ils ne sont qu'un petit accident dans un mouvement immense qui ne peut être connu de ceux qui ont agi, car il était physiquement impossible dans cette occasion que la vérité arrivât où nous l'aurions désirée. Ce qu'il y a de sûr, c'est que parmi tous les hommes que l'ukase a chagrinés, je suis peut-être le plus philosophe. J'en suis fâché, mais *je ne m'en fâche pas.*

Ce dont je puis aussi avoir l'honneur d'assurer Votre Excellence, c'est qu'au milieu des ennemis nombreux qui attaquent dans ce moment la religion russe (il ne

Digitized by Google

s'agit plus de la grecque) et qui sont tous, pris à part, plus forts qu'elle, il est aussi impossible de la conserver que de conserver une statue de cire dans le cratère d'un volcan.

Nous venons de voir l'entrée publique et ensuite la présentation de Mirza-Aboul-Hassan-Kan, ambassadeur extraordinaire du roi de Perse à Sa Majesté Impériale. L'entrée n'a eu rien de magnifique, ou du moins ce qui l'était appartenait à l'Empereur : c'était la troupe. Les éléphants étaient bottés, comme j'ai eu l'honneur de le dire à Votre Excellence; ils étaient de fort mauvaise humeur et marchaient mal, quoique le froid ne fût pas fort aigu. La présentation n'a point eu la splendeur ordinaire. L'Empereur, qui n'aime pas ces sortes de cérémonies, n'ayant pas voulu monter sur son trône et attendre le Mirza dans toute la pompe impériale, l'a donc attendu dans un cabinet voisin; l'ambassadeur a passé, et c'est tout ce que nous avons vu. Les présents sont trois éléphants (dont un est mort), douze chevaux entiers très-beaux, des tapis de pied, une vingtaine de châles, des perles et des émeraudes d'un grand prix, à ce qu'on m'assure, et des boîtes contenant je ne sais quoi que personne n'a vu.

Je me piquerai toujours, monsieur le comte, de n'être ni exigeant ni difficile, mais il y a mesure à tout. Sa Majesté sait, et Votre Excellence le sait aussi, que je ne demandais qu'à terminer ici ma carrière et ma vie, mais les circonstances ont changé. Ce qui était possible pendant nos malheurs ne l'est plus depuis l'heureux rétablissement de Sa Majesté. Les choses mêmes ont

Digitized by Google

changé de nom. Encore une fois je ne suis point indiscret; j'en appelle au temps et à mon successeur. J'ai souri en lisant dans la dernière dépêche de Votre Excellence la mention qu'elle y fait de *mon esprit*. Monsieur le comte! je n'ai point d'esprit, puisque j'ai pu espérer d'être soutenu ici; et quand j'en aurais, comment meubler une maison ou faire seulement une berline avec de l'esprit? Il faut bien d'autres choses. Le système qui nous poursuit me fait trembler devant la force qui nous menace. Il n'y a de salut pour nous que par la Russie, et l'on laisse tomber cette légation à terre. On me dit: Faites, insinuez, etc.; qu'on ne se fasse pas illusion: le comte de Nesselrode n'a pu me pardonner encore d'avoir pu être à sa place; il me craint visiblement; il ne nous est pas du tout favorable dans les deux affaires de Genève et de Lucedio. Il ne reçoit au reste aucun signe de faveur. Le chancelier est arrivé et se tient chez lui. Le général.... m'a parlé avec emphase du bonheur du Roi et de nos avantages politiques: on assure, m'a-t-il dit, que la Sardaigne contient 500,000 âmes et lui rend dix millions. L'impertinence pannonienne est celle que je supporte le moins. J'espère encore voir l'Empereur pour dire tout ce qui devrait être dit. Il faudrait chiffrer dix pages, ce qui est physiquement impossible sans aide. Je demande avec ardeur la fin de ma légation, nulle créature humaine ne pouvant souffrir l'insupportable parallèle auquel je suis exposé.

Dieu me préserve, monsieur le comte, de jamais *occuper la place d'un homme vivant*, comme disait un grand personnage; mais comme on perd souvent à ne pas

Digitized by Google

s'entendre, et qu'une place peut être vacante très-honorablement pour celui qui l'occupe encore, et très-volontairement de sa part, je ne crois pas inutile de faire connaître à Votre Excellence que dans cette supposition *seule*, il en est une dont je m'accommoderais fort bien, pourvu que le même tourment ne m'y accompagnât pas : je veux parler de la légation de Rome. Votre Excellence sera peut-être surprise, mais ceci est dit en l'air, uniquement pour tout dire. Du reste, je suis prêt à tout, même à une retraite absolue, si la chose convient à Sa Majesté; je serai bien, même au fond d'un puits, pourvu que je ne sente plus sur ma tête le pied de mon maître et que je ne sois plus obligé de parler de moi.

On n'a jamais vu rien d'égal à l'armée russe dans ce moment. Elle est de 560,000 hommes effectifs ; l'armée de réserve seule est de 180,000 hommes d'infanterie, et de plus de 80,000 de cavalerie : la jeunesse la plus belle du monde, et qui ne s'embarrasse nullement du million d'hommes au moins qui est enterré. Voilà de beaux plénipotentiaires au Congrès. Quand on songe que Pierre Ier n'avait que 30,000 hommes de troupes dans tout son empire, et que l'empereur Auguste menait le monde connu avec 400,000 hommes, on se demande où nous serons conduits par cette augmentation progressive de la force militaire? Je pourrai une fois dire un mot à Votre Excellence sur ce sujet intéressant.

Je suis, etc.

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, 20 janvier/2 février 1816.

Monsieur le comte,

Un travail forcé, imposé par les circonstances du moment, avec un rhume des plus violents, a fini par me donner un peu de fièvre; je dicte cependant cette lettre du fond de mon lit à une personne de confiance, pour ne pas laisser en suspens un article qui peut être détaché de la masse des affaires.

Votre Excellence m'a fait tout le plaisir possible en m'apprenant que j'avais rencontré les idées de Sa Majesté sur la fameuse convention chrétienne de Paris, et puisque le Roi me fait l'honneur de désirer de plus amples détails sur ce point, voici ce que je dois ajouter.

Votre Excellence a beaucoup ouï parler d'*illuminés*, mais qu'elle prenne bien garde qu'il n'y a pas de mot dont on abuse davantage; on s'est accoutumé à ranger sous ce mot tous les gens qui professent des doctrines secrètes, de sorte qu'on était venu à donner le même nom aux disciples de Weisshaupt en Bavière, qui avaient pour but l'extinction générale du christianisme et de la monarchie, et aux disciples de Saint-Martin, qui sont des chrétiens exaltés.

Pour fixer ses idées, il suffit que Votre Excellence sache qu'il existe maintenant en Europe une innombrable quantité d'hommes qui ont imaginé que le christianisme recèle des mystères ineffables nullement inaccessibles à l'homme, et c'est ce que les Allemands appellent le *christianisme transcendantal*.

Digitized by Google

Ils croient que le christianisme était dans son origine une véritable initiation, mais que les prêtres laissèrent bientôt échapper ces divins secrets, de manière qu'il n'y a plus dans ce moment de véritable sacerdoce. La haine ou le mépris de toute hiérarchie est un caractère général de tous ces illuminés, au point que Saint-Martin, avec toute la piété dont ses livres sont remplis, est cependant mort sans appeler un prêtre.

Ils croient à la préexistence des âmes et à la fin des peines de l'enfer, deux dogmes fameux d'Origène. Je n'en dirai pas davantage à Votre Excellence, ceci n'étant point une dissertation ; je me borne à lui dire que je me suis si fort pénétré des livres et des discours de ces hommes-là, qu'il ne leur est pas possible de placer dans un écrit quelconque une syllabe que je ne reconnaisse.

C'est cet illuminisme qui a dicté la convention de Paris, et surtout les phrases extraordinaires de l'article 1er, qui ont retenti dans toute l'Europe. Quelqu'un observait l'autre jour en riant qu'on avait fait tort au Saint-Esprit en ne l'y nommant pas, et que c'était un passe-droit. Mais il ne s'agit pas de rire : les illuminés de ce genre pullulent à Saint-Pétersbourg et à Moscou ; j'en connais un nombre infini, et il ne faut pas croire que tout ce qu'ils disent et écrivent soit mauvais, ils ont au contraire des idées très-saines, et, ce qui étonnera peut-être Votre Excellence, ils se rapprochent infiniment de nous de deux manières. D'abord leur propre clergé n'a plus d'influence sur leur esprit, ils le méprisent profondément, et, par conséquent, ils ne l'écoutent plus : s'ils ne croient pas le nôtre légitime, au moins ils ne le mé-

Digitized by Google

prisent point et même ils ont été jusqu'à convenir que nos prêtres avaient mieux retenu l'esprit primitif. En second lieu, les mystiques catholiques ayant beaucoup d'analogie avec les idées que les illuminés se forment du culte intérieur, ceux-ci se sont jetés tête baissée dans cette classe d'auteurs : ils ne lisent que sainte Thérèse, saint François de Sales, Fénelon, madame Guyon, etc., etc. Or, il est impossible qu'ils se pénètrent de pareils écrits sans se rapprocher notablement de nous, et j'ai su qu'un grand ennemi de la religion catholique disait ici il y a peu de temps : *Ce qui me fâche, c'est que tout cet illuminisme finira par le catholicisme.*

Si, d'un côté, ils nous touchent par les mystiques, de l'autre ils se rapprochent des chrétiens relâchés ou pour mieux dire des déistes allemands qui ont inventé ou ramené la distinction de la *religiosité* et de la *religion :* par la première, ils entendent certains dogmes fondamentaux qui font l'essence de la religion, et par la seconde, les dogmes particuliers de chaque communion qui n'ont rien d'essentiel. La première est l'homme, et la seconde est son habit, dont vous seriez bien le maître de changer, monsieur le comte, sans cesser d'être le comte de Vallaise.

Je suis parfaitement informé des machines que ces gens-là ont fait jouer pour s'approcher de l'auguste auteur de la convention et pour s'emparer de son esprit : les femmes y sont entrées comme elles entrent partout.

Votre Excellence a observé que la convention n'a

Digitized by Google

point de titre ; j'ajoute qu'elle ne peut point en avoir, et voici pourquoi : c'est que tous les grands et excellents personnages qui l'ont souscrite ne connaissent pas dans toute leur étendue les vues de ceux qui l'ont dictée, et que ceux-ci se gardaient bien de vouloir s'expliquer clairement.

Si l'esprit qui a produit cette pièce extraordinaire avait parlé clair, nous lirions en tête : *Convention par laquelle tels et tels princes déclarent que tous les chrétiens ne sont qu'une famille professant la même religion, et que les différentes dénominations qui les distinguent ne signifient rien.*

Méditez bien la pièce, monsieur le comte, et vous sentirez que si elle n'a pas ce sens-là, elle n'en a point.

Ces idées de *dogmes fondamentaux et non fondamentaux*, d'*église universelle* et de *christianisme général* ne sont point nouvelles ; elles ont été inventées il y a bientôt deux siècles par les protestants, qui ne savaient pas comment se défendre contre nous lorsque nous leur demandions *où était l'église ;* elles furent pulvérisées dans le temps par nos grands docteurs du XVIIe siècle ; mais les Russes, qui sont parfaitement étrangers à notre controverse, les prennent pour des découvertes.

Votre Excellence voit que ce n'est pas sans raison que l'instinct royal de Sa Majesté s'effarouche à l'idée de souscrire cette pièce ; cependant, si la proposition lui en était faite directement, et surtout d'une manière pressante, je n'oserais pas dire qu'elle ne pût pas la souscrire, et voici mes raisons :

Digitized by Google

La pièce est absolument énigmatique, excepté dans l'endroit où elle déclare *que les Rois ne règnent que par l'autorité divine.* A cet égard, j'espère qu'il n'y a pas de difficulté; et quant au passage où les trois monarques se déclarent pères de trois nations qui ne font qu'une famille, c'est encore une chose qui peut s'interpréter en bien. A la vérité, il y a bien une idée de *christianisme universel* enveloppée dans ces expressions; mais précisément parce qu'elle est enveloppée et nullement mise en dehors, il est permis de ne pas l'apercevoir; et tout au plus, si Sa Majesté, par la plus juste déférence personnelle ou par une autre raison, croyait devoir souscrire, il me semble qu'elle aurait à éviter toute difficulté en accompagnant sa signature d'une protestation que personne ne pourrait blâmer, comme par exemple : *sans préjudice de notre parfaite soumission à tout dogme catholique sans exception ni restriction.*

Ce que je dis, monsieur le comte, sans aucune prétention, uniquement pour répondre à votre invitation de m'expliquer plus amplement sur ce sujet.

Une chose piquerait sans doute la curiosité de Votre Excellence, ce serait de savoir si les dogmes des illuminés, en s'approchant de l'auguste rédacteur de la convention, ont obtenu son assentiment, et s'il a vu ce qu'on voulait obtenir de lui. Sur cela je n'ai rien à dire; je ne dis que ce que je sais. Ce que je crois savoir par une foule de relations combinées, c'est que jamais aucun savant catholique ne s'est approché de lui, de manière que j'ignore si jamais notre système lui

Digitized by Google

a été exposé dans toute sa plénitude philosophique et religieuse.

Je crois devoir ajouter une chose singulière, c'est que le décret prononcé contre les jésuites est le meilleur antidote contre toute conséquence dangereuse qu'on voudrait tirer de la convention de Paris. En effet, dans la même semaine où, par la publication de la convention, les Autrichiens, les Prussiens et les Russes sont déclarés chrétiens d'une même famille, les jésuites n'en sont pas moins foudroyés pour avoir voulu proposer à quelques Russes d'embrasser la religion des Autrichiens, ce qui nous éloigne un peu de l'*église universelle* et du *christianisme transcendantal.* Il est dit dans le décret du 31 décembre que *depuis plusieurs siècles l'empire de Russie repose sur la religion grecque comme sur un roc inébranlable.* Je ne veux pas demander ce que c'est qu'une base inébranlable qui peut être ébranlée par trois ou quatre jésuites qui la touchent du bout du doigt; je dis seulement que si jamais, en vertu de la souscription du Roi, on venait à lui demander quelque acte de tolérance contraire à ses principes, il prouverait sur-le-champ, par le décret rendu contre les jésuites, que tout prince souscripteur de la convention a tout le droit possible de défendre sa *religion,* n'en déplaise à la *religiosité.*

Je me réfère à ma première lettre pour rappeler à Votre Excellence que le bien ne peut se faire que par nuances; qu'il faut toujours se faire un plaisir et un devoir de louer les choses pour tout ce qui s'y trouve de bon; que, malgré ce qui manque à la convention de

Digitized by Google

Paris, elle vaut cependant, selon les apparences, mieux que ceux qui l'ont dictée, parce qu'elle s'est épurée en passant par un canal plus net; et qu'à la fin, elle doit produire quelque bien.

Telles sont les idées que j'ai cru devoir soumettre à Sa Majesté; elle y trouvera au moins une parfaite vérité et les bases nécessaires pour se décider dans sa sagesse, si les circonstances l'obligent à prendre un parti.

Saint-Pétersbourg, 15/27 février 1816.

Monsieur le comte,

Malgré l'importante assurance, donnée par l'Empereur après l'expulsion des jésuites, *que tout était fini et que les choses reprenaient leur ancien pied*, je ne voudrais pas jurer qu'il n'y eût encore un peu de mécontentement contre moi sur le tapis. Si Votre Excellence considère que les changements les plus marquants se sont opérés dans le cercle de mes relations les plus intimes, et que d'ailleurs on me suppose assez généralement quelques connaissances particulières dans le genre qui fait peur aujourd'hui, elle ne sera point surprise que je me sois trouvé en butte à quelques soupçons; cependant je ne suis l'auteur de rien: s'il en était autrement, je l'aurais fait connaître à Sa Majesté. Pourquoi pas? Partout je cherche la vertu éclairée, et partout la vertu éclairée cherche la vérité; voilà tout le mystère, quoique le

Digitized by Google

soupçon ne raisonne pas ainsi. L'explosion est récente, mais la cause ne l'est pas.

Pendant longtemps, tous mes vœux ont été de terminer mes jours ici. J'avais conçu un extrême attachement pour la personne de Sa Majesté Impériale, et j'étais aussi tout à fait habitué à ce pays, où j'avais formé des liens multipliés ; mes sentiments de dévouement et de reconnaissance envers l'Empereur de Russie sont bien toujours les mêmes, mais le mois de décembre a tout à fait changé ma situation. Le simple soupçon produit une inquiétude, un malaise qui gâte la vie. Dans tous les pays du monde, mais surtout ici, il ne faut pas qu'il y ait le moindre nuage entre le maître et un ministre étranger. Je crois voir que les catholiques, du moins de ceux de cette époque, et qui avaient des liaisons même de simple estime avec les jésuites, sont devenus pour l'Empereur une espèce de caste suspecte.

Toutes les choses de ce monde ont des inconvénients, et la souveraineté, qui est la plus précieuse de toutes, doit aussi subir les siens. D'un côté, sa grandeur défend à son égard non-seulement la dispute, mais la discussion même ; d'un autre, elle ne peut, j'oserai même ajouter elle ne doit pas lire, puisque son temps appartient aux peuples. Qui donc la détrompera sur des matières que l'erreur et les passions ont embrouillées à l'envi ? Pour moi, je l'espère peu. Ainsi, les soupçons subsisteront, et c'en est assez pour que j'insiste respectueusement sur mon rappel, appuyé d'ailleurs sur l'impossibilité absolue où je me trouve de continuer mon séjour ici sur le pied où je me trouve.

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, 29 février/12 mars 1816.

Monsieur le comte,

Je suis ravi que les relations que j'ai eu l'honneur d'adresser à Votre Excellence aient eu le bonheur de plaire à Sa Majesté. Le temps et les occasions me manquent pour satisfaire plus amplement sa juste curiosité. Je croyais pouvoir parler à mon aise par le retour du courrier de cabinet; mais quand je vis l'immense dépêche relative seulement aux affaires dont il venait de me charger, je pensai que mon devoir était de cacheter et de ne pas m'exposer à vous faire attendre une seule minute des dépêches d'une telle importance.

Sans doute, monsieur le comte, la Russie présente dans ce moment un spectacle bien intéressant. Son maître en connaît bien tous les maux et voudrait bien y remédier. En général, on voit depuis son retour beaucoup plus de sévérité dans l'administration, et, s'il est permis de le dire, un peu de mauvaise humeur chez l'ouvrier contre les instruments qui trompent sa main.

Nous venons d'être les témoins d'un spectacle qui a beaucoup occupé les étrangers, et qui, néanmoins, n'est point étonnant ici : trois amiraux et quatre ou cinq officiers généraux, déjà âgés et hors de service, ont été faits sénateurs, par manière de ce qu'on appelle en piémontais *jubilation*. Le chef de ces messieurs, l'amiral *Gate*, anglais, représentant au ministre de la justice son âge (à lui, Gate), sa surdité, son inexpérience absolue dans les matières de jurisprudence, etc.,

Digitized by Google

le ministre lui a répondu : *Il ne s'agit point ici de science; Sa Majesté Impériale compte sur votre zèle, sur votre probité et votre bon sens;* sur quoi l'amiral a répliqué : *Dans ce cas, monsieur, je ne vois pas ce qui pourrait empêcher l'Empereur de vous confier une escadre.* Je ne l'ai pas entendu, mais voilà ce qu'on dit.

Un nouvel ukase prive de leurs appointements tous les officiers généraux non actuellement employés ; c'est une économie de près de 500,000 roubles, évidemment juste en principe, mais qui fera, dit-on, beaucoup de malheureux, parce que dans le nombre des officiers il y en a beaucoup qui n'ont que leur paye. Ce sont de ces choses dont un étranger ne peut guère juger, faute de connaissances suffisantes.

Mais un ukase d'une tout autre importance, c'est celui qui concerne les fermiers de l'eau-de-vie. Ces gens-là, contractant des obligations immenses envers l'État, ont besoin de sûretés proportionnées, qu'ils ne peuvent fournir, quelque riches qu'ils soient ; qu'ont-ils donc imaginé? Ils s'adressent à un seigneur de terre, et ils lui disent : *Vous avez,* par exemple, *mille paysans qui vous rendent* 20,000 *roubles; consentez que je les hypothèque à la couronne, et au lieu de* 20,000 *roubles que vous rendait votre terre, je vous en donnerai* 30,000. Le seigneur fait ses réflexions ; il connaît la richesse, l'industrie, la probité du fermier ; il consent. Cette manière n'est peut-être pas la plus noble imaginable d'augmenter ses revenus ; cependant elle est reçue, et la plus grande partie ou une grande partie de la noblesse a ses terres engagées de cette manière.

Digitized by Google

Or, comme ces fermiers de la couronne, ou par le malheur des temps, ou par les manœuvres de la protection, ou par la négligence *endémique* qui se mêle à tout, se trouvaient en arrière d'une somme énorme, sur laquelle j'ai entendu varier de 25 à 50 millions, l'ukase de Sa Majesté Impériale ordonne que cette somme soit rentrée dans un terme péremptoire de quatre mois. Votre Excellence voit le coup et le contre-coup : il me paraît que beaucoup de personnes seront inquiétées ou inquiètes, mais c'est encore la justice même.

L'esprit public et le ministère sont toujours dans l'état que j'ai décrit ; nul ministre n'a repris ses fonctions ordinaires et régulières; la même suprématie est accordée au comte Arraktchieff. S'il était permis de conjecturer, je ne serais pas éloigné de croire que Sa Majesté Impériale fait avec elle-même, et sans se gêner par des lois préliminaires, l'essai d'une nouvelle organisation qui supposerait un premier ministre. Les affaires étrangères sont encore dans le même état; M. le comte de Nesselrode a pris place au conseil d'État ; M. le comte Capodistria et lui ont leurs bureaux à l'hôtel des affaires étrangères; ils ont un escalier intérieur de communication et se rendent ensemble à l'audience de Sa Majesté Impériale.

Mais le grand sujet de la méditation universelle est l'état militaire. Je ne le crois pas au-dessous d'un million d'hommes, et quoique la Russie ait à cet égard des moyens qui n'appartiennent pas à d'autres puissances, néanmoins c'est une dépense énorme et que la force des choses doit encore augmenter infiniment, si rien ne

Digitized by Google

change quant au nombre, puisque le militaire ne peut plus vivre physiquement. Un jeune officier disait il y a peu de jours : *J'ai* 1,200 *roubles d'appointements: mes épaulettes m'en coûtent* 200, *et pour faire le beau dans le monde et à la cour, il m'en faut une demi-douzaine dans l'année; ainsi, mon compte est clair.* Ce qui n'est pas si gai, c'est que j'ai eu connaissance de certains officiers, parmi ceux qui vivent de leur paye, qui ne sortent pas, de peur d'user leur uniforme; hors le temps de service, ils demeurent chez eux comme des Pères de la Trappe, enveloppés dans un manteau militaire. Encore une fois, monsieur le comte, la Russie a des moyens qui ne sont pas ailleurs; n'importe, rien ne pique ma curiosité comme de voir ce qui arrivera.

En général, Votre Excellence voit sans doute que l'augmentation sans bornes de l'état militaire doit maintenant fixer l'attention de tous les véritables hommes d'État. Quand on pense que l'empereur Auguste menait le monde connu avec 400,000 hommes, on ne sait que croire de ce qu'on voit. Une réflexion m'attriste beaucoup, c'est que l'histoire ne présente pas, je crois, un seul exemple d'un abus général et profond qui ait été corrigé par des réflexions, par des lois, en un mot, par la sagesse humaine; ils ne le sont jamais que par des révolutions ou brusques ou insensibles, qui amènent un autre ordre de choses. Il y a en particulier dans la force militaire quelque chose d'enivrant qui ne permet guère à l'autorité de se restreindre elle-même; de sorte que j'attends peu du calcul. Qu'arriva-t-il dans le moyen âge, quand nous fûmes tous soldats? Le régime féodal,

Digitized by Google

qui coupa le cou à l'autorité royale. Il arrivera maintenant, quoi? Personne ne le sait; mais ce sera quelque chose dont on ne s'apercevra que lorsqu'il n'y aura plus moyen de l'empêcher. On peut cependant le prévenir, à ce que j'imagine, et comme l'établissement de l'état civil forma la véritable monarchie, en civilisant la force, l'histoire, c'est-à-dire l'expérience, nous enseigne donc qu'un fort état civil est le meilleur préservatif de la monarchie. De ce côté, la Russie a un grand désavantage : l'état civil n'est rien; Votre Excellence sait assez ce que c'est qu'un clergé marié et salarié; la noblesse proprement dite est presque anéantie par la théorie des grades; il n'y a pas encore une véritable magistrature; les grades civils et militaires, parallèles sous Pierre, sont à présent à une distance immense, etc. L'état civil, d'ailleurs très-important par le nombre, n'étant pas payé, se paye lui-même, comme il arrive toujours. Tel est l'état des choses, et c'est un vaste champ pour l'activité de Sa Majesté Impériale; elle voit bien les maux, surtout l'esprit d'infidélité et de dilapidation, qu'elle cherche à réprimer de toutes ses forces. Dieu veuille bénir ses efforts! Je finis par où j'ai commencé. La Russie est un grand spectacle, que je ne contemplerai jamais sans amour ni sans terreur.

L'Empereur est devenu sévère, même dur; il mortifie tout le monde. Sa mauvaise humeur est trop justifiée par les abus, mais c'est toujours un malheur... Les succès qu'il a remportés au dehors l'ont rempli d'une telle confiance en lui-même, qu'il ne doute plus de rien. Dieu veuille qu'il n'aille pas trop loin! Je ne puis cesser de

Digitized by Google

l'aimer ; d'ailleurs nous n'avons pas d'autre ami. L'Autriche veut tout posséder, par elle ou par ses princes.

Je suis, etc.

Saint-Pétersbourg, 18/30 janvier 1816.

Monsieur le comte,

Mercredi 12 (24) ont été célébrées les noces de Son Altesse Impériale Madame la grande-duchesse Catherine Paulowna, veuve du prince George de Holstein-Oldembourg, avec Son Altesse le prince royal de Wurtemberg. La cérémonie a été faite d'abord suivant le rit grec dans la chapelle de l'Empereur, et ensuite selon le rit luthérien dans la salle dite *de marbre blanc*, où l'on avait élevé une table sous le nom d'autel. Le feu prince d'Oldembourg s'était contenté de faire célébrer le mariage chez lui ; mais le nouvel époux a exigé la plus grande solennité, la présence de toute la cour et du corps diplomatique. L'auguste épouse a d'abord, en sa qualité de grande-duchesse, un million effectif, c'est-à-dire environ quatre millions tournois; de plus Sa Majesté Impériale lui donne, pour le palais Vanniskhoff qu'elle restitue et pour une terre qu'elle devait recevoir dans le gouvernement de Twer, deux millions de roubles en assignations de la Banque ; total : six millions tournois. Enfin elle a 60,000 paysans détachés du domaine de la Couronne pour son premier mariage ; elle partage

Digitized by Google

ces paysans en deux portions égales, dont elle laisse l'une à ses deux fils. Telle est la richesse des princes russes. Je ne vois pas qu'il y ait rien de semblable en Europe, pas même à Wurtemberg.

Nous avons déjà vu arriver trois dominicains de ceux qui sont destinés à desservir ici l'église catholique. L'un d'eux est *évêque désigné;* je ne sais ce que cela signifie. En attendant, les choses ont extrêmement changé pour nous en mal; mais ce ne sera qu'après un certain temps qu'il sera possible de porter là-dessus un jugement sain. L'appel d'un ordre religieux à la place d'un autre est un trait de haute sagesse : il faut attendre le résultat.

Les jésuites sont arrivés le 28 à Polock (en six jours); ils ont été accompagnés et gardés sur la route par un colonel, et parfaitement bien traités. Cette précaution, qui appartient tout entière à Sa Majesté Impériale, est digne de toute sorte de louanges et me fortifie encore dans mon premier aperçu, dont j'ai eu l'honneur de vous faire part : *les personnes même les plus attristées par la sévérité de l'ordre ne peuvent, si elles sont équitables, refuser d'y reconnaître un côté brillant de justice et de modération.* Je m'en tiens à ce premier jugement.

Je faisais observer l'autre jour dans une maison russe qu'à nulle époque de l'histoire de Russie la chose ne se serait passée aussi doucement. *Pierre Ier*, disais-je, *aurait fait décapiter les jésuites; de nos jours encore, l'empereur Paul Ier les aurait envoyés en Sibérie, etc.; même lorsqu'on est fâché, il faut être juste.*

L'affaire n'en a pas moins ses côtés tristes que j'ai

Digitized by Google

eu l'honneur de faire remarquer à Votre Excellence. Un grand malheur pour les catholiques, en général, c'est qu'ils ne sont ni représentés, ni défendus auprès de l'Empereur. Lorsque le ministère fut organisé ici, sous l'influence de Speransky, d'après le système français, on institua un *ministre des cultes*, comme à Paris ; ce titre n'est pas agréable à l'oreille, parce qu'il rappelle des idées tristes et parce qu'il fut inventé par ce détestable Bonaparte, qui ne l'employait que pour niveler les cultes et les avilir tous l'un par l'autre en les confondant. D'ailleurs Sa Majesté Impériale a dix millions de sujets catholiques : peut-on concevoir qu'une telle masse d'hommes n'ait point de représentant auprès de son souverain, et que la moindre de ses demandes ne puisse parvenir à lui que par le canal d'un homme publiquement ennemi de cette religion et profondément étranger à tout ce qu'il faudrait savoir pour nous juger et nous conduire? Ces idées sont si simples et si évidentes qu'il est impossible que tôt ou tard elles ne se présentent pas d'elles-mêmes à l'esprit droit et impartial de Sa Majesté Impériale.

Ajoutez un archevêque plus qu'octogénaire, jadis protestant et officier de cavalerie, et qui devrait bien l'être encore, et Votre Excellence jugera où nous en sommes.

Je suis, etc.

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, 11/23 mars 1816.

Monsieur le comte,

J'ai eu l'honneur de dire à Votre Excellence que les paroles pleines de bonté qui me furent adressées par Sa Majesté Impériale dans l'audience qu'elle daigna m'accorder, me paraissaient tenir à cette courtoisie souveraine qui n'est nulle part plus aimable qu'ici, mais qu'elles ne pouvaient me tranquilliser parfaitement. Je viens de faire un essai qui me paraît ne laisser *aucun doute sur le doute.* M. le comte de Capodistria étant parfaitement au fait de ma position, j'ai eu l'honneur de lui adresser, le 2 de ce mois (V. S.), une lettre confidentielle dans laquelle je lui rappelais les deux motifs qui me forcent de quitter mon poste ; après cette exposition succincte qu'il serait inutile de copier, je terminais ainsi :

« Pour ce qui concerne les appointements, c'est une » affaire entre Sa Majesté et son ministre. Elle sait ce » qu'elle a à faire, et je croirais commettre un crime » contre la délicatesse si je tâchais d'employer l'in- » fluence de Sa Majesté Impériale pour me procurer » un sort plus avantageux. Mais y aurait-il de l'indis- » crétion, monsieur le comte, à espérer que Sa Majesté » Impériale daignerait charger son ministre, à Turin, » de déclarer à ma cour que je n'ai point eu le malheur » de mécontenter l'Empereur, et que la résolution de » demander mon rappel ne peut être fondée que sur » des motifs de fortune ? »

Cette lettre, quoiqu'elle ait été lue par un homme

Digitized by Google

rempli de bonté et de bienveillance, étant demeurée sans réponse, j'ai vu dans ce silence une déclaration expresse que j'étais enveloppé dans la disgrâce des jésuites, et je suis persuadé que Sa Majesté en jugera de même. Je me garderai bien de lui laisser ignorer aucun de ces détails.

Mon fils est une troisième raison pour moi de me retirer. Si nous demeurons ici, il participera aux effets de la même froideur, et me ruinera sans agrément pour lui ni pour moi. Il s'est trouvé, par suite de ses relations avec des personnes dignes de toute sorte de respect, engagé dans l'affaire du catholicisme. Il n'y a pas un homme de ma famille, à commencer par celui qui a l'honneur de vous écrire, monsieur le comte, qui ne se laissât couper la tête plutôt que de communiquer la lettre confidentielle d'une dame; les vilains qui produisent des billets sacrés, et qui les prennent même par force pour les montrer, ont beau jeu avec nous. Mais toute cette affaire est finie.

L'ukase sur les fermiers va son train. On en parle infiniment. Dernièrement on m'assurait en fort bon lieu que *trois cent soixante* maisons étaient ruinées par cette disposition (j'eusse mieux aimé trois cent soixante-cinq). Mais qui peut croire à tous ces nombres sans qu'une instruction ministérielle les ait vérifiés? La princesse Yossoupoff, femme du prince qui a été ministre à Turin, y perd près d'un million. D'autres m'ont dit : *Je suis complétement ruiné ;* mais combien je me défie encore de ces discours ! Ce que j'ai entendu dire de plausible *en soi,* c'est que la loi ne produira rien, ou du moins ne produira pas

Digitized by Google

ce qu'on attend dans le terme fixé, parce que les terres saisies doivent demeurer une année sous le séquestre avant d'être vendues, et qu'ensuite il faut encore trois publications éloignées l'une de l'autre d'un intervalle qu'on n'a pas su me désigner.

Mais 1° le gouvernement a dû compter, dans les quatre mois, non sur la vente des terres, mais sur l'argent qui serait payé pour éviter les ventes ; 2° l'État a le temps d'attendre, et trente ou quarante millions seront toujours bons à prendre lorsqu'ils viendront ; 3° enfin, quand l'Empereur n'aurait fait par cette loi que dégoûter à jamais sa noblesse de cette manière basse et usuraire d'augmenter ses revenus, il aurait déjà fait *moralement* encore mieux qu'il n'a fait politiquement. Songez d'ailleurs, monsieur le comte, que dans les places les plus influentes, dans le Sénat, parmi les gouverneurs et jusque dans le conseil de Sa Majesté Impériale, il peut se trouver de ces *hypothéqueurs*, protecteurs nécessaires, pour ne pas dire complices des fermiers ; et Votre Excellence sentira l'importance morale et politique de l'ukase. En général, Sa Majesté Impériale paraît avoir adopté un régime sévère, — on ne manquera pas de dire de tous côtés *dur*, comme il arrive toujours ; — mais croyez, monsieur le comte, que dans l'état où l'Empereur a trouvé la Russie à son retour, il n'y avait de remède que dans une main plus que ferme. Attendons les résultats ; une coalition immense va travailler à rendre nul l'effet de l'ukase.

Le nouveau tarif a été signé hier ou avant-hier. J'en rendrai compte.

Digitized by Google

Le Thevenet que Votre Excellence m'a recommandé n'était point prisonnier de guerre, il a été transporté, en 1812, à Tomsk en Sibérie, *comme suspect*. J'ai passé hier une nouvelle note relative à lui et à cette nouvelle notion. Des gens que j'ai toute raison d'estimer m'ont donné les meilleurs renseignements sur son compte : c'est ce que Votre Excellence peut faire savoir aux intéressés.

Je suis, etc.

Saint-Pétersbourg, 21 mars/2 avril 1816.

Monsieur le comte,

Avant-hier 19 mars (31) l'anniversaire glorieux de l'entrée à Paris nous a procuré un spectacle magnifique. Quarante mille hommes environ de la garde impériale ont paradé sur la place du palais et dans les rues adjacentes ; ils ont fait différentes évolutions, et assisté au *Te Deum* chanté par le haut clergé de Saint-Pétersbourg sur une terrasse postiche appuyée en un clin d'œil sur la façade du palais et communiquant avec l'intérieur.

Trente mille hommes d'une superbe infanterie, divisée en carrés *denses*, couvraient la place : la cavalerie était dans les rues. L'Empereur est arrivé entre onze heures et midi, entouré des princes ses frères et de ses aides de camp. Tout de suite le *hourah* s'est fait entendre ; ensuite il a salué l'armée (on peut bien dire

Digitized by Google

l'*armée*) par le cri ordinaire : *Zdarovoi Rabeati!* (*Salvete pueri!*), et trente mille bouches ont répondu : *Zdravie gelaiem vache velitchesvo* (*Salutem optamus vestræ majestati*). Il faisait assez froid, mais le temps était superbe, et les rayons du soleil éclairant comme à plaisir ce magnifique spectacle, rappelaient le Tasse à ma vieille mémoire :

> Abiti, fregi, imprese, arme e colori
> D'oro e di ferro, al sol, lampi e fulgori.

L'Empereur est descendu de cheval et s'est rendu sur la terrasse avec les Impératrices et quelques grands de la cour. Les prêtres ont commencé le *Te Deum*, et toute l'armée s'est découverte. Le *Te Deum* achevé, l'Empereur est remonté à cheval. Les troupes ont exécuté de très-beaux développements et ont défilé ensuite en très-bel ordre, suivies de la plus belle cavalerie du monde, qui a débouché des rues voisines dans l'ordre suivant :

1° Les chevaliers-gardes; 2° la garde à cheval; 3° les dragons de la garde; 4° les hussards de la garde; 5° les uhlans de la garde, 6° les cosaques de la garde; 7° l'artillerie à cheval. Ce dernier corps était superbe; il y avait des chevaux de train dignes de porter de jolies dames sur la colline de Turin. Ces sept corps devraient former à eux seuls 7,000 hommes; mais il y a toujours quelque chose à défalquer de ces sortes de nombres, à cause des déficits physiques et d'une certaine exagération qui tient à la gloire nationale et qu'il est bien difficile d'éviter absolument : des militaires même

Digitized by Google

étrangers m'ont cependant assuré que le total pouvait être porté à 38,000 hommes sans crainte d'erreur.

Cette grande matinée militaire a été suivie d'un repas splendide de 880 couverts, que l'Empereur a donné à tous les officiers de sa garde qui entrèrent à Paris avec lui, et à un petit nombre d'autres personnes, aides de camp, généraux, étrangers distingués, etc. Le couvert occupait les trois grandes salles, celle de Saint-George, la voisine dite salle blanche et celle des dames d'honneur. Je les traversai le matin vers les onze heures en me rendant à mon poste ; le dessert était déjà servi, suivant la coutume russe ; les fruits de toute espèce, et notamment les raisins et les oranges, couvraient toutes les tables.

Le service, tout à fait approprié à la circonstance, est l'ouvrage d'une fabrique russe ; c'est une faïence perfectionnée assez semblable à ce que nous appelons *terre d'Angleterre de Wedge-Wood*. Chaque assiette porte dans le fond la représentation d'un ordre de Russie, et la bordure est le ruban de l'ordre. Un ruban de la même espèce entortille chaque manche de couteau.

Chaque convive avait devant lui les trois verres d'usage en cristal taillé à facettes et uniformes. On a servi à tout le monde de la soupe à la tortue, du sterlet, du pâté aux truffes, etc. On n'a pas trouvé un plat froid et personne n'a attendu une assiette.

Sa Majesté l'Empereur a porté trois santés : 1° à la victorieuse armée russe ; 2° à la valeureuse garde impériale de Russie ; 3° aux armées alliées réunies. Ces rois santés (qui se boivent toujours avec du vin de

Digitized by Google

Champagne) étaient écrites sur de petits bulletins imprimés que l'Empereur a fait distribuer aux convives. Je joins ici celui de mon fils ; je l'accompagne d'une traduction de l'écriture en lettres latines et d'une traduction en langue française écrite mot à mot. Le russe se traduit en latin avec une facilité merveilleuse, mais en français on ne peut écrire le mot à mot qu'en estropiant la langue.

Le corps diplomatique et les dames même, contre l'usage, ont été invités à cette fête du matin. Nous l'avons contemplée à l'aise de cet endroit du palais d'hiver qu'on appelle *la Lanterne,* et qui a vue sur la place, non loin du grand avancement qui portait le clergé.

L'ambassadeur d'Angleterre, qui avait suivi Sa Majesté Impériale à cheval, a dîné avec elle, ainsi que M. son fils, qui est son aide de camp, et qui est considéré comme un bouton de l'habit de son père. Du reste, aucun ministre n'a été invité, excepté le comte de Wintzingerode, ministre de Wurtemberg : en l'année 1814, son maître lui donna de l'argent et lui dit : *Allez!* Il alla donc, et ses chevaux le conduisirent à Paris, où il entra avec l'Empereur, qui s'en est souvenu. — Vivent les puissances du premier ordre ! leurs ministres ont de grands succès.

Il n'aurait point paru étrange que les autres ministres, au nombre seulement de trois ou quatre, eussent été invités à ce banquet si européen, mais ce n'est pas l'usage. Entre quelques éléments asiatiques qu'on remarque dans ce pays, j'en ai toujours distingué un qui

Digitized by Google

repousse plus ou moins les ministres étrangers. Celui qui est brillant, éclatant, dépensant, celui qu'on craint ou dont on a besoin, celui qui se trouve mêlé à quelque négociation agréable de paix, de mariage, etc., obtiendra sans doute ici comme ailleurs quelques distinctions; mais le ministre, comme ministre, est peu caressé, souvent même il ne tient qu'à lui de s'apercevoir qu'on se passe volontiers de lui. Le public, qui copie ici la cour comme le pantographe copie les dessins, suit les mêmes idées. Je me rappelle que le feu prince Belosesky ayant donné chez lui une fête que la cour honora de sa présence, il imagina, pour lui donner une preuve de sa profonde attention à tout ce qui pourrait lui être agréable, d'inviter tout ce qui pouvait s'appeler à Saint-Pétersbourg la bonne compagnie, excepté les représentants de tous les souverains d'Europe; et, pour aiguiser encore cette élégance, il excepta de l'exception le duc de Serra-Capriola, *parce qu'il était le mari d'une Russe.* Cette ineptie orientale parut fort naturelle et personne n'y fit attention. Votre Excellence connaît ma manière de penser à cet égard : chaque nation a ses usages qu'il faut respecter; tout ce qui part d'une loi générale et qui n'a rien de personnel, doit ou peut être supporté sans peine. S'il nous arrive quelquefois d'être ici un peu trop *trascurati*, nous avons aussi à d'autres égards de très-grands agréments, et jamais je n'aurais pensé à changer de place si tout ne devait finir et si des circonstances invincibles ne m'avaient forcé de changer d'avis. D'autres cependant sont moins philosophes. Je suis, etc.

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, 25 mars 1816.

Je ne sais quel Portugais mauvaise tête et plein d'esprit, comme il arrive trop souvent, compose à Londres, en langue portugaise, un journal intitulé *le Portugais*, qui a beaucoup de succès, comme tout ce qui respecte peu de choses. Dans un de ses derniers numéros, il a copié la convention chrétienne de Paris et l'a accompagnée de l'impertinent morceau que Votre Excellence va lire. J'ai cru pouvoir le lui faire connaître, puisqu'il est imprimé.

« En vérité, ce traité est un des plus extraordinaires, » et pour la forme et pour le fond, dont il ait jamais » été question dans l'histoire diplomatique : pour la » forme, il est étranger à toutes les règles ordinaires, » puisqu'on n'y voit paraître aucun plénipotentiaire ; » les souverains eux-mêmes le font et le souscrivent, » manière extrêmement nouvelle ; enfin, c'est un » traité qui n'a ni but ni objet essentiels. Les souverains » veulent-ils donner au monde un témoignage de l'in- » tention où ils sont de se conduire constamment *d'après* » *les préceptes de religion, de justice, de charité et de* » *paix chrétienne?* Mais à quoi bon tout cela? N'étaient- » ils pas obligés comme chrétiens de se conduire ainsi? » et le monde entier ne connaît-il pas l'esprit fraternel » et évangélique qui anime ces gracieux souverains? La » Pologne, Gênes, Venise, la Lombardie, la Belgique le » savent assez. C'est une amplification inutile que de

Digitized by Google

» confier ces sentiments des trois monarques à une
» feuille de parchemin; jamais elle ne nous instruira
» aussi bien que leurs œuvres. *Ex fructibus eorum*
» *cognoscetis eos.* »

(*O Portuguez. Fevreiro de* 1816, *N° XXII, p.* 407-408, Londres).

La liberté de la presse a des avantages sans doute, mais c'est cependant un grand inconvénient qu'on puisse s'exprimer avec tant d'insolence sur de tels objets et de tels personnages.

Saint-Pétersbourg, 18/30 avril 1816.

Monsieur le comte,

Le règlement sur le deuil est à peu près nul ici. On est constamment en frac et en bottes, hors les cas de cérémonie : alors on est toujours en uniforme, avec le crêpe sur l'épée, autour du bras, etc. A la cour on n'est jamais appelé qu'avec la formule : *Deuil suspendu.* Votre Excellence voit que le règlement n'a presque pas d'application.

Il y a ici un usage très-sage (la seule loi somptuaire peut-être qu'un souverain puisse porter efficacement), c'est celui qui attribue un uniforme particulier à chaque ordre de l'État. En voyant un homme ici, on dit sur-le-champ : Il appartient aux affaires étrangères, à la

Digitized by Google

Banque, à l'Académie des sciences, etc. Les Russes ont beaucoup de talent pour inventer ces uniformes civils : d'autres hommes ne sont pas à beaucoup près aussi habiles.

A propos d'habits, j'ai souvent pensé, monsieur le comte, et non sans crainte, que si je retourne à Turin, je devrai m'arrêter dans quelque ville *préliminaire* pour y fabriquer une garde-robe civile; car je proteste à Votre Excellence, au hasard de la faire rire, que je ne suis pas sûr de savoir marcher avec un de nos ci-devants habits, après avoir vécu depuis plus de vingt ans en frac ou en uniforme. Je ne sais ce que je ne donnerais pas pour ne pas changer de costume.

Nous voilà donc enfin maîtres chez nous ; j'en félicite du fond de mon cœur et Sa Majesté, et ses sujets, et moi en particulier. C'est dommage que les occupants nous aient si terriblement occupés que notre occupation n'occupe plus que le terrain. Heureusement le Piémont n'a pas cessé d'être ce qu'il était du temps de Tacite : *fecundissimum Italiæ latus ;* c'est à quoi il faut penser pour se consoler. Le Piémont est un tout compact qui ne peut être appauvri, tout comme il ne peut être augmenté sans devenir une simple province; il est ce qu'il est, et, tel qu'il est, la pauvreté ne peut lui faire que des visites très-passagères. *Non ci piglieranno l'aria,* disait un pape à ceux qui se plaignaient à lui des achats prodigieux de curiosités que les étrangers faisaient en Italie; nous pouvons dire à notre tour, en pensant à tous les dévastateurs français, autrichiens ou autres : *Non ci piglieranno la terra.* Nous avons été

Digitized by Google

bien maltraités sans doute; mais quand on n'a besoin que de temps pour se remettre, tout n'est pas perdu.

Le jour de Pâques (9/21 de ce mois) nous a fait voir une parade encore plus brillante, s'il est possible, que celle dont j'ai fait parvenir la description: quarante mille hommes ont paru sous les armes dans la plus belle tenue. La nuit presque entière s'est passée en préparatifs. A neuf heures, les troupes étaient sur la place. Sa Majesté Impériale n'est sortie qu'à midi un quart, et les troupes n'ont été rendues dans les casernes que vers les trois heures après midi. On m'a assuré que plusieurs soldats n'avaient pas mangé depuis la veille, mais je ne sais si l'on m'a dit vrai; en tout cas, il en résulterait, ce qui n'a déjà plus besoin d'être prouvé, que le soldat russe est tout à la fois le plus agissant et le plus endurant qu'on connaisse; c'est le caractère particulier de ce soldat: il est *actif* et *passif;* le meilleur pour souffrir, le meilleur pour agir; susceptible de l'obéissance mécanique et de l'impétuosité fulminante. Pendant les évolutions de la parade, je ne sais quel corps a manqué le temps prescrit par le tambour; les uns disent que cette terrasse improvisée dont j'ai eu l'honneur de parler à Votre Excellence avait éteint le son du tambour battant du côté opposé, d'autres prétendent qu'elle a produit un écho capable de tromper l'oreille, d'autres enfin veulent que le soldat, par déplaisir ou par lassitude, l'ait fait exprès; quoi qu'il en soit, Sa Majesté Impériale a mis aux arrêts trois colonels et ordonné que le général Potemkin serait réprimandé au *Pricase:* mais il est arrivé dans ce cas ce qui

Digitized by Google

arrive toujours dans ces sortes d'occasions; l'Empereur, après avoir accordé à la discipline militaire ce qu'il a cru lui devoir, s'est livré pour le reste à sa bonté naturelle; il a fait bonne mine à ces messieurs, les a consolés et n'a point fait imprimer la réprimande au *Pricase*.

Ce *Pricase* est le grand moteur de l'armée russe. C'est une conversation permanente entre le Général-Empereur et son armée. Là on sait chaque jour ce qui lui a plu, ce qui lui a déplu, ce qu'il a dit, ce qu'il a statué; c'est encore une espèce d'écho qui répète sa voix, qui est entendu et qui le rend présent à chaque bataillon, de la Finlande au Kamtschatka.

Un événement plus important que la plus belle des parades est l'arrivée de Czerni Georges, le fameux chef des Serviens, qui est ici depuis huit jours.

J'espère que dans ce moment Votre Excellence aura eu le temps de prendre une connaissance suffisante de la nouvelle constitution de la Pologne. On m'assure qu'elle est en partie calquée sur la fameuse de 1791; mais comme je n'ai pu les comparer, je n'affirme rien. Celle-ci parlait, dit-on, dans l'article 1er, de la souveraineté du peuple comme d'un point fondamental explicitement déclaré : la nouvelle ne parle pas aussi solennellement, néanmoins elle reconnaît incontestablement la souveraineté du peuple dans l'article 31, où il est dit que *le peuple est représenté par le Roi*. J'ai dit pourquoi cette constitution est odieuse aux Russes; je n'y reviens plus. Au reste, monsieur le comte, toutes ces constitutions, considérées en elles-mêmes et dans

Digitized by Google

leur but avoué, ne sont que de vains essais; car c'est un axiome capital aussi sûr qu'un axiome de mathématique, que *toute nation a le gouvernement qu'elle mérite*; ainsi, tout ce que l'on peut faire pour une nation avant de l'avoir améliorée ne signifie rien et n'a point d'effet, ou ne produit que du mal; mais si l'on considère ces constitutions comme des mesures politiques propres à calmer, à diriger, à satisfaire, à distraire, à tromper même (car souvent il le faut) l'imagination des peuples, ce sont des pièces qui peuvent mériter toute sorte de louanges.

L'empereur de Russie a fait manquer la messe, le jour de Pâques, à 40,000 chrétiens, russes ou catholiques, pour une parade: c'est un commentaire sur la convention chrétienne de Paris. Le prince Constantin a choisi 140 Polonais de la plus grande taille, leur a donné l'uniforme de la garde et les a envoyés en présent par la poste à son auguste frère. C'est un commentaire sur la charte constitutionnelle de la Pologne. L'impératrice Catherine, les jours de fête, relevait même la garde ordinaire de son palais.

Tout se perfectionne!

Saint-Pétersbourg, 28 mars/19 avril 1816.

Monsieur le comte,

Le tarif tant désiré n'a point encore paru, quoi qu'il ait été signé. Les uns disent que c'est parce que l'Empereur

Digitized by Google

le soumet encore à de nouvelles réflexions, d'autres veulent que la suspension ait pour but d'empêcher qu'il n'arrive à la fois trop de vaisseaux étrangers, qui pourraient ébranler une foule de maisons de commerce ; on voudrait donc laisser passer la saison des expéditions étrangères ; cet aperçu est plausible, cependant je n'affirme rien. En attendant, le change tombe encore, contre l'espérance générale ; le rouble ne vaut plus que 19 sous tournois ; je l'ai trouvé, en arrivant ici l'an 1803, à 66 et 68 (3 liv. 6 ou 8 sous). J'avais l'honneur d'observer dernièrement à Votre Excellence que l'histoire ne présentait pas trop d'exemples d'un abus général guéri autrement que par une révolution quelconque : aujourd'hui, j'ajoute avec quelque tristesse que le papier-monnaie une fois attaqué dans l'opinion jusqu'à un certain point, ne remonte guère par des mesures législatives ; il s'éteint graduellement et meurt de phthisie. Je n'ai pas besoin de dire à Votre Excellence combien je désire me tromper dans ce cas. De puissantes têtes, dans la classe du commerce, m'ont cependant assuré qu'il n'y avait rien à craindre pour la solidité du papier russe ; mais je crois peu aux négociants, qui ne parlent jamais ni pour l'instruction de celui qui les consulte, ni pour le bien général, mais toujours pour leurs vues particulières.

Il est arrivé à la loi sur les fermiers, dont j'ai rendu compte, ce qui arrive partout après la promulgation d'une loi importante. Le législateur, quelque sage, quelque prudent qu'il soit, ne saurait, à beaucoup près, prévoir toutes les conséquences. Un grand nombre de

Digitized by Google

maisons sont atteintes. J'ai peine à me persuader que le gouvernement n'en vienne pas à une espèce de transaction avec les nouveaux intéressés. Quelqu'un m'a fait envisager un danger qui n'est point tout à fait imaginaire : c'est que le péril des cautions n'en fasse hausser le prix, comme les lois contre l'usure n'aboutissent qu'à la rendre plus dangereuse, parce que les usuriers font payer le danger.

Il y aura probablement quelque modification dans la loi.

La société en général est devenue triste ; des étrangers qui sont revenus après deux ou trois ans d'absence ne la reconnaissent plus ; on ne compte pas moins de vingt-trois maisons distinguées prêtes à partir pour les pays étrangers. Je perdrai, en mon particulier, ce que j'aime et ce que je respecte le plus. Tout concourt à me détacher de cette ville. L'espèce de tristesse dont je parle a plusieurs causes, qu'il serait trop long d'analyser ; mais je ne doute pas que les efforts immenses faits en 1812 et les suites de ces efforts n'aient obligé une foule de Russes à restreindre leurs dépenses et à ne plus ouvrir les deux battants.

La veille de la fête militaire que j'ai eu l'honneur de vous décrire, il y eut chez un restaurateur un pique-nique de cinquante aides de camp généraux et autres généraux, à 200 roubles par tête ; trois ministres étrangers militaires furent invités : Angleterre, Autriche et Prusse ; le baron de Stagenteish, pour l'Autriche, n'est pas proprement ministre, mais c'est égal, j'ai expliqué cela. Milord Catheart, en portant la santé de

Digitized by Google

l'Empereur, à l'anglaise, énonça franchement l'opinion que *sans doute toutes les nations coalisées avaient fait leur devoir, mais que l'Empereur de Russie n'en était pas moins le véritable sauveur de l'Europe*, ce qui paraît incontestable de deux ou trois manières. Je ne sais trop, au reste, comment le discours de l'ambassadeur d'Angleterre s'accorde avec un autre un peu plus solennel, tenu au Parlement de la même nation, par lord Castlereagh à son arrivée. Quoi qu'il en soit, l'équitable postérité ne balancera pas. Ce qu'il y a de particulier dans cette fameuse coalition, c'est que chaque partie a droit de s'attribuer une influence principale. Qu'aurait-on fait sans l'honorable initiative de l'Espagne, qui dévora 400,000 hommes et des trésors immenses à Bonaparte? Qu'aurait-on fait sans l'or et le fer de l'Angleterre? Qu'aurait-on fait, après les batailles de Lutzen et de Bautzen, sans l'accession de l'Autriche? La Prusse a bien droit aussi de se nommer. Mais surtout et avant tout, qu'aurait-on fait sans l'inébranlable courage, l'admirable persévérance, les résolutions décisives et l'excessive habileté de l'Empereur de Russie, qui a fait marcher ensemble tant d'éléments discordants chez les autres comme chez lui? Pour moi, j'ai toujours été ravi de ses opérations; reste à savoir comment il se tirera de l'intérieur, qui présente beaucoup d'épines. Nul honnête homme ne doit louer d'avance; tenons-nous-en donc aux espérances et aux vœux sincères.

Presque au moment où j'ai l'honneur d'écrire à Votre Excellence, on vient d'inhumer une femme remar-

Digitized by Google

quable dans son état, madame Cremer, allemande, femme d'un négociant de la même nation. Elle est morte d'un coup qu'elle s'est donné à la tête en tombant d'un traîneau, et qui est devenu subitement mortel contre les premières apparences. Je n'allais pas chez elle, mais je la rencontrais volontiers. C'était une femme d'un grand mérite, qui passait sa journée à faire de bonnes actions et qui était l'instrument le plus actif de la société des dames charitables. L'Empereur l'honorait d'une estime bien flatteuse, et venait quelquefois passer la soirée chez elle ; il est venu la voir dans sa dernière maladie, et l'on m'a assuré qu'il était demeuré assez tard chez elle pour voir si elle ne le reconnaîtrait point ; mais elle n'a plus repris ses sens. Ce n'est pas une chose sans exemple que Sa Majesté Impériale fasse à d'autres maisons du même ordre l'honneur de venir y passer quelques moments dans la soirée. Étouffé par les affaires, l'Empereur vient respirer dans un ménage ; fatigué des masques, il cherche des visages. Plus d'une fois on a demandé pourquoi il n'accordait pas la même faveur à certaines maisons russes de la même classe, ou au moins à des maisons du premier ordre ; mais ces deux questions sont extrêmement et visiblement sottes. Pour mon compte particulier, monsieur le comte, j'avoue que je ne vois pas sans un grand intérêt l'Empereur de toutes les Russies, dans l'âge de toutes les jouissances, et à qui il serait si aisé d'effacer de temps en temps une lettre (l'*i*) de ses titres, prendre le thé sans façon entre une honnête femme et son mari.

Lorsque j'ai nommé Rome à Votre Excellence, ce

Digitized by Google

n'était point une demande, pas même un désir formel, cela voulait dire seulement : *comme vous voudrez ;* j'ai ajouté depuis : *même rien si l'on veut ;* ainsi, je ne suis point indiscret. Si Sa Majesté ne juge pas à propos de m'employer plus longtemps, je n'ai rien à dire. J'ai fini heureusement par un succès flatteur. Quant à la fortune, j'aurai bientôt consumé 60,000 livres de mon bien et de celui de ma femme; plus de 50,000 livres sont déjà enregistrées article par article, à la décharge de la caisse royale; de tout quoi je serai indemnisé par les appointements accordés à mon successeur. Jamais la justice n'a jeté un tel éclat.

Je me recommande de nouveau à Votre Excellence en finissant. Elle voit qu'il ne s'agit pas ici d'*impatience*, mais d'*existence*.

Je suis, etc.

P. S. A Varsovie, quelques officiers se sont brûlé la cervelle. Les gazettes disent quatre, le rapport officiel dit sept. On ajoute ceci à l'oreille : l'un d'eux a laissé un écrit : « J'avais résolu de tuer le grand-duc Constantin et moi ensuite, mais j'aime mieux paraître dans l'autre monde avec un crime qu'avec deux. » Vingt officiers ont fait le même vœu. Il y a quelque grand mystère. La noblesse est exaspérée à l'excès par l'affaire des hypothèques, que j'ai exposée; enfin l'arbitraire d'un côté et le mécontentement de l'autre sont extrêmes. Dieu nous conserve !

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, 24 avril/4 mai 1816.

Monsieur le comte,

Votre Excellence voit un grand exemple de la manière dont les nouvelles nous arrivent ici par les dépêches de Turin : le 2 de mai (N. S.) nous avons pris ici le deuil pour la mort de l'impératrice d'Autriche, et le 25 seulement j'en ai reçu la nouvelle par votre lettre du 17 avril. Je n'avais jamais eu l'honneur d'être présenté à cette auguste princesse, mais il n'y avait qu'une voix en Europe sur ses éminentes qualités, qui répétaient à Vienne ce que nous possédons à Turin. Je conçois tout le chagrin de Sa Majesté la Reine ; c'est une perte bien sensible pour elle, et que tous ses sujets partagent sincèrement ; quant à l'auguste époux, il serait inutile d'en parler : personne ne saurait douter de ce qu'a dû lui faire souffrir cette perte irréparable.

On donne pour certain le voyage très-prochain de Sa Majesté Impériale à Moscou, et l'on affirme avec la même confiance qu'elle y passera une partie de l'hiver prochain. Si elle juge à propos de donner cette consolation à des sujets qui ont tant et si fidèlement souffert, chacun doit applaudir à cette résolution. En attendant, Son Altesse Impériale monseigneur le grand-duc Nicolas parcourt les vastes États de son auguste frère et poussera jusqu'en Crimée ; il reviendra ensuite dans cette brillante capitale avant de prendre son vol vers Berlin.

On parle infiniment d'une nouvelle organisation de

Digitized by Google

l'état militaire : l'idée générale, autant qu'on peut la saisir dans une conversation, serait d'employer une partie des troupes aux travaux publics que l'Empereur fait exécuter aujourd'hui par des ouvriers salariés serfs de la couronne, et d'en réunir une autre partie en colonies pour cultiver et habiter les terres incultes de cette même couronne. Par la première mesure, l'Empereur, même en augmentant la paye du soldat, doit gagner encore infiniment. La seconde mesure, pour qu'il soit permis d'en discourir, exige des détails que je ne connais point encore. Les Romains exécutèrent jadis quelque chose de semblable, mais les soldats étaient stables dans les colonies et n'étaient chargés que de défendre leurs terres contre les Barbares. Sans femmes, sans ce qu'on appelle le *ménage*, point de colonies. Il paraît qu'ici l'Empereur veut tenir les soldats sous sa main, et ne leur confier la bêche qu'à la charge de reprendre l'épée au premier signal ; il a sans doute ses raisons et ses moyens ; il faut les connaître avant de les discuter.

Un plan de ce genre, modifié suivant les circonstances de toute espèce qui devraient être prises en considération, pourrait être de la plus haute utilité en Sardaigne. Mille fois cette idée m'a passé dans la tête, mais pour être entrepreneur il faut être entreprenant.

D'une manière ou d'une autre, il me paraît impossible que l'état militaire ne nous mène pas à quelque grande révolution, et cela par deux raisons : l'une intrinsèque, en ce que l'état militaire, dès qu'il passe certaines bornes, retombe sur le souverain et le détrône en tout

Digitized by Google

ou en partie, subitement ou par menaces; l'autre indirecte, en ce que le nombre des soldats, augmenté par delà toutes les bornes de la raison et de la politique, harasse tous les gouvernements, les ruine et les amène à ce point de détresse qui entraîne nécessairement des commotions. Pierre Ier avait 30,000 hommes dans ses plus belles années, et il en laissa 35,000; Catherine en laissa 65,000; aujourd'hui son petit-fils en a plus d'un million. Cette progression peut servir de mesure pour d'autres pays. Je ne voudrais pas cependant juger celui-ci par les nôtres; on a bientôt dit: *c'est une monarchie*, mais les mêmes mots ne signifient pas toujours les mêmes choses. L'Empereur peut faire sans le moindre danger chez lui des choses qui, partout ailleurs, seraient fort dangereuses. D'ailleurs, monsieur le comte, comme je crois avoir eu l'honneur de le dire à Votre Excellence, je n'ai jamais vu dans l'histoire qu'un vice politique général se corrigeât par la sagesse humaine; c'est la Providence qui s'en charge et qui l'exécute par des moyens ordinairement amers.

Il y a bien longtemps que j'eus l'honneur de parler à Sa Majesté d'une nouvelle invention qui avait été reçue ici, au premier abord, avec un extrême empressement; elle appartenait à un Anglais qui était, je crois, confiturier, ou du moins d'une profession entièrement étrangère à l'art militaire. Il s'agissait de balles de fer substituées aux balles de plomb; elles étaient de figure ovoïde et d'un poli qui le disputait à la glace la plus parfaite. L'inventeur fut richement récompensé; mais tout à coup, sans que j'aie jamais su pourquoi, l'in-

Digitized by Google

vention fut étouffée et toutes les expériences supprimées. L'inventeur se plaignit; on lui ferma la bouche en lui disant : *de quoi vous plaignez-vous? n'êtes-vous pas bien récompensé?* etc. L'homme du monde le plus fait pour juger de ces sortes de choses me parla dans le temps avec admiration sur cette découverte; il m'expliqua qu'on enchâssait la balle par le gros côté, qu'elle devait donc se tourner en sortant, mais qu'elle allait très-droit, et que l'effet en était beaucoup plus fort et plus dangereux que celui de notre balle ordinaire. Un autre homme très-porté à critiquer tout, surtout ce qui se fait ici, me parla de la même invention avec le dernier mépris, en me disant qu'on n'avait oublié que la rouille, qui annulait la chose. Dès lors je n'y avais plus pensé, lorsque tout à coup j'apprends que les balles de fer reviennent sur l'eau et qu'il y a un comité nommé pour les examiner. J'aurais fort désiré de vous en envoyer une, mais il n'y a pas eu moyen.

Au reste, monsieur le comte, toute nouvelle invention, tout perfectionnement dans l'art militaire est un malheur pur et simple, puisqu'il augmente les maux de l'humanité sans augmenter ni la puissance ni la sûreté d'aucune nation en particulier, d'autant que ces inventions deviennent communes en un clin d'œil. Quand nous n'aurions ni bombes ni canons, quand le cheval refuserait de nous servir à la guerre, en serions-nous moins puissants, moins maîtres chez nous? Nullement, et l'argent économisé servirait à d'autres choses. Je ne fais donc aucun vœu pour le succès des balles de fer, dont les effets seraient épouvantables et nous laisse-

Digitized by Google

raient néanmoins tous au même point de puissance respective où nous nous trouvons.

Sa Majesté Impériale n'a rien décidé encore sur les biens de l'Église catholique. Deux gentilshommes polonais, M. le comte Séverin Potosky et M. le comte Kinstky, sénateurs et membres du comité, ont parlé dans cette affaire avec beaucoup de force, de logique et de dignité; je les connais particulièrement l'un et l'autre, mais depuis que cet étrange procès est sur le tapis, j'ai affecté de ne pas les voir, pour éviter toute idée de coalition. L'Empereur, à ce qu'on m'assure, a dit : *C'est précisément parce que cette religion n'est pas la mienne, que je ne dois pas me presser de décider.* Si ce propos n'est pas de lui, il en est digne. Au reste, c'est déjà une énormité qu'un enfant enragé, chef et moteur de cette attaque, puisse faire mettre en question un droit dont l'évidence éblouit.

Je suis, etc.

P. S. Malgré tous les compliments imaginables, je n'ai plus joui de la même faveur auprès de Sa Majesté l'Empereur de Russie, depuis que je lui dis, en 1812 : « Je prie Votre Majesté d'observer que je ne puis avoir de secret pour le roi de Sardaigne. » Je vis sur son visage que je reculais dans son esprit; une immense fortune m'échappa, mais je ne fis que mon devoir. Machiavel aurait brillé dans cette circonstance.

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, 28 avril / 10 mai 1816.

Monsieur le comte,

J'ai appris avec la plus grande joie que nous sommes enfin maîtres d'Alexandrie ; il en était temps. Il faut rendre justice à messieurs les détenteurs ; les Autrichiens tiennent bien ce qu'ils tiennent. Frédéric II, qui voulait parler latin, disait, comme on sait : *Beati pozedentes!* Mais cet axiome est de toutes les langues et se trouve partout.

Votre Excellence a lu sans doute ou parcouru l'ouvrage de M. de Pradt sur le Congrès de Vienne. Je lui recommande le chap. XIX du 2e vol. *sur l'Italie.* Ce qui lui plaira et ce qui lui déplaira mérite une égale attention.

Pourrais-je lui demander sans indiscrétion pourquoi à la page 127 du *Palmaverde,* qu'elle a bien voulu m'adresser, je vois les noms des grands officiers de l'ordre de Savoie, sans aucun nom de chevaliers? Auriez-vous vu par hasard, dans le berceau du nouveau-né, l'inévitable épitaphe d'un vieillard vénérable? Tout ceci, je le répète, sauf indiscrétion.

J'ai vu avec beaucoup de plaisir dans la dépêche de Votre Excellence qu'elle a pris, ainsi que Sa Majesté, quelque intérêt à la petite *dottorata* que j'ai envoyée sur les *illuminés.* Je ne crois pas du tout, comme le dit fort bien Votre Excellence, que nous sortions tout à fait de notre sujet en traitant celui-là ; rien de ce qui touche à la vitalité des empires n'est indifférent au département confié à Votre Excellence. Je la prie, et je prie

Digitized by Google

aussi Sa Majesté de vouloir bien se rappeler que dans tout ce que j'ai dit je n'ai point parlé en l'air, que je dis ce que je sais à fond, ce que j'ai vu, ce que j'ai lu ; que j'ai copié de ma main les papiers secrets. Conjointement avec un ami précieux, que je ne cesserai de regretter (le feu comte Salteur), j'ai fait les recherches les plus laborieuses pour savoir à quoi m'en tenir sur ce grand chapitre, et j'y ai gagné au moins de savoir de quoi je parle. Sa Majesté, lorsque ce sujet se présentera à son esprit, doit bien se garder de deux choses : 1° de confondre les illuminés avec les francs-maçons ; 2° de n'attacher qu'un seul et même sens à ce mot d'*illuminés*, puisque l'abus du langage l'applique à des systèmes entièrement différents. L'effet de l'illuminisme, tel que je l'ai fait connaître sur la Russie, n'est et ne peut être que celui que j'ai dit, c'est-à-dire de ronger de son côté la religion nationale, déjà limée puissamment de trois côtés par le protestantisme, par le catholicisme et par le rascolnisme. Ce dernier parti, déjà innombrable, vient de recevoir un grand aliment, au moins préparé par la détermination de la *Société biblique* de publier une traduction de la Bible en russe vulgaire ; cette traduction créera de nouveaux rascolnics par milliers ; mais rien ne peut détromper les Russes des folies étrangères, ils ne se défient que de notre sagesse. C'est un *fatum* inexplicable. Ils auraient cependant un argument bien clair, bien facile, bien lumineux pour se détromper de la Société biblique, s'ils n'étaient pas condamnés, je ne sais pourquoi, à n'en écouter aucun. Ils nous accusent sans cesse de prosélytisme ; à la bonne

Digitized by Google

heure, c'est un vice que nous partageons avec les mathématiciens, qui se font entendre partout, comme on sait. Or, puisqu'on nous accorde ce talent, même à un degré éminent, qu'on nous croie au moins sur les moyens de l'exercer; et puisque nous condamnons la communication illimitée des Écritures saintes en langue vulgaire comme pestilentielle à la religion, qu'on proscrive donc sans autre examen ce que nous proscrivons à ce titre. Point du tout, monsieur le comte, ils continueront à convenir intrépidement que nous sommes de très-grands peintres, tout en niant que nous sachions broyer les couleurs.

Il y a des illuminés dans toute l'Europe. J'en ai connu et laissé beaucoup en Piémont, mais Sa Majesté doit peu s'en embarrasser. Le Piémontais est trop instruit, trop calme, trop fin surtout et trop *guardingo* pour donner, du moins en nombre considérable, dans ces billevesées aériennes.

Le roi peut se tenir sûr de n'avoir jamais chez lui que de bons chrétiens et de robustes mécréants. Pour de ceux-ci, j'en ai connu, même de la plus haute taille.

Voici une anecdote qui tombe de ma plume. Il m'arriva jadis de passer une journée entière avec le fameux Saint-Martin, qui passait en Savoie pour se rendre en Italie. Quelqu'un lui ayant demandé depuis ce qu'il pensait de moi, il répondit : *c'est une excellente terre, mais qui n'a pas reçu le premier coup de bêche.* Je ne sache pas que dès lors personne m'ait *labouré;* mais je ne suis pas moins enchanté de savoir comment ces messieurs *labourent.* Au reste, monsieu le comte, quoique

Digitized by Google

je ne sois qu'une *friche*, cependant le bon Saint-Martin a eu la bonté de se souvenir de moi et de m'envoyer des compliments de loin.

Un grand nombre de bons esprits croyaient pouvoir prédire que l'éloignement des jésuites n'arrêterait nullement la propagation des nouvelles idées; c'est en effet ce qui arrive, et d'une manière purement spontanée. Dernièrement une femme bien née, mais d'un esprit et d'une instruction très-ordinaires, et fanatique jusqu'à la fureur pour son parti, s'est tournée brusquement du côté de saint Pierre; quelqu'un, Russe ainsi qu'elle, et qui avait droit de lui parler, lui ayant demandé quelle était donc la cause d'un changement aussi extraordinaire, elle a répondu : « les bêtises que m'a dites mon pope à ma dernière confession de Pâques. » Ceci est très-singulier et très-remarquable. Votre Excellence y verra une nouvelle preuve de ce que j'eus l'honneur de lui dire au premier moment : *que les jésuites avaient sans doute profité (peut-être avec quelque imprudence de la part de tel ou tel individu) du mouvement opéré dans les esprits, mais qu'ils n'en étaient ni ne pouvaient en être les auteurs.*

Tel est, monsieur le comte, le supplément que je devais à ma lettre sur les illuminés; je n'ai pu le faire ni plus long ni plus court. Le tarif tant attendu vient de paraître, j'aurai l'honneur d'en rendre compte. M. de Lucadon, major dans les gardes de Sa Majesté Prussienne, vient d'arriver; c'est un ministre dans les formes, mais seulement pour les communications de tactique, du moins à ce qu'on dit. Je suis, etc.

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, 16/28 mai 1816.

Monsieur le comte,

Lorsque deux opinions se combattent avec chaleur dans un cabinet, le parti qu'on prend n'a pour l'ordinaire point de caractère décidé ; aucun parti ne voulant céder, chacun y met du sien, et voilà pourquoi les choses qui sont faites par un homme de tête valent mieux que celles qui sont faites par des corps. Le tarif tant attendu est une preuve de cette vérité : les uns étant furieux pour la prohibition et les autres furieux pour la liberté, il en est résulté une loi qui n'établit ni l'un ni l'autre état. Le change n'en a point été affecté. Il faut savoir, ou pour mieux dire, il faudrait savoir quelle est dans cette grande affaire la part de la raison et de la saine politique, et quelle est celle de l'engagement, de l'orgueil personnel et national, etc. Dieu, le diable et les banquiers savent ce qu'il en est. Il faudrait aussi savoir ce que l'ouverture de la navigation nous révélera sur les avantages et les désavantages de la loi ; comment et jusqu'à quel point les effets en seront combattus par la contrebande, etc. ; sur tout cela il faut attendre l'expérience. Je n'ai reçu, du reste, aucune réponse aux offices passés de vive voix et par écrit au sujet de nos intérêts commerciaux.

Votre Excellence se rappelle sans doute qu'en lui annonçant l'éloignement des anciens desservants de l'église catholique, je lui annonçais en même temps que le coup me paraissait tomber sur le culte même : c'est ce qui

Digitized by Google

se vérifie malheureusement d'une manière si extraordinaire, qu'elle mérite à tous égards d'être développée à Votre Excellence et à Sa Majesté.

Le dernier général des jésuites, le père Gruber, Allemand, homme véritablement extraordinaire, théologien, médecin, chimiste, mécanicien, opticien, etc., homme d'État de plus, et fait peut-être pour être le ministre d'un grand prince, obtint de la munificence de Paul Ier une somme de 9,000 roubles, que ce prince avait bien voulu destiner à l'église catholique. Le père Gruber, que j'ai connu très-particulièrement, reçut cette somme au nom de l'église, comme propriété de l'église, et il en acheta un terrain autour de l'église, agissant toujours comme simple administrateur. Ensuite, il conçut le projet hardi de bâtir sur ce terrain une maison qui serait une propriété de l'église. Tout de suite les capitaux affluèrent, à cause de l'estime qu'on avait pour le général et de la confiance parfaite qu'inspiraient de tels administrateurs. Il bâtit donc une maison de 450,000 roubles, et il établit un ordre invariable au moyen duquel on payait chaque année 15,000 roubles de la dette capitale et les intérêts du restant ; au mois de décembre dernier, la dette était réduite à 220,000 roubles ; tout allait à merveille et personne ne se plaignait. Aujourd'hui, qu'arrive-t-il ? Le prince Alexandre Gallitzin, *ministre des cultes* (titre, comme j'ai eu l'honneur de le dire à Votre Excellence, qui me donne des convulsions) profite de l'occasion pour anéantir l'église catholique ; il entreprend de l'identifier avec les jésuites, quoique ces deux objets

Digitized by Google

soient absolument séparés, et il met en avant la thèse extraordinaire que la maison appartient aux jésuites et qu'elle doit être séquestrée et vendue pour le payement des dettes. Votre Excellence croira rêver en lisant ceci, cependant c'est la vérité. L'affaire a été portée au comité des ministres, qui ont signé tous, excepté deux, qui ont protesté en refusant de signer ; la postérité se rappellera ce refus, mais l'affaire a passé, et à moins de ce qu'on appelle *un coup de grâce* sur l'esprit de l'Empereur, nous allons voir consacrer la maxime qu'en Russie on vend les biens d'un débiteur malgré le créancier. Les syndics crient : *Qu'est-ce donc que vous voulez? Nous sommes ici pour répondre : tout ira comme par le passé,* etc. Les créanciers crient de leur côté : *Pourquoi donc vous mêlez-vous de nos affaires? Nous sommes parfaitement contents ; on nous paye fort bien, nous n'avons rien à demander,* etc. Tout cela est inutile. L'archevêque catholique, qui devrait se jeter en travers, est le malheureux complice de cette manœuvre ; tout le monde sait qu'il a envie de se loger dans la maison de l'église. En attendant, on suspend les loyers en vertu du séquestre, et l'on éteint ainsi 24,000 roubles de rente ; ce revenu éteint augmentant la dette, on vendra pour payer; les sources des revenus étant ainsi taries, les desservants ne seront plus que des salariés, c'est-à-dire des valets, sans état, sans consistance, sans considération, amovibles suivant le caprice d'un supérieur ou faible, ou corrompu, ou intimidé, ou tout cela à la fois, et le culte catholique sera détruit. C'est ce qu'on veut et ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, monsieur le comte.

Digitized by Google

Un des principaux membres du comité a dit ouvertement dans une assemblée : *Qu'il n'y avait rien de plus juste que ce séquestre, fondé sur un ancien ukase qui ordonnne que les biens des exilés soient séquestrés.* Comme si les lois de l'ancienne tyrannie étaient faites pour Sa Majesté Impériale actuellement régnante ! Comme si un homme à qui on a interdit une ou deux villes était un exilé ! Comme si enfin les biens de l'église catholique appartenaient aux jésuites ! *On confisque les biens d'un pupille pour payer les dettes de son tuteur qui n'a point de dettes.* L'univers n'a jamais rien vu d'égal. Nous sommes tous consternés, mais sans moyen pour nous faire entendre. On devra faire dans cette occasion comme dans tant d'autres : avant que le mal soit consommé, il faudra faire ce qu'on pourra pour faire parvenir la vérité; quand il n'y aura plus de remède, chacun de son côté devra faire respecter l'autorité autant qu'il sera en lui. J'évite, en attendant, avec beaucoup d'attention, tout discours sur ce triste sujet, mais je suis profondément affligé. Lorsque Votre Excellence lira dans les papiers étrangers de beaux morceaux sur la tolérance dont on se pique ici, elle saura à quoi s'en tenir. La tolérance qui confisque n'a pas trop le droit de se vanter.

Je suis, etc.

Le temps m'étant rendu, je continue.

L'ambassadeur de Perse a eu son audience de congé jeudi dernier, le 11/23 de ce mois ; elle a eu lieu avec les mêmes cérémonies qui avaient marqué sa présen-

Digitized by Google

tation. Pendant son séjour, qui a été fort long, il n'a cessé de répéter, à ce qu'on assure, que, s'il ne réussissait pas, il lui en coûterait la tête. Dans ce cas, il peut se préparer à l'opération, car il n'a rien obtenu. L'ambassadeur d'Angleterre a fait partir sur-le-champ un courrier pour apprendre cette nouvelle à Londres, mais on ne lira pas dans sa lettre les mêmes choses que dans toutes les lettres anglaises parties à la même époque; une autre fois, j'aurai l'honneur d'expliquer cela plus clairement à Votre Excellence.

J'ai parlé avec cet ambassadeur des affaires de Sa Majesté, et il s'est exprimé de manière à me faire comprendre qu'il avait lu mes dernières notes, en m'adressant quelques compliments en syllabes détachées sur la manière dont j'avais raisonné sur ces affaires; il m'ajouta, en riant dans sa cravate, *que malheureusement ce n'était pas le tout d'avoir raison.* Je saisis vite le badinage. — *Comment donc! monsieur l'ambassadeur, ce n'est rien que d'avoir raison; il faut que les puissants nous la donnent,* etc. Je ne me tiendrai sûr, en effet (j'entends quant à l'affaire de Lucedio), que lorsque Votre Excellence m'apprendra le succès définitif. La force n'est pas trop disposée à dire : « J'ai tort. » J'ai parlé aussi de nos affaires avec le baron de Stagenteisch ; il m'a témoigné combien il avait été surpris de n'être instruit de tout ce qui s'est passé que par le ministre russe; il m'a dit ensuite *que le chemin du Simplon n'était d'aucune importance pour l'Autriche; que, si elle avait recherché un traité d'alliance, c'était pour notre avantage bien plus que pour le sien, puisqu'elle*

Digitized by Google

n'avait rien à y gagner; que l'Autriche était la seule puissance qui n'eût rien gagné aux nouveaux arrangements; que les finances du Roi de Sardaigne étaient dans l'état le plus florissant; qu'il en avait été lui-même le témoin à Turin, etc.

A toutes ces vérités du premier ordre je n'ai jugé à propos d'opposer aucune dénégation formelle ni même aucune argumentation approfondie. Tout étant heureusement terminé, j'ai beaucoup insisté sur la satisfaction que nous faisait éprouver une issue aussi favorable; la seule chose que je me sois permis de lui dire sur le fond de la question, c'est *qu'il me paraissait tout à fait impossible qu'une puissance insistât fortement sur une alliance où elle ne trouverait absolument aucun avantage.*

J'ai été ravi d'apprendre notre paix éternelle avec Son Altesse le bey d'Alger; sans doute elle sera suivie d'une paix semblable avec l'autre Altesse de Tunis. L'Angleterre ne pouvait faire un plus noble usage de sa puissance, et je lui sais un gré infini de nous avoir rendu cet important service. Quant à la délivrance des captifs, moyennant rançon, il me semble que les révérends Pères de la Merci auraient fait tout aussi bien.

J'ai sous les yeux dans ce moment une carte de l'Europe nouvellement gravée à Berlin. Elle ne porte point de millésime, mais elle est postérieure à la dernière *galantine* des souverainetés européennes.

Les nouvelles de France sont inquiétantes. Toujours ce pays agitera l'Europe en bien ou en mal. Qui sait

Digitized by Google

ce que nous verrons encore! Les Anglais font bien mal de tant parler de Bonaparte et de le tenir, pour ainsi dire, présent à tous les yeux; on expose son buste dans les dîners d'apparat; on sait ce qu'il fait, ce qu'il dit, les impertinences qu'il se permet, les progrès qu'il fait dans la langue anglaise, etc., tandis qu'il faudrait le faire oublier parfaitement.

La révolution n'est pas finie, monsieur le comte; les principes révolutionnaires sont montés bien haut. On croit que les peuples peuvent faire des princes, et les princes eux-mêmes croient pouvoir en faire d'autres sans femmes: voilà deux opinions terribles qu'il faut déraciner. La première, qui est la souveraineté du peuple, a malheureusement de grandes apparences de vérité en sa faveur : cependant ce n'est pas seulement une erreur, c'est une bêtise; la seconde est peut-être encore plus dangereuse. Il est bien à désirer qu'on en revienne aux anciennes idées, suivant lesquelles, pour faire un prince, il faut qu'un prince et une princesse viennent dans l'église promettre de nous en donner un. Toute autre manufacture doit être fermée et déclarée nulle. Mais si de notre côté nous prêchons les bons principes, les droits irrévocables de la légitimité et le droit sacré de la succession, il faut que les princes, de leur côté, prennent garde à eux et prêtent l'oreille aux penseurs qui savent un peu comment le monde va. Ils jouent maintenant un jeu à perdre toutes les familles souveraines d'Europe l'une après l'autre. C'est sur quoi j'aurai probablement l'honneur d'adresser quelques idées à Votre Excellence par une autre voie. Je passe à une considé-

Digitized by Google

ration d'un genre bien différent. — Si un prince dit ou laisse dire que tel autre prince n'est pas fait pour régner, comment sait-il que ses peuples ne tiennent pas les mêmes discours sur lui-même dans le même moment? *Le prince le plus fait pour régner, c'est celui qui règne et qui a droit de régner.* Jamais il ne faut s'écarter de cette maxime. L'esprit des peuples est fort gâté sur ce point; mais il faut dire aussi que les cabinets y ont contribué, en ce qu'ils n'ont plus peur de certaines idées qui auraient révolté nos grands-pères. Toute l'Allemagne est en fermentation; l'Angleterre même n'est pas toute sage à beaucoup près; il n'y a pas là de quoi se tenir tranquille.

L'état politique de ce grand pays, les rapports moraux du prince et de ses sujets, les finances, le papier-monnaie, l'importance de l'état militaire, la nullité de l'état civil, le progrès des idées étrangères, le caractère du clergé, la science qui arrive et la religion qui s'en va, etc., etc., seraient le sujet de fort belles et intéressantes observations, mais qui appartiendraient moins à une dépêche qu'à une relation sur la Russie.

Je suis, etc.

Saint-Pétersbourg, 16/18 juin 1816.

Monsieur le comte,

Le 1er/13 de ce mois nous avons vu de magnifiques funérailles, celles du maréchal prince S., mort à qua-

Digitized by Google

tre-vingts et quelques années. Il cachait son âge, mais il ne pouvait nier d'avoir servi comme colonel dans la guerre de sept ans. Depuis, il s'était jeté dans l'état civil, ou pour mieux dire dans les occupations civiles, car le bâton de maréchal était bien sur son cercueil. Il avait eu l'honneur d'élever Sa Majesté Impériale et son auguste frère monseigneur le grand-duc Constantin. L'Empereur a répandu les plus grands honneurs sur les derniers moments et sur les obsèques du maréchal; il l'a visité souvent pendant sa dernière maladie, et les adieux, le jour même de la mort, ont été, dit-on, fort touchants. Sa Majesté Impériale ayant suivi le convoi à pied, tout le monde, comme Votre Excellence le sent assez, a fait de même; mais on s'est arrêté à Casan : la promenade, depuis la demeure du maréchal jusqu'au couvent de Newsky, eût été par trop longue. Le corps est déposé dans un caveau de l'église de Casan jusqu'à l'hiver; à cette époque, il sera transporté dans une des terres du prince pour être inhumé à côté de celui de la maréchale, suivant les intentions du défunt.

Le maréchal avait présidé le conseil d'État pendant l'absence de Sa Majesté Impériale, qui le créa prince à son retour; c'était un homme de bon conseil, fort au fait des maximes du pays et entendant bien les affaires; ces bonnes qualités étaient un peu ternies par une tendresse incroyable pour le métal jaune. Il y a sur ce point des anecdotes charmantes. Il laisse 30,000 paysans, et nécessairement un argent comptant immense, ses revenus et sa manière de vivre ne permettent guère d'en douter. Il laisse trois fils mariés, dont deux ont

Digitized by Google

des enfants. L'aîné (le prince Alexandre) est, sous tous les rapports, l'un des hommes les plus estimables et les plus marquants de ce pays.

Cette mort a été précédée de quelques jours par une mort un peu différente. Un jeune chevalier-garde, d'une origine hollandaise, s'est tué d'un coup de pistolet en disant à un camarade de chambre : « Adieu, mon cher, saluez nos amis. » L'amour, dit-on, avait chargé le pistolet ; d'autres disent autrement. Le pauvre jeune homme tirait au cœur, mais la balle a passé au-dessous, et il a vécu encore tout un jour. Il a été visité dans ses derniers moments par le docteur Wheley, chirurgien de Sa Majesté Impériale, homme d'une grande habileté, mais dur comme ses outils, et *anatomiste* (c'est-à-dire découpeur) dans toute la force du terme. Il proposerait volontiers à un homme de lui couper la tête pour le guérir de la migraine. A côté du lit du moribond qui l'entendait, il dit à quelques chevaliers-gardes : *Messieurs, quand vous voudrez vous tuer, souvenez-vous de tirer dans la bouche, vous m'éviterez la peine de venir vous voir.* Ce conseil est un prodige de désintéressement.

Pendant que j'écris à Votre Excellence, on donne une fête superbe à Paulowsky, pour célébrer l'anniversaire de la bataille de Waterloo ; cette fête est dédiée, comme vous le sentez assez, au prince d'Orange et à son auguste épouse ; bal, souper, musique instrumentale et vocale, cantates, couplets analogues à la fête, décorations magnifiques, tout a été employé pour rendre cette fête admirable. Au grand étonnement de tout le

Digitized by Google

monde, les ministres étrangers n'ont pas été invités, quoique nous l'eussions été à la fête donnée au même endroit et dédiée à Sa Majesté Impériale, par son auguste Mère. Rien n'est mené ici par des règles invariables et universelles : la volonté et le sentiment du maître ont toujours plus ou moins d'influence ; or, comme j'ai eu l'honneur de le dire déjà à Votre Excellence, nous ne sommes pas gâtés dans ce moment ; un ministre étranger peut être agréable comme militaire, comme représentant une cour particulièrement amie ou parente ; mais, comme ministre seulement, j'ai vu cent fois qu'on se passe très-aisément de lui. L'ambassadeur d'Angleterre, qui jouit d'une grande faveur, et qui est considéré ici comme un aide de camp général de Sa Majesté Impériale, est invité à la fête, mais celui de France ne l'a pas été ; la cour a considéré sans doute que le nom de Waterloo ne pouvait être agréable à une oreille française, de quelque manière qu'elle soit constituée. Je comprends cette délicatesse. Cependant, c'est un de ces cas où il est pénible d'être invité et pénible de ne l'être pas. Pour moi, monsieur le comte, j'ai été ravi de l'exclusion des envoyés extraordinaires, car tout aussi bien j'étais résolu à me déclarer malade. J'avais fait un effort l'an passé ; la cour n'a pas jugé à propos d'y avoir égard ; je ne puis achever d'égorger mes enfants.

La grande affaire de l'église catholique vient d'être jugée contre elle. L'archevêque, séduit comme on le sait et par qui l'on sait, a représenté lui-même que la maison appartenait aux jésuites, et qu'il était à propos

Digitized by Google

de la vendre pour le payement des dettes et l'emploi du surplus en œuvres pies ; mais l'on a pris la maison et l'on s'est moqué de ces œuvres pies. Voici donc ce qu'on a décidé : *La maison est aux jésuites ; les jésuites sont bannis, leurs biens ont été pris par toutes les puissances catholiques chez qui ils ont été détruits, donc leur maison de Saint-Pétersbourg appartient à l'État ; quant aux créanciers qui ont prêté de l'argent pour bâtir, ils doivent avoir leur recours sur les jésuites de Pologne, au montant de* 230,000 *roubles.*

Par ce que j'ai eu l'honneur d'écrire précédemment à Votre Excellence, elle a vu que l'hôtel appartient aux jésuites comme à elle ou à moi ; le doute même n'est pas permis sur ce point au bon sens le plus médiocrement instruit, et je ne doute pas que quelque voyageur écrivain ou quelque auteur politique ne s'empare de ce texte pour insulter la Russie dans quelque ouvrage comme il y en a tant. Je prie Votre Excellence de se représenter la situation des capitalistes prêteurs : ils ont employé leur argent de bonne foi en esprit de religion et de bienfaisance pour donner une propriété considérable à leur église, et voilà que cette église en est dépouillée, et qu'ils sont placés dans l'alternative violente ou de perdre leurs capitaux, ou de les demander à des hommes qu'ils aiment et contre qui ils sont persuadés dans leurs consciences de n'avoir pas le moindre droit.

Cette position est difficile et cruelle. L'archevêque demeure dans la boue, couvert, comme il arrive toujours, du mépris de ceux même qui l'ont employé. Au

Digitized by Google

reste, monsieur le comte, Votre Excellence se rappelle sans doute ce que j'ai eu l'honneur de lui dire. Tant que l'autorité suprême délibère, on doit tâcher de lui montrer la vérité, même avec quelque danger ; quand elle a pris son parti, il faut se taire et la faire respecter. Parmi toutes les belles choses dites par Bossuet, une des plus belles est celle-ci : *N'est-ce pas combattre pour l'autorité légitime que d'en souffrir tout sans murmurer?*

Je suis, etc.

J'ai eu l'honneur de raconter à Votre Excellence la fête de Paulowsky ; les ministres invités, outre l'ambassadeur d'Angleterre, sont les envoyés de Hollande, de Wurtemberg et de Prusse, comme ministres de famille; les exclus sont Naples, Portugal, Danemarck et Sardaigne (Bavière est absent), outre l'ambassadeur de France, par la raison que j'ai dite. Les dames ont eu beaucoup de peine à déchiffrer ce droit public, qui m'inquiète fort peu, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire. Tout ce qui s'adresse à plusieurs ne signifie rien : cependant il faut que Votre Excellence soit instruite.

Je suis charmé qu'elle ait goûté mes réflexions sur l'état militaire ; c'est le grand problème des monarchies : *Lui conserver le premier rang, qui lui est dû, en l'empêchant également de tomber sur le peuple ou de revenir sur le souverain.* L'autre problème a bien son

Digitized by Google

mérite aussi : *Faire circuler la noblesse dans tous les ordres de l'État, de manière que la science appartienne à tout le monde et que l'état civil ait le poids nécessaire dans l'État, afin que l'équilibre se rétablisse, et que la science cesse d'être l'ennemie du gouvernement, ce qui est le grand solécisme de notre siècle.* Je puis assurer Votre Excellence que j'y ai beaucoup et souvent pensé.

J'ai pris beaucoup de plaisir à la distribution des croix de Saint-Louis. Vivent saint Louis, saint Maurice et tous les vieux saints!

Saint-Pétersbourg, 22 juin / 4 juillet 1816.

NOTE A SON EXCELLENCE LE COMTE CAPO D'ISTRIA.

Le soussigné, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Sa Majesté le roi de Sardaigne, a l'honneur de faire connaître à Son Excellence M. le comte Capo d'Istria, secrétaire d'État de Sa Majesté Impériale au département des affaires étrangères, qui voulut bien, il y a quelque temps, accorder tant d'attention à la question élevée en Piémont au sujet de l'ancienne abbaye de Lucedio, — que cette affaire vient de prendre une tournure inattendue par la proposition faite à Sa Majesté le roi de Sardaigne et par lui acceptée pour la décision finale de cette importante discussion.

Le 8 mai dernier, Son Excellence M. le prince de

Digitized by Google

Starhemberg, ministre d'Autriche à Turin, passa une note à Son Excellence M. le comte de Vallaise, ministre et premier secrétaire d'État de Sa Majesté au département des affaires étrangères, dans laquelle il lui proposait de porter la décision de l'affaire de Lucedio à l'arbitrage péremptoire des ministres des quatre cours alliées résidant à Paris; il appuyait cette proposition « sur ce que ces quatre ministres se trouvaient par leur » situation plus à portée de vérifier les données que » contient le mémoire du ministre des finances de Pié- » mont et de prononcer sur le véritable sens de l'ar- » ticle 27e du traité de Paris, et sur ce qu'ils sont » aussi nécessairement plus au fait des transactions » auxquelles on doit se référer. »

M. le prince de Starhemberg déclare dans cette note : « qu'il la donne tant en son nom qu'en celui de ses trois » collègues, M. le prince Koslowsky, ministre de Rus- » sie, M. le comte de Truchsess, ministre de Prusse, et » M. Percy, chargé d'affaires d'Angleterre, et qu'il » est autorisé par ses collègues à prier M. le comte » de Vallaise de regarder cette note comme si elle avait » été signée par eux. »

Enfin il ajoute : *que ce mode aura l'avantage de lui éviter, ainsi qu'à ses collègues, le désagrément de revenir de nouveau sur le même sujet.*

Huit jours après la remise de cette note, c'est-à-dire le 16 mai, le ministre des affaires étrangères de Sardaigne déclara à M. le comte de Starhemberg que Sa Majesté accédait à cette proposition ; il protesta dans sa réponse de la pleine confiance du Roi dans la haute sa-

Digitized by Google

gesse des représentants de ses alliés, et il se borna à observer, en acceptant la proposition avec empressement, *que pour suivre les règles ordinaires qui établissent les arbitres en nombre impair, il paraît de toute nécessité que, dans ce cas, ils soient portés au nombre de cinq ou de sept.*

Si la note en question n'avait été présentée que par un seul ministre d'une seule puissance alliée, le soussigné se permettrait d'être surpris de l'acceptation pure et simple faite par le Roi son maître, car il voit bien quelques raisons contre l'établissement de ce tribunal d'arbitres à Paris; néanmoins, comme il n'aperçoit aucun balancement dans la détermination de Sa Majesté, il ne se permet point de détailler ces raisons, qui ne peuvent d'ailleurs échapper aux yeux exercés qui liront cette note.

Mais celle du prince de Starhemberg ayant été donnée au nom de quatre puissances, et le nom du ministre de Russie étant à la tête, le soussigné ne s'étonne plus de l'adhésion pure et simple du Roi son maître. Sa Majesté l'Empereur est bien justement devenu la boussole d'une cour qui a tant de raisons de lui être dévouée; un si grand ami, à qui Sa Majesté le roi de Sardaigne a tant d'obligations, doit sans doute lui inspirer une confiance aveugle; partout où il voit son nom, il ne peut plus craindre, surtout s'il a pu penser que le prince Koslowsky ne se déterminerait pas sans instructions.

C'est ce qui est cause que le soussigné ne se permet pas le moindre signe d'alarme ni aucune demande de délai, ni d'autres instances semblables, auxquelles il ne

Digitized by Google

se croit point autorisé. Il se borne, suivant ses instructions, à supplier Sa Majesté Impériale de vouloir bien, dans un moment décisif pour une question importante, continuer au Roi son maître cette même assistance de justice, de soutien et d'impartialité qui signalèrent, il y a quatre mois, les conseils de Sa Majesté Impériale au commencement de cette affaire ; il la prie de faire passer à son ministre à Paris les mêmes instructions qu'elle avait adressées à ses ministres à Berlin, à Vienne et à Turin, en recommandant au premier de porter sur cette affaire le coup d'œil et le tact qui le distinguent.

Mais surtout il espère que, dans le choix d'un ou de trois arbitres qu'il est nécessaire d'ajouter aux quatre déjà présentés et acceptés, Sa Majesté le roi de Sardaigne aura de nouveau à se louer du concours puissant et éclairé de son grand et puissant ami pour parer à tout inconvénient, par l'organe de son ministre à Paris.

Le soussigné joint ici une copie certifiée des deux notes qui sont l'objet de celle-ci, et comme il pourrait être utile d'éclaircir de vive voix certains points sur lesquels cet office, malgré l'attention de celui qui l'écrit, pourrait laisser quelques doutes, il lui serait infiniment agréable de les éclaircir de vive voix avec Son Excellence M. le comte Capo d'Istria, auquel il a l'honneur de demander pour cela une courte conférence.

Il profite en attendant, etc.

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, 3/15 juillet 1816.

Monsieur le comte,

Vous trouverez dans ces deux paquets les deux notes relatives à Lucedio et au Mont-Napoléon, et de plus un mémoire sur les chiffres, que je recommande à la grande attention de Votre Excellence et qui répond à la circulaire adressée par elle à tous les ministres sardes à l'étranger.

La note sur le Mont-Napoléon a quelque ressemblance de forme avec celle que je donnai primitivement sur Lucedio et qui eut le bonheur de réussir assez. Dans la seconde ci-jointe sur le même sujet j'avais jeté quelques mots capables de fournir à Sa Majesté Impériale l'occasion de suspendre la décision et de la transporter ailleurs, si elle le jugeait utile à Sa Majesté; je suppose dans ma note, comme une chose au moins possible, que Sa Majesté a suivi dans cette affaire le mouvement donné par le prince Koslowsky, etc. On a bien senti cette tournure, et même le prince K. sera grondé pour s'être laissé mener; mais on ne veut rien changer à ce qui est fait. *Si la question était vierge, à la bonne heure; mais, dès que le Roi a consenti, il y a des ménagements à garder avec...* etc.— Votre Excellence entend.— Il a donc fallu se borner à recommander l'affaire à Paris; c'est ce que j'ai fait de toutes mes forces; mais j'ai grand' peur que nous y soyons étouffés par les gens de loi français. Je n'ai d'espérance que dans M. Pozzo del Borgo, qui a beaucoup d'ascendant; malheureusement

Digitized by Google

il n'est pas moins attaché à Sa Majesté Louis XVIII qu'à notre auguste maître. Enfin, c'est un coup de dés. Je m'étonne beaucoup de la conduite du prince K., qui se laisse continuellement entraîner par les autres, comme s'il n'y avait point de tête sur ses épaules; ministre d'une puissance protectrice, son devoir serait de nous soutenir en tout ce qui n'est pas contraire à ses instructions; au lieu de cela, je le vois toujours à la suite des autres et, de plus, sans demander aucune instruction dans les cas douteux. Il sera certainement bien grondé, mais le mal est fait.

Votre Excellence me fait l'honneur de me dire dans l'une de ses dépêches : *Sa Majesté a bien senti qu'elle ne parviendrait pas à faire juger l'affaire par la Chambre des comptes.* Je crains fort que Votre Excellence n'ait pris le change ici, car l'intention de cette cour n'était pas de rendre notre Chambre des comptes *juge*, mais *partie*, et de la faire plaider pour le Roi; l'Empereur n'avait point désigné le tribunal. Quoique je visse très-bien qu'on n'avait pas à beaucoup près une idée nette de nos manières de procéder, cependant je croyais qu'en gagnant du temps on gagnait tout. Je ne doute pas un instant que le ministre d'Autriche n'ait voulu empêcher que la cause ne fût portée ici, ni surtout plaidée par moi; en la portant à Paris il a tout gagné, puisqu'il l'a placée loin de cette cour, loin de celui des avocats du Roi dont il voulait le moins, et de plus dans l'endroit où, par toutes sortes de raisons, nous sommes le plus faibles.

D'ailleurs, monsieur le comte, je suis loin de vouloir

Digitized by Google

prêcher les coups de tête; mais croyez aussi que la force d'un bon et légitime souverain est considérable auprès des autres, et qu'ils y pensent plus d'une fois avant d'employer la violence contre lui. Quand le Roi aurait dit : *Je suis roi et maître chez moi; je ne puis être jugé ou, pour mieux dire, mon domaine ne peut être jugé que chez moi*, etc., que serait-il arrivé? Aurait-on déclaré la guerre à Sa Majesté pour la terre de Lucedio?

L'électeur de Hesse a fait quelque chose de plus tranchant que tout ce que je dis ici. En rentrant chez lui, il a déclaré nul, sans distinction, tout ce qui s'était fait chez lui pendant la révolution, sans excepter même les mariages, qu'on est obligé de réintégrer. Malgré cette exagération, personne ne se mêle de ses affaires. Que Sa Majesté tienne donc ferme; chicanez à Paris, s'il y échoit; prenez garde aux arbitres. On nous conseille ici le duc de Wellington, comme vous l'aurez vu déjà. J'ai tout lieu de croire que cette cour nous servira bien. Dans les papiers que Votre Excellence m'adresse, je vois qu'on insiste principalement sur la nullité d'une aliénation faite par Napoléon sans les formalités nécessaires; cette idée est la plus commode, s'il est permis de s'exprimer ainsi; mais c'est précisément sur ce point que les jurisconsultes français auront plus beau jeu pour nous chicaner et pour étourdir les juges. L'article principal est celui qui me fait dire dans ma note : *c'est ici le point central, le point lumineux;* mais il n'est pas aisé à saisir parfaitement, et plusieurs personnes pourront dire : *ceci est une subtilité qui ne signifie pas grand'-*

Digitized by Google

chose. Enfin, monsieur le comte, les esprits sont différents, ainsi que les manières de voir, et j'en reviens à dire que c'est un coup de dés. Je serais inconsolable si cette belle terre de Lucedio nous échappait.

Malgré tout ce qu'on nous écrit de sinistre sur la France, je persiste à croire que le gouvernement s'y est raffermi par la dernière secousse ; cependant, il faut toujours prendre garde à soi, d'autant plus que l'Allemagne se trouve dans une fermentation morale qui fait trembler. Si le volcan venait à se rallumer, il est très-certain que notre but serait de nous défendre nous-mêmes et d'éviter les tuteurs et les alliés forcés. J'ai parfaitement compris l'importance de ce point sur lequel je reviendrai dès que j'aurai obtenu quelques mots satisfaisants.

En songeant à cette incroyable générosité des Anglais, dans l'affaire des Barbaresques, je crains toujours qu'il n'y ait anguille sous roche. Ce beau désintéressement n'est point du tout dans leur genre.

Votre Excellence a reçu une lettre de moi dans laquelle j'avais l'honneur de lui dire : *Qu'est-ce qui pourra être le plus agréable à Sa Majesté ?* En écrivant cette phrase de si bonne foi, je me doutais peu de ce que vous me prépariez à Turin. Plus d'une fois déjà j'ai soupçonné que cette proposition du Consulat était je n'ose pas dire une plaisanterie, ce qui serait indécent, mais un de ces essais que la politique croit pouvoir se permettre pour sonder un homme ; comment expliquer autrement un tel outrage ? Quoi qu'il en soit, monsieur le comte, cette proposition inimaginable annule tout

Digitized by Google

ce que j'ai dit jusqu'à présent et ne me laisse que deux partis : le premier est de continuer mon séjour ici pour jouir quelque temps de l'augmentation d'appointement ; le second parti est celui d'une retraite absolue des affaires ; je ne l'ai jamais demandée, mais il dépend du Roi de m'y condamner, et je la préfère au ridicule, auquel tout est préférable.

Je n'ai pu répondre par la poste à ce que Votre Excellence m'a fait l'honneur de me dire dans l'une de ses précédentes lettres, au sujet de la ligue italique et des justes prétentions de Sa Majesté comme prince italien. Pour avoir l'honneur de lui parler franchement, j'ose croire que par toutes les raisons possibles nous ne devons point nous exposer à un tel *cimento*. Le voisinage autrichien est une charge qu'il faut subir, mais en se gardant de l'aggraver. Celui qui peut venir toujours sur ses terres depuis Milan jusqu'à la frontière de Russie ne laissera jamais de liberté dans la diète. Le roi de Naples même nous dira : « J'ai sept millions de sujets, cent millions de revenus, etc., et je m'appelle Bourbon. » Je sais bien en quoi nous le surpassons, mais nous lutterons même pour l'équilibre, et nous n'emporterons pas la supériorité. En tout état de cause, je ne vois pas ce que nous pouvons gagner à cette ligue.

L'empereur de Russie s'est montré le sauveur de l'Europe, et de nous en particulier, en sauvant la France et par conséquent l'équilibre général. Malheur à nous et à bien d'autres si l'Empereur ne pouvait pas maintenir l'attitude qu'il tient aujourd'hui ! Véritablement l'arc est bien tendu. Il a 1,200,000 soldats, et

Digitized by Google

il fait des levées. L'armée lui coûte plus d'un million par jour, et les revenus ne passent pas 400 millions. L'armée est extrêmement mécontente ; elle est harassée et meurt de faim. Une grande partie de la noblesse est ruinée et irritée à l'excès par la loi des hypothèques que j'ai amplement expliquée à Votre Excellence. J'espère que l'Empereur a de fort bonnes raisons pour agir comme il le fait, et je le crois fort dispensé de me les dire.

Je suis, etc.

P. S. En fermant ce paquet j'apprends que le ministre de Prusse (le général de Choëler) ayant dit à celui de Portugal (le commandeur de Saldanha-Gama) qu'il était chargé par sa cour de s'entendre avec celle-ci sur la réponse à faire à la *demande* faite par le Portugal de traiter seul avec la France, le commandeur de Saldanha a répondu qu'il était fort surpris de cette expression ; que le Portugal ne croyait point avoir besoin de *demander* la permission de faire ce qu'il voulait ; que si les tuteurs de la France jugeaient à propos de lui défendre de traiter de son côté comme elle jugerait à propos, c'était une chose qu'il fallait déclarer. — Cette conversation amena du côté du Prussien la confidence que sa cour pensait à développer les principes de la *Sainte-Alliance* (car c'est le nom qui prévaut) et que l'un des articles serait « que si l'un des alliés était attaqué dans son indépendance, tous les autres le soutiendraient. »

On ajoutera peut-être dans un article secret : *à moins que l'un de nous quatre ne soit l'agresseur.*

Digitized by Google

Juin 1816.

NOTE A SON EXCELLENCE M. LE COMTE DE NESSELRODE

Il était difficile qu'un traité tel que celui de Vienne, du 7 juin 1815, qui intéresse un si grand nombre de puissances et qui statue sur un si grand nombre d'objets, ne laissât subsister aucun doute sur aucun article.

Le XCVII^e^, qui statue sur le *Mont-Napoléon* de Milan, a fait naître une difficulté considérable entre les commissaires de Sa Majesté l'Empereur d'Autriche réunis à Milan, aux termes dudit article, pour s'entendre sur cet objet, et les commissaires de Sa Majesté le Roi de Sardaigne.

La première partie de cet article veut que *les biens fonds et autres immeubles appartenant au Mont-Napoléon et situés dans des pays qui ont fait partie du ci-devant royaume d'Italie, de même que les capitaux appartenant audit établissement et placés dans ces différents pays, lui restent affectés pour remplir ses engagements.*

La seconde partie du même article porte *que les redevances non fondées et non liquidées, telles que celles dérivant de l'arriéré de ses charges ou de tout autre accroissement, seront réparties sur les territoires dont se composait le ci-devant royaume d'Italie, et que cette répartition sera assise sur les bases réunies de la population et du revenu.*

Digitized by Google

MM. les commissaires autrichiens ont manifesté l'opinion *que la dette fondée devait encore être supportée proportionnellement par tous les princes d'Italie dont les États actuels ont fait partie du ci-devant royaume d'Italie.*

Les commissaires de Sa Majesté pensent, au contraire, qu'on ne saurait embrasser ce sentiment sans faire violence à l'esprit et à la lettre même du traité.

Le soussigné est chargé de faire connaître au ministère de Sa Majesté Impériale pour le département des affaires étrangères les observations faites à MM. les commissaires autrichiens par ceux de Sa Majesté, et de le prier de vouloir bien faire connaître au soussigné sa manière de penser sur la question, nommément sur la divergence des opinions au sujet de la dette inscrite et non inscrite.

Il paraît qu'on a dit tout ce qu'il est possible d'imaginer en faveur du système contraire aux princes italiens lorsqu'on a dit que l'article XCVII^e^, en statuant nommément sur la dette non liquidée, ne dit rien de l'autre et ne dispense point ces princes de la payer proportionnellement.

Mais cette difficulté est purement matérielle, et le doute qu'elle produit ne soutient pas un examen réfléchi.

C'est une maxime vulgaire de toutes les jurisprudences du monde *que deux ou plusieurs choses étant données, la loi qui statue sur l'une de ces choses exclut l'autre ou les autres.*

Ainsi, par exemple, dans les Antilles ou sur le con-

Digitized by Google

tinent d'Amérique, une loi ne pourrait statuer sur *les noirs* ou sur *les blancs* sans exclure l'autre espèce, quand même le souverain ne l'aurait pas nommée.

Et comme il y a *des dettes fondées* et *des dettes non fondées*, il est pareillement impossible qu'une loi ou un traité statue sur l'une de ces espèces sans exclure l'autre.

Cette distinction des dettes n'a rien d'arbitraire ; elle dépend de la nature des choses, non des caprices de la volonté humaine, et elle s'applique à l'administration d'une fortune particulière comme à celle du plus grand État. Le père de famille qui a besoin d'un capital pour une entreprise considérable, et qui ne doit le rembourser que dans un temps plus ou moins éloigné, est obligé de *fonder* sa dette ; il emprunte légalement, il fournit des hypothèques, un officier du prince légalise l'acte de son obligation, et les registres publics la conservent.

Mais pour d'autres dettes moins importantes les créanciers n'ont que sa parole. Le nombre infini des dépenses journalières ne suppose ni ne permet même des solennités légales. Tous les jours voient naître de ces dettes, et tous les jours en voient s'éteindre.

Les plus solides de ces dettes non fondées reposent sur de simples billets, sur de simples annotations dans un livre de compte, etc. Les créanciers qui ont prêté de cette manière se sont reposés sur la fortune et sur l'honneur du débiteur.

Et les tribunaux qui prononcent dans les causes qu'on nomme *de concours*, font parfaitement cette dis-

Digitized by Google

tinction, puisque après que toutes les autres sont arrangées, les créances non fondées sont payées sans privilége sur les fonds, s'il en reste.

Il en est de même des États. Prenons pour exemple l'Angleterre : une dette est chez elle *fondée, inscrite, liquidée, consolidée* (car tous ces mots sont synonymes), lorsque cette dette est inscrite au bilan général de l'État et qu'on lui a assigné une hypothèque ; elle est au contraire *flottante* ou *non fondée* avant toutes ces solennités, et l'on ignore jusqu'alors si elle ne sera point payée en tout ou en partie sur les revenus de l'État ou par quelque revirement. On ne connaît point l'étendue de cette dette, puisqu'elle n'est point inscrite, et ceux qui en ont fourni les fonds ont suivi la foi du gouvernement dont ils attendent ou le remboursement ou l'inscription.

Cela posé, les hautes puissances contractantes ayant statué, dans l'article XCVII°, que la dette non fondée et non liquidée serait répartie entre tous les princes désignés, il s'ensuit invinciblement que la dette fondée et liquidée est exclue de cette disposition, précisément comme dans la supposition qui a commencé ce raisonnement, d'une population mi-partie de blancs et de noirs, le souverain ne peut statuer nominativement sur l'une des espèces sans exclure l'autre.

A quoi se rapporterait d'ailleurs la première partie de l'article en question, dans laquelle les souverains rendent au Mont-Napoléon *tous ses biens*, à la charge de remplir *ses engagements?* Quels engagements? Ce ne peut être la dette flottante ou non fondée, puisque

Digitized by Google

les souverains statuent ensuite sur ce point. Il s'agit donc de la dette fondée ou de rien.

Que la puissance prépondérante dans le nord de l'Italie, considérée même simplement comme puissance italienne, et qui possède nommément la riche et magnifique capitale où le Mont-Napoléon est fondé,—que cette puissance, dit-on, ait été chargée d'un poids plus considérable dans la distribution des charges, il n'y peut avoir là rien que de très-conforme aux règles de la justice. Tout corps moral, tout établissement, comme tout particulier, doit payer ses dettes; c'est une vérité triviale. Sans l'article XCVII^e^, qui s'aviserait de faire une demande aux princes italiens, pour qui, dans le fait, le roi de Sardaigne porte la parole? Les hautes parties contractantes voyaient le montant de la dette *inscrite* et voyaient aussi la valeur des propriétés de tout genre assurées au Mont-Napoléon; les souverains ont pu donc balancer l'un par l'autre, et c'est l'objet de la première partie de l'article; quant à la dette qu'ils ne voyaient pas, l'esprit d'équité qui les animait leur conseillait de n'en pas grever de même le Mont-Napoléon, dont le traité diminuait si fort les relations, l'influence et les moyens; et, pour distribuer les charges équitablement, ils jetèrent la partie non inscrite de la dette sur tous les princes héritiers inégaux du royaume éphémère. Ces princes n'étaient pas présents pour faire leurs réflexions et leurs représentations, et l'on sait que toute obligation imposée sur l'absent non ouï doit être entendue avec la restriction la plus sévère; d'autant plus encore que celle des quatre puissances principales avec qui nous soute-

Digitized by Google

nons aujourd'hui cette discussion, l'Autriche, signa avec les autres et ne se crut point lésée. Au surplus, il paraît que les princes italiens sont dispensés de disputer la proportion arithmétique des charges, il leur suffit de savoir et de représenter qu'ils ne sont pas nommés dans la première partie de l'article XCVII*, qui ne statue que sur les obligations imposées au Mont-Napoléon comme un correspectif des propriétés qu'on lui assure, et que dans la deuxième partie de cet article, ils ne sont chargés que de la dette non fondée, sur laquelle Sa Majesté le Roi de Sardaigne n'élève aucune difficulté.

Le ministre soussigné joint ici une traduction certifiée des observations présentées à MM. les commissaires autrichiens par ceux du Roi son maître, et il attend avec empressement l'avis du ministère de Sa Majesté Impériale sur une question qu'il ose croire sans comparaison plus importante que difficile.

Je profite avec empressement, etc.

Saint-Pétersbourg, 22 juin/4 juillet 1816.

Monsieur le comte,

J'ai l'honneur de transmettre à Votre Excellence les deux notes que j'ai données ici touchant les affaires du Mont-Napoléon et du jugement de Lucedio. Votre Excellence verra que pour communiquer les observations de nos commissaires il a fallu les traduire; la langue italienne *jouit* ici d'une défaveur inconcevable :

Digitized by Google

le maître ne la sait pas et le l'aime pas, et tout est dit; elle n'a pas droit de paraître; il vaut mieux parler chinois, on est reçu au moins comme objet de curiosité.

L'affaire de Lucedio est une de celles qui m'ont fait le plus réfléchir sur les jugements humains. Je ne vois du côté de Votre Excellence pas le moindre signe de doute, pas la moindre apparence de crainte d'avoir pris un mauvais parti en faisant juger notre procès à Paris. Ici, c'est tout le contraire; le premier coup d'œil me révolte, la réflexion confirme ce jugement, et le premier mouvement du secrétaire d'État est une exclamation : *Mais votre ministre veut donc donner Lucedio au prince Borghèse!* Cependant je ne l'avais pas prévenu par le moindre signe de désapprobation. Que faire dans ces sortes de cas, monsieur le comte? Se pardonner mutuellement et gémir sur l'incertitude des jugements humains. Pour peu que Votre Excellence m'eût paru alarmée, je me serais mis ouvertement en travers, et j'aurais manœuvré pour faire changer le lieu du tribunal; mais comme Sa Majesté me paraît parfaitement décidée, et que Votre Excellence de son côté ne me laisse apercevoir aucune inquiétude, j'ai pensé qu'il y aurait de la témérité à demander directement une suspension, et je me suis contenté de mettre la chose dans l'ombre, comme Votre Excellence le verra. En présentant une note j'ai demandé une conférence; la conférence m'a été promise, mais point accordée encore, ce qui me fâche beaucoup. Si le secrétaire d'État me proposait d'écrire au prince Koslowsky avant de prendre une décision, je ne croi-

Digitized by Google

rais pas devoir m'y opposer. Que peut-il nous arriver de pire que d'être jugés sous les yeux du roi de France, garant du prince Borghèse? Vous verrez d'ailleurs comme nous serons menés par les jurisconsultes français, qui sûrement imprimeront leurs mémoires. Votre Excellence me parle d'un parère des jurisconsultes anglais : il y a sans doute en Angleterre de *bons jurisconsultes anglais*, mais point du tout de *bons jurisconsultes;* d'ailleurs, qui lira cela? Je m'étonne que le prince Koslowsky ne soit jamais qu'un *suivant* de quelque acteur principal, et qu'il soit toujours hors de son rôle, qui serait de nous soutenir en tout et partout, sauf l'avis contraire de sa cour. J'ai beau examiner cette affaire, je n'y vois qu'un tour de passe-passe exécuté par M. le ministre d'Autriche, que Votre Excellence m'a dit parfaitement connaître. Il craint le tribunal de l'Empereur de Russie et il craint l'*avocat* de Sa Majesté; voilà tout le mystère. Que les arbitres soient loin du Roi et loin de moi, voilà ce qu'il demande. Ici, on a bien parlé de moi; celui à qui on a tenu ces discours a répondu : *Le comte de Maistre a présenté ici une lettre de son maître qui a plaidé sa propre cause en quatre pages : voilà ce qu'il a fait de plus volcanique.* J'avoue à Votre Excellence que je ne serais pas fâché de voir traîner toute cette affaire en longueur, pour que vous eussiez le temps de faire vos réflexions. Je ne puis savoir encore ce qu'on me dira; mais il me paraît probable que, puisque vous avez accepté purement et simplement, on laissera aller la chose par la route tracée. C'est dans cette pensée, qu'après avoir jeté incidem-

Digitized by Google

ment quelques phrases que je devais aux circonstances, je me suis borné à demander en finissant une vigoureuse protection à Paris. Il faut bien prendre garde aux arbitres, monsieur le comte; Pozzo del Borgo est en ceci l'homme essentiel; de son côté, nous sommes entre bonnes mains. Il me paraît aussi que Votre Excellence insistera avec beaucoup de raison sur le nombre de sept.

Après avoir donné les regrets convenables à un état de choses où les souverains sont jugés hors de chez eux par leurs égaux en souveraineté, il ne me reste qu'à prier Votre Excellence de juger ce que j'ai fait d'après la difficulté de ma position. Placé entre la crainte de nuire à Sa Majesté ou de contredire ses idées, j'ai été, je l'avoue à Votre Excellence, fort embarrassé de moi-même; mais je me flatte que tout ira bien, et que nous aurons pris ici des craintes pour des réalités. J'en reviens toujours à la pauvre humanité et à ces illusions optiques qui font voir à des yeux sains le même objet sous des couleurs tout à fait différentes.

Je suis avec, etc.

Extrait d'un mémoire sur le chiffre.

Le précepte de très-peu chiffrer est de la plus grande importance; tout ce qui n'insulte pas et tout ce qui ne révèle pas un secret doit être écrit en *clair*. Supposons, pour donner un exemple, qu'il arrive une de ces aventures galantes qui se répètent tous les jours sur tous les points du globe et que le souverain lui-même soit ac-

Digitized by Google

teur : le ministre résidant sur le lieu de la scène doit écrire l'anecdote en toutes lettres, si elle est publique. En effet, quel ministère national serait assez bonhomme pour croire qu'on ne la fera pas connaître? Et qui lui dit que la relation chiffrée ne contient pas les réflexions ou les plaisanteries les plus amères? Le gouvernement saura donc gré au ministre étranger qui aura raconté la chose avec modestie, gravité et réserve.

J'ai reçu le 13 juin dernier une lettre en grand papier, dont une page et demie sont chiffrées ; je m'offre, à la première réquisition, à en fournir une copie qui pourra sans la moindre apparence de danger être imprimée dans toutes les gazettes. J'ai sous les yeux une autre lettre officielle du mois de février dernier, où l'on écrit en chiffres : *la tragédie touche à sa fin*. Cela s'appelle avoir envie de chiffrer. Un chargé d'affaires prussien ayant une fois écrit d'ici à sa cour en chiffres : *Autant que j'en puis juger par mes faibles lumières*, on lui renvoya de Berlin un supplément au chiffre de la légation, portant ces mots : *Autant que j'en puis juger par mes faibles lumières :* 336. La multiplication des parties chiffrées, qui finit toujours par livrer le chiffre et qui l'expose continuellement, vient uniquement d'une certaine routine qui attache une idée de dignité au mystère même inutile, quoiqu'il soit bien aisé de prouver que le mystère a plus gâté d'affaires dans le monde politique que l'imprudence même.

.... Et avec toutes les précautions du monde je tremble encore. Le comte de Saint-Priest, ancien ambassadeur de France à Constantinople, disait, à quelqu'un

Digitized by Google

de qui je le tiens, qu'il n'avait jamais pu avoir un chiffre que les Autrichiens ne lui eussent déchiffré *en quatre mois.*

Saint-Pétersbourg, 29 juin/7 juillet 1816.

Monsieur le comte,

Je dois avoir une conférence demain sur les deux objets traités dans les notes que j'ai remises. Malheureusement, la poste part aujourd'hui.

Quant à la nouvelle destination que Votre Excellence m'annonce, je la refuse de la manière la plus péremptoire, et je la refuse même avec une respectueuse indignation qui m'est bien permise. L'amour-propre peut sans doute m'aveugler comme un autre, mais je crois fermement qu'un emploi qui n'a point de nom européen est au-dessous de moi. Si l'on parle d'un général, d'un ministre, d'un évêque, d'un chambellan, etc., etc., chacun sait de quoi il est question ; mais si l'on vient à nommer *il presidente capo del consolato,* tout le monde demandera ce que c'est, et il faudra écrire sur les lieux pour savoir que ce n'est rien. Personne, monsieur le comte, sous un gouvernement juste tel que le nôtre, ne descend du grade où la justice du Roi l'a placé ; l'homme irréprochable ne change de place que pour monter, ou, si l'âge l'exclut enfin du service, le souverain honore encore une vieillesse honorable par quelque nouvelle décora-

Digitized by Google

tion. En attendant que ce moment arrive pour moi, comme je suis en état de servir Sa Majesté aussi bien que plusieurs autres, et mieux que plusieurs autres, je ne demande point ma retraite, et comme j'ai porté le nom de ministre pendant quinze ans, avec une certaine dignité, auprès de l'un des plus grands princes du monde, je n'accepterai jamais un emploi auquel ce même titre de ministre ne soit ou ne puisse être attaché. Votre Excellence ne manquera pas de me dire que *le Roi est le maître* (formule favorite qui abrége les lettres): sans doute, monsieur le comte, le Roi est le maître; aussi je n'ai cessé de dire que s'il lui plaît de me renvoyer avec une pension de retraite, je n'ai rien à dire; mais je n'aurai jamais l'honneur d'être *presidente capo del consolato.* Si j'acceptais cet emploi, je ferais rire beaucoup de gens, mais je ne puis me déterminer à procurer cet amusement à des hommes que je considère d'ailleurs infiniment; si je puis les obliger de quelque autre manière, ils peuvent disposer de moi.

Je suis avec, etc.

Saint-Pétersbourg, 30 juin/12 juillet 1816.

Monsieur le comte,

Plus je relis votre dernière lettre en ce qui me concerne, et moins je la conçois. Un homme qui a présidé pendant trois ans un tribunal suprême et qui est parti

Digitized by Google

de là pour être ministre pendant quinze ans près l'empereur de Russie, rappelé de ce poste pour présider un tribunal inférieur, et cela au milieu de travaux irréprochables et même assez heureux ! cela est inconcevable, monsieur le comte, et je n'en crois pas mes yeux.

Quelques amis m'ont écrit : *Demandez telle ou telle place en Piémont ou en Savoie.* Je ne demande rien, monsieur le comte, car il me semble qu'il y a je ne sais quelle présomption audacieuse à demander ceci ou cela ; je dis seulement : *je demande quelque chose de décent,* sans me permettre d'exclure rien, depuis que j'ai été forcé de renoncer à mon premier projet de ne changer jamais de place ; mais j'aime mieux être martyr que ridicule : dans le premier cas j'aurai au moins pour moi un certain cri public qui console de beaucoup de choses.

Je suis bien-aise, au reste, qu'on m'imprime à Paris et que l'Académie des sciences m'appelle dans son sein précisément lorsque votre justice m'offre d'être *presidente capo del consolato ;* rien ne pouvait mieux s'accorder que ces deux événements. Si mes notes venaient à obtenir à Paris autant de succès qu'ailleurs, je demanderais d'être fait substitut de l'avocat général, sur ma parole d'honneur de savoir le latin. Mais pardon, monsieur le comte, je plaisante, et cela n'est pas permis.

Je suis avec, etc.

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, 18/30 juillet 1816.

Samedi, 14/26 de ce mois, les négociants de Saint-Pétersbourg ont eu l'honneur de donner un magnifique dîner à Sa Majesté Impériale et à son auguste famille, dans la grande salle de la nouvelle Bourse, dont on a fait l'ouverture et pour ainsi dire la dédicace. Le corps diplomatique y a été invité pendant deux jours, c'est-à-dire qu'il était sur la liste des invités, où il a séjourné pendant quarante-huit heures, au bout desquelles le ministre des finances et du commerce a signifié aux ordonnateurs de la fête que les ministres n'y assisteraient pas.

Le dîner était de 300 couverts, savoir : 180 négociants et 120 personnes de la cour ou de la suite ; — Sa Majesté l'Empereur, Leurs Majestés les deux Impératrices, Son Altesse Impériale le grand-duc Constantin, Son Altesse Impériale madame la grande-duchesse Marie, duchesse de Weimar, et le prince, son époux, trois dames d'honneur, trois demoiselles d'honneur, des grands, des ministres, des conseillers du premier ordre, etc. On s'est mis à table à deux heures juste, suivant le nouvel ordre établi par Sa Majesté Impériale, et le dîner a été très-court, car l'Empereur n'a pas de temps à perdre. La grande salle, très-belle par elle-même, était encore embellie par une profusion de fleurs, d'orangers, d'arbustes, et décorée de plus par les pavillons de toutes les nations ; une autre salle était destinée à recevoir la cour à son arrivée, et une troi-

Digitized by Google

sième contenait une chapelle, où l'on a chanté un *Te Deum*. Le métropolite de Saint-Pétersbourg, seul de sa robe, était de ce dîner.

Le repas a coûté 46,000 roubles, savoir : 18,000 remis au sieur Riquetti, cuisinier de Sa Majesté Impériale, pour ce qu'on appelle proprement *le dîner ;* 18,000 pour le dessert, etc., 10,000 pour les vins.

Rien ne manquait à la splendeur de ce repas, et il y avait surtout une telle profusion de fruits, qu'elle a paru sans exemple. On a remarqué aussi un sterlet de 500 roubles. On peut douter que hors de Londres et de Saint-Pétersbourg on puisse voir des fêtes de ce genre. Tout sujet de Sa Majesté prendrait cependant volontiers l'entreprise de donner une fête toute semblable pour la moitié du prix ; le sterlet seul embarrasserait un peu ; mais l'on peut croire qu'un rub de truffes blanches le compenserait avantageusement.

On a su qu'à Paris le fameux Robert, sur l'ordre de Sa Majesté Impériale, lui prépara du soir au matin un repas de 6,000 francs, en se chargeant de tous les préparatifs, ce qui surprit fort l'Empereur.

Malgré ces belles fêtes qui se montrent de temps à autre, Saint-Pétersbourg n'est plus ce qu'on a vu dans les temps passés ; une certaine atmosphère de tristesse l'enveloppe, au point que des étrangers qui n'ont pas vu depuis dix ans cette belle capitale, ne la reconnaissent plus ; on oublie surtout ce que c'est qu'une maison ouverte.

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, 28 juillet/9 août 1816.

Monsieur le comte,

Samedi, 22 de ce mois (3 août), la fête de Sa Majesté l'Impératrice-Mère a été célébrée à Peterhoff avec l'élégance et la somptuosité ordinaires. La table diplomatique devait être tenue à dîner par M. le comte Capo d'Istria, en l'absence de M. le comte de Nesselrode; mais Sa Majesté l'Empereur ayant fait l'honneur au premier de l'inviter à sa table, la nôtre a été tenue par le grand maître des cérémonies. Il y avait 35 couverts, sur quoi huit dames: l'ambassadrice d'Angleterre et ses trois filles, la duchesse de Serra Capriola, ma femme et mes deux filles.

Le bal a commencé vers les huit heures du soir. C'est ce qu'on appelle une mascarade, c'est-à-dire un bal général et sans étiquette, quoique la mascarade se réduise au simple *domino*. Il y avait 6,000 billets de distribués.

Je dois me souvenir particulièrement de ce bal, à cause des bontés que j'y ai éprouvées. Sa Majesté l'Impératrice-Mère a bien voulu m'appeler à elle et me parler avec beaucoup de faveur; Sa Majesté l'Impératrice régnante a bien voulu encore parler à ma femme et à mes filles, et les faire asseoir à ses côtés sur les siéges des dames d'honneur; on a beaucoup remarqué cette bonté, à laquelle j'ai été, comme Votre Excellence le pense, aussi sensible que je devais l'être. C'est un équilibre arrangé d'avance par une habile main.

Digitized by Google

A souper, il s'est passé quelque chose de nouveau et qui mérite l'attention. Le matin l'ambassadeur de France demanda à un maître des cérémonies quelle était l'étiquette du souper; celui-ci répondit que ce jour là il n'y avait point d'étiquette ; que l'Empereur était censé souper en famille, et que les ambassadeurs soupaient avec les ministres et la cour; l'ambassadeur remercia comme un homme qu'on a instruit de ce qu'il ne sait pas. Le soir nous observâmes, en nous mettant à table, qu'il y avait deux chaises de reste pour les ambassadeurs. Le grand maître des cérémonies ne cessait de demander où ils étaient, et pourquoi on ne les voyait point encore ; il était même en peine d'eux au point de nous amuser, et il finit par se lever pour aller les chercher: preuve évidente qu'il avait des ordres, et qu'il craignait quelque reproche.

Mais les ambassadeurs ne parurent point, et le lendemain seulement j'ai su qu'ils avaient soupé à la table de l'Empereur. Je vous entends, monsieur le comte, me demander si l'Empereur les avait donc invités sur-le-champ, sans aucun avertissement préalable ni à eux ni à l'office des cérémonies; ou si l'ambassadeur d'Angleterre, après avoir endoctriné celui de France, était allé avec lui s'asseoir de confiance à la table de l'Empereur? Je ne sais pas répondre à Votre Excellence.

Cette fête si brillante a fini d'une manière bien triste. Une foule innombrable de chaloupes avaient amené à Peterhoff un grand nombre de spectateurs, tirés principalement de la classe des marchands, hommes, femmes et enfants. Tout ce monde s'est rembarqué le soir. Les

Digitized by Google

chaloupes, conduites par des matelots presque tous ivres, ont été assaillies pendant la nuit par un coup de vent terrible qui en a fait chavirer plusieurs. La police ne voulant convenir ici ni des crimes ni des malheurs (de quoi je ne la blâme point), il est difficile de connaître au juste le nombre des morts, qu'on élève jusqu'à deux cents. On m'a cité un étranger qui vivait ici, avec sa femme et trois enfants en bas âge : il les a confiés à un ami pour aller lui-même voir la fête, et le soir ils étaient orphelins. Une famille de marchands a péri totalement, père, mère, enfants et domestiques. Pendant ce temps, je dormais tranquillement dans ma voiture, sans me douter de ce qui se passait sur ma gauche. C'est un événement déchirant.

Le départ de l'Empereur pour Moscou et Varsovie est fixé, dit-on, au 8 du mois prochain. Il emmène le prince Pierre Wolkonsky pour les affaires militaires, et M. le comte Capo d'Istria pour les étrangères. M. le comte de Nesselrode jouit toujours du congé qu'il a obtenu pour remettre sa santé. Deux ou trois aides de camp compléteront peut-être la suite.

Le ministre de Wurtemberg qui vient remplacer le comte de Wintzingerode s'appelle le comte de Berlichingen ; si ses ancêtres étaient sujets de Bérold on [illegible] des compliments.

Le vaisseau *le Souwaroff*, expédié il y a [illegible] par la compagnie d'Amérique pour un [illegible] du monde, est heureusement de retour [illegible] le plus heureux ; il rapporte beaucoup [illegible] d'histoire naturelle, des lames [illegible]

Digitized by Google

normes tortues vivantes. On a vu tout cela à Peterhoff.

J'ai appris avec une extrême satisfaction que nos eaux d'Aix revoyaient enfin leurs anciens maîtres. J'espère qu'ils auront retrouvé l'ancien bâtiment dont nous leur étions redevables; l'inscription seule aura disparu. Je voulais que l'on écrivît jadis :

A l'homme souffrant.
VICTOR AMÉ.
17 ....

Celle-là, au moins, ne serait pas longue; mais, d'une manière ou d'une autre, il faut bien rétablir ce monument.

Le pauvre chevalier Manfredi venait d'obtenir une *arrende* lorsqu'il est mort; elle est de 1,100 roubles en argent pour douze ans. Sa Majesté Impériale a signé après la mort; mais, dès qu'elle a signé, la concession vaut et passe à la veuve, qui pourra vendre l'arrende de 60 à 70,000 roubles. Je me crois sûr que l'Empereur, en signant, savait cette mort : *ce sont là de ses coups.*

Je suis, etc.

Saint-Pétersbourg, 15/27 août 1816.

Monsieur le comte,

Je ne puis, à mon grand chagrin, répondre encore à Votre Excellence sur la demande qui concerne M. le

Digitized by Google

comte de Brusasque; l'Empereur a coupé court aux affaires en partant pour Czarskoe-Selo, et en faisant écrire à la barrière : *Parti pour Moscou,* de sorte que ma lettre et ma conférence ont été inutiles pour le moment. M. le comte Capo d'Istria m'a promis cependant d'emporter ma lettre, de saisir le premier moment favorable pour en parler à Sa Majesté Impériale, et de m'en écrire sans délai. Du reste, monsieur le comte, il ne prévoit aucune difficulté à ce que vous n'ayez ici qu'un simple chargé d'affaires, et je ne sais pas même comment il pourrait y en avoir une. Les princes sont tous d'accord sur ces suspensions temporaires qui ne touchent point à la réciprocité. L'Empereur lui-même n'a-t-il pas un simple envoyé extraordinaire à Paris, tandis que la France a un ambassadeur ici? Il n'y a point de danger de ce côté-là.

Jusqu'au mois de novembre je ne puis plus présenter mes lettres de créance. C'est une anicroche qui n'a dépendu que des circonstances et qui me renvoie au mois de mai. M. le comte de Brusasque ne pouvant inspirer ni crainte ni gêne, je vous prie, monsieur le comte, de lui faire savoir qu'il peut regarder ma maison comme sienne; je ne suis cependant pas dans le cas de pouvoir lui offrir un appartement, par une excellente raison.

Je prie en grâce Votre Excellence de ne pas oublier les frais de voyage. Nous avons beaucoup de temps devant nous sans doute; mais je tiens la quatrième lettre de Votre Excellence depuis qu'elle a cru mon départ imminent, sans qu'elle m'ait dit un mot de ces

Digitized by Google

frais, de sorte que j'ai quelques raisons de m'alarmer.

Le jour même du départ de Sa Majesté Impériale, M. le comte de Nesselrode nous a passé une note circulaire dans laquelle il nous dit *que l'Empereur est parti pour inspecter celles de ses provinces qui ont le plus souffert par la guerre et pour activer par sa présence les mesures qui ont été prises*, etc.: *que Sa Majesté espère être de retour le 15 octobre, et qu'elle a enjoint à son secrétaire d'État d'entrer dans tous les détails, afin de prévenir toute interprétation par laquelle on voudrait attribuer d'autres motifs à ce voyage.*

On s'est tu sur la catastrophe de Peterhoff comme on se tait sur tout; mais il y a eu bien des morts. Pour mon compte, après avoir entendu nombre de personnes, je ne fixerais pas le nombre des victimes au-dessous de 200. On assure que l'Empereur a dit à son auguste mère que cette fête de Peterhoff serait la dernière, puisqu'elle était si malheureuse. Je ne sais si ce discours est vrai, mais il est bien dans le caractère de Sa Majesté Impériale. Il y a peu d'années que les chevaux, effrayés à cette fête par un feu d'artifice dont on les avait laissés trop près, causèrent encore de grands malheurs.

P. S. Un ami me mande de Turin que je passe dans cette ville pour avoir refusé la place de premier président du Sénat de Savoie; Votre Excellence sait qu'il n'en est rien; j'ai seulement exprimé en général une très-grande répugnance pour rentrer dans la magistrature, répugnance fondée sur la crainte de n'être plus assez le maître de mes idées après une si longue suspension; mais le refus pur et simple d'une place de pre-

Digitized by Google

mier président comme étant au-dessous de moi passerait justement pour une impertinence, et je prie Votre Excellence de me rendre justice sur ce point où l'occasion s'en présente. Je suppose que si Sa Majesté eût daigné m'offrir cette place décorée du titre de *ministre*, elle m'aurait fait une véritable grâce : quant à la place même, Votre Excellence pourra se convaincre que personne peut-être n'y aurait un droit plus naturel, en consultant la chronologie, seule protectrice que j'aie auprès de Sa Majesté. Je continue à me soumettre à la retraite, si tel est son plaisir.

Ce qui m'occupe le moins, c'est moi-même, et je pense bien moins à ce que je voudrais être qu'à ce que je ne dois pas être. J'ai eu l'honneur de faire connaître à Sa Majesté, parce que je le devais, les scrupules que j'avais sur la reprise de mon premier état. La grandeur de la cour que je quitte me ferme la carrière diplomatique, Rome exceptée peut-être, si le poste avait été libre. Je sens les difficultés; aussi je ne demande rien, excepté de ne pas être insulté.

Après avoir pressenti, suivant mes instructions, les intentions de Sa Majesté Impériale sur l'envoi de M. le comte de Brusasque en qualité de chargé d'affaires, j'apprends par la lettre de Votre Excellence qu'il arrive en diligence avant la réponse que je n'ai pas encore obtenue. Je présume qu'on a de bonnes raisons pour agir ainsi.

Je suis, etc.

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, 5/17 septembre 1816.

Monsieur le comte,

Le voyage de Sa Majesté Impériale à Moscou ne pouvait être plus heureusement imaginé. La présence de ce grand prince au milieu de sa véritable capitale y a produit un enthousiasme de tendresse; il s'est mêlé au bon peuple, et de part et d'autre on a dit et entendu des choses charmantes. L'Empereur a fait à sa noblesse rassemblée ce qu'on appelle en style classique une allocution; il lui a dit que, parmi tous les peuples qu'il avait visités, il n'en avait vu aucun comparable au sien; il a promis de passer une année entière avec eux (l'année prochaine, à ce qu'on dit), et de plus, chaque année, deux mois.

Il est parti de Moscou le 2, ne voulant pas s'y trouver le 3, jour à jamais funeste. Un bon Russe me disait ici : *Si l'Empereur demandait en ce moment à la noblesse de Moscou les deux dixièmes de son bien, elle les donnerait en pleurant de joie.* Je doute qu'il exagère.

Ce serait, je pense, manquer de respect à un prince également clairvoyant et impénétrable que de scruter ses pensées au sujet de *deux capitales*, mais certainement il en a de très-profondes et bien différentes peut-être de ce qu'on imagine. Les jeunes gens verront.

Si Votre Excellence veut voir une belle preuve de l'imperturbable et savante marche de ce prince, elle n'a qu'à contempler l'établissement de la Pologne. Regardez bien, monsieur le comte, lisez tout, et vous

Digitized by Google

verrez qu'il a marché invariablement à son but, en se moquant de toutes les erreurs, de tous les orgueils et de tous les partis, — et il n'a pas fini.

Votre Excellence a su peut-être que Sa Majesté Impériale avait fait vœu de bâtir à Moscou une magnifique église dédiée au Sauveur, pour reconnaître les bienfaits de la Providence dans les années qui viennent de s'écouler. Il a donc commencé l'accomplissement de son vœu en désignant la place et même, à ce qu'il paraît, en approuvant le plan.

On conte sur ce plan des choses folles que je donne à Votre Excellence comme on me les a données. On dit donc qu'il a été fait par un très-jeune homme russe, qui a travaillé sans relâche et par une espèce d'inspiration à ce projet colossal. L'église doit coûter quarante millions et dix-huit ans de travaux; Saint-Pierre de Rome, comparé à la nouvelle basilique, ne sera qu'une chapelle; il suffit de dire que la corniche seule qui surmonte l'entablement contiendra deux rangs de galeries, etc. Le projet ainsi présenté semble être le fruit d'un accès de folie, aussi je ne suis que le simple écho de ce que j'entends dire; cependant il est possible que l'impétuosité nationale ait conçu réellement quelque chose d'exagéré; le génie russe est, dans tout ce qu'il entreprend, et dans les arts surtout, tel qu'on le voit sur le champ de bataille: il va en avant et ne doute de rien. Il y en a ici un exemple remarquable dans la cathédrale de Casan. Je craindrais beaucoup, pour mon compte, si le nouveau projet était entièrement remis à un jeune talent entièrement isolé de toute sorte de conseils

Digitized by Google

étrangers, italiens surtout. Mais comme j'ai l'honneur de le dire à Votre Excellence, je ne puis rien dire encore de parfaitement certain.

Pendant que les architectes s'occupent de basiliques, Sa Majesté Impériale, architecte plus sublime, pense à *bâtir* des colonies, des hommes et surtout des soldats. Le projet des municipes militaires, ou colonies de soldats, n'est plus une simple théorie, il est déjà essayé et a fort bien réussi. Chaque régiment étant composé de trois bataillons, on en choisit un de 6 ou 700 hommes à peu près, auxquels on donne des terres de la couronne pour s'établir, et qu'on marie tous. Ils bâtissent des maisons toutes alignées et bâties sur un plan général déterminé pour tout l'empire; chaque maison doit avoir deux chambres disponibles pour loger deux soldats de deux autres bataillons nomades qui devront passer ou séjourner dans ces colonies comme dans nos garnisons. Tout enfant mâle sortant de cette manufacture devient soldat, ce qui n'est point nouveau en Russie, où tout enfant de soldat naît soldat. — Dans ce nouvel établissement, le soldat se fournira tout, excepté de drap pour l'habit proprement dit.

La première colonie d'essai a été placée dans le gouvernement de Wittebsk ; elle a fourni, dit-on, dans le cours de cette année, 144 enfants mâles, et du blé au montant de 80,000 roubles. On ne dit rien des frais.

Votre Excellence comprend que ce nouvel ordre de choses tend à créer un peuple de soldats et la plus grande armée possible au plus bas prix possible ; il en résultera de plus l'anéantissement définitif de l'ordre

Digitized by Google

civil, surtout si cette institution est renforcée par une autre non moins essentielle dont je viens seulement d'entendre parler. L'Empereur envoie un bataillon dans une terre habitée, appartenant à la couronne, dans le gouvernement de Novogorod, et comme il est statué que la nouvelle colonie est séparée du gouvernement général de l'empire, l'amalgame de cette troupe et des habitants du lieu ne sera plus gouverné que par le chef militaire. Un homme des plus respectables m'assure avoir lu l'ukase dans lequel il est dit que *Sa Majesté Impériale essaie de ce gouvernement pour voir s'il réussira mieux que celui qui existe.* Si Votre Excellence joint à ces importants essais le grand projet de l'affranchissement des paysans, déjà entamé en Esthonie, elle ne trouvera pas que j'exagère en croyant que la Russie est destinée à donner au monde, dans son intérieur, un plus grand spectacle que celui qu'elle a donné hors de chez elle. Il serait, au reste, infiniment téméraire de préjuger les suites de ces grandes innovations, sur lesquelles le temps seul et l'expérience ont droit de prononcer.

Je suis charmé que vous ayez lu avec intérêt ce que j'ai mandé sur le sort de notre pauvre église catholique ; voici encore quelques détails qui pourront intéresser Votre Excellence et Sa Majesté.

Un grand connaisseur étranger, après avoir lu l'ukase que Votre Excellence a lu dans tous les papiers, disait *qu'il serait difficile de réunir plus parfaitement les raisons qui prouvent que la maison n'appartient pas aux jésuites.* L'ukase, comme Votre Excellence l'a vu,

Digitized by Google

décide essentiellement trois choses : 1° que le gouvernement peut créer un procès entre des parties qui se taisent et les forcer de plaider, quoique de part et d'autre on soit content et que personne ne se plaigne; 2° que des ministres peuvent ôter et transporter des propriétés, et charger même un corps ou un particulier d'une dette énorme, sans citation, sans discussion et sans jugement; 3° que si le souverain juge à propos d'interdire à tel ou tel le séjour de sa capitale, les biens du personnage disgracié sont confisqués par le fait au profit du prince, toujours sans connaissance judiciaire et sans jugement. Je n'ai rien à dire sur ces trois propositions, mais voici ce qui est arrivé : des raisons aussi évidentes que celles qui parlent pour notre église devaient absolument parvenir aux oreilles de l'Empereur, en qui la colère, même la plus motivée, n'éteindra jamais la justice; il a commencé à douter et enfin il s'est fait apporter les livres de l'église; il a vu que les jésuites louaient cette maison, dont ils ont été déclarés propriétaires, qu'ils la louaient, dis-je, pour y tenir leur pensionnat, et que chaque année ils ont payé à l'église 8,000 roubles de loyer; là-dessus, l'empereur a tout suspendu, et il est parti sans rien décider. Maintenant tout demeure dans l'état qu'on appelle vulgairement *sens dessus dessous*. Les syndics disent qu'ils ne le sont plus, les locataires ne savent à qui payer, les appartements vides ne trouvent point de locataires, etc., etc., etc. Enfin, monsieur le comte, la première inspiration de Sa Majesté Impériale ne nous sauvera point, si une seconde, non moins heureuse pour nous, ne vient lui rap-

Digitized by Google

peler qu'en fait de justice, retard et déni de justice sont très-souvent synonymes.

Ce que je crains par-dessus tout, c'est que les ennemis du christianisme en général, qui sont nombreux partout et nommément en Pologne, ne se servent de la défaveur que nous éprouvons pour nous porter des coups de leur façon. Aucun impie n'ignore qu'il est impossible de frapper sur nous sans frapper sur le christianisme, et ils se règlent en conséquence; mais tous les hommes droits et pieux même n'en sont pas également persuadés.

Saint-Pétersbourg, 5/17 septembre 1816.

Monsieur le comte,

Il n'y a rien de si vrai que ce que Votre Excellence me fait l'honneur de m'écrire dans sa dépêche du 3 août dernier: *Les distances de temps ou de lieu, et plus encore l'une et l'autre réunies, font qu'on juge mal la forme et les dimensions des objets;* et je pourrais fort bien avoir donné, dans ma dépêche du 28 juin dernier, une nouvelle preuve de cette vérité très-connue; mais il en est une autre, monsieur le comte, non moins incontestable et à laquelle cependant il se peut que vous n'ayez pas accordé autant d'attention qu'à la première. Cette vérité, la voici: *l'œil ne voit pas ce qui le touche.* Il est donc très-possible que je sois placé beaucoup plus favorablement que Votre Excellence pour juger certains objets placés tout près d'elle; je dis seu-

Digitized by Google

lement « il est possible. » Au reste, monsieur le comte, comme mon opinion ne signifie rien du tout dans l'état, je ne me permettrai point d'insister sur cette question d'optique : mille pardons. Malgré mes instances de vive voix et par écrit, répétées encore depuis le départ de Sa Majesté Impériale, je n'ai obtenu aucune réponse au sujet de M. le comte de Brusasque. Que signifie ce silence ? Je ne puis l'attribuer qu'au torrent des affaires. Je me suis exprimé sur mon successeur comme j'en pense, c'est-à-dire dans les termes les plus honorables. Je prie Votre Excellence de me faire savoir si ce jeune diplomate est neveu ou autrement allié d'un abbé de Brusasque qui était jadis à Superga avec mon frère l'ecclésiastique, doyen de Tarentaise, et dont ce dernier m'a parlé mille fois avec grand intérêt. Quant à moi, monsieur le comte, rien ne saurait plus me retenir ici dès que vous avez repoussé, suivant la règle générale, tout ce qui pouvait m'être utile et agréable au sujet de mon fils; mais l'Empereur est absent : quand il reviendra, il sera accablé d'affaires; il faudra attendre mon audience de congé, attendre encore l'audience de l'Impératrice; disposer les voitures, vendre les meubles, ce qui ne peut se faire à l'avance ; faire les visites de congé, etc. Tout cela me jetterait dans les grands froids : comment y exposer trois dames? Les domestiques sont encore un grand embarras ; dans la belle saison, on peut en mettre deux en dehors d'une bonne voiture ; en hiver, et dans ce climat, c'est un meurtre. Je répète que rien ne m'arrête ici que la nécessité.

Digitized by Google

Il n'est donc plus question de l'éminente place qui m'était destinée, et j'ai beaucoup admiré la prudence de *M. le régent des internes,* qui n'avait point encore rédigé ma nomination. Il m'a fait en cela grand plaisir, et j'en trouverai beaucoup à le remercier. Je conçois au reste parfaitement les raisons qui engagent Sa Majesté à me laisser arriver avant de disposer de moi ; cependant, il eût été d'un autre côté fort important pour moi de ne point partir sans pouvoir dire ce que je suis : c'est une terrible chose que de refuser une certaine attention aux idées étrangères.

Sa Majesté, monsieur le comte, ne pourrait-elle pas me faire pressentir ses idées à mon égard, sauf à prier encore M. le régent des internes de ne pas se hâter de saisir la plume? Ceci est dit très-respectueusement et sans trop appuyer, car je ne veux point me rendre difficultueux et fatigant.

Je suis, etc.

Saint-Pétersbourg, 3/15 octobre 1816.

Monsieur le comte,

Je viens de lire la gazette extraordinaire de Londres qui rend compte du bombardement d'Alger. La relation de lord E. laisse encore plusieurs questions dans l'ombre.

1° Il nous dit bien ce qu'il a fait, mais non ce qu'il voulait faire : de combien est-il demeuré au-dessous de

Digitized by Google

ses espérances? 2° Dans quel état précis se trouvait-il lorsqu'il coupa les câbles et qu'il envoya au contre-amiral l'ordre de se retirer aussi vite que possible? 3° Dans quel sens l'esclavage est-il aboli? 4° A qui doit-on rendre l'argent extorqué à Leurs Majestés Sarde et Sicilienne? — En général et jusqu'à plus ample instruction, je crois que ce grand fait d'armes sera fort utile aux Anglais, mais nul ou à peu près pour l'Europe.

J'ai eu l'honneur de détailler à Votre Excellence l'affaire ou, pour mieux dire, le *puntiglio* de cette grande cour avec les États-Unis. Ceux-ci, avant même d'avoir reçu les dépêches et notes dont j'ai eu l'honneur de vous parler, ont envoyé une corvette de guerre, qui a apporté à Cronstadt toutes les procédures faites à Philadelphie contre le consul russe K. Il en résulte à l'évidence que celui-ci a réellement abusé d'une malheureuse fille de douze ans qui était chez lui pour avoir soin de sa propre enfant, à lui K. Vingt-un jurés ont cru *qu'il y avait lieu à accusation*, et là-dessus le juge de paix a fait emprisonner le consul, auquel les magistrats ont accordé, quelques heures après, le privilége de l'*habeas corpus*. Je crois l'acte et même la récidive parfaitement prouvés, mais y a-t-il eu réellement viol? C'est ce qui me paraît fort douteux, même d'après ce que j'ai appris chez le chargé d'affaires américain; ce pourrait bien être un grand péché et un petit crime. Il paraît cependant que les États-Unis auront de fort bonnes raisons pour refuser une réparation dans la force du terme; si l'on ajoute que la po-

Digitized by Google

sition de cette puissance la rend tout à fait indépendante de celle-ci, toute grande qu'elle est, il paraît que tout doit finir par des explications réciproques. Au reste, il résulte de tout ceci que tout homme dont les vices quelconques sont capables de donner ce qu'on appelle des scènes, est indigne d'être appelé à aucune sorte de représentation quelconque dans les pays étrangers, vu qu'à tout instant il peut compromettre la puissance qui l'emploie.

Je remercie infiniment Votre Excellence des détails contenus dans sa dernière lettre au sujet du voyage de Leurs Majestés en Savoie et de leur heureux retour en Piémont. Toutes mes lettres de Savoie ne respirent que joie et tendresse. Ce qui m'enchante, c'est que les souverains ont bien voulu ne rien oublier pour laisser apercevoir qu'ils se trouvaient heureux du bonheur général.

Je suis, etc.

Saint-Pétersbourg, 13/25 octobre 1816.

Monsieur le comte,

Je ne change pas d'avis sur les quelques points que j'ai eu l'honneur d'exposer à Votre Excellence ; jamais lord Exmouth ne me fera croire qu'il était envoyé principalement pour brûler une flottille; ses ordres étaient et devaient être de faire tout le mal qu'il pourrait et d'être exigeant en proportion de celui qu'il aurait fait. Il s'est

Digitized by Google

retiré lorsqu'il y avait pour lui beaucoup de danger à s'obstiner. Avec un million sterling et mille vies il a fort bien fait les affaires de l'Angleterre. Quant à celles de l'Europe, nous verrons si notre argent nous est rendu; je prie Votre Excellence de vouloir bien me l'apprendre.

Aujourd'hui l'Empereur doit arriver à Gatschina où il célébrera demain le jour natal de l'auguste Maman. Nous devons le recevoir le 16, après un voyage mémorable. Il a fixé à Moscou l'emplacement de la grande église dont j'ai eu l'honneur de vous parler; comme je n'ai point vu le plan, je me crois permis de regarder comme un conte les dimensions qu'on lui prête; mais ce qui paraît certain, c'est que le projet qui a obtenu la préférence est réellement l'ouvrage d'un jeune homme qui n'a jamais rien fait, ce qui n'est pas concevable.

Il est inutile que je dise à Votre Excellence combien le séjour de l'Empereur à Varsovie a dû être intéressant pour le nouveau royaume; dans peu d'occasions Sa Majesté Impériale aura mieux montré tout ce qu'elle est. Une grande promotion fait beaucoup de jaloux : M. de Novosiltzoff, dont j'ai beaucoup parlé jadis et qui est maintenant placé parmi les premiers gouvernants de la Pologne, a été fait *général en chef au civil* ou *conseiller privé actuel*, ce qui le fait passer par-dessus une foule d'égaux ou d'anciens, et nommément par-dessus M. Koso-Dawloff, ministre de l'intérieur, et M. le prince Alexandre Gallitzin, ministre des cultes. Je saisis cette occasion pour faire observer à Votre Excellence que Sa Majesté Impériale tient extrêmement à s'écarter de

Digitized by Google

l'ordre du tableau dans la distribution de ses grâces, et surtout dans l'ordre militaire, où les grades sont assez communément donnés aux services, sans égards à l'ancienneté.

Il y a, comme tout le monde sait, deux opinions sur ce point : d'un côté on dit que le système de l'ancienneté est le paradis des sots ; qu'un misérable une fois porté à un poste quelconque par une fortune aveugle y servira d'éteignoir éternel au mérite qui le suit ; qu'il est inutile de faire de belles actions dans un pays où les places ne se donnent qu'aux extraits baptistaires, etc., etc. On répond de l'autre que le prétendu avantage accordé au mérite est purement idéal, vu que cinq cents fois sur mille les hommes, malgré toutes les précautions imaginables de la souveraineté, seront toujours choisis pour les places comme nous choisissons les cartes devant un disciple de Comus : il nous dit bien : *prenez celle que vous voudrez*, mais dans le fond nous prenons celle qu'il veut. Que si le prince compte sur sa perspicacité, il se trompe, parce qu'il faut des lois qui servent pour tous les cas et pour tous les hommes ; que le supérieur qui nous est donné par le temps peut nous chagriner, mais ne nous humilie point, au lieu que celui que le jugement du souverain nous donne contre l'ordre de l'ancienneté nous chagrine et nous humilie ; que la préférence donnée au mérite sur l'ancienneté ressemble à celle qu'on accorderait à la monarchie élective sur l'héréditaire ; que ce système ouvre la porte à l'arbitraire, à l'intrigue, aux prétentions effrénées, etc., etc.

Les raisons de part et d'autre mises ainsi dans la

Digitized by Google

balance, celui qui se sentira le bras assez fort peut essayer de la soulever; quant à moi, monsieur le comte, je la laisse à terre.

Turin aura sans doute été rempli, ainsi que tout le reste de l'Europe, des derniers événements de Paris. Il y a longtemps que j'ai pris mon parti sur la *Charte*. Elle fait beaucoup d'honneur au Roi, mais très-peu à la France; le premier, obligé de transiger avec les préjugés et l'effervescence du moment, a présenté très-habilement à son peuple un amalgame qui s'accorde aussi bien qu'il est possible avec les idées courantes; mais les Français, en allant *gueuser* une constitution chez les Anglais, sans savoir ni vouloir tirer parti des éléments qui sont chez eux, se déclarent à la fois vils et ignorants. Cependant, monsieur le comte, si je siégeais dans l'une des deux Chambres, je défendrais à outrance la dernière syllabe de cette guenille de *Charte*, parce qu'il n'y a pas d'autre moyen de sauver la France que de marcher avec le Roi, autrement l'État va ressembler à une voiture dont les chevaux tireraient en sens opposés. Ceci ne m'empêche point de voir que c'est une grande question de décider si le Roi ne se trompe point; je tiens seulement qu'il faut le soutenir, quand même il se tromperait : car, de ce que la constitution ne peut durer, il ne s'ensuit nullement qu'il ne faille pas la défendre aujourd'hui. Je suis, au reste, très-porté à croire que le Roi lui-même a trop d'esprit pour croire à la permanence de cette bulle de savon.

Il est vrai aussi que si ceux qu'on appelle *ultra-royalistes* ont parlé de la restitution forcée des biens

Digitized by Google

nationaux, ils se sont donné un tort. Je crois en mon âme et conscience que la souveraineté européenne, victorieuse de la France, avait le droit et le pouvoir de juger Bonaparte et d'arracher la racine révolutionnaire en détruisant les fortunes révolutionnaires : dès qu'elle ne l'a pas fait, chaque souverain particulier a droit aussi de songer à lui et de ne pas se compromettre. Le temps, qui est le père des miracles, comme dit un proverbe asiatique, amènera des réflexions aux spoliateurs et des consolations aux spoliés.

Je suis, etc.

Saint-Pétersbourg, 17/29 octobre.

Monsieur le comte.

J'ai reçu la dépêche de Votre Excellence du 21 septembre dernier avec toutes les pièces [illegible] feuille chiffrée. Elle me permettra [illegible] de la prier d'en supprimer [illegible] paye trop cher des nouvelles [illegible] Sardaigne seul supporte les [illegible] énormes : je suis donc forcé de [illegible] comme sur tant d'autres.

J'ai lu avec le chagrin le plus amer [illegible] Paris du 31 août dernier, que [illegible] transmis ; mais comme je n'ai [illegible] été étonné. Lucedio [illegible] avons laissé porter l'affaire à Paris [illegible]

Digitized by Google

perdues! Quel funeste malentendu! — Mais il est inutile de revenir sur le passé. J'attends la lettre que Votre Excellence m'annonce, sans apercevoir d'ailleurs aucun doute sur la manière dont *l'avis* doit être interprété : il me paraît trop clair ; le procès est complétement perdu.

Sa Majesté Impériale est arrivée à Gatschina, comme j'ai eu l'honneur de le mander à Votre Excellence. Nous l'attendons d'un moment à l'autre. Elle a été, dit-on, enchantée des troupes polonaises. Cette nation est belliqueuse, et sa cavalerie surtout a toujours été fameuse; aussi loin que remonte l'histoire, un Sarmate a été considéré comme un centaure. Il n'est pas besoin de dire d'ailleurs que les Polonais n'auront rien oublié pour satisfaire leur puissant roi. Ce pays doit être bien soigneusement examiné, car tout annonce qu'il est destiné à soulever de grandes questions.

Je n'ai rien appris sur les nouveaux établissements militaires depuis ce que j'ai eu l'honneur de mander à Votre Excellence. L'opinion de plusieurs têtes marquantes de ce pays ne leur est pas favorable; mais je ne me presse pas de me rendre à ces sortes de désapprobations, parce qu'il y a en Europe une opposition générale à tout ce que font les souverains, et de plus une opposition particulière en Russie qui mérite d'être observée. On m'a dit que l'avance de deux de ces établissements s'était élevée à 800,000 roubles; mais c'est un *on dit*. Ce sera toujours une belle entreprise et par rapport à l'armée et par rapport à la population; il m'a souvent passé dans l'esprit que des *municipes*

Digitized by Google

militaires, modifiés suivant le local, seraient peut-être l'unique moyen de faire quelque chose de la Sardaigne.

Le bon Père général des jésuites n'a pu résister à tous les chagrins qu'il a éprouvés; il a été frappé d'un accident de paralysie dont il m'a fait part lui-même, car le coup n'a pas été foudroyant ni entier; mais, suivant la triste loi, ce coup en présage un autre. C'est un saint, mais souvent, et même ordinairement, les saints ne sont pas fins, et c'est cependant ce qu'exigent certaines circonstances. Quand je songe, au reste, que l'accès auprès de l'Empereur est libre à tout ennemi, tandis que ce bonheur n'est accordé à aucune tête de *notre famille,* j'admire bien plus pour ce qui n'arrive pas que je ne souffre de tout ce qui peut arriver.

Le monde, monsieur le comte, est dans un état d'enfantement, si vous voulez me passer cette expression figurée. Rien ne peut demeurer à sa place, en Russie comme ailleurs; et plus qu'ailleurs. L'Empereur a tout ce qu'il faut pour opérer de grands changements : une grande force d'esprit, et la force du corps même, qui est nécessaire pour supporter le travail; une grande confiance en lui-même, acquise par des succès brillants et légitimes; une grande connaissance des abus, une grande envie de les réparer; une grande indignation contre certaines turpitudes, et une indépendance absolue de toute sorte de préjugés. Mille circonstances trop longues à détailler se joignent à ces considérations personnelles pour établir que ce règne peut rendre la Russie tout autre qu'il ne l'a trouvée. Dieu veuille que tout change en bien. Plusieurs abus appellent évidemment une main

Digitized by Google

réparatrice, mais quel œil humain peut lire dans cet avenir!

Je prie instamment Votre Excellence de vouloir bien témoigner à Sa Majesté l'extrême regret avec lequel je la vois dépouillée injustement de cette belle terre de Lucedio, et sans que j'aie pu dire un mot pour elle. J'ai été écouté ici et compris; mais pourquoi? Parce que je m'adressais à un organe instruit, accoutumé à l'étude et aux réflexions. Les questions les plus subtiles de jurisprudence et de droit public ne doivent être décidées ni par des généraux ni par des chambellans; bientôt pourtant on leur fera dire la messe. Je connais aussi bien qu'un autre peut-être la place de tout le monde, mais je sais aussi que personne ne doit sortir de la sienne. Au surplus, monsieur le comte, ce n'est pas la jurisprudence seule que nous avons eue sur les bras dans cette occasion.

P.-S. La note dont vous m'envoyez une copie a été faite à Turin, si je ne me trompe infiniment, et sûrement c'est l'ouvrage d'une main française ou bien *francisée:* tout, jusqu'à l'orthographe, atteste les changements qui se sont faits dans les choses et dans les esprits.

Nous avons donc encore cédé sur l'affaire helvétique! Certes, on doit nous aimer beaucoup, car nous sommes bien polis. L'article XCII^e du traité de Vienne est une redoutable énigme à notre égard. Toujours elle m'a fait peur; mais il faut beaucoup attendre du temps. Je supprime toutes réflexions sur ce sujet, ne voyant pas à quoi elles pourraient servir.

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, 19/31 octobre 1816.

Monsieur le comte,

L'importante dépêche de Votre Excellence, du 25 septembre dernier, m'est parvenue il y a deux jours avec toutes les pièces qu'elle accompagnait. Je ne puis dans ce moment qu'en accuser la réception et vous assurer, monsieur le comte, que je me conformerai sur tous les points à ce qui m'est prescrit. Sa Majesté Impériale est arrivée le mardi 17/29 ; le lendemain, grande parade de 38,000 hommes ; les affaires pleuvent, les ministres sont suffoqués ; je me suis contenté, dans ces premiers moments, de demander audience pour la première heure de liberté.

J'ai peu compris ce que Votre Excellence me fait l'honneur de me dire, que le prince Borghèse l'a emporté sur nous malgré la *position désavantageuse* où il se trouve comme parent de Bonaparte. Il n'y a, au contraire, rien de si avantageux que de lui appartenir ou de l'avoir servi ; sa personne seule a disparu, mais son esprit demeure. Il a fait des nobles, il a fait des princes, il a fait des rois, tout cela subsiste. Le roi de France porte son ordre. Il est tombé seul, et parce qu'il l'a bien voulu et parce qu'il devait tomber ; quant à sa maison, en possession de biens immenses, et liée par le sang aux plus grandes maisons souveraines, rien ne peut la faire rétrograder. Si c'est un mal, il fallait y penser plus tôt.

Incessamment je ferai usage des pleins pouvoirs que

Digitized by Google

Votre Excellence m'a transmis pour l'acte d'accession au traité de Vienne, et j'aurai soin d'exécuter tout ce qui m'a été prescrit sur ce sujet.

Autant que je puis juger, de si loin, du changement opéré dans nos monnaies, il me paraît avantageux, du moins s'il n'influe pas sur les salaires. Le mot de *lira nuova* ne me paraît pas pouvoir subsister; le peuple vous forcera la main et dira *franco*, à moins que vous n'établissiez une *livre* unique. Pourquoi serait-il encore question de l'ancienne? Au reste, je me suis fort amusé de vos *kilogrammes*, de vos *millésimes*, mais surtout de l'*arresto* de la Chambre des comptes. La puissance de la nation française pour agir sur les autres, même sur les moins changeantes, même sur celles qui la haïssent, est un phénomène que je n'ai jamais cessé d'admirer sans le comprendre.

Le retour de Sa Majesté Impériale a été immédiatement suivi d'une parade magnifique de 38,000 hommes. C'était le moment dangereux où la première neige mouille le pavé. Plusieurs hommes sont tombés; un soldat s'est tué sur la place; trois officiers se sont cassé les jambes. Ces malheurs m'ont rappelé mes vieux livres; un grand homme écrivait, il y a vingt-deux siècles : *Que les exercices dangereux sont indispensables dans l'état militaire; que si, dans les simulacres de combats que les soldats exécutent, quelques-uns sont tués, c'est un mal nécessaire sans lequel on n'aura jamais de soldats.*

Ceci est un peu fort, comme Votre Excellence voit; mais dans un pays où la neige, les glaces, le froid

Digitized by Google

excessif et quelquefois la boue rendent les grands exercices si dangereux, il est impossible d'éviter ces sortes de malheurs; ils tiennent à l'ordre des choses et doivent être mis en balance avec les avantages qui en résultent. Je ne vois pas, au reste, que parmi tous les prédécesseurs de Sa Majesté Impériale, aucun ait accordé plus d'attention aux hommes. Je pense que l'Empereur a à peu près créé la chirurgie et la pharmacie des armées, qui ne cessent de se perfectionner.

Le tarif, comme j'ai eu l'honneur de vous l'annoncer, n'a point produit l'effet qu'on s'en promettait; les prix ont même augmenté, et la hausse ne se borne pas à celui des marchandises : les loyers, par exemple, deviennent fous. On raisonne beaucoup là-dessus; mais, dans le fond, cette hausse n'est qu'une précaution universelle prise contre la baisse du papier; elle en est la suite et le signe. Sa Majesté Impériale ayant suspendu la conscription pour cette année, l'armée, dit-on, se trouvera diminuée graduellement de 200,000 hommes; ce sera un objet de grande économie. Quand on pense qu'une puissance qui a 200,000 hommes se respecte beaucoup, on peut juger de celle qui peut les retrancher sans descendre de sa place! Au reste, monsieur le comte, le mouvement des choses est plus fort que les souverains. Si quelque chose pouvait soutenir le papier-monnaie, ce serait peut-être la liberté du commerce; mais cette liberté a beaucoup d'ennemis dont l'opinion doit être respectée. Pourquoi deux grandes puissances ne feraient-elles pas une fois au profit de l'humanité la plus belle et la plus utile des expériences, celle d'une

Digitized by Google

liberté de commerce de bonne foi, convenue pour un certain terme, et sans aucun dessein de se circonvenir mutuellement? Mais peut-être que c'est trop espérer. Ou je suis fort trompé, ou cette expérience découvrirait une grande vérité.

J'entends parler d'une demande faite par un sujet du Roi pour entrer au service de la Russie : ce n'est point du tout mon avis, monsieur le comte ; la demande, dans ce moment, me semble contre la délicatesse ; je ne l'appuierai point, si je n'y suis autorisé officiellement ; celui qui a conçu cette idée n'entend pas d'ailleurs ses intérêts : quand il serait agréé, où prendra-t-il les frais de voyage, d'établissement et d'équipement? Achètera-t-il la langue russe dans quelque magasin? ou sera-t-il payé sans pouvoir servir? De plus, la chute du papier a abaissé les salaires à un point qui exige nécessairement quelque mesure du premier ordre. Le Russe est chez lui ; il sait que son souverain pense aux besoins de ses fidèles guerriers, il s'arrange comme il peut ; mais l'étranger qui se présente a perdu l'esprit, à moins qu'il ne s'agisse d'un talent extraordinaire, que l'Empereur achèterait à tout prix. Enfin, monsieur le comte, le ministre actuel ne peut souffrir les étrangers ; il a pour eux une haine d'homme médiocre, c'est-à-dire une haine immense. Le brave comte de Galaté en sait quelque chose.

Je suis, etc.

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, 31 octobre / 11 novembre 1816.

Monsieur le comte,

Avant-hier, 8, j'ai été appelé à la conférence demandée. M. le comte Capo d'Istria, comme possesseur des deux affaires, a eu la bonté de m'écouter avec sa politesse et son attention ordinaires; il m'a paru que mes raisons sur ma seconde affaire, celle de la Suisse, étaient comprises et agréées, et véritablement je ne vois rien de si évident que l'indivisibilité des cessions faites à Genève et des stipulations qui en sont le correspectif. Sa Majesté a jugé à propos de diviser ces deux choses pour donner une nouvelle preuve des sentiments qui l'ont constamment animée; j'espère qu'elle n'aura pas lieu de s'en repentir.

Quant à l'affaire de Lucedio, *c'est une autre affaire.* Je n'aurai plus l'honneur de vous en parler, excepté pour rappeler à Votre Excellence que la justice, dans le cercle politique, ne tient jamais, je ne dis pas contre l'intérêt proprement dit (ceci va sans dire), mais pas même contre les simples convenances, qui sont aussi une sorte d'intérêt, puisqu'elles touchent à ce qu'on appelle dignité. Tous les cabinets usant du même droit public, aucun n'a droit de se plaindre d'un autre; tout l'art consiste à ne pas s'exposer si l'on peut. Je renouvelle à Votre Excellence l'expression de mon profond chagrin.

Sa Majesté Impériale a daigné proposer à ses aides de camp généraux de se bâtir des maisons à Saint-Pétersbourg, en leur offrant le sol, qui est d'un prix immense

Digitized by Google

et de plus les avances nécessaires. L'Empereur, dans ces sortes de cas, est un créancier infiniment honnête ; cependant, je ne sais s'ils accepteront. Sa Majesté Impériale a les plus grands projets pour l'embellissement de sa capitale ; il paraît que sa main se portera avant tout sur la place d'Isaac.

La grande nouvelle de Pétersbourg, et qui sera bientôt celle de la Russie, est la fin de la disgrâce de MM. Speransky et Magnesky, nommés gouvèrneurs à des postes sur lesquels on n'est pas d'accord. Je me borne à dire que je suis le moins surpris des surpris.

P.-S. Quand j'ai voulu parler d'une compensation pour Lucedio, le ministre s'est mis à rire comme d'une plaisanterie ; on ne peut au reste chiffrer une conversation, et je m'arrête ici.

Milord Catheart, interpellé par moi sur ce même sujet, m'a dit : « Quant à vous, peu vous importe ; vous avez fait dans cette affaire plus qu'un autre n'aurait fait. » Mettant à part ce qui n'est qu'un compliment, vous y voyez la preuve qu'on lui fait tout lire.

Je dois dire à Votre Excellence que cet ambassadeur, longtemps assez froid avec moi, me comble d'attentions remarquables, ainsi que toute ma famille, depuis quelques mois.

L'empereur de Russie a consulté un homme de loi protestant sur les affaires ecclésiastiques; ce dernier a répondu qu'il n'y avait ni raison ni justice dans tout ce qu'on avait fait contre les jésuites et l'église catholique.

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, 15 novembre 1816.

Monsieur le comte,

S'il y a une chose qui paraisse aisée, c'est de savoir où l'on est quand on écrit ; cependant on l'oublie assez communément, et la distance des lieux est souvent mise à part sans qu'on y pense. Votre Excellence, dans sa dernière lettre, me gronde fort sur l'*aigreur* de l'une des miennes ; mais quand je l'ai écrite, monsieur le comte, j'ignorais absolument les dispositions de Sa Majesté à mon égard, et j'en étais à ne pouvoir obtenir de Turin une goutte d'encre sincère ; au contraire, pendant que Votre Excellence traçait les reproches qu'elle m'adresse, j'étais moi-même sans *aigreur* et même très-content. Je m'abstiens, à la vérité, de trop exprimer ma joie, de peur de prêter au ridicule, si le titre de ministre d'État qui m'est annoncé signifie une retraite pure et simple, comme on a pu le croire ; mais c'est en priant Votre Excellence de mettre aux pieds de Sa Majesté et ma reconnaissance et mon obéissance sans bornes : dans toute supposition, je crois être en règle.

Enfin, monsieur le comte, j'espère que vous voudrez bien vous charger de mettre aux pieds de Sa Majesté mes très-humbles remercîments pour la destination de mon fils, que j'accepte avec reconnaissance telle qu'elle m'a été annoncée (lieutenant-colonel dans l'état général de l'armée). — Je voudrais voir au surplus le plus grand philosophe de l'État, sans excepter même Votre

Digitized by Google

Excellence (qu'elle daigne me pardonner cette franchise), placé dans la position où j'ai été, condamné à souffrir la même amputation que j'ai subie : s'il ne poussait aucun cri je l'admirerais fort et le déclarerais inimitable. Je suis, monsieur le comte, un grand philosophe en fait de révolutions ; je le suis au point d'avoir quelquefois déplu aux fanatiques ; je ne fais aucune distinction de partis ; mais il est juste aussi que la sagesse se montre des deux côtés, et que lorsque nous revenons couverts de meurtrissures, on ne nous prenne pour des indiscrets. Votre Excellence me permettra bien d'ajouter encore que les hommes qui crient sont toujours les moins rancuneux ; il faut se défier de ceux qui se mordent la langue.

Je suis, etc.

Saint-Pétersbourg, 15/27 décembre 1816.

Monsieur le comte,

Le 12/24 décembre, jour de la naissance de l'Empereur, a ramené les cérémonies ordinaires ; mais il me semble que cette année la fête a été célébrée avec une magnificence particulière. Le corps diplomatique étant au grand complet, et plusieurs étrangers devant être présentés ce jour-là, la cour fut brillante le matin ; mais rien n'égale la magnificence du bal et du souper qui eurent lieu le soir. On s'assembla vers les sept heures, et nous ne fûmes de retour que vers les deux

Digitized by Google

heures du matin. Il y avait, dit-on, 800 couverts; mais qui peut savoir cela exactement? Toutes les tables étaient environnées, j'ai presque dit ombragées, par des orangers en pleine verdure; il y avait des asperges, des poires, des raisins et des ananas à foison : il serait difficile de violer la nature avec plus de luxe et d'élégance. Quant à la prestesse et à l'exactitude du service, c'est un phénomène toujours nouveau pour moi. Les étrangers, qui étaient en grand nombre, ont été frappés de la beauté de ce spectacle.

Sa Majesté l'Impératrice régnante fit un effort pour assister au cercle le matin, mais elle n'a point paru à la fête du soir. Elle est mortellement affligée de la mort d'une princesse Gallitzin, jeune enfant de douze ans, fille et pour ainsi dire *relique* d'une dame de son nom qui était l'amie de l'excellente Impératrice, et qui a péri de même à la fleur de son âge. Pendant que la jeune enfant mourait sous les yeux de l'Impératrice, qui l'élevait, une demoiselle de Wittgenstein, fille du général de ce nom, que la souveraine avait aussi adoptée, était à toute extrémité au couvent des demoiselles nobles. On m'assure qu'au commencement de la maladie qui a emporté la jeune Gallitzin, l'Impératrice a dit : *Je m'intéresse à elle, elle mourra.* — Il n'y a rien de si touchant. L'Empereur, à ce que tout le monde dit, a été merveilleux dans cette occasion : je le saurais quand même on ne l'aurait pas dit.

Au cercle le matin et au bal le soir, Sa Majesté Impériale et son auguste Mère ont eu la bonté de m'adresser des mots infiniment flatteurs sur la nouvelle

Digitized by Google

destination de mon fils et sur mon départ futur. — Je reçois au sujet de mon départ un grand nombre de témoignages de bonté et d'intérêt. On s'accoutumait à me regarder comme Russe, et moi-même je croyais l'être.

Ce même jour de la naissance de l'Empereur a été marqué par une grâce générale et du premier ordre ; il a à peu près doublé la paye militaire (j'entends celle des officiers). On m'a dit dans une maison bien instruite que cette augmentation coûterait à l'État 17 millions; ailleurs on m'a dit 7. Je verrai de plus près. Ce qui est certain, c'est que la somme ne peut être que très-considérable. Votre Excellence sent assez qu'on demande sur-le-champ : *Où sont les fonds?* Mais c'est précisément parce que la question se présente naturellement qu'elle ne peut avoir échappé à l'Empereur ; ainsi, je regarde comme certain que les fonds sont fournis, ou directement par un impôt, ou indirectement par une diminution de l'armée. Au reste, l'augmentation de la paye militaire était devenue de nécessité rigoureuse; un général russe ne recevait plus même ce que le Roi notre maître donne à un capitaine. Le billet hausse cependant par deux causes combinées, la misère d'une grande partie de l'Europe et la richesse de la Russie en blé, dont on a exporté des quantités immenses. Des vaisseaux du Midi ont apporté, il n'y a pas longtemps, à Odessa, 40 millions en beaux ducats sonnants ; il n'est donc pas étonnant que le change ait haussé. 100,000 roubles, qui représentaient il y a peut-être un mois 100,000 francs, en représentent aujourd'hui 114,000.

Digitized by Google

L'affaire de l'église catholique paraît toucher à sa fin. C'est un grand malheur que l'église ait été confondue avec les jésuites, parce que la tempête excitée contre eux a rejailli sur elle, quoiqu'elle soit parfaitement étrangère aux torts qu'on pouvait leur attribuer. Voici le plan, en peu de mots : *Nous disons que la maison appartient aux jésuites ; et parce que ceux-ci sont renvoyés, nous disons que leurs biens sont confisqués ; et parce que ces biens sont grevés de dettes, nous saisirons les biens des jésuites, et nous ruinerons du même coup l'ordre et l'église.* C'était fort bien imaginé ; malheureusement, le bon sens de l'Empereur s'est mis en travers ; il a vu ce qu'il est impossible de ne pas voir, que la maison appartient à l'église, comme le saint suaire ou la table isiaque (si elle est revenue) appartiennent à Sa Majesté.

Maintenant ma grande curiosité serait de savoir par révélation ce que Sa Majesté pense d'un comité de ministres et de grands magistrats qui tous, deux seuls exceptés, décident contre l'évidence et contre leur conscience que la maison de l'église appartient aux jésuites, uniquement dans l'espoir de faire leur cour?

Au reste, monsieur le comte, quoique la maison ait été reconnue propriété de l'église, tous les locataires n'ont pas moins reçu l'ordre de sortir dans un court terme, et je crois certain que l'Empereur payera la maison, dont il veut faire je ne sais quel institut militaire. Quoique cette demi-justice fasse un honneur infini au discernement et à la justice de Sa Majesté Impériale, cependant ce n'est qu'une demi-justice. Un établissement militaire à côté d'une église étouffe celle-ci.

Digitized by Google

D'ailleurs, l'argent représente rarement le fonds; on en voit ici un bel exemple : l'église acquit, dans le principe, le sol de la maison pour 20,000 roubles; aujourd'hui on lui rend 20,000 roubles pour le tout, ce n'est que le quart. Si d'ailleurs on n'avait pas touché à la propriété, les choses seraient allées comme par le passé; les prêteurs étaient tranquilles; chaque année on remboursait 15,000 roubles, et bientôt l'église se serait trouvée en possession d'un revenu considérable suffisant aux réparations et aux bonnes œuvres. Tout cet espoir est dissipé, et au lieu d'une superbe maison, il restera quelque feuille de papier, que Dieu veuille bénir!

L'église reçoit donc un coup mortel, et cependant il faut se féliciter et remercier de bon cœur et de bonne foi si la maison est payée; ce sera une grande victoire remportée par la suprême justice de l'Empereur sur les aberrations de ses faibles conseillers, et peut-être aussi (et c'est ce que j'admire le plus) sur ses propres inclinations.

Je prie Votre Excellence d'agréer les nouvelles assurances, etc.

Saint-Pétersbourg, 15/27 décembre 1816.

Monsieur le comte,

Les chiffres sont faits pour dire deux mots, mais non pour en dire quatre; de bonnes raisons m'obligent

Digitized by Google

d'ailleurs à ne me servir du chiffre qu'à la dernière extrémité, ce qui fait que rarement j'ai le plaisir d'écrire librement à Votre Excellence. Aujourd'hui je profite d'un courrier napolitain pour avoir l'honneur de lui dire deux mots à mon aise ; la lettre n'ira cependant que jusqu'à Vienne par cette occasion-là ; M. le comte de Rossi en attendra une autre.

Jamais je n'ai rien vu d'aussi malheureux que cette affaire de Lucedio. Je n'ai pu y voir clair, mais je serais tenté de croire que l'Empereur a vu un défaut de confiance ou je ne sais quoi de semblable dans le parti que vous avez pris sans le consulter ; du moins je ne sais pas expliquer autrement la froideur qu'on m'a montrée sur-le-champ et qui n'a plus varié ; Votre Excellence l'a vue percer encore dans la note que j'ai eu l'honneur de lui adresser. A Turin, on a cru que Paris était un bon terrain pour lutter avec le prince Borghèse ; on n'a fait que tourner la Russie contre nous. Quel changement ! Je voudrais que Votre Excellence eût assisté au premier moment ; l'éclair n'est pas plus rapide : — *Vous voulez donc donner Lucedio ?* La dernière fois, M. le comte Capo d'Istria m'ajouta : *Comment voulez-vous ? sous les yeux du roi de France !* — comme si notre droit devait être dominé par une question de pure cérémonie. Au fond, ce n'est que cela. Ils s'embarrassent bien de nous ! Il y a des moments où il est fort difficile d'être philosophe ; cependant il faut l'être ou le paraître. J'en ai voulu dire aussi quelques mots à M. le comte de Nesselrode ; mais il se mit à rire, en me disant : *pensez, pensez à établir un bon commerce entre*

Digitized by Google

Gênes et Odessa : voilà de quoi il faut s'occuper. — Gênes est une espèce de main qu'ils appliquent sur notre bouche toutes les fois que nous voulons l'ouvrir pour articuler une plainte.

C'est une vérité aussi triste qu'incontestable, monsieur le comte, qu'il n'y a plus que quatre souverainetés en Europe, et ce n'est pas sans raison que, dans le traité de Vienne, elles se nomment *Les Puissances;* en effet, il n'y en a pas d'autres. Toute souveraineté cesse d'être telle dès qu'elle peut être appelée en jugement, dépouillée, condamnée et même punie. Cet état de choses durera jusqu'à la première dissonance qui s'établira dans le grand *quatuor;* alors toutes les puissances de second ordre s'alliant à la grande mécontente, le traité de Paris sera déclaré nul au pied de la lettre comme attentatoire aux droits les plus sacrés de la souveraineté européenne. En attendant, il me semble que tous les souverains comprimés par cet état de choses doivent prendre de grandes précautions pour attacher à leurs actes, sans aucune affectation, certains signes de servitude; car le roi qui obéit n'étant plus roi, tout ce qu'il fait pour obéir ne doit pas durer plus que la nécessité d'obéir. C'est ce qui me ferait douter, monsieur le comte, que nous ayons bien fait d'entrer en négociation, ou plutôt d'en proposer une au prince Borghèse; en définitive, il me paraît évident qu'il se moque de nous, puisqu'il connaît sa force. Il a pour lui les quatre puissances, et la cinquième encore qui, bien que vaincue, est aussi du premier ordre, sans laquelle rien ne se fait, à qui on ment sans relâche, à qui on baise la main, à qui l'on

Digitized by Google

dit : *Je suis à vos pieds*, tout comme aux autres. Qu'a-t-il donc à craindre et pourquoi négociait-il ? Puisque nous avons donc commis la faute de ne pas demeurer en possession, comme on l'aurait désiré ici, d'après ce qu'on m'a dit très-clairement, peut-être aurait-il mieux valu lui dire : *Prenez, puisque les Puissances l'ordonnent*, et le procureur général de Sa Majesté aurait ajouté : *Soit montré à l'avenir.*

Rien n'est changé dans le département des affaires étrangères ; l'Empereur est invariable sur ce point, qui est sans exemple. Les deux secrétaires d'État vont leur train, marchent ensemble et n'ont pas donné encore ni même laissé soupçonner la moindre scène d'antipathie, de jalousie ou de brouillerie ; ils ont chacun un appartement à l'hôtel des affaires étrangères, et ils communiquent ensemble par un escalier intérieur, comme deux époux. Il m'est arrivé d'avoir été *surpris* en tête à tête avec M. le comte Capo d'Istria par M. le comte de Nesselrode, entrant par son petit escalier. Tous les deux s'intitulent secrétaires d'État de Sa Majesté Impériale ; mais le premier ajoute seulement : « au département des affaires étrangères, » tandis que le second écrit : « dirigeant le département des affaires étrangères ; » et c'est à celui-ci que s'adressent les affaires diplomatiques. Il m'est arrivé même qu'ayant adressé une note au comte Capo d'Istria pour une affaire dont il était nanti (ce que font tous les ministres), c'est le comte de Nesselrode qui m'a répondu, comme Votre Excellence l'a vu dans la note responsive sur Lucedio.

Mais cette supériorité extérieure est balancée par

Digitized by Google

des avantages intérieurs, et personne ne doute que l'affection ne soit pour *le Roi des sept îles*, comme disait le prince de Metternich.

Il est fort aimé du corps diplomatique à cause de sa politesse simple, naturelle et nullement ministérielle; il ne dit que ce qu'il doit dire, comme de raison; mais je ne sais comment le fond de bonté qui est dans son caractère lui donne l'air d'un ami qui converse, de manière qu'il plaît à tous les ministres, parce qu'il n'a pas l'air ministre.

Le temps de Sa Majesté Impériale est presque tout absorbé par l'état militaire. Le ministre des cultes, le prince Alexandre Gallitzin, dont j'ai beaucoup parlé, voit l'Empereur, dîne et soupe avec lui, mais c'est comme ami et presque comme commensal; les autres ministres ne sont point reçus en audience ministérielle. C'est le comité des ministres qui gouverne, et le résultat de ses opérations est porté à l'Empereur, qui décide. Le grand personnage qui envoie des ordres dans tous les départements est le comte Arraktcheieff, *officier d'artillerie*, homme de beaucoup d'esprit naturel et qui se soutient le plus invariablement; il refuse l'argent parce qu'il est riche, les cordons parce qu'il n'en a nul besoin; il se contente modestement du portrait de l'Empereur et des honneurs militaires qu'on lui rend comme à l'Empereur lui-même, et, ce qui est inouï, dans les endroits même où se trouve l'Empereur. Chaque jour il apporte à Sa Majesté Impériale des fagots de papiers relatifs à toutes les branches du gouvernement. On me contait il y a quelque temps qu'un secrétaire, après

Digitized by Google

lui avoir fait un rapport et pris ses ordres sur une affaire qui avait trait au ministère des cultes, lui dit en finissant : *Votre Excellence jugerait-elle à propos que j'en fisse part à mon chef?* — Arraktcheieff répondit : *Si vous voulez.*

C'est encore lui qui disait dans l'affaire catholique que j'ai suffisamment exposée : *Qu'importe cette sotte question de savoir à qui appartient la maison! On la veut, on l'aura, et tout est dit.*

Je ne comprends pas que jamais la Russie puisse être gouvernée autrement.

Au cercle qui a eu lieu chez Sa Majesté Impériale le 12/24, nous avons vu ce que jamais nous n'avions vu : l'Empereur a parlé politique. En s'approchant de l'oreille du commandeur de Saldanha-Gama, ministre de Portugal, il lui dit : *Je suis très-fâché de ce qui se passe en Amérique.* Saldanha répondit : *Et moi, sire, je suis très-fâché de l'interprétation qu'on lui donne en Europe.* L'Empereur parla aussi au ministre d'Espagne, et lui dit *qu'après tous les efforts faits pour établir la paix, elle vient à être troublée par l'Espagne et le Portugal ;* Zea prétend avoir répondu (mais on ne l'a pas entendu) : *Sire, jamais la paix ne sera troublée dans le midi de l'Europe.*

Le commandeur de Saldanha a sur-le-champ écrit au comte Capo d'Istria pour lui demander une conférence au sujet de cette brouillerie américaine. Je ne sais ce qu'il en adviendra. L'Empereur se mêle de tout. Jamais la Russie n'a joui d'une plus vaste influence ; mais l'intérieur va comme il peut. Il y a des nations qui

Digitized by Google

doivent être mal gouvernées. Ceci semble un grand paradoxe, et c'est cependant l'exacte vérité. La proposition signifie seulement que certaines nations ne sont pas susceptibles d'être mieux gouvernées, et que si on leur apporte de vaines lois *constitutionnelles*, *libérales*, *régénératrices*, elles n'y gagneront rien que de perdre leur puissance.

On m'a demandé de Paris pourquoi, après avoir prédit *appuntino*, en 1796, tout ce qui arriverait en France, je ne prenais pas la plume dans ce moment? J'ai répondu : *En 1796 j'étais bien le maître de dire la vérité à des brigands, à mes périls et risques ; mais les hommes qui se trompent dans ce moment sont trop respectables pour qu'il me prenne envie de les attaquer dans une imprimerie.*

M. de Talleyrand a fait écrire sous ses yeux par un homme de confiance et même a composé en grande partie un ouvrage intitulé : *De l'État de la France à la fin de l'an VIII ;* à la page 311 et aux suivantes, il fait une longue et honorable mention de moi, mais sans me nommer; il dit à la page 312: *Les factions profitèrent peu des salutaires leçons qui leur étaient données ; mais l'opinion publique s'éclaira,* etc.

Mille grâces, mon prince! mais je ne croyais pas avoir l'honneur d'être connu de vous, et votre éloge n'est guère de mes couleurs, malgré toutes ses politesses. — Jamais je n'avais eu connaissance de ce livre.

Que n'aurais-je pas à dire sur cette France, monsieur le comte? J'ai plus de droits qu'un autre d'être étonné de tout ce que s'y passe: je ne m'avise pas cependant

Digitized by Google

de condamner le Roi. Les souverains ont plus d'affaires avec l'avenir qu'avec le présent ; ils doivent donc sacrifier celui-ci à celui-là. Louis XVIII sait qu'il est garrotté, qu'on lui a dicté de dures lois et qu'il faut obéir. La fameuse Charte est bien plus l'ouvrage d'Alexandre Ier que le sien ; il lui a été signifié bien clairement qu'il eût à s'y tenir. Que peut-il faire ? Les Français qui oublient l'état de la France s'exposent à la perdre, mais il viendra un moment (dont la date seule est douteuse) qui changera tout en un instant.

Tout étant forcé en Europe, personne n'est content, et comment un état de choses qui ne contente personne pourrait-il subsister longtemps ?

Il faut prendre certaines précautions pour ce moment futur.

Mais Turin, monsieur le comte, est, avec la permission de Votre Excellence et la mienne, une ville sans égale pour croire que tout dans l'univers doit aller comme à Turin, et pour ne s'embarrasser nullement de ce qu'on fait et de ce qu'on pense ailleurs.

J'ai consulté deux têtes excellentes, dont l'une est M. le duc de Serra-Capriola ; il n'y a eu qu'une voix, et même sans balancement, pour décider qu'il fallait présenter mon fils sous l'habit qu'il doit porter à Turin. J'ai passé ma note. L'Empereur m'a fait répondre *qu'il connaissait mon fils et qu'il le dispensait d'une présentation dans les formes ; qu'il pouvait paraître le matin au cercle avec les autres présentés.* On s'assembla. L'Empereur, lorsqu'il vint à moi, me dit de manière à être clairement entendu : *Votre fils a fait son devoir en*

Digitized by Google

passant au service de son maître. Je répondis : *Sire! sous toutes les couleurs il appartiendra toujours à Votre Majesté Impériale.* L'Empereur daigna répliquer : *C'est un excellent jeune homme qui a toujours fait ce qu'il devait.* — Tout le monde ouvrait l'oreille. Après les ministres, l'Empereur passa aux présentés ; il s'approcha du jeune homme qui était un peu en arrière et lui dit : *Vous avez rempli un devoir sacré en passant au service de votre souverain ; mais soyez persuadé que nous vous perdons avec regret.*

Chacun disait : *Il lui a parlé, il lui a parlé,* car l'Empereur ne parle guère dans ces sortes d'occasions. Sa Majesté l'Impératrice-Mère ne fut pas moins aimable dans tout ce qu'elle daigna me dire ; mais, à mon grand étonnement, elle me parla de mon départ comme d'une chose dont elle ne savait rien : *Est-il vrai que vous partez? mais pourquoi,* etc. — Mais rien n'égale le discours de Monseigneur le grand-duc Nicolas. Le soir du même jour, au bal, après m'avoir dit cent choses obligeantes sur le compte de mon fils, le prince me dit : *Est-il vrai que vous voulez nous quitter? — Oui, Monseigneur,* etc. — *Oh! cela n'est pas possible. — Je demande bien pardon à Votre Altesse Impériale,* etc. — *Oh! bon! vous verrez que vous ne partirez pas.* C'est là une de ces occasions où l'on ne peut répondre que par un sourire respectueux.

L'ambassadeur de France vint tout de suite me féliciter sur la manière dont nous avions été traités au cercle. On y a fait grande attention, et l'on en a beaucoup parlé à cause des nuages qui s'étaient élevés il y

Digitized by Google

a un an au sujet des jésuites, mais qui n'ont pas duré, ou qui n'ont éclipsé ni la justice ni la bonté, comme Votre Excellence voit.

Monseigneur le grand-duc Nicolas, en passant dans je ne sais quelle ville de guerre, a parlé si pertinemment de fortifications au gouverneur de la place, que ce dernier s'est cru obligé d'en faire ici une relation qui a bien vite été montrée à l'auguste Maman. — Peu de jours après, le chevalier Giannotti a été fait général. Il commençait à être un peu de mauvaise humeur sur le retard : le voilà content. La cour cependant sait qu'il veut se retirer ; et, dans le fond du cœur, je crois bien que, malgré toutes les belles paroles, l'Empereur voit dans toutes ces démissions précipitées un peu d'indifférence pour lui. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'aucun étranger ne doit se présenter en ce moment.

Le temps me manque absolument pour en dire davantage à Votre Excellence, quoique l'étoffe ne me manquât pas. Je me borne à lui renouveler l'assurance, etc.

Saint-Pétersbourg, 1816.

Monsieur le comte,

Jamais un jeune étourdi du grand monde n'a désiré le carnaval autant que j'ai désiré le carême ; enfin il est arrivé et toutes les fêtes ont cessé. Une superbe partie de traîneaux, précédée la veille par une fête

Digitized by Google

magnifique à la Tauride, ont terminé ce brillant et bruyant carnaval. Le 29 février (N. S.), trois mille personnes furent invitées au palais de la Tauride, où il y avait feu d'artifice, bal et souper. Les précautions les plus exactes avaient été prises pour éviter tous les inconvénients qui auraient pu résulter de la foule des voitures et de l'effroi des chevaux, s'ils avaient été laissés trop près du feu.

Les fenêtres du palais ayant vue sur la Néva étaient distribuées aux différentes personnes invitées. Le corps diplomatique avait pour lui une chambre à trois grandes croisées, d'où nous avons vu les feux assez bien, à travers un double vitrage; cependant nous avons été fort gênés, parce qu'on avait donné un peu et même beaucoup d'extension à ce nom de *corps diplomatique* en invitant les consuls, leurs femmes et leurs filles, ce qui remplissait la chambre.

A huit heures le feu commença par un obélisque en feu vert, flanqué de chaque côté de quatre palmiers de même espèce, que Votre Excellence se rappellera probablement : c'est un feu particulier aux Russes, qui le tiennent, m'a-t-on dit, des Chinois. Un temple en feu bleu est encore, si je ne me trompe, une chose qu'on ne peut voir ailleurs; il était accompagné avec beaucoup de goût par des feux très-bien distribués. Le reste était beau sans être extraordinaire. Des tourbillons d'une épaisse fumée ont beaucoup nui à la beauté du spectacle; j'ignore si cet inconvénient est nécessaire ou s'il pouvait être diminué par l'art. La fin a été superbe : 40,000 fusées partant les unes après les autres

Digitized by Google

ont entretenu à une certaine hauteur dans les airs une détonation et des éclairs continuels pendant près d'un quart d'heure. Dans ce genre encore les artistes russes sont extrêmement distingués.

Après le feu on a passé dans la grande pièce du bal. Je crois que cette salle de la Tauride ne doit pas avoir moins de 200 pieds de long. Elle était éclairée par 12,000 bougies et 6,000 lampions; le jardin qui est à côté n'était pas moins brillamment éclairé. J'ai promené quelques instants ma tristesse dans ces allées où le pied s'appuie réellement sur la terre, où l'on marche au milieu des orangers et des fleurs naturelles nourries dans des pots enfoncés dans les plates-bandes ; on oublie de temps en temps qu'on a un toit et un plafond sur la tête. C'est une plaisanterie de l'art ; elle est de la plus grande magnificence et du meilleur goût.

On a soupé à onze heures. On a beaucoup varié sur le nombre des invités ; au coup d'œil, il m'a paru qu'il n'y avait pas plus de 4 à 500 personnes. Le nom de chacun était écrit sur son billet; Sa Majesté Impériale a mis justement beaucoup de sévérité sur ce point, pour éviter la confusion, et parce que le palais de Tauride, quoique très-beau, ne se prête pas cependant, comme le Palais d'Hiver, à d'immenses invitations. A une heure on s'est retiré.

Le surlendemain, grande partie de traîneaux; le nombre en tout était de 40 à 50, de la plus grande magnificence, comme Votre Excellence peut aisément l'imaginer. Je n'ai pas vu cette course, n'allant jamais nulle part si je ne suis traîné par une invitation. J'ai

Digitized by Google

ouï dire qu'il y avait au moins quinze attelages de 10,000 roubles ; j'y consens. On ne s'est promené que dans la ville. Au retour, vers midi, il y a eu un grand déjeuner chez l'Empereur. Deux bals particuliers, l'un chez le comte Osterman, l'autre chez le comte de Laval, maître des cérémonies, ont terminé l'avant-dernière journée du carnaval ; la dernière (samedi 2) a été le *sabbat* des plaisirs ; on s'est tenu tranquille.

L'homme dont vous m'avez demandé des nouvelles, monsieur le comte, était en effet attaché au feu prince Michel Gallitzin ; il vivait avec une femme dont il avait plusieurs enfants ; à la fin, il l'épousa pieusement, quoiqu'il eût une femme légitime en Piémont ; c'est un privilége de Saint-Pétersbourg sur lequel on ne dispute plus. Par la vertu du sacrement sur-ajouté (du moins je le suppose), il n'a plus eu d'enfants depuis son mariage. Il est mort il y a quatre ans environ dans une terre de la maison Gallitzin. Je tiens ces détails de madame la princesse veuve du prince Michel, que j'ai l'honneur de connaître très-particulièrement. J'attends quelques renseignements sur les enfants qu'il a laissés et dont madame la princesse n'a plus ouï parler.

Le sieur Thevenet, dont Votre Excellence m'avait parlé dans une autre dépêche, n'est point venu comme soldat en Russie ; il y était fixé comme négociant, et faisait tranquillement ses affaires dans la capitale lorsqu'il fut enlevé comme suspect, en 1812, et conduit en Sibérie. J'ai lieu de croire qu'on le soupçonna mal à propos, car dans les moments de danger, nul gouvernement n'a le temps de prendre un microscope et de

Digitized by Google

regarder de près comme un juge. Je vais faire de nouvelles démarches relatives à ce nouvel état de choses. C'est de quoi Votre Excellence peut avoir la bonté d'instruire les parents.

Je suis, etc.

Saint-Pétersbourg, 1816.

Monsieur le comte,

Par une phrase de la dernière lettre de Votre Excellence, je vois qu'elle n'a pas du tout, à beaucoup près, une idée juste de l'état de la religion catholique dans ce vaste empire. C'est un point de la plus haute importance, et que Sa Majesté ne me saura pas mauvais gré sans doute d'éclaircir parfaitement.

Votre Excellence aura lu dans plusieurs pièces officielles, publiées à l'occasion du renvoi des jésuites, que la Russie s'était toujours distinguée par son esprit de tolérance. Cela sans doute est fort bon à dire ; et je vous dirai bien plus, monsieur le comte : *je crois fermement* que Sa Majesté Impériale *le croit fermement ;* car, ainsi que j'ai eu l'honneur de le dire à Votre Excellence, il n'y a pas de prince au monde qui respecte autant la conscience des hommes. Dans le fait néanmoins il n'en est rien, et l'on ne peut dire que la religion catholique soit tolérée en Russie, du moins si l'on veut s'exprimer correctement.

Votre Excellence voudra bien observer d'abord que,

Digitized by Google

si l'on veut parler avec l'exactitude requise dans ces sortes de matières, la religion catholique n'est point du tout ici une religion tolérée, mais une religion de l'État, privilége qu'elle partage avec la protestante, quoique ni l'une ni l'autre ne soit dominante, ce qui est bien différent. On appelle *religion tolérée* celle qui s'introduit par force ou par finesse, et qui ensuite force la main au gouvernement: c'était le cas des protestants en France; c'est celui des rascolnicks en Russie ; mais lorsqu'un prince acquiert de nouveaux pays par cession ou par conquête, et qu'il les acquiert, comme de raison, avec leur religion, il ne s'agit plus de tolérance, mais de justice. J'ai communiqué cette observation à plusieurs bons esprits de ce pays, tous en ont été frappés, et je me rappelle même que, l'ayant fait lire il y a trois ans au prince Alexandre Gallitzin, ministre des cultes, auquel nous avons dans ce moment tant d'obligations, il me dit loyalement: *En effet, c'est vrai, je n'y avais pas pensé.*

Mais je veux encore admettre quel a religion catholique soit tolérée dans le sens ordinaire de ce mot, je dis que cette religion, tolérée ainsi, n'est point du tout tolérée.

Une religion n'est point *tolérée* lorsqu'elle ne l'est pas suivant son esprit, ses dogmes et ses maximes. Sa Majesté, notre bon maître, ne croirait pas certainement tolérer les juifs dans ses États s'il les forçait de manger du porc ou de travailler le jour du sabbat. Or, voilà précisément ce qui nous arrive.

On peut dire dans la synagogue que *Jésus-Christ était fils d'un soldat ;* on peut dire dans la mosquée : *Com-*

Digitized by Google

ment Dieu aurait-il un fils, puisqu'il n'a point de femme? parce que ces deux blasphèmes se trouvent, le premier dans le Talmud, et le deuxième dans l'Alcoran. Personne ne s'en mêle ni ne se plaint.

Mais si le prédicateur catholique prononce : *Hors de l'Église point de salut!* il est mandé par l'autorité civile ; on lui ordonne de communiquer son sermon, il est grondé, etc. — « Il manque de respect, dit-on, à la religion du pays. » Comme si on ne lui manquait pas un peu plus en traitant notre Sauveur de bâtard adultérin ! Si quelqu'un ne veut pas entendre dans une église tolérée quelque chose qui lui déplaise, il n'a qu'à n'y pas venir.

Sa Majesté Impériale ayant ordonné dans le temps que la mémoire du général Moreau serait honorée d'une oraison funèbre, le père Rosaven, jésuite, qui en fut chargé, se vit obligé de comparaître devant le gouverneur militaire et de lui lire sa pièce avant de la prononcer. Un sermon conçu par un militaire ou l'exercice commandé par un évêque seraient pour nous la même chose ; ici, on n'en est point choqué parce qu'on transporte, même sans y prendre garde, les maximes d'une Église dans l'autre.

Votre Excellence sait assez d'ailleurs que le dogme capital du catholicisme est le Souverain Pontife. Sans lui, dans notre manière de voir, point de véritable christianisme. Cette religion est une monarchie ; l'idée de la religion *universelle* (catholique) sans un chef unique est tout aussi raisonnable pour nous que celle de l'empire de Russie sans empereur. Si l'on nous dit :

Digitized by Google

Les synodes suffisent, nous répondrons : *Comme les sénats.* Nous ne pouvons supporter aucune idée qui altère d'aucune manière l'unité monarchique ; je ne dis pas que nous ayons raison, ce n'est pas de quoi il s'agit ici ; je dis seulement que nous pensons ainsi, et que nous ne serons jamais *tolérés* partout où ce dogme ne sera pas *toléré.*

Le chef de l'Église catholique dans ce pays, Monseigneur l'archevêque, est assez publiquement ennemi de la suprématie papale et ne demande qu'à la gêner. Un jour, en voyant passer Sa Majesté Impériale à la cour, il dit à un groupe de personnes : *Voilà mon pape, à moi!* Je le tiens d'un témoin russe qui en fut très-scandalisé. Déjà, du temps des jésuites, il leur faisait tourner la tête sur les affaires de mariage, où il introduisait ou laissait introduire toute la licence polonaise ; maintenant, Dieu sait comment les choses iront ! Pour notre Église c'est là un point capital.

Je pourrais dire à Votre Excellence des choses extrêmement curieuses ; mais il faut se borner dans une lettre aux idées générales. Si l'on défalque des 38 millions d'hommes qui peuplent ce vaste empire, 11 millions de catholiques, 2 millions et demi de protestants, des rascolnicks qu'on n'ose plus compter et toutes les peuplades non civilisées, on trouvera que la religion dominante ne l'emporte pas sur nous numériquement, ou ne l'emporte que de très-peu. Cette masse énorme de 11 millions d'hommes ne peut aborder le souverain (j'entends dans l'ordre religieux) que par l'organe d'un *ministre des cultes,* russe de croyance, que j'honore infiniment

Digitized by Google

comme gentilhomme, comme honnête homme, comme homme d'esprit, comme homme du monde, comme bon sujet de l'Empereur, mais qui en sait autant qu'un enfant de dix ans sur tout ce qu'il faudrait savoir pour nous comprendre, nous juger et nous conduire. Après ce qui s'est passé, d'ailleurs, il n'a ni ne peut avoir notre confiance.

Ainsi donc, monsieur le comte, lorsque Votre Excellence entendra parler, même avec une certaine pompe, de la tolérance dont on jouit en Russie, elle devra se rappeler ce que j'ai l'honneur de lui dire. Ici on tolère le protestantisme, le socinianisme, le rascolnisme, le judaïsme, le mahométisme, le lamaïsme, le paganisme, le *riénisme* même, si l'on veut; mais le catholicisme, c'est tout autre chose, ainsi que Votre Excellence vient de le voir. Jamais nous ne serons *tolérés* comme nous devons l'être, jusqu'à ce que nous ayons un organe de notre système auprès de l'Empereur, et que Sa Sainteté, libre dans ses relations avec nous, puisse déployer librement son autorité sur les évêques et les retenir dans l'ordre; c'est d'ailleurs le très-grand intérêt de l'empire. Un nouveau nonce de confiance arrangerait bien des choses, et c'est encore un grand motif d'espoir, mais sur cela je ne puis rien savoir.

Si Votre Excellence me fait l'honneur de me demander ce que je pense de la possibilité d'un meilleur ordre de choses, je lui répondrai, puisqu'il s'agit de religion, par une phrase de l'Évangile : *Comment entendront-ils, si on ne leur parle pas?* Quel homme ici a le droit et la volonté de porter ces considérations au maître?

Digitized by Google

Mais si Dieu et le temps amenaient dans l'esprit de Sa Majesté Impériale la bonne pensée de nous entendre par l'organe de quelques-uns de ces hommes que la voix publique désigne toujours aux souverains, j'espérerais tout d'une pareille inspiration. En attendant cette heureuse époque, le changement opéré ici (et dans lequel cependant j'ai sincèrement et beaucoup admiré l'Empereur, comme Votre Excellence l'a vu) a mis une telle différence dans les hommes et dans les choses, que j'y trouve une nouvelle et puissante raison d'insister respectueusement sur mon rappel.

Saint-Pétersbourg, 1816.

Monsieur le comte,

D'autres raisons se joignent à celle de la fortune pour m'éloigner d'ici. Partout, et en Russie plus qu'ailleurs, une maison étrangère ne saurait se passer d'une certaine faveur. Nul prince n'est plus disposé que l'Empereur à pardonner les choses qui ont pu l'offenser; j'ai de bonnes raisons même pour le croire capable de négliger des torts et des insolences qui auraient une direction personnelle et qui, sous d'autres règnes, eussent attiré la foudre ; sur ce point, il est sublime ; mais, par une de ces oppositions qui se trouvent dans la nature humaine, si une fois il a reçu une impression défavorable, il n'y a pas trop de remède. Cette dernière qua-

Digitized by Google

lité tient à l'humeur et à l'opinion souveraine, la première appartient à la conscience et à la grandeur d'âme. Je me garderais bien, monsieur le comte, de faire le moindre effort pour retrouver une situation qui me fut si chère ; la faveur est une dame charmante qu'il faut adorer tant qu'elle nous accueille, mais vient-elle à se retirer, il faut lui faire la profonde révérence qui lui est due et se tenir tranquille pour n'être pas ridicule.

Ne croyez pas d'ailleurs, monsieur le comte, que le refroidissement que j'éprouve tienne uniquement à cette misère de jésuites, de conversion, etc. ; je m'en étais aperçu dès que mes scrupules sur le secret à garder envers le Roi eurent mis fin à mes travaux avec l'Empereur, et j'eus l'honneur d'en dire quelques mots à Sa Majesté. Je suis aussi sûr de la justice de Sa Majesté Impériale que de son existence ; mais cette vertu que j'adore ne suffit plus à mon tempérament, parce que j'étais accoutumé à quelque chose, je ne dis pas de mieux, ce qui est impossible, mais de plus doux.

Jamais je ne comprendrai ces mots : *Le Roi ne peut pas ;* jamais je ne comprendrai pourquoi et comment le roi de Sardaigne ne peut pas ce que tous les autres souverains de l'Europe peuvent. Le système des règlements généraux est la mort du génie, des talents, des grands efforts et de toute noble entreprise pour l'État ; car s'il ne peut y avoir de distinction de personnes pour aucune raison, je ne vois pas pourquoi on ferait des efforts pour se distinguer. Je sais d'ailleurs par l'expérience éternelle de l'histoire qu'après les révolutions il y a une raison ca-

Digitized by Google

chée qui tend à rendre importuns et ensuite odieux, parce qu'ils deviennent impertinents, tous ceux qui ont cru devoir quitter le pays d'où le Roi avait disparu.

Saint-Pétersbourg, 1816.

Monsieur le comte,

Votre Excellence se rappelle sans doute ce que j'ai annoncé depuis la fin du mois de décembre dernier, *que le culte catholique est à peu près détruit ici.* L'Empereur ne le croit ni ne le veut, mais la puissance qui agit sous terre sait bien ce qu'elle fait. Par un ukase du 25 mai dernier et qui est encore au Sénat, la maison appartenant à l'Église catholique est confisquée comme propriété des jésuites : le sol de la maison est cependant déclaré appartenir à l'Église catholique. La bibliothèque des jésuites et le cabinet de physique sont de même confisqués. La maison est déclarée libre de toutes hypothèques envers les créanciers qui avaient prêté leur argent pour la bâtir, et pour le recouvrement de leur créance ils sont renvoyés sur les autres biens immeubles de l'ordre ; la dette est encore de 241,650 roubles, et la maison peut en valoir 450,000. Sa Majesté Impériale se réserve de la destiner *à un établissement pieux,* mais je ne doute pas qu'elle ne soit destinée à un établissement militaire, comme de veuves, d'invalides, d'orphelins de militaires, etc. J'aurai l'honneur

Digitized by Google

d'envoyer l'ukase à Votre Excellence. Les suites de tout ceci seront bien funestes pour les catholiques, et je plains beaucoup, en attendant, les créanciers qui ont prêté leur argent en esprit de piété et de bienveillance pour l'avantage commun de leurs frères et qui sont obligés de le redemander contre leur conscience à des amis qui ne leur doivent rien. On a fait respectueusement ce qu'on pouvait pour empêcher le mal, maintenant il faut éviter les criailleries.

Le véritable auteur de tout le mal est notre malheureux archevêque, félon envers son église et protestant masqué; s'il fallait absolument toucher la main à cet homme je mettrais un gant de buffle.

Varsovie vient de voir un crime que je crois inouï dans les tristes fastes du crime: un prêtre, qu'on dit être le supérieur des dominicains (mais ceci n'est pas bien sûr), s'est brûlé la cervelle sur le maître-autel, la tête appuyée sur le livre des Évangiles; son sang et sa cervelle ont inondé l'autel; on a tout de suite fermé l'église et l'on a procédé à de grandes expiations. Les uns disent que ce forcené était dominicain, les autres que c'était un prêtre séculier, administrateur d'une église de dominicains abandonnée, et très-mauvais sujet.

Tout le reste n'est que trop sûr.

..... Il mondo invecchia,
E invecchiando, intristisce....

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, juillet 1816.

Monsieur le comte,

Les lettres de Votre Excellence, l'une et l'autre du 22 mai, me sont parvenues, avec les pièces qu'elles accompagnaient, avant-hier, 17/29, vers les trois heures après midi. Elles m'ont apporté une affaire *de montagne* et une affaire *de plaine*, avec une recommandation expresse de ne pas me laisser précéder, surtout *dans la plaine*. A minuit du même jour, le premier ouvrage était terminé. Le matin du 18, je demandai une conférence de très-bonne heure, qui me fut accordée pour les onze heures, et le soir le second ouvrage était de même terminé et mis au net; de sorte que si j'ai été prévenu, il faut qu'on se soit levé de très-bon matin. Dans l'intervalle de temps qui s'est écoulé depuis la réception de votre lettre jusqu'à mon dernier coup de plume, le 18 au soir, il me semble bien que j'ai un peu mangé, mais je n'ai ni dormi ni changé de place, excepté pour la conférence du 17. Tout a été écrit et copié de ma main avec les lettres convenables d'accompagnement et d'explication. Vous aurez connaissance de toutes ces petites œuvres, monsieur le comte, quand il plaira à Dieu. Je ne suis pas sûr d'avoir bien fait, mais seulement d'avoir fait ce que je pouvais et aussitôt que je pouvais. Quant à l'inquiétude et même à la mauvaise humeur que vous y remarquerez, j'espère que Votre Excellence n'en sera ni fâchée ni étonnée ; on répète assez souvent que les opinions sont libres : on

Digitized by Google

pourrait dire avec autant de vérité qu'elles ne le sont pas, car il ne dépend de personnne de penser ceci ou cela. Mon devoir est de faire connaître naïvement à Votre Excellence la manière dont un certain objet s'est présenté à moi : me suis-je trompé ? Tant mieux et mille fois tant mieux ! C'est tout ce que je souhaite.

Il paraît certain que Sa Majesté Impériale visitera incessamment sa bonne capitale de Moscou ; ce sera une grande joie pour tous les habitants. On parle diversement sur *la force rebâtissante ;* les uns disent que l'ouvrage avance beaucoup, d'autres disent que les grands propriétaires n'ont pas encore remis la main à l'œuvre. J'en ai moi-même longtemps désespéré ; aujourd'hui je ne suis plus si ferme dans mon opinion ; il me semble que l'esprit public a besoin de cette capitale, et ce que l'esprit public entreprend s'exécute toujours, surtout chez les nations puissantes.

Ce Thevenet, pour qui Votre Excellence m'écrivit une fois, m'a fait visite hier ; l'Empereur a bien voulu, sur ma demande, le rendre à la liberté avec une charmante célérité. Il m'a montré l'intention de retourner dans sa patrie. Combien de choses il m'a racontées de l'aimable Sibérie ! Le véritable Sibérien, m'a-t-il dit, est très-bon, mais il y a mauvaise compagnie chez lui ; la Sibérie est le Botany-Bay de la Russie ; tous les jours elle reçoit des hôtes d'une mauvaise espèce.

Je suis, etc.

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, 22 décembre 1816/3 janvier 1817.

Monsieur le comte,

La situation de l'officier russe se trouve considérablement améliorée par le dernier règlement dont j'ai eu l'honneur de faire une mention générale à Votre Excellence. La paye des subalternes, jusqu'au capitaine inclusivement, est doublée; celle de l'état-major est augmentée à peu près du tiers; mais l'augmentation est remarquable surtout dans les grades supérieurs. La paye proprement dite n'est pas cependant considérablement augmentée, puisque le colonel, par exemple, n'a que 200 roubles de plus; mais c'est ce qu'on appelle l'*argent de table* qui forme l'augmentation principale : le colonel recevra 3,000 roubles sous ce titre, le général de brigade 4,000, le général de division 6,000 et le commandant de corps 10,000. Ce bienfait envers l'armée est très-juste, très-mérité, et très-digne de Sa Majesté Impériale. Elle n'a pris cette grande mesure, comme il était aisé de le prévoir, qu'après s'être assurée des fonds nécessaires, qui s'élèvent à 8 millions environ. L'économie sur les charrois et les chevaux de train fournira cette somme. Les chevaux étaient précédemment à la charge des colonels, et il y avait sur ce point des abus énormes, en sorte que chaque régiment était devenu un fief, une *arrende*, un bénéfice au profit du colonel ; l'Empereur fait une économie immense en ne payant que les chevaux présents et en fixant leur nombre à l'absolue nécessité du pied de paix ; cet objet

Digitized by Google

d'ailleurs ne sera plus confié aux colonels. Je n'en sais pas assez pour décider si ce changement sera utile à l'État. En multipliant les administrations et les administrateurs, on multiplie nécessairement les frais, les abus et les infidélités; mais je répète à Votre Excellence que je ne m'avise point d'avoir un avis sur cet objet. Elle entend de reste, au surplus, que, dans le nouvel arrangement, tout le monde est content, excepté les colonels; déjà même j'ai entendu sur ce point des murmures tout à fait divertissants; mais les colonels d'à présent passeront, ceux qui arriveront n'auront jamais joui des abus, et tout le monde sera content. Peu d'opérations me paraissent plus dignes d'une approbation sincère et universelle que celle qui vient de rendre douce et agréable la situation du militaire russe, devenue tout à fait indigne d'une aussi grande puissance.

Quant à la diminution de l'armée, je ne puis rien dire de certain. Ce qui est incontestable, c'est que l'Empereur, par un récent ukase a promis de lui offrir de l'argent au lieu de l'augmenter de nouvelles recrues, ce qui prouve qu'il croit avoir moins besoin de l'un que de l'autre; mais le véritable chiffre de l'armée ne sera jamais connu et ne doit l'être que d'un petit nombre de têtes. Il est fort à désirer pour le bien de l'humanité que cette diminution s'opère insensiblement de tout côté et sans bruit, par une espèce de consentement tacite.

Je passe des armes à l'Église, croyant que les détails suivants pourront intéresser Sa Majesté.

Digitized by Google

Votre Excellence a sans doute ouï parler de la conversion de Son Altesse Impériale madame la princesse de Nassau, épouse de monseigneur l'archiduc Charles d'Autriche. Cette résolution, exécutée après le mariage, en pleine liberté et par une personne d'un grand esprit, a produit dans les papiers publics d'Allemagne quelques articles pleins de ressentiment; mais ce qu'on a dit ici mérite attention: un papier russe intitulé *l'Invalide*, qui est publié aussi en allemand, et qui jouit d'une vogue méritée, a dit il y a quelques jours, à propos de cette conversion : *La nouvelle paraît n'avoir aucun fondement, tant parce qu'une telle démarche ne s'accorderait pas avec le caractère, l'esprit et les connaissances de la princesse, que parce qu'elle ne s'accorderait pas mieux avec les principes consacrés dans la Sainte Alliance.*

Votre Excellence voit ici quelle interprétation on voudrait donner à cette alliance : c'est toujours la grande chimère du *christianisme universel* et de *l'indifférence à l'égard de toutes les communions chrétiennes, regardées toutes comme également bonnes.* Quoique l'article ait passé à la censure, je ne voudrais pas dire cependant qu'il est officiel; seulement on laisse dire, et Votre Excellence voit dans ce passage un symptôme assez curieux d'une opinion qui fait grande fortune dans ce moment parmi une certaine classe d'hommes, quoiqu'elle ne tienne pas même devant la pure logique.

Il ne m'est pas permis de douter de deux choses : premièrement, que l'empereur de Russie ne trouve très-bon que chaque prince maintienne chez lui la religion

Digitized by Google

nationale ; deuxièmement, qu'il ne désirerait rien plus ardemment que la réunion de tous les chrétiens.

Malheureusement ces deux idées se contrarient, car tant que chacun se tiendra inébranlable dans son système, toute réunion devient impossible.

Il faut donc que quelqu'un cède ; mais qui ? et comment ? Une dame genévoise, d'un très-grand esprit, m'adressait la même question il y a plusieurs années. Je lui répondis : *Nous ne pouvons faire un seul pas vers vous, mais si vous voulez venir à nous, nous aplanirons la route à nos frais.*

Tout se prépare pour une révolution religieuse en Allemagne. Sa Majesté est-elle instruite de la conversion du célèbre Gœthe, qui est revenu à nous ? Celle de Voltaire dans ses plus vertes années eût été moins extraordinaire. Qui nous eût dit, monsieur le comte, que le XIXe siècle serait celui des conversions ? Cependant elles se multiplient chaque jour, et dans les rangs de la société les plus marquants, tant par l'état personnel que par la science. Le duc de Gotha vient encore de prendre place dans cette légion d'illustres *revenants*. Un Allemand distingué me disait l'autre jour dans une assemblée, sans se gêner le moins du monde : *Toute l'Allemagne protestante penche aujourd'hui pour le catholicisme ; ce n'est plus que la vergogne qui nous retient.* Voilà cependant un discours bien singulier !

J'ai suffisamment parlé à Votre Excellence de la société biblique ; voici ce qui est arrivé à ce sujet : l'archevêque de Mohilew publia, il y a quelque temps, un mandement dans lequel il approuvait hautement cette

Digitized by Google

société, si justement condamnée chez nous, quoique nous la respections ailleurs ; il prenait de plus la liberté de falsifier un passage du concile de Trente et un autre encore tiré d'un bref du pape Pie VI à l'archevêque de Florence Martini. Ce mandement nous étonna fort dans le temps ; mais le Pape, en ayant pris connaissance, n'a pas cru pouvoir garder le silence, et il a adressé, le 3 septembre, à l'archevêque de Mohilew, un brevet paternel, mais très-sévère, où il lui enjoint de se rétracter publiquement. Avec ce bref dans sa poche, l'excellent prélat vient d'assister tranquillement à la dernière séance de la société biblique. Qu'arrivera-t-il de là? C'est ce que nous verrons. Le gouvernement nous apprendra surtout ce qu'il entend par cette tolérance dont il se glorifie, car si l'évêque était soutenu contre le Pape nous ne serions plus tolérés. Si Votre Excellence considère les maximes de ce gouvernement, celles de l'Église nationale, les nôtres, l'influence des opinions nouvelles et mille circonstances accessoires, elle trouvera que l'histoire ecclésiastique ne présente pas de moment aussi curieux.

Elle croira peut-être que je rêve ; mais je suis persuadé qu'il ne tiendrait qu'à l'empereur de Russie de réunir les deux Églises ; il peut tout ce qu'il veut ; pourquoi ne le voudrait-il pas, dès qu'il le peut? La chose n'est pas si difficile qu'on le croirait ; sa suprématie de souverain l'a débarrassé de l'ignorante pédanterie des patriarches orientaux : c'est déjà un grand obstacle de moins. Ce ne serait pas sans doute l'affaire d'un jour ; mais l'Empereur n'a que trente-neuf ans, il a

Digitized by Google

beau jeu ; il suffirait de traiter la chose dans le centre. Lorsqu'un général qui est en force trouve aujourd'hui une place sur son chemin, au lieu de l'assiéger il la masque et il marche en avant ; c'est ainsi qu'il faudrait agir dans la guerre contre les préjugés. Si, après avoir gagné la bataille de Leipsick et signé la paix des nations à Paris, l'Empereur venait encore à signer celle des Églises, quel nom dans l'histoire serait comparable au sien ? Il n'y a peut-être pas d'autre moyen de le grandir encore.

L'importance du sujet me persuade que Sa Majesté agréera cette lettre. Il ne me reste qu'à prier Votre Excellence d'agréer mes nouvelles assurances, etc.

Saint-Pétersbourg, 5/17 janvier 1817.

Monsieur le comte,

Le premier jour de l'an (V. S.; 13, style vrai) a vu le retour de la fête ordinaire, bien connue de Votre Excellence. — Gala le matin et, le soir, bal masqué au grand Palais d'hiver et souper à l'Ermitage. Il faut avoir vu ce rassemblement pour s'en former une idée. Je le crois unique en Europe. Dans le fait, c'est une saturnale monarchique, et, sous ce point de vue, l'Empereur y attache une juste et sage importance. Tous les états sont mêlés dans le palais du souverain : le paysan y vient coudoyer le prince ; on approche les

Digitized by Google

maîtres, on les voit, on les regarde, on les contemple; le peuple y prend un extrême plaisir, et il faudrait connaître peu l'Empereur pour n'être pas sûr qu'il prend plaisir à ce plaisir.

L'année dernière nos dames coururent des risques dans la foule : elles s'en sont souvenues cette année et ont demandé la permission d'attendre le souper dans les salons de l'Ermitage, ce qui n'a pas souffert la moindre difficulté. Il s'est mêlé aussi à cette résolution un peu d'étiquette. Plus d'une fois j'ai eu l'honneur de faire observer à Votre Excellence qu'ici le ministre étranger, s'il n'est pas protégé par quelque circonstance favorable et personnelle, a souvent besoin de philosophie. Les dames du corps diplomatique ont éprouvé depuis quelque temps un tel oubli et une telle inattention, que leur imagination et même celle de leurs maris pouvaient, sans être extrêmement coupables, y voir de l'intention. D'ailleurs, monsieur le comte, je dois vous présenter une observation qui pourrait bien vous avoir échappé malgré sa haute importance, tant vous êtes distrait par les affaires courantes, — c'est que les ambassadrices ont quelquefois des filles qui ne peuvent cependant être, dans les règles, totalement séparées de leurs mamans; d'où il arrive que, tout naturellement et en vertu de la filiation, elles participent jusqu'à un certain point aux honneurs maternels : il ne serait donc pas impossible que la femme d'un envoyé extrordinaire se trouvât debout, à côté de la fille d'un ambassadeur assise. — Ceci fait dresser les cheveux. Les dames traitent ce point de droit public avec une profondeur

Digitized by Google

devant laquelle nous ne sommes que des enfants. Il serait superflu de dire à Votre Excellence que ces grandes questions n'intéressant point notre sexe, nous avons fait notre cour à l'ordinaire. Les filles de l'ambassadeur étaient fort bien debout, à quelque distance même de leur mère, assise comme de raison.

Un personnage qui m'a extrêmement amusé, c'est un négociant de Cachemire qui a transporté ici une pacotille immense de châles, à ce qu'on m'a dit ; à force de pousser comme les autres, il était arrivé jusqu'à nous. Il faut se mettre, si l'on peut, dans l'esprit d'un Levantin qui voit un spectacle de cette espèce ; il doit le prendre pour une fantasmagorie. Il nous parlait comme si nous l'avions entendu ; lorsque Sa Majesté l'Impératrice régnante arriva toute rayonnante de grâce et de diamants, et me fit l'honneur de m'adresser la parole, le Cachemirien, dans l'excès de son admiration, continua à parler à haute voix en regardant la souveraine ; et je crois même, à son attitude et à la direction de ses regards, qu'il lui adressait la parole. *Qu'est-ce qu'il dit,* me dit Sa Majesté l'Impératrice ? — *Madame, je suis très-sûr de ce qu'il dit, mais je ne pourrais traduire.* Je ne sais ce que j'aurais donné pour être un instant dans la tête de cet homme.

Un autre personnage bien différent qui se trouvait à ce bal, c'était le fameux *Czerny Georges* (George le Maudit), chef servien qui a tant fait parler de lui ; il a tué son père, et ce fut après ce crime exécrable que sa mère l'honora de l'épithète de *maudit ;* depuis, pour la mériter davantage, il a tué son frère et l'a pendu

Digitized by Google

même de ses propres mains, à ce que je tiens de bonne source ; cet homme était pour moi un étrange spectacle. Je me disais que c'est le fumier musulman qui produit ces plantes étrangères à l'Europe.

L'illumination de la salle de l'Ermitage est une chose nouvelle inventée par un Italien et que Votre Excellence ne connaît pas : l'œil n'aperçoit aucune lumière, toutes sont placées derrière des pilastres et des ornements formés par des tubes de verre qui se touchent tous ; ces tubes sont travaillés intérieurement en spirales, de manière que la lumière en les traversant donne à l'œil l'idée d'un feu toujours ascendant ; je ne comprends pas trop le *comment* de cette décoration, qui est magnifique. Il y avait à peu près soixante personnes à la table des ministres. L'Empereur en a fait le tour comme à l'ordinaire ; il a bien voulu adresser des paroles pleines de bonté à mon fils, en le touchant par derrière ; et lorsqu'il a passé devant nous, se retirant, il a daigné me répéter : *Nous sommes très-fâchés de voir partir le jeune homme.* Ma femme a eu sa part de la courtoisie souveraine, et non sans admirer beaucoup l'empereur de Russie suivant invariablement le système de cacher entièrement le souverain dans ces sortes de fêtes. Il a le ton, l'aisance et les formules ordinaires de la bonne société ; *il a l'honneur d'être présenté à une dame ; il prie qu'on veuille bien l'excuser ;* il dit : *Voulez-vous bien permettre,* aussi bien qu'un autre. Avec les dames surtout, il n'est que gentilhomme. Au fond, il a raison, car il est bien gentilhomme, ce qui n'est pas tout à fait aussi aisé qu'on pourrait le

Digitized by Google

croire : la puissance d'ailleurs a toujours bonne grâce.

A la lueur de mille flambeaux, j'ai fait une revue de ces tableaux que j'ai tant vus et tant admirés aux rayons du soleil ; j'ai pris congé surtout d'un pape de *Carlo Maratta*, auquel j'ai demandé cent fois sa bénédiction depuis que je suis ici, sans avoir jamais pu comprendre pourquoi il s'obstinait à ne pas étendre la main. Enfin, monsieur le comte, j'ai mis le pied hors de la rotonde à minuit, en disant avec un serrement de cœur assez vif : *C'est pour la dernière fois.* L'homme est toujours attristé par ce mot : c'est un enfantillage dont on ne sait pas se défendre.

Après la cour, les plus belles fêtes ont lieu chez l'ambassadeur d'Angleterre, qui tient ici un état digne de sa fortune et de la puissance qu'il représente. Chaque mardi, il y a un bal chez lui, où tout ce qui est invitable est invité. Parmi nous, le souper n'est pas d'étiquette dans ces sortes d'assemblées ; ici il en est autrement : un bal de cent billets suppose un souper de cent couverts. Ce luxe, invariable pour toute assemblée du soir, augmente infiniment les frais de toute maison quelconque, depuis le marchand jusqu'à l'ambassadeur. Une fois par semaine encore milord Catheart a chez lui une assemblée beaucoup moins nombreuse, mais plus agréable ; elle se borne à peu près au corps diplomatique et l'on y fait de la musique ; les dames et les demoiselles de cette classe qui ont ce talent en font les frais.

M. l'ambassadeur de France a pris une marche tout opposée ; nous n'avons point vu encore de fêtes chez

Digitized by Google

lui. On ne manque pas de l'en blâmer; cependant il me semble qu'il a de fort bonnes raisons pour agir ainsi: il est en deuil. — D'ailleurs il ne comprend pas ce pays, du moins je le crains.

Saint-Pétersbourg, 15/27 janvier 1817.

Monsieur le comte,

Je reviens sur quelques articles des dernières dépêches de Votre Excellence, que j'avais été obligé de laisser en arrière.

En voyant les soins paternels de Sa Majesté pour soulager la classe souffrante de ses sujets, j'ai vu que le fertile Piémont n'a pu échapper à ce qu'on pourrait nommer l'anathème européen si la Russie n'en était pas exempte: riche et seule riche en blé, elle a fait des exportations immenses qui ont bientôt opéré sur le change au point que le rouble, tombé jusqu'à 90 centimes sur Paris, est déjà monté dans ce moment à 118; je désire de tout mon cœur que les mesures prises par Sa Majesté aient tout le succès qu'elle en attend. J'espère davantage du blé importé que des travaux offerts à l'indigence.

Je remercie Votre Excellence de tout ce qu'elle m'a mandé sur les mouvements opérés dans les emplois et sur la nouvelle organisation de certains départements. Nous avons donc un ministère de la police générale;

Digitized by Google

c'est une institution que nous avons adoptée comme on l'a adoptée ici; elle a en France un triste père, mais on peut croire que la sagesse du gouvernement et celle de la nation effaceront le signe paternel qu'elle porte sur le front. Je suis curieux de voir comment elle s'accordera avec le caractère piémontais; en attendant, c'est un phénomème toujours nouveau pour moi que cette espèce de magistrature exercée par la France, même sur les nations les plus antipathiques, qui ne cessent de l'imiter.

Si vous avez pu tirer une ligne ferme et visible entre les deux puissances civile et militaire, dans l'exercice de la police, vous aurez traversé une haie vive sans vous piquer, car le problème n'est pas facile.

Je remercie Votre Excellence de sa lettre relative aux fortifications futures; je ne peux rien lui dire sur cette dépêche, excepté que je crois l'avoir bien comprise. Nous ne pouvions attendre du prince Borghèse d'autre réponse que celle que nous en avons reçue; il sera toujours vrai que nous lui avons fait des ouvertures, et qu'il les a refusées, comme il était tout simple, appuyé sur le jugement rendu en sa faveur. Quant à la Chambre des comptes, elle a parfaitement bien prononcé.

J'ai lu avec un extrême intérêt les détails que m'a transmis Votre Excellence au sujet de Son Altesse royale l'infant d'Espagne; il fallait que l'ordre fût précis, puisque le prince n'a pas même cru pouvoir s'avancer jusqu'à Saint-Jean de Maurienne. Je crois savoir sûrement que son auguste frère a soupçonné ses

Digitized by Google

sujets révoltés d'Amérique d'avoir appelé le prince à leur tête; mais, dans ce cas supposé vrai, pourquoi l'arrêter en route? Ne serait-on pas plus sûr de lui dans la capitale? Et quand ces extravagants l'auraient appelé, quelle preuve que l'infant eût ouvert l'oreille à une infâme proposition? Je n'y comprends rien; il y a dans les ordres du cabinet de Madrid une précipitation et une variation qui donnent beaucoup d'inquiétude. C'est dommage; car sur le fond des choses il paraît que Sa Majesté catholique y voit plus clair que ne l'imaginent tant de critiques étrangers. Les Cortès, au reste, avec l'impétuosité souvent brutale qui caractérise ces sortes d'assemblées, ont frappé sur ce malheureux prince un coup bien révoltant; qui sait ce qu'il a pu opérer dans l'esprit de l'auguste frère?

Le 6/18 de ce mois a ramené la belle cérémonie de la bénédiction des eaux, et ensuite la parade de 36,000 hommes *seulement*. Nous l'avons vue de la *Lanterne* que Votre Excellence connaît; c'est la seconde fois que nous y sommes reçus et que nous avons été dispensés de faire notre cour aux Impératrices sur le grand balcon qui donne sur la Néva. La beauté des troupes, la précision et l'exactitude des mouvements ne peuvent être comparées à rien dans le monde; c'est une machine qui a l'air de se mouvoir par des rouages; la cavalerie surtout est prodigieuse; il semble que le cheval ait acquis le raisonnement et que l'homme l'ait perdu, ou plutôt c'est un centaure mu par une volonté unique. C'était un spectacle admirable de voir ces carrés danser, s'avancer dans cette grande place, se briser

Digitized by Google

tout à coup, s'allonger, raser des angles droits, tourner avec une rapidité graduellement accélérée sur un pivot attentif, sans jamais altérer la rectitude mathématique des lignes : c'est une roue, c'est l'éventail d'une dame qui se déploie sur l'axe commun des baguettes.

Tant de perfection a cependant ses inconvénients comme toutes les choses humaines. En premier lieu, la fréquence, la longueur et la rigueur des exercices abusent assez souvent des forces de l'homme, sous un climat surtout tel que celui-ci. Je tiens d'un Esculape très au fait par état de ces sortes de choses, que ce que nous appelons en italien le *strapazzo* moissonne chaque année 3,000 hommes environ dans la garde seule. En second lieu, l'officier, moins robuste que le soldat, est trop heureux s'il a assez de force pour le mécanisme de son métier ; l'exercice fini, il faut qu'il se jette sur un sopha et qu'il dorme, au moins pour pouvoir danser ; de sorte qu'il n'est question pour lui d'aucune occupation grave, solide, morale, élégante, etc. Il y a donc dans le service militaire une force constante tendant à matérialiser la fleur de la jeunesse.

Voilà, monsieur le comte, le pour et le contre du système mécanique. Maintenant j'aurai l'honneur de vous dire que, dans tous ces grands spectacles militaires, je suis toujours assiégé et affligé par deux idées mélancoliques. La première est que l'art militaire est le seul dont le perfectionnement ne serve qu'à nuire au genre humain en général, sans pouvoir servir aucune nation en particulier. S'il n'y avait pas de bombes, on se battrait sans bombes ; s'il n'y avait pas de canons,

Digitized by Google

on se battrait sans canons; à quoi servent donc des perfectionnements qui deviennent sur-le-champ communs? Servons-nous des méthodes existantes, puisqu'elles existent; mais que le diable emporte tout inventeur de nouveaux moyens meurtriers!

La seconde de mes réflexions roule sur l'effrayante augmentation de l'état militaire dans toute l'Europe. Henri IV, surpris par la mort au milieu des plus grands projets, avait 30,000 hommes; un siècle après, Pierre Ier n'en avait pas davantage; Catherine II en eut, je crois, 80,000, et son petit-fils en a un million; où serons-nous menés? Tous les revenus sont absorbés, tous les gouvernements succombent. Ici cependant il y a moins de danger qu'ailleurs... Mais je ne veux pas sortir des bornes d'une lettre.

Je suis charmé que les détails que j'ai eu l'honneur d'adresser à Votre Excellence sur la colonisation militaire aient intéressé Sa Majesté. J'ai lieu de croire que l'Empereur suivra cette idée, qui est grande et féconde. Elle appartient primitivement aux Romains, comme les noms de plusieurs villes l'attestent encore : *Colonia Ubiorum* (Cologne), *Colonia Agrippina* (Genève), etc. Le premier essai en Russie n'a pas été heureux; on devait transporter mille paysans dans un gouvernement éloigné pour faire place aux colons militaires; les hommes chargés de cette opération douloureuse s'y sont pris avec si peu d'égards et de soins, que la moitié au moins de ces malheureux paysans a péri avant d'arriver à sa destination. L'Empereur, instruit de ce malheur, n'a rien oublié pour consoler ce qui restait, et je

Digitized by Google

crois qu'il a adopté exclusivement la méthode que j'ai eu l'honneur de vous exposer, celle d'amalgamer le paysan avec le soldat.

Ce transport des paysans d'un pays à l'autre est extrêmement dur; car l'homme est une véritable plante, et l'on ne peut l'arracher, brusquement surtout, de sa terre natale sans le faire cruellement souffrir. Sur ce point, au reste, l'Empereur n'exerce pas d'autre droit que celui qui appartient au simple seigneur; mais, si je ne me trompe infiniment, ce droit sera un des premiers abolis ou modifiés.

En général, le respect pour la chair humaine, et je ne sais quelle modération qui ne touche l'homme qu'avec précaution, de peur de le blesser, n'est et ne peut être encore une vertu parfaitement naturalisée en Russie; mais elle a les grandes entrées au Palais d'Hiver, et de là elle s'étendra de toutes parts.

Il n'y a point de pays qui ne soit exposé à quelques dangers; ceux qui menacent celui-ci se réduisent, je crois, aux suivants : 1° danger d'une rupture absolue d'équilibre entre l'ordre militaire et l'ordre civil, ce qui peut mener loin; 2° danger des affranchissements opérés par la petite raison humaine, et non, comme parmi nous, par les choses et les événements, c'est-à-dire par Dieu; 3° danger d'une révolution religieuse opérée par le protestantisme et par l'illuminisme, qui lèvent la tête à peu près publiquement sous le masque du *christianisme universel.*

Les papiers publics du Nord annoncent expressément que le Roi se prépare à donner une constitu-

Digitized by Google

tion à ses États. On m'a fait sur ce point beaucoup de questions, auxquelles j'ai cru devoir répondre négativement et péremptoirement, n'ayant jamais ouï dire que notre nation ait donné dans cette idée, qui m'est antipathique. Personne n'aime le despotisme; celui qui dit le contraire ment; mais c'est une grande manie de confondre le despotisme avec la monarchie, et toute monarchie est bien la maîtresse, si elle s'y prend à temps, de dégoûter une nation des idées constitutionnelles. Si notre cher et auguste maître pense autrement, ou s'il se croit forcé, je ne changerai pas de pensées, mais de discours et de conduite, ce qui suffit, je crois, à la probité.

M. P., ministre des États-Unis, est arrivé et a été présenté depuis quelques jours, ainsi que madame son épouse, qui, par malheur, ne sait pas un mot de français; c'est le pendant de milady Catheart, mais celle-ci est continuellement flanquée de trois aimables petits drogmans, tandis que l'autre n'a que des enfants muets comme elle. M. P. lui-même ne s'exprime que très-difficilement. Il était procureur général chez lui, et l'on dit que c'est un homme d'un grand mérite. L'affaire de Philadelphie a fini comme elle devait finir depuis l'envoi des pièces, par des explications et des égards mutuels; le chargé d'affaires américain a été de nouveau admis à la cour, et en voyant la haute approbation donnée à tous ses actes par le Congrès américain, je me suis réjoui de tout mon cœur, comme je le devais, rien n'étant plus à désirer que la bonne harmonie entre toutes les puissances.

Digitized by Google

Le Congrès, au reste, a dû, comme les autres États, obéir aux circonstances et aux localités : il a porté l'appointement du nouvel envoyé de 60 à 80,000 roubles, et encore celui-ci n'a voulu s'en contenter que pour un an. Il est parti avec une promesse d'augmentation pour l'année prochaine.

M. de Gourieff, ministre des finances, vient de recevoir le cordon bleu ; c'est le premier donné dans l'ordre civil depuis M. le comte de Markoff, qui le reçut il y a treize ans. Ce cordon a fait beaucoup de jaloux et excité beaucoup de murmures dont l'Empereur s'embarrasse comme du chant des cigales.

Agréez, etc.

Saint-Pétersbourg, 23 janvier/5 février 1817.

Monsieur le comte,

Ma position me porte à vous parler de tout. Après avoir entretenu Votre Excellence de guerre et de paix, de lois et de religion, je vais lui parler des bals.

Le 8/20 janvier, lord Catheart a donné un très-beau bal paré auquel Leurs Majestés Impériales ont daigné assister avec toute la cour. La famille impériale est arrivée vers les huit heures ; tout de suite la polonaise a commencé. L'Empereur conduisait son auguste Mère (ce que je prie Votre Excellence d'observer) ; l'Impératrice régnante a donné la main à l'ambassadeur ; l'Empereur, après le premier tour, la présenta à l'ambassa-

Digitized by Google

drice, et tout le reste suivit avec ordre, d'après l'usage. Le souverain, après avoir fait quelques heureuses et quelques attristées, comme de raison, se retira vers les neuf heures; le bal continua en présence du reste de la cour. On soupa vers minuit. Je comptai en diverses pièces quatorze tables de douze services, mais je doute qu'elles aient été toutes entièrement occupées. La cour mangeait dans une chambre à part où l'on ne passait point. Toute la vaisselle, tant plate que montée, était en vermeil, et rien ne manquait au service.

L'ambassadeur, encore étouffé d'une cohue qui eut lieu chez lui l'année dernière dans une occasion semblable, avait extrêmement restreint les invitations, et n'a pas même prié, à beaucoup près, toutes les personnes qui venaient habituellement à ses bals du mardi; il en est résulté un mécontentement profond de la part d'un assez grand nombre de personnes, une pluie de billets, de demandes, d'intrigues avant le bal et de critiques amères après la fête, dont l'ambassadeur, je crois, s'embarrasse fort peu. Il est vrai cependant qu'il y a eu de singulières exceptions. On s'est retiré vers les deux heures.

Peu de jours après nous avons été invités à un bal du même aspect chez M. l'ambassadeur de France. Quoique celui d'Angleterre occupe un magnifique appartement, qui lui coûte 30,000 roubles, cependant l'hôtel de France, fourni par la couronne, est encore au dessus. Le comte de Noailles en a profité pour donner beaucoup plus de latitude à ses invitations : il y avait à peu près cent personnes de plus qu'au bal anglais. Or,

Digitized by Google

voici, monsieur le comte, ce qui est arrivé de grand : au moment où la cour est entrée, l'ambassadeur de France a pris les ordres de Sa Majesté Impériale pour commencer le bal ; l'Empereur lui a montré sa mère en lui disant je ne sais quoi ; le comte de Noailles a entendu : *offrez la main à ma mère ;* mais, suivant d'autres, l'Empereur aurait dit : *adressez-vous à ma mère*, c'est-à-dire *prenez ses ordres*. L'ambassadeur, qui avait entendu autrement, a présenté la main à Sa Majesté l'Impératrice-Mère, qui l'a acceptée ; de ce moment l'Empereur demeurait sans danseuse : il a donc pris la duchesse de Serra Capriola, que l'ambassadeur avait priée de faire les honneurs de chez lui et qui jouissait dans ce moment des droits de l'ambassadrice. L'Impératrice régnante demeurait debout sans danseur. Son Altesse royale Monseigneur le grand-duc Michel vint se présenter à elle, et le bal commença. Votre Excellence n'a pas idée des commentaires qu'on a faits dans le bal sur ce malentendu, car je crois que c'en est un : Sa Majesté l'Empereur est trop au fait des choses pour avoir eu lui-même une distraction. On cite d'autres petits manquements, et le tout ensemble s'appelle *les péchés de l'ambassadeur :* il y en a sept, si je ne me trompe, autant que de péchés capitaux. Toutes ces remarques de la malice humaine n'empêchent pas que le bal ait été magnifique, bien et splendidement servi, l'illumination parfaitement entendue et la musique délicieuse : j'entends celle qui s'est fait entendre autour de la table des Impératrices, et qui a parlé trois langues, russe, français et italien. Sa Majesté Impériale n'a passé de même qu'une heure au bal.

Digitized by Google

Je sais que cette fête a coûté 25,000 roubles environ. Votre Excellence n'apprendra pas sans étonnement que les arbustes et les fleurs qui ornaient l'escalier et les appartements ont coûté 1,500 roubles de loyer pour quelques heures; ainsi se fond l'argent dans cette capitale.

Les dames soupaient en haut, dans le grand appartement, et les hommes en bas, au rez-de-chaussée, dans l'appartement de l'ambassadeur. Quelques vieux galants comme moi n'ont pas voulu descendre; nous sommes demeurés aux dossiers des dames, qui nous ont fait la charité de fort bonne grâce.

Voilà de grandes affaires, monsieur le comte, je parlerai prochainement des petites.

Saint-Pétersbourg, 23 janvier / 4 février 1817.

..... J'ajoute quelques réflexions que je ne pouvais confier à la poste du pays où j'écris.

J'ai quelquefois pris la liberté de critiquer une grande ville, fort aimable d'ailleurs, sur le peu d'attention qu'elle accorde aux usages, aux opinions, aux préjugés des autres pays. M. le comte de Brusasque était destiné à la place de chargé d'affaires; maintenant qu'il est certain (du moins on me l'écrit du ton le plus affirmatif) qu'il se refuse très-sagement à cette destination, il m'est permis d'observer qu'elle était bien étrange et qu'il faut absolument changer de plan. Un

Digitized by Google

homme de cette distinction était-il fait pour être jeté derrière les ministres ou à l'extrémité de la ligne, pour être exclu de l'Ermitage, des bals qu'on appelle de la *salle Blanche*, etc.? Nous avons ici M. Bordeaux, ancien négociant d'Amsterdam ; nous avons M. le chevalier de Zea-Bermudez, qui signait encore l'année dernière : *Zea et Compagnie*, dans la capitale même ; le premier est aujourd'hui ministre résident de Sa Majesté le roi des Pays-Bas, et le deuxième ministre de Sa Majesté Catholique ; M. le comte de Brusasque aurait-il trouvé bon de voir les maîtres entretenir ces messieurs avec bonté, pour passer ensuite devant lui sans jamais lui adresser la parole ? Lorsqu'il se serait trouvé à table, même chez des particuliers, aurait-il trouvé bon de se voir poussé vers les dernières places par des grades supérieurs ; de voir même un laquais interrompre l'ordre du service et passer un plat au-dessus de sa tête pour aller servir plus bas un pied-plat parvenu à un grade plus élevé, sans autre talent que celui de vivre? Ce poste est au-dessous du *grade* qu'il devrait avoir ici. En un mot, quand on s'occupe de ce pays et qu'on y a des affaires importantes, il faut continuellement répéter *grade, grade, grade* et ne jamais perdre cela de vue. Nous sommes continuellement trompés par nos idées nobiliaires qui ne signifient presque rien ici. Ce n'est pas qu'un nom illustre ne soit quelque chose dans tous les pays, mais ici il est à la seconde place, et le grade l'emporte sur lui, ce qui établit une différence immense. La noblesse ne sert ici qu'à obtenir le grade plus aisément; mais nul homme n'y est distingué ni placé en

Digitized by Google

vertu de sa naissance, et voilà ce qui sépare ce pays de tous les autres.

Au commencement de mon séjour ici je voyais beaucoup Mme la princesse....; quelqu'un m'avertit à voix basse *que cette maison n'était pas faite pour un ministre :* je ne comprenais pas trop comment l'un des plus grands noms de l'État pouvait me nuire, à moins qu'il n'y eût quelque tache dans la famille ; mais on m'ajouta mystérieusement : *le mari n'est que major.* Ce sont de ces choses que nous ne comprenons pas et qu'il faut comprendre cependant lorsqu'il s'agit de ce pays, d'autant plus que le maître, assez peu amoureux de sa noblesse, favorise fortement le grade contre la naissance simple, qui n'obtient rien, absolument rien toute seule.

Qu'importe donc qu'un étranger porte ici tel ou tel nom ! Tant pis pour lui s'il se trouve ici coudoyé, frondé, humilié par des hommes qu'il ne recevrait peut-être pas chez lui, dans son pays.

Saint-Pétersbourg, 4/16 février 1817.

Monsieur le comte,

Je ne puis dire à Votre Excellence ce que j'ai éprouvé en lisant ce que vous dites du *titre onéreux;* il y a longtemps que je n'ai lu une meilleure épigramme. Au reste, monsieur le comte, quoique l'interprétation

Digitized by Google

dont elle me parle soit absurde, il faut cependant ajouter : pas plus absurde qu'une autre. D'ailleurs, qu'importe? Louis XV, visitant la cathédrale de Tournai, dit à un vieux chanoine qui l'accompagnait : *Cette basilique me semble bien ancienne;* le chanoine, qui était complétement sourd, lui répondit, pour ne pas demeurer court : *comme il plaira à Votre Majesté;* cette réponse, monsieur le comte, pourrait servir souvent à des gens qui ont l'oreille très-fine. — *Cela est-il juste, raisonnable, permis?* etc. — *Comme il plaira au plus fort.*

Je demande quatre ou cinq jours à Votre Excellence pour répondre à cet article de sa dépêche, et à quelques autres encore; dans cette dernière semaine, où il n'est question que de musique, de danses, de repas et de visites, il n'y a moyen de rien faire.

Pendant que j'écrivais cette lettre que j'ai été obligé d'interrompre, j'ai su que Sa Majesté Impériale n'a point encore répondu à la communication faite par la cour de Naples au sujet du nouveau titre. Elle a été faite tout à la fois par une note du ministre résidant ici et par une lettre du Roi (j'entends lettre du cabinet). Le titre ancien était *roi des royaumes de.... et de....* L'auguste constitution divisa les deux royaumes de la manière trop connue. L'article 104 du Congrès est venu depuis reconnaître, sans autre explication, Ferdinand IV comme souverain *du royaume de.... et de....* Cet article ainsi exprimé annule-t-il la constitution anglo-sicilienne? C'était une question. En attendant les dissertations, le Roi la regarde comme décidée en s'intitulant, non

Digitized by Google

comme par le passé, Ferdinand IV ici, et Ferdinand III ailleurs, mais tout simplement *Ferdinand IV, par la grâce de Dieu, roi* DU *royaume de.... et de...* C'est tout ce que je puis avoir l'honneur de dire dans ce moment à Votre Excellence.

Saint-Pétersbourg, 30 janvier / 11 février 1817.

Monsieur le comte,

Votre Excellence m'ayant interrogé il y a quelques mois sur les usages de ce pays au sujet des franchises des ministres, je ne pus lui répondre avec l'exactitude qu'elle aurait pu désirer, parce qu'il y avait à cet égard beaucoup de fluctuation dans les usages; aujourd'hui Sa Majesté Impériale vient de statuer sur ce point par un ukase rendu sur l'avis de son conseil et qui nous a été communiqué par une note circulaire. J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence cette note en original, pour faire connaître à Sa Majesté (si par hasard elle n'a rien vu encore dans ce genre) l'art nouveau de la *lithographie,* mot qui signifie *dessin* ou *gravure sur la pierre* ou *par la pierre;* cette nouvelle invention appartient à la Bavière. Il y a plusieurs années que j'en vis quelques essais; mais il en est de cette invention comme de celle du bateau à vapeur; on en a parlé longtemps, et même on a fait plusieurs tentatives avant que la découverte ait été mise en plein exercice.

On polit parfaitement une certaine pierre calcaire,

Digitized by Google

un marbre fort commun en Bavière; on dessine ou l'on écrit sur cette pierre avec un crayon noir composé de matières grasses qui ne sont plus un mystère; l'ouvrage étant fini, on plonge la pierre dans l'eau et tout de suite on passe dessus un cylindre imprégné d'encre d'imprimerie; toute la partie mouillée repousse cette encre, qui s'attache exclusivement aux traits du crayon; alors on imprime en plaçant le papier sur la pierre et le pressant avec une espèce de lame qu'on promène sur la surface : la presse ordinaire casserait la pierre, mais je pense qu'on viendra à bout de l'employer, et que cette invention, comme toutes les autres, se perfectionnera beaucoup. J'ai souligné au crayon les mots écrits à la main, afin que Votre Excellence puisse comparer les deux écritures, si semblables que plusieurs personnes ont cru que le tout était écrit à la main.

Vous demanderez peut-être, monsieur le comte, par quel miracle un secrétaire a pu apprendre à écrire de droite à gauche si lestement et avec tant de perfection qu'on ne distingue qu'avec peine une écriture de l'autre? Le miracle n'est qu'apparent. Lorsqu'on veut *lithographier* une pièce, on pulvérise la matière du crayon dont je parlais tout à l'heure, on le délaye dans un fluide que je ne connais pas encore et l'on en fait une encre avec laquelle on écrit à la manière ordinaire; on presse ce papier sur la pierre, l'encre s'attache; on détruit le papier par je ne sais quel procédé (l'eau chaude, à ce que je pense), et l'on a ainsi une écriture renversée qui se redresse par conséquent dans l'impression.

Digitized by Google

J'ai vu toute sorte de dessins, des portraits même, et jusqu'à des billets d'invitation *lithographiés*. On peut tirer jusqu'à 2,000 copies, ce qui est tout à fait extraordinaire. La presse est aussi un grand avantage. L'envoyé de Sa Majesté à Munich pourrait, ce me semble, fournir très-aisément un appareil lithographique aux bureaux de Turin. Les pierres que j'ai vues viennent de Bavière ; mais les connaisseurs m'assurent qu'elles se trouveront aisément ailleurs.

Je parlais tout à l'heure à Votre Excellence du bateau à vapeur : ici il est en plein exercice. Je le montai l'année dernière le jour du premier essai. On en prépare un de 80 pieds de long qui sera lancé à la fonte des glaces. Tant que la Néva est libre, il va et vient continuellement de Saint-Pétersbourg à Cronstadt et de Cronstadt à Saint-Pétersbourg. N'en a-t-on point fait encore d'essai en Piémont ou en d'autres lieux d'Italie? Ce bateau conviendrait fort sur les lacs, sur le Pô et sur d'autres rivières considérables. C'est une grande économie d'hommes, de temps, de chevaux et d'argent ; mais, il faut l'avouer, c'est aussi une grande dépense de combustible.

Votre Excellence a vu sans doute et remarqué dans les papiers publics l'agrégation de Son Excellence M. le comte Capo d'Istria à l'*indigénat* helvétique ; c'est un témoignage de reconnaissance qui lui était bien dû. L'acte de naturalisation était renfermé dans une boîte d'or, au fond de laquelle l'érudition genevoise avait écrit en grec une inscription dont la *Gazette de Saint-Pétersbourg* nous a donné la traduction suivante :

Digitized by Google

A notre très-cher et honoré concitoyen, etc. Au noble descendant des Phéaciens, toujours jaloux de bien faire, car Minerve leur donna l'aptitude aux belles actions et à la sagesse.

Ayant été curieux de vérifier le texte d'Homère, j'ai trouvé que ces messieurs de Genève ont appliqué à M. le comte Capo d'Istria deux vers qui se rapportent dans l'Odyssée aux femmes des Phéaciens : *Pallas,* dit le poëte, *leur donna l'aptitude aux ouvrages élégants et à la sagesse.* Il me semble que si l'on avait voulu louer cet excellent comte Capo d'Istria en phrases d'Homère, on aurait pu trouver une application plus juste. J'envoie le texte à Votre Excellence, afin qu'elle en amuse quelque helléniste de Turin, si elle le juge à propos.

Je prie Votre Excellence d'agréer, etc.

Saint-Pétersbourg, 10/22 février 1817.

Monsieur le comte,

J'ai reçu la lettre de Votre Excellence du 8 janvier dernier, l'almanach genevois et toutes les pièces qui s'y trouvaient jointes. Genève est à la mode ; elle se sent protégée et se donne des airs. Le caractère de cette ville est indélébile ; je l'ai toujours vu le même, les circonstances l'ont renforcé. J'ai beaucoup admiré la sagesse de Sa Majesté dans la manière dont on a agi à l'égard de Carouge. Elle ne doit rien faire qui

Digitized by Google

puisse témoigner un consentement libre qui n'est point dans son cœur ; et c'est, dans ce cas, non-seulement une précaution politique très-importante, mais de plus, j'ose le dire, un devoir délicat de la souveraineté, de répondre au chagrin des peuples cédés ; chagrin réciproquement honorable pour le souverain et pour les sujets. Sa Majesté doit toujours continuer des relations paternelles avec ceux qui le regrettent, sans se compromettre aucunement, ce qui est très-aisé. Votre Excellence voit assez qu'il est fort délicat de parler de Genève en Russie, où elle possède un nouveau *concitoyen* qui mérite attention, d'autant plus que si je venais à me mettre mal avec lui je gâterais notablement nos affaires. Je lui ai demandé une conférence que j'aurai ce soir (j'écris à cinq heures) ; je verrai un peu ce qu'on appelle l'air du bureau. Je ne suis pas étonné qu'on commence à manquer de parole au Roi sur l'article de la religion : un Genevois très-sensé disait ici *que c'était un malheur pour Genève d'avoir acquis des pays catholiques qui troubleraient l'unité de la croyance et du gouvernement ;* mais puisqu'ils les ont voulus, il faut qu'ils en supportent les conséquences. Le curé de Genève, au reste, est un homme bien placé ; dans les temps de foi et de ferveur on en aurait tiré un parti immense. Aujourd'hui même, tels que nous sommes, c'est un objet important qui mérite d'être examiné sous plus d'un rapport. Là, comme partout, le catholicisme et l'incrédulité se partageront les débris du protestantisme.

— Dès que mon estimable successeur sera arrivé, je lui montrerai les écueils de cette mer, et je le féliciterai

Digitized by Google

de tout mon cœur s'il arrive, comme je n'en doute pas, avec voiles et cordages. Quant à moi, j'ai assez chanté : *Vo solcando un mar crudele*, etc. Je me retire, laissant ici le souvenir d'un spectacle triste et mémorable qui, je l'espère, ne sera jamais répété..... J'ai vu le *citoyen de Genève;* il m'a fort bien reçu et fort bien écouté. J'ai commencé par le *titre onéreux*, qui l'a fait pâmer de rire. Il m'a assuré, à mon grand étonnement, que le mémoire n'était point parvenu ici, et que le dernier courrier de M. Pozzo del Borgo, tout fraîchement arrivé, n'avait pas apporté un mot sur cette affaire. *Peut-être*, m'a-t-il dit, *n'a-t-on pas cru que la chose méritât attention.* Dieu veuille qu'il ait deviné! car ce qui est juste, c'est ce que veulent les puissants, comme j'avais l'honneur de le dire dans mon numéro précédent.

Nous avons beaucoup parlé des affaires de Genève, mais sans formes officielles et sans réquisitions formelles de ma part. Il m'a offert d'écrire à quelques-unes de ses connaissances de cette ville pour les exhorter à la sagesse; j'ai répondu que ce n'était pas la peine, que ce que je lui disais était seulement pour le tenir en garde contre certaines narrations qui pourraient arriver, et il m'a donné sa parole que s'il entendait parler de quelque chose, je serais sûrement averti et mis à même de répondre; mais il m'a assuré qu'il n'avait entendu parler de rien. J'ai dit un mot de l'almanach Picot et de l'affaire de F. avec la délicatesse convenable et sans trop appuyer. J'ai trouvé sur ma route une réflexion qui me paraît solide : c'est que, la force militaire se trouvant une fois chargée de faire ou d'empêcher telle

Digitized by Google

ou telle chose, si elle vient à excéder, il y a beaucoup d'inconvénients à punir le soldat qui a trop fait, à moins qu'il n'ait commis ce qu'on appelle un crime évident: en effet, si l'on châtie un soldat dans ces sortes de cas, tous les autres diront : *Il vaut bien mieux se laisser payer par les contrevenants que de s'exposer à des punitions;* et, au lieu d'empêcher la contrebande, ils la feront.

M. le comte Capo d'Istria a fort bien senti toutes ces considérations, et s'est prêté même à quelques facéties sur l'importance politique que se donnent ces grands républicains. Il m'a conté qu'ayant demandé à M. S. ce que c'était qu'une ancre d'or qu'il portait à sa boutonnière et que le comte prenait pour un ordre, l'autre répondit : *C'est la marque de ma dignité; je suis amiral.* Ceci est joli.

Les papiers allemands viennent de se démentir au sujet de la *constitution piémontaise,* ce qui m'a fait grand plaisir.

Les affaires religieuses se présentent sous un aspect très-sombre. Le schisme de la Pologne paraît fort avancé. L'Empereur voulant transporter sa suprématie dans notre Église, et l'indigne archevêque en étant d'accord, il y a beaucoup à craindre. Un chambellan, M. Stourdza, moldave, homme d'esprit, fort instruit, a composé un ouvrage contre nous en français; l'empereur de Russie lui donne 20,000 roubles pour le faire imprimer. J'ai su qu'il envoie à Rome un autre chambellan, le comte Léon Potosky, pour traiter définitivement avec Rome sur nos affaires; le comte a de l'esprit, de bonnes intentions, il est Polonais, catholique,

Digitized by Google

mais il n'est pas au fait des questions. Quelles sont ses instructions? On l'ignore; on tâche de lui en faire parvenir de bonnes. Les circonstances sont très-délicates, le moment très-dangereux. L'Empereur roule sûrement de grands projets dans sa tête; il est bien à craindre qu'il ne nous déclare ouvertement la guerre; sa puissance actuelle le rendrait terrible. Il serait bon de faire connaître tout ceci à Rome.

Saint-Pétersbourg, 20 février / 4 mars 1817.

Monsieur le comte,

Je n'ai point été étonné que Sa Majesté ait envoyé M. le comte de la Motte changer d'air pour quelque temps à la campagne, mais je ne l'ai pas été médiocrement de cet esprit d'opposition dont il ne peut se guérir; il me semble cependant que le Roi ne s'est pas montré mauvais père à son égard. Ces petits inconvénients sont inévitables après les grandes révolutions : les maladies d'un certain ordre n'admettent point de guérison subite.

Quant à l'édit qui a produit les propos déplacés de M. le comte de la Motte, j'ai vu, par l'une des précédentes dépêches de Votre Excellence, qu'elle avait été trompée sur l'esprit public. Il n'y a plus d'héroïsme dans ce moment, nous ne sommes que des calculateurs. En lisant le premier édit du 3 décembre sur

Digitized by Google

cette taxe des emplois, je ne sais comment il ne me vint point en tête qu'il pouvait me concerner; les expressions de Votre Excellence, dans sa dépêche du 7 décembre dernier, annonçant qu'on répondrait librement aux intentions royales, cette affaire sortit tout à fait de ma mémoire; maintenant, le deuxième édit du 31 prouvant trop que Sa Majesté avait trop compté sur les sentiments antiques, il me paraît que je suis appelé comme les autres à l'emprunt forcé, du moins si les *commissions* sont taxées comme les *emplois*. Je fais donc avertir par la lettre ci-jointe mon chargé de pouvoirs qu'il se hâte de me mettre en règle envers le gouvernement.

M. Zéa, frère de M. le chevalier Zéa-Bermudez, ministre du roi d'Espagne, est parti dernièrement, dépêché par son frère en courrier pour Madrid; il porte à Sa Majesté la nouvelle Reine, de la part de Sa Majesté Impériale, de magnifiques présents en châles et en pelisses. M. de Tatischeff, que le Roi notre maître a beaucoup connu en Italie, réussit fort bien à cette cour; vous aurez appris que Sa Majesté Catholique l'a décoré de la Toison d'or : quand on se rappelle que le fameux prince Potemkin, de triomphante mémoire, ne put jamais l'obtenir, malgré tout l'ascendant de sa souveraine, on peut juger aisément de la faveur dont jouit aujourd'hui le ministre russe à Madrid.

Votre Excellence trouvera ci-joint un ukase de Sa Majesté Impériale extrêmement intéressant. Je l'ai fait traduire pour moi, car il n'est point encore traduit officiellement. Pour l'entendre, il faut que Votre Excel-

Digitized by Google

lence sache que, parmi les innombrables sectes qui pullulent en Russie, il s'en trouve une extrêmement bizarre, dont le nom même n'est pas bien compris; les hommes qui la composent se nomment *duchoborzis;* ce mot signifie à peu près *forts contre l'esprit,* mais que signifie la signification? C'est ce que personne n'a su me dire. Le mot se rapproche de celui d'*Israël* (fort contre Dieu).

Ces sectaires ayant été transportés d'une place à l'autre sont aujourd'hui réunis dans la commune de Militopolsk, dans le gouvernement de Tauride, dont le gouverneur réside à Odessa. C'était jadis le duc de Richelieu qui commandait là, avec un succès et une réputation extraordinaires; aujourd'hui c'est M. le comte de Laugeron, autre militaire français, que la révolution avait porté ici avec tant d'autres, et le seul, si je ne me trompe, parmi la classe distinguée, qui soit demeuré au service de l'empereur de Russie.

Deux de ces *duchoborzis,* convertis à la religion gréco-russe, ont fait sur le compte de leur secte des révélations qui ont paru à M. le gouverneur exiger quelques mesures répressives qu'il a proposées; Sa Majesté Impériale lui adresse en réponse un de ces ukases qu'on peut appeler des réprimandes et qu'on imprime pour les faire connaître de tout l'empire : c'est celui dont j'ai l'honneur d'envoyer ci-joint une traduction à Votre Excellence, et je ne doute pas qu'elle n'intéresse infiniment Sa Majesté. Elle y verra les idées de tolérance qui distinguent Sa Majesté Impériale et la vraie latitude qu'elle donne à ce mot.

Digitized by Google

Les duchoborzis ont des dogmes tout à fait particuliers : ils n'admettent ni hiérarchie, ni sacrements, et, d'après un mot échappé devant moi à un homme qui, par état, ne peut être trompé sur ce point, je ne puis douter et personne ne doute ici qu'à l'exemple des anabaptistes ils n'admettent la communauté des femmes : dogme salutaire, et le seul capable de prévenir les innombrables maux que produisent parmi nous les mariages mal assortis. Saint Paul est un peu contraire, mais tout le monde peut se tromper.

Les religions qui pourrissent produisent des sectes, précisément comme le corps animal qui se pourrit produit des vers. La multiplication des sectes est donc un objet de la plus haute importance politique, puisqu'elle annonce, partout où elle se manifeste, un principe de corruption. Très-souvent les conseils en Russie se sont occupés de ces sectaires de toute couleur ; mais il est difficile de prendre un parti qui n'ait point d'inconvénient, et l'on peut croire d'ailleurs que leur nombre toujours croissant les mettra bientôt au-dessus des lois. Ce cas est donc un de ceux où il faut se contenter de dire : *Quod Deus bene vertat !*

« AU GOUVERNEUR MILITAIRE DE CHERSON

» ... L'éloignement de ces gens pour l'Église orthodoxe gréco-russe est certainement une erreur de leur

Digitized by Google

part, erreur fondée sur quelques faux arguments touchant le vrai culte de Dieu et le véritable esprit du christianisme; c'est une suite de leur manque d'instruction, *car ils ont le zèle de Dieu, mais non suivant la raison.* Mais appartient-il à un gouvernement éclairé et chrétien de ramener dans le sein de l'Église ceux qui sont dans l'erreur, par des moyens rudes et cruels, en les opprimant, en les dispersant et autres choses semblables? La doctrine du sauveur du monde, qui est venu sur la terre chercher et sauver le coupable, ne peut pas être insinuée par la violence et les punitions, ne peut pas servir à la perte de celui qu'elle a sauvé et qu'on cherche à ramener dans le chemin de la vérité; la vraie foi se répand avec la grâce de Dieu, par la persuasion, l'instruction, la douceur et surtout par les bons exemples: la violence ne persuade jamais, elle aigrit davantage. Toutes les mesures de sévérité dont on a usé contre les duchoborzis pendant trente ans, jusqu'en l'année 1801, non-seulement n'ont pas détruit cette secte, mais même ont augmenté toujours plus le nombre de ses sectateurs. »

P.-S. J'ai eu, il y a quelque temps, une conversation avec Capo d'Istria; il me dit entre autres choses: *Votre prince est placé; il pourra monter à cheval sur l'Italie.* J'ai cru cette phrase digne d'être rapportée.

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, 6/18 mars 1817.

Monsieur le comte,

Je n'ai point été surpris de toutes les chicanes que nous font nos bons voisins les Génevois; de tout temps ils nous ont impatientés; d'anciens droits, d'anciennes querelles ont perpétué une certaine antipathie qui n'a pas de remède, et qui est d'autant plus bizarre que nous ne pouvons pas nous passer les uns des autres, car Genève est un coffre-fort ouvert à la Savoie, qui à son tour est un grenier ouvert à Genève. De là vient que les lois prohibitives n'ont jamais réussi entre Genève et nous; l'intérêt réciproque s'en jouera toujours.

Il n'y a pas, je crois, de ville au monde dont on ait dit autant de mal que de Genève; tous les partis se sont réunis pour en penser et en parler désavantageusement. Le célèbre duc de Choiseul disait très-plaisamment : *Si vous voyez un Génevois se jeter par la fenêtre, jetez-vous hardiment après lui, et soyez sûr qu'il y a quinze pour cent à gagner.*

Dans la *Décade philosophique* (1798, n° 22) on appelle Genève *un foyer de discordes civiles, une arène dans laquelle ses propres habitants se dévorent les uns les autres.*

Un révolutionnaire de 1795 lui reprochait *l'insatiable avidité de ses infatigables citoyens.* (*Courrier français* du 9 novembre 1795.)

Un magistrat français, aujourd'hui ministre, M. le comte Ferrand, l'appelle avec une épouvantable éner-

Digitized by Google

gie, *une pustule politique*, dans le livre *du Rétablissement de la monarchie.*

Mais rien n'égale la perspicacité d'un pape du XVIe siècle, qui écrivit aux rois de France et d'Espagne : *Prenez garde à vous! Genève est un foyer éternel de révolutions : si vous voulez être tranquilles, éteignez son gouvernement.* Une jalousie entre les deux monarques rendit le conseil inutile. Cette anecdote, dont ma mémoire ne peut me rappeler en ce moment tous les détails, est contée dans *l'Histoire du concile de Trente*, par le *digne* Sarpi.

Assurément, monsieur le comte, ce pape y voyait loin. Toute la théorie de la révolution française est contenue dans la protestation des conseils, de l'an 1782 ; les instruments les plus actifs de cette révolution, depuis Necker jusqu'à Marat, naquirent dans les murs de Genève. En 1796, au milieu des horreurs de la révolution et à côté des cadavres encore chauds de Fatio et de Naville, les auteurs génevois de la *Bibliothèque britannique* vantaient, dans les prospectus de cet ouvrage, la *période républicaine* et tout ce qu'elle promettait au monde, etc., etc., etc.

Genève d'ailleurs est la métropole du système qui soutient la souveraineté du peuple et son droit de juger les rois. Ceci n'a plus besoin de preuve. On pourrait donc s'étonner à juste titre que cette ville ait trouvé tant de faveur de nos jours. Mais d'abord, soit qu'on juge des nations ou des particuliers, il faut être de sang-froid; les torts et les ridicules des Génevois n'empêchent pas qu'on ne doive leur reconnaître beaucoup de

Digitized by Google

talents, de connaissances et d'humanité. J'ai dans leur ville des amis que j'estime autant que d'autres.

D'ailleurs, monsieur le comte, il y a maintenant un grand secret européen à mettre dans tout son jour : c'est l'art avec lequel les novateurs ont su se servir de la souveraineté contre la souveraineté, présenter les choses sous le point de vue le plus décevant, mettre la gloire et l'honneur du côté des idées nouvelles et le ridicule du côté des vieilles maximes. J'ai trop étudié la révolution, ses apôtres, ses livres, etc., pour que ses secrets ne me soient pas connus; mais une lettre n'est pas une dissertation. J'espère avoir une fois l'honneur d'exposer de vive voix le véritable état des choses.

Quoique l'Almanach de Genève me coûte un peu cher, je n'en remercie pas moins Votre Excellence. Il m'a fort amusé. On y voit l'esprit public de Genève, qui possède éminemment les plus éminents des ridicules, la morgue et la petitesse réunies. Je n'ai pas jugé à propos de rien écrire ni même d'entrer dans de trop grands détails sur les petites aventures que Votre Excellence m'a fait connaître; le ministère de Sa Majesté Impériale n'a réellement pas de temps pour ces querelles de village. Je me suis donc contenté de dire que si par hasard il arrivait quelque plainte sur des contestations qui sont inévitables pour quelque temps, dans le nouvel ordre des choses, je me réservais de donner toutes les explications nécessaires.

J'ai eu connaissance d'une lettre de Suisse dans laquelle on se plaignait beaucoup de la manière dont nous avons cédé Carouge; mais il me semble qu'un roi

Digitized by Google

ne peut céder en riant des sujets qui pleurent. Il n'y a rien de si juste sans doute qu'une cession demandée par des traités qui ont d'ailleurs si fort favorisé Sa Majesté ; cependant la tristesse des sujets cédés honorant également le souverain et les sujets, il est assez naturel que le maître donne quelques signes extérieurs de la sienne. Puisque le commandant de Carouge avait fait un pas de trop, il a fort bien fait, si je ne me trompe, de se tirer d'affaire en disparaissant ; une gaucherie vaut mieux qu'une faute.

L'affreuse disette dont je reçois les nouvelles les plus affligeantes n'a pu manquer d'augmenter encore nos embarras avec Genève ; c'est un défilé qu'il faudra traverser comme nous pourrons.

Au milieu d'une misère presque générale en Europe, l'œil se repose avec un extrême plaisir sur la vaste Russie, qui jouit de la plus grande abondance et nourrit les autres peuples. Il n'est pas entré moins de 100 millions en argent dans l'empire pendant l'année 1816, uniquement pour le blé vendu. Dans ce moment il se trouve encore à Odessa 48 vaisseaux, portant chacun 1,500 *chetverts* de blé ; chacune de ces mesures pèse 300 livres et coûte 45 roubles. En 1810, l'Empereur emprunta 20 millions en assignations de la Banque, promettant de rembourser, au bout de sept ans, un rouble d'argent pour deux de papier ; le ministre des finances vient d'annoncer qu'il est prêt à payer. Toutes les apparences sont belles.

Sa Majesté Impériale vient d'ordonner de son propre mouvement que le diplôme de Sa Majesté qui confère

Digitized by Google

le titre de comte à M. le général Michaud serait enregistré par toutes les autorités du pays. L'acte du Sénat lui a été apporté le matin au saut du lit ; il n'y a rien à dire ! En fait d'élégance souveraine, l'empereur de Russie est un grand artiste.

Agréez, etc.

Saint-Pétersbourg, 18/30 mars 1817.

Monsieur le comte,

J'ai été amèrement fâché de voir, en ce que Votre Excellence m'écrit au sujet de mon habit, qu'elle n'a pas voulu me servir en cette occasion. Sur les paroles de paix qu'elle m'a envoyées, je croyais que tout était fini ; mais sa lettre est une énigme et même un piége. En arrivant ici, je portais une enveloppe verte dont je ne savais que faire, et il était assez singulier qu'on me condamnât à porter dans cette cour un habit proscrit chez le Roi lui-même. Vint ensuite le grand uniforme de Saint-Maurice ; j'écrivis sur-le-champ : *Rien ne peut le faire subsister :* on ne me répondit rien. Ne sachant que faire, je pris l'habit que le Roi avait bien voulu donner à mon fils ; il serait difficile d'être plus modeste. Maintenant Votre Excellence me fait l'honneur de me dire que *le Roi ne veut plus de cet habit,* et plus bas, que cependant *le Roi me recevra avec cet habit.* Cela s'entend-il d'une seule fois ? Dans ce cas, je ferais une jolie figure avec une broderie de 80 ducats qui me

Digitized by Google

servirait un jour et me ferait prendre pour un masque!

Immédiatement après avoir mis à la poste ma dernière dépêche, je reçus la réponse de M. le comte de Nesselrode, relative au commerce du Levant. Il ne m'a pas paru prudent d'invoquer l'influence de l'empereur de Russie d'une manière purement hypothétique, c'est-à-dire, au fond, *en cas que nous en eussions besoin à Constantinople;* une puissance telle que celle-ci n'aime pas trop être invoquée de cette manière. Ce serait à M. le comte de Saint-Laurent de voir plus tard comment il doit parler à Constantinople. Il ne saurait témoigner trop de confiance à l'envoyé russe, M. le baron de Strogonoff, que je connais assez particulièrement.

L'Empereur, dans ce moment, est tout-puissant en Europe: tenons-nous serrés à lui. Il est peu de princes sur lesquels la critique se soit plus exercée, même chez lui; jamais je n'ai voulu être de l'avis de la critique, et j'espère conter sur ce sujet à Votre Excellence des anecdotes qui la feront rire. Aujourd'hui, il me semble que mon jugement est justifié et qu'il n'y a plus de doute sur le mérite de ce grand prince.

Les campagnes de 1812 et de 1814 ont été conduites avec tant de prudence, de dextérité et de courage, qu'il n'y a pas moyen de lui disputer la gloire qui lui est due pour ces deux grands efforts de sagesse souveraine.

Dans l'intérieur il fait ce qu'il peut, mais la matière résiste à l'ouvrier. Tout ce qu'on peut craindre de sa part, c'est l'anéantissement de l'état civil et la créa-

Digitized by Google

tion d'une nation de soldats, avec tous les maux qui résultent infailliblement d'un pareil état de choses.

On peut encore redouter ses projets en fait de religion. Il n'est pas douteux qu'il en a de grands ; néanmoins, comme nous savons qu'il est en relation directe avec le Saint Père, l'équité exige qu'on ne se presse point de juger. D'une manière ou d'une autre, nous devons voir des choses extraordinaires; mais quand même l'Empereur se tromperait, il n'en serait pas moins un des plus grands princes qui se seraient trompés.

Je ne sais si Votre Excellence ne m'aura pas trouvé tant soit peu impertinent lorsque je lui ai dit *qu'à Turin l'on n'a point l'oreille étrangère et qu'on y consulte peu celle des autres peuples ;* je viens cependant d'en voir une preuve frappante à l'égard d'un grand personnage de ce pays. Votre Excellence n'a pas oublié que je crus devoir lui suggérer, il y a déjà quelque temps, l'idée d'une grand'croix qui me paraissait sauter aux yeux; Votre Excellence me répondit avec assez de majesté : *quand le marquis aura fait quelque chose pour l'État*, etc. Aujourd'hui néanmoins je vois que vos idées ont bien changé; mais encore une fois, monsieur le comte, combien l'opinion russe est peu connue chez nous !

Je la prie d'agréer, etc.

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, 16/28 mars 1817.

Monsieur le comte,

La lettre de Votre Excellence du 12 février dernier m'est arrivée hier. Je suis charmé que mes relations des mois de décembre et de janvier aient eu le bonheur d'intéresser Sa Majesté et Votre Excellence. J'étais moi-même ému en les écrivant. Ordinairement ce sentiment se communique ; il ressemble au mouvement : celui qui l'a reçu le transmet.

Je remercie avant tout Sa Majesté, en mon nom et en celui de mon fils, de l'approbation dont elle veut bien honorer la décoration de Saint-Louis accordée à ce jeune homme par Sa Majesté Très-Chrétienne. Je tiens beaucoup à cette faveur, parce que j'ai tenu invariablement, depuis le commencement des troubles, pour la maison de Bourbon et pour l'intégrité de la France, absolument nécessaires à l'équilibre de l'Europe. Il s'en faut de beaucoup, au reste, qu'on puisse être tranquille sur la France ni même sur le reste de l'Europe. Ce n'est pas que les pouvoirs matériels ne soient fort bien balancés, et que les puissances prépondérantes n'aient d'excellentes intentions ; mais si les opinions se gâtent, à quoi sert la force physique? Tant que le dogme absurde et funeste (et malheureusement aussi très-plausible au premier coup d'œil) de la *souveraineté du peuple* sera à peu près publiquement reconnu ; tant que la fièvre constitutionnelle durera, et tant que les sectes et les sociétés secrètes diviseront

Digitized by Google

la grande masse des esprits, je ne crois pas qu'un homme sensé puisse être tranquille. Au reste, monsieur le comte, défendons les bons principes, conservons les anciennes races (si toutefois elles y consentent), ensuite dormons tranquilles; le reste est l'affaire de la Providence, qui se tirera très-bien de là.

Je suis, etc.

Saint-Pétersbourg, 25 mars / 6 avril 1817.

Monsieur le comte,

Je dois vous parler de cette offre d'un titre de gentilhomme de la chambre faite de Turin à un personnage des plus marquants de ce pays. J'ai été consulté sur ce point et j'ai répondu en ministre, mettant les choses dans le jour le plus avantageux et le plus brillant; je voyais cependant ce qu'il en était. Le personnage en question, qui avait envie d'accepter, a cependant dû faire pressentir l'oracle impérial avec lequel il ne faut pas badiner; l'oracle a répondu qu'il aurait *hautement désapprouvé l'acceptation*, et le mot *ridicule* est sorti de sa bouche. Je dois rendre au brillant gouverneur la justice de dire qu'il s'est parfaitement conduit et qu'il a montré de bonne foi l'envie d'accepter; mais ceci justifie de nouveau la querelle que j'ai pris la liberté de faire à Votre Excellence, sans prétendre manquer nullement à aucune sorte d'égards. Il est sûr, monsieur le comte, que nous regardons trop au-

Digitized by Google

tour de nous. Un certain titre est fort distingué parmi nous; mais il se trouve qu'ici il n'y a rien d'aussi insignifiant, et que, passé l'âge de vingt-cinq ans, il frise le ridicule. Le maître affecte un mépris à peu près visible pour toutes ces sortes de charges prises en elles-mêmes, et il leur a ôté tout grade dans la hiérarchie politique, à moins que le titulaire ne la tienne d'une fonction militaire ou civile. Ces titulaires ont donc tous subi des examens; l'un est attaché à la banque, l'autre à l'éducation des cadets, un troisième aux universités, etc. Rien n'est plus singulier. Un personnage qui se gêne peu, le grand-duc Constantin, disait : *Les chambellans sont des cochons.* Je pourrais rapporter à Votre Excellence des choses plus élégantes et plus perçantes. Tout ceci concerne les chambellans; quant aux gentilshommes de la chambre, on n'en parle pas : c'est la place d'un enfant. Pendant que j'ai l'honneur d'écrire à Votre Excellence (jour de Pâques), Sa Majesté Impériale vient encore de donner une preuve frappante de ses sentiments pour ce qu'on appelle *la cour :* à la grande cérémonie de ce matin, il a admis au baiser de Pâques : 1° le conseil d'État; 2° le Sénat, les militaires grands et petits, et après le dernier lieutenant, 3° le grand chambellan et toute la cour. Je ne sais quelles seront les suites de cette jurisprudence, et je ne m'avise pas de la préférer à notre système, dont j'entreprendrais volontiers la défense philosophique et politique; mais, en respectant le nôtre, il faut connaître celui des autres, et j'espère que Votre Excellence comprendra à quel point le marquis Paulucci s'est trouvé

Digitized by Google

embarrassé. Je rappelle à Votre Excellence, dans mon dernier numéro, l'insinuation que je fis il y a longtemps au sujet de la grand'croix et la réponse dédaigneuse qui suivit. J'oserais bien gager, par la connaissance que j'ai du terrain, qu'on a cru offrir plus que je n'avais proposé, tandis qu'ici la comparaison passerait pour une bouffonnerie. A quoi servent les ministres chez l'étranger, s'ils ne servent pas à faire connaître les pays où ils résident? Je suis une terrible preuve de l'oubli de ces maximes, et je voudrais bien qu'il n'eût été nuisible qu'à moi. Je conjure Votre Excellence, s'il en est temps, de prendre en grande considération ce que j'ai eu l'honneur de lui dire au sujet du chargé d'affaires. Il me semble que nous jouons gros jeu. Rien n'égale l'élan qu'a pris cette puissance et la confiance qu'elle a prise en elle-même. Nous lui devons beaucoup, et d'ailleurs il faut lire dans l'avenir. Tôt ou tard l'empereur de Russie réglera certain compte avec l'Autriche : tenons-nous prêts.

Saint-Pétersbourg, 27 mars/8 avril 1817.

Monsieur le comte,

Le jour de Pâques, 25 mars/6 avril, nous a valu une très-aimable invitation de la part de Sa Majesté Impériale. Comme je n'en avais pas vu d'exemple encore, je ne fus pas peu surpris lorsqu'en rentrant chez moi, le samedi soir, je trouvai un billet où je lus : *Par*

Digitized by Google

ordre de Sa Majesté Impériale, M. Narischkin, grand-maître des cérémonies, a l'honneur d'inviter M., etc., à se rendre au Palais d'Hiver dimanche prochain, 25 de ce mois, première fête de Pâques, à 10 heures et demie du matin, pour voir du balcon la parade des troupes.

Cette fois l'invitation se bornait strictement aux ambassadeurs et aux ministres; ainsi, point de *queue*. Les ministres arrivèrent par l'Ermitage, où ils s'arrêtèrent; ensuite ils furent conduits dans les appartements de Sa Majesté l'Impératrice-Mère. Peu de temps après, Sa Majesté Impériale arriva avec Leurs Majestés les deux Impératrices. On ne peut exprimer la grâce avec laquelle ces trois aimables Majestés ont fait les honneurs de la fête. L'Empereur voulut bien introduire lui-même les ministres étrangers sur le balcon. Il leur montra la place vide; alors un signal fut donné et dans l'instant 42,000 hommes, débouchant avec rapidité par quatre rues opposées, formèrent au milieu de la place un carré dense qui se brisa bientôt par les évolutions. Après un élégant déjeuner, Sa Majesté descendit pour se mettre à la tête des troupes. J'ai déjà eu l'honneur de faire observer plus d'une fois à Votre Excellence qu'en fait d'amabilité souveraine, de politesse royale, de propos charmants, animants, récompensants, Sa Majesté l'empereur de Russie ne peut être surpassé par aucun prince. Réciproquement, s'il lui plaît de glacer ou de châtier par un seul mot, il n'est pas moins supérieur. On doit l'approuver également sur les deux points de vue, car le prince qui manque de l'une de ces facultés manque d'un bras. — Je reviens à la parade. — Mal-

Digitized by Google

heureusement pour moi, monsieur le comte, ne pouvant prévoir l'invitation de ce jour, j'avais fait avec toute ma famille des dispositions pour la Pâque, lesquelles, combinées avec la situation de mon logement et les inconvénients qui résultent dans ce pays d'un seul équipage pour plusieurs personnes, m'ont absolument forcé de m'excuser. Je l'ai fait par un billet au grand-maître des cérémonies, qui n'a point été désapprouvé. D'autres ministres se sont dispensés sans exprimer de raisons, à ce qu'on m'a dit. Je ne les juge point, c'est leur affaire.

Si j'avais, au reste, assisté à cette parade, je n'aurais pu voir que ce que j'avais déjà vu et ce que j'ai décrit souvent, c'est-à-dire la perfection, qui ne serait plus la perfection si elle pouvait changer. Je n'ai jamais assisté à l'un de ces grands spectacles militaires sans désirer la présence de Sa Majesté. J'y prends pour mon compte un très-grand plaisir philosophique, car quoique j'aie été livré toute ma vie à des occupations pacifiques, il n'y a rien cependant qui ait exercé ma pensée autant que la guerre et l'état militaire; c'est un grand et profond sujet qui occupe le philosophe autant que le général.

Précédemment nous avions vu des parades lorsqu'elles dépendaient d'une cérémonie principale, ou bien il était seulement déclaré que nous pouvions y aller si nous voulions, et, dans ce cas, on nous accordait quelques fenêtres dans le palais; mais c'est la première fois que nous avons été invités formellement au nom de Sa Majesté Impériale *pour voir la parade* et qu'il nous

Digitized by Google

a fait l'extrême honneur de nous recevoir. Cette cérémonie a supprimé le gala ordinaire du lendemain.

Il me semble que j'ai eu l'honneur de prédire plus d'une fois à Votre Excellence une révolution générale en Europe, dont celle que nous avons vue n'est que l'épouvantable préface; j'espère que le *livre* sera moins sinistre, mais tout est prêt. On apprend d'Allemagne et d'Angleterre les choses les plus extraordinaires. L'intelligence allemande surtout est en travail. — Nous verrons le *pompon*.

Les brouilleries entre l'Espagne et le Portugal pourront avoir des suites bizarres et peu attendues; mais il ne faut rien anticiper.

Forcé de terminer ici, je m'empresse de renouveler, etc.

Ci-joint deux annexes qui datent déjà de quelques jours.

PREMIÈRE ANNEXE.

Je ne suis point tranquille sur l'affaire d'Alexandrie et du titre onéreux; aucune réponse écrite de l'un ni de l'autre secrétaire d'État; silence parfait dans la conversation. J'ai parlé à milord Catheart sur le ton convenable; même assurance qu'il n'en avait jamais ouï parler; ensuite, silence. Il m'a cependant dit : « Je ne doute pas que, si la chose est mise en avant, elle ne soit jugée à Paris comme celle de Lucedio. » Belle con-

Digitized by Google

solation! L'absurdité de la demande me rassure peu; en politique tout titre d'acquisition est juste, raisonnable. Si nous étions attaqués du côté de l'Autriche, il ne faudrait pas répéter notre système de complaisance, mais au contraire nous défendre chez nous, posséder, vendre, disposer et ne se rendre que par force.

—

DEUXIÈME ANNEXE.

Votre Excellence vient de lire le billet de Son Excellence M. le grand-maître des cérémonies. Voici ma réponse, laquelle, comme j'ai eu l'honneur de le lui dire, ne m'a pas paru être désapprouvée :

« Le ministre de Sardaigne, qui ne pouvait prévoir l'honneur annoncé par le billet qu'il vient de recevoir de Son Excellence M. le grand-maître des cérémonies, se trouve obligé par les circonstances de consacrer la matinée de demain matin à des devoirs qui le priveront nécessairement du plus grand plaisir dont il puisse jouir dans cette capitale, celui de voir l'empereur de Russie à la tête de ses incomparables troupes.

» Il prie donc Son Excellence M. le grand-maître de vouloir bien se charger de présenter ses excuses, et il attend de la religieuse bonté de Sa Majesté Impériale qu'elle daignera les accueillir.

» Il saisit avec empressement, etc. »

C'était la vérité même.

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, 6/18 avril 1817.

Pour commencer par l'affaire de M. le prince de Monaco, je n'ai pas perdu un instant pour demander une conférence dans laquelle j'ai exposé la chose sous son vrai point de vue; mais on m'a assuré qu'on n'a pas entendu dire un mot de cette affaire; je ne pouvais donc présenter une demande directe, mais j'ai donné un mémoire non officiel, extrêmement court et clair, dans lequel j'ai, pour ainsi dire, *condensé* les faits et les raisons de manière que tout peut être lu et saisi en quelques minutes. L'autorité décisive pourrait donc, si jamais la chose était portée ici, nous accorder ce petit nombre de minutes; c'est tout ce que nous pourrions espérer de plus heureux.

Quant à l'affaire des *biens nationaux*, il y a bien longtemps, monsieur le comte, que j'ai étudié ce grand procès; il existe même de moi, là-dessus, des ouvrages imprimés, mais anonymes. Oui, dès les premiers temps de la révolution, j'ai approfondi la question suivant mes forces; mais je doute que ces ouvrages se trouvent dans les bureaux de la capitale.

Par une autre occasion j'aurai encore l'honneur de faire présenter à Votre Excellence les réflexions qui se sont présentées à moi, avec la relation de ce que j'aurai fait ici. Ce que je puis dire par ce courrier se réduit à peu de chose.

Quoique partie intéressée dans le procès, je ne suis nullement fanatique; au contraire, monsieur le comte,

Digitized by Google

en rendant à ceux qui sont plus pressés toute la justice qui leur est due, je penche néanmoins, dans ce moment, pour l'avis de l'observateur qui dit : *il n'est pas temps*. Dieu a visiblement protégé Sa Majesté en l'empêchant de signer une décision qui rassure absolument les possesseurs, mais il est bien essentiel d'observer que la moindre mesure contraire trop hâtée, pourrait amener le même inconvénient par une route directement opposée. Il faut donc marcher avec beaucoup d'attention ; rien ne presse ; le temps, qui est le premier ministre de Dieu, ressemble un peu à son maître : il est infaillible et tout-puissant.

Nous venons de perdre l'abbé de Sendilly, chapelain conventuel de Malte et curé de l'église catholique de Saint-Pétersbourg pour la langue française. Il appartenait à une famille noble de Bretagne, et il était jadis dans cette province curé d'une assez riche cure, où il eut l'honneur de recevoir l'empereur Paul Ier, alors grand-duc de Russie, pendant son voyage en France. A l'époque funeste de la révolution, ce grand prince se souvint de lui et lui envoya en Allemagne, où il essayait de vivre, un passe-port et de l'argent pour venir en Russie, où il a passé une vingtaine d'années dans les travaux pénibles de son ministère, avec une estime universelle et sans aucun ménagement pour sa personne.

Solliciteur intrépide, il faisait tomber une pluie d'or sur les pauvres et il ne se laissait rien à lui-même. Sa Majesté Impériale, par un trait de bonté véritablement charmante, l'avait mis à même d'avoir une voi-

Digitized by Google

ture; mais depuis quelque temps l'abbé s'en était privé, et il se traînait de nouveau à pied, pour donner cet argent aux pauvres. Sa dernière action a été de donner mille roubles à un soldat français prisonnier de guerre et détenu pour cette somme. Ses obsèques ont été magnifiques et j'ai cru y reconnaître un peu de magnificence russe anonyme, car il était très-connu et estimé hors de son troupeau pour qui cette mort est un grand vide.

Agréez, etc.

Saint-Pétersbourg, 20 avril/2 mai 1817.

Monsieur le comte,

J'ai l'honneur de transmettre à Votre Excellence la copie d'une note de Son Excellence M. le comte de Nesselrode, qui m'annonce la mise en liberté du sieur Jean-Baptiste Longinotto qu'elle m'avait recommandé il y a quelque temps. Votre Excellence trouvera cette note laconique. J'aurais voulu savoir ce qu'on reprochait à ce Longinotto, mais je n'y vois goutte. L'expression: *il a été pris tous les arrangements nécessaires,* signifie malheureusement, suivant toutes les apparences, qu'il sera jeté dans une kibitka et mené en droite ligne sur la frontière, où il sera déposé avec les recommandations d'usage. Que fera-t-il là? Je n'en sais rien. Mais enfin il est libre et c'est beaucoup. Je doute de pouvoir obtenir aucune lumière précise sur les re-

Digitized by Google

proches que l'on a pu faire au sieur Longinotto. Le système de la justice criminelle est ici diamétralement opposé au nôtre. Nous publions tout; ici l'on cache tout. J'ai assez vécu pour trouver bon que chacun se conduise comme il l'entend.

Je n'ai point envoyé à Votre Excellence la mémorable loi sur les *israélites chrétiens,* vu que je n'aurais pu prévenir les gazettes. Cette expression d'*israélites chrétiens* semblera d'abord à Votre Excellence synonyme de *cercle carré;* mais il faut remarquer que le mot de *juif* emportant de nos jours une espèce de flétrissure, on a cherché une dénomination fraternelle, et cette délicatesse est remarquable. Au surplus, monsieur le comte, lorsqu'on culbute un rocher du haut d'une montagne, nul ne peut indiquer l'endroit de la plaine où il ira s'arrêter; car les obstacles intermédiaires, les rocs, les arbres, les ravins, etc., trompent toutes les estimations optiques; c'est l'image naturelle de toute grande loi: personne ne peut savoir ce qui arrivera, excepté seulement *que ce qui est déplacé le sera pour toujours.* Il y a bien, en reprenant ma comparaison, un certain moyen de prévoir, autant qu'il est possible, ce qui pourra arriver; c'est de lancer d'abord quelques petites pierres et de voir un peu le chemin qu'elles prennent. L'expérience n'est pas infaillible; mais c'est tout ce qu'on peut faire. Je serai peut-être dans le cas de la proposer à Sa Majesté.

La loi de Sa Majesté Impériale passe l'éponge sur une erreur étrange de l'ancienne législation. Elle défendait au juif polonais de se faire catholique; il serait

Digitized by Google

difficile d'imaginer rien de moins raisonnable. Sa Majesté Impériale, en laissant le choix de toutes les communions, impose silence à tout le monde en contentant toutes les consciences.

Je prie, etc.

ANNEXE.

Capo d'Istria n'est point Autrichien comme son collègue ; j'ai cru devoir le tâter, et je m'en applaudis. Il pense sur l'Autriche et sur l'Italie avec beaucoup de sagesse ; il a bien compris nos raisons et promis de lire tous nos papiers. N'attirez point en Piémont des jurisconsultes armés pour traiter définitivement la question; il faut du temps, de la prudence et du tact.

Il me revient par des bavardages de domestiques qu'on a parlé chez le ministre d'Autriche de la suppression de la mission russe à Turin ; ce dernier s'éloigne visiblement de moi.

Le ministre d'Autriche venait de dîner chez l'empereur de Russie *extraordinairement*. C'est une faveur inusitée : peut-être l'empereur de Russie veut-il déclarer la guerre à celui d'Autriche.

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, 27 avril/9 mai 1817.

Monsieur le comte,

Je m'empresse de faire part à Votre Excellence d'un changement bien inattendu qui s'est opéré dans les arrangements pris pour mon départ. Sa Majesté Impériale envoie en France une escadre de bâtiments de guerre pour en ramener les soldats dont elle veut bien décharger la France; ces vaisseaux partent sur leur lest et dans la plus belle saison pour la navigation : l'Empereur, toujours prêt à obliger, a daigné permettre à un assez grand nombre de personnes de s'embarquer sur cette escadre; je suis du nombre, avec toute ma famille. Sa Majesté Impériale a daigné m'assigner un vaisseau de 74 pour moi seul et la société que je voudrais me joindre. Je ne puis vous exprimer, monsieur le comte, combien je suis sensible à cette faveur, qui m'ôte un poids énorme de dessus la poitrine; car lorsqu'on ne peut multiplier à volonté les voitures et les domestiques, un voyage si long, fait par terre, avec trois dames, est une pénible corvée. L'escadre, ou plutôt la flotte, est composée de sept à huit vaisseaux de 74 et d'une frégate. Je ne sais si l'on abordera au Havre ou à Cherbourg. Le départ est fixé aux environs du 15 mai (V. S.); mais Votre Excellence sait assez que, dans ces sortes d'occasions, le jour fixé est rarement le jour vrai. D'un autre côté, il y aurait bien du danger à jeter les troupes de l'Empereur dans les bourrasques de l'équinoxe. En balançant les deux considérations, j'imagine que nous

Digitized by Google

pourrons mettre à la voile à la fin du mois prochain (V. S.). Je recevrai à Paris les ordres que Votre Excellence pourra m'y faire passer chez l'ambassadeur de Sa Majesté. Je compte m'arrêter dans cette fameuse cité autant de temps précisément qu'il sera nécessaire pour m'incliner devant le maître et pour voir très à la hâte les principaux monuments. L'occasion qui se présente est unique dans la vie d'un homme.

Agréez en attendant, etc.

A la rade de Bornholm, à bord du vaisseau de Sa Majesté Impériale *le Hambourg*, le 7 juin 1817.

Monsieur le comte,

Il était décidé que nous ne devions nous arrêter nulle part, mais le vent, qui change comme la volonté humaine, ou la volonté humaine qui change comme le vent, m'ont conduit à la rade de Copenhague, d'où j'ai l'honneur d'écrire à Votre Excellence. Ceci était écrit d'avance ; il y a trois jours que les vents contraires nous retiennent devant l'île de Bornholm.

Les trois ou quatre dernières journées de mon séjour à Saint-Pétersbourg ont été pour moi excessivement *douloureuses*, dans les deux sens du mot. On m'a comblé de tant de bontés que j'étouffais, au pied de la lettre. Pour comble de désagrément, une douleur inexplicable, qui m'avait saisi dans le côté, me privait à peu

Digitized by Google

près du mouvement, de sorte que je suis parti sans avoir pu seulement voir tout le corps diplomatique. Ne voyant point arriver M. le comte de Brusasque, j'avais pris mon parti ; je m'étais résolu à demeurer et à laisser partir ma famille, qui était dans le désespoir ; mille affaires, mille chagrins m'accablaient à la fois. Le 24 seulement, l'Empereur me tire d'embarras en acceptant mon fils comme chargé d'affaires. Cette idée ne m'appartient nullement ; c'est le cri du corps diplomatique qui l'a fait naître ; l'Empereur l'a goûtée, et j'en ai profité avec empressement, car je me trouvais dans une position tout à fait cruelle.

Ma femme et mes filles avaient pris congé de Leurs Majestés les Impératrices le 22, mon fils devait prendre congé le 25, jour de Pentecôte. En vertu du nouvel arrangement, Sa Majesté voulut bien m'accorder pour moi cette même audience accordée à mon fils, et je suis parti le surlendemain, sans pouvoir, pour ainsi dire, me traîner. Votre Excellence peut juger de mes embarras.

Sa Majesté Impériale m'a traité magnifiquement dans le présent qu'elle a bien voulu me destiner et qui passe de beaucoup le taux fixé pour les envoyés extraordinaires. La boîte qu'elle m'a fait remettre vaut plus de 20,000 roubles. Je la porte à Turin. Leurs Majestés les Impératrices m'ont traité de même, ainsi que ma famille, avec une rare bonté. Je n'ai pas assez d'un cœur pour répondre à tout ce que je dois à cette cour.

En quittant des amis de quinze ans, je ne puis expri-

Digitized by Google

mer à Votre Excellence ce que j'ai éprouvé. Je donne à cette séparation éternelle le nom d'*amputation.* En vérité c'en est une. On m'a accordé de bien honorables larmes, que je ne pouvais payer que par les miennes, et qui ne doivent jamais sortir de ma mémoire.—Enfin, monsieur le comte, je suis parti le 27, vers les 11 heures du matin; le soir, vers les 6 heures, j'étais à bord, et le 28, vers les 10 heures, on leva l'ancre.

La courtoisie et la bonté russes m'ont accompagné sur la flotte. Je m'aperçus, en montant à bord, que j'avais oublié une chose essentielle à Saint-Pétersbourg; j'envoyai sur-le-champ mon fils par le bateau à vapeur qui va et vient chaque jour, en lui recommandant de ne pas perdre un instant et de ne pas dormir. Comme je témoignais au capitaine l'inquiétude où me tenait le doute de savoir si mon fils pourrait être de retour à temps, le capitaine me répondit *que j'avais bien tort de m'inquiéter; que si mon fils n'était pas arrivé au moment du départ,* le Hambourg *l'attendrait sans difficulté; que bientôt il aurait rejoint la flotte.* Je puis assurer à Votre Excellence que jamais je ne me serais permis de faire une telle demande, que j'aurais trouvée souverainement indiscrète. Heureusement le jeune homme arriva à temps. Je ne finirais pas si je voulais détailler à Votre Excellence les politesses recherchées dont je suis accablé sur ce vaisseau : la Russie m'accompagne jusque sur la côte de France. — Ma première lettre à Votre Excellence sera datée de Calais ou de Boulogne.

Je suis, etc.

Digitized by Google

P.-S. J'oubliais de dire à Votre Excellence que Sa Majesté Impériale a eu l'extrême bonté de mettre un de ses cutters à mes ordres pour me transporter avec mes équipages de Saint-Pétersbourg à Cronstadt. Cette nouvelle grâce de l'Empereur m'a pénétré de reconnaissance.

Paris, 28 juin 1817.

Monsieur le comte,

Je suis arrivé à Paris le 24 de ce mois, sur le soir. L'extrême politesse de Son Excellence M. notre ambassadeur a rendu beaucoup plus agréables pour moi ces premiers moments qui embarrassent toujours dans les grandes villes. Demain je dîne avec lui chez M. le duc de Richelieu, auquel j'ai été présenté presque en arrivant; il m'a flatté de l'honneur d'être présenté bientôt à Sa Majesté. Je vois à la hâte ce qu'il y a de curieux dans cette grande ville, après quoi je m'acheminerai vers Turin. L'inattention d'un domestique a mis ma femme en grand danger à Beauvais; elle devait se précipiter du haut de la voiture. J'ai échappé à ce malheur; cependant elle s'est fait mal au bras, et je crains qu'elle n'en souffre pendant plusieurs jours.

Je ne fatiguerai pas Votre Excellence des détails inutiles de ma navigation. Sa Majesté Impériale ayant bien voulu me destiner son vaisseau *le Hambourg*, pour moi et la société que je voudrais admettre, j'en ai pro-

Digitized by Google

fité pour ne nous associer qu'une aimable dame, madame la comtesse Grégoire de Rasumofsky; elle nous accompagne jusqu'à Paris. Une liaison antérieure nous a rendu sa société infiniment agréable. Du reste, monsieur le comte, après avoir contemplé tout à mon aise la grandeur sur terre, je l'ai retrouvée sur mer; ces huit vaisseaux de haut bord marchant de conserve ont été pour moi un spectacle magnifique et tout à fait nouveau. Sans le coup de vent du Cathégat, nous serions arrivés en quinze jours, ce qui eût été extraordinaire. Partis de Cronstadt le 28 mai, nous avons cependant jeté l'ancre à Calais le 20 juin, ce qui est encore assez beau avec une flotte de huit vaisseaux.

J'arrache un seul moment au tourbillon de Paris pour renouveler à la hâte à Votre Excellence l'assurance, etc.

Paris, 5 juillet 1817.

Monsieur le comte,

J'ai trouvé à Paris un accueil extrêmement aimable, et cette espèce de séduction dont tous les voyageurs parlent et qu'on ne rencontre qu'à Paris; il est difficile d'en sortir, cependant il faudra bien que j'en sorte sans avoir presque rien vu, tant les hommes m'ont distrait des choses.

Un caractère particulier de la France et surtout de Paris, c'est le besoin et l'art de célébrer : on prend ici

Digitized by Google

plus de peine pour faire valoir toutes les espèces de mérites qu'on n'en prend ailleurs pour les contrarier et les étouffer; je ne doute point que ce ne soit là la sorte de magie qui attire tous les hommes célèbres à Paris et dont peut-être ils ne s'aperçoivent pas bien clairement; l'amour-propre se trompe peu sur ses intérêts, quoiqu'il ne sache pas toujours se rendre compte de ce qu'il fait.

Le mardi 8 j'ai eu l'honneur d'être présenté diplomatiquement au Roi et à toute l'auguste famille. La veille, j'avais eu celui d'obtenir une audience particulière de Sa Majesté Très-Chrétienne, qui m'a traité avec une extrême bonté. Je ne puis dépeindre à Votre Excellence le sentiment dont j'étais pénétré en voyant bien tranquille dans son fauteuil des Tuileries le chef de la maison de Bourbon, dont tous les esprits désespéraient il n'y a qu'une minute. Combien de fois on a dit sur tous les points du globe : *C'est fini!* On a bien vu cependant que tout n'était pas fini. J'ai trouvé la conversation du Roi toute semblable à son style, que j'avais eu quelquefois l'occasion de connaître; elle est aisée, élégante, *lucide*, pleine de courtoisie royale. J'ai compris ce qu'il ne m'a pas dit encore mieux que ce qu'il m'a fait l'honneur de me dire.

Dimanche 13, j'ai eu l'honneur d'obtenir une autre audience particulière de Son Altesse Royale Madame. C'était une grande ambition. Cette princesse rappelle l'idée de tant de vertus et de tant de souffrances, elle se lie à des souvenirs si solennels, si terribles, si déchirants, qu'elle est pour moi quelque chose de surnaturel.

Digitized by Google

Elle m'a parlé de même avec une rare bonté. Je ne sais si j'ai pu faire comprendre sans l'exprimer (comme je l'ai essayé) une légère partie de ce que j'éprouvais devant elle.

Je n'essaierai point de décrire à Votre Excellence l'état des esprits. Mille voix l'en auront entretenue, et je ne veux pas usurper les droits de M. le marquis Alfieri. Ce que je puis dire en général, c'est que je n'ai rien trouvé que ce que j'attendais : quel ignorant a jamais pu croire qu'une maladie comme celle qui a travaillé les Français pendant si longtemps n'ait point de convalescence, et qu'on passe de la tempête à la bonace sans nuance? Sans doute l'esprit révolutionnaire se porte bien et se développe même sous le règne de la justice et de la bonté avec beaucoup plus d'aisance que sous l'usurpateur, qui savait bien le comprimer et l'empêcher de faire certaines étourderies; mais le Roi est à sa place et son action continue gagnera tous les jours du terrain. Il peut se tromper sans doute, et même il est certain qu'il se trompera quelquefois, peut-être souvent; car Dieu n'a donné qu'une tête aux souverains, et il en faudrait trente, toutes infaillibles, pour se tirer sans erreur de l'immensité des affaires et des difficultés. Mais nulle erreur de ce genre ne saurait faire autant de mal qu'en ferait la résistance à la volonté royale. Ainsi, monsieur le comte, rien ne m'oblige de changer l'opinion que j'ai eu l'honneur de vous manifester plus d'une fois, *qu'il faut toujours opiner avec le Roi, quand même on se croirait sûr qu'il se trompe.* Autant que je puis en juger par différentes conversations, il me semble

Digitized by Google

que les Français de tous les partis tiennent fort peu compte d'un grand élément politique qu'on ne doit cependant jamais perdre de vue, je veux dire le temps. Je suppose qu'un homme eût la certitude que la Charte n'existera plus dans dix ans, il pourrait en conclure qu'il ne faut pas la défendre aujourd'hui : il n'y aurait cependant rien de si faux que cette conclusion. J'ai entendu des *ultra* et des *citra;* Dieu seul sait s'il y a des *juxta.* Si j'étais Français, je serais tenté de m'enrôler systématiquement sous l'un ou l'autre des drapeaux exagérés, tant je suis persuadé que les systèmes modérés sont des moyens sûrs de déplaire aux deux partis. On peut se moquer du sien *in petto* en toute sûreté de conscience (j'entends en partie), mais il faut en avoir un, et c'est une grande humiliation pour la nature humaine que l'homme sage soit quelquefois tenu de se donner les couleurs de la folie.

Paris est dans ce moment-ci un séjour très-favorable aux observations et aux méditations. Il en fournit de tout genre : à travers le choc des partis, cette grande ville a toujours des charmes pour tous les âges et pour tous les goûts. Je tâche cependant de la quitter et j'espère y réussir dans quelques jours, malgré tous les procédés qui m'y retiennent. Parmi les agréments dont on m'a fait jouir ici, je place au premier rang les attentions délicates et recherchées de Son Excellence M. l'ambassadeur de Sa Majesté, qui n'a rien oublié pour m'aplanir toutes les routes et tourner à mon profit la considération dont il est justement environné.

Je suis, etc.

Digitized by Google

Paris, 15 juillet 1817.

Le 13, dans la matinée, Son Altesse Royale madame la duchesse de Berry est accouchée moins heureusement qu'on ne le désirait.

Paris, 1er août 1817.

Monsieur le comte,

Lundi ou mardi je compte quitter Paris; je serais même déjà en route si les soins que je dois donner à un certain bras foulé ne m'avaient demandé quelques jours de plus. Je ne pourrai me dispenser d'accorder vingt-quatre heures aux instances obligeantes de M. le marquis et de madame la marquise de Clermont-Mont-Saint-Jean, au château de Gervé, près Provins; ce sont d'anciennes et respectables connaissances que je retrouve sur ma route avec un plaisir infini. Je compte donner deux jours à Lyon, et je m'arrêterai dans mon ancienne patrie aussi peu qu'il me sera possible, après quoi j'achèverai ma longue course.

J'ai été comblé de politesses et de bontés à Paris. En un mois de séjour j'ai parfaitement senti l'atmosphère séduisante de cette ville ; j'ai vu ce que j'ai pu, et cependant j'ai vu peu. Même j'ai été sur le point de partir sans voir Versailles: cependant il m'a paru que c'était

Digitized by Google

une ignominie. Jeudi passé j'ai fait l'effort de m'y transporter. Louis XIV habite encore ce palais : tout est plein de lui, et je ne sais même comment les frénétiques de la révolution ont épargné tant de monuments d'un roi qui entendait si peu *les droits de l'homme.* Dans la chambre où ce fameux prince est mort ; dans celle où il tenait ses conseils, où Colbert et Louvois opinaient devant madame de Maintenon qui filait ; devant le portrait en pied d'Adélaïde de Savoie, dans les bosquets où se promena madame de Sévigné, j'éprouvais une espèce d'oppression. Je n'ai plus rien à voir. La dernière chose que j'ai contemplée avec intérêt, c'est une séance de la Cour royale en robe rouge ; les avocats ont improvisé, sans jamais ânonner ni répéter un mot, ce qui m'a plu infiniment. A côté de moi, dans un petit coin, était une jeune personne de dix-huit à vingt ans au plus, qui écrivait les plaidoyers en écriture sténographique sans laisser échapper un mot, malgré l'extrême rapidité du débit ; je lui fis mon compliment sur son grand talent, qu'elle reçut avec beaucoup de modestie ; elle écrivait sur son genou, aussi à son aise que si elle avait tricoté son bas. J'avais vu jadis quelques essais de cet art, mais je ne croyais pas qu'il eût été porté à cette perfection. Certaines conversations diplomatiques écrites de cette manière seraient très-précieuses.

Plusieurs personnes m'ayant fait l'honneur de m'entendre ici avec bonté, j'en ai profité pour prêcher la bonne doctrine (ou ce que je crois tel). Ceux qui pouvaient étouffer le mal ne l'ont pas fait ; maintenant il

Digitized by Google

faut se tirer d'affaire comme on pourra en soutenant toujours l'autorité royale. S'il arrivait un second naufrage (je mets les choses au pire), j'aimerais mieux me noyer avec elle que loin d'elle; car, pour ce qui est de se sauver sans elle ou malgré elle, c'est ce que nul homme d'honneur ne doit regarder comme convenable. Je ne pense pas, au reste, d'une manière aussi sinistre qu'un grand nombre d'hommes que je respecte d'ailleurs beaucoup. Tout s'arrangera, quoique lentement, avec beaucoup d'oppositions et de tiraillements. Qui pouvait espérer mieux? Au reste, monsieur le comte, il arrivera des choses encore tout à fait inattendues et qui nous tromperont infiniment. — J'ai mal dit peut-être, il fallait dire *qui nous détromperont.*

Il n'y a rien de si piquant que d'examiner Paris après Saint-Pétersbourg. L'un et l'autre peuple présentent deux caractères saillants et directement opposés : pour l'un l'admiration est un supplice, pour l'autre c'est un besoin. Dans l'espoir d'en dire davantage à Votre Excellence de vive voix et dans très-peu de temps, je me borne aujourd'hui à lui renouveler, etc.

Turin.

Le comte de Maistre, arrivé hier à neuf heures du soir, s'empresse de prier Son Excellence M. le comte de Vallaise de vouloir bien lui faire connaître le jour et

Digitized by Google

l'heure où il pourra se présenter chez lui sans l'incommoder.

Il sera extrêmement flatté d'avoir l'honneur de faire personnellement connaissance avec Son Excellence et de lui présenter de vive voix l'hommage de sa haute considération.

FIN

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

I. 15/27 août 1814. — Le traité du 30 mai; le Congrès. M. de Nesselrode. L'esprit *italique*. Affaires de la légation. Première note à M. de Nesselrode. La cession et le démembrement de la Savoie. Politique et stratégie. Le Rhin. Les biens nationaux. Deuxième note à M. de Nesselrode. L'Italie, Gênes. Le régime piémontais à l'intérieur.. 1

II. 26 septembre/8 octobre 1814. — Circonstances de la Restauration; union des provinces italiennes. Le duc de Berry. La religion grecque en Russie. M. de Nesselrode et l'Autriche. Les Bourbons et Bonaparte. L'Autriche et le Pape. Conduite à tenir par la cour de Turin. La Savoie. M. de Noailles. Monument à Alexandre. Le marquis Paulucci. 20

III. 26 septembre/8 octobre 1814. — Affaires personnelles. 31

IV. 26 septembre/8 octobre 1814. — Gênes, la Savoie, l'Italie. Le Congrès. 1793; la *Marseillaise*. 32

Digitized by Google

Pages.

V. 18/30 novembre 1814. — Affaires diplomatiques. Une constitution piémontaise. Différences des nations; torts des oppresseurs. 35

VI. 21 janvier/2 février 1815. — Passe-ports et police russe. Situation difficile de l'Europe. L'Italie est le prix de la Pologne. Les Anglais à Gênes, les Autrichiens en Piémont, les Français en Savoie, etc . . . 37

VII. 9/21 février 1815. — Un prisonnier de guerre en Russie. Lois commerciales. La Savoie, la Sardaigne, Gênes. La justice en Russie. Napoléon et sa famille. Encore le prisonnier. 48

VIII. 9/21 février 1815. — Affaires de la légation. L'*Essai sur le principe générateur*. 53

IX. 15 mars 1815. — Affaires personnelles. La révolution en Savoie. Une conversion au catholicisme. Les jésuites. Le ministre des cultes. 54

X. 3/15 mars 1815. — Les jésuites. Un journaliste anglais et M. de Maistre. Sa situation 62

XI. 30 mars/11 avril 1815. — Lois prohibitives. Affaires de France; retour de l'île d'Elbe. 64

XII. 28 avril 1815. — Bonaparte en France. Ses avantages sur les Bourbons. Qu'il faut le détruire. Sur la restauration en Piémont 66

XIII. 6/18 avril 1815. — Affaires privées. 69

Digitized by Google

Pages.

XIV. 28 avril/10 mai 1815. — L'empereur de Russie et Napoléon. Sur l'intérieur de la France et les chances de la coalition. Le Pape 70

XV. 11/23 mai 1815. — Les prisonniers français en Russie. Un Napolitain, un Savoyard, un Génois. 73

XVI. 22 mai/3 juin 1815. — Heureux effets du retour de l'île d'Elbe. Murat. Le duc d'Angoulême. La Savoie. Alexandrie. Un Piémontais au service de la Russie. 75

XVII. 14/26 juin 1815. — Le commerce sarde, vins de Sardaigne, de Nice et de Piémont ; huiles. Renaissance de la Pologne. L'ambassadeur de Perse. Le chancelier. Les ambassadeurs. Les alliés, les défections en France. Le jacobinisme. Le duc d'Orléans. Les marchandises sardes. Les finances en Russie. Un départ.. 78

XVIII. 13/25 juillet 1815. — Bonaparte pris. Waterloo. Manifeste de Louis XVIII. Les biens nationaux. Wellington, Blücher, Talleyrand, Blacas. Le royaume de Pologne. La Savoie 85

XIX. 27 juillet/8 août 1815. — Napoléon pris et jugé. Justice de la Restauration. Les souverains révolutionnaires. Les constitutions. Une réception à Paulowsky. Talleyrand et Fouché. Le *Morning Chronicle* 89

XX. 6/18 août 1815. — Une victoire piémontaise. La liberté du commerce. Départ de l'ambassadeur de France. Note sur le commerce. 98

Digitized by Google

Pages.

XXI. 20 août/1er septembre 1815. — Les Français éloignés du Piémont. Le système prohibitif en Russie et la prohibition en général. La Restauration n'est point définitive. Les Anglais et Napoléon. L'Apocalypse. 105

XXII. 21 août/2 septembre 1815. — Le Palmaverde. La Savoie. Gênes et l'Espagne. 110

XXIII. 24 août/5 septembre 1815. — Napoléon à bord du *Northumberland*. Inquiétudes pour l'avenir. La Savoie et Nice. 111

XXIV. 31 août/12 septembre 1815. — Les Français et la Sardaigne. La Russie et la Pologne. Les Anglais à Gênes 112

XXV. 14/26 septembre 1815. — Les députés allobroges à Paris. Les biens nationaux. Faiblesses de la Restauration. 115

XXVI. 14/26 septembre 1815. — Pierre Ier et Alexandre. La liberté, le protestantisme, la science, l'Église grecque en Russie. La Société biblique. Le ministre des cultes. 117

XXVII. 28 septembre/10 octobre 1815. — La reine de Sardaigne en Piémont. Incendie à Casan. Les rascolniks. Questions religieuses. Situation matérielle. 122

XXVIII. 28 septembre/10 octobre 1815. — Au Roi sur des questions personnelles 124

Digitized by Google

Pages.

XXIX. 12/24 octobre 1815. — La Savoie rendue au Roi. Le Pape. Sur la politique en France 128

XXX. 20 octobre/7 novembre 1815. — Le traité de la Sainte-Alliance ; caractère de cette pièce. Une révolution religieuse prochaine. De la religion en Europe. La Prusse, l'Autriche, la Russie. Considérations sur l'avenir religieux 130

XXXI. 26 octobre/6 novembre 1815. — Affaires privées. Les prédictions de 1796 et celles de 1815. Le Roi et Xavier de Maistre. Situation personnelle. Projet de note verbale. 136

Sans date. — Retour d'Alexandre. Les souverains européens étrangers à leurs peuples. Sur la Russie. Varsovie. 141

XXXII. 14/26 décembre 1815. — Une anecdote diplomatique. La cour de Russie. Un bal. Trois éléphants de Perse. Gala à la cour. Questions d'étiquette. Genève et les prêtres de Savoie 146

XXXIII. 16/28 décembre 1815. — L'Autriche. L'antique serpent. Réception à la cour. Paulucci. Communication au nonce à Vienne.. 150

XXXIV. 21 décembre 1815/2 janvier 1816. — Arrestation des jésuites à Pétersbourg. Influence de cet acte sur le catholicisme en Russie. 153

XXXV. 24 décembre 1815/5 janvier 1816. — Ukase supprimant les jésuites. L'absolutisme russe. Soins

Digitized by Google

Pages.

donnés aux jésuites. Les dominicains. Les guerres de religion. Les jésuites gardaient l'Église russe. Rédaction et traduction de l'ukase. Poésies envoyées par la ville de Turin 156

XXXVI. 31 décembre 1815/12 janvier 1816. — La triple alliance. M. de Maistre convertisseur. Présentation de l'ambassadeur de Perse. Affaires diplomatiques et privées. L'armée russe 161

XXXVII. 20 janvier/2 février 1816. — Les illuminés. Saint-Martin. Mysticisme de la déclaration de Paris. 167

XXXVIII. 15/27 février 1816. — La proscription des jésuites et la position de M. de Maistre; soupçons, malaise. 173

XXXIX. 29 février/12 mars 1816. — L'administration russe. Réformes. Les fermiers de l'eau-de-vie. L'armée, l'équilibre des états civil et militaire. 175

XL. 18/30 janvier 1816. — Un mariage à la cour. Dominicains et jésuites. Le ministère des cultes. . . 180

XLI. 11/23 mars 1816. — Affaires privées. Réformes russes. Un transporté en Sibérie 183

XLII. 21 mars/2 avril 1816. — Une revue militaire. Fête à la cour. Usages russes 186

XLIII. 25 mars 1816. — Un journal portugais et la convention de Paris. 191

Digitized by Google

Pages.

XLIV. 18/30 avril 1816. — Des uniformes. Sur le Piémont. Les troupes russes. Czerni George. La Pologne. Des constitutions. Alexandre et Catherine. . . 192

XLV. 28 mars/19 avril 1816. — Finances et commerce. Saint-Pétersbourg devient triste. Rôle des nations diverses dans la Restauration. Une amie d'Alexandre. La légation de Rome. Symptômes alarmants à Varsovie.. 196

XLVI. 24 avril/4 mai 1816. — Mort de l'impératrice d'Autriche. Voyages de la famille impériale. L'armée russe. Les balles de fer. L'Empereur et l'Église catholique 202

XLVII. 28 avril/10 mai 1816. — Alexandrie. Frédéric II. M. de Pradt et l'Italie. Le Palmaverde. Les illuminés. Les francs-maçons. Prosélytisme catholique. Les Piémontais sont peu mystiques. M. de Maistre et saint Martin. Les conversions en Russie. 207

XLVIII. 16/28 mai 1816. — Le tarif douanier. Les jésuites, leur établissement, la proscription qui les frappe. L'ambassadeur de Perse. Affaires piémontaises. Les barbaresques. La révolution continue. . 211

XLIX. 16/28 juin 1816. — Deux morts différents. Fête pour le premier anniversaire de Waterloo. Affaires catholiques. L'état militaire. Les vieux saints 218

L. 22 juin/4 juillet 1816. — Une note diplomatique 224

Digitized by Google

Pages.

LI. 3/15 juillet 1816. — Affaires de Lucedio et du Mont-Napoléon. Les Allemands. Les Anglais. Un poste dédaigné. La ligue italo-autrichienne. Le Portugal et la Prusse 228

LII. Juin 1816. — Note sur le Mont-Napoléon . . 234

LIII. 22 juin/4 juillet 1816. — Lucedio. Sur le chiffre. 239

LIV. 29 juin/9 juillet 1816. — Affaires privées . . 244

LV. 30 juin/12 juillet 1816. — Même objet 245

LVI. 18/30 juillet 1816. — Dîner offert à l'Empereur 247

LVII. 28 juillet/9 août 1816. — Fête à la cour. Un désastre. Les eaux d'Aix en Savoie. 249

LVIII. 15/27 août 1816. — Affaires de la légation. Le sénat de Savoie. Rome. M. de Brusasque. 252

LIX. 5/17 septembre 1816. — Voyage de l'Empereur à Moscou. La Pologne. Plan d'une église à Moscou. Municipes militaires. Affaires de l'Église catholique. 256

LX. 5/17 septembre 1816. — Affaires privées. . . 261

LXI. 3/15 octobre 1816. — Le bombardement d'Alger. Les États-Unis. Voyage du Roi en Savoie. . 263

Digitized by Google

Pages.

LXII. 13/25 octobre 1816. — L'Empereur et la Russie. Le roi de France et la Charte 265

LXIII. 17/29 octobre 1816. — Affaires privées. La Russie militaire et religieuse. Contrariétés à Turin. 269

LXIV. 19/31 octobre 1816. — Retour de l'Empereur. La famille Bonaparte. Monnaies de Piémont. Exercices russes. Le tarif. Les étrangers en Russie. . 273

LXV. 31 octobre/11 novembre 1816. — Affaires diplomatiques 277

LXVI. 15 novembre 1816. — Affaires personnelles. 279

LXVII. 15/27 décembre 1816. — Fêtes à la cour. Paye de l'armée. Sur l'Église catholique. Un jugement russe. 280

LXVIII. 15/27 décembre 1816. — Affaires de la légation. Il n'y a plus que quatre puissances. Deux ministres. Anecdotes politiques. M. de Maistre et Talleyrand . . . . . .
LXIX. La Charte. Préparatifs de départ. 284

LXX. 1816. — Fêtes. Un transporté en Sibérie. . 293

LXXI. 1816. — Le catholicisme en Russie 297

LXXII. 1816. — Motifs de départ. 302

LXXIII. 1816. — Les jésuites. Tristes faits. . . . 304

Digitized by Google

Pages.

LXXIV. Juillet 1816. — Travaux. Moscou. Un proscrit 306

LXXV. 22 décembre 1816/3 janvier 1817. — L'armée russe. Idées religieuses. L'Allemagne et les conversions. La Société biblique. Espoir dans Alexandre. 308

LXXVI. 5/17 janvier 1817. — Une saturnale monarchique. Usages russes. Un Cachemirien. Réceptions 313

LXXVII. 15/27 janvier 1817. — Organisation du Piémont. Les Cortès et l'infant d'Espagne. Parades militaires. Sur la guerre. Une Constitution piémontaise. Un ministre américain. 318

LXXVIII. 24 janvier/5 février 1817. — Les bals. 325

LXIX. 23 janvier/4 février 1817. — Mœurs de Saint-Pétersbourg 328

LXXX. 4/16 février 1817. — Louis XV et un chanoine sourd. Ferdinand III et Ferdinand IV. 330

LXXXI. 30 janvier/11 février 1817. — La lithographie. Le bateau à vapeur. Homère et les Génevois. 332

LXXXII. 10/22 février 1817. — Genève. Le successeur de M. de Maistre. Le schisme polonais. . . . 335

LXXXIII. 20 février/4 mars 1817. — Affaires pié-

Digitized by Google

Pages.

montaises. Un ministre russe à Madrid. Les *forts contre l'esprit*. Questions religieuses 339

LXXXIV. 6/18 mars 1817. — Genève. Odessa et le commerce des grains. Le général Michaud 344

LXXXV. 18/30 mars 1817. — Une affaire d'habit. Puissance d'Alexandre. Le pape. Une grand' croix. 348

LXXXVI. 16/28 mars 1817. — La Restauration est mal faite 351

LXXXVII. 25 mars/6 avril 1817. — Le marquis Paulucci. Des dignités en Russie 352

LXXXVIII. 27 mars/8 avril 1817. — Fête à la cour. La révolution européenne. Annexes sur Alexandrie, Monaco, Lucedio; un billet d'excuse. 354

LXXXIX. 6/18 avril 1817. — Monaco. Biens nationaux. Mort d'un prêtre français. 359

XC. 20 avril/2 mai 1817. — La justice russe. Les *israélites-chrétiens*. Notes sur divers faits 361

XCI. 27 avril/9 mai 1817. — Départ 364

XCII. 7 juin 1817. — Écrit de la rade de Copenhague. Détails du départ et du voyage. 365

XCIII. 28 juin 1817. — Écrit de Paris. La suite du voyage et l'arrivée à Paris. 368

Digitized by Google

Pages

XCIV. 5 juillet 1817. — Caractère de Paris. Le Roi, Madame. État des esprits 369

XCV. 15 juillet 1817. — Accouchement de la duchesse de Berry. 373

XCVI. 1er août 1817. — Projet de prochain retour à Turin. Versailles. Vue sur l'avenir. 373

XCVII. *Sans date*. — Arrivée à Turin 375

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU SECOND VOLUME

Paris. — Imprimerie A. Wittersheim, rue Montmorency, 8.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google